Dépôt
annexe

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1 519 953

PAUL LEROY-BEAULIEU
de l'Institut

LA GUERRE DE 1914 VUE EN SON COURS

CHAQUE SEMAINE

La deuxième année de guerre :
Août 1915 - Fin Juillet 1916

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

g. 1006

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

733

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

ACADÉMIE DES SCIENCES
BIBLIOTHÈQUE
PARIS

A mon camarade et ami
Eugène d'Eichthal,
cordial hommage,
Paul Leroy-Beaulieu

LA GUERRE DE 1914
VUE EN SON COURS
CHAQUE SEMAINE

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Delagrave, 1916.

PRÉFACE

En offrant au public ces tableaux de la Deuxième Année de guerre, *faisant suite à l'ouvrage paru il y a un an sur la* Première Année, *je dois rappeler les circonstances où ils se sont produits et l'esprit qui les a animés.*

Quand la guerre présente a éclaté aux premiers jours d'août 1914, je commençai, en tête de mon journal l'Économiste français, *une série d'articles hebdomadaires sous le titre :* la Guerre, la Situation, les Perspectives.

Je m'efforçai d'y retracer chaque semaine, avec toute l'exactitude possible, les faits d'ordre militaire, ceux aussi d'ordre politique, diplomatique et économique, se rattachant à la guerre, au fur et à mesure qu'ils se produisaient.

C'était, en quelque sorte, des instantanés de la Guerre vue en son cours. *Au récit des faits je joignais des appréciations succinctes.*

J'ai toujours continué cette série de tableaux, et mon intention est de la poursuivre jusqu'à la fin de la lutte, ou plutôt jusqu'à la conclusion définitive de la paix.

La revue finale et rétrospective qui clôt le présent volume a paru en tête du Journal des Débats *du 1er août 1916.*

Quoique les événements militaires, diplomatiques, politiques et économiques aient pris chaque jour

plus de développement, j'ai pu faire tenir ces tableaux de la Deuxième année de guerre *dans un cadre qui dépasse à peine celui de la* Première année.

Je n'ai absolument rien changé à ces récits et à ces appréciations tels qu'ils parurent chaque semaine. Il importait de les maintenir sans aucune modification; c'était la condition même de l'intelligence des impressions, des sensations, des résolutions que la guerre a suscitées dans son développement, en France et aussi chez nos alliés.

J'ai fait une assez large place aux choses maritimes, non seulement à cause de leur influence sur la guerre présente, mais aussi parce qu'elles fournissent des précédents d'une importance capitale pour l'avenir.

Je ne me dissimule pas que l'histoire, qui ne s'élabore que tardivement, aura des corrections à effectuer à cet exposé de faits et aux appréciations qu'ils ont suscitées. J'ai considéré, toutefois, qu'il est d'un intérêt supérieur de représenter les faits de la guerre militaires, politiques, diplomatiques, économiques, tels que les contemporains les ont aperçus successivement au moment même de leur apparition, tels qu'ils les ont vus ou cru voir et qu'ils en ont été impressionnés.

En publiant cette série de tableaux de la Guerre de 1914 vue en son cours chaque semaine, *il me semble toujours apporter à l'histoire elle-même une utile contribution.*

LA GUERRE DE 1914
VUE EN SON COURS
CHAQUE SEMAINE

LA DEUXIÈME ANNÉE DE GUERRE

CINQUANTE-TROISIÈME SEMAINE

Du 30 juillet au 5 août 1915.

Situation à la fin de la première année de guerre.
Espérances allemandes dans les zeppelins et les sous-marins.
Les pertes coloniales allemandes.
La résistance des Russes en Pologne.
Les Italiens sur le Carso et l'Isonzo.
Ouverture de la Douma : déclarations des ministres Goremykine et Sazonoff.
Les récoltes en Roumanie : notre suggestion que l'Angleterre et la France devraient les acheter.
Visite du président Poincaré aux armées et au roi des Belges.
Echange de télégrammes entre le roi George V et le président Poincaré.
La faculté de renouvellement des forces apparaît beaucoup plus grande chez les nations de l'Entente que chez les empires du Centre et la Turquie.

La première année de guerre est écoulée.

L'Allemagne, d'après les déclarations mêmes du chancelier de Bethmann-Holweg à l'ambassadeur d'Angleterre, sir Edward Goschen, la veille de l'ouverture des hostilités, se voyait dans l'obligation d'aller vite, d'abattre rapidement la France pour écraser ensuite la Russie.

Quelques semaines devaient suffire à la première tâche, quelques mois à la seconde.

C'est ce plan, longuement prémédité, qui lui fit envahir la Belgique, jeter sur nous les trois quarts de ses troupes, amplement pourvues du matériel et des munitions les plus diversifiés et les plus efficaces. Elle déjouait, par ce coup déloyal, toute notre concentration et nous mettait dans la situation la plus critique.

Quels résultats a-t-elle atteints après une année de lutte? Elle a remporté une seule victoire, dans la seconde quinzaine d'août, à Charleroi; nous lui avons opposé ensuite une retraite méthodique et énergiquement défensive; ses armées sont venues jusqu'auprès de Paris et au delà de Paris. Puis elles ont subi la décisive défaite de la Marne; elles ont été rejetées de 80 à 100 kilomètres en arrière; depuis lors, cantonnées au delà de l'Aisne, elles n'ont pu, malgré des efforts réitérés, faire aucun progrès.

Leurs poussées redoublées pour prendre soit Paris, soit Nancy, soit Calais, soit Verdun, ont constamment échoué; elles ont subi des pertes énormes sur l'Yser, à Ypres, et sur d'autres points de notre front.

Sur le théâtre oriental de la lutte, elles n'ont remporté sur nos intrépides et opiniâtres alliés les Russes que des succès toujours provisoires. Là, elles avaient pour objectif à la fois de prendre Varsovie et d'envelopper, de capturer les armées russes; leurs méthodes d'enveloppement, jusqu'ici, ont complètement échoué, et Varsovie, un an après le début des hostilités, n'est pas prise; on dit, depuis plus d'une semaine, que les Russes seraient disposés à l'évacuer, pour, dans leur manque de munitions, choisir une ligne défensive plus favorable; cela est possible, mais ce n'est pas un fait accompli; et, fût-il accompli dans un temps plus ou moins prochain, étant donnée la faculté de renouvellement de leurs forces qu'ont les Russes, ce ne serait encore qu'un succès provisoire.

Voilà les longs déboires que les Allemands et leurs alliés les Austro-Hongrois, ayant sur les nations de la Triple, aujourd'hui Quadruple-Entente, l'énorme avantage d'une longue préparation, ont dû subir sur terre.

Ils ont, d'autre part, sur mer une situation des plus pénibles. Ils se trouvent séparés du reste de l'univers, ne pouvant communiquer avec lui que furtivement à travers les fissures étroites des pays neutres. Leurs denrées d'alimentation pour les hommes et pour les bêtes se trouvent restreintes; cette disette, qui n'est pas une famine, ne les amène sans doute pas, comme certains calculateurs trop absolus le prétendaient, à la capitulation; mais c'est, néanmoins, une gêne, une cause d'affaiblissement physique et moral qui continuera de se faire sentir. Des articles utiles à la guerre leur font aussi en partie défaut et ne peuvent être remplacés avec une complète efficacité.

Certains instruments en lesquels la population allemande, infiniment crédule, avait une foi naïve, leur ont donné des déceptions; les fameux zeppelins, qui devaient détruire Paris et Londres ou tout au moins y jeter la consternation, ne se sont montrés, en des occasions d'ailleurs très rares, que de grossières et presque inefficaces machines d'assassinat.

Leurs sous-marins sont, sans doute, des outils de guerre beaucoup plus sérieux; mais au nombre qu'ils en possèdent, ils ne peuvent aucunement réaliser un blocus de l'Angleterre; sauf quand ils effectuent un massacre de passagers, de femmes et d'enfants, comme par le torpillage du paquebot *la Lusitania* (7 mai), ils n'obtiennent que des résultats économiquement sans importance : dans la semaine qui s'est terminée le 28 juillet, ils ont réussi à couler trois navires marchands anglais seulement, d'un jaugeage total de 5.649 tonnes, ainsi que 17 navires de pêche, jaugeant ensemble 2.738 tonnes. Malgré le prétendu blocus exercé contre elle depuis le 18 février, la Grande-Bretagne, dans le premier semestre

de l'année en cours, a augmenté ses importations de marchandises de 12 p. 100 relativement au premier semestre de l'année 1914; et cet accroissement des importations[1] porte non seulement sur les valeurs, mais sur les quantités des principales denrées; celles-ci affluent dans la Grande-Bretagne.

Ainsi, cette première année de guerre a apporté à l'Allemagne les déceptions les plus nombreuses et les plus pénibles. Une de ces déceptions, et non, certes, la moindre, ç'a été, le 23 mai dernier, l'entrée en ligne de l'Italie, qui se joint à la Triple-Entente pour défendre la liberté des nations et faire valoir ses propres droits à l'encontre de l'Autriche-Hongrie. L'Allemagne a éprouvé de cruelles déceptions aussi en dehors d'Europe.

L'Allemagne est, de tous les belligérants, le seul — et l'on néglige trop ce point important — qui ait subi, dans cette guerre, une perte tout à fait irréparable, à savoir : sa belle colonie du Chantoung, dans la partie, politiquement et économiquement, la plus importante de la Chine. Il est évident que l'Allemagne ne pourra jamais reprendre au Japon, qui s'en est rendu maître, ce précieux territoire.

Parviendra-t-elle à se faire rendre ses autres colonies perdues, qui représentent un territoire total de 1.912.000 kilomètres carrés, égal à près de quatre fois la surface de la métropole[2] ? Il est très douteux qu'elle en recouvre jamais la totalité. Déjà les Anglais et les Sud-Africains ont dénommé l'Afrique sud-orientale le Bothaland. Quant au Togo, au Cameroun, qu'on peut considérer comme conquis par les Alliés, aux positions diverses du

1. Voir l'*Économiste Français* du 7 août 1915, p. 174.

2. Ces colonies, autres que le Chantoung et l'Afrique orientale allemande, sont : le Togo, ayant 87.200 kilomètres carrés ; le Cameroun, 745.000 ; le Sud-Ouest Africain, 835.100 ; la Nouvelle-Guinée, 240.000 ; les îles diverses du Pacifique, 5.048, ensemble 1.912.348 kilomètres. Quant à sa colonie de l'Afrique orientale, que l'Allemagne conserve jusqu'ici, l'étendue en est de 995.000 kilomètres carrés (*Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich*, 1913, p. 442).

Pacifique, pour laisser de côté l'Afrique orientale allemande qu'elle détient encore, mais qui est à la merci du débarquement de deux ou trois régiments indiens, si l'Allemagne peut jamais les ravoir, ce ne sera qu'à titre d'échanges contre des territoires européens.

On comprend, dans ces conditions, que le message adressé par l'empereur Guillaume, ces jours derniers, à ses peuples, tout en étant empreint de la plus manifeste mauvaise foi, ait un air en quelque sorte mélancolique : « Devant Dieu et devant l'histoire, s'écrie-t-il, je jure que je n'ai pas voulu cette guerre. » Et c'est l'homme qui, le 1er août, déclara la guerre à la Russie, le 3 août à la France et le 4 août à la Belgique, qui dans l'intervalle envahit deux pays neutres, le Luxembourg et la Belgique, deux crimes égaux et inexpiables! Néanmoins, le ton de tout son appel paraît quasi déprimé.

Les Russes continuent, malgré leur manque de munitions, de lutter intrépidement contre les nombreuses armées allemandes et austro-hongroises sur la Narew, sur la Vistule et sur le Bug; ils ont dû, toutefois, céder du terrain, devant les armées de Mackensen et de l'archiduc, entre la Vistule et le Bug, et abandonner Lublin. On disait, il y a huit jours, que nos alliés devaient quitter Varsovie et les forteresses environnantes, pour se retirer en arrière sur le front Kovno, Grodno, Biélostock, Brest-Litowsk et le Bug supérieur; c'était ce front que, avant la guerre, les autorités russes, de notoriété publique, considéraient comme la ligne naturelle de défense de la Russie. Nos alliés auraient, dit-on, commencé leur mouvement de repli dans cette direction ; on ajoute, toutefois, dans ces derniers jours, qu'il n'est pas sûr qu'ils évacuent Varsovie. Les lumières et, d'ailleurs, la compétence nous manqueraient pour saisir et apprécier le plan réel des Russes; mais on peut avoir confiance en leurs méthodes pour sauvegarder leurs armées et les réserver jusqu'à l'arrivée de munitions suffisantes leur permettant de reprendre l'offensive.

Sur notre front, les combats, dans les proportions habituelles, avec bombardements et à coups de mines, de pétards et de grenades, ont continué dans les secteurs principaux, en Belgique, en Artois, en Argonne et dans les Vosges, sans que les lignes respectives aient été modifiées.

Les Italiens poursuivent sur le Carso, l'Isonzo et aux environs de Goritz ou Goritzia leur énergique et heureuse campagne : depuis le 24 mai, ouverture pour eux des hostilités, jusqu'à la fin de juillet, ils ont fait, annonce-t-on, 23.000 prisonniers.

Rien de nouveau sur les autres théâtres de la guerre.

Des sous-marins anglais ont fait œuvre utile dans la mer de Marmara et dans la Baltique, où l'un d'eux a coulé un navire allemand transportant des troupes, exploit que n'a réalisé jusqu'ici, dans la Manche, aucun sous-marin teuton.

Il était naturel que, au terme de cette première année de lutte, des déclarations fussent faites par les différents belligérants : en Allemagne, on tâche de gagner, chez la Triple-Entente, des partisans à une « paix raisonnable »; cette amorce ne pourrait avoir prise que sur des cerveaux faibles et des cœurs lâches; ce serait une duperie. M. Asquith, le président du conseil britannique, a déclaré hautement, à la Chambre des communes, le 28 juillet dernier, que la guerre doit être poussée jusqu'à « l'issue triomphale de la lutte ».

En Russie, la Douma vient de s'ouvrir; les discours de M. Rodzianko, président de cette Assemblée; de M. Sazonof, ministre des affaires étrangères; du général Polivanof, ministre de la guerre, et de M. Goremykine, président du conseil, respirent la résolution la plus réfléchie de poursuivre la guerre à outrance, et la plus inébranlable confiance dans le succès final. Des interviews de MM. Milioukof, chef du parti constitutionnel-démocrate, et de M. Efremof, chef du parti progressiste,

témoignent des mêmes sentiments[1]. Le président du conseil, M. Goremykine, a proclamé dans son discours « le droit (reconnu à la Pologne) d'organiser librement sa vie nationale, sociale et économique, sur la base de l'autonomie, sous le sceptre des empereurs de Russie ».

Un passage du discours de M. Sazonof a particulièrement attiré l'attention : c'est celui où il est question, pour la Russie, de resserrer son alliance avec le Japon ; on sait que, au début de la guerre, on avait agité en France la question de savoir s'il ne conviendrait pas d'inviter le Japon à envoyer des troupes sur le continent européen; nous avions, quant à nous, jugé cette intervention inopportune[2]. Il pourrait en être différemment aujourd'hui, si c'était par un accord entre le Japon et la Russie que le premier de ces pays envoyât, ainsi que l'ambassadeur japonais à Rome récemment l'indiquait, 500.000 hommes pour prendre part à la lutte sur le front oriental. Il faut laisser à nos alliés russes le soin de se prononcer sur une question qui les intéresse particulièrement.

On a parlé de la récolte de blé en Roumanie, qui présenterait sur les besoins du pays un excédent de 3 millions de tonnes, a-t-on dit, chiffre vraisemblablement exagéré, car il dépasse de beaucoup les exportations habituelles; les Dardanelles étant fermées, ces blés n'auraient d'autre issue que l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. S'il en était ainsi, l'Angleterre et la France devraient s'en rendre acquéreurs pour en priver nos ennemis. Ce serait une dépense de 500 à 600 millions de francs environ, qui ne serait qu'une avance à faire, le blé pouvant ultérieurement, et graduellement, par la voie des Dardanelles rouverte, être transporté et vendu dans l'Europe occidentale.

Le président Poincaré a été aux armées remettre des drapeaux aux nouveaux corps en formation, et il s'est

1. *Le Temps* du 2 août 1915, 4e page.
2. Voir *La Guerre de 1914, 1re année*, p. 147.

rendu en Belgique porter l'hommage de la France à l'héroïque roi des Belges.

Des télégrammes ont été échangés, au sujet de l'expiration de la première année de guerre, entre le roi George V et le président Poincaré. Le roi George affirme « la détermination de poursuivre la guerre jusqu'à ce qu'elle puisse se terminer à notre satisfaction et que la paix puisse être garantie ». Le président de la République déclare que la France est déterminée à « ne pas déposer les armes avant que la victoire ait couronné ses drapeaux et ceux de ses vaillants Alliés et avant que nos ennemis abattus aient cessé d'être une menace pour la paix du monde ».

Mentionnons deux publications importantes : le « Livre gris » belge, relatant les suggestions du ministre allemand des affaires étrangères à l'ambassadeur de France à Berlin, en avril 1914, pour le partage du Congo belge et la subordination des petites nations ; d'autre part, un nouveau rapport officiel français sur les atrocités allemandes.

A l'entrée de cette deuxième année de guerre, il faut se rappeler la formule que l'on attribue au général Joffre : long, dur, sûr ; la faculté de renouvellement des forces est beaucoup plus grande chez la Quadruple-Entente que chez les empires du Centre et la Turquie : la patience et la constance nous mériteront et nous donneront la victoire finale.

CINQUANTE-QUATRIÈME SEMAINE

Du 6 au 12 août 1915.

La guerre en Pologne : les Russes évacuent Varsovie.
Succès russe en Courlande.
Les Russes battent les Turcs sur l'Euphrate supérieur.
Nos alliés manquent de munitions; celles-ci doivent leur venir du Japon et de l'Est canadien.
Les engagements sur le front occidental.
Combats aux Dardanelles : le général Gouraud blessé.
La piraterie teutonne sous-marine : les importations britanniques dépassent, néanmoins, celles du temps de paix.
Raid de zeppelins en Angleterre : les victimes.
Message du président Poincaré au Parlement.
Mesures prises en Angleterre et en France pour l'accroissement de la production des munitions : discussion au Sénat à ce sujet.
Le président Poincaré visite les armées dans les Vosges et en Alsace.
Projet austro-hongrois d'occupation de la Serbie.

Les Allemands et les Austro-Hongrois, dans leur formidable poussée en Pologne, les premiers avec 71 divisions, dit-on, les seconds avec les deux tiers, sinon les trois quarts, de leurs armées, poursuivaient, nous l'avons dit, un triple résultat : occuper Varsovie, couper les Russes de leurs voies ferrées reliant cette capitale polonaise à la Russie, enfin, par des tentatives d'enveloppement à diverses envergures, capturer, sinon la totalité, du moins d'importantes fractions des armées de nos alliés.

De ces trois objectifs, les Allemands n'ont atteint que le premier : ils ont, non pas pris, mais occupé Varsovie, qui, suivant un plan longuement prémédité, ouvertement avoué et accompli avec une supérieure habileté, a été abandonnée et en quelque sorte vidée par les Russes, à court de munitions. Cette évacuation s'est faite avec

un ordre, une méthode qui resteront parmi les chefs-d'œuvre de la présente guerre et de toutes les guerres.

Les Russes ont lutté, malgré l'infériorité de leur armement, avec un héroïque courage dans tous les secteurs, sur la haute et sur la basse Narew, sur la Vistule moyenne, sur la Wieprz et sur le Bug, infligeant à l'ennemi des pertes cruelles, retardant, parfois arrêtant, sa marche et lui faisant même des prisonniers.

Nulle part, les armées de nos alliés n'ont essuyé de défaite, au sens étymologique et réel du mot. Les Allemands sont entrés dans Varsovie le 5 août; or, les communiqués du haut commandement allemand dans les journées suivantes ne déclarent que la capture de quelques milliers de prisonniers en différentes rencontres; il en est de même des communiqués autrichiens; c'est dire qu'aucune fraction importante d'armée n'a été capturée. Qu'est-ce que ces pertes restreintes, infligées à nos alliés, dans une lutte où environ 1.500.000 hommes, sinon plus, étaient engagés de chaque côté ? Il faut se rappeler que, lorsque les Russes prirent Przemysl, le 22 mars 1915, ils firent prisonniers 120.000 soldats autrichiens. La comparaison est frappante et fait ressortir tout l'écart entre une sanglante défaite et une retraite ordonnée.

Les Russes, toutefois, n'ont pas encore complètement achevé cette retraite magistrale sur le front Grodno, Bielostok, Brest-Litowsk et Kovell; ils ont encore des corps engagés tout près de Varsovie, à Nowo-Georgiewsk et au confluent de la Narew et du Bug; d'autre part, une armée allemande, au nord, fait de furieuses attaques contre les fortifications de Kovno, et, au sud, l'armée du maréchal von Mackensen se trouve, aux environs de Wlodawa, en marche au tiers du chemin, semble-t-il, entre Cholm et Brest-Litowsk. On a tout droit d'espérer, néanmoins, que la totalité des armées russes, méthodiquement conduites, échappera à l'étau par lequel la stratégie allemande comptait les capturer; si

elles doivent, par prudence, reporter leur front nouveau encore plus à l'est que les lignes primitivement envisagées, il n'en résultera aucun inconvénient, étant donnés les immenses espaces de l'Empire russe.

Dans la région de Courlande, nos alliés ont infligé aux Allemands un échec sérieux, les refoulant à 37 kilomètres de Riga. En même temps, la flotte allemande, du chef des hydravions russes et des mines, a subi, près de cette ville, un grave revers, un croiseur et deux torpilleurs étant mis hors de combat.

Sur un théâtre secondaire de la guerre, les Russes ont battu les Turcs sur les rives de l'Euphrate supérieur.

Tous les souvenirs de l'histoire et ceux mêmes des trois premières poussées allemandes en Pologne permettent de penser que les victoires dont se targuent les Allemands sur nos alliés sont et demeureront des victoires provisoires. Il en résultera, toutefois, un retard de plusieurs mois dans l'issue de la guerre ; les Russes, tout en restant en contact constant avec les troupes allemandes et austro-hongroises, ne pourront reprendre une offensive énergique et méthodique qu'après avoir reçu des munitions en abondance ; or, celles-ci, on le sait, viennent, en grande partie, du Japon et même de l'Est-Canadien, ce qui exige de longues semaines pour le transport.

Sur le front occidental, on a constaté des engagements du caractère habituel, sur les points où ils sont le plus fréquents en ces derniers temps, à Souchez, notamment, dans l'Artois et en Argonne. Un communiqué du maréchal French annonce une heureuse attaque des troupes anglaises qui, après avoir repris, à Hooghe, toutes les tranchées enlevées par les Allemands le 30 juillet, ont progressé, au nord et à l'ouest d'Hooghe, sur une étendue de 1.200 *yards* (le *yard* = $0^m,914$). Notons que les armées anglaises, en Belgique et en France, augmentent considérablement ; il est possible qu'elles approchent actuellement de 1 million d'hommes, dont

la plupart, il est vrai, sont dans des camps sur notre territoire. Les Allemands se sont remis à bombarder Soissons et Reims.

Les Italiens terminent glorieusement et efficacement la bataille du Carso, ayant eu à enlever toute une série de retranchements redoutables.

Aux Dardanelles, après une accalmie qui, d'après le communiqué du 6 août (23 heures), s'est prolongée tous les premiers jours du mois, il semble que l'on prépare une action importante : les troupes britanniques ont effectué deux débarquements en de nouveaux points de la péninsule; le général Sarrail, qui commandait l'armée de Verdun, a été nommé commandant de notre corps expéditionnaire dans les détroits, succédant au général Gouraud, grièvement blessé, que le général Bailloud avait provisoirement remplacé comme intérimaire.

Les sous-marins anglais et français continuent à faire une œuvre *militaire* utile dans les détroits et dans la mer de Marmara, un sous-marin britannique ayant coulé le cuirassé turc *Kaïredin-Barbarousse*, de 10.000 tonnes, ancien *Kurfürst-Friedrich-Wilhelm*, acheté naguère à l'Allemagne. Il ne reste guère de la flotte turque que le *Torghut-Reiss*, ancien cuirassé allemand, frère du précédent, et le *Gœben*, qui paraît tout éclopé.

Pendant ce temps, la piraterie allemande se poursuit contre la population civile, sous mer et dans les airs. Un rapport du commandant d'un sous-marin teuton reconnaît avoir essayé de torpiller et de bombarder le paquebot à voyageurs *l'Orduna*, dont nous avons parlé il y a trois semaines[1]. La semaine se terminant le 4 août a été un peu moins défavorable aux sous-marins allemands que les deux précédentes : ils ont coulé six navires marchands britanniques, d'un tonnage total de 18.856 tonnes, et neuf navires de pêche, d'un tonnage

1. Voir *Première année*, p. 472.

de moins de 600 tonnes. On sait que l'avant-dernière semaine avait été « blanche » et que la dernière n'avait vu torpiller que trois navires britanniques. Dans l'ensemble, au point de vue économique général, ces pertes causées au commerce de la Grande-Bretagne demeurent insignifiantes : les importations britanniques, en juillet, dépassent de 16.171.700 livres sterling, ou de 405 millions de francs, soit de 27.2 p. 100, celles du mois de juillet 1914, mois de paix. Notons, en outre, que la prime des risques de guerre sur mer a considérablement baissé depuis plusieurs mois et est devenue très modique.

La piraterie teutonne aérienne peut se vanter d'un nouvel exploit : le lundi soir 9 août, entre 8 heures et demie et minuit et demi, une escadre de zeppelins ou de dirigeables allemands a fait un raid sur la côte est de l'Angleterre, y jetant des bombes incendiaires. Les dégâts matériels sont insignifiants; mais il y a eu 14 tués, dont 9 femmes, 4 enfants et 1 seul homme, et, en outre, 14 blessés, dont 7 femmes, 2 enfants et 5 hommes. Le massacre systématique de femmes et d'enfants, voilà le triomphe et la joie de la nation satanique. C'est le quinzième raid de zeppelins en Angleterre ; les résultats des raids précédents étaient analogues, quoique moins meurtriers[1]. On dit qu'un de ces zeppelins est détruit.

La commémoration de la célèbre journée du 4 août 1914 et de « l'Union sacrée » s'est faite au Parlement français le 5 août, par d'éloquents et patriotiques discours du président du Sénat, M. Antonin Dubost, et du président de la Chambre, M. Paul Deschanel, et par un message du président de la République, M. Poincaré, dont nous extrayons le passage suivant :

La seule paix que puisse accepter la République est celle qui garantira la sécurité de l'Europe, qui nous permettra de respirer, de vivre et de travailler, qui reconstituera la patrie démembrée,

1. Voir *Première année*, p. 441.

qui réparera nos ruines et qui nous protégera avec efficacité contre tout retour offensif des ambitions germaniques.

Toute la France, comme tout le Parlement, applaudit à ces viriles et prévoyantes paroles.

Au moment où l'Allemagne s'efforce d'insuffler dans les pays de la Quadruple-Entente des idées de paix, on publie un long mémoire des principales Associations agricoles et industrielles germaniques, réclamant pour l'Allemagne tous les territoires français allant des Vosges à l'embouchure de la Somme et prétendant en expulser les habitants. Voilà le fond de la pensée allemande; nous reviendrons sur cet important document.

Pour obtenir le succès, un succès éclatant et décisif dans la deuxième année de guerre, il convient que les membres de la Quadruple-Entente augmentent dans d'énormes proportions leur armement et la production des munitions. On ne s'en est occupé que tardivement et incomplètement; il semble que maintenant on s'adonne à cette tâche essentielle avec ardeur et avec méthode.

M. Joseph Galtier résume, dans le *Temps* du 11 août, une interview qu'il a eue, à Londres, avec M. Lloyd George, le ministre des munitions. La production de celles-ci en Angleterre est aujourd'hui cinquante fois plus élevée qu'en septembre 1914, et elle doublera encore au mois d'août. Le gouvernement anglais a rappelé du front dans les usines une douzaine de mille ouvriers spécialistes qui s'étaient engagés sous les drapeaux.

En France, ce n'est guère qu'à partir du mois de juillet que les ouvriers spécialistes, les contremaîtres d'usines métallurgiques, ont été rappelés du front dans les ateliers.

Une grande discussion a eu lieu au Sénat sur le contrôle des achats, commandes et productions militaires, à laquelle M. Milliès-Lacroix, rapporteur de la commission sénatoriale, et le ministre de la guerre, M. Millerand, ont pris part; elle a paru témoigner d'un accord entre eux.

On apprend que l'Allemagne a fait près de la Russie des incitations à une paix séparée, ce que l'Allemagne appelle une « paix honorable ». Nos alliés ont repoussé avec indignation cet appel honteux d'une nation qui n'a le sentiment ni de l'honneur ni de la dignité et ne le suppose pas chez les autres.

Le président Poincaré est allé visiter nos armées dans les Vosges et en Alsace. L'autorité militaire publiait dernièrement un communiqué rétrospectif sur : « Nos derniers succès au Ban-de-Sapt. »

On apprend que les Austro-Allemands massent des troupes en face de la Serbie, en vue d'occuper ce pays et de pousser au delà jusqu'en Turquie. On doit espérer que ce plan échouera; les plus intéressés à cet échec sont les Etats des Balkans; il est officiel que la Quadruple-Entente a fait des propositions diplomatiques précises pour amener l'union entre les Etats des Balkans et les porter à une action conforme à leurs intérêts contre les Empires de proie. Les Etats balkaniques auraient dû intervenir au printemps, en mars ou en avril; ils auraient abrégé la guerre et réalisé leur idéal national. Leur intervention peut être encore opportune; mais s'ils tardent trop et s'ils n'aident pas aux événements, quelles que soient les sympathies actives à leur sujet des nations de la Quadruple-Entente, ils courent le risque de se voir forclos.

CINQUANTE-CINQUIÈME SEMAINE

Du 13 au 19 août 1915.

Répartition des armées allemandes et austro-hongroises opérant contre les Russes.
Les Allemands s'emparent de Kovno.
Les Russes battent les Turcs en Arménie et réoccupent Van.
Les enseignements que fournit la campagne napoléonienne de 1812.
Nombreux combats sur le front occidental : visite conjointe de lord Kitchener, ministre britannique de la guerre, et de notre ministre Millerand aux armées anglaises et françaises.
L'activité des Italiens.
Les combats aux Dardanelles.
Torpillage du transport britannique de troupes *le Royal-Edward*.
Bilan hebdomadaire des torpillages teutons de navires marchands anglais.
Deux nouveaux raids de zeppelins en Angleterre : les victimes.
Le bureau central du parti national libéral-allemand se prononce pour des annexions.
Ouverture de la session des conseils généraux en France : discours de M. Combes et d'autres présidents.
Les Etats des Balkans : le candidat de M. Vénizélos est élu à une grande majorité président de la Chambre hellénique.

Les moyens de pourvoir aux frais de guerre. — Le grand emprunt national en vue.

Quinze jours se sont écoulés depuis l'évacuation de Varsovie (5 août) par les Russes. Nos alliés continuent d'exécuter leur retraite méthodique et énergique vers les lignes qu'ils avaient depuis longtemps désignées.

Les Allemands et Austro-Hongrois ont réparti en trois groupes la dizaine d'armées qui envahissent la Pologne et la Russie : le groupe du nord, commandé par le maréchal de Hindenburg ; le groupe du centre, qui occupe Varsovie et tout le centre polonais, sous le commande-

ment du prince Luitpold de Bavière; le groupe du sud, qui est sous les ordres du maréchal de Mackensen. On remarquera que les Austro-Hongrois, bien que leurs troupes doivent former bien près de la moitié des effectifs totaux, n'ont aucun commandement de groupes d'armées; c'est la consécration de leur subordination militaire aux Allemands.

Ceux-ci ont continué de projeter l'enveloppement et la capture d'une partie tout au moins des armées russes. Nous remarquions, il y a huit jours, que les furieuses attaques allemandes au nord, contre les fortifications de Kovno, et l'avance de l'armée de Mackensen au sud, à Wlodowa, sur le chemin de Brest-Litowsk, pourraient amener nos alliés à reporter leur front au delà des lignes primitivement envisagées; cette éventualité paraît avoir des chances de se réaliser.

Les Russes ont lutté avec une suprême énergie et parfois avec bonheur.

Ils ont infligé, en Courlande, à l'armée allemande du général de Below, faisant partie du groupe de Hindenburg, une série d'échecs, dans la région de Riga, sur les bords de la rivière Aa, et à Vilkomir; ils ont pendant plusieurs jours l'armée allemande du sud, dirigée par Mackensen, lui imposant d'énormes pertes et le rejetant un moment fort au-dessous de Wladowa, qu'elle est parvenue, il est vrai, à réoccuper. Les troupes russes ont pu exécuter magistralement leur mouvement de repli dans le centre polonais, évacuant Lukow, Siedlce, Sokolow. Elles ont seulement laissé, intentionnellement, semble-t-il, une garnison à Nowo-Georgiewsk, forteresse située près du confluent du Bug et de la Vistule, au nord-ouest de Varsovie. C'est, sans doute, dans l'intention de retenir des effectifs allemands considérables autour d'un point important de communications que, par opposition à leur méthode générale de repli, les Russes ont laissé en cette forteresse une garnison dont on ignore l'importance.

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES BIBLIOTHÈQUE

Mais nos alliés ont subi, sur d'autres points, des revers ; grâce à leur artillerie monstre, à laquelle nulle forteresse ne peut longtemps résister, les Allemands ont réussi à s'emparer, le 17 août, de Kovno ; d'autre part, plus au sud, ils ont réussi à franchir le Nurez, affluent de droite du Bug, au sud-ouest de Biélostok.

Les armées russes paraissent sorties intactes de cette série de luttes journalières et opiniâtres qui se prolonge depuis trois mois. Il est possible, toutefois, qu'elles doivent se replier plus à l'est, pour attendre des renforts en hommes et en munitions, sans perdre jamais le contact avec les forces de l'envahisseur. Il importerait peu, l'immensité de la Russie faisant que la partie du territoire proprement russe envahie resterait tout à fait secondaire par rapport à l'énormité de l'Empire. Un journal de Berlin, le *Tag*, écrit opportunément dans son numéro du 16 août : « Il est prématuré de parler du sort de la Pologne, car si la vague russe reflue sur les territoires du royaume, toute la population se proclamera russe[1]. »

Les Russes ont livré des combats victorieux aux Turcs, en Arménie, et réoccupé Van, qu'ils avaient un moment évacué.

On a prêté, et quelques critiques militaires prêtent encore à l'armée allemande du nord l'intention non seulement d'occuper Riga et Vilna, mais encore de pousser jusqu'à Petrograd. Ses avant-gardes sont séparées actuellement de cette capitale par plus de 400 kilomètres. Notons que jamais les armées allemandes n'ont pu, depuis un an, sur le front oriental, réaliser pendant plusieurs mois consécutifs une avance mensuelle supérieure à 130 ou 140 kilomètres. Les armées de Napoléon, avec leurs jambes, allaient autrement vite. Il est vrai qu'en France, à la fin de septembre et au début d'août 1914, les armées allemandes ont avancé bien plus rapidement ;

1. Le *Temps* du 19 août 1915, p. 4.

mais elles sont arrivées en partie fourbues sur la Marne. C'est dire combien il y a peu de chances, autant qu'on en peut juger, que l'armée allemande du nord puisse atteindre Petrograd. Mais y parvînt-elle, le succès toujours serait plus ostentatoire qu'effectif et plus provisoire que définitif. Petrograd n'est pas toute la Russie, ni même le cœur de la Russie.

Napoléon a bien occupé Moscou. Certains critiques étrangers, il est vrai, font ressortir que la situation de la Russie n'est plus la même qu'au temps de Napoléon, qu'il y a aujourd'hui les chemins de fer. Cela change moins qu'on ne pense la situation; outre que les voies ferrées sont, en Russie, beaucoup plus clairsemées qu'en Allemagne et ont un autre gabarit, les armées contemporaines sont tellement colossales, elles ont besoin de si énormes munitions et traînent tant de choses à leur suite que leur marche est beaucoup plus lente qu'au temps de Napoléon. Les Russes suivent, d'ailleurs, aujourd'hui dans leur retraite exactement la même méthode qu'il y a un siècle : ils vident les villes, les bourgs et même les villages de tout ce qui a une valeur militaire, administrative ou économique.

En s'écartant de plus en plus de leur base de renforcement et de ravitaillement, les armées austro-allemandes offriraient de plus en plus le flanc aux attaques d'un ennemi toujours vigilant, qui n'a pas perdu ses forces, mais qui les rassemble et peut les renouveler. Il faut s'attendre à une nouvelle marée montante russe, sinon dans quelques semaines, du moins dans quelques mois. Elle trouvera les forces ennemies plus près de l'épuisement.

Sur le front occidental, les rencontres habituelles se poursuivent, dans les données connues, particulièrement avec des bombes, des grenades et des mines, de Lombaertzyde et Saint-Georges, en Belgique, jusqu'au delà des Vosges, y compris les environs d'Arras, Lassigny, l'Argonne; les combats ont toujours la plus grande

intensité dans cette dernière région, ainsi qu'en Alsace, dans la contrée du Linge, sur les crêtes environnantes, où nous avons encore gagné quelque terrain.

Dans les journées de lundi et de mardi 16 et 17 août, le ministre de la guerre britannique, lord Kitchener, et notre ministre de la guerre, M. Millerand, ont ensemble visité le front des armées anglaises et françaises.

Les Italiens poursuivent leur occupation des hauts passages du Trentin, de l'est de l'Isonzo et du plateau du Carso.

Aux Dardanelles, la lutte prend plus d'ampleur et plus d'étendue ; elle ne se fait plus seulement à l'entrée des détroits, près de Krithia et d'Achi-Baba. Des débarquements de troupes anglaises, particulièrement de contingents australiens, ont été faits avec bonheur à Gaba-Tepe et dans la baie de Suvla en la partie moyenne de la presqu'île de Gallipoli.

Il s'est produit un fait de guerre malheureux, qui n'est qu'un très pénible accident : un transport britannique, le *Royal-Edward*, chargé de 1.382 hommes de troupe, officiers compris, et de 220 hommes d'équipage, a été coulé dans la mer Egée par un sous-marin teuton. On n'a guère pu sauver que 600 personnes ; un millier environ aurait péri. Le sous-marin teuton a fait là une œuvre militaire qui est dans le jeu normal de la guerre ; jamais encore, si nous ne nous trompons, un de ces instruments ennemis n'avait eu semblable réussite.

La piraterie allemande sous-marine, d'autre part, se poursuit, sans plus de succès que dans le passé : l'Amirauté britannique annonce, en effet, que, dans la semaine se terminant le 11 août, sur un total de 1.396 entrées ou sorties dans les ports britanniques, deux navires anglais seulement, jaugeant ensemble 5.371 tonnes, ont été coulés par des sous-marins ennemis ; il y faut joindre dix-sept bateaux de pêche anglais, jaugeant ensemble 1.270 tonnes, qui ont été soit coulés, soit capturés. Ces destructions n'ont, au point de vue économique, qu'une

importance quasi négligeable. Un sous-marin a bombardé, le 16 août, la côte anglaise.

La piraterie teutonne aérienne s'est manifestée, à deux reprises, le 12 et le 17 août, par des raids de zeppelins, les seizième et dix-septième raids, si nous ne nous trompons, sur le littoral oriental britannique; ces instruments d'assassinat ont tué, la première fois, quatre hommes et deux femmes et blessé neuf enfants, onze femmes et trois hommes; la deuxième fois, ils ont tué dix personnes, dont deux femmes et un enfant, et blessé quinze hommes, dix-huit femmes et trois enfants; ce sont toujours là les exploits favoris de la nation satanique.

Les insatiables convoitises de cette nation continuent aussi de se manifester par des discours et des votes de résolutions sur l'issue de la guerre. C'est ainsi que, d'après la *Gazette de Francfort*, le bureau central du parti national-libéral, l'ancien parti bismarckien, confirmant les déclarations de son président, M. Bassermann, député au Reichstag, vient de voter à l'unanimité la motion suivante :

Le Bureau central, d'accord avec les résolutions du Comité directeur et des Comités régionaux, adoptées le 16 mai, déclare que le résultat de la guerre actuelle ne saurait être qu'une paix qui, tout en étendant nos frontières à l'est, à l'ouest et outre-mer, nous donne la sécurité politique, militaire et économique contre des attaques ultérieures, et qui paye les sacrifices gigantesques que le peuple allemand a déjà faits et est résolu à continuer de faire jusqu'à une fin victorieuse.

On remarquera qu'ayant perdu en fait, à l'heure présente, la presque totalité de leurs colonies, les nationaux libéraux allemands réclament non seulement des annexions continentales, mais des agrandissements outre-mer. On parle, en Allemagne, de la nomination de M. Bassermann comme chancelier de l'Empire, à la place de M. de Bethmann-Holweg.

La session des conseils généraux vient de s'ouvrir

dans toute la France; elle a donné lieu, comme d'usage, à des discours des présidents, dont un certain nombre sont des personnages qualifiés. Tous, naturellement, ont parlé du grand sujet, la guerre; ces harangues patriotiques sont pleines de confiance; nous en détacherons les paroles suivantes, prononcées par un des principaux chefs du parti radical-socialiste, M. Emile Combes, ancien président du conseil, sénateur, président du conseil général de la Charente-Inférieure :

La paix que nous voulons, que nous imposerons, a-t-il dit, ne peut être qu'une paix mettant les Empires qui ont déchaîné la guerre dans l'impuissance absolue d'en déchaîner une autre, et restituant à la France les territoires qui lui furent enlevés par des violences antérieures.

D'autres notabilités politiques appartenant à des groupes divers, notamment M. Sarrien, M. Clémentel, M. de Las Cases, conservateur, ont tenu un langage aussi patriotique et aussi viril.

Une grande lutte diplomatique se livre, à l'heure présente, près des Etats des Balkans; quelle va être leur attitude? Souscriront-ils aux propositions de leurs anciens patrons et amis, les Etats de la Quadruple-Entente; se laisseront-ils endormir par l'Allemagne et croupiront-ils dans l'abstention? L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie les plongeraient dans la vassalité ou même les morcelleraient. Le comprendront-ils? On annonce l'élection, comme président, à une énorme majorité (182 voix contre 99), du candidat de M. Vénizélos par la Chambre hellénique; on dit que le roi de Grèce aurait offert à cet homme d'Etat réputé la formation et la présidence du ministère.

LES MOYENS DE POURVOIR AUX FRAIS DE GUERRE. LE GRAND EMPRUNT NATIONAL EN VUE.

Le ministre des finances, M. Ribot, a fait au Sénat, dans la séance du 5 août, quelques succinctes mais

intéressantes déclarations au sujet de la situation de notre trésorerie et des moyens présents et futurs de pourvoir aux frais de la guerre.

Ces explications ont été données à propos du projet de loi élevant à 7 milliards la limite d'émission des Bons de la Défense nationale et des Bons du Trésor. C'est la troisième ou quatrième fois que cette limite aura été élevée. Nous avions, quant à nous, à chaque projet d'élévation de cette limite, demandé ou que l'on supprimât toute limite en cette matière, ou que, d'un coup, on la portât de 3 à 4 milliards au-dessus du chiffre déjà atteint [1].

L'élévation au chiffre de 7 milliards a été votée, le 5 août, par le Sénat, et l'on peut dire que déjà elle doit être dépassée. En effet, M. Ribot déclarait, dans cette séance du 5 août, que les Bons de la Défense nationale en circulation montaient, le 31 juillet, à 6 milliards 422 millions, les Bons du Trésor ordinaires (du type d'avant la guerre) à 46 millions, et les Bons du Trésor placés à l'étranger, surtout, sinon exclusivement, ajouterons-nous, sur les places de Londres et de New-York, à 490 millions. Ainsi, le total des Bons de la Défense nationale et des Bons du Trésor de toute nature atteignait, le 31 juillet, 6 milliards 958 millions de francs.

Il y a, en face des Bons du Trésor, un placement concurrent, émis également d'une façon incessante par l'Etat et pour lequel le gouvernement professe une préférence : ce sont les Obligations 5 p. 100 de la Défense nationale, remboursables, au choix du gouvernement, dans un délai de cinq à dix ans.

M. Ribot n'a pas fait connaître au Sénat, dans cette séance du 5 août, le montant émis de ces Obligations. Mais on peut le reconstituer approximativement. Dans la séance du 7 mai, à la Chambre, M. Ribot prononçait un discours où il traitait particulièrement des moyens

1. Voir *Première année*, p. 465.

de pourvoir aux frais de guerre; il y fixait à 1.750 millions le total des Obligations de la Défense nationale existant fin avril; il est vrai que, dans ce chiffre, la conversion de l'emprunt 3 1/2 p. 100, mal venu, émis à la veille de la guerre, entrait pour 781 millions[1]. Mais cet emprunt était si voisin de la guerre, et la plus grande partie des versements ne sont rentrés qu'au cours de la guerre, de sorte qu'on peut considérer qu'il a été à peu près complètement absorbé par les frais de la guerre présente.

Ainsi, au 30 avril 1915, les Obligations de la Défense nationale s'élevaient à 1.750 millions. Depuis lors, M. Ribot nous a fait savoir que, au cours de mai, il avait été souscrit pour 231 millions d'Obligations de la Défense nationale, au mois de juin pour 392 millions[2], et, dans la séance du 5 août, il a fait connaître que la souscription de ces titres, en juillet, s'est élevée à 322 millions, soit pour les trois mois mai, juin, juillet, 945 millions, ou une moyenne de 315 millions par mois. Ces 945 millions ajoutés aux 1.750 qui avaient été placés jusqu'au 30 avril 1915 portent à 2 milliards 695 millions le total des Obligations de la Défense nationale existant le 31 juillet.

Récapitulons :

6.958 millions de Bons de la Défense nationale et de Bons du Trésor de toute nature;
2.695 millions d'Obligations de la Défense nationale (y compris celles provenant de l'échange des titres de l'emprunt 3 1/2 amortissable ou de Bons du Trésor).
9.653 millions.

C'est 9 milliards 653 millions de francs que le public a apportés au Trésor, y compris le petit emprunt presque mort-né, émis au milieu de juillet 1914, qui n'a dû

1. Voir *Première année*, p. 360, et *Journal officiel* du 8 mai 1915, p. 624, 2e col.
2. Voir *Première année*, p. 465.

de vivre qu'à sa transformation facultative en Obligations de la Défense nationale.

Ces 9 milliards 653 millions, fournis par le public, n'auraient pas suffi à défrayer jusqu'ici la guerre ; il faut y joindre les avances faites au Trésor par la Banque de France, qui, fin juillet et encore au 19 août 1915, montaient à 6 milliards 300 millions.

Le total des ressources extraordinaires ainsi procurées pour juste la première année de guerre atteignait donc 15 milliards 953 millions, dont près des trois cinquièmes fournis par le public et un peu plus des deux cinquièmes avancés par la Banque.

On va continuer, pendant quelques mois du moins, de recourir à ces deux ressources simultanées : public et Banque. Celle-ci n'ayant jusqu'ici avancé (19 août) que 6 milliards 300 millions, il lui resterait encore, d'après les conventions et lois récentes, à prêter au Trésor 2 milliards 700 millions. Il faut remarquer, toutefois, que la limite d'émission de la Banque a été fixée à 15 milliards ; or, le 19 août, la circulation de ses billets montait à 12 milliards 899 millions (en nombre rond) ; en supposant toutes choses restant égales, et à moins qu'on n'élève de nouveau la limite de la circulation des billets de la Banque, elle ne pourrait plus avancer au Trésor que 2 milliards 100 millions, et non 2 milliards 700 millions.

Nous ne sommes pas, quant à nous, partisan d'une nouvelle élévation de la limite d'émission de la Banque. Le cours forcé et les émissions de billets sont pour nous un pis-aller, dans une certaine mesure nécessaire, comme jadis pour l'Angleterre pendant les guerres napoléoniennes et, plus récemment, pour les Etats-Unis pendant la guerre de Sécession. Nous sommes au cours forcé, comme ils l'ont été, et cela certainement pour une dizaine d'années. Nous subissons l'influence de l'inflation de la circulation intérieure qui, certainement, entre pour une part dans la hausse des changes étran-

gers, de tous les changes étrangers en dehors des pays belligérants. Il y aurait imprudence à élever encore la limite de la circulation de la Banque.

Mettons que cet établissement puisse prêter encore 2 milliards à 2 milliards 100 millions à l'Etat; il serait sage de ne pas aller plus loin.

Or, l'Etat a besoin de ressources extraordinaires à raison, au minimum, de 1.600 millions par mois pour défrayer la guerre : l'émission des Bons du Trésor et des Obligations de la Défense nationale lui procure entre 1 milliard et 1.100 millions par mois; l'écart, soit 500 à 550 millions, est fourni par la Banque; cela peut durer ainsi quatre mois en comptant le mois présent.

On pourrait, il est vrai, peut-être obtenir, en plus grande importance que jusqu'ici, des ressources au dehors, à Londres ou à New-York. M. Ribot avait annoncé qu'une fort heureuse combinaison avait été conclue entre lui et M. Lloyd-George, alors ministre des finances britanniques, d'après laquelle, moyennant que la France lui fournît 500 millions d'or, l'Angleterre lui ouvrirait à Londres un crédit d'une somme triple. Nous ne voyons pas que cette combinaison ait été réalisée, intégralement du moins. Rien ne serait plus aisé pour la France, surtout après les apports d'or faits spontanément par le public français, que de fournir à l'Angleterre 500 millions d'or, même 1 milliard d'or, pour se procurer une somme triple d'ouverture de crédits à Londres.

Quoi qu'il en soit, il faudra, avant la fin de l'année, recourir à un autre moyen, le moyen classique pour se procurer de grosses ressources, un grand emprunt national, suivant nos habitudes nationales et nos très heureux précédents nationaux, en Rentes perpétuelles, comme celles qui nous ont procuré environ 5 milliards 725 millions dans les années 1871 et 1872[1].

1. L'emprunt dit de 2 milliards, en 1871, s'éleva à 2.225.994.045 fr. effec-

Nous pensons que c'est en novembre ou, au plus tard, en décembre que cette opération devra être faite. Il faudra se garder de toute subtilité et de toute complication, prendre notre type classique auquel tout le monde est habitué. Il faut un emprunt en Rentes perpétuelles ; ce serait une grosse faute de faire un emprunt amortissable; ce serait charger très inutilement notre situation. Nous avons déjà la Rente 3 p. 100 amortissable qui sera tout entière remboursée en 1953; nous avons la propriété des voies ferrées qui revient à l'Etat entre les années 1950 et 1960; il n'est aucunement besoin prochainement d'un surcroît d'amortissement. Les conversions des dettes perpétuelles sont bien plus efficaces que tout amortissement et ne coûtent rien : ce sont elles qui ont réduit de 5 à 3 p. 100, en trente-deux ans, c'est-à-dire des deux cinquièmes, le poids des gros emprunts émis après la guerre de 1870-1871. Il en sera vraisemblablement de même dans les trente à trente-cinq années qui suivront la guerre présente.

Cet emprunt devra être déclaré avec la plus grande netteté absolument indemne de tout impôt présent et futur; c'est la condition indispensable du succès.

Les emprunts de 1871 et de 1872 furent émis en 5 p. 100 au taux de 82.50 et de 84.50. Le gros emprunt prochain pourrait être émis à un taux plus élevé; mais il faut qu'il donne au souscripteur des avantages au moins égaux à ceux des Obligations de la Défense nationale, lesquelles rapportent, avec la prime, environ 5.60 p. 100. Nous pensons que l'emprunt futur en Rente 5 p. 100 perpétuelle pourrait être émis entre 88 et 90, garanti pendant dix ans contre tout remboursement.

Dans ces conditions, nous pensons que l'on pourrait obtenir une demi-douzaine de milliards d'*argent frais*, peut-être davantage. Les Bons et Obligations de la Défense nationale doivent être, d'après les engagements

tifs, et celui dit de 3 milliards, en 1872, à 3.498.744.639 fr. effectifs, ensemble 5.724.738.684 francs.

pris, admis à la souscription, avec droit de préférence. Il est probable que les Obligations, dont le chiffre fin juillet, on l'a vu, monte à 2 milliards 700 millions en nombre rond, seront presque complètement transformées en emprunt nouveau. Il n'en sera pas tout à fait ainsi des Bons; ceux-ci représentent en grande partie les fonds de roulement habituels et actuellement inemployés du commerce et les sommes jadis placées en report ou possédées par les particuliers comme dépôts dans les banques; on peut admettre, toutefois, que la moitié environ des 6.958 millions de Bons de toute sorte existant fin juillet sera transformée en titres du nouvel emprunt.

Quelques personnes ont proposé d'octroyer la faculté de transformation en titres du prochain emprunt à notre Rente 3 p. 100; ce serait une complication inutile. Les Anglais l'ont fait, en grande partie pour retirer du marasme leur vieux Consolidé, jadis si brillant, qui, par suite d'événements imprévus et de fautes multiples (une conversion en deux échelons faite avec une extrême rigueur, des impôts sur le revenu excessifs, le retrait des immunités aux porteurs étrangers, des conventions internationales pour le cumul des droits successoraux), est devenu depuis un quart de siècle, un demi-siècle ou davantage, le fonds ayant subi la plus forte dépréciation, étant, du cours de 114, descendu à 66, et encore cours tout nominal. Notre situation est très différente.

La demi-douzaine de milliards, sinon plus, que fournira le nouvel emprunt défrayera les dépenses de guerre pendant un bon nombre de mois. On pourra, d'ailleurs, continuer ensuite l'émission des Bons de la Défense nationale et peut-être même celle des Obligations de la Défense, pour répondre à tous les goûts.

Notons ici l'innovation de M. Ribot, qui va émettre des Bons de 20 francs et de 5 francs, productifs d'intérêts à 5 p. 100 et échangeables contre des Obligations de la Défense nationale ; l'idée paraît plutôt sociale-

ment qu'économiquement intéressante, en ce qu'elle associe le tout petit public aux moyens financiers de lutter contre l'ennemi. Il serait possible qu'une partie des fonds que l'on apporte habituellement aux Caisses d'épargne prît cette direction ; ce serait tout profit pour le pays et le petit public.

CINQUANTE-SIXIÈME SEMAINE

Du 20 au 26 août 1915.

Une victoire navale russe dans le golfe de Riga.
Les sous-marins britanniques dans la Baltique.
Les Russes poursuivent leur retraite méthodique.
Déclaration de M. Sazonoff contre toute paix séparée.
Les combats sur le front occidental.
Visite du roi des Belges, Albert Ier, aux troupes françaises.
Note italienne officielle rétrospective sur les opérations de guerre.
Rappel de l'importance respective des forces des deux groupes de belligérants.
La piraterie allemande teutonne : torpillage du paquebot *Arabic*, où plusieurs Américains sont noyés. — Résumé hebdomadaire des torpillages. — Résumé des raids de zeppelins. — Activité des flottes et des navires de l'Entente.
La question financière en Allemagne. — Les 30 milliards de marks empruntés. — Discours du chancelier de Bethmann-Holweg et du ministre des finances Hellferich.
Les Etats des Balkans. — M. Venizelos prend le pouvoir en Grèce.
Déclaration de guerre de l'Italie à la Porte.
Les séances du Parlement français et l'agitation parlementaire.

Les derniers jours écoulés ont apporté deux événements importants : une brillante victoire navale russe et la déclaration de guerre de l'Italie à la Turquie.

Les faits des dernières semaines paraissent donner créance à l'idée que le kaiser prétendait vraiment pousser ses troupes à Petrograd et occuper cette capitale; c'eût été, en supposant que la tentative eût réussi, une démonstration principalement ostentatoire, dont les résultats politiques et militaires eussent été restreints.

Il semble aujourd'hui que cette tentative, si elle n'est pas abandonnée, doive être ajournée. Liant l'action de leurs forces navales à celle de leurs forces terrestres, les

Allemands avaient fait entrer une escadre dans le golfe de Riga; leurs opérations, favorisées au début par le brouillard, y durèrent du 16 au 23 août; ils commencèrent un débarquement de troupes, au nombre d'un millier de fusiliers marins, sur un point du golfe, à Pernof. Finalement, l'escadre allemande a dû abandonner le golfe, après avoir eu deux croiseurs et huit torpilleurs soit coulés, soit hors de combat; les Russes n'ont perdu qu'une canonnière. Un sous-marin anglais qui se trouvait dans la Baltique a coulé, en outre, un *dreadnought* allemand.

Ce succès naval, qu'on peut dire inattendu, a pour nos alliés des conséquences morales et matérielles des plus heureuses. Les Allemands, qui sont si vains de leur marine, dont l'œuvre est, cependant, jusqu'ici bien restreinte, reçoivent un coup des plus sensibles. Nos alliés, d'autre part, dont l'héroïsme dépasse tous les éloges, reçoivent un réconfort précieux.

On peut dire, sans doute, que la partie sur mer n'est pas définitivement gagnée pour les Russes, même avec l'appui opportun que leur donnent les sous-marins britanniques passés dans la Baltique. Il n'a été engagé, en effet, dans les journées du 16 au 23 août, qu'une escadre allemande, et non le gros de la flotte allemande; il est probable que l'Allemagne, avec les nombreux vaisseaux qui s'abritent dans le canal de Kiel et ses ports, voudra renouveler sa tentative dans le golfe de Riga; mais, outre qu'il n'est pas prouvé qu'elle réussisse mieux la seconde fois que la première, elle a perdu du temps en une saison favorable qui tire à sa fin; cela compromet la poussée vers Petrograd.

Plusieurs sous-marins britanniques, déjouant les mines, sont parvenus — les faits l'ont prouvé — à s'établir dans la Baltique. Certains ont fait parler d'eux; outre celui qui vient de couler le *dreadnought* allemand, le *Moltke* ou autre, il faut se rappeler qu'il y a quelques semaines, il s'en est trouvé un, à moins que ce ne soit

le même, qui coula en Baltique le navire de guerre allemand *le Pommern;* puis l'*E-13,* sous-marin anglais, s'échouait la semaine dernière sur l'île danoise de Saltholm, à quelques kilomètres à l'est de Copenhague : deux contre-torpilleurs allemands sont venus sur ce territoire neutre, malgré les représentations de torpilleurs danois, accabler le sous-marin britannique et en massacrer l'équipage descendu à terre; c'était à la fois un acte de flagrante inhumanité et une violation de territoire neutre. On dit que l'Allemagne a fait, depuis lors, des excuses au Danemark; mais des excuses ne réparent pas et n'absolvent pas un crime; elles ne sont pas non plus une preuve qu'on s'abstiendra de récidive.

Les Russes continuent à effectuer leur retraite méthodique et énergique, qui semble avoir besoin d'une quinzaine de jours encore pour être terminée. La place de Nowo-Georgiewsk, au nord-ouest de Varsovie, pas plus que les autres places fortes, sur les théâtres de la guerre en Orient ou en Occident, n'a pu résister longtemps aux canons de 420 des Allemands. Les Russes ont évacué aussi, mais librement et en n'y laissant rien d'utile, la forteresse d'Ossoviez, attaquée depuis plusieurs mois par les Allemands. Les armées allemandes continuent de se ruer avec fureur sur nos alliés, particulièrement le long de la ligne de Bielostok, Bielsk et Brest-Litowsk. Les Russes leur opposent une résistance opiniâtre, qui ne cède que graduellement du terrain et inflige à l'envahisseur des pertes considérables. La tentative d'enveloppement, poursuivie avec une envergure de plus en plus vaste par les Allemands, n'a pas abouti. Les Russes seront-ils amenés à se retirer, comme nous le faisions pressentir éventuellement il y a quinze jours[1], sur une ligne située plus à l'est? Le grand point, obtenu jusqu'ici, c'est qu'ils conservent leurs armées à l'état de forces vivantes, unies et manœuvrières, pour reprendre ulté-

1. Voir ci-dessus, *54e Semaine,* p. 10 et 11.

rieurement, avec des renforts d'hommes et de munitions, une offensive puissante.

Le ministre des affaires étrangères de Russie, M. Sazonoff, vient de déclarer de nouveau, dans une *interview* au correspondant du *Daily Telegraph*, que la Russie est résolument hostile à toute paix séparée et qu'elle poursuivra la lutte jusqu'au triomphe.

Sur le front occidental, il semble qu'il y ait eu plus d'activité dans les huit derniers jours, non seulement comme habituellement dans la région d'Arras, en Argonne et dans les Vosges, mais encore entre Somme et Oise, entre Oise et Aisne et en Champagne; nous avons fait, sur quelques points, des gains appréciables de terrain et pris des mitrailleuses.

Il faudra évidemment un jour prendre une offensive plus générale, plus méthodique et à fond, pour rejeter les Allemands hors de France et de Belgique. Le succès final est à ce prix. Mais il se peut qu'il soit sage d'en retarder l'heure et qu'une action prématurée de cette envergure eût plus d'inconvénients que d'avantages. L'inspection simultanée, dont nous parlions il y a huit jours, de notre ministre de la guerre, M. Millerand, et de son collègue britannique, lord Kitchener, des lignes anglaises et françaises, en compagnie du maréchal French d'une part, et du généralissime Joffre de l'autre, doit avoir évidemment pour objet de préparer ce plan d'offensive générale. Mais il convient d'attendre que les munitions affluent et que les troupes britanniques, dont on évalue maintenant l'effectif en Belgique et en France à 800.000 hommes, sinon à 1 million, pour la plupart, il est vrai, encore dans des camps ou assez distants du front, soient complètement prêtes à l'action.

Le roi des Belges, Albert Ier, vient de faire, dans les journées des 22 et 23 août, la visite du front français, notamment dans les régions de la Somme, de l'Aisne, de l'Oise et de l'Est.

Une note italienne rétrospective et officielle résume

l'œuvre laborieuse entreprise et bien conduite par l'Italie, depuis la fin de mai, au milieu d'énormes difficultés de terrain et malgré les obstacles de retranchements et de fortifications accumulés par l'Autriche dans le Trentin, sur l'Isonzo, sur le plateau du Carso, en face et autour de Goritz ou Goritzia.

Le lent cheminement des troupes alliées se poursuit aux Dardanelles, avec mainte action d'éclat; il sera, espère-t-on, aidé par les débarquements dont nous parlions il y a huit jours, sur d'autres points des détroits. Il paraît possible aussi, quoique rien ne l'annonce encore, qu'un concours des troupes italiennes se produise, soit dans la presqu'île de Gallipoli, soit sur la côte d'Asie.

Au début de cette seconde année de guerre et en face des difficultés présentes, il devient opportun de reproduire le tableau des populations des deux groupes de belligérants :

GROUPE DE LA QUADRUPLE-ENTENTE

	Habitants.
La Russie compte (en 1912)	171.059.000
La France (en 1911)	39.601.000
L'Angleterre (en 1911)	45.370.000
La Belgique (en 1910)	7.428.000
La Serbie (avec territoires nouveaux)	4.500.000
Le Monténégro (avec territoires nouveaux)	516.000
Le Japon (en 1913)	52.985.000
L'Italie (en 1913)	35.238.000
Total	356.697.000

GROUPE AUSTRO-ALLEMAND

L'Allemagne (1912) en nombre rond	66.500.000
L'Autriche-Hongrie (en 1910)	49.437.000
Turquie (environ, moins les territoires perdus)	18.000.000
Total	133 937.000

Nous omettons les colonies britanniques, quoique les grands *Dominions* (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud) et l'Inde britannique aient fourni 150.000 à 200.000 hommes; nous omettons aussi les colonies

françaises, bien que l'Afrique occidentale ait fourni 63.000 soldats et nos provinces de l'Afrique du Nord un nombre qui compléterait la centaine de mille, dont il faudrait défalquer, il est vrai, une quarantaine de mille soldats français restés en ces contrées.

Ainsi, 356 millions d'habitants d'une part, 133 millions de l'autre; il est vrai que les deux empires du Centre, nations de proie ultra-militaristes, s'étaient, depuis un quart de siècle, armés à outrance en vue d'une guerre de conquêtes, tandis que dans le groupe de l'Entente les principales nations étaient paisibles, sinon pacifistes, et non préparées; mais cette faute initiale peut être réparée avec le temps. Il est vrai aussi, sans doute, que, dans le groupe de l'Entente, la France est le seul peuple ayant armé toute sa population mâle, d'âge militaire; les effectifs russes et italiens n'ont qu'une proportion moitié moindre relativement au nombre d'habitants; l'Angleterre, malgré le superbe élan d'enrôlements, ne compte au plus que 3 millions de soldats à l'entraînement ou en ligne; la Belgique n'en a qu'un très petit nombre; le Japon jusqu'ici n'est pas entré dans la lutte en Europe. Les deux empires du Centre, au contraire, arment toute la population de dix-huit à cinquante ans et même parfois au delà. Néanmoins, même en tenant compte de ces circonstances, il demeure constant que la faculté de renouvellement des forces est infiniment plus grande dans le groupe de la Quadruple-Entente que dans l'autre groupe : à la seule condition d'une inlassable persévérance, il doit en résulter le triomphe final de la Quadruple-Entente.

La piraterie allemande s'est manifestée par un nouveau et éclatant forfait : un sous-marin teuton a torpillé, sans avertissement, le paquebot anglais *Arabic,* allant de Liverpool à New-York, par conséquent de même qu'il y a quelques semaines l'*Orduna,* qui faillit subir le même sort, ne pouvant porter de munitions. Sur 424 marins ou passagers, dont 26 Américains, il y en a 45,

dont 2 Américains, qui paraissent avoir péri. Voilà le nouvel exploit de la nation satanique. Le président Wilson se livre à une enquête pour arrêter les mesures qui en devront ressortir.

Sauf ces torpillages de paquebots à voyageurs, l'œuvre des sous-marins teutons reste restreinte; c'est ainsi que, dans la semaine finissant le 18 août, bien que le nombre des torpillages y ait été bien plus néfaste que dans les trois précédentes, dont l'une avait été une semaine blanche, sur 1.480 navires sortis des ports anglais ou y étant entrés, 11 navires britanniques seulement, jaugeant 22.970 tonnes, ont été coulés; encore 2 l'ont-ils été par des mines.

Quant à l'œuvre des zeppelins de la nation satanique, pour l'ensemble des dix-sept raids effectués sur l'Angleterre, elle se résume en 86 personnes tuées, dont une bonne partie femmes et enfants.

Une flotte alliée, se composant de quarante navires, a fait, ces jours derniers, une efficace besogne militaire en bombardant les installations maritimes teutonnes à Zeebrugge. Nos escadres d'avions font aussi des raids heureux sur les gares et les installations militaires à Lœrrach et à Offenburg, dans le grand-duché de Bade, à Dillingen, au nord de Sarrelouis, ainsi que sur plusieurs points de la zone qu'occupent les Allemands. Un brillant fait d'armes naval a été accompli, au large de Nieuport, dans la nuit du 22 au 23 août, par un contre-torpilleur français qui a coulé un *destroyer* teuton.

Le Reichstag allemand a eu une courte session pour le vote des crédits demandés, d'une importance de 10 milliards de marks, formant, avec les précédents emprunts, 30 milliards de marks, soit, au pair, 37 1/2 milliards de francs. Le chancelier de l'empire, M. de Bethmann-Holweg, y a prononcé un discours très étendu; il serait superflu de reprendre et de commenter l'habituel exposé mensonger, où le chancelier se complaît, des origines de la guerre; relevons seulement sa déclaration qu'il

convient que l'Europe mette fin à « la politique d'équilibre des puissances », ce qui laisse entendre qu'il faut faire triompher définitivement le système de l'hégémonie allemande. Le discours du ministre des finances, M. Hellferich, faisant le panégyrique des finances germaniques, lesquelles consistent dans une accumulation de ressources fictives et de promesses de payer ou de souscrire, vaut seulement d'être mentionné.

Les Etats des Balkans continuent de délibérer sur leurs rapports respectifs et sur la conduite à tenir : la Skoupchtina serbe a, cependant, émis un vote qui n'exclut pas les transactions nécessaires pour une entente et une action commune. Mentionnons que les hostilités ont repris entre les Serbes et les Austro-Hongrois. D'autre part, M. Vénizélos a accepté le pouvoir en Grèce, dans des conditions encore obscures, il est vrai. La déclaration de guerre de l'Italie à la Porte devrait éclairer les Etats des Balkans et leur indiquer la voie à suivre pour la réalisation de leur idéal national.

Notons que la France et l'Angleterre viennent définitivement de classer le coton dans la catégorie des articles de contrebande absolue, comme matière première de munitions ; les Allemands avaient justifié d'avance cette décision en assujettissant les manufactures de coton à un spécial et très sévère contrôle gouvernemental.

Il est impossible, en terminant, de ne pas regretter que le Parlement français veuille tenir des séances indéfinies, soit publiques, soit secrètes, où il paraît faire une trop large part au parti pris, aux passions et aux attaques contre les personnes. La France a confiance dans le ministre de la guerre, M. Millerand ; et l'heure n'est nullement venue où l'on puisse se départir du recueillement patriotique et de l'Union sacrée.

CINQUANTE-SEPTIÈME SEMAINE

Du 27 août au 2 septembre 1915.

Tentatives d'enveloppement des armées russes par les armées allemandes.
Un notable succès russe en Galicie.
Entrée des Allemands à Brest-Litowsk.
Obstacles que la nature et l'immensité de l'Empire russe opposent à l'envahisseur. — L'expérience de 1812 est toujours concluante : la prétention que les conditions sont depuis lors complètement changées est excessive.
Lutte des Italiens dans les hauts cols des Alpes.
Les résultats hebdomadaires de la piraterie allemande.
Déclaration de M. Balfour sur les victimes civiles des zeppelins dans la première année de guerre.
Raid d'avions teutons sur Paris.
Concessions modiques et apparentes faites par le gouvernement allemand au président des Etats-Unis en matière de piraterie sous-marine.
Déclarations de sir Edward Grey et de M. Lloyd George sur la poursuite de la guerre jusqu'à la victoire.
Déclaration analogue du président du conseil français, M. Viviani : « *Notre Alsace* et *notre Lorraine.* »
Hésitation persistante des États balkaniques.

La guerre continue à se dérouler, avec le même caractère, sur le front oriental. Les Allemands s'enfoncent de plus en plus en Russie, dans le dessein principal, semble-t-il, d'envelopper soit la totalité, soit d'importantes fractions des armées russes, ou encore de livrer une énorme bataille qui désorganiserait complètement celles-ci. A ces efforts de l'ennemi, les Russes opposent leurs méthodes traditionnelles de repli, avec une résistance opiniâtre effectuée par leurs arrière-gardes. Cette résistance a été marquée, en Galicie, par « un succès considérable », dit le communiqué russe du 1er septem-

bre : nos alliés ont pris aux Austro-Allemands 30 canons, 24 mitrailleuses et fait 3.000 prisonniers.

La première tentative d'enveloppement des armées russes s'effectuait dans les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août, sur les bords de la Basse-Narew et de la Vistule, autour des places de Nowo-Georgievk, Varsovie et Ivangorod. Les Allemands ont bien pris possession de ces trois places que les Russes ont évacuées, sauf la première où ils avaient laissé une garnison restreinte ; mais il est manifeste que les armées russes ont échappé à l'enveloppement par une manœuvre de repli énergiquement et habilement conduite.

Les Allemands ont exécuté alors une deuxième tentative du même genre, de beaucoup plus ample envergure, celle sur le Niémen et le Bug ; ils y ont apporté une extrême vigueur et une rapidité inattendue, cherchant à tourner et à capturer les armées russes sur les lignes que celles-ci avaient depuis longtemps étudiées et choisies, de Kovno, Grodno, Bielostok, Brest-Litowsk. Par des marches qui ont réalisé, durant trois semaines, une avance d'une dizaine, sinon sur certains points d'une douzaine de kilomètres par jour, ils sont parvenus à ces places et les ont même en partie tournées.

Nous prévoyions, il y a trois semaines, lors de la grande poussée russe sur Kovno et de l'avance de Mackensen au sud, à Wlodowa, que les Russes seraient, sans doute, amenés à abandonner les lignes Kovno, Grodno, Bielostok, Brest-Litowsk, pour se replier plus à l'est dans l'intérieur du pays[1]. C'est aussi ce qu'ils viennent de faire.

On a célébré, à Berlin, comme une immense victoire la prise de Brest-Litowsk ; il n'apparaît nullement que les Allemands aient *pris* cette ville ; ils y sont entrés après que les Russes l'ont, avec réflexion, évacuée. Les

1. Voir la *54e Semaine*.

armées russes paraissent toujours avoir échappé à cette deuxième tentative d'enveloppement dans les régions du Niémen et du Bug.

Les Allemands s'acharnent à leur projet : au nord, ils semblent toujours vouloir occuper Riga et Vilna et soit marcher sur Petrograd, soit couper les communications entre les armées russes du nord et cette capitale. On leur prête aussi l'intention de se diriger sur Kief.

Toute cette hâte à s'enfoncer en pleine Russie suggère naturellement des rapprochements avec la célèbre et fatale campagne de Napoléon en 1812. Nombre de critiques militaires et civils à l'étranger, et quelques-uns en France, déclarent qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre la campagne de Napoléon et la campagne présente des Allemands, dût celle-ci être poussée à 500 ou 600 kilomètres à l'intérieur.

Sans doute, certaines conditions se sont beaucoup modifiées depuis 1812, notamment du fait des chemins de fer. Il y a néanmoins, malgré le siècle écoulé, des conditions, soit physiques, soit morales, qui ne sont pas altérées.

L'immensité d'abord de l'empire russe subsiste ; elle s'est même, au cours du dix-neuvième siècle, accrue. L'empire russe a une superficie de 19.155.587 verstes, ce qui, la verste[1] étant un peu plus longue que le kilomètre, représente plus de 20 milions de kilomètres carrés, soit bien près de quarante fois la superficie soit de la France, soit de l'Allemagne : sans doute, on pourrait en déduire la majeure partie de la Sibérie, de l'Asie centrale et les régions de la Russie d'Europe qui se rapprochent du pôle ; mais, toutes ces déductions faites, la superficie du territoire de la Russie se trouvant dans des conditions à peu près comparables à celle des autres nations européennes serait encore une demi-douzaine de fois environ supérieure à la superficie de pays comme

1. La verste = 1.066m,78.

l'Allemagne ou la France. Il en résulte que la pénétration des armées allemandes, si loin qu'elle dût être poussée sur le territoire russe, ne ferait qu'effleurer la Russie.

L'Empire russe comptait, en 1912, une population de 171.059.900 âmes, dont 122.550.700 pour la Russie d'Europe, non compris la Pologne et le Caucase; cela confirme encore que l'occupation par les Allemands d'une demi-douzaine ou même, supposition, certes, d'une réalisation peu vraisemblable, d'une douzaine des cinquante gouvernements de la Russie d'Europe, Pologne non comprise, n'aurait pas une importance suprême.

A cette condition physique, qui n'est nullement modifiée depuis 1812, de l'immensité, l'empire russe joint un autre trait économique ou social qui, tout en ayant subi quelques altérations depuis un siècle, distingue, néanmoins, encore le pays de toutes les autres contrées européennes. L'empire russe compte peu de grandes villes; les statistiques ne relèvent que 24 villes de plus de 100.000 âmes dans la Russie d'Europe, non compris la Pologne, la Finlande et le Caucase; or, l'Allemagne, qui n'a guère plus que la moitié de la population de la Russie d'Europe, compte 48 villes de plus de 100.000 âmes. De cette rareté des grandes villes en Russie, il résulte qu'une occupation territoriale étendue n'apporte à l'ennemi que des avantages restreints.

Enfin, il y a les éléments impondérables, la tradition et l'histoire : la Russie a supporté des invasions la pénétrant profondément, parfois même la traversant presque de part en part, et elle est parvenue à les rejeter triomphalement. Cette tradition et cette histoire créent une conscience russe, militaire et civile, que des échecs, même considérables, ne plongent pas dans le découragement.

Aussi, nos alliés n'ont-ils besoin que de temps pour rassembler leurs forces et les munir de tout l'outillage nécessaire au succès. A ce propos, il est bon de corriger

une erreur. On dit constamment que, l'hiver venant, les deux ports par lesquels la Russie reçoit des munitions, Arkhangel et Wladivostok, vont être fermés par les glaces et que les munitions nécessaires ne pourront plus arriver aux Russes : c'est oublier que la Russie est l'alliée du Japon, que le Japon possède Port-Arthur, qui est sur une mer toujours libre de glaces, et que Port-Arthur est relié par voie de fer au réseau sibérien. Les munitions pourront donc toujours par ce port arriver de l'Ouest-Canadien ou du Japon en Russie.

L'opinion russe reste toujours résolue à la lutte à outrance, comme en témoignent les manifestations récentes de la population et des corps constitués de Moscou, l'antique capitale de la Sainte-Russie.

Il ne s'est rien passé de particulièrement important ces jours derniers sur le front occidental : ce sont toujours des engagements avec des effectifs en général restreints, duels d'artillerie principalement, sur un grand nombre de points du front, notamment en Belgique, dans le secteur Hetsas-Steenstraete et en Argonne.

Les Italiens consolident leurs positions conquises et en poursuivent le développement; ils ont livré des combats à 2.000 ou 3.000 mètres d'altitude dans les Alpes, on dit même 3.500.

Rien de décisif encore aux Dardanelles.

Sur mer, la piraterie allemande a obtenu, dans la semaine finissant le 25 août, des résultats beaucoup plus considérables que dans les temps antérieurs; sur 1.369 navires de toute nationalité, mais la plupart anglais, qui sont entrés dans les ports britanniques ou en sont sortis, dix-neuf vaisseaux marchands anglais, jaugeant ensemble 76.627 tonnes, ainsi que trois bateaux de pêche, jaugeant tous réunis 391 tonnes, ont été capturés ou coulés par les Allemands ; c'est la semaine de l'*Arabic;* c'est un *record* pour la piraterie teutonne; mais il ne faut pas oublier que pendant presque un mois les pirates n'avaient réussi presque aucun coup. En dé-

finitive, cette piraterie, si odieuse soit-elle, ne parvient pas à troubler sérieusement le commerce de la Grande-Bretagne.

Un hydroplane anglais, monté par l'officier de marine Arthur W. Bigsworth, a coulé, au large d'Ostende, un sous-marin allemand; l'Amirauté britannique le déclare, parce que cette destruction a été patente, mais elle fait savoir qu'elle tait beaucoup de cas de destruction qui se font sans témoins; en fait, un nombre notable de sous-marins teutons périssent de male mort.

On relève, dans une lettre du premier lord de l'Amirauté, M. A. J. Balfour, au *Daily Mail*, un nouveau détail intéressant au sujet des raids de zeppelins effectués en Angleterre : au cours des douze premiers mois de guerre, 71 civils adultes et 18 enfants ont été tués; 189 civils adultes et 31 enfants ont été blessés par des zeppelins.

Un raid de six avions allemands a été effectué sur Paris, le 28 août; ils ont été chassés et n'ont réussi, dit-on, qu'à faire trois victimes, deux infirmiers et un enfant; ce serait le dixième raid d'avions ennemis ou taubes sur notre capitale, le premier ayant eu lieu le 30 août 1914. Les Allemands ont tiré onze obus de gros calibre sur la ville de Compiègne, y tuant une ambulancière et y blessant grièvement deux autres personnes.

On a noté que, en Belgique, les Allemands enlèvent une grande quantité de rails de chemins de fer pour les transporter en Pologne et en Russie, de façon à y faciliter leurs transports de troupes et leur ravitaillement.

Le gouvernement de Berlin se montre moins intransigeant à l'endroit des réclamations américaines sur la piraterie teutonne : dans l'espérance de prévenir un conflit et, peut-être, aussi de capter la bonne volonté du président Wilson, en qui elle entreverrait un futur médiateur, l'Allemagne paraîtrait disposée à atténuer un peu sa méthode de piraterie; elle admettrait que ses sous-marins doivent avertir les paquebots à voyageurs

avant de les couler et donner le temps à l'équipage et aux passagers de prendre des mesures de salut. Ce seraient là des concessions bien modiques.

D'importantes déclarations ont été faites, dans les jours récents, par plusieurs des chefs de la Quadruple-Entente sur la conduite des opérations de guerre jusqu'au triomphe final : le tsar a confirmé son « irrévocable volonté de lutter jusqu'à la victoire définitive ». Sir Edward Grey a déclaré que l'Angleterre ne veut la paix que dans la liberté et la sécurité. M. Lloyd George a affirmé que « comme Anglais, on ne saurait rêver de paix tant qu'un seul soldat allemand restera sur le sol de la Belgique et de la France ». Enfin, nous avons eu la mémorable séance de notre Chambre des députés du jeudi 26 août. Le président du conseil, M. Viviani, dans un énergique discours, a rappelé et fait applaudir par toute la Chambre le programme national :

D'accord avec nos alliés, s'est-il écrié, nous ne déposerons les armes qu'après avoir assuré le triomphe du droit, qu'après avoir banni la possibilité du retour de pareils crimes (*Vifs applaudissements*), qu'après avoir restauré dans son indépendance politique et économique l'héroïque Belgique (*Applaudissements répétés*), qu'après avoir repris notre Alsace et notre Lorraine. (*Toute la Chambre se lève. — Applaudissements prolongés.*)

On remarquera cette expression juste et tendre : « *notre* Alsace et *notre* Lorraine ».

Cette inoubliable séance a été un éclatant triomphe pour le gouvernement et pour l'Union sacrée.

On continue à épiloguer sur l'attitude des Etats balkaniques : ils délibèrent longuement. On a annoncé, puis démenti, et de nouveau confirmé un accord turco-bulgare pour la ligne du chemin de fer vers la mer Egée. La Bulgarie garderait, néanmoins, toute son indépendance. C'est le cas de dire aux Etats balkaniques : *Tua res agitur;* ce sont vos intérêts qui sont en jeu et tout votre avenir ; sachez vous décider quand il en est temps.

CINQUANTE-HUITIÈME SEMAINE

Du 3 au 9 septembre 1915.

La mesure du succès russe en Galicie, sur la Strypa.
Autres combats sur le front oriental.
Visées allemandes sur Petrograd, Moscou, Kief et Odessa. — Improbabilité de leur réalisation.
Combats sur le front occidental.
Les avions allemands bombardent Lunéville un jour de marché.
Les Italiens poursuivent leur effort dans les Alpes et sur Gorizia.
Le tzar Nicolas II se met à la tête de son armée. — Son allocution à la séance d'ouverture des conférences techniques. Discours du président du conseil de l'Empire et de celui de la Douma.
Suggestions de paix séparée faites par l'Allemagne à la Russie : unanimité de l'opinion russe pour les repousser.
L'Allemagne voudrait faire intervenir le président Wilson comme médiateur.
Torpillage du transatlantique *Hesperian ;* rappel des précédents torpillages de paquebots. — L'action des sous-marins pendant le premier trimestre de 1915, rapport des destructions de navires avec l'effectif total de la marine britannique.
Anniversaire de la bataille de la Marne ; commémoration de cette grande victoire.
Voyage du généralissime Joffre en Italie.

C'est toujours, comme depuis le milieu de l'été, les événements du front oriental qui sont prédominants.

Les Russes continuent d'effectuer, avec la même énergie et la même méthode, leur admirable retraite. Ils déjouent sans cesse les projets d'enveloppement des Allemands. Ils engagent des combats violents, parfois de véritables batailles, sur divers points de leur immense front, notamment sur les ailes, et ils y remportent de temps en temps de notables succès.

C'est ainsi que celui dont nous parlions, il y a huit jours, en Galicie, dans la région de Tarnopol, sur la

Strypa, a été plus considérable qu'on ne le croyait à la première heure : 7.000 Austro-Allemands ont été faits prisonniers. A l'autre extrémité, dans la région du nord, entre la Vilia et la Sventa, les Russes ont pris une offensive hardie vers Vilkomir et sont parvenus à rejeter les Allemands.

Ce sont là, sans doute, des succès locaux, qui ont pour objet de contenir seulement et de retarder la marche de l'ennemi, de protéger le mouvement général de repli de la masse des forces russes. Ils n'en ont pas moins une très grande importance et militaire et morale. Ils témoignent hautement que les armées russes continuent d'être des organismes cohérents, puissants, capables de manœuvres et occasionnellement d'offensives. Puis, l'on voit que la poussée allemande, notamment vers Riga, sur les bords de la Duna, et vers Vilna, a été singulièrement entravée, qu'elle n'a absolument rien de décisif et de triomphal.

Les Allemands n'ayant pas réussi, dans leurs multiples et successives tentatives d'envergure de plus en plus ample, à détruire ou à capturer le gros des forces russes, et ne paraissant pas y devoir réussir davantage dans un temps prochain, les critiques professionnels se demandent quel va être leur plan définitif. Il est probable que les Allemands l'ignorent eux-mêmes. On suppose qu'ils veulent continuer leur poussée sur tout l'ensemble ou sur les principaux points de leur front, soit sur Petrograd, soit sur Kief, soit même sur Odessa, soit sur une ou plusieurs de ces places ou sur l'ensemble même. La mégalomanie et la théâtromanie, qui font rechercher de préférence les succès ostentatoires, étant dans le goût du kaiser et de son entourage, peut-être ont-ils rêvé de s'emparer de ces métropoles politiques, historiques ou commerciales, ou tout au moins de quelqu'une d'entre elles. Ils en sont séparés encore par des étendues variant entre 400 et 600 kilomètres environ.

Il n'est guère probable qu'ils réussissent à franchir ces

espaces; ils ne feraient, en tout cas, que s'affaiblir et prêter aide au retour offensif des Russes; ce retour, sinon dans quelques semaines, du moins dans quelques mois, apparaît comme certain. Il est dans toutes les traditions historiques et militaires de la Russie. On cite un ordre du jour du général de Below, commandant une des armées allemandes du Nord, qui indiquerait des desseins actuellement plus limités. Ce général aurait convié ses troupes à faire un nouvel effort pour prendre Riga, où elles pourraient se reposer jusqu'à ce que le printemps leur permît la marche sur Petrograd.

Sur le front occidental, la lutte s'est presque complètement bornée à des combats d'artillerie, qui se succèdent dans tout l'ensemble des secteurs, mais qui paraissent avoir le plus de violence et de permanence dans le secteur au nord d'Arras, en Champagne sur le front Perthes-Beauséjour, en Argonne et en Alsace près de l'Harmannswillerkopf. Ces bombardements sont-ils le préambule et la préparation d'une offensive plus énergique?

Quatre avions allemands étant venus, le 1er septembre, jeter des bombes sur Lunéville, ville ouverte, en choisissant le lieu et l'heure du marché et en faisant dans la population toute civile de nombreuses victimes, une escadre de quarante avions français est allée, par représailles, bombarder la gare, les usines et les établissements militaires de Sarrebruck.

Les Italiens menacent de plus en plus Trente et poursuivent leur effort vers Gorizia.

Aucun fait saillant aux Dardanelles et sur les fronts excentriques ou secondaires.

Des événements politiques du plus haut intérêt se produisent en Russie. Souverain, Chambre et peuple sont de plus en plus décidés à poursuivre la lutte jusqu'au succès final et à réformer l'administration et le gouvernement, pour leur donner le plus possible d'efficacité.

Le tsar Nicolas II s'est mis à la tête de ses armées. Avant, il a présidé, le 2 septembre, la séance d'ouverture des Conférences techniques convoquées pour discuter les mesures destinées à donner une complète unité à la défense nationale russe. Il y a prononcé un discours dont nous détachons la déclaration principale :

Les corps législatifs que j'ai convoqués dans la présente session m'ont donné fermement, sans la moindre hésitation, *la seule réponse qui soit digne de la Russie*, réponse que j'attendais et qui est de *poursuivre la guerre jusqu'à la complète victoire*. Je ne doute pas que telle soit la voix du pays russe tout entier.

Le président du conseil de l'Empire, M. Koulomzine, et celui de la Douma, M. Rodzianko, se sont prononcés aussi, avec une suprême énergie, pour la continuation à outrance de la lutte :

Sous la ferme et habile conduite du gouvernement, jouissant de la confiance de l'empereur et de la nation, s'est écrié le président de la Douma, le peuple russe, se serrant comme un roc invincible autour du souverain, est capable d'une abnégation illimitée. Il est résolu fermement à briser à jamais les odieuses chaînes allemandes.

Il n'était, certes, pas besoin de ces patriotiques et loyales affirmations pour repousser l'ignoble proposition de paix séparée que l'Allemagne a faite récemment à la Russie, en lui offrant des morceaux du territoire de son alliée, la Turquie, de même qu'elle offrait, le printemps dernier, à l'Italie des morceaux du territoire de son autre alliée, l'Autriche. Les membres de la Quadruple-Entente sont des Etats honnêtes et loyaux, qui ne pensent pas à s'abandonner et à se trahir mutuellement. Rappelons ici les termes mêmes de l'accord signé, le 4 septembre 1914, par le chef du *Foreign Office* britannique et par les représentants de la France et de la Russie et auquel ont adhéré depuis les nouveaux membres de l'Entente :

Les gouvernements de Grande-Bretagne, de France et de Russie s'engagent mutuellement à ne pas conclure de paix séparée au cours de la présente guerre.

Les trois gouvernements conviennent que lorsqu'il y aura lieu de discuter les termes de la paix, aucune des puissances alliées ne pourra poser des conditions de paix sans accord préalable avec chacune des autres alliées.

Cet engagement sera tenu.

S'il se produit, à l'heure présente, d'incontestables signes de lassitude, ce n'est dans aucun des pays de l'Entente, malgré les sacrifices patriotiquement acceptés par la population : c'est en Allemagne, en dépit de certains succès qui l'épuisent, que ces signes se révèlent à chaque instant.

Il n'est aucunement douteux que les concessions, plus apparentes, d'ailleurs, que réelles, qui viennent d'être consenties par l'Allemagne pour une sorte de réglementation de sa piraterie n'aient pour cause l'espoir du gouvernement allemand de faire intervenir le président Wilson comme médiateur entre les puissances belligérantes. Cet espoir est chimérique ; nous avons bien des fois établi qu'une médiation ne pourrait jamais se produire avec efficacité et que les nations de l'Entente ne sauraient jamais y consentir.

L'Allemagne vient de donner une nouvelle preuve de sa fidélité aux engagements et aux promesses. Elle avait déclaré aux Etats-Unis qu'elle donnait l'ordre à ses sous-marins de ne plus torpiller sans avertissement les paquebots à voyageurs ; or, l'on apprend que, le 4 septembre, un sous-marin teuton a torpillé, sans aucun avertissement, le transatlantique *Hesperian*, allant de Liverpool à Montréal, ayant à bord 314 passagers et 250 hommes d'équipage ; on dit qu'une trentaine de personnes auraient péri, dont 11 passagers et 22 hommes de l'équipage.

Voilà le haut fait nouveau de la nation satanique, qui se signale de plus en plus au monde par son infinie déloyauté et son infinie férocité.

On rappelle que, depuis le début des hostilités, les sous-marins teutons ont coulé les paquebots à voyageurs suivants : l'*Armenian*, le *Wayfarer*, le *Falaba*, la *Lusita-*

nia, l'*Iberian*, le *Clintonia*, l'*Arabic*, puis, ces jours-ci, l'*Hesperian*; il y a eu des pertes de vies humaines, s'élevant à 101 pour le *Falaba* et à 1.198 pour la *Lusitania*.

En dehors de ces torpillages de paquebots, la piraterie teutonne n'a que des effets très restreints. D'après une publication du célèbre organe d'assurances maritimes *le Lloyd*, les bateaux de toute nationalité coulés par des navires de guerre (sous-marins compris) ou des mines sont, pour le premier trimestre de 1915, au nombre de 77, jaugeant ensemble 194.639 tonnes; il est vrai que la piraterie sous-marine teutonne ne s'est généralisée officiellement que depuis le 18 février; l'effectif total de la marine britannique, toujours d'après le *Lloyd*, comprend 9.240 navires (vapeurs et voiliers), d'un tonnage de 19.256.766 tonnes; les pertes du pavillon anglais, pour faits de guerre, n'ayant été, dans ce premier trimestre de 1915, que de 50 navires, jaugeant 145.109 tonnes, la proportion ne ressort qu'à 1/2 p. 100 comme nombre de navires et 0,007 1/2 p. 100 comme tonnage; au point de vue économique, ces pertes sont quasi insignifiantes.

Les derniers jours écoulés forment l'anniversaire de la célèbre bataille de la Marne, livrée du 5 au 12 septembre sur tout le front s'étendant de l'Ourcq jusqu'au nord de Verdun en passant par Meaux, Sézanne, Vitry-le-François. Cette bataille, qui fut une éclatante victoire, rejetant l'ennemi à 60 ou 80 kilomètres en arrière, est un titre de gloire impérissable pour le généralissime Joffre, ainsi que pour tous ceux qui y ont coopéré, le général Galliéni, le général Maunoury, le général Foch et nos autres chefs d'armée. Cette victoire sera considérée comme un des plus grands et des plus heureux faits de l'histoire.

Elle a sauvé non seulement Paris et la France, mais la civilisation tout entière. C'est la troisième fois que la France a la gloire d'avoir arrêté la barbarie qui menaçait de submerger l'Europe : une première fois, en écrasant Attila dans les Champs catalauniques, même théâtre

en partie que celui de la bataille de la Marne; une deuxième fois, en détruisant les Sarrasins à Poitiers; la troisième fois enfin, en rejetant l'envahisseur teuton qui a juré d'asservir successivement le monde entier. On peut dire que les Allemands contemporains sont plus redoutables pour la civilisation que ne l'étaient les Huns d'Attila : ceux-ci s'assimilèrent aux nations où ils s'établirent; les barbares germains d'aujourd'hui prétendent extirper les populations dont ils convoitent le territoire.

Malheureusement, l'insuffisance de munitions et de toute notre préparation guerrière ne nous permit pas de tirer de notre splendide victoire de la Marne tous les résultats qu'elle eût dû produire. Les Allemands ont pu s'accrocher sur une partie de notre territoire, s'y terrer et s'y fortifier. Il faudra les en chasser; le jour où nos munitions seront suffisantes, nous accomplirons cette œuvre nécessaire.

La commémoration de la victoire de la Marne, sans revêtir un caractère officiel, s'est faite avec le concours de toute la population, reconnaissante à ceux, petits et grands, qui ont accompli cet ensemble de hauts faits.

Mentionnons en terminant un communiqué rétrospectif sur l'assaut du Lingekopf et du Schratzmaennelle en Alsace et le voyage de quelques jours du général Joffre dans l'Italie du Nord pour se concerter avec le général Cadorna, généralissime italien.

CINQUANTE-NEUVIÈME SEMAINE

Du 10 au 16 septembre 1915.

Le président du Reichstag célèbre les victoires *fabuleuses* des troupes allemandes sur les Russes : grande exagération.
L'avance allemande, très forte au centre, est modique sur les deux ailes.
La nature physique de l'Empire russe, le tempérament et la mentalité russes restent très analogues à ce qu'ils étaient en 1812.
La lutte sur le front occidental et sur le front italien.
Elargissement de la sphère d'action des sous-marins ennemis : torpillages dans l'Atlantique et la Méditerranée.
Les nouveaux raids des zeppelins en Angleterre : les victimes.
Représailles modérées de nos avions à Trèves, à Donaueschingen. Création en France d'un sous-secrétariat d'Etat de l'aéronautique.
Démêlés de l'Allemagne avec les Etats-Unis. — Le président Wilson demande au gouvernement le rappel de l'ambassadeur autrichien à Washington. Note américaine à ce sujet.

L'ensemble des faits, depuis un mois environ, sur le front oriental de la lutte, témoigne que la situation des armées russes s'est sensiblement améliorée et affermie. Le gouvernement allemand et ses agences ont pu télégraphier, vers le 15 août, aux quatre coins du globe que ces armées étaient anéanties ; le président du Reichstag a pu parler magnifiquement, au lendemain de l'entrée des Allemands à Varsovie et à Brest-Litowsk (nous disons entrée, nous ne disons pas prise), des victoires *fabuleuses* que les troupes allemandes avaient remportées.

Il n'en est pas moins vrai que, depuis trois semaines environ, les armées russes, dont on annonçait la destruction ou la dislocation, manifestent hautement leur cohésion, leur puissance non seulement de résistance, mais

l'offensive, leur capacité manœuvrière. Quoique l'ennemi s'efforçât sans cesse de renouveler ses tentatives habituelles d'enveloppement, celles-ci ont constamment échoué.

Sans entrer ici dans le détail des positions, d'ailleurs en partie incertaines et en tout cas changeantes, des colossales armées austro-allemandes et russes, de leurs marches et contremarches, sans nous arrêter à toute une nomenclature assez confuse de rivières, de villes secondaires ou de bourgs, il est évident que la poussée teutonne a été énergiquement contenue, depuis près d'un mois, dans la région du Nord, et non seulement contenue, mais rejetée dans la région du Sud.

Voilà toute une série de semaines que l'on annonçait l'entrée toute prochaine des Allemands à Riga et à Vilna; il est possible qu'ils finissent par y parvenir; mais ç'aura été après un temps beaucoup plus long et avec des sacrifices bien plus terribles qu'ils ne le pensaient.

Quant aux opérations en Galicie, les Russes ont remporté en cette région, qui est un territoire austro-hongrois, toute une succession de brillants succès : prise de canons par dizaines, de prisonniers par dizaines de mille, dans le secteur de Tarnopol et dans celui de Trembovla, sur les rives du Sereth; voilà les résultats de la lutte en cette contrée où ils ont, à diverses reprises, développé une victorieuse offensive. Les armées russes sont donc bien vivantes; elles restent ou elles redeviennent redoutables.

Il est bon de remarquer que, si l'avance allemande apparaît comme considérable au centre en partant de Kalisz, point extrême de la Pologne russe sur la frontière de la Posnanie allemande, cette avance est infiniment plus réduite sur la partie nord et sur la partie sud du front; cela tient à ce que la Pologne russe fait un très fort saillant entre la Prusse orientale et la Galicie. Kowno, même Vilna, même Riga, ne sont pas à une grande distance de la frontière de la Prusse orientale;

l'observation est encore plus frappante en ce qui concerne le sud, Tarnopol, Trembovla se trouvant en territoire autrichien.

De ce que les Russes ont eu, sur plusieurs points du nord et du sud, des succès notables, il ne résulte pas nécessairement que leur retraite soit définitivement arrêtée. Nous nous garderons de rien augurer à ce sujet. Les critiques militaires s'évertuent à deviner les plans des Allemands et se divisent dans leurs divinations. Les Allemands, dont l'avance, quoique étant encore accentuée dans la région du centre, s'effectue avec beaucoup plus de lenteur qu'il y a un mois et, sur plusieurs points même, se transforme en piétinement, sinon en recul, entretiennent-ils toujours l'ambition et le dessein de pousser soit sur Petrograd, soit sur Moscou, soit sur Kiew, soit sur Odessa, soit à la fois sur plusieurs de ces métropoles ou même sur toutes? Vont-ils, au contraire, concentrer leurs efforts à la conquête de la grande ligne ferrée transversale de Riga, Dwinsk, Vilna, Brest-Litowsk, Kovel, Rowno, Lemberg, ou même d'une autre ligne ferrée, en partie parallèle, située plus à l'est? Vont-ils encore prendre pour objectif de couper toutes les communications par voie de fer entre les armées russes et les capitales : Petrograd, Moscou, Kiew? Il est probable qu'ils ne le savent pas eux-mêmes.

Ils sont engagés, en tout cas, dans une entreprise pleine d'obstacles et d'embûches, imposant de colossaux sacrifices et où ils ne paraissent avoir aucune chance de terrasser définitivement la Russie.

Différents critiques, soit militaires, soit civils, se sont beaucoup trop pressés de déclarer que la ruée allemande de 1915 dans l'empire russe ne peut aucunement être comparée à la poussée napoléonienne de 1812. Les chemins de fer et les automobiles apportent, sans doute, un changement dont il faut tenir compte. Mais les éléments essentiels et principaux du problème restent exactement les mêmes qu'il y a un siècle; ces éléments principaux

sont les uns d'ordre physique, les autres d'ordre moral; les premiers sont l'espace, qui demeure quasi infini; le climat, qui n'a pas changé, et la nature du terrain, qui est dans le même cas; les éléments moraux sont le tempérament même du peuple russe, sa mentalité, ses traditions, et cela non plus ne s'est pas sensiblement altéré. Voilà les vrais et décisifs obstacles qui vouent à l'échec, sinon au désastre, la poussée ennemie dans l'empire russe en 1915, de même qu'en 1812.

Tout témoigne que le tempérament et la mentalité russes restent inflexibles en présence de l'invasion. Le tsar est allé se mettre à la tête de ses troupes; tous les partis de la Douma et du conseil de l'empire sont unanimes dans le dessein réfléchi de lutter à outrance; les grandes municipalités russes, les corporations importantes, font des manifestations énergiques en ce sens. Une sorte de rénovation de la Russie s'effectue pour rendre, par des réformes opportunes, la résistance de toutes les classes de la population plus acharnée et plus efficace.

Sur le front occidental, la lutte d'artillerie, accompagnée exceptionnellement sur certains points de quelques actions d'infanterie, tend à se généraliser; elle demeure, toutefois, toujours particulièrement intense dans la région d'Arras, en Argonne, où, depuis un an, les engagements n'ont quasi pas cessé, et en Alsace.

Les Italiens ont repoussé différentes offensives autrichiennes, et ils luttent avec succès au Trentin, comme en Carniole, contre les obstacles accumulés par la nature et les hommes; il apparaît de plus en plus que l'Autriche avait pris de longue date, par une accumulation de défenses, des précautions contre son alliée de près d'un quart de siècle; ayant le dessein de la tromper et de la frustrer, elle cherchait à se garder contre son réveil.

Aux Dardanelles, la guerre de tranchées se poursuit avec la lenteur et les sacrifices que comporte ce genre de lutte.

Dans une guerre aussi colossale et qui produit de telles hécatombes, les sous-marins d'une part, les zeppelins de l'autre, n'ont qu'un rôle épisodique. Ils ne peuvent apporter aucune « décision », suivant l'expression adoptée ; mais ils soulèvent des problèmes intéressants et ils témoignent de la mentalité des belligérants; ils projettent aussi quelque lueur sur ce que pourrait être une guerre future où ces engins, plus nombreux et mieux conçus, tiendraient une plus grande place.

L'action des sous-marins s'est beaucoup étendue dans ces derniers temps; leur sphère d'action s'est notablement élargie; les voilà, nous parlons des sous-marins teutons, qui sont arrivés à couler plusieurs navires dans l'Atlantique, entre Nantes et Bordeaux, à savoir, le *Guatemala*, le *Carony* et le navire *Bordeaux*, puis aussi (mais peut-être est-ce un sous-marin autrichien), en pleine Méditerranée, le navire français *l'Aude*, faisant sur lest la traversée de Marseille à Oran, à 90 milles de cette dernière ville. Un sous-marin teuton ou autrichien est parvenu aussi à couler la *Ville-de-Mostaganem*, courrier d'Alger. Néanmoins, cette piraterie teutonne demeure sans efficacité, soit militaire, soit économique : les coups qu'elle réussit sont trop peu nombreux. L'Allemagne n'a pas cessé, depuis le début de la guerre, de construire des sous-marins, de plus en plus importants et perfectionnés; mais la marine anglaise en détruit en silence un nombre considérable.

A plus forte raison, les zeppelins restent-ils de simples machines d'assassinat, absolument insignifiantes au point de vue des résultats militaires ou économiques. Deux nouveaux raids de zeppelins ont été faits, le 7 et le 8 septembre, sur les comtés de l'est de l'Angleterre et sur Londres même; ils ont été plus meurtriers que les précédents; mais ils ont été suivis de trois autres, le 11, le 12 et le 13 septembre, qui, dit-on, n'ont pas fait de victimes : celui du 7 septembre a tué 10 personnes et en a blessé 46; celui du 8 en a tué 20 et blessé 86;

parmi les 106 victimes du raid du 8 septembre, on compte 12 hommes, 2 femmes et 6 enfants tués; 8 hommes, 4 femmes et 2 enfants blessés sérieusement; 38 hommes, 23 femmes et 11 enfants blessés légèrement; le nombre des tués s'est accru ensuite de 3 ou 4 par la mort des blessés grièvement. On annonce que du fait des quinze raids effectués par les zeppelins en Angleterre, du 19 janvier au 8 septembre, le nombre des tués s'est élevé à 97, celui des blessés à 276; il y a, en plus, 3 manquants supposés morts. Ce sont là de bien inutiles férocités; un grand accident de chemin de fer ou un naufrage peut causer autant ou plus de pertes.

Nous devons savoir gré à nos aviateurs de détourner de Paris ces engins d'assassinat. Néanmoins, des taubes teutons viennent, de temps en temps, massacrer dans celles de nos villes ouvertes qui sont à leur portée la population civile. A titre de représailles, des escadrilles de nos avions sont allées jeter des obus sur les gares et les bâtiments publics à Trèves, à Donaueschingen, à Marbach et en d'autres agglomérations. Notons que l'on vient de créer chez nous un sous-secrétariat d'Etat de l'aéronautique.

Les démêlés de l'Allemagne avec les Etats-Unis du fait de la piraterie sous-marine que celle-ci exerce sont toujours loin d'aboutir à un arrangement. L'Allemagne fait dans ses notes succéder la déférence et l'insolence; la voilà maintenant qui soutient que l'*Arabic* a été justement torpillé parce que ce paquebot menaçait le sous-marin.

On a découvert entre temps aux États-Unis d'incroyables machinations de l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie; cet ambassadeur, le docteur Dumba, avait imaginé de provoquer des grèves dans les fabriques américaines de munitions. Si porté qu'il soit à la temporisation, le président Wilson a dû demander au gouvernement autrichien le remplacement de son ambassadeur. Voici le passage caractéristique de la note envoyée par

le gouvernement américain au gouvernement austro-hongrois à ce sujet :

Vu le but et l'intention avoués du docteur Dumba de conspirer pour entraver la marche régulière d'industries légitimes aux Etats-Unis et interrompre le commerce légitime des Etats-Unis et vu la violation flagrante des convenances diplomatiques dans l'emploi d'un citoyen américain, pour porter en cachette, à travers les lignes ennemies, des dépêches officielles en Autriche-Hongrie, le président me charge de porter à la connaissance de Votre Excellence que le docteur Constantin Dumba n'est plus acceptable pour le gouvernement des Etats-Unis comme ambassadeur à Washington de Sa Majesté royale et impériale.

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, par leurs méthodes de guerre et de politique, se disqualifient ainsi de plus en plus aux yeux de toutes les nations du globe ; elles cessent de faire partie de la société des nations civilisées ; c'est là un résultat qui restera acquis ; les peuples de la Quadruple-Entente y trouvent une raison de persévérer dans la lutte jusqu'au triomphe final.

SOIXANTIÈME SEMAINE

Du 17 au 23 septembre 1915.

Le plan d'Hindenburg pour encercler les armées russes.
Les Allemands occupent Vilna ; mais l'encerclement n'aboutit pas.
Union des pouvoirs publics et de l'opinion russes.
Bombardement des installations teutonnes à Nieuport par les flottes britannique et française. — Nombreux combats d'artillerie sur le front occidental. — Notre prise de Sapigneul.
Congrès italo-français sur le lac de Côme. — Discours de M. Luzzatti en l'honneur de la *latinité*. — Visite amicale du résident espagnol au Maroc à l'exposition de Casablanca.
Résumé hebdomadaire de la piraterie teutonne sous-marine.
Discours importants de M. Asquith, président du conseil britannique, et du ministre de la guerre, lord Kitchener. — Evaluation des forces britanniques en France. — Les dépenses journalières de la guerre dans la Grande-Bretagne. — Les pertes britanniques à diverses dates. — Délégations ouvrières au front anglais.
Accord entre la Turquie et la Bulgarie : cession de terrain par la première à la seconde.

Les batailles continuent à faire rage sur la plus grande partie du front oriental : c'est toujours dans un rayon de 60 à 100 kilomètres au nord, au sud et même à l'est de Vilna qu'elles ont le plus d'acharnement et d'importance. Sans nous attacher à une désignation minutieuse des localités, bourgs, rivières ou lacs, qui risquerait d'être incomplète et inexacte, rappelons que les Allemands, sous la direction de leur fameux maréchal de Hindenburg, avaient préparé, dans la zone de Vilna et de Dwinsk, un mouvement enveloppant d'une envergure encore plus vaste que les précédents.

Treize divisions de cavalerie allemande, avec de l'artillerie, représentant une force d'une soixantaine de mille hommes, avaient tourné Vilna, s'étaient avancées

dans la région des lacs et avaient réussi à s'établir à Vileika, à une centaine de kilomètres à l'est de Vilna. Les armées russes autour de cette ville étaient ainsi exposées à se trouver encerclées. Les Allemands annoncent qu'ils ont occupé Vilna, sans faire mention, jusqu'ici du moins, de capture de corps russes; on peut donc espérer que ceux-ci, comme dans les cas antérieurs, ont pu effectuer leur retraite et déjouer la manœuvre allemande.

La perte de Vilna est certainement regrettable, et il en est de même de l'occupation annoncée de la ville de Pinsk par les Allemands, dans la région du centre, à peu près sur le parallèle de Varsovie. Mais quand même on y joindrait, dans quelque temps, Riga, la tombée de ces villes aux mains de l'ennemi n'aurait qu'une importance secondaire et provisoire. Relativement aux immenses espaces de l'empire russe, ce ne serait jamais qu'une quantité relativement restreinte de territoire évacué par nos alliés; ces succès allemands n'ont absolument rien de décisif. Le grand point est que les armées russes échappent à la prise ennemie, qu'elles gardent leur cohésion, leur faculté manœuvrière, leur capacité d'offensive après avoir reçu des renforts.

Elles ont toujours fait preuve, jusqu'aux heures les plus récentes, de ces qualités persistantes. C'est le grand point. Rappelons que les éléments principaux de la lutte, tant physiques que moraux, restent, au point de vue définitif, en faveur de nos alliés, à savoir : l'espace, le climat et la nature du terrain d'une part, l'indomptable ténacité de l'autre, renouvelée ou plutôt maintenue non seulement depuis 1812, mais depuis les anciens Scythes, c'est-à-dire depuis deux mille ans et plus.

On s'était, dans une certaine mesure, ému de la prorogation de la Douma russe jusque vers la dernière décade du mois de novembre; les Allemands affectaient d'y voir une rupture de l'union morale qui, pour l'efficacité de la défense, doit tenir étroitement serrées toutes

les parties de la population. On annonce qu'un accord est en train de s'établir entre les pouvoirs publics pour la coopération de tous, sans interruption, à la grande œuvre nationale : tsar, Douma, municipalités, corporations diverses, témoignent de la même inébranlable résolution de pousser, d'un commun accord et par un mutuel concours, la guerre jusqu'au triomphe final.

Sur le front occidental, les luttes d'artillerie et de mines se poursuivent. La flotte britannique, avec le concours de notre artillerie lourde de la région de Nieuport, a bombardé les installations allemandes du littoral belge. Des bombardements d'une intensité dépassant la moyenne et dont l'initiative revient tantôt à nous, tantôt à l'ennemi, ont eu lieu en Artois, en Champagne, entre l'Aisne et l'Argonne, en Woevre et en Lorraine, dans les Vosges, en la région du Ban-de-Sapt, etc. A côté des noms de lieu dix ou cent fois répétés depuis quelques mois, en apparaît un nouveau, celui de Sapigneul, dont nous nous sommes emparés sur le canal de l'Aisne à la Marne. Il ne paraît pas jusqu'ici que d'importantes actions d'infanterie se soient jointes à celles de l'artillerie, et si, comme il est probable, il doit s'en produire, rien ne fait supposer quel en sera le théâtre. Il suffit de relever que les communiqués récents déclarent que « nous avons, sur plusieurs points, pu contrôler les résultats de notre tir » et s'en montrent très satisfaits (notamment le communiqué du 20 septembre, 23 heures).

Les engagements continuent dans les mêmes conditions sur le front italien et aux Dardanelles, c'est-à-dire avec d'heureuses actions d'éclat que la nature des lieux, plus encore que la résistance de l'ennemi, empêche d'être jusqu'ici décisives.

Mentionnons le congrès italo-français qui vient de se tenir sur le lac de Côme, ayant eu une réunion de clôture à Milan, avec la présence de nombreux parlementaires et écrivains des deux nations. M. Luzzatti, ancien président du conseil des ministres en Italie, y a pro-

noncé un brillant discours sur l'équilibre méditerranéen. Il serait désirable que l'idée de la *latinité,* de l'union des races latines, s'affirmât pour faire contrepoids aux races différentes ou adverses, qui s'appuient sur des fédérations de peuples ou d'Etats. A ce point de vue du réveil du sentiment de la *latinité,* mentionnons la visite que le résident général espagnol au Maroc, le général Jordana, est allé faire, le 17 septembre, à l'exposition de Casablanca, accompagné de notre résident général, le général Lyautey, et l'échange de toasts amicaux et cordiaux entre ces chefs de l'action espagnole et de l'action française au Maroc.

La piraterie sous-marine teutonne, si active la dernière semaine, a fait beaucoup moins parler d'elle ces jours derniers; elle a des succès très inégaux et, dans l'ensemble, modestes, sauf quand elle réussit à couler quelque paquebot à passagers. Le Bureau de la presse britannique annonce, en effet, que, dans la semaine du 8 au 15 septembre, le nombre des vapeurs arrivés dans les ports du Royaume-Uni ou en étant sortis a été de 1.415; pendant cette période, trois vapeurs anglais seulement et un chalutier ont été coulés.

De très importants discours ont été prononcés en Angleterre, le 15 septembre, l'un à la Chambre des communes, par M. Asquith, président du conseil, l'autre à la Chambre des lords, par lord Kitchener, ministre de la guerre.

Lord Kitchener a passé en revue la situation militaire sur les divers théâtres de la guerre, et, tout en constatant des mécomptes, notamment sur le front oriental, il a témoigné de la plus inaltérable confiance dans le succès final.

Parmi les renseignements positifs contenus dans ce discours, nous croyons devoir extraire les suivants :

Au fur et à mesure que nos nouvelles armées étaient entraînées, des renforts considérables — onze nouvelles divisions — ont été envoyés à sir John French.

Nos troupes ont ainsi pu allonger leur front de dix-sept milles en France.

Les Français ont aisément maintenu leur longue ligne de défense pendant l'été dernier et ont même en quelques endroits, principalement près d'Arras et en Alsace, accompli de sérieux progrès; ils possèdent maintenant, près d'Arras, un espace de très grande importance stratégique pour les opérations ultérieures.

En Alsace, des sommets importants ont été arrachés des mains de l'ennemi et conservés en dépit de violentes contre-attaques; un de ces sommets commandant la rive gauche du Rhin, après avoir été la scène continue de rencontres, est resté finalement en possession des alliés.

Lord Kitchener ne dit pas à partir de quelle date ont été envoyées ces onze divisions; on se rappelle que M. Lloyd George, il y a quelques mois, avait parlé de trente-six divisions britanniques sur le continent[1]. Il est probable que les onze divisions ici mentionnées ont été envoyées depuis le début de l'été; quel effectif représentent-elles? On évalue la division britannique tantôt à 15.000 hommes, tantôt à 20.000; il s'agirait donc de 165.000 à 220.000 hommes; le fait le plus précis est que le front anglais s'est accru de 17 milles, soit de 40 kilomètres environ; il aurait ainsi presque doublé.

Le ministre britannique de la guerre, en terminant, a traité du recrutement. Il a déclaré que « la réponse du pays à l'appel pour les recrues avait été un fait presque miraculeux »; ces paroles ne paraissent pas excessives, car il est bien douteux qu'aucune autre nation eût pu fournir près de 3 millions d'*engagés volontaires*. Mais lord Kitchener ajoute : « L'obtention du nombre nécessaire au maintien de ces effectifs au cours de l'année 1916 nous a causé une grande inquiétude, qu'a encore accentuée la récente diminution des offres d'engagements. »

Le ministre britannique de la guerre pose ainsi, sans la résoudre, la question du service militaire obligatoire.

Le président du conseil des ministres, M. Asquith, à

1. Voir *Première année, 39e semaine* (du 23 au 29 avril 1915), p. 334.

la Chambre des communes, a fait un discours, plutôt d'ordre financier, à l'appui d'une demande de crédit de 250 millions de livres sterling (6 milliards 250 millions de francs). Il a établi que les dépenses *journalières* de la Grande-Bretagne montent maintenant à 3 millions 500.000 livres sterling (87 millions et demi de francs) et qu'elles paraissent devoir atteindre bientôt 5 millions de livres sterling, soit 125 millions de francs par jour, ou 3 milliards 750 millions de francs par mois. Nous reviendrons sur ce discours.

Reproduisons-en seulement, en ce moment, la conclusion, qui est très précise et très topique :

Ce conflit est, en somme, *une guerre de mécanique, d'organisation et d'endurance;* la victoire penchera très probablement du côté qui sera le mieux armé et qui pourra tenir le plus longtemps, et c'est justement ce que nous avons l'intention de faire. (*Applaudissements prolongés.*)

On a fourni de nouveaux renseignements sur les pertes britanniques; ils méritent d'être reproduits : d'après une déclaration faite à la Chambre des communes, le 15 septembre, les pertes totales britanniques pour la première année de guerre ont été les suivantes :

Tués (ou morts des suites de leurs blessures) : 75.957, dont 4.965 officiers et 70.992 soldats; blessés, 251.058, dont 9.972 officiers et 241.086 soldats; manquants : 54.967, dont 1.501 officiers et 53.466 soldats.

Pertes totales : 381.982 hommes.

Des communiqués antérieurs avaient donné les pertes anglaises aux diverses dates que voici :

Au 25 août 1914 : 2.000 hommes; au 25 octobre 1914 : 57.000 hommes; au 4 février 1915 : 104.000 hommes; au 11 avril 1915 : 139.347 hommes; au 31 mai 1915 : 271.616 hommes; au 27 juillet 1915 : 330.995 hommes.

Ainsi 75.957 tués, 251.000 blessés et 54.967 disparus, ce sont là des chiffres considérables pour des armées

aux effectifs réduits. En admettant que la moitié environ des blessés puisse, au bout de peu de temps, rejoindre les drapeaux, les pertes nettes ressortent à près de 260.000 hommes.

Mentionnons que le gouvernement anglais autorise et facilite l'envoi de délégations ouvrières au front britannique pour que celles-ci puissent se rendre compte de la nécessité de développer la production des munitions.

Le mystère règne toujours sur les desseins et les projets des nations balkaniques. On dit que la Bulgarie et la Turquie sont tombées d'accord pour un arrangement territorial, quoique cet arrangement ne soit pas encore signé. La Turquie céderait à la Bulgarie l'emplacement des chemins de fer de Dédéagatch et une petite zone de terrain autour : cette zone aurait une surface de 2.000 kilomètres carrés; c'est à peu près la superficie du tiers d'un de nos départements moyens; étant donnée cette étroitesse, le chemin de fer resterait toujours sous le canon turc. Si ces faits sont vrais, la Bulgarie céderait pour un bien modique plat de lentilles son droit d'aînesse dans les Balkans.

La rancune est un sentiment qui fait faire bien des fautes aux particuliers; il pourrait aussi en faire commettre d'irrémédiables aux Etats.

SOIXANTE ET UNIÈME SEMAINE

Du 24 au 30 septembre 1915.

Batailles sur le front occidental.
Succès des Anglais à Loos, au nord-ouest de Lens, et des Français à Souchez et au « Labyrinthe ».
Notre victoire en Champagne, dans la région d'Auberive et de Ville-sur-Tourbe : grand nombre des prisonniers et des canons pris.
Félicitations de l'empereur Nicolas au président de la République.
Succès russes sur le front oriental.
Rapport du général en chef, sir Jan Hamilton, sur les opérations aux Dardanelles.
Résumé hebdomadaire de la piraterie teutonne.
Raid de nos avions à Stuttgard.
Concentration de forces allemandes et austro-hongroises sur les confins de la Serbie.
La Bulgarie accentue son attitude penchant vers les Empires du centre et décrète la mobilisation générale.
Projet de porter à 150.000 hommes l'effectif de nos troupes noires.
Discours de M. Barzilai, ministre italien, en faveur de la guerre à *outrance*.

Les derniers huit jours écoulés ont apporté à la Quadruple-Entente, sur les deux principaux fronts, d'éclatants succès, présage et préparation de victoires qui, sans doute, exerceront sur la conduite de la guerre une influence prépondérante.

Nous notions, depuis plusieurs semaines, les bombardements continus qui s'effectuaient sur de nombreux points de notre front, particulièrement en Artois et en Champagne, et nous indiquions que, suivant toutes les probabilités, ils étaient le prélude d'actions d'infanterie.

Ces actions se sont produites dans ces deux secteurs : toutes les troupes alliées y ont contribué. C'est la jour-

née du 25 septembre qui a été témoin du plus grand et du plus heureux effort; il s'est continué pendant les journées suivantes. Les Anglais ont attaqué l'ennemi au sud du canal de la Bassée, à l'est de Grenay et de Vermelles, deux localités du Pas-de-Calais qui se trouvent à 4 kilomètres et demi l'une de l'autre; ils se sont emparés des tranchées allemandes sur un front de plus de 5 milles, soit 8 kilomètres; ils ont occupé le village de Loos, à 4 kilomètres au nord-ouest de Lens, et la colline 70, à deux kilomètres et demi au nord de cette ville. Ils ont fait une autre attaque, près de Hooge, de chaque côté de la route de Menin; ils ont réussi à occuper là encore des points importants, gagnant environ 600 mètres de tranchées ennemies. Le premier communiqué officiel anglais du 26 septembre annonçait que le butin réalisé par les troupes britanniques, et dont le chiffre exact n'était pas encore connu, comprenait environ 1.700 prisonniers, 8 canons et des mitrailleuses. On verra plus loin que ce butin, tout décompte fait, a été presque doublé pour le nombre des prisonniers et plus que triplé pour celui des canons.

Quant aux troupes françaises dans l'Artois, agissant de concert avec les troupes britanniques, elles ont conquis des positions utiles et jusque-là imprenables : le château de Carleul, le cimetière de Souchez, les dernières tranchées encore occupées par les Allemands à l'est du fameux « Labyrinthe » et plusieurs postes encore; elles y ont fait, d'après les premières nouvelles, plus de 1.500 prisonniers, et ce nombre s'est encore accru; enfin, ce qui paraît très important, elles se sont emparées de la cote 140 (cent quarante), point culminant des crêtes de Vimy, d'où l'on domine toute la plaine de Lens à Douai.

C'est, toutefois, en Champagne qu'a eu lieu l'action la plus considérable, celle aussi qui a donné les résultats les plus importants. Nos troupes, sur un front de 25 kilomètres, dans la région d'Auberive et Ville-sur-

Tourbe (le premier de ces points se trouvant à 25 kilomètres de Reims), se sont élancées sur les réseaux de tranchées allemandes, boyaux et fortins, s'en sont emparées, forçant l'ennemi à se retirer sur les tranchées de deuxième ligne, à 3 ou 4 kilomètres en arrière. Avec un magnifique et irrésistible élan, nous avons fait, en cette région, d'après les premiers communiqués, 16.000 prisonniers, dont 300 officiers; ces chiffres se sont encore, en une certaine mesure, accrus dans les journées suivantes. D'après le communiqué du 29 septembre (15 heures), « le nombre total des prisonniers est maintenant de plus de 23.000; le nombre des canons (pris) ramenés à l'arrière, de 79 ».

L'armée britannique, à elle seule, a fait, d'après le communiqué anglais du 28 septembre, plus de 3.000 prisonniers, capturé 21 canons, 40 mitrailleuses; ces chiffres sont compris dans les totaux qui précèdent.

Ces résultats dépassent de beaucoup tous ceux des actions antérieures depuis la bataille de la Marne. Il y a là une offensive commencée avec éclat et avec méthode sur le front occidental pour chasser l'ennemi de France et de Belgique. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que la partie soit dès maintenant ou qu'elle sera tout prochainement gagnée : la guerre de tranchées, perfectionnement moderne de la guerre de siège, exige des actions multipliées; mais il éclate aux yeux de tous que les troupes alliées ont pris l'ascendant sur les troupes allemandes, et c'est un gage certain de la victoire future.

Ces opérations, de notre part, sont conduites avec la méthode la plus rigoureuse. On fait remarquer ainsi que notre offensive, en Champagne, en la région où elle vient de se signaler par un si brillant succès, avait été commencée dès la fin du mois de décembre et poursuivie depuis lors patiemment, notamment en janvier et février [1].

1. Voir la *Situation militaire* dans le *Journal des Débats* du 28 septembre 1915.

L'empereur Nicolas a télégraphié au président de la République pour le féliciter de ces brillants succès. M. Poincaré a écrit au ministre de la guerre, pour transmettre à l'armée, depuis le général en chef jusqu'aux simples soldats, les félicitations que comporte « l'étendue de la victoire que viennent de remporter les armées alliées ». Le mot de victoire a été très légitimement employé.

Nos alliés les Russes n'ont pas été moins heureux, ces jours derniers, sur le front oriental que nous sur le front occidental. De la défensive, ils sont passés presque partout à l'offensive, avec bonheur. Il semble bien qu'ils aient échappé à tout danger d'encerclement, dans la région de Dwinsk, où se livrent les combats les plus opiniâtres et les plus sanglants, quel que doive être le sort prochain de cette place. Dans la région de Pinsk, les Allemands sont, aujourd'hui, non seulement contenus, mais rejetés : les troupes du maréchal von Mackensen ont été battues dans la région du canal Oginsky; elles perdent des prisonniers et des canons. Dans le sud, sur le Styr et entre le Sereth et la Strypa, les Austro-Allemands sont en retraite ; les Russes, faisant des milliers de prisonniers et prenant des canons, ont réoccupé la place importante de Lousk. Le ciel aura béni la prise de commandement des armées russes par le tsar, et cette coïncidence ne peut pas manquer d'exalter l'esprit et la confiance des Russes.

Ainsi, sur les deux principaux théâtres de la lutte gigantesque entreprise, la fortune sourit aujourd'hui à la Quadruple-Entente. Il ne faut pas, sans doute, se laisser griser par ces succès; mais, après les épreuves récentes, ils apportent un précieux réconfort.

Les Italiens poursuivent énergiquement et patiemment leur œuvre dans le Trentin et en Carniole.

On vient de publier, en Angleterre, un rapport rétrospectif du général en chef, sir Jan Hamilton, sur les opérations aux Dardanelles, relatant les faits de guerre du

6 mai jusqu'au 30 juin. L'administration militaire, chez nous, publie un communiqué officiel sur les faits accomplis en cette région dans le courant du mois d'août. La nature des lieux, plus encore que la résistance des hommes, rend toujours, malgré la vaillance des troupes alliées, les progrès lents sur ce théâtre.

La piraterie teutonne poursuit son œuvre, mais avec peu de réussites dans ces derniers temps; elle paraît, d'ailleurs, couler presque autant de navires neutres que de navires appartenant aux belligérants. Dans la semaine finissant le 22 septembre, d'après l'Amirauté britannique, le nombre des vapeurs entrés dans les ports anglais, ou en étant sortis, a été de 1.323; le nombre des vapeurs britanniques coulés a été de deux, jaugeant 5.740 tonneaux, auxquels il faut joindre un chalutier, coulé également.

Notre aviation, qui se développe et s'organise de plus en plus, étend graduellement sa zone d'action; elle bombarde des gares occupées par l'ennemi ou des installations ennemies, à Conflans, à Vouziers, à Offenburg, dans le grand-duché de Bade, les cantonnements ennemis de Langemark et de Middelkerke. Elle pousse parfois plus profondément en territoire germanique : c'est ainsi qu'une de nos escadres aériennes, en représailles des bombardements dirigés par les Allemands sur nos villes ouvertes et sur nos populations civiles, est allée, le 21 septembre, jeter une trentaine d'obus sur le palais royal et la gare à Stuttgart; cette capitale du Wurtemberg, peuplée d'environ 350.000 âmes, se trouve à 210 kilomètres à l'est de Nancy. On fait remarquer que du 12 février au 6 septembre, nos escadres aériennes ont exécuté huit raids à grande distance, avec un minimum de 23 avions et un maximum de 62; les deux premiers de ces raids ont été faits en février sur la côte belge, les autres sur le quartier général du kronprinz, à Karlsruhe, à Sarrebruck, dans la forêt d'Houthulst, à Dillingen et de nouveau à Sarrebruck et à Trèves. Des raids

moins importants ont été accomplis par de moindres groupes.

Le roi de Wurtemberg et la presse allemande jettent des cris d'indignation ; la nation satanique trouve naturel de bombarder indéfiniment Reims, Arras, de couler des paquebots à voyageurs, comme la *Lusitania*, l'*Arabic* et autres, d'envoyer des taubes jeter des bombes sur Notre-Dame, de multiplier les raids de zeppelins, avec jets de bombes incendiaires, sur les villes paisibles de la Grande-Bretagne, notamment sur Londres. Mais elle ne peut admettre que les villes allemandes courent le moindre péril.

Nous avons relaté la situation des différents fronts où la guerre sévit. Il en est un qui se taisait depuis quelques mois, et où l'activité est en train de reprendre, c'est le front serbe. Certains critiques militaires ou écrivains politiques annoncent, depuis quelques semaines, qu'il va s'y passer des événements de première importance. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie concentreraient de très fortes masses de troupes en face de la Serbie, et, avec le concours de la Bulgarie, prétendraient terrasser les Serbes, traverser leur pays pour arriver à Constantinople et faire triompher les Turcs sur la Quadruple-Entente.

Il se peut que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie aient formé ce plan ; il semble que les événements récents du front oriental et du front occidental n'en favorisent pas l'exécution. Les gouvernements de la Quadruple-Entente doivent se préparer à voler au secours de la Serbie et à envoyer dans cette région, si besoin est, quelques centaines de mille hommes. Nous avons dit bien des fois qu'il faudrait chercher à pénétrer en Allemagne par sa frontière méridionale, si les frontières occidentale et orientale de cet empire comportaient des obstacles réputés insurmontables.

La Bulgarie a accentué son attitude ; non seulement son accord avec la Turquie, dont nous parlions il y a

huit jours, est conclu ; mais la Bulgarie a décrété la mobilisation générale ; elle réclame la Macédoine immédiatement, sans conditions. Va-t-elle définitivement passer le Rubicon? En attendant, il n'y a qu'un mot pour caractériser l'attitude du gouvernement bulgare. Il exerce à l'endroit de la Quadruple-Entente un véritable chantage. Or, une expérience bien établie démontre qu'il ne faut pas céder aux maîtres chanteurs ; autrement, leurs exigences s'accroissent.

La Grèce a mobilisé également, dans une intention, semble-t-il, favorable à la Quadruple-Entente. On a annoncé, puis démenti la mobilisation de la Roumanie, qui serait dans les mêmes tendances que la Grèce.

La Quadruple-Entente cherche, avec bonne foi et zèle, à établir l'accord entre les peuples des Balkans et à gagner leur concours : elle peut s'en passer.

Notons un rapport parlementaire de M. Ceccaldi pour porter à 150.000 hommes environ l'effectif de nos troupes noires, qui ont fourni, jusqu'ici, 69.000 hommes.

Mentionnons, en terminant, un discours prononcé à Naples par M. Barzilaï, ministre italien, député de nuance socialiste, devant M. Salandra, président du conseil, plusieurs autres ministres, plus de 100 députés et 5.000 personnes, qui approuvèrent chaleureusement « la volonté inflexible du gouvernement de poursuivre la guerre jusqu'à ce que nos aspirations nationales soient satisfaites et jusqu'à ce que la liberté des peuples de l'Europe soit assurée ».

SOIXANTE-DEUXIÈME SEMAINE

Du 1er au 7 octobre 1915.

Récapitulation du butin de nos victoires de fin septembre en Champagne et dans les Flandres.
Trait anecdotique caractéristique de l'état moral de nos troupes et de celles de l'ennemi.
Le front oriental : admirable résistance des Russes; leurs succès partiels.
Progrès de notre aviation et de celle des Anglais.
La piraterie allemande : elle se développe en Méditerranée; la semaine des sous-marins.
La Bulgarie jette le masque, passe aux Empires du centre et va foncer sur la Serbie.
Devoir de la Quadruple-Entente de soutenir la Serbie. — La Grèce mise en demeure d'exécuter son traité d'alliance avec ce dernier pays. — Énergiques déclarations de M. Vénizélos : la Chambre hellénique, par une notable majorité, les approuve. — Le roi Constantin désavoue son premier ministre, et celui-ci se retire.
Extension de la guerre en vue.
Succès aux Etats-Unis de l'emprunt anglo-français de 500 millions de dollars (2 1/2 milliards de francs).
Relèvement en France de 0.05 à 0.25 du « prêt » aux soldats.

Dans les premiers jours du mois d'octobre, les événements politiques internationaux ont dépassé en importance les événements militaires.

Commençons, néanmoins, par résumer ces derniers.

Nos victoires dans les journées du 25 septembre et les suivantes, en Champagne, d'une part, et dans l'Artois, de l'autre, à mesure que l'on a mieux connu les faits, ont apparu comme plus grandes encore qu'au premier moment. C'est ainsi que, d'après le communiqué du 30 septembre (23 heures), « le total des pièces de campagne et lourdes enlevées à l'ennemi depuis le 25 septembre sur le seul front de Champagne atteint

actuellement 121 ». Comme les Anglais revendiquent la prise dans l'Artois et dans les Flandres de 25 pièces de canon, c'est un minimum de 146 canons que nous avons pris à l'ennemi. Quant au nombre des prisonniers non blessés dans ces deux affaires, il est évalué actuellement, au minimum, à 25.000.

Les Allemands ne contestent pas qu'ils aient perdu, sur une étendue notable du front, leur première ligne de tranchées, certains éléments de leur seconde ligne et du matériel qu'ils ne précisent pas; mais ils ergotent sur ce qu'il y a eu là surprise, sur ce que notre succès est dû à une supériorité d'artillerie et de tir, et ils s'étendent surtout sur ce que leurs lignes n'ont pas été percées; la rupture n'est pas faite, et ils prennent à ce sujet des airs triomphants.

Il n'y a nullement à s'en étonner. Ceux qui savent combien les communiqués allemands — et nous en fournissions récemment la preuve — ont dissimulé le caractère et l'importance de la bataille de la Marne, déclarant que c'était là un simple succès local, ne seront pas surpris qu'ils cherchent maintenant à réduire nos glorieuses et profitables avances en Champagne et en Artois. Ils se sont efforcés, par de nombreuses contre-attaques, de reprendre les tranchées perdues; s'ils ont pu, sur un ou deux points, ressaisir quelques lambeaux de la seconde ligne, ils ont dû laisser en nos mains toutes les positions principales dont nous nous étions emparés.

Notre état-major estime à l'équivalent de trois corps d'armée (communiqué du 29 septembre, 15 heures) les pertes éprouvées par les Allemands, en Champagne et en Artois, dans les journées de la fin de septembre. Nos soldats ont éprouvé de ces rencontres heureuses une légitime exaltation, et les Allemands, au contraire, en ont subi une dépression incontestable. Citons ce mot de l'un de nos blessés; nous respectons le langage et la syntaxe de ce « poilu » : « Les Boches avaient l'air

abrutis de nous voir tomber sur eux! Ils criaient : « Pas kapout! kamerades! » Et ils se mettaient à genoux devant nous, comme si qu'on aurait été des saints du paradis[1]. »

L'état moral des armées est l'un des plus grands facteurs soit de la victoire, soit de la défaite, et cet état moral, dans nos armées, a gagné encore, aux journées de la fin de septembre, en fermeté, en confiance et en élan.

Le roi d'Angleterre a envoyé au président Poincaré ses félicitations, en même temps qu'il adressait ses remerciements et ses compliments à ses propres armées de Belgique et de France.

Personne ne se dissimule que les journées du 25 septembre et suivantes ne sont que l'heureux début d'opérations qui doivent être prolongées et étendues. Ce n'est pas en quelques jours que l'on peut triompher des formidables défenses dont l'ennemi s'est entouré au cours de toute une année. Un nouveau et sérieux succès nous est annoncé par le communiqué du 6 octobre (23 heures) : nous avons en Champagne, toujours après une solide préparation par le canon, « enlevé d'assaut le village de Tahure et atteint le sommet de la butte du même nom formant point d'appui dans la seconde ligne de résistance ennemie. Nous avons également progressé aux environs de la ferme Navarin. Le total des prisonniers actuellement dénombrés dépasse un millier ». Nous avançons aussi en Artois, dans la région de Givenchy et de la cote 119 : ce sont là d'heureux développements de nos victoires du 25 septembre et des jours suivants.

Graduellement, nous prenons, dans les secteurs les plus importants, les positions dominantes, les principaux reliefs, et l'on a le droit d'espérer que nous arriverons, par ce travail méthodique et patient, à l'expulsion complète de l'ennemi.

1. Le *Temps* du 29 septembre 1915, p. 4.

D'autres actions peuvent y aider : c'est ainsi que la flotte britannique, dans les derniers jours de septembre et les premiers jours d'octobre, a bombardé presque journellement, sur le littoral belge, les positions allemandes de Westende et de Middelkerke, tendant à les rendre intenables aux Allemands.

Les choses vont bien aussi sur le front oriental. La confiance que nous avons toujours manifestée dans les troupes russes et les méthodes russes de guerre reçoit des faits une éclatante confirmation. Comme nous le disions, la situation présente offre beaucoup moins de changements, relativement à celle de 1812, que ne le disaient des critiques superficiels. Les principaux facteurs, soit physiques, soit moraux, restent identiques; parmi les premiers, l'espace, le climat et, ce dont on ne tenait pas assez de compte, la nature du terrain : marais, dédale de lacs[1]; quant aux facteurs moraux, la ténacité russe, la tradition russe, ne se sont aucunement altérées.

Sur une grande partie de leur front, ce sont les Russes qui prennent maintenant l'offensive; le danger, pour eux, d'enveloppement paraît avoir complètement disparu; ils ont redressé leur front. Les combats restent quotidiens et durs autour de Dwinsk; mais jusqu'ici les Allemands n'ont pas réussi à s'emparer de cette ville; dans la région de Vileiki, les Allemands ont été complètement repoussés; sur une partie du front oriental, ils ont dû reculer de 40 à 50 kilomètres; sur quelques points, il est vrai, mais non les principaux, ils ont réavancé, ayant réoccupé Loutsk, que les Russes avaient réussi un moment à reprendre. Dans l'ensemble, sur ce front de 1.000 kilomètres, qui comporte

1. Dans un seul communiqué russe, celui du 2 octobre 1915, on trouve énuméré tout un chapelet de lacs dans la région au nord et au sud de Dwinsk : le lac Sventen, le lac de Demmen, le lac Marotch, le lac de Vischneskoïe; nombre d'autres sont mentionnés dans divers communiqués.

naturellement des péripéties diverses, la situation des Russes apparaît comme très améliorée et affermie; ils semblent maintenant n'être plus à court de munitions. L'on peut espérer qu'il leur faudra moins de temps qu'on ne le pensait pour que, renforcés et remunis, ils puissent prendre de nouveau une offensive méthodique et soutenue.

Rien d'important sur le front italien, ni sur le front caucasien, ni aux Dardanelles; le théâtre de la lutte, en Turquie, va, d'ailleurs, suivant toutes les probabilités, se déplacer.

Notons des succès anglais en Mésopotamie, sur les bords du Tigre.

L'aviation, de la part de la Quadruple-Entente, française et anglaise, devient chaque jour beaucoup plus active : les escadres d'avions se renforcent et multiplient leur action. Il n'est pas de jour où les communiqués ne relatent des raids de nos aviateurs soit sur terre allemande, soit sur les gares et emplacements militaires des Allemands en Belgique ou en France; les installations et les mouvements de l'ennemi semblent beaucoup en pâtir. Notons, à titre d'exemple, qu'une escadre de 65 avions (nous croyons qu'on n'en avait jamais vu d'aussi nombreuse) a bombardé les gares de Vouziers et de Challerange, les couvrant de 300 obus; une autre escadre a coupé en deux un train en marche près de la gare de Laon. Les aéroplanes anglais font aussi une besogne très active, comme en témoigne un ordre du jour du feld-maréchal French, félicitant le corps royal des aviateurs britanniques du précieux concours qu'il a donné aux opérations du 25 septembre et des jours suivants.

La piraterie sous-marine teutonne ne cesse pas; les résultats en sont très variables, mais, toujours, sans portée militaire ou économique notable; dans la dernière semaine connue, celle finissant le 29 septembre, sur 1.387 navires entrés dans les ports britanniques ou

les ayant quittés, 6 navires anglais, jaugeant ensemble 20.727 tonnes, ont été coulés; c'est un peu plus que la moyenne. Il faut noter, toutefois, que les torpillages se développent dans la Méditerranée, de la part de sous-marins soit allemands, soit autrichiens; c'est ainsi que le vapeur français *Provincia,* du port de Marseille, a été coulé au sud de la Grèce.

Nous arrivons aux graves événements politiques internationaux. On s'inquiétait, depuis longtemps, de l'attitude, non seulement équivoque, mais presque provocante, de la Bulgarie : nous disions, il y a quelque temps, que cette contrée paraissait mettre son concours aux enchères, comme un condottiere du moyen âge, puis, qu'elle exerçait un cynique chantage. Mais voici maintenant que Ferdinand de Cobourg, roi de Bulgarie, petit-fils dégénéré de Louis-Philippe, jette le masque et, après avoir mobilisé ses troupes, passe nettement aux Allemands et entreprend de tomber sur la Serbie de concert avec les troupes allemandes, pour permettre à celles-ci d'arriver à Constantinople.

La Russie, la puissance libératrice de la Bulgarie, a adressé un dernier appel à cet Etat d'une révoltante ingratitude pour l'arrêter dans cette voie de perdition ; on annonce que cet appel, auquel se sont jointes la France et l'Angleterre, est resté sans effet.

L'Angleterre et la France, pour soutenir la Serbie, menacée par une concentration, dit-on, de 300.000 Allemands et Austro-Hongrois, auxquels vont se joindre des troupes bulgares et des troupes turques, ce qui pourrait représenter des effectifs de 500 à 600.000 hommes, ont rempli immédiatement leur devoir en débarquant des troupes, que l'on doit souhaiter importantes, à Salonique.

La Quadruple-Entente était fondée à compter sur le concours de la Grèce, liée à la Serbie par le traité le plus formel et ayant, d'ailleurs, un intérêt primordial à fermer aux Allemands et aux Austro-Hongrois la

voie de Constantinople, qui serait aussi celle de Salonique.

Le premier ministre de Grèce, M. Vénizélos, venait de s'exprimer, le 4 octobre, à la Chambre hellénique, en loyal, perspicace et énergique homme d'Etat[1] :

La Grèce a envers la Serbie, a-t-il déclaré, des obligations précises établies par un traité d'alliance. Ces obligations seront rigoureusement respectées, même si elles doivent nous amener à prendre position contre l'Allemagne, ce que nous regretterions sincèrement.

Je considère qu'il serait déshonorant pour la Grèce de ne pas se conformer aux devoirs que lui impose son alliance avec la Serbie.

J'ai, d'ailleurs, la conviction que notre intérêt est de nous ranger aux côtés de la Quadruple-Entente.

La Chambre des députés hellénique avait, par 142 voix, contre 102 et 5 abstentions, approuvé ces déclarations. Or, voici que l'on apprend, le 5 octobre, que le roi Constantin a mandé M. Vénizélos et lui a déclaré qu'il ne pouvait pas le suivre jusqu'aux conséquences extrêmes de la politique qu'il avait exposée au Parlement. M. Vénizélos a donné sa démission.

Est-ce là le dernier mot de la Grèce? Ces petits États balkaniques sont-ils tellement inféodés à l'Allemagne par leurs monarchies et des coteries? Faudra-t-il les sauver malgré eux de la déchéance et de la vassalité et leur conserver, même malgré eux, l'intégrité de leur territoire actuel?

En tout cas, les troupes franco-anglaises soutiendront énergiquement la Serbie contre les Allemands, les Austro-Hongrois, les Bulgares et les Turcs, commandés par le maréchal de Mackensen, qui vient de subir des échecs sérieux en Russie. C'est une extension de la guerre qui ne doit aucunement ébranler la confiance de la Quadruple-Entente.

1. Voir le *Matin* du 6 octobre 1915.

Les neutres éclairés ne doutent aucunement de notre victoire finale, comme en témoigne l'éclatant succès de l'emprunt anglo-français de 500 millions de dollars (2 milliards et demi de francs) émis ces jours-ci à New-York.

Notons que notre Chambre des députés, à l'unanimité, avec l'adhésion du gouvernement, a relevé, pour la durée de la guerre, de 0 fr. 05 à 0 fr. 25 le « prêt » quotidien aux soldats et caporaux ; les crédits pour le dernier trimestre de 1915 ont été relevés de 70 millions à ce sujet.

SOIXANTE-TROISIÈME SEMAINE

Du 8 au 14 octobre 1915.

Irruption des troupes bulgares en Serbie.
Perpétuelle hésitation de la Grèce et de la Roumanie.
Les visées allemandes sur Constantinople. — Le destin de la guerre ne peut dépendre de la possession de cette ville.
Devoir et nécessité pour les puissances de l'Entente de secourir rapidement la Serbie. — Déclaration à la Chambre en ce sens de M. Viviani, président du conseil.
Évaluation des forces actuelles et éventuelles, de part et d'autre, dans les Balkans.
Les Allemands occupent Belgrade.
Situation sur le front occidental. — Bataille de Loos.
Lutte violente sur le front oriental autour de Dwinsk. — Succès des Russes sur le Styr et sur la Strypa.
Les Turcs exterminent les Arméniens par dizaines de mille.
Grave discussion au Palais-Bourbon : démission de M. Delcassé, ministre des affaires étrangères.

La prospérité des Etats-Unis.

L'acte prodigieux d'ingratitude et de félonie, qui vouera Ferdinand de Cobourg, tsar de Bulgarie, au mépris universel et à l'universelle exécration, est perpétré. Se retournant contre ses libérateurs, les Russes, contre ses constants patrons, l'Angleterre et la France, la Bulgarie vient de consacrer son union contre nature avec les Turcs, ses oppresseurs séculaires, et avec les Allemands et les Austro-Hongrois, les perpétuels adversaires des peuples des Balkans.

Les troupes bulgares se sont précipitées contre l'héroïque Serbie, attaquant, le 11 octobre, à Kniazevatz et à Zaïetchar, sur la ligne de Nich à Prachovo, les troupes serbes déjà aux prises avec les armées austro-allemandes.

On eût voulu distinguer les Bulgares de leur indigne souverain Ferdinand. Il s'est bien produit parmi eux quelque résistance; certains des hommes convoqués par la mobilisation ont, pour ne pas y répondre, passé la frontière. Mais ce sont là des actes individuels, qui paraissent devoir rester rares. Un peuple est responsable des actes de son souverain et des chefs qui l'entourent. La Bulgarie supportera la peine des crimes monstrueux de ses gouvernants.

Cette agression ouverte de la Serbie a une gravité singulière, puisqu'elle met 400.000 hommes de bonnes troupes fraîches au service des Austro-Hongrois et des Allemands.

On pensait naguère, dans les cercles politiques pénétrés d'idéalisme, que cette décision de la Bulgarie, si elle venait à se produire, serait compensée par l'entrée en campagne, aux côtés de la Quadruple-Entente, des deux autres Etats de la presqu'île balkanique jusqu'ici neutres, la Roumanie et la Grèce, qui, réunies, possèdent des forces beaucoup plus importantes que la Bulgarie.

Mais la Roumanie et la Grèce sont, depuis le début de la guerre, en proie à une hésitation chronique, à une paralysie de la volonté; elles veulent voir venir et rester l'arme au bras. Cela veut-il dire qu'elles se proposent, suivant une expression récente, de voler à l'aide de la victoire acquise? Elles courraient ainsi le risque de se prononcer trop tard, sans efficacité pour autrui et pour elles-mêmes.

On ne doit, sans doute, pas désespérer d'un retour à la fermeté d'esprit et de volonté de ces deux contrées qui ont tout intérêt au succès de la Quadruple-Entente et qui ne peuvent que grâce à celle-ci réaliser leur idéal national. Mais le temps presse, et il faut prendre des résolutions immédiates et viriles en vue de la situation présente; le moindre retard serait gros de péril.

Ce n'est pas que le destin de la guerre puisse se décider dans les Balkans et à Constantinople, comme cer-

tains le disent. Le kaiser a juré que ses troupes, qui n'ont pu entrer à Paris, à Moscou ou à Petrograd, bousculeraient les Serbes, si même elles ne les anéantissent, et, grâce au concours des Bulgares, se joindraient aux Turcs et, après une course victorieuse, quasi ininterrompue, entreraient à Constantinople. L'Allemagne placerait alors dans un état de vassalité les divers Etats des Balkans et la Turquie; elle poursuivrait son œuvre, arracherait l'Égypte et le golfe Persique aux Anglais; elle établirait ainsi sa domination sur toute la Méditerranée orientale et en poserait les amorces sur la mer même des Indes.

Nous espérons bien que tout ce plan grandiose restera chimérique et échouera misérablement. Les forces de la Quadruple-Entente, unies à celles de la Serbie, fermeront, nous en avons l'espoir, l'accès de Constantinople. Mais dussent les Allemands, par le retard des renforts envoyés aux Serbes, arriver dans cette capitale, ils se font une singulière illusion en s'imaginant qu'ils y trouveraient la paix. Cet événement imprévu ne ferait, au contraire, que de prolonger la guerre. Il est évident que jamais ni la Russie ni l'Angleterre ne pourraient admettre que la Turquie devînt vassale de l'Allemagne. La France et l'Italie ne s'y prêteraient pas davantage.

Le crime bulgare ne peut avoir de telles conséquences; mais, dans les conditions nouvelles qu'il crée, des décisions immédiates s'imposaient à la Quadruple-Entente. Les esprits absolus se divisaient sur la conduite à tenir : les uns prétendaient que la plus grande partie de l'effort militaire de la Quadruple-Entente se portât immédiatement sur les Balkans. Les autres voulaient, au contraire, que les Alliés n'accordassent aux événements des Balkans qu'une attention quasi distraite et toute secondaire.

Ces esprits absolus se trompaient les uns et les autres et témoignaient d'une égale imprévoyance. La Quadruple-Entente ne peut abandonner la Serbie et la laisser écraser; ce serait, au point de vue moral, une lâcheté et, au point de vue militaire, une faute; elle doit, sans

aucun retard, la secourir *efficacement*. Mais elle ne doit en aucune façon, ralentir ou affaiblir l'action engagée sur les deux fronts principaux de la guerre, qui, par la nature des choses, demeureront toujours les fronts principaux, le front occidental et le front oriental.

Les puissances de la Quadruple-Entente paraissent avoir pris la décision que recommandaient à la fois le devoir et la prévoyance : la déclaration de M. Viviani à la Chambre des députés, qui ne peut que rencontrer l'adhésion des bons et loyaux esprits, en témoigne. Reproduisons-en le passage principal :

Au point de vue moral, au point de vue des conséquences militaires, nous ne pouvions accepter l'isolement de la Serbie, la rupture de nos communications avec nos alliés et nos amis. Notre action doit être énergique pour répondre à l'effort de nos ennemis qui, dominés sur le front occidental, arrêtés sur le front oriental, essayent d'obtenir sur un front nouveau, avec l'aide de la Bulgarie, un succès impossible désormais à conquérir en France ou en Russie...

Cette action énergique, la Grande-Bretagne et la France, d'accord avec les alliés, l'ont entreprise. Elles en ont pesé les difficultés.

A ne considérer que le devoir propre, il est double en ces jours difficiles ; notre principale préoccupation, celle qui domine tous les problèmes, c'est la défense de notre front, la libération du territoire, les énergiques efforts auxquels nous devons la victoire sur notre sol, certes, avec l'appui valeureux de nos héroïques alliés, par nos forces, nos sacrifices, notre sang. Aucun gouvernement n'aurait pu envisager autrement ce devoir qui est tragique, mais qui est simple.

Mais, sans affaiblir notre front, nous avions le devoir de remplir la mission que nous imposent notre intérêt et notre honneur. Nous sommes en plein accord avec le général en chef de nos armées en France. L'entente entre le gouvernement britannique et le gouvernement de la République est complète, et je ne puis mieux l'exprimer que sous la forme suivante : dès maintenant, la France et l'Angleterre, d'accord avec leurs alliés, se sont pleinement entendues pour porter secours à la Serbie qui nous a demandé notre aide et assurer, au profit de la Serbie, de la Grèce et de la Roumanie, le respect du traité de Bucarest dont nous sommes garants. Le gouvernement britannique et le gouvernement français sont d'accord sur l'importance des effectifs, conformément à l'avis de leurs autorités militaires.

La Russie a tenu à se joindre à ses alliés pour porter secours au peuple serbe, et, demain, ses troupes combattront à côté des nôtres.

Messieurs, nous avons fait, avec nos alliés, notre devoir. Jamais l'accord n'a été plus entier et plus étroit entre les alliés; jamais nous n'avons eu plus de confiance dans la victoire commune.

Relevons dans cette déclaration, dont tous les termes sont empreints de précision et de pondération, les traits suivants : l'action énergique dans les Balkans est entreprise par la Grande-Bretagne et la France, « d'accord avec les alliés »; la Russie va y participer; il n'y est pas parlé nominativement de l'Italie, mais il ne semble pas douteux qu'elle doive, le pouvant aisément, coopérer à cette action militaire. Enfin, il est dit que cette opération va être entreprise « en plein accord avec le général en chef de nos armées en France ».

Essayons de mesurer, autant que les données connues le permettent, la tâche nouvelle qui s'impose à la Quadruple-Entente. Cette tâche n'est, toutefois, nouvelle qu'en partie, puisque les contingents austro-allemands qui font une ruée en Serbie sont retirés pour la plupart du front de Russie et de Pologne. Les troupes allemandes sur ce nouveau théâtre sont commandées par le maréchal de Mackensen et le général de Galwitz, qui l'un et l'autre opéraient depuis plusieurs mois contre les Russes.

On estime à 300.000 hommes environ les effectifs austro-allemands contre les Serbes; l'armée bulgare pourra y joindre environ 400.000 hommes, et on compte qu'il pourra s'y ajouter une centaine de mille Turcs; ce serait 800.000 hommes.

De notre côté, l'héroïque Serbie, dont l'armée, malgré les trois guerres qu'elle a subies avec tant de courage et de succès, a pris quelque repos dans les derniers mois, peut mettre en ligne tout au plus 300.000 hommes. Il y faudrait donc joindre environ 500.000 hommes, mais à fournir par les quatre nations de la Quadruple-Entente : Angleterre, France, Russie, Italie; sans prétendre faire

une part égale à chacune, ce serait 100.000 à 150.000 hommes que, suivant sa situation, chacune devrait fournir. La Grande-Bretagne, qui a actuellement environ 2.500.000 hommes sous les armes, en partie, il est vrai, à l'état d'instruction, et dont les colonies, particulièrement le Canada et l'Australie, ont promis un concours croissant, n'aura qu'à mettre en ligne, un peu plus tôt qu'elle ne le pensait, les effectifs qui la concernent et qui pourront être aisément maintenus au complet par elle. La Russie, qui se trouve en partie dégagée sur son front de la Baltique à la Galicie, sera dans des conditions analogues. Nous-mêmes devons trouver dans nos dépôts des disponibilités suffisantes. Enfin, l'Italie, qui possède une grande et belle armée, en partie encore toute fraîche et qui, vu la saison, n'en a pas l'emploi complet au Tyrol ou sur l'Isonzo, pourra, sans doute, expédier, au secours des Serbes, 120.000 à 150.000 hommes, par l'Albanie qui se trouve en face de ses côtes et où elle a pris pied à Vallona. Voilà ce qui paraît être la mission de chacun des membres de l'Entente. Déjà des divisions franco-anglaises ont débarqué à Salonique.

En attendant ces secours nécessaires et que nous espérons soit immédiats, soit tout prochains, les Serbes repoussent ou contiennent, avec leur héroïsme habituel, les Allemands et les Bulgares. Les premiers ont bien pris Belgrade, ville ouverte et placée sur la frontière; elle avait déjà été prise par les Autrichiens. La résistance serbe n'en est pas compromise.

Sur les théâtres anciens de la guerre, qui resteront les principaux, nous continuons à faire d'excellente besogne, soit en Artois et en Flandres, avec nos alliés les Anglais, soit en Champagne. Nous prenons de nouvelles tranchées allemandes et de nouveaux points dominants. Du 4 au 8 octobre, et par prolongation les jours suivants, une véritable bataille s'est livrée, depuis Hulluch au nord, jusqu'à Loos au sud; l'armée britannique accuse un gain de 500 à 1.000 mètres : l'effectif engagé

par l'ennemi est évalué à trois ou quatre divisions, soit 50.000 à 60.000 hommes. On estime à 7 ou 8.000 hommes le nombre des morts ennemis. Cette bataille de Loos paraît ainsi avoir été aussi profitable que glorieuse. De vives actions, à notre avantage également, se poursuivent dans le secteur de Souchez; nous nous affermissons sur la crête de Vimy et de Givenchy. En Champagne nous continuons à progresser; nous prenons successivement possession des divers saillants et points dominants.

Sur le front oriental, les engagements durent, avec la plus grande opiniâtreté, autour de Dwinsk, à 25 kilomètres d'une part, à 15 kilomètres de l'autre, de cette ville; voilà plus d'un mois que les Allemands bataillent autour de cette place, sans avoir réussi jusqu'ici à y prendre pied. Sur la plus grande partie du reste de leur front, les communiqués allemands ne parlent presque que d'attaques russes repoussées; il semble bien, cependant, que les Russes ont des avantages notables, faisant fréquemment des centaines de prisonniers; ils ont eu un succès marqué sur le Styr, à une cinquantaine de kilomètres de Loutsk; et voici qu'on annonce que, dans la région de la Strypa, en Galicie orientale, ils viennent d'enfoncer le front ennemi, fortement retranché, y faisant prisonniers 2.000 soldats, 60 officiers, et capturant 4 canons et 10 mitrailleuses.

En mer, les sous-marins anglais paraissent nombreux dans la Baltique et y coulent des transports allemands.

Sur les deux principaux fronts, l'occidental et l'oriental, la situation est donc réconfortante.

Les crimes des Allemands continuent en Belgique; à Liège, ils viennent de se livrer à des fusillades : huit infortunés civils, y compris une femme, en ont été victimes, sous le prétexte fallacieux d'espionnage.

Un zeppelin a encore fait un raid sur l'agglomération de Londres, y tuant huit personnes et en blessant une trentaine.

Quant aux Turcs, ils exterminent systématiquement les Arméniens, non seulement par milliers, mais par dizaines de mille.

Voilà la célèbre *kultur* que les Allemands veulent propager sur le globe. L'Allemagne a fait un Syndicat de nations féroces. En dépit de l'aide bulgare, que les Allemands ont réussi à obtenir, les événements tournent contre eux; la Triple-Entente devra, sans doute, redoubler d'efforts; mais de même qu'elle a, pour elle, le droit, l'humanité, elle obtiendra, par son inébranlable constance, la victoire finale.

Une rencontre aussi, celle-ci intérieure, s'est livrée au Palais-Bourbon le 13 octobre; une interpellation avait été faite au gouvernement; elle était favorisée par la nouvelle de la démission de M. Delcassé, ministre des affaires étrangères; tout le monde reconnaît les grands services rendus par M. Delcassé; on ne saura que plus tard si l'état de sa santé est la seule cause de sa retraite. Quelques députés ont voulu profiter de cette circonstance pour arracher au gouvernement des précisions sur les faits diplomatiques ou militaires en cours ou en préparation; il est clair que c'était là un périlleux enfantillage dont devraient s'abstenir les hommes qui tiennent à passer pour sérieux. M. Viviani, président du conseil, s'est énergiquement refusé à toute communication de cette nature; il a très nettement posé la question de confiance. Une demande de comité secret a été repoussée par 303 voix contre 190; le cabinet a obtenu un vote de confiance par 372 voix contre 9. Ces résultats sont satisfaisants. Le Parlement doit bien se rendre compte que l'immense majorité de la nation, sans distinction de parti politique, n'admettrait pas qu'on portât atteinte à l'Union sacrée. Le président du conseil, M. Viviani, qui était ministre sans portefeuille, a assumé les fonctions de ministre des affaires étrangères; c'était la solution naturelle et bonne.

Post-scriptum. — Dans sa déclaration au Sénat, le 14

octobre, M. Viviani annonce que l'Italie adhère à l'action des Alliés dans les Balkans.

LA PROSPÉRITÉ DES ÉTATS-UNIS

L'emprunt anglo-français de 500 millions de dollars, soit au pair 2 milliards 600 millions de francs en nombre rond, en 5 p. 100 pour cinq ans, négocié aux banquiers américains au cours de 96, et placé par eux dans le public au cours de 98, a été très largement souscrit. On ne sait pas au juste le montant des souscriptions, mais on croit que les demandes ont dépassé de 40 à 60 p. 100 la quantité offerte.

C'est un très grand succès, quoique la charge de l'emprunt, vu le remboursement en cinq ans, revienne aux deux pays emprunteurs, l'Angleterre et la France, approximativement à 6 p. 100 par rapport au prix auquel les banquiers l'ont pris; d'après la déclaration que vient de faire à la Chambre des communes M. Mackenna, chancelier de l'Echiquier, la charge exacte de l'emprunt est de 5 liv. st. 19 sh. 1 p. par 100 livres sterling, ce qui correspond à 5.96 p. 100. Certes, l'on n'a pas l'habitude en France, encore moins en Angleterre, d'emprunter à 6 p. 100. Mais, ici, il s'agissait d'un emprunt d'une nature particulière et pour un but tout spécial, celui de payer les immenses achats que, pour soutenir la guerre, l'Angleterre et la France font aux Etats-Unis, et pour enrayer une hausse indéfinie du change ou d'énormes envois d'or.

Les capitalistes américains de tout ordre ne sont aucunement habitués à faire des placements, surtout de longue haleine, en Europe. Ils prêtaient bien à des Etats européens, en Bons du Trésor à un ou deux ans d'échéance, quelques dizaines de millions de dollars; mais l'idée qu'ils pussent prêter 500 millions de dollars pour cinq ans, à des contrées européennes, ne leur était jamais venue. Aussi, le grand succès de l'emprunt anglo-

français, si avantageuses qu'en fussent les conditions aux souscripteurs, apparaît-il comme sensationnel. Il semble maintenant dans les possibilités, si les circonstances le comportent, d'obtenir, l'année prochaine, par exemple, des Etats-Unis un second emprunt d'égale somme.

Cela nous amène à étudier la situation que la guerre européenne a faite et fait de plus en plus à cette immense contrée. Dans les premiers mois de cette guerre, celle-ci a pu apparaître comme portant un préjudice sensible aux Etats-Unis, dont elle entravait le commerce[1] ; mais bientôt, et surtout à partir du début de 1915, on s'est aperçu qu'elle leur devenait très avantageuse, qu'elle crée une énorme demande de certains de leurs produits, non pas de tous, il est vrai, et qu'elle en hausse formidablement le prix. Les Etats-Unis remplissent de plus en plus la situation du *tertius gaudens,* le tiers qui se réjouit, en présence des maux d'autrui; ils ne se réjouissent pas ostensiblement et s'efforcent de ne pas se réjouir intérieurement, parce qu'ils ont bon cœur, mais ils profitent largement.

Un coup d'œil sur le commerce des Etats-Unis dans la dernière année écoulée (1er juillet 1914 au 30 juin 1915) est très instructif à ce sujet. Cette situation du commerce des Etats-Unis remplirait de joie l'ancienne école économique dite mercantiliste : les exportations américaines ont pris un développement colossal (on pourrait même écrire ce mot par un K, comme le font les Allemands) et dépassent énormément les importations.

L'excédent net des exportations de marchandises sur les importations est, dans les douze mois susdits, aux Etats-Unis, de 1.094.422.792 dollars, disons, en nombre rond, 1.100 millions de dollars, ou 5 milliards 670 millions de francs. Voilà l'excédent des exportations sur les importations. C'est un *record,* un très grand *record* pour

1. Voir l'*Économiste français* du 10 avril 1915, p. 451.

les États-Unis et, croyons-nous, pour tous les pays civilisés, quels qu'ils soient. Les exportations de marchandises se sont élevées, en cette année 1914-1915, à 2 milliards 768.643.000 dollars, et les importations à 1 milliard 674.220.740 dollars seulement.

Ce ne sont pas toutes les marchandises américaines qui ont profité de cette énorme expansion au dehors; ce sont certaines, d'une nature spéciale, à savoir : les céréales et leurs composés (*breadstuffs*), les chevaux et les mules, les tissus de laine, le cuir et les objets où il entre, les explosifs, les automobiles, les armes et munitions, les fils de fer, les articles en cuivre, béton et zinc. Tous ces articles ont été exportés en quantités doubles, triples, parfois décuples, de celles qui étaient habituelles,

On s'étonne, dit un journal spécial nord-américain, qu'il reste encore des chevaux et des mules dans le pays[1]. Nous n'avons que des chiffres relatifs à l'exportation (en valeur) de ces utiles animaux pendant les onze premiers mois de l'année 1914-1915; ils atteignent 55.953.000 dollars, soit 290 millions de francs, pour les chevaux, et 10.183.000 dollars, ou 52 millions de francs, pour les mules; comme il faut y joindre le douzième mois, c'est une valeur d'environ 370 millions de francs de chevaux ou mules qui ont dû être exportés des Etats-Unis en ladite année.

Si l'on pense que la France et, sans doute, aussi l'Angleterre ont fait d'énormes achats de chevaux dans la République Argentine et de mules en Espagne, on peut se rendre compte des nécessités énormes que comporte en animaux de trait l'entretien de nos armées. On peut en conclure aussi quelle gêne doit ressentir l'Allemagne qui est privée de ces marchés d'approvisionnement.

Certaines marchandises qui tiennent une très grande place dans les exportations normales des Etats-Unis ont vu leur débouché singulièrement se restreindre en cette

1. *The Commercial and Financial Chronicle,* numéro du 31 juillet 1915, p. 329.

année de guerre : le coton, par exemple, mais plus encore en valeur qu'en quantité, les bois, les fourrures et nombre d'objets manufacturés.

Les prix des articles demandés par l'Europe pour alimenter la population ou soutenir la guerre se sont considérablement accrus : ainsi, le prix du blé est monté de 95.2 cents (le cent = 1 centième de dollar ou un peu plus de 5 centimes) le boisseau (le boisseau = 35.24 litres) à 1 dollar 28 cents; la farine, de 4 dollars 60 cents à 5 dollars 81 cents; l'avoine s'est élevée de 41 cents le boisseau à 58 cents. Par contre, le coton a baissé de 12 cents 8 en 1913-1914 à 8 cents 5 en 1914-1915.

C'est uniquement à destination de l'Europe que les exportations américaines se sont accrues; elles ont fléchi pour toutes les autres destinations : ainsi, pour les autres contrées de l'Amérique du Nord, pour l'Amérique du Sud, pour l'Asie, pour l'Océanie et pour l'Afrique, on constate un notable fléchissement des exportations des Etats-Unis; ceux-ci sont presque absorbés par leurs exportations à destination des principales contrées européennes, autres que l'Allemagne, la Belgique et la Russie. Pour les onze premiers mois de l'année fiscale 1914-1915, les exportations américaines à destination de la France ont plus que doublé (326 millions de dollars, contre 153 millions de dollars dans les mois correspondants de l'année antérieure); celles pour l'Angleterre se sont accrues de plus de moitié (823 millions de dollars, contre 557 millions de dollars). Les exportations des Etats-Unis à destination de l'Allemagne se sont, au contraire, réduites de plus des neuf dixièmes (28 millions 861.000 dollars, contre 328 millions de dollars dans la période correspondante de l'année antérieure); encore ces 28 millions doivent-ils, pour la plus grande partie, concerner le mois de juillet 1914 compris dans la période examinée. Par compensation partielle, non pas totale, les exportations des Etats-Unis pour les

pays neutres avoisinant l'Allemagne : Pays-Bas, contrées scandinaves, Italie (neutre jusqu'à la fin du mois de mai), se sont notablement accrues; certaines, comme pour la Norvège, ont plus que quadruplé.

Si les exportations des Etats-Unis ont pris un élan énorme et imprévu, les importations se sont réduites, non pas énormément, mais d'une façon appréciable : elles n'ont monté, dans toute l'année fiscale 1914-1915, qu'à 1.674 1/4 millions de dollars (8 milliards 667 millions de francs), contre 1.893.925.000 dollars (9 milliards 811 millions de francs) en 1913-1914, ce qui est une réduction de 11 à 12 p. 100.

La difficulté des transports maritimes, puis la restriction de la production en Europe, sont les causes principales de cette réduction. Il semblerait que les importations d'Allemagne aux Etats-Unis eussent dû se restreindre dans des proportions analogues à celles de la réduction des exportations des Etats-Unis en Allemagne; il n'y a pas parallélisme, cependant, entre ces deux courants : l'Allemagne a trouvé le moyen, dans les onze premiers mois de l'année 1914-1915, d'introduire aux Etats-Unis pour 89 millions 1/2 de dollars de marchandises, soit pour 463 millions de francs, contre 175 millions de dollars, ou 910 millions de francs, dans les mêmes mois de 1913-1914[1]; elle a donc pu maintenir, par l'intermédiaire de pays neutres, environ la moitié de ses exportations aux Etats-Unis; on voit que le blocus de l'Allemagne est loin d'être hermétique.

Important moins, dans la proportion de 11 à 12 p. 100 environ, surtout d'objets de luxe, soie, diamants, etc.; exportant beaucoup plus, dans la proportion de 16 à 17 p. 100 ; voyant la généralité de leurs produits, non pas tous, il est vrai, monter sensiblement de prix, les Américains doivent avoir des excédents de ressources à employer chez eux. Cela s'accroît du fait que les mil-

1. *The Commercial and Financial Chronicle*, 17 juillet 1915, p. 173.

lionnaires américains ont suspendu leurs voyages et leurs séjours en Europe, où l'on peut penser qu'ils dépensaient bien 1 milliard dans une année normale.

Il résulte de ces gains et de ces économies volontaires ou forcées que les Américains ont beaucoup de fonds à employer; aussi, toutes les valeurs américaines montent. La plupart des actions et des obligations de chemins de fer sont de 8 à 15 p. 100 au-dessus des cours d'il y a un ou deux ans. Certaines valeurs, celles qui concernent les munitions, ont fait des bonds prodigieux : ainsi, la Bethleem Steel Corporation, dont les actions oscillaient, en 1914, entre 29 1/2 et 46 5/8 p. 100, et qui viennent de dépasser largement le cours de 400.

Voici quelques cours d'actions américaines, à l'heure présente, avec la comparaison du maximum et du minimum de 1914 :

Actions.	Cours actuel.	Cours en 1914. Maximum.	Minimum.
Allis Chalmers Manufactur. Co....	43 1/4	14 1/4	6
American Can.....	62 3/4	35 1/8	19 1/4
American Locomotive.....	64	37 1/4	20 1/4
American Woolen.....	43 3/4	20 7/8	12
Baldwin Locomotive.....	134	52 1/2	38 1/2
Bethleem Steel Corporation.....	444	46 5/8	29 1/2
Colorado Fuel and Iron.....	55	34 1/2	20
General Chemical	290	180	160
General Motor	363	99	37 1/2
United States Steel	81 1/2	67 1/4	48

Nous laissons de côté les actions minières, dont certaines ont beaucoup haussé, comme le savent les porteurs français des mines de cuivre porphyrique, si malencontreusement combattues lors de leur introduction en France, il y a quatre ou cinq ans, par des critiques peu avisés.

Voici un exemple des gains réalisés par les Sociétés industrielles américaines dont la guerre a fait rechercher les produits en Europe : la *General Motor Company* (Compagnie générale de moteurs), qui figure au tableau

ci-dessus, avait réalisé, en 1913-1914 (année allant du 1er août au 31 juillet), un bénéfice de 6.978.900 dollars ; le bénéfice de l'année 1914-1915 s'est élevé à 14 millions 926.300 dollars (environ 78 millions de francs), ayant plus que doublé. Le dividende des actions ordinaires a été élevé à 50 p. 100, et les bénéfices non distribués, reportés à nouveau, s'élèvent maintenant à 11.731.800 dollars[1], plus de 60 millions de francs.

Les Etats-Unis éprouvent actuellement l'embarras des richesses. Ils ne peuvent en faire un meilleur usage qu'en consentant des prêts aux nations libérales de l'Europe engagées dans une lutte pour la civilisation et l'indépendance des nations, contre les Etats de proie qui veulent asservir le globe.

Il se peut que, sur certaines des valeurs favorites, l'ascension vertigineuse ne puisse se maintenir. Il est clair qu'on ne peut décupler la valeur en capital d'un titre, ce qui est le cas de Bethleem, pour un accroissement de débouché, si profitable soit-il, qui, par sa nature, ne peut avoir que deux ou trois années de durée. Il n'en est pas moins vrai que la guerre européenne apporte des bénéfices exceptionnels à la plupart des producteurs de la grande Fédération américaine.

1. *The Financial Times*, 23 septembre 1915, p. 2.

SOIXANTE-QUATRIÈME SEMAINE

Du 15 au 21 octobre 1915.

Résistance désespérée des Serbes à la double invasion allemande et bulgare.
Les contingents anglo-français à Salonique : le général Sarrail.
Manifeste du tzar au sujet de la Bulgarie.
La politique théâtrale du kaiser le pousse à Constantinople.
Les combats sur le front occidental : l'Hartmannswillerkopf. — Amélioration du front britannique.
Lutte générale et ardente sur le front oriental. — Efforts des Allemands sur Riga et sur Dwinsk. — Succès russes sur le Styr.
Aux Dardanelles, sir Jan Hamilton est remplacé par sir C. C. Monro. Les pertes anglaises, depuis le début, dans la presqu'île de Gallipoli.
La semaine des sous-marins.
Nouveau raid de zeppelins sur Londres : les victimes.
Le recrutement en Angleterre et le système de lord Derby.
Deux ordres du jour du général Joffre.

L'héroïque Serbie soutient, depuis trois semaines, à l'admiration du monde, le double et terrible assaut des Allemands et des Austro-Hongrois sur le front, et des Bulgares sur le flanc. Il est difficile d'être exactement renseigné sur les positions : elles peuvent naturellement changer d'un jour à l'autre. Les Austro-Allemands se targuent d'importantes victoires à Posarevaz, dans la plaine de la Morava et près du mont Avala, au sud de Belgrade. Ces points sont tout proches du Danube. D'après les renseignements serbes, outre Belgrade et Semendria, les Allemands n'auraient occupé, vers le début de la semaine, qu'une bande d'une quinzaine ou d'une vingtaine de kilomètres au delà du fleuve. Un communiqué officiel, daté de Nich et du 15 octobre, qui peut, par conséquent, ne plus répondre à la situation pré-

sente, disait qu'une armée allemande avait été « refoulée dans les marécages de Godomine, situés sur la rive droite du Danube, vers l'est, tout près de la forteresse de Semendria » ; il évaluait les pertes austro-allemandes à 25.000 tués et 60.000 blessés, tout en reconnaissant que « l'armée serbe opérant dans le nord a essuyé également des pertes sérieuses ».

Même en supposant que cette évaluation des pertes allemandes soit exagérée, il paraît possible que les Serbes pussent, tout en se repliant graduellement, grâce aux obstacles qu'offre le pays à l'envahisseur, contenir les Allemands et les Austro-Hongrois, s'ils n'avaient affaire qu'à eux seuls ; des deux côtés, sur ce front, les effectifs, sans être égaux, ne placent pas actuellement, semble-t-il, les Serbes dans une infériorité irrémédiable. Mais ils ont à lutter, sur le flanc et sur leurs derrières, contre les Bulgares, dont les troupes peuvent atteindre le chiffre de 400.000 hommes, non pas tous, sans doute, disponibles pour l'entrée en campagne, mais en grande partie.

Les Bulgares, faisant irruption sur plusieurs points en Serbie, s'efforcent de couper la ligne ferrée de Salonique-Nich, le seul chemin de fer que possède la Serbie pour être en communication avec ses alliés ou avec les neutres. On a dit que les Bulgares avaient réussi à effectuer cette coupure aux environs de Vranya, puis on l'a démenti. On annonce que les Bulgares, dans le sud de la Serbie, ont eu à lutter contre des détachements français qui étaient accourus de Salonique au secours des Serbes. On a annoncé que les troupes serbo-françaises s'étaient emparées de la ville de Stroumitza, en Bulgarie; on l'a aussi contesté en disant que ce n'était pas la ville bulgare, mais la station de chemin de fer du même nom, située en Serbie, que les Serbo-Français avaient occupée. Une dépêche récente dit que les détachements français ont reçu l'ordre, sans doute provisoire, de s'abstenir d'entrer en Bulgarie; le rôle qu'on leur

assigne aujourd'hui serait donc surtout de garder la voie ferrée.

Le temps éclaircira ces nouvelles contradictoires. Nous sommes heureux que, dès maintenant, des contingents français soient en Serbie, pour soutenir, dans toute la mesure possible, nos héroïques alliés. C'eût été une faute contre l'honneur que de les abandonner. Quels magnifiques exemples de patriotisme, d'esprit de sacrifice, donnent ces petites nations, Belgique, Serbie, que l'Allemagne, nation satanique, prétend supprimer!

Le général Sarrail, commandant en chef des troupes françaises, peut-être aussi de tous les contingents alliés en cette région, a débarqué à Salonique. Des troupes anglaises y sont arrivées également. Quelle est l'importance de ces effectifs et présents et prochains? On ne le sait.

Pour lutter efficacement contre 300.000 Austro-Allemands, 300.000 Bulgares pouvant constituer les armées d'opérations de la Bulgarie, qui compte plus de 400.000 soldats, et éventuellement une centaine de mille Turcs, sinon plus, on avait pensé qu'il faudrait bien que les troupes envoyées par la Quadruple-Entente atteignissent environ 400.000 hommes. Comme il y a quatre grandes puissances dans l'Entente, c'eût été une centaine de mille hommes à fournir par chacune d'elles. Il est probable que la France, qui montre toujours le plus d'élan, fournira son lot. L'Angleterre ira-t-elle jusqu'à ce plein d'une centaine de mille hommes? On l'ignore. Que feront l'Italie et la Russie?

Disons que, si la France et l'Angleterre ont été les premières à déclarer la guerre à la Bulgarie, l'Italie et la Russie viennent de faire la même déclaration. L'Italie s'appliquera, dit-on, à bloquer, avec sa flotte très effective, le port de Dédéagatch et les environs; se bornera-t-elle à cette tâche? Débarquera-t-elle une centaine de mille hommes sur la côte de Bulgarie pour

menacer Sofia, ce qui ne réduirait guère ses énormes disponibilités en troupes fraîches et actives? Préférera-t-elle prendre la voie d'Albanie pour pousser en Serbie? Toujours est-il qu'une simple démonstration navale de sa part serait insuffisante et qu'il y faudrait joindre un concours de troupes terrestres imposantes.

Le tsar, le vrai et grand, celui de Russie, vient de lancer un manifeste, en date du 19 octobre, où il voue à l'exécration la nation slave ingrate et félonne et où il annonce qu'il *tire son épée contre elle;* en voici la fin :

La Bulgarie, notre coreligionnaire, depuis peu affranchie de l'esclavage turc par le fraternel amour et le sang du peuple russe, s'est rangée ouvertement du côté des ennemis de la foi chrétienne, du slavisme et de la Russie.

Le peuple russe voit avec douleur la trahison de la Bulgarie, si rapprochée de lui jusqu'en ces derniers jours, et, le cœur saignant, *tire son épée contre elle,* en remettant le sort des traîtres à la cause slave en la juste punition de Dieu.

A quel moyen recourra la Russie pour soutenir promptement et efficacement la Serbie ? On l'ignore encore.

C'est déjà un point important, à l'honneur de la Quadruple-Entente et pour le succès de sa noble cause, que la Serbie ne soit pas abandonnée. Quoi qu'il arrive, elle ne sera pas mise hors de combat; ses troupes resteront un facteur actif, coopérant avec des troupes alliées.

On peut, toutefois, se poser la question si le retard ou l'insuffisance des contingents alliés ne permettra pas aux Austro-Allemands et aux Bulgares d'effectuer leur jonction, de rompre et de rendre pour un certain temps inutilisable la ligne ferrée de Nich à Salonique et de permettre à des troupes allemandes de gagner le territoire turc et de faire une manifestation à Constantinople.

C'est une éventualité qui, on doit l'espérer, ne se produira pas, mais qui peut être envisagée. Les Alle-

mands, en supposant que le retard de la Triple-Entente le leur permît, auraient-ils l'audace d'étendre leurs lignes sur un front de 800 kilomètres au sud du Danube? Ne risqueraient-ils pas d'être coupés par une avance toujours possible, dans un délai plus ou moins long, des armées russes qui sont en train de reprendre une offensive victorieuse? Ils n'aboutiraient aussi à Constantinople qu'à une mer close, et où le commerce est impraticable.

Certains critiques font valoir que les Allemands vont trouver en Serbie du cuivre, de magnifiques mines de ce métal y existant, en Asie Mineure du coton, en Bulgarie et en Thrace du blé et du bétail. Il ne paraît pas que ce soient là des avantages prochains, certains et considérables.

Les Allemands, toutefois, et leur kaiser aiment les manifestations, la politique théâtrale. Après avoir manqué leur ruée sur Paris et sur Calais, sur Petrograd, Moscou, Kief et Odessa, il leur plairait de faire une entrée dans la capitale féerique du Bosphore. S'ils parvenaient, par le retard des alliés, ce qui est une simple éventualité, à pousser quelques détachements à Constantinople, ce serait un événement d'ostentation qui n'aurait aucune action décisive ni même aucune action profonde sur le résultat de la guerre.

Les actes décisifs s'accompliront sur le front occidental et sur le front oriental. Or, sur ces deux fronts, tout va bien à l'heure présente. Rappelons le notable succès britannique près de Loos, le 8 octobre, contre trois ou quatre divisions ennemies qui eurent 7.000 à 8.000 morts. Depuis lors, et après de nombreuses luttes locales sur différentes parties du front, les Allemands ont tenté, le 19 octobre, sur dix kilomètres, entre la Pompelle et Prosnes, à l'est de Reims, une attaque avec des effectifs importants qui n'a abouti qu'à un complet échec. Ils l'ont renouvelée, sans plus de succès, le 20. Les Allemands ont dû, en outre, abandonner

le sommet, en Alsace, de l'Hartmannswillerkopf; ils déclarent que c'est par raison stratégique; il n'y a qu'à prendre acte de l'abandon, en laissant pour compte à l'ennemi le verbiage explicatif. Des actions très vives, en général d'artillerie, ont eu lieu dans d'autres secteurs, notamment en Artois. Un communiqué officiel anglais fait connaître le nouveau front britannique dans le Nord, sensiblement amélioré; nous en détachons le passage suivant :

La base du coin que nous avons enfoncé dans la ligne ennemie atteint sept kilomètres. La hauteur prise à la fosse à chaux est de trois mille deux cents mètres. Depuis le 28 septembre, l'ennemi a renforcé ses troupes sur le front de nos attaques, qu'il tient maintenant avec quarante-huit bataillons, y compris une division de la garde.

Sur le front oriental, les Russes paraissent avoir recouvré toute leur force offensive, pourvus, sans doute, qu'ils sont de nouveau de munitions abondantes. Si les Allemands font quelques progrès dans la région de Riga, s'ils poursuivent encore leurs attaques acharnées autour de Dwinsk, sans succès, d'ailleurs, ils restent passifs et sont repoussés, parfois rejetés, sur la généralité de leurs lignes. Notons qu'ils se ruent contre Dwinsk depuis déjà plus de cinq semaines; ils ont perdu du terrain aux alentours de la ville; ils s'en étaient approchés jusqu'à 6 kilomètres, ils ont dû s'en écarter jusqu'à une distance deux fois et demie ou trois fois plus grande. Dans la région des lacs, dans celle du Pripet et dans la région du Styr, dans cette dernière surtout, ils subissent des échecs graves : le communiqué officiel russe du 18 octobre annonce que nos alliés ont fait, sur ces divers points, 3.300 prisonniers. Un communiqué postérieur, celui du 19 octobre, y ajoute, toujours sur le Styr, 700 nouveaux prisonniers et neuf canons pris. Ce ne sont pas là, sans doute, de grandes victoires, mais ce sont des succès notables, procurant

une avance appréciable et, par leur continuité, pleins de promesses.

Rien de nouveau, d'important du moins, sur le front italien, aux Dardanelles ou au Caucase. Mentionnons seulement que le gouvernement anglais a rappelé sir Jan Hamilton, qui commandait aux Dardanelles, et lui a donné pour successeur sir C. C. Monro. Le gouvernement anglais a déclaré, ces jours derniers, à la Chambre des communes que les pertes britanniques jusqu'au 9 octobre, dans la presqu'île de Gallipoli, s'élevaient à 1.185 officiers et 17.772 hommes tués, ensemble 18.957 tués; 2.632 officiers et 66.220 hommes blessés, soit ensemble, pour les blessés, 68.852; enfin, 383 officiers et 8.707 hommes manquants, ce qui porte les pertes totales à 4.200 officiers et 92.699 hommes. Dans l'ensemble de ces pertes, les Australiens et les Néo-Zélandais figurent pour 1.200 officiers et 27.920 hommes[1].

La piraterie allemande sous mer et sur terre continue à se donner carrière. Pendant la semaine prenant fin le 13 octobre, sur 1.501 arrivées ou départs de bateaux dans les ports anglais, 4 bateaux britanniques, jaugeant 15.464 tonnes, ont été coulés par les Allemands. Comme compensation à ces pertes, d'ailleurs restreintes, les Anglais enregistrent les succès marquants et suivis des sous-marins britanniques dans la Baltique, où ils coulent, en prenant toutes les précautions pour sauver les équipages, les navires faisant le transport, notamment, du fer entre la Suède et l'Allemagne. De cette façon, le blocus de l'Allemagne tend à devenir complet, ce qui répond à l'une des objections que soulevaient les Etats-Unis contre l'interdiction du commerce des neutres avec l'Allemagne, cette contrée, disaient-ils, n'étant pas effectivement bloquée en totalité.

1. Le *Temps* du 17 octobre 1915, p. 1.

Quant à la piraterie allemande aérienne, le raid des zeppelins sur Londres, le 13 octobre, a été plus meurtrier que ne l'annonçaient les premières nouvelles; il y a eu 56 personnes tuées, dont 9 femmes et 5 enfants, 114 personnes blessées, dont 30 femmes et 7 enfants. Comme représailles, très inégales, à cette action barbare, un groupe de nos avions est allé sur la ville de Trèves, où il a lancé 30 obus.

On s'occupe toujours, en Angleterre, de développer le recrutement. On voudrait avoir, par semaine, 30.000 à 35.000 nouvelles recrues. Le Comité, présidé par lord Derby, a décidé d'effectuer des visites domiciliaires près des hommes en âge militaire, et également de provoquer dans l'industrie la substitution aussi étendue que possible des femmes aux hommes. Espérons que ces efforts de nos alliés leur permettront d'accroître leurs effectifs en ligne.

On doit noter les télégrammes échangés entre M. Viviani, à l'occasion de sa prise de possession du ministère des affaires étrangères, et les ministres du même département dans les autres pays de la Quadruple-Entente. Ces télégrammes, pleins de la plus chaude cordialité et de la décision la plus virile, témoignent que les quatre grandes puissances alliées sont en complet accord pour la poursuite avec énergie de la guerre contre le groupe allemand.

On vient de publier deux ordres du jour du général Joffre, le premier du 23 septembre, le second du 3 octobre, avant et après les batailles en Champagne et en Artois. Par l'élévation de la pensée, par la concision et la précision, ils ont une beauté antique; voici le second :

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL

—

3 octobre 1915.

Le commandant en chef adresse aux troupes sous ses ordres l'expression de sa satisfaction profonde pour les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans les attaques.

Vingt-cinq mille prisonniers, 350 officiers, 150 canons, un matériel qu'on n'a pu encore dénombrer, sont les trophées d'une victoire dont le retentissement en Europe a donné la mesure.

Aucun des sacrifices consentis n'a été vain. Tous ont su concourir à la tâche commune. Le présent nous est un sûr garant de l'avenir.

Le commandant en chef est fier de commander aux troupes les plus belles que la France ait jamais connues. J. JOFFRE.

On voit, par tout ce qui précède, que si l'Allemagne, échouant dans ses ruées successives sur les principaux théâtres de guerre, France et Russie, tente la fortune sur de nouvelles scènes, d'un accès plus aisé et plus sensationnelles, la Quadruple-Entente y trouve une raison de plus d'accroître ses forces et de combiner ses opérations pour leur donner le maximum d'efficacité et gagner la victoire finale.

SOIXANTE-CINQUIÈME SEMAINE

Du 22 au 28 octobre 1915.

Grande insuffisance de l'aide donnée aux Serbes par les puissances de l'Entente.
Action des maigres effectifs français dans la région de la Stroumitza. — L'étroitesse de leur territoire et les conditions de la guerre contemporaine ne permettent pas aux Serbes d'organiser des *guerillas* effectives.
Bombardement de Dédéagatch par les flottes de l'Entente.
La Grèce est insensible à l'appel de l'Angleterre, qui lui offre l'île de Chypre comme prix de son concours.
Les engagements sur le front occidental, notamment dans la région d'Arras et en Champagne.
Succès notables des Russes près de Tarnopol, en Galicie, et sur la Strypa; au nord, les Allemands sont contenus dans la région de Riga et de Dwinsk.
Chômage relatif de la piraterie teutonne sous-marine.
L'action des sous-marins britanniques dans la Baltique.
Les Allemands fusillent à Bruxelles l'infirmière anglaise Édith Cavell.
Démonstrations teutonnes en faveur d'annexions.
Appel adressé par le roi George d'Angleterre à son peuple. — Visite du roi George, en compagnie du président Poincaré, au front anglais et au front français.
Appel de M. Pachitch, président du conseil de Serbie, à ses amis d'Angleterre.
Bruits de modifications ministérielles en France.

Voilà près d'un mois que la Serbie, grandissant chaque jour en héroïsme, lutte avec une inébranlable vaillance contre l'invasion allemande et austro-hongroise sur son front, et contre le traître bulgare qui l'assaille sur le flanc et dans le dos. Si elle ne contient pas absolument les Austro-Allemands, elle les retient et ralentit leur marche, leur infligeant d'énormes pertes; mais,

du fait du traître bulgare, sa situation devient très angoissante.

On est insuffisamment renseigné sur les positions exactes, les communiqués serbes ne parvenant pas régulièrement. Mais les Bulgares sont arrivés au Vardar et ont coupé, sur plusieurs points, la ligne unique de chemin de fer qui rattache la Serbie à la Grèce et à la mer. Ils se sont emparés d'Ichtip, puis de Vélès ou Kuprulu, enfin d'Uskub. On dit, il est vrai, que les Serbes auraient réussi à reprendre Vélès ou Kuprulu.

L'occupation d'Uskub par les Bulgares les place au centre de la partie méridionale de l'Etat serbe, dans sa zone la plus étroite. L'on peut se demander, au cas où les contingents anglo-français ne croîtraient pas rapidement, si les Austro-Allemands et les Bulgares ne réussiraient pas à encercler les Serbes ou, tout au moins, à les rejeter, privés de tout ravitaillement, dans les monts désolés et sans ressources du Monténégro.

Si l'aide des puissances de l'Entente avait été plus rapide et se montrait devoir être plus complète, toute perplexité à ce sujet serait dissipée. Les quatre principales puissances de l'Entente, en fournissant chacune une centaine de mille hommes, comme nous l'écrivions il y a quinze jours, eussent, avant même de rejeter par la force les Bulgares, prévenu leur marche, leur eussent imposé, par prudence, de n'avancer qu'avec circonspection. Mais l'on ignore sous quelle forme et à quelle heure l'Italie, d'une part, la Russie, de l'autre, amèneront des contingents notables sur le théâtre de la lutte.

La France et l'Angleterre, celle-là surtout, ont fait preuve de plus de décision. Le premier contingent anglais envoyé à Salonique, vient de déclarer lord Landsdowne à la Chambre des communes (séance du 26 octobre), n'était que de 13.000 hommes ; le ministre britannique a ajouté qu'il ne constituait qu'une amorce. On peut admettre que le premier contingent français

était environ du double, ce qui eût porté à une quarantaine de mille hommes les effectifs débarqués ; il est permis d'espérer qu'ils ont dû, depuis lors, être à peu près doublés. On a parlé de porter l'ensemble à 175.000 hommes, qui était l'effectif que la Serbie, aux termes de son traité avec la Grèce, aujourd'hui méconnu par celle-ci, devait mettre en ligne contre les Bulgares, au cas d'une guerre entre ces trois puissances.

Fussent-ils élevés à ce chiffre imposant, les contingents anglo-français resteraient encore au-dessous de ce qui paraîtrait utile pour, joints aux forces serbes, triompher à la fois de l'invasion austro-allemande et de l'ensemble des troupes bulgares. Néanmoins, leur action pourrait être considérable et sauvegarder, peut-être dans une large mesure, la situation.

Les maigres effectifs français de la première quinzaine ont pu déjà rendre des services appréciables. Ils ont pu entrer en contact avec les Serbes et, en de premiers engagements, ils ont battu les Bulgares dans la région de Stroumitza, station du chemin de fer du Vardar ; on annonce qu'ils ont aussi bousculé trois divisions bulgares sur la Bregalnitza. Quant aux contingents anglais, ils se seraient contentés d'abord de stationner à Salonique ; on fait connaître maintenant qu'ils avancent sur le théâtre de la lutte. Il est hors de doute que, si les contingents franco-anglais étaient portés à 175.000 hommes, ils constitueraient une menace considérable sur le flanc bulgare, et, s'ils ne suffisaient pas à prévenir la jonction des Bulgares et des Allemands, ils forceraient les uns et les autres à ne pas étendre démesurément leurs lignes sur les 800 kilomètres qui séparent le Danube de Constantinople. On ne doit pas non plus renoncer à l'espoir de voir, à une date non trop distante, une armée d'une centaine de mille Italiens coopérer contre la Bulgarie, soit par la voie de l'Albanie, soit par un débarquement sur les côtes de la mer Egée ; cela serait nécessaire dans l'intérêt commun et dans l'intérêt particulier de l'Italie.

Le grand point, en ce moment, est de prévenir l'encerclement et la destruction de l'armée serbe, de maintenir celle-ci à l'état de force organisée et active. On a beaucoup parlé de lutte de guérillas à effectuer par les Serbes, et on a rappelé la défense opiniâtre des Espagnols contre l'invasion française sous Napoléon. L'heure arrivera, sans doute, de cette campagne de guérillas pour les Serbes; il faut tenir compte, toutefois, de ce que la Serbie, n'ayant guère qu'une superficie de 90.000 kilomètres carrés, est superficiellement un beaucoup plus petit pays que l'Espagne, qu'elle n'a que le cinquième environ de la surface de cette dernière, et que les armées d'invasion qui la pressent sont beaucoup plus considérables que celles qui assaillirent l'Espagne sous Napoléon.

Les flottes anglaise et française, avec le concours d'un croiseur russe, *Askold,* resté en Méditerranée, ont bombardé Dédéagatch.

La Grèce persiste à déclarer que le *casus fœderis* n'existe pas pour elle, relativement à la Serbie, dans les circonstances présentes, parce qu'il ne s'agit pas d'une lutte uniquement balkanique. Pour essayer de la convaincre, l'Angleterre lui a offert de lui donner la belle île de Chypre, peuplée de 300.000 habitants, et dans une situation qui domine la Méditerranée sud-orientale. Même ce magnifique cadeau en perspective n'a pas arraché la Grèce à son irrésolution. Le gouvernement anglais, en présence de cette attitude négative, déclare avoir retiré son offre.

Il est certain que les États neutres des Balkans risquent, par leur hésitation prolongée, de perdre la magnifique occasion qui se présentait à eux de réaliser leur idéal national. Mais, d'une part, il semble que leurs dynasties, se souvenant trop de leur nationalité d'origine ou de leurs alliances, ne se laissent pas assez pénétrer par les sentiments et les intérêts de leurs peuples, et, d'autre part, ils sont littéralement terrorisés par

l'Allemagne; ils ressemblent à ces proies vivantes que la frayeur plonge dans l'inertie en présence du boa. Le seul moyen de leur rendre la liberté d'esprit, ce sera d'avoir des succès éclatants sur les Allemands; mais on peut se demander si, se produisant alors, le concours tardif de ces Etats hésitants sera bien utile et pourra être largement payé.

Quoique l'on doive se féliciter, pour leur honneur et aussi pour prévenir des maux plus grands, que la France et l'Angleterre soient venues au secours de la Serbie, avec des moyens, il est vrai, jusqu'ici restreints, on ne doit pas oublier que les deux grands théâtres de la lutte sont le front occidental et le front russe. Sur l'un et l'autre, la situation est satisfaisante.

La lutte a continué d'être vive et quasi constante sur les points principaux de notre front. Les Allemands ont multiplié les attaques avec des forces notables pour essayer de nous arracher une partie de leurs tranchées perdues depuis la fin de septembre, notamment dans la région d'Arras, au bois de Givenchy, au nord-est de Souchez, puis encore en Champagne, au nord de Mesnil-les-Hurlus; nous y avons eu un beau succès, enlevant de haute lutte l'important ouvrage de « la Courtine », qui, sur une étendue de 1.200 mètres et une profondeur moyenne de 250 mètres, était constitué de trois ou quatre lignes de tranchées. Ainsi s'affirme chaque jour l'ascendant de nos troupes sur l'ennemi et s'améliore constamment notre front, ce qui facilitera l'opération décisive quand l'heure en aura sonné.

Sur le front oriental, les Russes, depuis un mois, ont eu, le long de la plus grande partie de leurs lignes, une série d'importants succès. Ils avaient débuté par une incontestable victoire, près de Tarnopol, en Galicie, vers le milieu de septembre; ils y en avaient joint une autre, sur la Strypa, au début d'octobre. Dans ces dernières semaines ou ces derniers jours, ils ont remporté une succession d'avantages sur le Styr moyen; ils ont fait,

du côté de la Pripet supérieure, plus de 6.000 prisonniers. Puis le 20 octobre, au nord de la Pripet, une autre bataille à Batrovichi leur valut encore 3.500 prisonniers. Enfin, en Galicie, de nouveau dans le secteur de Tarnopol et sur la Strypa, les Russes ont battu les armées de Boehm-Ermoli et de Bothmer, faisant, annonce-t-on, une dizaine de mille prisonniers. Sur tout leur immense front d'environ 1.200 kilomètres les Russes ont repris l'offensive et réalisent des avances, sauf sur la Dwina, dans le secteur de Riga, où les Allemands ont eu quelques avantages, et autour de Dwinsk, où des combats acharnés se livrent, sans modification sensible des positions. Depuis cinq à six semaines que les Allemands serrent Riga et Dwinsk, ils ne sont pas arrivés à s'emparer de l'une ou de l'autre et se trouvent, aujourd'hui, en infériorité marquée sur les 800 ou 900 kilomètres de Dwinsk en Galicie.

Les Italiens ont accentué avec bonheur leur offensive aux environs de Goritz, capturant plusieurs milliers de prisonniers.

La piraterie allemande sur mer a, faute d'occasions ou de sous-marins, presque chômé dans ces derniers temps; les sous-marins teutons s'empêtrent, sans doute, dans les filets britanniques. Dans la semaine finissant le 20 octobre, sur 1.279 arrivées ou départs de navires dans les ports anglais, ils n'ont réussi à couler qu'un seul navire marchand minuscule de 307 tonnes. Il est vrai que l'on annonce qu'en Méditerranée, où la lutte contre les sous-marins ennemis est plus difficile, un transport anglais, le *Marquette*, a été torpillé avec une perte d'une centaine d'hommes.

Les sous-marins anglais font maintenant une œuvre très efficace dans la Baltique. Militairement, ils viennent d'y couler un croiseur allemand, le *Prinz-Adalbert*, de 9.000 tonnes de déplacement, lancé en 1901. Economiquement, mais cela a aussi des conséquences militaires, ils entravent notablement, s'ils ne suppriment, les trans-

ports de minerais de fer entre la Suède et l'Allemagne. Un communiqué allemand de l'agence Wolff, en date du 20 octobre, déclare bien, il est vrai, que l'action des sous-marins britanniques dans la Baltique est peu efficace : d'après ce communiqué, du 1er au 15 octobre, 1.188 navires de commerce auraient été expédiés dans cette mer en ce qui concerne les sept principaux ports, et tous ces navires, représentant 514.446 tonneaux, auraient accompli régulièrement leur passage, sauf une dizaine[1]. Cette dizaine de manquants n'est pas insignifiante, et la prime contre les risques de guerre en Baltique aurait énormément haussé, s'élevant, a-t-on dit, jusqu'à 5 p. 100, tandis qu'elle n'atteint pas 1 p. 100 pour les cargaisons des pays de l'Entente sur l'Atlantique.

L'esprit satanique du peuple allemand s'est manifesté avec éclat ces jours derniers. En Belgique, sous prétexte de trahison, les Allemands fusillent ou pendent un nombre notable d'infortunés civils. Ils ont fusillé notamment, à Bruxelles, une infirmière anglaise, miss Edith Cavell, malgré les services, reconnus de tous, que cette noble femme avait rendus dans les hôpitaux et bien que le consul des Etats-Unis fût intervenu avec insistance pour prévenir cette monstrueuse exécution. Le monde entier a frémi d'indignation à l'annonce de ce forfait.

Presque au même moment, on arrêtait aux Etats-Unis des Allemands qui préparaient systématiquement des explosions dans les usines américaines ou sur les paquebots en partance.

Des aviateurs austro-hongrois, enfin, ont jeté des bombes sur une des églises en renom de Venise, l'église des Scalzi (Carmes déchaussés), y détruisant un plafond de Tiepolo.

Ainsi se manifeste de plus en plus la fameuse *Kultur* de la nation satanique.

1. *Journal de Genève* du 22 octobre 1915, p. 3, 2e colonne.

On a, chaque jour aussi, de nouveaux témoignages des insatiables convoitises teutonnes : à l'assemblée annuelle récente des armateurs de Hambourg, d'après le *Hamburger Fremdenblatt*, M. Ballin, le célèbre directeur de la compagnie *Hamburg-America Linie*, ami notoire du kaiser, a déclaré : « Nous avons besoin de bases navales à l'entrée et à la sortie de la Manche. Nous avons également besoin de fortes bases navales sur les grands océans du globe. » « A l'entrée et à la sortie de la Manche, » cela veut dire Calais et Cherbourg. D'autre part, un professeur allemand qui passe pour un modéré, M. Hans Delbrück, dans une interview avec un rédacteur du *New-York American*, a déclaré que la paix pourrait se faire moyennant la cession à l'Allemagne de l'Ouganda, des Congos français et belge, le payement d'une indemnité de guerre par l'Angleterre et la conservation par l'Allemagne de la Courlande et des autres territoires qu'elle occupe en Russie le long de la Baltique. Ainsi, une extravagante mégalomanie remplit encore l'esprit de toutes les classes allemandes : les intellectuelles, les industrielles.

Il importe de défendre la civilisation contre cette race exorbitamment vorace et implacable. Le roi George d'Angleterre vient d'adresser à son peuple un appel émouvant pour provoquer les enrôlements. En voici la fin :

Nous sommes bien loin du but.

Plus d'hommes et encore plus d'hommes sont nécessaires pour maintenir en campagne mes armées, et par elles assurer la victoire et une paix durable.

Dans les temps anciens, les heures les plus sombres ont toujours fait naître chez les hommes de notre race les résolutions les plus énergiques.

Je vous demande, à vous hommes de toutes les classes, de venir volontairement prendre place parmi les combattants.

En répondant en grand nombre à mon appel, vous donnerez votre appui à nos frères qui, depuis tant de mois, maintiennent si noblement les vieilles traditions de la Grande-Bretagne et la gloire de ses armées.

GEORGE, R. I.

Le lord-maire de Londres a, de son côté, fait une adresse dans le même sens à ses concitoyens.

Le roi George vient de se rendre en France, les 25 et 26 de ce mois, visitant le front anglais et, en compagnie du président Poincaré, le front français. Il a adressé, en se retirant, un ordre du jour de chaudes félicitations et de la plus intime cordialité à l'armée française.

Le président du conseil serbe, M. Pachitch, a lancé un pathétique et angoissant appel à ses amis d'Angleterre, les pressant d'activer les envois de troupes au secours de l'héroïque Serbie. On espère que le gouvernement anglais l'entendra et prendra les mesures immédiates que comporte la situation dans les Balkans.

On s'occupe, en France et en Angleterre, de modifications ministérielles ; peut-être seront-elles accomplies au moment où paraîtront ces lignes. Gouvernement et Parlement doivent bien se pénétrer de l'idée que l'ensemble de la nation est devenu, pour l'heure présente, tout à fait indifférent aux questions politiques et aux luttes de personnes. Il ne pense qu'à rassembler toutes les énergies pour obtenir le triomphe décisif de la civilisation contre la barbarie allemande qui prétend l'asservir. En ce qui concerne le ministère nouveau, chez nous, ce qui est essentiel, c'est de conserver M. Millerand à la guerre, M. Ribot aux finances. Le pays ne comprendrait pas que l'on se privât du concours nécessaire de ces bons serviteurs, compétents et expérimentés. Il faudrait aussi placer aux affaires étrangères un homme qui eût une valeur propre et une expérience personnelle des affaires diplomatiques.

SOIXANTE-SIXIÈME SEMAINE

Du 29 octobre au 4 novembre 1915.

Discours de M. Asquith à la Chambre des communes sur la situation dans les Balkans et l'accord entre les quatre gouvernements alliés.
Les Serbes sont de plus en plus refoulés : évaluation des effectifs alliés à Salonique; leur action militaire.
Continuation des combats en Artois et en Champagne. — Rapport du général French sur les opérations depuis le 1er juin.
Contingents fournis par le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande — Les transports maritimes effectués.
Tableau des pertes britanniques depuis le début. — Opinion de M. Asquith sur les opérations des Dardanelles.
Voyage du généralissime Joffre à Londres.
Déclaration de M. Asquith sur le recrutement. — Institution, au sein du ministère britannique, d'un comité de 3 à 5 membres.
La lutte sur le front oriental. — Combats acharnés et heureux pour nos alliés sur le Styr, en Galicie et sur la Strypa.
Action des Italiens en Tyrol, en Carniole et sur l'Isonzo.
Modification du ministère français : départ de M. Millerand, que remplace le général Galliéni; M. Briand devient président du conseil; les ministres d'Etat.
La déclaration du ministère Briand : la Chambre l'approuve à une très grosse majorité.
Modifications dans le cabinet russe.
Démission du ministère grec.

Le nouveau cabinet français.

Les événements des Balkans, politiques et militaires, ont eu une répercussion profonde sur la constitution ou la situation des pouvoirs publics, en France, en Angleterre et en Russie.

Les deux grandes nations de l'Europe occidentale, l'Angleterre et la France, depuis longtemps idéalistes, sinon même idéologues, pleines de confiance dans le

droit, la loyauté, la rectitude et la raison, ont éprouvé une émotion des plus vives en présence de la duplicité, de l'ingratitude et de la trahison bulgares. Plus primitive, mais idéaliste aussi, comme en témoigne toute sa littérature, la Russie, à la vue de la défection de cette jeune nation, qu'elle avait en quelque sorte engendrée avec d'énormes sacrifices, a ressenti une commotion du même genre.

La diplomatie des trois puissances, la Russie, l'Angleterre et la France, a commis sans doute, au cours des quinze mois écoulés de cette guerre sans précédent, de graves fautes; mais ces fautes, qu'il est facile de lui reprocher maintenant, découlaient d'une source pure, l'idée de réconcilier les peuples des Balkans et de préparer ainsi, sur des bases solides, le développement régulier et la prospérité future de la péninsule.

C'était là un excès d'idéalisme. La Bulgarie traîtresse, assaillant brusquement sur le flanc et dans le dos l'héroïque Serbie, que les Allemands et les Austro-Hongrois attaquaient de front avec de grandes forces, la Grèce répudiant à l'improviste le *casus fœderis* de son traité d'alliance avec la Serbie, des décisions importantes et immédiates s'imposaient à la Quadruple-Entente; elles étaient d'une exécution d'autant plus malaisée qu'on ne les avait aucunement prévues.

L'honneur et, d'ailleurs aussi, la prévoyance imposaient aux nations de la Quadruple-Entente d'intervenir sans retard dans les Balkans. La France s'y est résolue, la première, sans hésitation, et l'on doit l'en féliciter. L'Angleterre, avec un peu moins de rapidité, s'est jointe presque aussitôt à elle. Les deux autres nations de l'Entente doivent les suivre. M. Asquith, le président du conseil des ministres de la Grande-Bretagne, dans son magistral discours à la Chambre des communes, le mardi 2 novembre, a déclaré, au sujet de l'aide à la Serbie :

Un accord complet existe avec la France quant à l'objectif de nos moyens d'action dans les Balkans.

Il est regrettable que nous n'ayons pas pu réussir à amener une unité de vues chez les puissances balkaniques; je tiens à faire remarquer que toutes les mesures ont été prises en commun, d'abord entre trois des gouvernements alliés, et tout dernièrement entre quatre.

Ces trois derniers mots sont à retenir; il convient que les quatre grandes puissances agissent avec le maximum de célérité, car déjà un mois a été à peu près perdu pour une assistance vraiment effective à notre héroïque petite alliée balkanique. Sa situation apparaît comme très angoissante.

Les Serbes, pressés au nord, à l'est et au sud, ont dû abandonner Kragujevatz, leur arsenal, de même qu'ils avaient abandonné Uskub, puis Vélès ou Kuprulu qu'ils avaient un moment repris. Les Bulgares et les Allemands ont opéré une jonction, tout au moins avec leurs avant-gardes. Les Autrichiens du général Kœwers, par le nord-ouest, exercent aussi une pression redoutable. Bref, l'armée serbe, en totalité ou en partie, est menacée soit d'encerclement, soit tout au moins d'être rejetée dans le sandjac de Novi Bazar ou dans les montagnes stériles du Monténégro et de l'Albanie qui ne lui fourniraient aucun ravitaillement en vivres et en munitions. Dans toutes les descriptions que l'on fait de l'avance des envahisseurs et de la résistance des Serbes, on tend à oublier que la Serbie est un petit pays, non seulement par la population, mais par la surface; elle n'a guère, comme nous le disions il y a huit jours, qu'une superficie de 90.000 kilomètres carrés, guère plus du sixième de celle de la France; les avances ennemies dans ce petit territoire ont donc beaucoup plus d'importance que le nombre de kilomètres franchis ne le ferait d'abord supposer.

On peut, sans doute, espérer encore que le désastre sera évité et que l'arrivée, quoique tardive, des contingents des puissances de l'Entente forcera les Bulgares à la retraite et contiendra effectivement les Allemands et

les Austro-Hongrois. Jusqu'à ces jours derniers, les effectifs français et anglais débarqués à Salonique paraissaient atteindre, comme nous le disions il y a huit jours, 80.000 hommes. On peut penser qu'ils seront assez rapidement portés au chiffre de 150.000 hommes, dont parlait, dans son discours de mardi dernier, M. Asquith, comme étant le nombre stipulé par M. Vénizélos, le 21 septembre dernier, pour condition de l'entrée en ligne de la Grèce. Aujourd'hui, le concours de la Grèce fait défaut; les effectifs de 150.000 hommes à fournir par l'Entente devraient donc être doublés ou triplés; cela ne se peut faire qu'avec le concours de l'Italie et de la Russie, chacune des quatre puissances de l'Entente fournissant environ une centaine de mille hommes.

Les premiers contingents franco-anglais qui ont à effectuer leur concentration, à s'installer, à faire venir tout leur matériel, par une voie de chemin de fer unique et maigrement équipée, n'ont pu avoir une action aussi rapide que le disaient les premiers bulletins. Ils occupent la vallée du Vardar à l'entrée en Serbie; ils ont eu un engagement heureux à Krivolac, mais ils n'étaient pas, jusqu'ici, en mesure de menacer effectivement les lignes bulgares et de forcer au repli l'armée d'invasion venant de l'est. Il serait essentiel qu'ils fussent en état de le faire d'ici à peu de jours.

Sur les deux fronts anciens de la lutte, qui resteront, suivant toutes les probabilités, les fronts principaux, et qui le sont, à coup sûr, actuellement, celui de Belgique et de France et celui de Russie, la situation apparaît satisfaisante, brillante même sur ce dernier. Les Allemands ont ramené de nombreuses troupes du front oriental sur l'occidental et ils ont, à grand renfort d'artillerie et aussi par des attaques d'infanterie en force, essayé, dans l'Artois et en Champagne, notamment, de reprendre leurs tranchées perdues à la fin de septembre et dans les premiers jours d'octobre. Ils ont été repoussés avec de grandes pertes, sauf sur la butte de Tahure,

dont ils sont parvenus à occuper le sommet, les pentes occidentales de cette butte nous restant. Une lutte opiniâtre engagée sur des lignes aussi étendues comporte quelques péripéties locales, et nous restons maîtres, en définitive, de la généralité des positions brillamment conquises, en Artois et en Champagne, à la fin de septembre.

On vient de publier officiellement, en Angleterre, un rapport du maréchal French sur les opérations effectuées depuis le 1er juin. Le général anglais, après la description des luttes engagées et du terrain conquis, conclut ainsi :

Il est impossible de terminer le compte rendu de ces opérations sans exprimer l'admiration profonde qui a été ressentie dans tous les rangs de l'armée anglaise pour le rôle splendide joué par nos alliés français dans la bataille commencée le 25 septembre.

Des positions puissamment fortifiées, où l'ennemi avait, durant des mois, accumulé habilement des défenses de toutes sortes, ont été prises d'assaut, sur un front s'étendant sur de nombreux kilomètres, par nos camarades français, dont la bravoure et la détermination ont fait naître l'espoir dans le cœur de toutes les troupes alliées.

Le grand nombre de prisonniers et les quantités énormes de matériel qui sont tombés entre leurs mains sont la preuve que leur victoire a été complète.

D'après un communiqué britannique récent, « le relevé des pertes subies par sept bataillons allemands ayant pris part au combat de Loos ferait ressortir une moyenne de 80 p. 100 de leurs effectifs ».

L'effort britannique, dans ce pays qui n'avait, il y a quinze mois, qu'une armée coloniale, a été sans précédent. M. Asquith, dans son grand discours de mardi dernier, a déclaré que le Canada a fourni 96.000 hommes, l'Australie 92.000, la Nouvelle-Zélande 25.000, d'autres colonies anglaises, sans compter les Indes, une douzaine de mille. L'Amirauté a dû transporter 2.500.000 hommes, 330.000 malades et blessés, 2 millions et demi de tonnes d'approvisionnements et de munitions, 800.000

chevaux et mulets. Toute cette colossale œuvre de transports a pu se faire avec une perte d'existences inférieure à 1 pour 1.000.

Il en est autrement des pertes subies dans les combats; celles-ci sont très considérables. Voici les renseignements à ce sujet :

Un communiqué officiel annonce que les pertes anglaises, sur le front ouest, ont été, jusqu'au 9 octobre, les suivantes :

Tués : officiers, 4.401 ; soldats, 63.059. — Blessés : officiers, 9.169; soldats, 225.716. — Disparus : officiers, 1.567; soldats, 61.134.

Sur tout l'ensemble des théâtres de la guerre, voici quelles ont été les pertes :

Tués : officiers, 6.600; soldats, 94.992. — Blessés : officiers, 12.633; soldats, 304.832. — Disparus : officiers, 2.000 ; soldats, 72.177.

Les pertes totales, sur tous les champs des opérations, atteignent 493.294 unités.

Il faut tenir compte de ce que la moitié environ des blessés peut retourner au front et ne constitue ainsi que des pertes temporaires; c'est donc 158.000 hommes à déduire, ce qui réduit à 335.000, dont un peu plus de 100.000 tués, le chiffre des pertes britanniques définitives. Le chiffre est encore énorme, si l'on tient compte de ce que, pendant la première partie de la lutte, les effectifs anglais étaient très réduits. Notons la très forte proportion des officiers tués : 1 contre 14 hommes environ, tandis que parmi les disparus, en général prisonniers, il n'y a qu'un officier contre 36 soldats.

Une forte partie de ces pertes, près du quart, paraît provenir de l'expédition des Dardanelles. M. Asquith n'a pas dissimulé, dans son discours, les déceptions qu'a causées ce théâtre des opérations; il a laissé entendre qu'un seul expert naval avait, à l'origine, donné un avis défavorable. Il a cité, comme circonstance atténuante, que cette expédition retient dans la presqu'île de Gallipoli 200.000 Turcs et qu'elle soulage d'autant la lutte au Caucase, en Mésopotamie et sur les confins de l'Egypte.

Le premier ministre de la Grande-Bretagne a men-

tionné, en termes enthousiastes, le voyage (dans les journées des 29 et 30 octobre) de notre généralissime Joffre à Londres, où il a reçu, de la part des pouvoirs publics et de la population, un accueil des plus chaleureux. C'est grâce à la présence du général Joffre au centre du gouvernement anglais qu'un accord précis a pu se faire entre les autorités politiques et militaires des deux nations sur la conduite des opérations dans les Balkans et aussi, sans doute, sur le théâtre occidental.

Deux déclarations importantes ressortent encore du discours du premier ministre anglais : pour conduire la guerre jusqu'à la victoire, ce qui est plus que jamais le vœu national suprême, M. Asquith a annoncé qu'il ne reculerait pas devant la conscription, si les engagements volontaires, par la méthode nouvellement inaugurée, ne donnaient pas des résultats suffisants. D'autre part, il a fait savoir que, pour imprimer à l'action britannique plus de rapidité et d'efficacité, il sera créé, au sein du ministère, un comité de trois ou de cinq membres. La Chambre des communes a applaudi à toutes ces importantes déclarations du premier ministre.

Sur le front russe, la situation de nos alliés, qui, depuis plus d'un mois, était déjà satisfaisante, paraît en train de redevenir brillante, malgré quelques péripéties locales inévitables. Les Allemands sont toujours contenus, au nord, dans le voisinage de Riga et de Dwinsk, deux places qu'ils pressent étroitement depuis six semaines au moins et qu'ils ne parviennent pas à enlever. Des combats acharnés continuent de se livrer dans le secteur de Czartorysk, sur le Styr ; nos alliés y font des prisonniers, et l'ennemi, d'après le communiqué russe du 2 novembre, y aurait subi des pertes énormes. En Galicie, au sud-ouest de Tarnopol, les Russes ont aussi des succès. Sur la Strypa, dans les combats des 31 octobre et 1er novembre, nos alliés ont fait prisonniers 80 officiers et 3.500 soldats autrichiens et allemands. Un nouveau communiqué, celui du 3 novembre, parle de 5.000 prison-

niers environ, allemands et autrichiens, sur le front de Semikowa.

Nos alliés italiens, d'autre part, profitent de l'arrière-saison, encore favorable, pour consolider, en dépit des assauts austro-hongrois, leur avance et leurs gains de terrain, soit en Tyrol, soit en Carniole et sur l'Isonzo.

Le ministère français, qui, au lendemain de la trahison bulgare, avait été affaibli par la retraite spontanée du ministre des affaires étrangères, M. Delcassé, lequel laissera de vifs regrets, s'est reconstitué. Nous déplorons que M. Millerand ne soit plus au ministère de la guerre; il y avait déployé les plus grandes qualités d'intelligence et de caractère; il y avait fait une œuvre considérable, essentiellement nationale; l'histoire lui rendra justice. Il ne fait pas partie de la nouvelle combinaison; nous publions plus loin celle-ci. C'est M. Briand qui devient président du conseil et ministre des affaires étrangères; dans une circonstance mémorable, il y a peu d'années, il fit preuve d'une réelle énergie. Le général Galliéni, dont on connaît les capacités administratives, prend le ministère de la guerre, l'amiral Lacaze celui de la marine. On a eu l'heureuse idée de confier à M. Jules Cambon, notre ancien ambassadeur à Berlin de 1907 à 1914, la direction, sous le contrôle de M. Briand, du ministère des affaires étrangères, avec le titre bien modeste de secrétaire général; on aurait dû, tout au moins, lui donner le titre, usuel en Russie, de ministre assistant. On a fait entrer aussi dans la combinaison quatre anciens présidents du conseil, dont trois comme ministres d'Etat sans portefeuille. On a rendu ainsi plein hommage à l'expérience et à l'âge. Nestor va siéger dans notre conseil des ministres; il y détiendra même plusieurs sièges. Notons qu'une place a été faite à un très sympathique représentant de la droite, M. Denys Cochin, ce qui élargit opportunément la base du cabinet. Avec les sous-secrétaires d'Etat, ce cabinet compte vingt-quatre membres; l'ampleur des délibérations est donc bien garantie;

mais il faudrait faire une part prédominante à l'action ; elle devrait consister, à l'image de ce qui se fait en Angleterre, en la création d'un comité des ministres, qui comprendrait le président du conseil, son adjoint, M. Jules Cambon, les ministres de la guerre et de la marine, et le ministre des finances, M. Ribot. Une concentration de ce genre est nécessaire pour assurer la précision, la rapidité et la complète efficacité dans l'action.

La déclaration du ministère Briand, lue aux Chambres le 3 novembre, exprime, comme celle du ministère précédent, sans aucune ambiguïté, la volonté générale du pays ; en voici les passages principaux :

Nous conduirons la guerre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la victoire qui chassera l'ennemi de tous les territoires envahis, de ceux qui souffrent de l'invasion depuis plusieurs mois comme de ceux qui la subissent depuis tant d'années.

La France n'a pas troublé la paix ; résistant à toutes les provocations, elle a tout fait pour la maintenir. C'est une agression préméditée, qu'aucun sophisme ne parviendra jamais à justifier, qui lui a imposé la guerre. Elle l'a acceptée sans peur, et elle ne s'arrêtera dans la lutte que lorsque l'ennemi aura été réduit à l'impuissance. La France ne désarmera qu'après la restauration du droit par la victoire et quand elle aura obtenu toutes les garanties d'une paix durable...

L'entreprise actuelle de l'Allemagne dans les Balkans atteste l'insuccès de ses efforts sur les théâtres principaux des hostilités. C'est parce que son offensive s'est brisée et sur le front français et sur le front russe qu'elle tente cette diversion. Elle cherche par là à tenir en haleine l'opinion mondiale, à qui tant de mois passés sans les résultats annoncés par une propagande effrénée commencent à révéler des indices de faiblesse sous une apparence de force. Ses espoirs seront déçus. Les empires du centre pourront reculer leur défaite ; ils ne l'empêcheront pas.

Quant à nous, nous sommes décidés à aller jusqu'au bout ; nos ennemis n'ont à escompter de notre part ni lassitude ni défaillance

Après avoir mesuré notre tâche, et si rude qu'elle soit, nous entendons la poursuivre jusqu'à son aboutissement nécessaire.

Nous avons la volonté de vaincre, nous vaincrons.

Dans un magnifique discours à la Chambre, M. Briand a confirmé, développé, précisé cette inébranlable résolution du pays de pousser la guerre jusqu'au succès

complet. La Chambre, malgré quelques incidents sans portée, comme il s'en produit toujours dans une foule de près de 600 personnes, lui a fait un enthousiaste accueil et, par 515 voix contre 1, a voté une motion de confiance dans le gouvernement.

On a annoncé des changements parallèles dans le gouvernement russe. M. Goremykine, président du conseil, a été nommé chancelier de l'empire, dignité qui avait été supprimée depuis le prince Gortchakof, et il assume la direction des affaires étrangères. Le détenteur jusqu'à ce jour de ce département, M. Sazonof, se retirerait, ainsi que plusieurs autres membres du cabinet actuel, et M. Kovstoff deviendrait premier ministre.

Cette reconstitution des cabinets en France et en Russie, ainsi que la concentration du cabinet anglais, ont pour objet de donner à l'action des nations de la Quadruple-Entente le maximum d'efficacité et d'union que les circonstances comportent. L'esprit qui anime tous les pays de la Quadruple-Entente est admirablement exprimé par la phrase finale de la déclaration du ministère Briand : « Nous avons la volonté de vaincre ; nous vaincrons. »

On annonce, au dernier moment, la démission du ministère grec, mis en minorité à la Chambre, par 147 voix contre 114.

LE NOUVEAU CABINET

Voici la composition du cabinet Briand :

Présidence du conseil, Affaires étrangères	MM. Aristide Briand.
Ministres d'État	De Freycinet, Léon Bourgeois, Emile Combes, Jules Guesde, Denys Cochin.
Justice	René Viviani.
Guerre	Général Galliéni.
Marine	Contre-amiral Lacaze.
Finances	Ribot.

	MM.
Intérieur	MALVY.
Instruction publique et inventions intéressant la défense nationale	PAINLEVÉ.
Commerce	CLÉMENTEL.
Agriculture	MÉLINE.
Travaux publics	SEMBAT.
Travail	MÉTIN.
Colonies	DOUMERGUE.

Sous-secrétaires d'État à la guerre : MM. ALBERT THOMAS (munitions), J. THIERRY (ravitaillement), J. GODART (santé), RENÉ BESNARD (aviation). — *A la marine :* M. NAIL. — *Aux beaux-arts :* M. DALIMIER.

M. JULES CAMBON, ancien ambassadeur de France en Allemagne, est nommé secrétaire général du ministère des affaires étrangères.

MM. BRIAND, DE FREYCINET, LÉON BOURGEOIS, EMILE COMBES, RENÉ VIVIANI, RIBOT, MÉLINE, DOUMERGUE, ont été présidents du conseil.

SOIXANTE-SEPTIÈME SEMAINE

Du 5 au 11 novembre 1915.

Le secours tardif et incomplet de la Quadruple-Entente ne peut sauver la Serbie.
Action limitée des contingents anglo-français.
Déclaration attribuée au général russe Alexeïef sur la répartition des forces allemandes et austro-hongroises.
Rappel par les Allemands de nombreux contingents du front oriental sur le front occidental; offensives nombreuses qu'ils prennent sur nos lignes; leur recours aux gaz asphyxiants ou lacrymogènes.
La situation est relativement favorable sur le front russe.
Progrès des Italiens dans le Trentin et sur l'Isonzo.
Lord Kitchener va inspecter les contrées de la Méditerranée orientale : Serbie méridionale, Dardanelles, Egypte.
La piraterie teutonne sous-marine se transporte en Méditerranée : le mois des sous-marins.
Note du président Wilson à l'Angleterre sur la saisie ou l'arrêt de vaisseaux neutres.
Constitution en Grèce du ministère Skouloudis; tendances de ce cabinet.
Hautes distinctions décernées à plusieurs de nos principaux généraux.
Discours de M. Asquith au banquet du lord-maire, à Londres, traitant de bavardages oiseux les bruits de paix séparée.
Constatation du *Berliner Tageblatt* sur l'esprit public en France.
Dépôt à la Chambre, par M. Ribot, du projet d'un grand emprunt national en rente 5 p. 100.

L'attention se porte toujours, avec angoisse, sur le front serbe, non pas que ce soit dans les Balkans, comme le prétendent les Allemands, sincères ou non, que pourra se décider le sort de la guerre présente; cette décision ne se produira, sans doute, que sur le front occidental ou sur le front russe. Mais l'on se demande si le tardif et jusqu'ici incomplet secours de la Quadruple-Entente pourra éviter à la Serbie le sort de la Belgique.

Voilà plus de cinq semaines que les Serbes se signalent par une magnifique résistance contre un ennemi deux fois et demie, sinon trois fois, supérieur en nombre, et pourvu, en ce qui concerne les Allemands et les Austro-Hongrois, d'une manifeste supériorité en artillerie lourde. Les efforts de cette jeune et petite nation n'ont pu que ralentir, et non contenir, la marche de l'envahisseur, qui s'avance sur leur front et sur leurs deux flancs. On disait, il y a huit jours déjà, qu'Allemands, Austro-Hongrois et Bulgares occupaient la moitié de la Serbie. Peut-être en occupent-ils actuellement les deux tiers, toute la vallée de la Morava, celle du Timok, la haute vallée du Vardar, les villes de Pirot, Nich, Kroujevatz, Velès, Uskub, sans compter Belgrade qui tomba en leurs mains presque dès le premier jour. Le chemin de fer de Belgrade, Nich, Pirot, Sofia, très détérioré, il est vrai, avec le pont sur le Danube rompu et la plupart des tunnels effondrés, paraît complètement en leur pouvoir. L'armée serbe est toujours menacée d'encerclement ou d'être rejetée sur les monts désolés du Monténégro ou de l'Albanie, qui n'offrent aucune ressource de ravitaillement en vivres ou en munitions.

Si les Serbes avaient, comme les Russes, de l'espace derrière eux, la partie prêterait beaucoup encore à l'espoir. Mais on a trop oublié que la superficie de la Serbie est très étroite, 90.000 kilomètres carrés, soit le sixième de la France, et ce territoire chétif est pénétré de trois côtés par les trois envahisseurs, les Allemands et les Austro-Hongrois au nord, les Austro-Hongrois encore à l'ouest, et les Bulgares à l'est. Même une lutte de guérillas, sur une surface aussi restreinte, ne peut pas avoir une très grande efficacité.

Si la partie est gravement compromise, elle ne paraît pas, cependant, encore complètement perdue pour la Serbie. Le secours tardif et, nous le répétons, incomplet des membres de la Quadruple-Entente vient de lui

rendre un service notable, quoique restreint et peut-être passager. Les contingents franco-anglais, qui doivent bien maintenant atteindre ou dépasser une centaine de mille hommes, quoique massés tout près de la frontière hellénique, ont détaché quelques troupes qui ont fait une pointe à l'ouest et sont venues se joindre au corps serbe sur la route de Velès-Prilep ; ils ont remporté un succès, qui paraît éclatant, contre les Bulgares, à Izvor, à l'entrée du défilé de Babouna, les rejetant en déroute sur Velès. Cette brillante rencontre met pour le moment Prilep et Monastir, à l'extrême sud de la Serbie, à l'abri des incursions bulgares.

La partie de la Serbie ainsi sauvée, tout au moins momentanément, ne représente, toutefois, qu'une zone des plus étroites, quelque chose comme l'étendue de deux ou trois de nos départements. Les contingents franco-anglais ont eu un autre succès à Krivolac, et ils occupent une certaine étendue de la vallée du Vardar. Mais, si l'on jette les yeux sur la carte, on voit que ces contingents sont cantonnés dans un rayon de 50 à 55 kilomètres de la frontière grecque : on se bat à Valandovo, qui ne paraît pas distant de cette frontière de plus d'une quinzaine de kilomètres. Il est vrai que, d'après certains bruits, les Bulgares viendraient d'évacuer Velès, et les Serbes auraient eu un succès sérieux au nord de Katchanik, toujours dans la région du sud ; mais ces bruits méritent confirmation. En définitive, la partie de la Serbie qui paraît jusqu'ici sauvegardée par les contingents franco-anglais ne semble pas beaucoup supérieure en étendue à la partie de la Belgique, autour d'Ypres, qu'occupent les troupes de la Quadruple-Entente.

On doit espérer mieux : il faudrait, semble-t-il, pour préserver ou recouvrer tout au moins la moitié du territoire serbe, que nos troupes pussent prendre une offensive vigoureuse et, menaçant les communications des armées bulgares du sud, les obligeassent à évacuer

tout au moins Istip, Velès et même Uskub. C'est à ces conditions seulement que l'on pourrait maintenir les armées serbes comme un organisme vivant, un facteur restant important dans la grande lutte des nations. En ces conditions, la situation de la Quadruple-Entente dans les Balkans pourrait redevenir bonne et solide.

M. Asquith, dans son discours du 2 novembre à la Chambre des communes, affirmait que, pour les moyens d'action dans les Balkans, « toutes les mesures ont été prises en commun, d'abord entre trois des gouvernements alliés et tout dernièrement entre quatre ». Jusqu'ici, deux de ces gouvernements seulement, ceux de France et d'Angleterre, ont fait un effort sérieux pour secourir les Serbes; on attend encore la participation russe et la participation italienne. Les Russes, par l'intensité de la lutte sur leur front, peuvent être empêchés d'avoir actuellement des troupes disponibles. Mais il semble que les Italiens, qui ont une quantité de troupes fraîches et inemployées, pourraient expédier une centaine de mille hommes au secours de la Serbie, soit par l'Albanie, soit par le Monténégro. On annonce, précisément, une expédition de corps autrichiens importante contre le Monténégro. Cette action italienne ne devrait pas se faire attendre : elle a déjà trop tardé.

Les Allemands et les Austro-Hongrois, qui jouissent du précieux avantage d'une absolue unité de direction et d'une position intérieure pourvue d'un réseau ferré des plus complets et des mieux équipés, ont fait dernièrement de grandes modifications dans l'emploi de leurs forces; ils ont dégarni leur front oriental, celui de Russie, et notablement renforcé le front occidental, le nôtre, en même temps qu'ils pourvoyaient à leur nouveau front, le méridional. D'après des déclarations que l'on attribue au général Alexeïef, chef de l'état-major russe, voici quelle serait aujourd'hui la répartition des forces allemandes : sur 170 divisions d'infanterie qui composent les armées allemandes en campagne,

110, soit environ les trois cinquièmes, seraient sur le front occidental, celui de Belgique et de France, 10 auraient été envoyées en Serbie, les 50 autres resteraient sur le front russe où seraient, en outre, 40 divisions d'infanterie austro-hongroise et des masses de cavalerie austro-allemande formant 23 divisions. On estime que 10 divisions d'infanterie austro-hongroise environ seraient au sud du Danube[1].

Ainsi, c'est toujours sur le front occidental, Belgique et France, que l'Allemagne porte le maximum de son effort, et il est probable qu'il en sera de même jusqu'à la fin de la guerre. On annonce que, depuis quelques semaines, les Allemands ont ramené sur notre front, les uns disent dix divisions, les autres cinq corps d'armée, soit environ 180.000 hommes, qui, pouvant être mus d'un point sur l'autre de notre front, constituent un renforcement considérable. On annonce aussi qu'ils ont ramené et qu'ils ramènent de Russie en Belgique et en France beaucoup de leur grosse artillerie.

De là viennent les offensives vigoureuses que, depuis un mois environ, ils ont prises sur nos lignes et qui ne cessent pas : notamment aux environs de Loos, au nord de Lens, et au bois de Givenchy, d'une part; sur toute la ligne de Tahure, au bois Chausson, au nord des ouvrages de Massiges, en Champagne, d'autre part. En recourant à d'énormes bombardements, à des gaz asphyxiants ou lacrymogènes, ils s'efforcent de reprendre leurs positions perdues, et, sauf quelques éléments restreints de tranchées, que nous avons d'ailleurs, pour la plupart, repris, ils n'y réussissent pas. Ils éprouvent d'énormes pertes, et nous conservons la généralité des positions conquises à la fin de septembre et dans les premiers jours d'octobre. On comprend, néanmoins, qu'il ne puisse être question d'affaiblir notre front.

La situation reste bonne sur le front russe; autour

1. Le *Temps* du 10 novembre 1915, 4e page.

de Riga et de Dwinsk, qu'ils s'efforcent de prendre depuis des mois, non seulement les Allemands n'avancent plus, mais ils subissent des reculs; ils ont été délogés en Courlande, à Olay et à Kemmern; de rudes combats se livrent autour du lac Sventen; sur le Styr autour de Tchartorisk, les Allemands ne peuvent plus progresser; le communiqué russe du 6 novembre annonce que, à Kosciakowska, à l'ouest de Rafalowka les Russes ont pris 22 officiers, 712 soldats, 7 mitrailleuses et 2 canons. Le communiqué du 10 novembre notant un âpre combat près de la rivière de la Tcherniawka, qui paraît être dans la même région, annonce la capture de 50 officiers, plus de 2.000 soldats, dont la moitié allemands, et de 20 mitrailleuses. Nos alliés maintiennent leurs avantages au sud, sur la Strypa, où un coup de main heureux leur a valu, il y a une dizaine de jours, la capture de 8.500 soldats et d'un matériel important.

Les Italiens, malgré la saison qui commence à contrecarrer la lutte dans les régions élevées, poursuivent avec décision leur campagne dans le Trentin et sur l'Isonzo; ils viennent de réussir un brillant fait d'armes : la prise du col de Lana, dans le Haut-Cordevole, à une altitude de 2.464 mètres. On doit espérer que, tout en continuant énergiquement leur offensive sur leur front actuel, ils dirigeront, sans tarder, ce que leur permet l'ampleur de leurs forces inoccupées, une expédition d'une centaine de mille hommes, par l'Albanie ou le Monténégro, au secours des Serbes. C'est une intervention non seulement opportune, mais d'une extrême urgence, dans leur intérêt propre, comme dans l'intérêt commun des puissances de l'Entente.

Lord Kitchener, sans se démettre aucunement de ses fonctions de ministre de la guerre, a quitté l'Angleterre pour inspecter les contrées de la Méditerranée orientale, celles où sévit la guerre et celles qu'elle menace : front de la Serbie méridionale, Dardanelles

Egypte. On peut penser que ce voyage apportera du réconfort, de l'énergie et de la méthode aux troupes britanniques de ces régions.

La piraterie allemande sous-marine a changé de théâtre; elle tend à chômer dans la Manche; ce n'est pas, sans doute, par un retour des Teutons au sentiment de l'humanité et des lois de la guerre; la cause en doit être la disparition graduelle des sous-marins allemands, pris et détruits dans les filets anglais. D'après un rapport du *Board of Trade* (ministère du commerce), dans le courant du mois de septembre, 33 vapeurs anglais ont été perdus, dont 3 jaugeant 4.215 tonnes ont été coulés par des mines et 7, jaugeant 19.067 tonnes, le furent par des navires de guerre allemands; 2 voiliers, en outre, ont été coulés, l'un par un sous-marin et l'autre par une mine. Ainsi, c'est moins de 20.000 tonnes de navires anglais, en tout un mois, que les sous-marins teutons ont réussi à détruire; de ce train, on arriverait, pour l'année entière, à 240.000 tonnes, soit 1.20 p. 100 environ de l'ensemble de la marine marchande, qui atteignait 19.179.177 tonnes de gros tonnage en 1912, et un cinquième ou un sixième des additions annuelles à la flotte britannique[1]. On peut dire que le blocus de l'Angleterre, proclamé en février dernier par l'Allemagne et qui ne pouvait exister que dans l'imagination teutonne, a aujourd'hui, même nominalement, disparu.

Les sous-marins teutons, par contre, sillonnent la Méditerranée, mer beaucoup plus vaste, d'une plus grande profondeur, où les filets destinés à les prendre peuvent malaisément être tendus; ils y font des ravages; ils y ont coulé récemment les vapeurs français *Dahra, Calvados, Sidi-Ferruch, France* et *Yser*, gênant ainsi nos relations avec nos colonies de l'Afrique du Nord, le vapeur italien *Ionio* et plusieurs navires an-

1. Voir le *Statistical Abstract for the United Kingdom from 1898 to 1912*, p. 326.

glais : *Ramazan* et *Tara*. Les pirates teutons viennent enfin de réussir, en Méditerranée, une prouesse qui rappelle celle de la *Lusitania :* un sous-marin battant pavillon autrichien, mais dont on se demande s'il n'était pas allemand, a, dans la région du cap Bon, coulé le paquebot italien *Ancona,* sans aucun soin de préserver les vies humaines, même, assure-t-on, en tirant sur un des canots; un grand nombre de vies humaines seraient perdues, et l'on prétend qu'il y avait des Américains à bord.

Le président Wilson a envoyé à l'Angleterre une note très étendue pour protester contre l'arrêt ou la saisie, même avec indemnité, des marchandises américaines, déclarées contrebande de guerre, à destination des pays neutres ou de l'Allemagne. On trouve que le président Wilson, qui se montre bien patient envers la féroce Germanie, est bien rigoureux en chapitrant ainsi la Grande-Bretagne, qui apporte tant de ménagements dans l'exercice de sa prépondérance maritime. Mais il y a peut-être là, dans cette œuvre du président Wilson, un souci pédantesque de faire parade de stricte impartialité entre l'Allemagne et l'Angleterre, malgré la dissemblance et l'inégalité des cas; il peut aussi s'y rencontrer une virtuosité de juriste.

Les sous-marins des alliés ne sont pas inactifs ; mais ils ne s'attaquent pas aux paquebots et ils ont souci de préserver les vies humaines. Les sous-marins anglais rendent de plus en plus malaisé le transport dans la Baltique de matières premières de guerre : du 11 au 24 octobre, ils y ont coulé 20 navires allemands, et l'un d'eux vient d'y détruire le petit croiseur allemand *Undine,* de 2.175 tonnes, construit en 1902. Dans la mer de Marmara aussi, les sous-marins alliés ont coulé une cinquantaine de transports de troupes et de munitions[1] ; mais c'est là œuvre de guerre.

1. Voir le *Temps* des 2 et 11 novembre 1915.

Le ministère grec, renversé, la semaine dernière, par 147 voix contre 114, après un discours patriotique de M. Vénizélos, a été reconstitué sous la présidence de M. Skouloudis, ministre de Grèce à Madrid, et qui ne prenait pas part, dans les derniers temps, à la politique active. Il semble devoir suivre les errements du ministère précédent. Il a fait présenter à la France, par son ministre à Paris, M. Romanos, une déclaration écrite confirmant l'intention de la Grèce de maintenir une neutralité bienveillante. En même temps, la Grèce sollicite une avance de 40 millions de francs des gouvernements de l'Entente. On fait remarquer que, par une étrange coïncidence, le ministre des finances grec, M. Dragoumis, vient de tenir des propos des plus inquiétants en ce qui concerne l'effort des puissances de l'Entente dans les Balkans; ce serait une occasion pour celles-ci, si elles ne tiennent pas à passer pour d'incorrigibles idéologues, de prendre quelques sûretés.

Le gouvernement roumain a saisi une petite flottille russe de canonnières, qui se trouvait dans ses ports du Danube; on a donné de ce fait diverses explications, notamment celle d'un achat; il ne semble pas qu'il y ait là un acte inamical.

Les modifications du ministère russe sont plus limitées qu'on ne l'avait annoncé, et M. Sasonof conserve le ministère des affaires étrangères.

Mentionnons, avec tous les éloges qu'elle mérite, une énergique circulaire du ministre de la guerre, le général Galliéni, interdisant toutes les recommandations au sujet de soldats et déclarant qu'il en rendra responsables les soldats au profit desquels elles seraient faites.

Mentionnons aussi que le président Poincaré a été porter la médaille militaire au général Dubail; le grand cordon de la Légion d'honneur au général de Castelnau, commandant d'un groupe d'armées. Pareille haute distinction a été accordée au général Foch; le général

de Maud'huy a été fait grand-officier. Ainsi se trouvent proclamés, aux applaudissements de la France, les mérites de ces grands chefs, dont les noms, au contraire de la coutume allemande, sont proscrits, chez nous, des communiqués.

Le banquet du lord-maire a eu lieu à Londres; il y a été prononcé, par sir John Simon, ministre britannique de l'intérieur, et par MM. Asquith et Balfour, ainsi que par notre ambassadeur, M. Paul Cambon, des discours éloquents et énergiques, rappelant la décision des membres de l'Entente de pousser la lutte jusqu'à la complète victoire et témoignant de l'union cordiale entre les nations de ce groupe de belligérants. Il convient de citer la fin du discours de M. Asquith, président du conseil de la Grande-Bretagne :

Les alliés sont unis dans leurs intentions.

Ensemble nous resterons debout ou nous tomberons ensemble, et tous les racontars que font circuler les ennemis au sujet d'arrangements par pièces et par morceaux, ainsi que relativement à une paix séparée, ne sont que des bavardages oiseux et sans valeur.

J'ai précisé, il y a un an, dans cette enceinte, les seules conditions auxquelles les alliés entendent mettre bas les armes. Ces conditions restent aujourd'hui ce qu'elles étaient alors. Nous croyons avoir grandement avancé dans la voie de leur réalisation.

Voilà l'opinion qui règne dans les hautes sphères gouvernementales des Etats de l'Entente; veut-on, maintenant, avoir l'opinion populaire en France? Le *Berliner Tageblatt* du 29 octobre commence la publication d'une série d'articles de M. Hans Vorst, sur un voyage qu'il aurait fait en France et en Angleterre, nous ne savons en quelles conditions; voici comment il s'exprime[1] :

L'éternel refrain que j'ai entendu durant mon séjour en France est : « On les aura! » On réclame de tous côtés des munitions,

1. Voir le *Temps* du 3 novembre 1915.

des munitions, des munitions, — et de la patience. La France et l'Angleterre vont accumuler les obus jusqu'à ce qu'elles puissent, pendant des semaines, arroser de mitraille les tranchées allemandes. Cela durera longtemps peut-être encore; mais *on les aura*. C'est le nouveau *Credo*.

Eh! oui, « on les aura, les Boches », voilà, dans le pittoresque langage populaire, le *Credo* en France, comme le dit cet écrivain allemand; il traduit avec vivacité et vigueur les mêmes sentiments de résolution et de confiance que viennent d'exprimer avec éloquence, au banquet du lord-maire, MM. Asquith, Balfour et Paul Cambon.

Disons, en terminant, que M. Ribot a déposé à la Chambre le projet d'un grand emprunt national en rente 5 p. 100; la nation qui vient d'apporter spontanément, en moins de six mois, 1.100 millions d'or à la Banque, le souscrira avec entrain.

SOIXANTE-HUITIÈME SEMAINE

Du 12 au 18 novembre 1915.

En face des nations idéalistes, sinon idéologues, de l'Occident, de l'Europe et de la Russie, l'Allemagne a constitué le syndicat des nations féroces.
Séries de férocités accomplies par ce syndicat.
Torpillage des paquebots italiens à voyageurs l'*Ancona* et le *Firenze* : nombreuses vies perdues.
La piraterie teutonne aérienne : bombes d'avions à Vérone et Brescia, faisant de nombreuses victimes civiles.
La lutte sur le front occidental se borne presque à l'artillerie.
Sur le front oriental, la lutte est toujours vive, avec d'assez fréquents succès russes ; nombre des prisonniers faits au cours des plus récents mois.
Action italienne dans les hautes passes du Tyrol et autour de Gorizia.
Situation en Mésopotamie et au Caucase.
En Serbie, la situation s'aggrave de plus en plus : combats livrés par les restreints effectifs franco-anglais.
L'état de la Grèce : attitude équivoque du roi Constantin; voyage de M. Denys Cochin et acclamations qui l'accueillent.
La campagne de recrutement de lord Derby en Angleterre. — Démission de M. Churchill du ministère de la marine.
Les membres du comité des ministres britanniques viennent en France conférer avec nos ministres de la Défense nationale et le chef de notre cabinet.
Visite du président Poincaré au bois le Prêtre et à Pont-à-Mousson.
Célébration chaleureuse en France de l'anniversaire de naissance du roi Albert de Belgique.

En face des nations idéalistes, sinon idéologues, de l'occident de l'Europe et de la Russie, l'Allemagne a constitué, sous son implacable et vigilante direction, le syndicat des nations féroces, elle-même, l'Autriche-Hongrie, la Turquie, la Bulgarie.

En dehors de tout intérêt militaire, ce syndicat des

nations féroces se livre à une série systématique de crimes inexpiables. On en a chaque semaine de repoussants exemples. En Belgique et en Pologne, les Allemands mettent à mort, par le fusil ou la pendaison, les infortunés civils, femmes et vieillards compris, sans se laisser arrêter par aucune considération de bonne renommée à travers le monde. Leur chancelier Bethmann-Holweg n'avait pas besoin de dire au Reichstag qu'ils ont dépouillé toute sentimentalité. En Asie, les Turcs ont généralisé les massacres d'Arméniens; on estime qu'ils en ont détruit 800.000, et, quelque réduction que l'on puisse faire subir à ce chiffre, peut-être exagéré, le forfait reste colossal. Ils ont aussi traqué, chassé, mis parfois à mort des milliers de Grecs, ce qui n'empêche pas certains politiciens d'Athènes de vouloir soit faire avec eux une alliance sacrilège, soit tout au moins faire criminellement leur jeu. Dans l'héroïque et infortunée Serbie, d'après les récits dignes de foi qui transpirent, Allemands, Austro-Hongrois et Bulgares se trempent à cœur joie dans le sang des femmes et des enfants.

Pour qu'il ne soit pas permis de nier ces séries indéfinies de conscientes horreurs ou d'en douter, les Allemands ou leurs alliés commettent hautement, à la face du monde entier, d'abominables actes de cruauté, tels que la récente destruction du paquebot italien de voyageurs l'*Ancona,* allant de Messine à New-York, avec 175 hommes d'équipage et 350 passagers. Le sous-marin soit allemand, soit austro-hongrois, mais commandé à l'allemande, qui a remporté cette grande victoire navale, le 7 novembre, rappelant celle contre la *Lusitania* du 7 mai dernier, juste six mois auparavant, ne s'est pas contenté de torpiller l'infortuné et innocent paquebot; il a tiré, d'une façon répétée, des obus contre les canots de sauvetage remplis d'êtres humains de tout âge et des deux sexes; on estime entre 200 et 250 le nombre de vies humaines perdues, dont beaucoup de femmes et d'enfants. Le gouvernement italien a envoyé aux puis-

sances neutres, par l'intermédiaire de ses agents diplomatiques, une protestation relatant tous les faits qui précèdent. Quelques jours après, un sous-marin battant pavillon autrichien coulait le paquebot *Firenze* (de 3.960 tonnes), appartenant à la Société maritime italienne, portant 111 hommes d'équipage et 33 passagers; on pense qu'une vingtaine de vies humaines ont été perdues.

Des navires anglais ont également été coulés dans la Méditerranée par des sous-marins hostiles, en des conditions moins impressionnantes.

A la piraterie sur mer se joint, chez nos ennemis, la piraterie aérienne. Trois avions autrichiens ont, le 14 novembre, jeté quinze bombes à Vérone, notamment sur la célèbre place aux Herbes, lieu de marché, et y ont tué 30 personnes, en blessant, en outre, 48, dont 29 grièvement. Deux autres avions autrichiens sont venus sur Brescia le 15 novembre, lançant des bombes, qui ont tué 7 personnes et en ont blessé 10. En France, Dunkerque a souffert aussi de la visite d'avions ennemis, qui y ont fait des victimes dans la population civile.

Le but militaire est absent de toutes ces séries de violences dans les airs ou sur les mers; c'est un système général, aussi inepte que criminel, de terrorisation que la nation de la *kultur* et ses alliés exécutent méthodiquement contre la population civile.

Comme actions d'éclat, dans les derniers jours écoulés, l'Allemagne et ses alliés n'en comptent pas d'autres que les actes de férocité que nous venons de relater.

Sur le front occidental, l'artillerie continue à faire rage, notamment dans les Flandres et en Artois, autour de Loos, Angres et Souchez, et près du célèbre Labyrinthe, en Champagne aussi et en Woevre; l'ennemi n'a plus guère risqué d'attaques d'infanterie, et, quand il l'a fait, il a été repoussé avec de grosses pertes.

Sur le front russe, les gains de nos alliés dans le

nord, près de Riga et aux environs de Dwinsk, ont été maintenus ou accrus. Le général Roussky, en ces régions, a non seulement contenu le maréchal de Hindenburg, que les Allemands ont prétentieusement et faussement nommé la terreur des Russes, *Russenschreck*, mais il lui a infligé un recul notable. Au centre du front oriental, il règne une sorte d'accalmie. Sur le Styr, au contraire, devant Tchartorisk, les engagements sont quotidiens et opiniâtres; ils ne cessent pas non plus en Galicie. Dans l'ensemble, la balance penche pour nos alliés, qui, au cours du présent mois, d'après leur communiqué officiel du 15 novembre, ont fait prisonniers, Allemands ou Autrichiens, 674 officiers et 49.200 soldats, prenant, en outre, 21 canons, 118 mitrailleuses, 18 lance-bombes et 3 projecteurs. C'est, en hommes et en matériel, un butin considérable.

Les Italiens déploient toujours la plus grande vigueur dans les hautes passes du Tyrol et autour de Gorizia, où ils continuent de progresser, malgré les obstacles accumulés par la nature et par un ennemi dont la préparation fut poursuivie pendant de nombreuses années.

Les Anglais, en Mésopotamie, se rapprochent de plus en plus de Bagdad, dont ils ne seraient plus séparés que par une centaine de kilomètres. Au Caucase, les Turcs sont contenus ou rejetés en arrière.

La situation sur tout l'ensemble des fronts est donc satisfaisante, sauf, il faut bien le dire, en Serbie. Voilà six semaines que l'héroïque petite nation serbe soutient une lutte qui n'a rien d'analogue dans l'histoire. Elle est pressée au nord par les Austro-Allemands, à l'ouest par les Austro-Hongrois, à l'est par les Bulgares, ayant, tous réunis, un nombre d'hommes à peu près triple de celui qu'elle peut leur opposer et possédant une artillerie lourde très supérieure. L'attaque du Danube par les Austro-Allemands s'est faite le 6 octobre; les Bulgares sont entrés sur le territoire serbe le 11; le 23 octobre, ils prenaient Uskub; le 28, Pirot; Nich, la capitale du

centre (Belgrade étant sur la frontière), succombe le 5 novembre. Aujourd'hui, malgré l'aide tardive et incomplète, provisoirement et partiellement efficace, cependant, que les contingents franco-anglais ont pu apporter à la Serbie, l'armée serbe du nord cherche à se replier du côté de Mitrovitza, non loin de la frontière du Monténégro, et l'armée serbe du sud s'efforce, avec le concours de nos contingents, de couvrir Monastir. On disait, la semaine dernière, que cette dernière place n'était pas actuellement menacée ; aujourd'hui, on la dit en grand péril ; c'est, relativement à l'étendue respective des territoires, comme si l'on disait que Toulouse ou même Perpignan sont sous la menace instante de la prise par les Allemands. Monastir est, en effet, à une douzaine ou à une quinzaine de kilomètres de la frontière grecque.

Il arrive chaque jour des troupes françaises et anglaises à Salonique ; on en estime le nombre actuellement à 150.000 hommes ; il pourra grossir dans une certaine mesure ; mais il ne semble pas que l'on puisse compter sur un effectif total, franco-anglais du moins, dépassant 200.000 hommes. Nous ne pouvons dégarnir notre front de Belgique jusqu'à l'Alsace ; c'est là que se passeront les événements décisifs. Si une armée italienne d'une centaine de mille hommes avait pu débarquer en Albanie ou dans le Monténégro et soutenir les Serbes à l'ouest, comme nous les soutenons au sud, vraisemblablement les armées serbes eussent pu être sauvées ; elles le pourraient peut-être encore, partiellement du moins, quoique un mois au moins ait été perdu. Les Italiens, en faisant cette œuvre urgente, sauvegarderaient les intérêts généraux de la Quadruple-Entente, de même que leurs intérêts propres dans l'Adriatique, convoitée par les Bulgares ; les Italiens sont les seuls à avoir des troupes fraîches et inemployées ; il n'y a plus une heure à perdre.

Les contingents franco-anglais soutiennent des com-

bats opiniâtres sur le Vardar ainsi que sur la Cerna; ils luttent vers Krivolac et Stroumitza et cherchent à soutenir les Serbes près de Babouna; un communiqué officiel du 17 novembre parle d'un succès sérieux de nos troupes, dans les journées du 12 au 15, sur la rive gauche de la Cerna, à l'ouest de Krivolac, où les Bulgares auraient dû se replier après avoir perdu 4.000 hommes; mais, jusqu'ici, l'insuffisance de leurs effectifs a réduit les troupes franco-anglaises à des actions purement locales, qui n'ont que gêné et non arrêté les mouvements généraux de l'ennemi.

Des préoccupations politiques viennent, en partie, sur ce théâtre de la guerre, contrecarrer les opérations militaires. Le roi Constantin, qui, Danois d'origine, est beau-frère du kaiser, paraît de plus en plus incliner à une politique contraire aux antécédents, aux sentiments et aux intérêts de son peuple. Il a dissous la Chambre grecque et se propose de faire procéder à des élections, qui seraient une grossière parodie alors que tous les Grecs de vingt à quarante ans ou un peu plus sont mobilisés. En définitive, il instaurerait le pouvoir personnel, avec toutes les décisions soudaines et imprévues qu'il comporte. Les déclarations publiques des ministres sont rassurantes; mais ce qui transpire des confidences de certains d'entre d'eux l'est beaucoup moins.

On agite, paraît-il, dans les milieux gouvernementaux helléniques, la question de savoir si les pouvoirs hellènes ne prétendraient pas procéder au désarmement des détachements serbes ou anglo-français que la fortune des armes pourrait rejeter en Grèce; on parle aussi d'un prétendu traité par lequel la Grèce et la Bulgarie se seraient récemment unies pour une politique commune et pour le partage de la Serbie, dont la Grèce était ostensiblement l'alliée.

La Grèce va-t-elle ainsi manquer à sa destinée, agir contre les trois puissances : Angleterre, France, Russie, à qui elle doit sa naissance et son développement? On

comprend que ces puissances veuillent avoir des sûretés, et cela sans délai. La population d'Athènes vient de faire un accueil enthousiaste à notre ministre d'Etat, M. Denys Cochin ; mais les acclamations ne s'adressent qu'au cœur; les décisions gouvernementales seules influent sur les événements. On espère que M. Denys Cochin et également lord Kitchener, dont on attend l'arrivée, en tenant au nom de la France et de l'Angleterre le langage énergique que la situation comporte, pourront obtenir du gouvernement hellénique des résultats décisifs, qui dégagent de toute préoccupation politique nos opérations militaires.

On voudrait distinguer de son gouvernement le peuple grec, que l'on sait avoir pour les nations qui l'ont fait naître une cordiale et persistante amitié. Mais c'est précisément à propos des anciens Grecs que, il y a deux mille ans, a été écrit un vers latin célèbre :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

Toutes les démences de leurs rois, ce sont les Hellènes qui les expient. Nous souhaitons vivement que leurs rois se convertissent et que cette expiation soit épargnée à leur jeune nation, pour laquelle les nations protectrices ont toujours eu une tendresse maternelle. On comprend, néanmoins, que l'Angleterre, pour donner au gouvernement grec un avertissement sérieux et efficace, retienne dans ses ports, comme elle l'annonce, les navires grecs, au nombre d'une cinquantaine ou plus, qui s'y trouvent, et que nous-mêmes, dans le port de Marseille, ayons fait suspendre toutes expéditions de marchandises à destination de la Grèce.

En face du débordement des intrigues allemandes, qui s'étendent maintenant à la Perse, où les consuls teutons paraissent lever des troupes, l'Angleterre est arrivée graduellement, mais tout récemment, à la conception de l'immense péril qui la menace. Elle incline

maintenant aux mesures de salut qui, il y a peu de mois encore, excitaient chez elle beaucoup d'opposition.

Elle se rapproche, par toutes sortes de mesures officieuses ou officielles, du service militaire obligatoire, en ce qui concerne du moins les célibataires. Nous avons parlé, il y a huit jours, de l'organisation officieuse que le gouvernement patronne, à la tête de laquelle se trouve lord Derby, pour exercer une pression énergique en faveur du recrutement. On a annoncé successivement qu'il serait délivré des brassards aux hommes en âge militaire, s'étant présentés aux bureaux de recrutement, mais n'ayant pas été admis pour raison de santé ou toute autre, afin de les mettre à couvert des reproches du public. Voici maintenant que les compagnies de navigation refusent de transporter comme émigrants les hommes en âge militaire, et le gouvernement, dit-on, vient de consacrer cette prohibition. Enfin, on cite une circulaire du ministre des postes mettant individuellement les employés non mariés en demeure de s'engager ou de perdre leur emploi.

L'Angleterre, nation qui a toujours eu dans l'histoire la conscience claire, parfois lentement acquise, de son devoir et de ses légitimes intérêts, prendra toutes les mesures, de quelque ordre que ce soit, nécessaires pour conduire la lutte jusqu'à la victoire. Les colonies britanniques font de même : l'on annonce que le Canada entend porter à 250.000 hommes le total des engagements.

M. Churchill a donné sa démission de chancelier du duché de Lancaster et a prononcé, à la Chambre des communes, un long discours sur sa gestion, en ce qui concerne notamment l'abandon d'Anvers et l'expédition des Dardanelles; il est réservé à l'histoire de se prononcer, après minutieuses enquêtes, sur ces faits du récent passé. M. Churchill, en tout cas, aura rendu à son pays et à la civilisation des services sérieux par l'ardeur et la persévérance qu'il a mises, malgré l'opposi-

tion des pacifistes aveugles, à développer, pendant la paix, la marine britannique.

Un fait important, qui crée un précédent considérable et utile, s'est passé les mardi et mercredi 16 et 17 novembre : les trois principaux ministres britanniques, M. Asquith, président du conseil, faisant fonctions de ministre de la guerre; M. Arthur Balfour, premier lord de l'Amirauté; M. Lloyd George, ministre des munitions, les trois membres permanents du nouveau comité de guerre du ministère anglais, accompagnés de sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères, membre consultatif de ce comité, sont venus à Paris délibérer avec nos ministres de la Défense nationale et le chef de notre cabinet.

Mentionnons la visite du président Poincaré au front, dans le célèbre bois le Prêtre, et à Pont-à-Mousson, l'une des villes victimes sur lesquelles l'ennemi s'est le plus acharné.

Notons aussi un très regrettable sinistre : le vaisseau-hôpital anglais *Anglia* a heurté une mine dans la Manche et a coulé : il avait à bord 13 officiers et 372 hommes; on a dit que 300 ont été sauvés. C'est sur ce navire que le roi d'Angleterre était, en son récent voyage, revenu de France.

On a célébré avec éclat en France, dans toutes les principales villes, en des cérémonies civiles et religieuses, à Notre-Dame de Paris notamment, l'anniversaire de la naissance du roi Albert de Belgique. En ce temps où il se produit, sur certains trônes, de lamentables défaillances, voilà un roi et une reine qui donnent le plus magnifique exemple de dévouement à leur peuple, dont ils placent au-dessus de tout les sentiments et les intérêts. Non seulement l'histoire les célébrera, mais, à une heure prochaine, ils recevront, par le triomphe complet de leur cause, toutes les réparations que méritent leur abnégation et leur courage.

SOIXANTE-NEUVIÈME SEMAINE

Du 19 au 25 novembre 1915.

Situation de plus en plus angoissante des armées serbes, malgré leur héroïsme.
Faiblesse des contingents anglo-français relativement à la tâche qui leur incomberait.
Les nations de l'Entente paraissent procéder suivant la méthode des Curiaces.
Les atermoiements de l'intervention anglo-française dans les Balkans.
Attitude du gouvernement grec. Il va faire procéder à l'élection d'un *Parlement croupion* (*Rump Parliament*). — Notre conseil au gouvernement grec de démobiliser.
Communiqué de la légation britannique d'Athènes à la presse hellénique.
Engagements restreints et locaux sur les points principaux du front occidental.
Les Russes contiennent les Allemands dans la région de Riga et de Dwinsk et poursuivent leur succès sur le Styr et la Strypa.
Action continue des Italiens autour de Gorizt.
Succès français au Cameroun.
Energique discours à Palerme du garde des sceaux d'Italie, Orlando.
Déclaration faite au gouvernement hellénique par lord Kitchener.

Voilà plus de six semaines que la Serbie lutte contre les Allemands sur le front, contre les Austro-Hongrois sur le flanc gauche, contre les Bulgares sur le flanc droit et sur l'arrière; sa résistance, prolongée au delà de toute attente et de tout calcul, tient du prodige, sinon du miracle.

Dans sa petitesse, elle trouve le moyen d'infliger de sanglants échecs, des arrêts, même parfois, assure-t-on, des reculs à ses multiples adversaires. C'est ainsi que des dépêches officielles, ayant subi, il est vrai, des retards de transmission et comportant quelques incertitudes de

rédaction, nous apprennent de très beaux faits d'armes serbes : le premier, dans la région de Leskovatz, située à peu près au centre du pays, où une bataille durant huit jours se serait terminée à l'avantage des Serbes, avec d'énormes pertes pour les Bulgares, qui seraient « obligés de s'abstenir pendant un certain temps de toute opération dans cette région ».

Une autre dépêche plus récente, en date de Salonique, du 22 novembre, annonce que les Serbes, à Katchanict, au nord d'Uskub, auraient rejeté les Bulgares en leur faisant 1.500 prisonniers. Dans une de ces rencontres, les Serbes auraient pris cinq canons de montagne. Enfin, on dit qu'ils ont repoussé les Bulgares au nord de Monastir, et qu'ils auraient même réoccupé Prilep ou des faubourgs de cette ville, située sensiblement plus au nord.

Il est prudent, sans doute, de rabattre de toutes ces nouvelles. La situation des armées serbes n'a cessé d'être singulièrement angoissante. Elles sont toujours menacées soit d'être enveloppées, en totalité ou en partie, soit d'être rejetées, très amoindries, dans les montagnes de l'Albanie ou du Monténégro. Les Austro-Allemands se vantent, dans leurs communiqués, de faire chaque jour plusieurs milliers de prisonniers. Mais les communiqués allemands, comme on sait, déforment souvent la vérité. Toujours est-il que, après plus de six semaines de lutte d'une opiniâtreté presque sans précédent, on n'a pas de nouvelles, le 25 novembre, que Monastir soit pris. Il est vrai que la presque totalité de la Serbie, certainement les quatre cinquièmes, sinon davantage, sont au pouvoir des envahisseurs, Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares. Il ne reste aux Serbes qu'une longue mais étroite frange à l'ouest, sur les confins du Monténégro et de l'Albanie, et une autre frange, fort étroite aussi, comprenant Ochrida et Monastir.

On n'a pas été étonné d'apprendre, le 24 novembre, par une dépêche officielle, que le gouvernement serbe

venait de quitter Pritzrend, situé à quelques kilomètres de la frontière albanaise, pour s'établir à Scutari, en Albanie. Voici quelles ont été les douloureuses étapes de la retraite du gouvernement serbe devant les envahisseurs : après Belgrade, Nich, puis Kraliévo, puis Mitrovitza, puis Pritzrend, enfin Scutari en Albanie.

Pendant ce temps, que font les contingents anglo-français ? Il semble qu'ils soient jusqu'ici moins nombreux qu'on ne le supposait, qu'ils n'atteignaient pas une centaine de mille hommes il y a quinze jours, ni 150.000 la semaine dernière, ni encore ce chiffre peut-être aujourd'hui. Il en faudrait encore rabattre. Puis, une forte partie de ces contingents resterait, ce que la prudence exige, à la base même, c'est-à-dire à Salonique et sur le chemin de fer en territoire grec. Les contingents anglais d'avant-garde, arrivés plus tardivement que les nôtres, s'organiseraient sur la rive septentrionale du lac Doiran, un peu au nord de la frontière serbe, mais n'auraient jusqu'ici, pour ainsi dire, pas participé à l'action.

Quant aux contingents français, venus plus tôt, ils ont pénétré, voilà près de trois semaines déjà, plus avant, le long du Vardar et de son affluent la Tchena, occupant la gare de Stromitza et Krivolac. Bien que ne disposant que de faibles moyens, ils ont fait une œuvre utile en envoyant des détachements qui, il y a une quinzaine de jours, soutinrent très efficacement les Serbes au col de Babouna et infligèrent aux Bulgares un temps d'arrêt : quelques escadrons de cavalerie française firent même un raid à Velès, ou près de Velès, ce qui fit croire à l'abandon de cette ville par l'envahisseur. Un communiqué officiel a annoncé, on le sait, que, dans les journées du 12 au 15, les troupes françaises avaient infligé, sur la rive gauche, c'est-à-dire occidentale, de la Cerna, un grave échec aux Bulgares, qui auraient perdu 4.000 hommes. Nos troupes ne sont pas parvenues, néanmoins, à effectuer une liaison permanente avec les troupes serbes de la région de Monastir, et, d'après les derniers com-

muniqués, par suite d'insuffisance des effectifs, elles se tiendraient, en général, sur la défensive. Notre action est très utile, néanmoins, car on estime que nous immobilisons devant nous cinq divisions bulgares, soit 80.000 hommes, sinon davantage.

Les contingents franco-anglais ne cessant de s'accroître et l'armée franco-anglaise devant être portée, sans doute, prochainement à 200.000 hommes, on peut espérer qu'une offensive méthodique et énergique, si elle est possible, nous permettrait de libérer une partie, tout au moins, de la Serbie.

Le grand point serait que les armées serbes, alors même qu'une partie dût se replier dans le Monténégro ou en Albanie, demeurassent des organismes bien constitués, cohérents, susceptibles de poursuivre ou de reprendre bientôt des opérations suivies.

Il ne faut pas se dissimuler, toutefois, que les nations de l'Entente paraissent procéder, dans les Balkans, suivant la méthode des Curiaces; leurs troupes arrivent successivement et risquent, par conséquent, au lieu de s'unir quand elles sont dans la plénitude de leurs forces, de se succéder les unes aux autres, quand les premières sont déjà épuisées. C'est ainsi que la magnifique armée serbe a dû soutenir presque seule le gros de l'effort des envahisseurs; les contingents français sont arrivés ensuite, puis, un peu plus tard, les contingents anglais, et on parle seulement maintenant d'une intervention italienne en Albanie, laquelle, en supposant qu'on l'exécute sans retard, ce qui n'apparaît pas encore certain, ne pourra être effective que dans un certain nombre de semaines. Il serait d'un intérêt suprême que cette expédition italienne fût effectuée sans le moindre délai.

Le *Times* a fait un curieux relevé des diverses dates concernant la préparation, puis l'exécution de l'expédition franco-anglaise à Salonique, depuis que M. Vénizélos, alors chef du cabinet hellénique, la demanda, le 24 septembre, c'est-à-dire il y a plus de deux mois, et

que cette demande de concours fut acceptée par les Alliés; ce relevé témoigne combien les hésitations et les retards s'accumulèrent; l'événement a prouvé qu'ils ont été singulièrement funestes.

Ce qui, d'autre part, pèse sur les opérations des corps franco-anglais, c'est l'incertitude au sujet de la conduite du gouvernement grec depuis la chute de M. Vénizélos. Il n'y a aucun doute que la population grecque ne soit, comme en témoigne l'accueil enthousiaste fait à M. Denys Cochin, très favorable aux nations de l'Entente. Mais le roi et le ministère restent dans des sentiments tout au moins hésitants, sinon inclinant, ne fût-ce que par peur, une peur extrême, une peur maladive, vers l'Allemagne. On sait que des ministres avaient laissé entendre que le gouvernement grec se proposait de procéder au désarmement et à l'internement, le cas échéant, des détachements serbes ou alliés qui seraient amenés, par la fortune des armes, à se replier en territoire grec.

Le gouvernement hellène multiplie les protestations de sympathie, les déclarations de neutralité bienveillante; mais, en les supposant sincères, elles n'offrent aucune garantie sérieuse.

Roi et gouvernement grecs sont plongés dans la terreur de l'Allemagne, croyant à son triomphe et appréhendant son ressentiment et sa vengeance. Il n'y a pas à lutter par le raisonnement contre cet état d'esprit. Nous avons comparé, il y a quelque temps, le gouvernement grec à ces proies vivantes que le boa fascine et frappe de paralysie. On ne peut avoir aucune confiance dans les paroles, même dans les écrits, d'un gouvernement ainsi moralement privé de spontanéité et de volonté. Les journaux publient, ces jours-ci, une *interview* qu'un envoyé spécial du *Daily Mail* à Athènes a prise à un des principaux ministres grecs, M. Rhallys; c'est un récit qui, si la situation n'était pas si tragique, serait tout à fait désopilant, par l'impression d'ahurissement et de terreur qu'elle montre chez l'homme d'Etat hellène; on

doit penser que cette *interview* a été un peu grossie ; elle n'en reste pas moins très préoccupante.

On est obligé de prendre, à l'égard de la Grèce, des sûretés positives. De là vient la pression énergique qu'exercent depuis quelques jours les gouvernements de l'Entente sur le gouvernement grec pour obtenir de lui qu'il leur donne sans tarder les garanties indispensables à notre action dans les Balkans. Il faut que nous puissions disposer seuls, pendant la durée de la guerre, de Salonique, de tout le golfe et de toute la région frontière de la Serbie. Les critiques militaires jugent que, pour donner de la solidité à notre front de Salonique, il convient de l'étendre sur une ligne d'une centaine de kilomètres, laquelle, sans doute, sera formée en terrain serbe ou bulgare, mais doit avoir tout l'arrière assuré jusqu'à la mer. Il convient donc, il est nécessaire que l'armée grecque se retire de toute cette région.

La décision la meilleure que pourrait prendre le gouvernement grec, ce serait la démobilisation immédiate. Cette démobilisation apparaît, d'ailleurs, actuellement comme la conséquence naturelle de sa neutralité. Il déclare qu'il ne veut pas coopérer à l'action armée de l'Entente ; alors le maintien de sa mobilisation laisserait supposer qu'il se réserve de prêter son concours à nos ennemis. En démobilisant, le gouvernement grec pourrait faire procéder à des élections régulières ; s'il ne démobilise pas, le Parlement qu'il fera élire sera une caricature de Parlement, quelque chose comme le célèbre *Parlement croupion* (*Rump Parliament*) qu'a connu l'Angleterre au milieu du dix-septième siècle. En tout cas, s'il ne veut pas démobiliser, ce qui serait la seule solution nette, il convient que le gouvernement grec retire, et cela sans aucun retard, ses troupes de la région de Salonique. On ne peut avoir dans une même région deux armées, ayant des programmes contraires, sans que l'une gêne l'autre et suscite des conflits dangereux.

Lord Kitchener a dû faire connaître, sans ambages, la

demande formelle des Alliés au gouvernement grec; il convient qu'elle obtienne immédiatement satisfaction; sinon, des mesures positives devront être prises, sans aucun délai, par les nations de l'Entente. Celles-ci ont déjà commencé la semaine dernière à donner un avertissement positif à la Grèce. Sans effectuer de blocus ou mettre l'embargo sur les marchandises grecques dans les ports anglais ou français, ainsi qu'on l'avait dit, elles ont privé la Grèce de certaines faveurs qui étaient faites à son commerce. Un communiqué de la légation anglaise d'Athènes à la presse grecque, d'après une dépêche du 20 novembre, l'établit dans les termes suivants [1]:

En présence de l'attitude adoptée par le gouvernement hellénique au sujet de certaines questions concernant la sécurité des troupes alliées et la liberté d'action à laquelle elles ont droit en vertu des conditions mises à leur débarquement en territoire grec, les puissances alliées ont jugé nécessaire de prendre certaines mesures ayant pour effet d'interrompre les facilités d'ordre commercial et économique dont jouissait jusqu'à présent de leur part la Grèce...

Dès que leurs doutes à cet égard (sécurité et liberté d'action des troupes alliées) — dus peut-être à un malentendu — auront été dissipés, les puissances alliées seront heureuses de lever les obstacles qu'elles opposent actuellement à l'arrivée des marchandises à destination de la Grèce et d'accorder derechef à cette dernière les facilités découlant naturellement de relations normales.

Mais il ne faut pas se contenter de simples engagements, fussent-ils écrits et quels qu'en soient les termes; l'expérience a montré que les écrits ont peu de valeur; il faut exiger des actes immédiats et définitifs.

Espérons que la Grèce, non seulement par souvenir des immenses services que lui ont rendus les puissances de l'Entente, mais par le sentiment de son intérêt propre, se conformera au désir légitime de ces puissances; celles-ci lui conserveront Salonique que lui raviraient certainement les Empires du Centre si, par impossible, ils avaient la victoire.

1. Voir le *Temps* du 22 novembre 1915, p. 4.

Aucun événement important ne s'est passé, au cours de la semaine, sur le front occidental; la lutte continue, notamment en Artois, en Champagne, en Argonne, même en Alsace, au moyen de bombardements, d'explosions de mines et de camouflets, sans action d'infanterie, notable du moins.

Sur le front russe, nos alliés continuent à contenir les Allemands dans la région de Riga et de Dwinsk. Ils les obligent même, sur divers points, à des reculs assez accentués; tel a été le cas, notamment, autour du lac Sventen. Les Russes ont eu récemment un sérieux succès sur le Styr, où ils ont repris Tchartorisk, ainsi que des villages sur la rive occidentale de ce cours d'eau; par contre, quelques détachements austro-allemands ont passé la Strypa; mais la première action paraît sensiblement plus importante que la seconde.

Les Russes constituent, en Bessarabie, une armée importante; on l'évalue tantôt à 180.000 hommes, tantôt à 300.000; mais elle ne pourrait être transportée en Bulgarie que par les chemins de fer roumains.

Les Italiens pressent de plus en plus vivement Gorizia, prenant successivement, dans de violents combats, les positions qui dominent cette ville, devenue un formidable camp retranché; ils annoncent que, au cours du mois dernier, ils ont fait 10.000 prisonniers.

On apprend un notable succès français au Cameroun, qui achèverait la conquête de cette colonie.

Un événement d'une grande importance est le discours prononcé, le 21 novembre, à Palerme, par M. Orlando, garde des sceaux d'Italie, en présence, ce qui en accroît l'autorité, du premier ministre, M. Salandra. Le garde des sceaux, dans un langage éloquent et de la plus impressionnante netteté, a déclaré que la solidarité la plus étroite, une « solidarité illimitée », une « solide et absolue cordialité », unit tous les membres de la Quadruple-Entente. Il a affirmé que la victoire commune sera procurée par l'application de la maxime : « Tous pour un,

un pour tous. » Il a ajouté : « Aucune personne de bon sens ne croira jamais que notre victoire puisse être isolée et indépendante de la victoire de nos alliés, et aussi que nous puissions envisager une paix isolée. »

Voilà une magistrale, une réfléchie, une solennelle et décisive réplique aux bruits que les feuilles austro-allemandes cherchent à propager, pour influencer les neutres.

Mentionnons, en terminant, la déclaration faite par lord Kitchener à Athènes :

L'Angleterre, a dit le maréchal anglais, aura en mars prochain 4 millions de soldats sous les armes; elle sera en état d'armer et de ravitailler 6 millions de Russes; il faudrait donc être fort naïf pour croire que la guerre peut être terminée autrement que par la défaite complète de l'Allemagne[1].

Quelles que soient les péripéties passagères qui peuvent se produire sur tel ou tel point de fronts aussi divers et aussi étendus, tout l'ensemble des forces et des faits continue à témoigner que la victoire récompensera les efforts et la patience des nations qui luttent pour la civilisation et la liberté contre la démente tyrannie des Etats de proie.

1. Le *Temps* du 24 novembre 1915, p. 4.

SOIXANTE-DIXIÈME SEMAINE

Du 26 novembre au 2 décembre 1915.

Ouverture de la seconde campagne d'hiver.
Causes qui prolongent la guerre au delà des prévisions.
La principale est la très grande inégalité de préparation entre les deux groupes de belligérants.
Le recrutement en Angleterre et dans les colonies britanniques.
La contiguïté des territoires des belligérants adverses constitue aussi pour eux un avantage.
Insuffisante coordination dans l'action de la Quadruple-Entente : mesures prises pour y remédier.
Exemple des atermoiements nuisibles fourni par l'expédition de Salonique.
Débâcle des troupes serbes, conséquence de ces atermoiements.
Absence d'événements ou d'incidents graves sur le front occidental.
Continuation de l'heureuse résistance russe sur le front oriental.
La piraterie allemande a changé de théâtre, se portant en Méditerranée : la semaine des sous-marins.
Prouesses de l'aviation française.
Réouverture des Parlements en Italie, en Allemagne et en Roumanie.
Persistance des hésitations roumaines.
Note du président Wilson à l'Autriche sur le torpillage de l'*Ancona*.
Discours dithyrambiques au *Reichstag* et au *Landtag* prussien.
Vote en France sur l'incorporation de la classe 1917.
Discours énergique au Parlement italien de M. Sonnino, ministre des affaires étrangères.

Le mois de décembre ouvre la seconde campagne d'hiver. Les grands froids de quelques-uns des derniers jours de novembre avaient déjà anticipé l'hivernage. Nos tranchées seront, on doit l'espérer, un moins dur et moins éprouvant séjour que l'an dernier; elles ont été, presque partout où la nature du terrain l'a permis, fort améliorées, munies de chambres de repos, rendues,

autant que possible, étanches. Les vêtements et l'équipement des hommes, de même que leur nourriture, sont l'objet de grands soins; l'expérience a fourni des indications utiles et le temps a permis de les mettre à profit. On peut donc penser que les épreuves de nos admirables « poilus » seront, dans une appréciable mesure, atténuées. Ils témoignent tous du plus indéfectible entrain, de la plus inaltérable confiance dans le succès final. Jamais, sans doute, au cours de l'histoire, une guerre aussi longue, embrassant des masses aussi énormes, imposant d'aussi durs sacrifices, n'aura trouvé des troupes aussi ardentes, aussi patientes en même temps et aussi résolues.

On ne pensait certes pas, il y a quinze mois, il y a même un an, que la guerre pût avoir une durée aussi prolongée. Si l'on fait le décompte que nous avons fait souvent[1] des populations des nations de chaque groupe de belligérants, en s'en tenant à l'Europe, on trouve une énorme supériorité, le double au moins, pour les nations de la Quadruple-Entente relativement à celles de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, accrues de la Turquie et de la Bulgarie. La très grosse supériorité de population, qui assure, à la longue, un beaucoup plus facile renouvellement de force, est un facteur de la plus haute importance pour le succès final de la Quadruple-Entente : 300 millions de population de notre côté, non compris les colonies, ni, bien entendu, le Japon, contre tout au plus 140 millions de l'autre.

Il est vrai qu'il faut faire certaines corrections pratiques, les effectifs militaires ne prélevant pas chez toutes les nations de l'Entente une proportion aussi forte de la population que dans le groupe des belligérants ennemis : l'Angleterre notamment et la Russie, puis l'Italie, n'ont pu fournir, pendant la première période de la guerre, des contingents, proportionnellement à leur population,

1. Voir la *Première année, 40e Semaine*, p. 342 et 343, et *Deuxième année, 56e Semaine*, p. 34 et 35.

aussi considérables que l'Allemagne et ses alliés. Mais graduellement, même en Angleterre et en Russie, sans doute aussi prochainement en Italie, la proportion des effectifs militaires au nombre des habitants s'accroît et s'accroîtra de plus en plus. L'incontestable et très notable supériorité de la capacité de renouvellement des forces exercera sur la seconde partie de la guerre, en faveur du groupe de la Quadruple-Entente, une influence qu'elle n'a pu exercer pendant la première partie.

L'infériorité de préparation à la guerre chez les nations idéalistes, presque idéologues, de l'occident de l'Europe et en Russie, relativement à la préparation allemande et austro-hongroise, a éclaté de toute part pendant la première partie de la guerre. L'expérience de la lutte de tranchées nous a complètement manqué au début; puis, sauf l'excellence de notre canon de campagne, le fameux 75, tout le reste de notre matériel, artillerie lourde, munitions, camions automobiles, etc., était insuffisant ou défectueux. Que, dans ces conditions d'impréparation relative où se trouvaient les peuples de la Quadruple-Entente, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, qui, depuis près d'un demi-siècle, avaient poussé la préparation au plus haut degré de perfectionnement, ne soient pas arrivées à les terrasser, en disloquant complètement leurs armées, c'est la preuve certaine que les Allemands et leurs alliés ne peuvent obtenir la victoire.

Aujourd'hui, les nations de l'Entente possèdent un matériel de plus en plus abondant et adapté aux conditions de la lutte; elles ne le possèdent que depuis quelques mois ou quelques semaines. L'admirable retraite des Russes depuis le mois de mai n'a été due, l'expérience des derniers deux mois l'a démontré, qu'au manque de munitions; depuis qu'ils ont celles-ci en suffisance, ils ont, en ces deux derniers mois, non seulement contenu les Allemands et les Austro-Hongrois, mais ils leur ont infligé des revers sensibles et les ont

contraints à des reculs sur les points principaux de leur front.

Nous-mêmes, ce n'est guère que depuis l'été que nous commençons à être convenablement pourvus de grosse artillerie et de munitions. Ce n'est qu'aux mois de juin et de juillet que l'on a ramené dans les usines de production d'armements les ouvriers spécialistes qu'un sentiment outré d'égalité immobilisait sur le front.

A plus forte raison, l'Angleterre commence-t-elle seulement à prendre graduellement la disposition des forces terrestres qu'elle n'a pensé à constituer qu'après la déclaration de guerre. Les 4 millions de soldats dont parlait ces jours derniers lord Kitchener, et qui comprennent, sans doute, les contingents coloniaux, ne seront prêts, lui-même l'a déclaré, qu'en mars 1916. Le Canada, on le sait, a décidé de porter ses contingents à 250.000 hommes, et l'Australie les siens à 300.000; mais il faut le temps de former les très nombreuses recrues récentes.

Il est, toutefois, certains avantages appréciables, tout en étant d'ordre secondaire, que jusqu'ici détiennent nos ennemis, et qui leur ont permis certains succès; nous pouvons très bien réaliser nous-mêmes le plus important de ces avantages et, par conséquent, annuler le leur.

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie forment un ensemble contigu de populations et de territoires, et elles n'étaient séparées que par une petite distance de la Bulgarie et de la Turquie. La France, l'Angleterre et l'Italie, au contraire, sont séparées de la Russie par d'énormes et infranchissables espaces; il en résulte que l'unité d'action a été très facilement réalisée par le groupe de belligérants ennemis, et qu'il l'est malaisément par le nôtre. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, les deux empires du Centre, forment une même masse compacte; elles ont le bénéfice de lignes de communications intérieures; elles peuvent transporter rapide-

ment les troupes d'un front à l'autre. Cela ne va pas sans certains inconvénients; ainsi, après la bataille de Charleroi, où l'Allemagne s'imagina avoir terrassé la France, elle transporta un certain nombre de corps d'armée contre les Russes qui progressaient dans la Prusse orientale, et cela facilita notre grande victoire de la Marne. De même, quand elle arracha au front russe l'armée de Mackensen et l'envoya écraser la Serbie, cet affaiblissement du front allemand en Russie permit aux Russes de reprendre l'avantage, d'une façon sérieuse et continue, sur la plus grande partie de leurs lignes et de constituer une puissante armée, de 300.000 hommes, dit-on, en Bessarabie, que le tsar et son fils viennent d'inspecter.

Le plus sérieux avantage que possède le groupe adverse de belligérants, mais qu'il dépend de nous de neutraliser, c'est l'absolue unité de direction des forces; elles sont toutes, chez nos ennemis, d'une manière complète, dans les mains de l'empereur allemand, qui décide et prononce souverainement à lui seul. Les alliés de l'Allemagne sont devenus littéralement ses vassaux, tandis que les nations de la Quadruple-Entente restent, les unes à l'égard des autres, sur le pied de la plus stricte égalité.

Il faut bien constater que, malheureusement, les forces de la Quadruple-Entente n'agissent pas avec une suffisante coordination, avec la nécessaire décision. On cherche à obvier à ces inconvénients : le général Joffre s'est rendu naguère à Londres, et sur le front italien; lord Kitchener est venu à Paris et à Rome; le général italien Porro a visité les autorités militaires à Paris; actuellement, le général russe Jilinsky est à Paris en mission, et son collègue, l'amiral Roussine, est en mission à Londres. Il importe qu'une coordination méthodique s'établisse entre les plans et les mouvements des armées de l'Entente.

On a eu la preuve regrettable du défaut de coordina-

tion et de décision dans la campagne qui vient de si mal tourner en Serbie. Nous avons reproduit, il y a huit jours, parmi nos *Notes diverses concernant la guerre*, le *memorandum* du *Times*, relatif aux hésitations et aux retards des Alliés touchant l'expédition de Salonique[1]. Demandés le 25 septembre par le ministre de Grèce, M. Vénizélos, les corps expéditionnaires, le français le premier, ensuite l'anglais, ne sont arrivés que tardivement; ils sont encore très incomplets et n'ont pu fournir une aide vraiment efficace aux intrépides armées serbes. Si, ne serait-ce qu'à la date du 9 au 10 novembre, nous eussions eu, Français et Anglais réunis, 180.000 à 200.000 hommes à Salonique et en Macédoine, on eût certainement contraint les Bulgares à évacuer Uskub, on eût établi la jonction avec les armées serbes, sauvé celles-ci et conservé la Macédoine et une bonne partie de la Serbie.

Voici qu'aujourd'hui, au contraire, les neuf dixièmes probablement du territoire serbe sont occupés par les Allemands, les Austro-Hongrois et les Bulgares; la jonction n'a pu s'établir entre les Serbes et nous; les armées serbes se replient en Albanie; cette contrée elle-même et le Monténégro sont menacés par les Austro-Hongrois. Nous avons, sans doute, prêté une aide, dans une certaine mesure utile, aux héroïques Serbes au col de Babouna, et, en immobilisant sur notre front 80.000 Bulgares, nous avons préservé de la complète destruction nos valeureux alliés balkaniques. Mais les voilà maintenant en Albanie; nous-mêmes, faute d'effectifs suffisants et n'ayant à Salonique qu'une base politiquement et militairement incertaine, nous avons dû évacuer la rive gauche de la Cerna et nous mettre sur la défensive.

La position, certes, peut être rétablie; mais les hésitations et les retards l'ont rendue très préoccupante. On ignore quel est l'état des armées serbes entrées en

1. Voir l'*Économiste français* du 27 novembre 1915, p. 700.

Albanie ou s'y dirigeant. Les Allemands, dans leurs communiqués, prétendent avoir, eux et leurs alliés, fait 100.000 Serbes prisonniers ; il convient, sans doute, d'en rabattre. Les critiques militaires allemands estiment à 75.000 hommes l'armée serbe du nord entrée en Albanie, ce qui, avec les troupes serbes du sud qui prennent la même direction, porterait les effectifs totaux à tout au plus une centaine de mille hommes. On estime, de notre côté, à 150.000 hommes environ les troupes serbes qui pourraient encore tenir la campagne. Notons que les armées allemandes, austro-hongroises et bulgares, malgré leur énorme supériorité de forces, n'ont pas réussi l'encerclement qu'elles méditaient et qu'elles annonçaient. Si l'Italie se hâtait d'envoyer 120.000 hommes en Albanie, cela constituerait, en addition aux troupes serbes, une force considérable qui permettrait de reprendre, avec de grandes chances de succès, l'offensive dans la région de l'ouest de la Serbie. A plus forte raison en serait-il ainsi si l'armée russe de 200.000 à 300.000 hommes constituée en Bessarabie pouvait, par une voie quelconque, pénétrer en Bulgarie.

Quant aux troupes franco-anglaises, qu'il est nécessaire de renforcer en les élevant et les maintenant au moins à 200.000 hommes, elles sauvegardent Salonique, ce qui est un grand point. Il ne peut être question, quoi qu'en disent certains, de renoncer à l'occupation de ce port magistral, qui domine la mer Egée. Il est urgent que les troupes françaises et anglaises obtiennent pour elles de la Grèce, pendant la guerre, l'occupation exclusive de même que la disposition absolue du port de Salonique, de toute la région environnante, du chemin de fer, des routes, et que tous ces postes soient évacués par l'armée grecque. Malheureusement, le gouvernement hellénique, malgré ses déclarations conciliantes et amicales, se complaît dans des mesures dilatoires qui ne peuvent être tolérées. On annonce même qu'elles se transforment en un refus pur et simple. Les puissances

de l'Entente doivent recourir, sans aucun retard, aux moyens décisifs de pression pour triompher de ces atermoiements ou de cette résistance. Nous conserverons aux Grecs Salonique, que les Austro-Hongrois ou les Bulgares leur prendraient; c'est bien le moins qu'ils nous en laissent possesseurs et maîtres pendant la durée des opérations de guerre. Serait-il donc dans la destinée des puissances idéalistes de l'occident de l'Europe de se laisser perpétuellement berner par de petits gouvernements ambitieux et retors?

Rien ne s'est passé de capital sur le front occidental, où sévissent toujours des combats d'artillerie.

Sur le front oriental, les Russes consolident leurs succès et leurs progrès, aux environs de Riga et de Dwinsk; ils ont pris des faubourgs d'Illoukxt; leur situation est bonne aussi sur le Styr et le reste du front. Nos alliés ont un nouveau théâtre de guerre, petite guerre il est vrai, la Perse, où, par une aventure extraordinaire, la gendarmerie, conduite par des officiers neutres, vient de s'insurger contre le gouvernement et de se déclarer pour les Turcs et les Allemands.

Les Italiens pressent de plus en plus Gorizia.

La piraterie allemande, non pas de plein gré, paraît avoir disparu de la mer du Nord, de la Manche et de l'océan Atlantique. A peine annonce-t-on, dans cette vaste zone, un torpillage de temps à autre. L'Amirauté britannique a cessé, faute d'objet, de publier « la semaine des sous-marins ». La piraterie allemande, évincée de l'ancien théâtre où elle s'épanouissait, s'est réfugiée dans la Méditerranée, où elle rencontre moins d'obstacles, et elle y fait quelques ravages; c'est ainsi qu'elle vient de couler trois bateaux de commerce dans la Méditerranée : l'*Algérien*, de 1.713 tonnes; l'*Omara*, petit bateau datant de 1872, l'un et l'autre français, et le *Tanis*, de 3.655 tonnes, navire britannique.

Les aviateurs français et anglais ont fait et réussi un certain nombre de raids importants. Notamment, dans

la mer du Nord, un avion, monté par le pilote aérien anglais Vinay et l'observateur français de Sinçay, vient de couler, au large de Nieuport, un sous-marin allemand.

Trois Parlements viennent de se rouvrir, dans deux pays belligérants et dans un pays neutre : en Italie, en Allemagne et en Roumanie.

En cette dernière contrée, le discours royal rappelle et sanctionne la politique de neutralité stricte que le gouvernement roumain dit entendre suivre. Cette neutralité sera-t-elle éternelle? Il est curieux de noter qu'il vient de se constituer ouvertement en Roumanie une ligue germanophile, qui lance une proclamation, signée par M. Marguilhoman, ancien ministre, et quelques autres personnes notoires, où on lit :

> La politique traditionnelle de la Roumanie veut qu'elle se range aux côtés des Empires centraux, pour conquérir la Bessarabie.
>
> En ce faisant, la Roumanie suivrait sa politique. Elle en a la possibilité, et devrait le faire aussi vite que possible, pour que la fin de la guerre trouve déjà la Roumanie agrandie.

Il est permis de croire que cette politique ne prévaudra pas à Bucarest. Que la Roumanie aille vouloir conquérir des territoires sur un Etat colosse, qui compte actuellement 170 millions d'habitants et qui en aura plus de 250 millions vers le milieu du siècle, ce serait, de sa part, un véritable suicide, soit immédiat, soit à terme non distant.

Les indécisions de notre politique éprouvent fort nos amis neutres. Quant aux grands neutres, l'immense majorité de la population des Etats-Unis est toujours avec nous : elle est scandalisée et irritée par les révélations du procès contre les agissements criminels ou délictueux des Germano-Américains. Le président Wilson qui cherche à réprimer ces attentats contre sa souveraineté, reste dans les procédés dilatoires quand il s'agit de l'Allemagne : c'est ainsi qu'il vient d'envoyer à

Vienne, à propos du torpillage de l'*Ancona*, le questionnaire suivant :

1. Le sous-marin qui a bombardé le paquebot et qui battait pavillon autrichien était-il monté par un équipage autrichien?
2. Quelles instructions les commandants des submersibles autrichiens ont-ils reçues?
3. Quelle était la justification d'une attaque dirigée contre un paquebot qui faisait route pour l'Amérique, et non pour l'Italie?
4. Le submersible a-t-il fait feu sans avoir avisé le paquebot préalablement?
5. L'*Ancona* s'est-il arrêté dès le premier coup de feu?
6. Combien de temps a-t-on accordé aux passagers pour se sauver?
7. Qu'a fait le submersible autrichien lorsque les passagers descendirent dans les chaloupes?
8. Le sous-marin a-t-il bombardé le vapeur quand les passagers étaient encore à bord?

Il fut un temps où le président Wilson niait d'une façon absolue aux sous-marins la faculté de couler un navire de commerce.

Une observation importante à faire : les puissances idéalistes de l'occident de l'Europe ont presque partout, chez les neutres, les sympathies des populations; mais les gouvernements hésitent à les suivre.

Le président du Parlement allemand a prononcé un discours dithyrambique sur la situation des armées allemandes et les forces de résistance du pays. Il est bon de rapprocher de cette harangue celle que faisait, il y a six mois, au Landtag (Diète) de Berlin, le président de ce corps, où il annonçait l'anéantissement des armées russes[1].

Le Parlement français, après deux grands discours du président du conseil, M. Briand, et du général Galliéni, ministre de la guerre, a voté à l'unanimité, moins une demi-douzaine de voix, l'incorporation de la classe 1917 pour le 5 janvier 1916, afin de laisser ces jeunes gens

1. Voir *Première année, 48e Semaine*, p. 439.

passer en famille les fêtes de Noël et du jour de l'an. Le général Galliéni a expliqué qu'il faut quatre mois pour préparer un soldat; il a ajouté que la classe 1916 est encore dans les dépôts. On voit que nous préparons les réserves d'hommes. On sait l'enthousiasme avec lequel cette vaillante jeunesse accourt sous les drapeaux.

Une grande et heureuse nouvelle nous arrive de Rome. Le gouvernement italien a déclaré au Parlement, le 1er décembre, par la voix de M. Sonnino, ministre des affaires étrangères, que l'Italie vient d'adhérer au pacte de Londres du 5 septembre 1914, par lequel les membres de l'Entente s'interdisent de faire une paix séparée. Voici les paroles mêmes de M. Sonnino :

> Cette action en plein accord, qui a été poursuivie pendant plusieurs mois, dans la guerre aussi bien que dans les négociations, nous a persuadés de la nécessité de donner un témoignage public et solennel de la solidarité qui existe entre les Alliés par une déclaration commune des cinq puissances, qui renouvelle celle intervenue entre la France, la Grande-Bretagne et la Russie, le 5 septembre 1914, à laquelle dans la suite le Japon a adhéré; cet acte formel de notre adhésion a déjà été signé à Londres.

C'est une réponse opportune et éclatante aux invites allemandes qui venaient encore de s'afficher, ces jours derniers, dans le discours du président du Reichstag. Une aussi formelle et solennelle déclaration devrait éclairer les neutres et leur montrer la voie.

SOIXANTE ET ONZIÈME SEMAINE

Du 3 au 9 décembre 1915.

Adhésion de l'Italie à la convention de Londres du 5 septembre 1914, par laquelle les membres de l'Entente s'interdisent toute paix séparée.
Le général Joffre, jusqu'ici « commandant en chef des armées du Nord-Est, » est « constitué commandant en chef des armées françaises ».
Conseil de guerre à Paris entre les représentants de toutes les armées de l'Entente.
Conférence d'hommes d'Etat franco-anglais à Calais.
Débâcle des Serbes. — Invasion du Monténégro par les Autrichiens. — Bombardement de Saint-Jean-de-Medua par une escadre autrichienne.
Interview de M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris.
Les hésitations de l'Angleterre et de la France sont mises à profit par le roi Constantin de Grèce ; ses *interviews*.
Déclaration du maréchal von Hindenburg.
La situation en Mésopotamie. — Recul de la colonne anglaise après son avance tout près de Bagdad.
Récapitulation des pertes britanniques sur tous les fronts.
La piraterie teutonne : le mois des sous-marins.
Discours de M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'État des munitions, pour l'anniversaire de la bataille de Champigny.
Élection caractéristique en Angleterre, dans un district ouvrier, d'un membre de la Chambre des communes.
Intrigues et forfaits allemands aux Etats-Unis ; leur répression.
Message du président Wilson flétrissant les crimes des Germano-Américains.
Accueil enthousiaste fait à Paris aux fusiliers marins qui se sont illustrés à Dixmude.
L'apport d'or à la Banque de France depuis la fin de mai 1915.

La semaine dernière nous avait appris que le gouvernement italien a adhéré, le 30 novembre 1915, à la convention de Londres du 5 septembre 1914, par laquelle les membres de la Quadruple-Entente s'interdisent toute paix séparée. Cette adhésion, pour revêtir

plus de solennité, a été faite par un renouvellement signé des représentants de tous les membres de l'Entente, ce qui lui donne une consécration nouvelle[1]. Le Parlement italien, après une intéressante discussion, a approuvé à une énorme majorité, 405 voix contre 48, la déclaration du gouvernement.

Nous nous étendions, il y a huit jours, sur la nécessité de donner plus de cohésion et de rapidité aux actions des membres de la Quadruple-Entente qui sont disséminées sur de nombreux théâtres, fort éloignés les uns des autres. Des mesures viennent d'être prises en vue de réaliser cette unité et cette rapidité d'action.

La première de ces mesures, en date du 2 décembre, par un décret rendu sur la proposition du ministre de la guerre, le général Galliéni, concerne la France. Le général Joffre, jusqu'ici « commandant en chef des armées du Nord-Est », est constitué désormais « commandant en chef des armées françaises », réserve faite du Maroc et des colonies. Cette décision, quoique critiquée par un petit nombre, a reçu l'approbation générale. Il est clair que le seul moyen de coordonner notre action aux Dardanelles et à Salonique ou sur d'autres théâtres

1. Voici le texte du nouvel engagement; il porte la date du 30 novembre 1915, et non du 1er décembre, comme il avait été dit d'abord; il porte la signature du ministre britannique des affaires étrangères et celles des ambassadeurs à Londres des quatre autres puissances :

Le gouvernement italien a décidé d'adhérer à la déclaration de Londres entre les gouvernements britannique, français et russe, signée à Londres le 5 septembre 1914, déclaration à laquelle le gouvernement japonais a adhéré le 19 octobre 1915, et ainsi conçue :

« Les gouvernements britannique, français, italien, japonais et russe se sont mutuellement engagés à ne pas conclure de paix séparée au cours de la présente guerre.

« Les cinq gouvernements sont d'accord pour dire que, lorsque les conditions de paix viendront en discussion, aucun des alliés ne demandera des conditions de paix sans l'agrément préalable des autres alliés. »

En foi de quoi les soussignés ont signé la présente déclaration, à laquelle ils ont apposé leur sceau.

Fait à Londres en cinq originaux, le 30 novembre 1915.

E. Grey, Paul Cambon, Imperiali,
Inouyé, Benckendorff.

éventuels avec notre action sur notre front principal en France, consiste à faire d'un seul homme de guerre l'arbitre souverain de la répartition des forces et de la direction. Le général Joffre, par ses remarquables succès dans le passé, par la confiance unanime qu'il inspire au pays, était seul indiqué pour cette haute et souveraine mission. Lui seul est en état de savoir quelles troupes on peut, sans danger, prélever sur notre front principal pour les fronts secondaires, importants cependant, et l'extension que ces derniers comportent.

Cette décision a été promptement suivie de conseils de guerre entre les représentants de toutes les armées de la Quadruple-Entente. C'est ainsi que trois réunions, à l'heure présente, ont été tenues en France, sous la présidence du général Joffre, auxquelles assistaient les représentants militaires des Alliés : France, Grande-Bretagne, Italie, Russie, Belgique, Serbie, à savoir le général Joffre; le général anglais Murray, qui fut remplacé à la deuxième réunion par le maréchal French; le général italien Porro; le général Gilinsky (Russie); le général Wiellemans (Belgique); le colonel Stefanovitch (Serbie). Ces réunions ont dû notamment s'occuper de la grave question de l'action des puissances de l'Entente à Salonique, en Albanie et en Turquie.

Quelques jours auparavant, une conférence d'hommes d'État franco-anglais s'était tenue, le samedi 4 décembre, à Calais : le premier ministre britannique, M. Asquith, M. Balfour, ministre de la marine, lord Kitchener, M. Briand, notre premier ministre, le général Galliéni, l'amiral Lacaze, le général Joffre et quelques hauts fonctionnaires ou militaires chefs de service, de part et d'autre, y prirent part.

Puissent de toutes ces réunions sortir des résolutions nettes et positives! Ce n'est pas, en effet, de colloques prolongés que nous avons besoin, c'est de décisions fermes, claires et rapides.

Ce qui vient de se passer dans les Balkans en fournit

la triste preuve. Nous n'avons cessé, depuis le coup de Jarnac bulgare, de pousser les puissances de l'Entente à une action immédiate et large dans les Balkans. On sait quelles ont été les hésitations et les lenteurs accumulées. Il en est résulté que la Serbie est actuellement en totalité perdue. Les héroïques Serbes ont lutté pendant près de deux mois, du 6 octobre au 1er décembre, souffrant non seulement des attaques de l'ennemi, surtout de son énorme artillerie, mais encore de la faim et du manque de munitions. Leur dernier boulevard, Monastir, a dû être abandonné par eux à cette date ; cette ville est occupée aujourd'hui conjointement, annonce-t-on, par les Allemands et les Bulgares. Les Serbes se sont repliés en Albanie, y emmenant des dizaines de mille prisonniers autrichiens, capturés dans la campagne précédente. Nous n'avons pu leur prêter, les troupes franco-anglaises étant insuffisantes, qu'une aide intermittente et très restreinte. Nous-mêmes avons dû nous replier sur la rive gauche de la Tserna, où, attaqués de trois côtés par les Bulgares, nous les repoussons énergiquement en leur infligeant de très grosses pertes. Un bataillon serbe, fort de 800 hommes, a seul pu jusqu'ici rejoindre le corps anglo-français et vient d'être passé en revue par le général Sarrail; on le dit en bonne forme militaire.

Les armées autrichiennes envahissent le Monténégro; l'Albanie elle-même et Scutari sont menacés. En même temps, une escadre autrichienne, composée d'un croiseur et de sept contre-torpilleurs, a réussi à sortir dans l'Adriatique, à bombarder Saint-Jean-de-Medua et à couler deux vapeurs, dont un italien, ainsi que dix voiliers monténégrins chargés de vivres; un de nos sous-marins, le *Fresnel,* vient d'être détruit par un navire de guerre austro-hongrois.

Voilà les fruits, certes amers, de l'action incohérente et insuffisante de la Quadruple-Entente dans les pays balkaniques.

La situation s'est ainsi sur ce théâtre singulièrement aggravée. Il serait excessif de dire qu'elle soit perdue. Il semble, au contraire, qu'avec de la résolution elle pourrait être rétablie. Un représentant du journal *le Temps* vient d'avoir une *interview* avec M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris[1]; ce diplomate plein d'expérience et de jugement, tout en déplorant le sort, digne d'autant de pitié que d'admiration, des armées serbes, déclare qu'elles ont été « obligées de se replier en ménageant le gros des troupes pour des jours meilleurs ». Il ajoute que « ces jours meilleurs, il ne dépend que des Alliés de les voir bientôt ». Qu'on aide les Serbes, et « des montagnes du Monténégro et de l'Albanie on verra ressurgir de nouveau une armée d'au moins 200.000 hommes ».

Voilà une ressource précieuse, non pas immédiate, sans doute, mais pour un temps prochain, deux ou trois mois peut-être. Si l'on portait à 220.000 ou 240.000 hommes les forces franco-anglaises à Salonique et que l'Italie envoyât 120.000 hommes en Albanie, sans aucun retard, il semble bien que la situation pût être rétablie et sauvée dans les Balkans.

Si, au contraire, on abandonne les Serbes et Salonique, c'est 200.000 hommes d'excellentes troupes serbes, capables de reprendre dans quelque temps la campagne, qui nous feront défaut. Puis, n'a-t-on pas à craindre que, même après une paix favorable pour les puissances de l'Entente, toutes les nations des Balkans, impressionnées par la désertion des puissances occidentales, ne deviennent, volontaires ou contraintes, les clientes et les vassales de l'Allemagne?

Les hésitations de la France et de l'Angleterre sont mises à profit par le roi Constantin de Grèce pour ajourner la réponse aux demandes que nous formulons à Athènes au sujet de notre situation à Salonique. Deux

1. Le *Temps* du 7 décembre 1915, p. 4.

interviews accordées par ce monarque en témoignent : l'une, sur un ton diplomatique, à un représentant du *Times;* l'autre, sur un ton plus libre et plus corsé, au représentant de l'*Associated Press*, de New-York.

On ne signale aucun événement ou même incident notable sur les théâtres principaux de la guerre : sur le front occidental, ce sont toujours des combats, plus ou moins intenses, d'artillerie et de mines, sans résultats importants. En Russie, nos alliés consolident leurs progrès récents. Une *interview* allemande prête au maréchal de Hindenburg cette déclaration : « La situation est excellente, dans l'est particulièrement, où l'armée allemande a atteint la ligne stratégique la plus favorable qu'on puisse concevoir. » Voilà une fanfaronnade, car les Allemands, après deux mois d'efforts, n'ont pu prendre ni Riga ni Dwinsk et ont dû même reculer leurs lignes dans les dernières semaines.

Les Italiens pressent de plus en plus Gorizia.

Sur un théâtre secondaire, en Mésopotamie, les Anglais, après une marche très audacieuse et jusque-là couronnée de succès, ont éprouvé un revers pénible. Ils s'étaient avancés le long du Tigre, jusqu'à Ctésiphon, à une trentaine de kilomètres de Bagdad et à 770 kilomètres de la mer; ils y ont été surpris par des forces turques énormément supérieures, qu'avait amenées le célèbre chemin de fer de Bagdad; ils y ont perdu, d'après les déclarations qui viennent d'être faites à la Chambre des communes, 4.587 hommes, dont 643 tués et 594 disparus, auxquels il faut ajouter une perte de 300 hommes pendant la retraite, leur repli s'étant effectué à Kout-el-Amara, à 125 kilomètres au sud de Ctésiphon. Il a été déclaré à la Chambre des communes que des renforts ont été immédiatement envoyés en Mésopotamie; cet échec anglais sera exploité contre la Quadruple-Entente en Perse et dans toute l'Asie. C'est une raison de plus pour avoir une action ferme et méthodique à Salonique et en Turquie.

Les pertes qu'ont subies nos alliés anglais, depuis le début des hostilités jusqu'à la date du 9 novembre, viennent d'être communiquées par M. Asquith au Parlement ; elles témoignent de la vaillance de ces troupes :

Le total des pertes anglaises, à la date du 9 novembre, atteint le chiffre de 510.230.

La précédente liste, arrêtée au 29 octobre, donnait comme pertes 493.394.

Les pertes au 9 novembre se décomposent ainsi :

Officiers tués ou décédés	6.940
Soldats tués ou décédés	102.783
Officiers blessés	13.112
Soldats blessés	317.138
Officiers disparus	2.067
Soldats disparus	68.190

Il résulte de ces chiffres que 22.119 officiers ont été tués ou blessés, et 488.111 militaires de tous grades tués ou blessés.

Si l'on examine les pertes par région, on a :

France. — Officiers tués ou décédés, 4.620 ; soldats tués ou décédés, 69.272 ; officiers blessés, 9.754 ; soldats blessés, 240.283 ; officiers disparus, 1.583 ; soldats disparus, 54.446. Total en France, 379.958.

Méditerranée. — Officiers tués ou décédés, 1.504 ; soldats tués ou décédés, 21.531 ; officiers blessés, 2.860 ; soldats blessés, 70.148 ; officiers disparus, 356 ; soldats disparus, 10.211. Total pour la Méditerranée, 106.610.

Autres théâtres de la guerre. — Officiers tués ou décédés, 227 ; soldats tués ou décédés, 2.052 ; officiers blessés, 337 ; soldats blessés, 5.587 ; officiers disparus, 76 ; soldats disparus, 3.223. Total pour les divers théâtres, 11.502.

Marine, en tous lieux. — Officiers tués ou décédés, 589 ; soldats tués ou décédés, 9.928 ; officiers blessés, 161 ; soldats blessés, 1.120 ; officiers disparus, 52 ; soldats disparus, 310. Total pour la marine, 12.160.

Voici les listes successives des pertes britanniques, publiées depuis le début de la guerre :

Au 31 octobre 1914	57.006
Au 4 février 1915	104.000
Au 11 avril 1915	139.347
Au 31 mai 1915	258.069
Au 18 juillet 1915	321.889
Au 21 août 1915	381.982
Au 29 octobre 1915	493.294
Au 9 novembre 1915	510.230

Ces tableaux méritent quelques commentaires : le chiffre des tués ou décédés, officiers et soldats, est, en nombre rond, de 110.000, et celui des disparus d'un peu plus de 70.000; en admettant que la moitié des blessés puisse reprendre du service, les pertes définitives ressortent à 345.000 hommes, officiers compris. D'autre part, le nombre des pertes effectuées en France représente un peu plus de 74 p. 100, disons les trois quarts des pertes totales.

La piraterie teutonne sur mer continue de se donner carrière, mais avec des résultats beaucoup plus restreints que naguère. D'après le rapport du *Board of Trade,* pour le mois de novembre, les pertes de navires anglais, du fait des sous-marins, auraient été de vingt vapeurs, d'une jauge de 48.528 tonnes; il y aurait eu de nombreuses vies humaines perdues dans ces torpillages, notamment 315 sur le *Ramazan* et 167 sur la *Marquette.* Dans chacun des mois d'été, les sous-marins avaient coulé un nombre de navires double ou triple[1]. Au taux de 48.000 tonnes par mois, qui est celui de novembre, on n'arriverait en une année entière qu'au chiffre de 576.000 tonnes détruites par sous-marins, soit moins de 3 p. 100 de l'ensemble de la marine britannique[2].

Le Parlement allemand, qui vient de se rouvrir, aura à discuter sur une question d'une fraction du parti socialiste relative aux conditions de la paix future. Toute la presse allemande, depuis déjà plusieurs mois, traite quotidiennement de la paix. Il est à noter que

1. Dans le mois d'août, la marine marchande britannique avait perdu, du chef des sous-marins allemands, 67 vapeurs jaugeant 154.587 tonnes et 36 voiliers jaugeant 7.408 tonnes; mais c'était le mois du torpillage de l'*Arabic* (15.801 tonnes), du *Royal-Edward* (11.117 tonnes) et de quelques autres grands navires : on sait que, depuis l'automne, les sous-marins teutons ont presque disparu de la Manche.

2. Le tonnage total (*gross tonnage*) de la marine marchande britannique est porté pour 19.179.177 tonnes en 1912 et devait dépasser 20 millions de tonnes en 1914 (*Statistical Abstract for the United Kingdom*, 1913, page 326).

l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie sont les seuls pays où la paix future donne lieu à des discussions; c'est donc qu'ils se sentent bien fatigués ou bien anxieux pour la suite de la guerre.

En France et en Angleterre, on ne parle aucunement de paix; c'est seulement pour répondre à toutes ces insinuations allemandes que, de temps en temps, un de nos hommes d'Etat y fait une rapide allusion : ainsi, le 5 décembre, à un discours pour l'anniversaire de la bataille de Champigny, M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'état des munitions au ministère de la guerre et député socialiste, a déclaré : « Pas de paix avant que nos frères infortunés, belges et serbes, soient assurés de retrouver leur foyer dans la fierté de leur indépendance. »

En Angleterre, il y a quelques semaines, dans un district minier, en une élection pour remplacer M. Keir Hardie, pacifiste exalté, un candidat était élu qui déclarait accepter, si cela était nécessaire, le service militaire obligatoire.

Il se fait, aux États-Unis, un mouvement général de protestation contre les crimes allemands. On s'aperçoit que les Allemands, soit munis d'une position officielle, soit simples particuliers, aidés de Germano-Américains, agissent aux Etats-Unis avec un débordant cynisme. Le procès de la Société de navigation la Hamburg Amerika Linie, où plusieurs Allemands notables furent condamnés à un an ou dix-huit mois de prison, a soulevé l'indignation générale. Le flegmatique président Wilson, lui-même, a dû faire un message où il s'en prend, en termes virulents, aux Germano-Américains :

Il est, je rougis de l'avouer, dit-il, des citoyens américains nés sur un autre sol, mais auxquels nos généreuses lois de naturalisation ont pleinement conféré toutes les libertés en Amérique, qui ont versé le poison et la trahison dans les artères mêmes de notre vie nationale, et qui ont cherché à jeter le discrédit sur l'autorité et la bonne réputation de notre gouvernement, à détruire

nos industries dès qu'ils croyaient que cette destruction pouvait servir leurs projets de vengeance, à abaisser notre politique à des usages d'intrigue étrangère.

Le nombre de ces citoyens est infime, comparé au nombre total de ces robustes immigrés issus d'une virile souche étrangère qui ont, dans les générations récentes, enrichi le sang de notre nation. Ce nombre est assez grand, cependant, pour avoir déversé sur nous une honte profonde et pour avoir rendu nécessaire que nous ayons promptement recours à des moyens fournis par la loi afin de les guérir de leur maladie dangereuse...

Mais la chose inconcevable et ignoble est devenue une réalité, et nous ne possédons pas de lois fédérales capables de la combattre efficacement. Je vous demande, d'une manière pressante, de voter des lois de cette nature le plus promptement possible; ce faisant, je le sens, je vous demande seulement de sauver l'honneur de la nation et notre respect de nous-mêmes. De tels êtres que font agir la colère, l'infidélité au serment et les sentiments anarchiques doivent être anéantis. Ils ne sont pas nombreux ; mais ils sont infiniment malfaisants, et les pouvoirs publics doivent être immédiatement à même de mettre la main sur eux.

C'est en ces paroles vengeresses que le président Wilson stigmatise les forfaits des Américano-Germains. En même temps, il demande à l'Allemagne le rappel des attachés von Papen et Boy Ed, l'un militaire, l'autre naval, à l'ambassade allemande près des Etats-Unis.

Du Mexique à la Perse, avec une invention et une persévérance diaboliques, l'Allemagne travaille à corrompre les administrations et l'opinion et à susciter des désordres qui lui soient favorables.

Notons, en finissant, l'accueil enthousiaste que la population de Paris vient de faire au 1er bataillon du 1er régiment des fusiliers marins qui se sont couverts de gloire sur les bords de l'Yser, à Dixmude. Notons aussi que les souscripteurs à notre grand emprunt national viennent, dans la semaine écoulée, de verser encore 62 millions d'or, soit 104 millions d'or en quinze jours, et 1.200 millions d'or depuis la fin de mai. Ainsi se manifestent partout en France, sur le front et, suivant une pittoresque expression nouvelle, *sur la nuque* (parmi les civils), la confiance, l'entrain et le dévouement.

SOIXANTE-DOUZIÈME SEMAINE

Du 10 au 16 décembre 1915.

Session du Parlement allemand : déclaration du groupe socialiste qu'« ils ne veulent *naturellement* rien savoir de la cession de l'Alsace-Lorraine ».
Affirmation du chancelier que l'Allemagne devra exiger des « garanties ». — Forfanteries de son discours. — Le parti allemand du centre (parti catholique) et le parti radical allemand se prononcent pour des annexions.
Les troupes serbes ont évacué la Serbie. — Nécessité pour l'Entente de maintenir une base solide à Salonique.
Combats d'artillerie sur le front occidental.
Le calme hivernal règne sur le front russe européen.
Succès des Russes en Perse.
Raids des aviateurs de l'Entente.
Intrigues allemandes sur toute la surface du globe, notamment en Chine.
Note sévère du président Wilson à l'Autriche au sujet du torpillage de l'*Ancona*. — Les Etats-Unis demandent le rappel du consul austro-hongrois à New-York. — Lettre de l'ancien président Taft, flétrissant la cupidité et la férocité de l'Allemagne.
Mémoire accablant d'une commission présidée par lord Bryce sur l'extermination des Arméniens par les Turcs.
Mesures critiquables prises par le Parlement français.
Le général de Castelnau est nommé major général des armées du Nord et de l'Est.
Explosion des ateliers de pyrotechnie belge à Graville-Sainte-Honorine, près du Havre.
Résultats de la campagne de recrutement de lord Derby en Angleterre.
Considérables apports d'or à la Banque de France.

Nous annoncions, il y a huit jours, la réunion du Parlement allemand où devait se discuter une interpellation de députés socialistes sur la paix. Peu de chose à dire des interpellateurs, sinon qu'ils ont déclaré, notamment

l'introducteur de l'interpellation, le député démocrate-socialiste Scheidemann, qu'ils « ne veulent *naturellement* rien savoir de la cession de l'Alsace-Lorraine ». Rappelons que cela les distingue nettement des vieux socialistes allemands, Bebel et l'ancien Liebknecht, qui, en 1871, respectant le droit des peuples, protestèrent hautement contre l'annexion des provinces arrachées par la force à la France. Le chancelier de Bethmann-Holweg, en réponse aux interrogations convenues des socialistes gouvernementaux, ses compères, a prononcé un discours qui, sans avoir une importance de premier ordre, est intéressant et mérite quelques commentaires.

Il a affirmé, dans un langage sibyllin, qui couvre, cependant, de noirs desseins, que l'Allemagne ne pourrait faire la paix sans stipuler des garanties : « Je ne puis entrer aujourd'hui dans des détails, a-t-il déclaré, et vous dire *quelles garanties le gouvernement exigera, par exemple dans la question belge,* quelles bases il jugera nécessaires pour asseoir ces garanties. » Et il ajoute : « A l'est ou à l'ouest, nos ennemis ne doivent pouvoir s'installer aux portes par lesquelles ils pourraient dès demain nous menacer plus gravement que jusqu'ici. » Il conclut : « La guerre ne pourra s'achever que par une paix qui nous protégera contre le retour de la guerre. » Ainsi, des *garanties,* voilà le terme vague et souple dont se sert le chancelier allemand. Ou cela n'a aucun sens, ou bien cela écarte le retour au *statu quo ante bellum,* qui ne contenait pas ces garanties.

L'Allemagne, à en croire le chancelier, n'éprouve aucun besoin de paix :

> En ce qui concerne notre situation économique, s'écrie-t-il, nous avons des vivres en suffisance et bien répartis.
>
> Il est un fait certain, c'est que nos ennemis payent des prix plus élevés que les nôtres pour les denrées alimentaires de première importance.

Voilà une bien étrange assertion ; elle a un tel carac-

tère d'extravagance qu'il est inutile de la réfuter. Le chancelier ajoute[1], ce qui ne concorde pas exactement avec la déclaration précédente :

Mais nous, nous sommes tous d'accord sur ce fait que nous avons des vivres en suffisance et qu'il ne s'agit que de les répartir intelligemment. On ne peut écraser économiquement un territoire qui s'étend depuis Arras jusqu'en Mésopotamie. De même pour les matières premières, nous sommes pourvus de tout le nécessaire pour une très longue guerre. Et pour ce qui concerne l'épuisement en hommes, la guerre a enseigné jusqu'ici que le nombre seul n'est pas tout.

M. de Bethmann-Holweg se croit déjà maître de la Mésopotamie. Nous n'avons jamais cru, quant à nous, qu'on pût affamer l'Allemagne[2], mais il est certain qu'on la gêne terriblement, et ce n'est pas la Mésopotamie qui lui apportera de grands ravitaillements. Peut-être l'Asie Mineure pourrait-elle lui fournir quelque peu de coton, et la Serbie du cuivre. La Bulgarie pourra lui procurer quelques vivres, et plus encore la Roumanie, qui reste toujours neutre. C'est pour cette raison que nous pressions, il y a quelques mois, la France et l'Angleterre d'acheter toute la récolte disponible de blé de la Roumanie, ce qui eût pu coûter 600 à 700 millions, payables par mensualités, et dont les gouvernements acheteurs auraient trouvé le prix intégralement ou à peu près[3]. Il est regrettable que l'on n'ait pas fait une opération si indiquée et si simple. Quoi qu'il en soit, il demeure certain que l'Allemagne restera très gênée et entravée dans ses approvisionnements de bouche et de toutes sortes.

Le chancelier déclare aussi que l'Allemagne n'est pas plus à court d'hommes que ses adversaires; il est certain, cependant, que les peuples de la Quadruple-

1. Tous ces extraits sont tirés de l'analyse du discours du chancelier allemand parue dans le *Temps* des 11 et 12 décembre.

2. Voir *Première année, 10e Semaine*, p. 83; *36e Semaine*, p. 307, et *48e Semaine*, p. 441 à 444.

3. Voir plus haut, *53e Semaine*.

Entente, en laissant de côté le Japon et les colonies, ont une population beaucoup plus que double de celle de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Turquie et de la Bulgarie, ce qui leur assure une faculté de renouvellement deux ou trois fois plus grande[1]. Aussi, se ravisant, M. de Bethmann-Holweg déclare que « la question des effectifs n'est pas tout ».

La conclusion au discours du chancelier a été fournie par un des principaux membres du Reichstag, M. Spahn, appartenant au parti du centre (parti catholique), mais parlant au nom de tous les partis, excepté les socialistes qui ont interpellé; il s'est exprimé sans ambages[2] :

> Nous attendons l'heure, dit-il, qui rendra possibles les négociations de paix, sauvegardant d'une façon permanente et par tous les moyens, *y compris les acquisitions territoriales nécessaires,* tous les intérêts militaires, économiques et politiques de l'Allemagne dans toute son étendue.

Ce langage est très clair : il est utile de montrer combien l'Allemagne, à son habitude, joue double jeu : d'un côté, par une propagande incessante, qui part de pays neutres, elle suggère qu'elle serait prête à faire une paix honorable ou plutôt, ce qui, il est vrai, comporte peut-être plus qu'une nuance, une paix pleine d'honneur (*ehrenvoll*); d'un autre côté, M. de Bethmann-Holweg déclare, au Reichstag, qu'il faut à l'Allemagne des *garanties pour l'avenir,* et, précisant, l'orateur, chargé de lui répondre au nom du Reichstag, réclame *les acquisitions territoriales nécessaires.*

Cette convoitise de territoires possède encore tous les Allemands : c'est ainsi que le parti radical allemand (*die Fortschrittliche Volkspartei*) vient d'émettre un vœu en faveur des annexions, et de même les représentants de l'industrie du fer.

Si nous mentionnons ces faits, c'est pour réfuter les

1. Voir plus haut, *70e Semaine,* p. 155.
2. Le *Temps* du 11 décembre 1915, 2e p., 4e col.

illusions si tenaces de quelques acharnés pacifistes qui, suivant une formule dont nous nous sommes déjà servi, ne tendent, par leurs plans chimériques, qu'à livrer sans défense ou avec des défenses insuffisantes les nations paisibles en proie aux nations féroces.

Aussi bien, aucun homme raisonnable ne pense à une paix boiteuse en France, en Angleterre, en Russie ou en Italie, quand les nations de la Quadruple-Entente sont encore très loin d'avoir mis en ligne toutes leurs forces et quand la situation, dans l'ensemble, n'a rien que d'encourageant.

Sans doute, il y a un épisode douloureux, celui des Balkans; par les hésitations que nous avons souvent critiquées, les forces que la France et l'Angleterre ont amenées tardivement et insuffisamment en cette contrée n'ont pu secourir efficacement les Serbes. Ceux-ci ont été rejetés en Albanie; la Serbie tout entière est aux mains de l'ennemi. Les troupes franco-anglaises, débarquées à Salonique, s'étaient avancées, il y a quelques semaines, à Krivolac et sur la Tserna, à 150 kilomètres environ de leur base. Obligées de garder cette ligne de communication, elles n'avaient sur leur front que des effectifs très restreints, peut-être une cinquantaine ou une soixantaine de mille hommes.

Ayant à lutter maintenant contre toute l'armée bulgare et sous la menace, sinon encore sous la poussée de l'armée allemande Galwitz, elles ont dû se replier d'abord à Demir-Kapou, puis en deçà même de la frontière grecque; ce repli s'est fait en bon ordre, le corps anglais, toutefois, ayant dû abandonner huit canons; tout le reste du matériel et des approvisionnements a été ramené en arrière. Les communiqués de Sofia prétendent que les troupes bulgares ont dû lutter contre 170.000 hommes de troupes alliées, dont 97.000 Français et 73.000 Anglais, pourvus de 600 pièces de canon. En supposant que ces chiffres puissent être pris comme indication, ce serait seulement en ce qui concerne le total des troupes

alliées et les forces respectives des Français et des Anglais dans les Balkans; car il est clair que les troupes sur le front ne pouvaient dépasser le tiers de ces effectifs, le reste étant occupé à la garde de la base, fort instable dans les circonstances politiques d'alors, et des 150 kilomètres de lignes de communication.

Le centre des forces anglo-françaises est maintenant à une cinquantaine de kilomètres de Salonique : elles vont s'y établir solidement, jusqu'à ce que, les renforts nécessaires leur étant parvenus, elles puissent reprendre l'offensive. On dit que ni Bulgares ni Allemands n'ont franchi ni ne doivent franchir la frontière grecque; il serait périlleux de s'en tenir à cette donnée; nous devons toujours être prêts au combat contre de très grosses forces. Il est essentiel, en même temps, que l'armée serbe, retirée en Albanie, soit complètement ravitaillée et pourvue de munitions, qu'elle reçoive aussi l'appui de corps italiens transportés en ce pays, et dont il serait utile que les effectifs pussent atteindre une centaine de mille hommes.

Dans ces conditions, la Quadruple-Entente maintiendrait une base solide dans les Balkans; elle y immobiliserait toutes les forces bulgares et, sans doute aussi, de notables forces allemandes et elle préparerait, pour un temps prochain, une offensive heureuse.

On dit que la Grèce s'est décidée à faire des concessions sérieuses à la Quadruple-Entente; c'est bien le moins qu'elle puisse accorder. Son gouvernement l'a mise, par sa pusillanimité, dans une situation qui n'a guère de précédent, mais à laquelle elle doit maintenant se résigner, puisqu'elle ne veut pas collaborer à son salut.

Un nouveau conseil des gouvernements alliés s'est tenu, auquel assistaient sir Edward Grey et lord Kitchener : un complet accord s'est établi.

Sur le front occidental, les combats d'artillerie se succèdent, quelques-uns assez violents et accompagnés

de rencontres restreintes d'infanterie : en Champagne, par exemple, à Saint-Souplet et près de Souain, où l'ennemi, par surprise, aurait réussi à occuper quelques éléments de tranchées dont nous avons repris la plus grande partie.

Le calme hivernal règne sur le front russe; les Allemands se terrent, dans le nord, près de Dwinsk, non sans faire des travaux divers, même des chemins de fer. Au centre, dans la région de Pinsk, connue par ses marais et les enlisements qu'ils comportent, les Allemands semblent effectuer un mouvement de repli vers Brest-Litowsk, où ils établiraient un arsenal et leur centre de résistance.

Un événement heureux pour les armées russes est le combat livré, au beau milieu de la Perse, à mi-chemin au sud entre Téhéran et Hamadan, où nos alliés ont sévèrement battu un « détachement turco-allemand composé de quelques milliers de gendarmes persans révoltés et de bandes armées d'artillerie et de mitrailleuses ». Il faut espérer que ce succès compensera, dans l'esprit des Orientaux, s'il ne le détruit, l'effet du revers éprouvé par les Anglais à Ctésiphon, près de Bagdad, dont nous parlions il y a huit jours.

La lutte est toujours âpre sur le front italien autour de Gorizia.

Les aviateurs alliés ont multiplié, en ces derniers temps, leurs brillantes et utiles prouesses, soit par des raids combinés, soit par des actions individuelles : c'est ainsi, notamment, que des escadrilles de nos avions ont bombardé le camp d'aviation des Allemands à Hibsheim, à l'est de Mulhouse, la gare et les bifurcations de Mulheim, dans le grand-duché de Bade.

Les Allemands poursuivent quasi sur l'ensemble du globe leurs intrigues; c'est ainsi qu'ils s'efforcent de susciter un mouvement contre les Anglais en Afghanistan, qu'ils ont provoqué des troubles populaires à Shanghaï contre les Français et les Anglais et qu'ils travaillent

à animer contre nous la Chine, où l'auteur de la République chinoise, Yuan-Chi-Kaï, va se faire nommer empereur après avoir donné sa fille en mariage à l'empereur déposé.

Ces perpétuelles intrigues allemandes rencontrent parfois une opposition qui s'inspire de l'indépendance des nations. C'est ainsi que le président des Etats-Unis, M. Woudrow Wilson, vient d'envoyer au gouvernement autrichien une sommation indignée au sujet de la destruction du navire *l'Ancona*[1]. Il est bon d'en reproduire quelques passages qui vengent la morale et le droit des gens, perpétuellement outragés et violés par la *Kultur* allemande.

Le gouvernement américain considère que le commandant du submersible viola les principes des lois internationales et de l'humanité en torpillant un vaisseau de commerce avant que les personnes à bord fussent réfugiées en lieu sûr... La conduite du commandant peut seulement être qualifiée d'assassinat de non-combattants sans défense... Le gouvernement américain est donc forcé de conclure qu'ou bien le commandant agit en violation de ses instructions, ou que le gouvernement impérial et royal négligea de donner à son commandant du submersible des instructions conformes aux lois des nations et aux principes de l'humanité... Il se refuse à admettre cette dernière hypothèse. Il se voit obligé de demander que le gouvernement impérial et royal qualifie la destruction du navire d'acte illégal et injustifiable, que l'officier qui perpétra ce crime soit puni et qu'une réparation pécuniaire soit accordée aux familles des victimes... Il espère que le gouvernement impérial et royal accédera rapidement à ses demandes et ne sanctionnera ni n'excusera l'acte condamné par le monde comme inhumain et barbare, abhorré par toutes les nations civilisées et qui causa la mort d'innocents citoyens américains.

Quelques critiques font, sans doute, remarquer que le président Wilson se montre plus sévère pour l'Autriche-Hongrie que pour l'alliée, la complice et l'inspiratrice de celle-ci, l'Allemagne. La condamnation atteint, néanmoins, cette dernière. Les Etats-Unis ont demandé le

1. Voir plus haut les *68e* et *70e Semaines*, p. 137 et 163.

rappel du consul général austro-hongrois de New-York, M. Nuber von Percked.

Notons qu'un ancien président des Etats-Unis, renommé pour sa pondération, M. Taft, s'est, dans une lettre que l'on vient de publier, adressée, semble-t-il, à une dame étrangère, prononcé hautement contre les crimes allemands; cette lettre mérite d'être citée[1] :

New-York, 20 octobre 1915.

Chère mademoiselle,

Votre sympathie pour le rôle généreux qu'a assumé l'Amérique pendant la guerre pour adoucir les malheurs effroyables que la cupidité de l'Allemagne prussifiée fait subir à des femmes et à des enfants sans défense, a contribué à faciliter l'accomplissement du devoir de l'Amérique.

L'Amérique ne doit pas avoir de cesse tant que les Alliés n'auront pas terminé leur œuvre et que l'Europe ne sera pas délivrée du militarisme prussien.

Nous avons donc besoin de votre aide et nous continuerons de ustifier la confiance que vous avez mise en nous.

Sincèrement vôtre,

HENRY W. TAFT.

Rappelons que le président Taft, en une lettre décisive que nous avons publiée, s'était, pendant la première partie de la guerre, vivement prononcé contre la prétention des Germano-Américains d'interdire aux Etats-Unis la fourniture de munitions aux nations de l'Entente[2].

Wilson, le président actuel des Etats-Unis, Roosevelt et Taft, les deux anciens présidents encore en vie, flétrissent à la fois les crimes allemands.

En ce moment aussi, lord Bryce, l'historien célèbre, ancien ambassadeur d'Angleterre aux Etats-Unis, publie un mémoire accablant sur l'extermination des Arméniens par les Turcs.

Le parlement français a tenu, ces jours derniers, plusieurs séances sensationnelles; par un vote presque sans

1. Le *Temps* du 15 décembre 1915, p. 2.
2. Voir *Première année, 32e Semaine,* page 280.

discussion, singulièrement inopportun, malgré l'opposition du commissaire du gouvernement, il a désarmé les conseils de guerre. Puis il a consacré une séance, qui doit être suivie d'autres, à dénoncer les abus qui se seraient produits dans les fournitures aux armées. Il est probable que certaines des critiques produites sont justifiées et exigent des sanctions, mais il est possible qu'il s'en trouve qui ne soient aucunement fondées. Ce serait aux commissions à étudier avec réflexion, et en s'entourant de tous les éléments de part et d'autre, de pareils sujets.

On a été heureux d'apprendre que le généralissime Joffre a nommé major général de nos armées du nord et de l'est le général de Castelnau, dont les grandes actions, notamment au Grand-Couronné de Nancy et en Champagne, ont conquis l'admiration générale et qui est un des plus populaires de nos chefs militaires.

Mentionnons, avec regret, l'explosion des ateliers de pyrotechnie belges à Graville-Sainte-Honorine, près du Havre, qui fit un grand nombre de victimes. Notons avec joie le grand succès qu'a eu, en ces jours derniers, la campagne de recrutement de lord Derby en Angleterre ; il y aurait eu, dans les derniers jours, plus de 100.000 engagements à Londres, et un nombre plus considérable encore dans le reste de la Grande-Bretagne. Ainsi, « la misérable petite armée du maréchal French », comme disait naguère le kaiser, est en train de se transformer en des armées de 4 millions d'hommes.

On ne connaît pas encore les résultats exacts de notre grand emprunt national ; on les sait satisfaisants ; la semaine dernière, les souscripteurs ont encore versé plus de 80 millions d'or ; le chiffre de 5 milliards d'or est largement dépassé dans l'encaisse de la Banque ; c'est plus de 1.300 millions d'or que, depuis les derniers jours du mois de mai, la population française a apportés spontanément au Trésor.

SOIXANTE-TREIZIÈME SEMAINE

Du 17 au 23 décembre 1915.

Accalmie relative générale sur les divers fronts.
Lutte d'artillerie sur le front occidental. — Brillant fait d'armes à l'Hartmanswillerkopf.
Les Allemands, d'après les journaux hollandais, prépareraient une grande offensive dans le Nord.
Masses russes importantes en Bessarabie. — Développement des succès russes en Perse.
Le maréchal French, pour cause de santé, est remplacé dans son commandement par sir Douglas Haig.
Le général Roussky, en Russie, est relevé de son commandement pour cause de santé.
Dans les Balkans, repli, en de bonnes conditions, des troupes franco-anglaises sur Salonique. — Échauffourée sur la frontière entre Bulgares et Grecs. — Entrée des Bulgares en Albanie.
Les Anglais évacuent la baie de Suvla, dans la presqu'île de Gallipoli.
Les Allemands préparent avec les Turcs une expédition contre l'Egypte : improbabilités du succès de cette expédition. — Répartition des forces turques.
Répartition des forces allemandes et austro-hongroises en campagne.
Déclarations au Parlement anglais de M. Lloyd George, ministre des munitions, et de M. Asquith, président du conseil, à l'appui d'un projet de loi pour porter à 4 millions d'hommes les effectifs militaires anglais.
Au Parlement français, le général Galliéni, ministre de la guerre, répond à l'interpellation sur les abus et les délits dans les fournitures militaires.
Réponse de l'Autriche-Hongrie à la note des États-Unis sur l'*Ancona*.
Rapport de la commission française sur les atrocités allemandes.
Projet en Allemagne de la constitution d'une « fédération économique de l'Europe du centre », englobant, outre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie.

La hausse des prix et les projets de réquisition et de taxation.

Les derniers jours écoulés, depuis le milieu de décembre, ont été, sur les principaux fronts de la guerre mondiale, caractérisés par une relative accalmie; il semble que ce soit une période d'attente et de préparation. Néanmoins, il s'est produit quelques actions intéressantes et avantageuses.

Sur le front occidental, les combats d'artillerie continuent et s'étendent presque à toute la ligne, avec quelques interventions, heureuses pour nous, d'infanterie. Les luttes d'artillerie ont été particulièrement vives en Belgique, également entre la Somme et l'Oise, dans la vallée de l'Aisne. On signale près d'Armentières un succès anglais à l'encontre d'une offensive d'infanterie allemande; puis dans les Vosges, à l'Hartmannswillerkopf, un fait d'armes notable et profitable de nos troupes qui « nous a permis d'occuper une notable partie des ouvrages ennemis » et de faire 1.300 prisonniers.

Les journaux hollandais annoncent, de plus en plus, que les Allemands préparent une prochaine énorme offensive sur nos lignes du nord : à la gare de Cologne passeraient quotidiennement soixante trains militaires venant du front russe. On a rapproché de ces nouvelles une proclamation du duc de Wurtemberg trouvée sur un prisonnier et où ce mouvement était annoncé. Notre commandement doit être avisé de ces intentions et de ces préparatifs de l'ennemi et prendre des mesures pour les déjouer. Il est possible, d'ailleurs, que la grosse offensive teutonne se porte sur d'autres parties de notre front que celles qu'elle menace ouvertement.

Sur le front russe en Europe, il n'y a que des engagements de détail et de portée réduite. La nouvelle et grande armée russe formée en Bessarabie, et dont on évalue les effectifs entre 200.000 et 300.000 hommes, ne pouvant se transporter en Bulgarie, par le refus de la Roumanie d'en permettre le passage sur son territoire, recevrait, dit-on, une autre destination et serait destinée à opérer en Bukovine; elle détournerait ainsi des forces

austro-hongroises et allemandes qui, autrement, eussent agi dans les Balkans ou en Asie.

Les Russes viennent d'avoir un nouveau et notable succès en Perse : après leur victoire d'Hamadan, ils ont battu les contingents perso-allemands à Koum, ville sainte, située à environ 200 kilomètres à l'est d'Hamadan, l'ancienne Ecbatane, et à 120 kilomètres au sud-ouest de Téhéran. Ce succès et l'occupation d'une ville qui a un grand renom religieux, qui, de plus, est un centre important de routes ou de pistes, auront un retentissement favorable dans toute cette partie de l'Asie, d'autant plus que les Anglais contiennent énergiquement les troupes turques sur le Tigre, à Kout el Amara, et leur infligent des pertes sérieuses.

Les Italiens bombardent Gorizia et commencent avec succès, en Albanie, une action qu'ils seront, sans doute, appelés à largement développer.

Deux changements notables viennent de s'effectuer dans le haut commandement des troupes alliées. Le maréchal French est, pour cause de santé, déchargé du commandement des troupes britanniques qu'il avait exercé avec la plus haute distinction depuis le début de la guerre; il est fait lord, créé vicomte du Royaume-Uni et prend le commandement des armées stationnées en Grande-Bretagne. Le nom du maréchal French appartient à l'histoire; tous les siècles connaîtront, suivant la gaffe du kaiser, « la méprisable petite armée du maréchal French », qui s'est si vaillamment conduite et qui, en dix-sept mois, a évolué en une armée de près d'un million d'hommes. Le nouveau commandant des troupes britanniques en France est le général sir Douglas Haig, qui n'a que cinquante-quatre ans et possède les plus brillants états de service, notamment dans la guerre présente.

En Russie, le général Roussky est, pour cause de santé également, relevé de ses fonctions de commandant en chef des armées du nord; son nom traversera

aussi des siècles d'histoire; il a fait preuve de la plus grande énergie et d'un incontestable succès en contenant les Allemands et les rejetant même à une distance appréciable des places importantes de Riga et de Dwinsk, dont ils semblaient à la veille de s'emparer il y a deux ou trois mois.

Nous avons réservé pour la fin de cette rapide revue la situation des Balkans. Les troupes franco-anglaises ont continué dans de bonnes conditions leur repli sur Salonique : elles sont toutes en territoire grec, dans un rayon, semble-t-il, d'une trentaine de kilomètres de ce port; elles s'y fortifient. Avec les derniers débarquements, on évalue leur effectif total à 160.000 ou 170.000 hommes; c'est dire combien il était faible, vers le milieu de novembre, alors qu'il eût été opportun de faire une ample campagne en Serbie pour y soutenir les armées serbes. Il semble qu'il soit nécessaire d'accroître encore largement ces effectifs anglo-français pour conserver avec sécurité ce principal port de la mer Egée, et surtout pour en faire ultérieurement une base d'opérations dans les Balkans.

Un *modus vivendi* à peu près convenable serait intervenu, dit-on, entre le gouvernement grec et les gouvernements de l'Entente pour donner à nos troupes les moyens d'agir avec efficacité.

Les Bulgares ou les Allemands n'ont pas franchi jusqu'ici la frontière grecque; on signale, cependant, sur un point, à Koritza, près de Monastir, un contact entre un poste avancé grec et une avant-garde bulgare, d'où serait résultée une échauffourée avec coups de fusil et quelques blessés, sinon tués; mais ce fut là un incident local et passager. Cet arrêt des Bulgares et des Allemands devant la frontière grecque peut avoir des causes politiques ou militaires; il serait imprudent de croire qu'il doive se prolonger; nous devons nous préparer à repousser Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares et peut-être Turcs.

Les trois premiers, cependant, sont encore occupés sur d'autres côtés. Les Bulgares, poursuivant les Serbes, sont entrés en Albanie, franchissant, en dépit du froid et des neiges, les cols des montagnes. Les Austro-Hongrois, d'autre part, pressent le Monténégro. On est heureux d'apprendre que l'Italie a débarqué en Albanie des troupes dont on estime l'effectif à une trentaine de mille hommes. La flotte italienne a déjoué les menaces de la flotte autrichienne et de ses sous-marins et, avec une perte insignifiante de deux petits navires et d'une cinquantaine d'hommes, elle a réussi à mettre à terre les contingents importants dont venons de parler, à Vallona, à Durazzo, peut-être à San-Juan-de-Medua. Toute cette côte albanique est fort longue; il s'agit, d'une part, de ravitailler abondamment et de pourvoir en munitions l'armée serbe, ce qui est la tâche la plus urgente; il faut empêcher ensuite les Bulgares de se faufiler entre ces lignes très vastes, d'encercler les Serbes et d'accéder à la mer; enfin, il convient de préparer une offensive prochaine dans les Balkans; la présence rapide d'une centaine de mille Italiens en Albanie paraîtrait indispensable pour obtenir ces trois résultats.

Les Anglais viennent d'évacuer, avec une perte de deux soldats et de deux matelots seulement et l'abandon de six canons préalablement détruits, a dit lord Asquith aux Communes, la baie de Suvla, dans la presqu'île de Gallipoli; ces troupes ont reçu une autre destination qu'on n'indique pas. Les contingents anglo-français continueront d'occuper l'extrémité de la presqu'île. Les opérations aux Dardanelles, commencées le 3 novembre 1914 avec la flotte, puis poursuivies, à partir du 25 et du 26 avril, avec des contingents de terre anglo-français, n'auraient pu réussir que par surprise ou par une action très vive qu'auraient secondée des circonstances exceptionnellement heureuses, tellement la configuration des lieux est favorable à une défense sérieusement constituée. L'avance des Allemands

dans les Balkans écartait désormais toute chance de prendre possession de Constantinople par cette voie.

Les Allemands préparent avec les Turcs une expédition contre l'Egypte; il y a 2.000 kilomètres de Constantinople à cette contrée; le réseau de chemins de fer, d'ailleurs embryonnaire et à matériel très restreint, a une interruption d'une quarantaine de kilomètres dans le Taurus et s'arrête au sud de la Palestine, du moins dans la direction de l'Egypte. On dit, il est vrai, que les Allemands construisent des voies ferrées nouvelles et améliorent les anciennes; c'est une œuvre longue et aléatoire. Il est possible, toutefois, qu'ils s'acharnent à l'accomplir; mais on ne peut guère penser qu'ils la mènent à bonne fin; les Alliés doivent se garder, en tout cas, contre toute surprise, sans oublier que ce n'est pas en Asie ou en Afrique, mais sur les fronts d'Europe, que sera tranché le sort de la guerre.

On a indiqué la répartition actuelle des forces turques; les voici, sous toutes réserves, étant donné qu'une division comporte, en général, une quinzaine de mille hommes : une première armée, autour de Constantinople, comprendrait trois divisions; une deuxième, avec six divisions, serait dans la région d'Andrinople; une troisième, avec onze divisions, opérerait dans le Caucase; une quatrième, avec six divisions, en Syrie; une cinquième, commandée par le général allemand Liman von Sanders, comprendrait dix-huit divisions, dont quinze aux Dardanelles et trois dans la région de Smyrne; une sixième, commandée par le maréchal allemand von der Goltz, avec cinq divisions, serait destinée à la région de Bagdad : c'est en tout quarante-neuf divisions, représentant environ 750.000 hommes.

Un critique militaire russe, le colonel Chaunsky, a dressé un tableau de la répartition actuelle des forces militaires allemandes; la voici, également sous toutes réserves : sur quatre-vingt-trois à quatre-vingt-cinq corps d'armée allemands et trente ou trente-deux corps

autrichiens en campagne, d'un effectif d'environ 33.000 hommes par corps, il s'en trouverait cinquante-cinq en France et en Belgique, tous allemands, soit les deux tiers environ des forces allemandes; quarante-cinq corps soit allemands, soit autrichiens, opéreraient en Russie, dix corps en Italie et dix en Serbie. Comme on le voit, les cinq sixièmes des troupes allemandes et austro-hongroises sont sur le front français ou le front russe; c'est bien là que la décision finale sera obtenue; or, la situation de ces deux fronts est aujourd'hui excellente.

Notons l'activité toujours soutenue de nos escadres d'aviateurs, la destruction de deux navires de guerre allemands dans la Baltique : le croiseur *Bremen*, de 4.500 tonnes, et un torpilleur.

Des déclarations importantes viennent d'être faites au parlement anglais : M. Lloyd George, ministre des munitions, a signalé l'énorme et toujours croissant développement de la fabrication des armements dans la Grande-Bretagne; d'autre part, le premier ministre, M. Asquith, a déposé et fait voter un projet pour élever d'un million d'hommes, en les portant à 4 millions, les effectifs militaires anglais : le premier ministre a déclaré que, après seize mois de guerre, les effectifs de combat britanniques sur les divers fronts s'élèvent à plus de 1.250.000 hommes; on peut en conclure, d'après le tableau des pertes publié il y a quinze jours, que 75 p. 100 de ces effectifs, soit plus de 900.000 soldats anglais, se trouvent actuellement en Belgique ou en France. Dans la discussion qui a précédé à la Chambre des communes le vote sur l'accroissement des armées, le nouveau député « travailliste » du district minier de Merthyr, M. Stanton, qui a succédé à feu l'ultra-pacifiste Keir Hardie, s'est nettement prononcé pour la guerre à outrance et pour la conscription; dans un discours des plus savoureux, il s'est écrié notamment : « Quand un pays est assez bon pour qu'on y vive, il doit être assez bon pour qu'on le défende. »

Au parlement français, le général Galliéni a répondu à l'interpellation de M. Symian sur les abus ou les délits dans les fournitures militaires : il a déclaré que sur 100.000 marchés qui ont été passés pour l'armée, une trentaine seulement d'affaires défectueuses ont été mises en cause par l'interpellateur; il a ajouté que l'administration de la guerre avait elle-même entamé 71 poursuites, sur lesquelles il y avait eu 27 condamnations, 13 non-lieux, 2 acquittements, 29 affaires restant encore en instance. La Chambre a adopté une proposition tendant à nommer une commission (ordinaire) des marchés de la guerre. Depuis lors, le général Galliéni a dû répondre à la Chambre à deux autres interpellations. Des esprits impartiaux, éclairés et réfléchis jugent qu'il serait bon de laisser au ministre de la guerre le temps de travailler en silence à la préparation calme des opérations militaires.

Mentionnons une note autrichienne, prétendue ironique, réellement impertinente, aux Etats-Unis, relativement au torpillage de l'*Ancona;* une réponse nette du gouvernement américain, contenant une très explicite mise en demeure. Notons aussi les élections grecques, qui, avec un chiffre très réduit de votants, ont constitué, au profit de M. Gounaris, un nouveau parlement croupion, comme celui qui fut la dérision de l'Angleterre vers le milieu du dix-septième siècle; enfin la publication d'un rapport officiel, singulièrement concluant, émanant de la commission présidée par M. Payelle, sur les atrocités allemandes en France[1].

On commence à s'occuper des mesures que prend l'Allemagne pour constituer une Fédération économique de l'Europe du Centre, devant résulter de l'union douanière de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et

1. Cette commission a pour président M. Payelle, premier président de la Cour des comptes, et comme membres MM. Armand Mollard, ministre plénipotentiaire; Georges Maringer, conseiller d'État, et Edmond Paillot, conseiller à la Cour de cassation.

peut-être de la Bulgarie et de la Turquie; cette gigantesque machine préparerait une Fédération politique. On nous remet, à ce sujet, un livre allemand notable : *Mittel Europa*, par M. Friedrich Naumann, député au Reichstag[1]; il y a là en élaboration un projet dangereux, objet de conférences nombreuses, notamment d'un congrès à Dresde, le 30 novembre, où se trouvèrent, dit-on, des représentants bulgares et turcs; il importera de déjouer cette machination.

Le traité de Francfort, avec la clause de « la nation la plus favorisée », qui y fut insérée à la demande de M. Thiers et de M. Pouyer-Quertier, a, pendant près d'un demi-siècle, préservé la France de ce péril; mais une légion d'étourdis a répandu contre elle les critiques les plus inconsidérées et a réussi à créer un préjugé dans l'opinion publique contre cette clause qui, en réalité, constituait pour nous une sauvegarde précieuse.

LA HAUSSE DES PRIX ET LES PROJETS DE RÉQUISITION ET DE TAXATION

Les plaintes sur la hausse des prix se sont beaucoup généralisées en France dans les dernières semaines et ont suscité des projets ou des votes de la Chambre qui méritent l'attention : certains peuvent être regardés comme des improvisations téméraires et dangereuses.

Nous avons déjà consacré plusieurs articles à l'examen des faits; il est bon d'y revenir et d'en tirer la conclusion.

En se reportant à notre étude d'ordre général, publiée ici il y a six semaines, on embrasse les causes principales, essentielles, irréductibles, il est nécessaire de le dire, car on l'oublie trop, de la hausse des prix[2].

Ces causes essentielles et irréductibles gravitent au-

1. Berlin, 1915; *Druck und Verlag von Georg Keimer*.
2. Voir l'*Economiste français* du 13 novembre 1915, p. 628.

tour d'une tout à fait dominante, la réduction de la production. On ne peut arracher 4 1/2 millions d'hommes, 11 à 12 p. 100 de la population totale et la meilleure moitié de la population masculine adulte, à la production des choses nécessaires à la vie, sans que cette production se restreigne d'une façon appréciable; c'est là une vérité élémentaire; sur l'autre moitié, physiquement la plus faible, adolescents et hommes âgés, qui est laissée au travail productif, une bonne partie est détournée de ses occupations habituelles pour être consacrée à la fabrication des armements; c'est encore une autre cause de réduction de la production des objets de consommation habituelle. Enfin, neuf de nos départements du nord et de l'est, les plus riches et les plus industrieux, les plus grands producteurs de deux denrées importantes : le sucre et le charbon, sont, soit en partie, soit en totalité ou en presque totalité, occupés par l'ennemi, c'est-à-dire ne peuvent plus nous fournir les énormes quantités de denrées, particulièrement de charbon et de sucre, dont ils étaient nos fournisseurs habituels.

Le commerce avec les contrées étrangères, d'autre part, d'où nous tirions de grands approvisionnements, est, avec certains, notamment avec la Russie, complètement supprimé et, avec les autres, singulièrement entravé et renchéri. Nous avons déjà mentionné l'énorme hausse des frets, qui ne cessent de croître, et qui, après avoir élevé ceux-ci au triple ou au quadruple des prix antérieurs, les porte parfois maintenant au sextuple ou au septuple : on doit y joindre la congestion des ports, les *surestaries* ou indemnités pour le supplément de séjour et le retard de déchargement, la hausse des primes d'assurances, etc.

Quand toutes ces causes de hausse sont visibles, il faut être bien étourdi pour ne penser et ne s'en prendre qu'à la spéculation; que celle-ci puisse parfois avoir quelque influence, cela est possible; mais c'est certai-

nement la moindre — et une toute secondaire — cause de renchérissement.

Après avoir regardé du côté de la production, si l'on se porte du côté de la consommation, on y trouve aussi des causes manifestes de cherté.

Comme nous l'avons dit, et il faut toujours répéter ces vérités évidentes, constamment méconnues, nos colossales armées modernes sont d'énormes consommatrices ; elles absorbent beaucoup plus de denrées d'alimentation ou d'objets de vêtement et autres que ne le faisaient, quand elles étaient dans la vie civile, les masses d'hommes dont elles se composent. On sait que la ration habituelle de nos 4 millions à 4 1/2 millions de soldats est de 500 grammes de viande par jour sur le front et de 400 en dehors du front, et certes personne n'aura l'idée de dire que, pour les risques courus, l'effort fourni, cette ration soit exagérée. Mais quand ces 4 millions d'hommes se trouvaient dans la vie civile, ils étaient loin de consommer, en moyenne, 500 ou 400 grammes de viande par jour. Même les familles des mobilisés, par les allocations largement octroyées, sont souvent en situation d'augmenter leur consommation ou, du moins, leur demande au delà des chiffres du temps de paix.

Ainsi du côté de la consommation ou de la demande, comme du côté de la production ou de l'offre, il y a, en nombre de cas, des causes manifestes de renchérissement.

Ces causes sont surtout actives pour certaines denrées : le charbon, dont le prix a facilement doublé en France, passant d'une cinquantaine ou une soixantaine de francs la tonne, en temps de paix, à 100 ou 120 francs; le sucre, qui, impôt non compris, valait, en décembre 1913, 64 francs les 100 kilogrammes, puis, après cinq mois de guerre, en décembre 1914, 89 fr. 50 et qui s'est élevé à 108 francs en décembre 1915, soit, relativement à 1913, une hausse de plus de 50 p. 100.

Un des objets sur lesquels la hausse est le plus forte, les prix ayant été doublés, sinon triplés, ce sont les œufs, qui se vendent maintenant en gros entre 200 et 250 francs le mille, au lieu de 100 à 125 en 1913. La cause paraît en échapper à la plupart des gens; or, elle est très apparente : la quasi-totalité des œufs importés en France, à concurrence de plus de 4.500.000 kilogrammes, soit près du tiers de la consommation totale, provenait de Sibérie[1]; il est manifeste que cette source d'approvisionnement est aujourd'hui complètement fermée.

Il est très heureux, comme nous l'avons plusieurs fois signalé, que le prix du pain soit resté modéré, à savoir de 0 fr. 4263 le kilogramme[2], ce qui ne dépasse que de 6 à 10 p. 100 le prix des trois ou quatre années d'avant la guerre et même le prix du pain à Paris il y a soixante ans, sous le second Empire, lequel, par une organisation spéciale connue sous le nom de Caisse de la boulangerie, le maintenait à 40 centimes le kilogramme à Paris. Ainsi, la denrée qui constitue la base de l'alimentation populaire n'a presque pas monté, non seulement depuis quelques années, mais depuis soixante ans.

Il n'en est, certes, pas ainsi de la viande; d'après les tableaux officiels relatifs au marché de la Villette que nous avons publiés dans notre numéro du 4 décembre, les prix de la viande en gros, vers le milieu de novembre, représenteraient une hausse de 20 à 25 p. 100 environ sur les prix des années 1912 et 1913 en ce qui concerne le bœuf et le veau, d'à peine 5 à 6 p. 100 sur les moutons et même moins ou aucune hausse sur les qualités inférieures, et de 25 à 30 p. 100 sur le porc.

Sauf pour cette dernière, la hausse des prix de la

1. Voir l'*Economiste français* du 4 décembre 1915, p. 729.
2. *Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris* du 8 décembre 1915, p. 2544.

viande en gros, tout en étant sensible, n'atteint pas d'énormes proportions.

Il s'est élevé à ce sujet des critiques sérieuses contre l'organisation de nos marchés de viande en France. Un mémoire, lu par M. Souchon à l'Académie des sciences morales et politiques, le 20 novembre 1915, contient à ce sujet un exposé très logique et des suggestions utiles[1]. Mais les réformes nécessaires ne peuvent s'improviser, dans le temps présent surtout. Une autre communication, faite au même grand corps, le 27 novembre, par M. André Lebon, sur les viandes congelées et réfrigérées, est également suggestive; il faut prendre en considération, toutefois, que le grand accroissement de la demande de viande de cette nature dans les principaux pays producteurs, particulièrement aujourd'hui la République Argentine, et l'énorme hausse des frets qui, de cette dernière contrée en Europe, dépassent maintenant 100 francs la tonne, sans compter le supplément des surestaries et de la majoration des primes d'assurance, renchérissent d'une façon appréciable les viandes congelées ou réfrigérées à leur point de départ, si bien que le correctif, de ce côté, à la hausse de la viande nationale sera moins énergique qu'on ne pouvait le calculer d'après les prix normaux antérieurs.

Les introductions de cette nature de viande seront, néanmoins, essentielles pour épargner notre cheptel national, qui a besoin de se reconstituer. Le ministre de l'agriculture, M. Méline, rappelait, dans une circulaire récente, l'interdiction de livrer à la boucherie les jeunes bêtes, génisses ou agneaux.

La sauvegarde des jeunes animaux qu'il faut nourrir plus longtemps tend à réduire la quantité de lait offerte. Aussi l'un des articles, objet du plus fort renchérissement, ce qui cause, sinon une surprise générale, du moins un mécontentement général, est-il le beurre. Le

1. Voir l'*Economiste français* du 11 décembre 1915, p. 762.

prix s'en est élevé à Paris, aux Halles, jusqu'à 5 francs le kilogramme, ce qui représente bien 30 p. 100 environ de hausse relativement aux prix d'avant la guerre. Ici la réduction de la production est évidente.

Il serait superflu et malaisé de reproduire ici les variations des cours de toutes les denrées. Notre collaborateur, M. Rouland, s'est livré attentivement à ce travail. Pour avoir sur ce point une donnée d'ensemble, on peut se reporter à la déclaration qu'a faite, dans un communiqué du 16 octobre dernier, l'Union syndicale des restaurateurs de Paris et du département de la Seine, qui affirme que l'ensemble des objets d'alimentation a haussé, depuis la guerre, de 25 à 80 p. 100. On peut croire que ce corps compétent n'avait aucun intérêt à réduire le montant de la hausse. Voici l'aperçu que donne le communiqué de cette Union syndicale : viande, 25 p. 100; salaisons, 40 p. 100; beurre, 30 p. 100; œufs, 80 p. 100; légumes secs, 50 p. 100; poisson, 100 p. 100; sucre, 60 p. 100; vin, 30 p. 100; liqueurs, 15 p. 100; si l'on tient compte de ce que le pain, qui n'a haussé que de 6 à 10 p. 100, n'est pas compris dans cette nomenclature, on peut admettre une hausse moyenne de 30 p. 100 environ.

On peut ajouter, il est vrai, que la vente au détail accroît, dans une certaine mesure, cette hausse pour la généralité du public. Le commerce de détail subit, en effet, du chef de la guerre, comme toutes les autres occupations, des causes de renchérissement. On a, en diverses villes, créé des boucheries municipales ou autres magasins municipaux; il est à craindre que le seul effet de cette municipalisation soit d'accroître les charges du budget et de faire obstacle au rationnement necessaire pour les objets dont la production s'est restreinte.

Il faut bien, en effet, logiquement et raisonnablement, en arriver à cette conclusion : le rationnement. Si la quantité produite d'une denrée de consommation

s'est réduite et que l'approvisionnement n'en puisse être accru, il faut que la consommation se réduise dans une proportion correspondante. Aucune loi ne peut prévaloir contre cette nécessité. Aussi est-il nécessaire de la rappeler.

Le rationnement peut s'effectuer soit par la hausse des prix, soit par mesure administrative. Mais vouloir réduire les prix quand les quantités des denrées produites diminuent, c'est une prétention absurde.

Chacun doit se prêter aux circonstances ; prenons pour exemple le charbon : il convient que chacun, par devoir social, quelle que soit la situation que l'on ait, en réduise un peu l'emploi; qu'au lieu de chauffer constamment trois ou quatre pièces, par exemple, on n'en chauffe que deux. Le projet de loi qui institue l'Etat marchand de charbons avec un système de répartition des plus compliqués, sans base naturelle, ne pourrait qu'accroître le mal. C'est avec raison que le comité central des Houillères de France, par l'organe de son président, M. Darcy, proteste contre un ensemble de mesures aussi arbitraires.

Le même devoir de rationnement volontaire s'impose pour les denrées d'alimentation dont l'approvisionnement s'est particulièrement restreint. Il y a là un devoir social et moral impérieux, auquel doivent se soumettre toutes les personnes, quelle que soit leur situation.

Les pouvoirs publics peuvent y aider, non pas par des taxations incompétentes et arbitraires, mais en facilitant les transports, par exemple en réduisant diverses formalités. Ainsi le beurre a renchéri, et l'on maintient toutes les entraves à la fabrication et à la vente de la margarine ; c'est un contresens; de même, la population concentre, dit-on, ses demandes sur le beurre de qualité supérieure et dédaigne les sortes moyennes et secondaires qui ont moins haussé.

La réduction des approvisionnements en France, sur-

tout étant donné qu'elle ne concerne pas le pain, est, en définitive, dans l'ensemble, assez modérée. Elle impose quelques privations, mais qui ne sont nullement intolérables, qui sont même fort douces à côté de celles dont souffrent nos ennemis et également nos concitoyens des départements envahis. Il est des sacrifices auxquels on doit se résigner en temps de guerre colossale comme celle que subit aujourd'hui, pour sa défense, la civilisation.

SOIXANTE-QUATORZIÈME SEMAINE

Du 24 au 30 décembre 1916.

On traverse une période de recueillement et de préparation.
Des engagements notables n'ont eu lieu, sur le front occidental, qu'en Alsace, à l'Hartmannswillerkopf.
L'hiver arrête les opérations sur le front oriental.
Inaction à Salonique : inspection de nos troupes en cette région par le général de Castelnau.
Pénétration des Bulgares en Albanie.
La piraterie allemande : nouveaux torpillages sensationnels.
Manifestation des professeurs ou intellectuels autrichiens pour une union économique étroite entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.
Messages du roi d'Angleterre aux armées britanniques et aux troupes indiennes.
Le recrutement du 4e million d'hommes en Angleterre et le système de lord Derby.
M. Lloyd George, ministre des munitions, et les représentants ouvriers à Glasgow.
Communication de M. Sazonof à la commission du budget de la Douma, concluant à la lutte à outrance.
La « Matinée nationale » à la Sorbonne : conférence de M. Barthou sur l'Alsace-Lorraine.
Discours au Sénat du général Galliéni, ministre de la guerre, sur l'incorporation de la classe 1917.
L'ouverture du Sobranié bulgare : message du roi Ferdinand de Bulgarie.
Autres démonstrations officielles dans les pays des Balkans.

C'est encore une période de recueillement et de préparation que l'on vient de traverser.

Sur le front occidental, les luttes d'artillerie continuent, violentes même parfois, depuis la Belgique jusqu'aux Vosges. Des engagements d'infanterie ne se sont effectués, d'une manière un peu notable, qu'en Alsace, à l'Hartmannswillerkopf, le célèbre « Vieil-Armand » de

nos poilus, où les Allemands se sont efforcés de reprendre leurs tranchées récemment perdues : ils ne paraissent, malgré leurs prétentions, y avoir réussi que sur quelques points. Le communiqué français du 29 décembre (23 heures) déclare :

L'action entamée hier nous a laissés, en fin de journée, maîtres d'une série d'ouvrages allemands établis entre le Rehfelsen et le Hirzstein, qui s'ajoutent aux tranchées déjà perdues par l'ennemi. Le nombre des Allemands tombés entre nos mains depuis hier s'élève à 300. Le total des prisonniers valides faits depuis le début de ces opérations est actuellement de 1.668. Aux dires unanimes des prisonniers, les pertes allemandes, au cours de notre attaque du 21 et des journées suivantes, sont considérables.

On dit toujours en Hollande que les Allemands préparent une énorme offensive dans les Flandres, et l'on ajoute qu'ils auraient amené des contingents bulgares ou turcs. Ils se proposeraient aussi d'user largement et systématiquement des gaz asphyxiants; dans ces dernières semaines, ils n'y auraient pas recouru parce que le vent venait de l'ouest et, par conséquent, de nos tranchées aux leurs. A propos des gaz asphyxiants, quelques humanitaires chez nous détourneraient notre commandement d'y recourir; ce sont là des scrupules hors de saison; c'est l'ennemi qui a inventé contre nous ce perfide et dangereux moyen d'attaque; nous ferions preuve d'une rare ineptie en ne l'employant pas à notre tour.

Sur le front russe, l'accalmie, sauf des incidents locaux d'ordre secondaire, ou plutôt tertiaire, est générale. La saison ne se prête plus à des mouvements d'ensemble. Les journaux russes constatent que l'hiver est, cette année, dans le pays, précoce et particulièrement rigoureux; il rappellerait celui de 1812 qui détruisit notre « grande armée ». Puisse cette comparaison être exacte jusqu'à la fin! Pour éviter ce triste sort, les Allemands se terrent de plus en plus, s'enfonçant dans le sol et cherchant à le rendre aussi chaud et hygiénique que possible; c'est, néanmoins, pour eux une dure épreuve.

Les Russes poursuivent avec succès leur campagne en Perse, battant d'une façon répétée les gendarmes révoltés et les contingents levés par le prince de Reuss, ministre allemand près du schah; ils étendent leur occupation au sud d'Hamadan.

Les Anglais, en Mésopotamie, continuent à contenir les Turcs à Kout-el-Amara, leur infligeant trois fois plus de pertes qu'ils n'en subissent eux-mêmes.

Les Italiens poursuivent avec une inlassable énergie leurs attaques contre Gorizia, que contrarie en ce moment la saison.

Le point actuellement le plus délicat de tout l'ensemble des fronts où la civilisation lutte contre les nations tyranniques et féroces est toujours Salonique. Le calme y règne, cependant, depuis plus de quinze jours. On sait que Monastir a été occupé par les Austro-Allemands et Bulgares le 2 décembre. Près d'un mois s'est écoulé depuis lors. Les corps restreints franco-anglais qui avaient fait une pointe hardie en Serbie pour secourir les Serbes, et qui ont effectué une retraite difficile en des conditions satisfaisantes, étaient rentrés sur le territoire grec, avec tout leur matériel et la plus grande partie de leurs approvisionnements, le 12 décembre. Depuis lors, ni Austro-Hongrois, ni Bulgares, ni Turcs ne les ont attaqués.

Les corps expéditionnaires franco-anglais, continuellement accrus en effectifs et en munitions, ont eu le temps de préparer un camp retranché autour de Salonique; ce camp, d'après les renseignements, aurait un front de 80 kilomètres environ; il s'étendrait à l'ouest de Salonique jusqu'à un endroit appelé Tapchin, près du Vardar, et aurait beaucoup plus d'extension à l'est, y étant protégé par les lacs Langaza et Bechi. Le général de Castelnau, chef d'état-major général de nos armées, a quitté la France vers le 15 décembre, en mission, pour inspecter notre situation à Salonique : son voyage aura duré une quinzaine de jours; cet homme de guerre

expérimenté, défenseur du Grand-Couronné de Nancy, revient plein de confiance dans le succès de notre œuvre à Salonique. Il ne paraît pas douteux que nous ne devions y être bientôt attaqués par des troupes austro-allemandes, bulgares ou turques. Il importe, au plus haut degré, que nous en triomphions ; une nouvelle déconvenue, après l'occupation de la Serbie par l'ennemi, aurait de graves conséquences. Aussi ne saurait-on trop insister pour que l'on n'hésite pas à accroître, si cela paraît utile, les effectifs anglo-français qui semblent encore, malgré les renforts récents, ne guère dépasser 200.000 hommes.

Il importerait grandement aussi qu'une action auxiliaire, importante et énergique, s'effectuât en Albanie. Les Bulgares ont pénétré en ce pays, y poursuivant les troupes serbes ; une série de luttes s'y est engagée aux environs d'El Bassan, situé au cœur de l'Albanie centrale, à peu près à moitié chemin du lac d'Okhrida (frontière serbo-albanaise) à la mer Adriatique. Il faut absolument et rapidement rejeter les Bulgares ; on sait que leur rêve est de prendre pied sur quatre mers : la mer Noire, la mer Egée, ce qui est un fait accompli, la mer de Marmara et l'Adriatique.

On ne peut laisser ainsi les Bulgares prendre l'hégémonie dans toute la péninsule des Balkans. La tâche la plus pressante, tout à fait immédiate, est de ravitailler les troupes serbes qui ont souffert et souffrent peut-être encore de la faim et de reconstituer leurs munitions et même leur armement. L'Italie s'en occupe ; elle a aussi débarqué des contingents en Albanie ; il conviendrait, tant pour le triomphe de l'Entente que pour s'assurer la prédominance dans l'Adriatique, qu'elle développât ses contingents jusqu'à une centaine de mille hommes.

Une action concertée et énergique entre les troupes de l'Entente à Salonique et ses troupes en Albanie paraît indispensable pour rétablir la situation dans les Balkans.

Notons que les Italiens ont transporté en Sardaigne des prisonniers autrichiens (on dit au nombre d'une

trentaine de mille) que les Serbes, dans leur retraite, auraient emmenés avec eux. On annonce que nous-mêmes allons en interner 3.000 et peut-être plus en Corse.

La piraterie allemande, toujours féroce, a coulé, sans avertissement, en Méditerranée, le paquebot français *Ville-de-la-Ciotat*, de 10.790 tonnes de déplacement, appartenant à la compagnie des Messageries maritimes; on annonce que l'on compte 208 personnes sauvées (équipage et passagers) et 80 manquants, dont plusieurs enfants. Quelques jours auparavant, toujours en Méditerranée, les pirates allemands ou autrichiens avaient coulé, également sans avertissement, le paquebot italien *Porto-Saïd*, de 5.300 tonnes; six passagers et un matelot auraient péri; un navire japonais, le *Yasaka-Maru*, a eu le même sort. Ainsi continue de se manifester avec éclat la *Kultur* si vantée qui remplit d'enthousiasme les quatre-vingt-treize célèbres professeurs des Universités allemandes.

On signale une manifestation de 855 professeurs ou intellectuels autrichiens qui auraient fait remettre au président du conseil à Vienne une déclaration en faveur de l'union économique étroite entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie : cela se rattache au mouvement dont nous parlions il y a huit jours[1].

Le roi d'Angleterre a adressé, pour la Noël, un message aux armées britanniques de terre et de mer, confiant que « leur vaillance et leur abnégation les mèneront, sous la direction de Dieu, à la victoire ». Il a fait un second message aux troupes indiennes, qui quittent le front occidental pour aller combattre sous un climat à elles plus propice.

L'on s'occupe de plus en plus activement en Angleterre du recrutement du quatrième million d'hommes; quoique le système adopté sous la direction de lord Derby ait donné d'appréciables résultats, le gouverne-

1. Voir la *73e Semaine*, p. 192.

ment est frappé de ce qu'une forte proportion des célibataires en âge militaire, 25 p. 100 disent les uns, 250.000 hommes ou même 600.000, prétendent d'autres, n'a pas encore contracté d'engagement; le chef du cabinet, M. Asquith, avait promis qu'on ne recourrait aux hommes mariés qu'après que l'ensemble des célibataires seraient sous les drapeaux; dans ces conditions, on agite de plus en plus la question de l'établissement du service obligatoire; la majorité du ministère anglais se serait, dit-on, prononcée pour cette solution, et l'on attend à ce sujet une communication au Parlement.

M. Lloyd George, ministre des munitions, a, d'autre part, des conférences avec les chefs des organisations ouvrières, dont certaines s'attardent encore à vouloir maintenir les règles syndicalistes qui restreignent le travail et excluent des ateliers de guerre certaines catégories d'ouvriers, notamment les femmes. M. Lloyd George a prononcé, pour blâmer ces pratiques en temps de crise nationale, un discours enflammé à Glasgow, le 25 décembre, devant 3.000 représentants ouvriers. Il est singulièrement regrettable que, dans une lutte où toute la destinée de l'Angleterre est en jeu, des obstacles soient ainsi maintenus par des citoyens aveugles au développement de la production des armements.

Le ministre des affaires étrangères de Russie, M. Sazonow, a fait, à la commission du budget de la Douma, le 24 décembre, un exposé général de la situation; il s'y est prononcé, ainsi que ses auditeurs et que, d'ailleurs, tous les partis en Russie, y compris le parti socialiste, pour la lutte à outrance jusqu'à la victoire.

Ce sont les mêmes sentiments qui se manifestent en France. M. Barthou, ancien président du conseil, les a exprimés avec éloquence à la Sorbonne, le 26 décembre, dans une « Matinée nationale », en une conférence qui a porté sur l'Alsace et la Lorraine. Le général Galliéni, avec l'autorité spéciale que lui donnent son expérience professionnelle et sa fonction présente de ministre de la

guerre, les a formulés au Sénat avec éclat le 28 décembre.

La haute assemblée était saisie du projet, qui a été voté à l'unanimité, de l'incorporation de la classe 1917, laquelle sera prête à l'action au mois de mai. Le ministre de la guerre a prononcé un discours vibrant, dont nous détachons ce passage :

La France, il y a dix-huit mois, s'est-il écrié, *voulait la paix; aujourd'hui, elle veut la guerre.* (Bravos prolongés.) *Elle la veut de toute son énergie, elle y emploie tous ses enfants; elle y consacre toutes ses pensées, et si, dans un atelier, quelque individu, mal inspiré, vient à prononcer le mot de paix, il est aussitôt regardé comme un mauvais citoyen.* (Applaudissements.)

Le Sénat a fait à cette déclaration un accueil enthousiaste et a voté, à l'unanimité, l'affichage du discours.

Ainsi, la résolution de vaincre s'affirme chaque jour davantage chez tous les membres de l'Entente, et l'on réunit ou l'on prépare de plus en plus tous les éléments de la victoire.

Mentionnons, en terminant, que le roi Ferdinand de Bulgarie, à l'ouverture du Sobranié, a célébré comme un acte d'un prodigieux héroïsme l'égorgement, avec des forces infiniment supérieures, de la vaillante Serbie. Disons aussi que le roi de Roumanie, dans une réponse à l'adresse du Sénat, et M. Gounaris, ministre de Grèce, ont confirmé, ces jours-ci, l'intention formelle de leurs pays d'observer la plus stricte neutralité.

Le Parlement français s'est ajourné au mardi 11 janvier.

SOIXANTE-QUINZIÈME SEMAINE

Du 31 décembre 1915 au 6 janvier 1916.

On franchit le troisième millésime de guerre ; causes de la prolongation imprévue de la lutte : impréparation générale des nations de l'Entente ; preuves à ce sujet.

Les territoires que l'Allemagne occupe en Europe dans les contrées de l'Entente ; les énormes territoires que ces dernières nations détiennent dans les colonies allemandes. — L'Allemagne est la seule des nations belligérantes qui ait jusqu'ici fait des pertes territoriales certainement irrévocables.

Le fonds de renouvellement des forces est notablement supérieur chez les belligérants du groupe de la Quadruple-Entente. — Le chancelier l'a reconnu en disant au Reichstag : « Le nombre n'est pas tout. »

La baisse constante du *mark* témoigne de l'infériorité de la situation financière de l'Allemagne et équivaut à la *cote des paris* chez les neutres.

Calme sur le front occidental : bombardement par les Allemands de Nancy, ville ouverte.

Succès locaux des Russes.

Rôle de la marine italienne pour aider au ravitaillement et à l'évacuation des débris de l'armée serbe.

Nouveau forfait sensationnel de la piraterie teutonne. — Résumé de l'action des sous-marins teutons dans les derniers mois.

Le gouvernement britannique dépose un projet de loi édictant le service militaire obligatoire pour les célibataires : démission du ministre de l'intérieur, sir John Simon.

Échange de télégrammes de chaleureuse cordialité, à l'occasion du nouvel an, entre les chefs des nations de l'Entente.

Nous venons de franchir le troisième millésime de guerre ; on peut espérer que ce sera le dernier.

Qu'au bout de dix-sept mois de lutte acharnée, la partie engagée sur des fronts de plus en plus nombreux et de plus en plus distants apparaisse encore comme indécise et que la paix ne se montre pas comme toute

prochaine, c'est ce qui eût singulièrement surpris naguère tous les hommes réputés compétents; et, cependant, cette énorme prolongation de durée et celle que l'on entrevoit encore, tout au moins pour la plus grande partie de l'année en cours, s'explique aujourd'hui pour tous les hommes réfléchis.

Un groupe de belligérants, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, s'étaient livrées, la première depuis plus de quarante ans, la seconde depuis un quart de siècle, à la préparation de guerre à la fois la plus formidable et la plus minutieuse. L'autre groupe de belligérants s'était endormi dans une confiance enfantine.

La France, heureusement pour elle et pour la civilisation, avait voté la loi du service de trois ans; mais, sauf l'excellence du canon de campagne de 75, son matériel — artillerie lourde, mitrailleuses, camions, munitions diverses — était singulièrement insuffisant.

La Russie ne possédait sur sa frontière de l'ouest qu'un réseau embryonnaire de voies ferrées; son armement ne lui permettait de faire entrer en campagne qu'une faible partie des énormes masses d'hommes qu'elle possède en âge militaire; ses munitions étaient très restreintes.

Quant à l'Angleterre, son armée [régulière, *regular forces, home and colonial,* stationnant en partie au dehors (*partially stationed abroad*), s'élevait, d'après le budget d'avant la guerre, à 168.500 hommes seulement[1]. On conçoit qu'il n'en pût sortir que la « méprisable petite armée du général French », suivant la hautaine et imprudente qualification du kaiser.

Pour les munitions, l'Angleterre en était au même point de quasi absolue disette, et elle y resta pendant une longue série de mois. Dans le discours qu'il prononça, le lundi 20 décembre, à la Chambre des communes, le ministre des munitions, M. Lloyd George, a

1. *The Statesman's Yearbook, 1914,* p. 55.

déclaré : « Au mois de mai 1915 (c'est-à-dire neuf mois après que la guerre avait éclaté), tandis que l'Allemagne produisait journellement 250.000 obus, explosifs pour la plupart, nous ne produisions que 2.500 obus explosifs et 13.000 shrapnells[1]. »

Seule, la marine britannique était en excellent état de préparation.

Que, dans ces conditions si inégales, l'Allemagne et sa complice, l'Autriche-Hongrie, ne soient pas parvenues à terrasser les puissances de la Triple-Entente, on peut considérer que c'est là, pour celle-ci, un immense succès, qui eût paru inespéré si l'on s'était rendu compte, au début, des conditions respectives où se trouvaient les deux groupes d'adversaires.

Après dix-sept mois de lutte opiniâtre, la situation est complètement modifiée. L'Allemagne, sans doute, se vante de faire la guerre en pays ennemi; elle fait sonner qu'elle et ses complices, l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie, occupent et détiennent 290.000 kilomètres carrés en Russie, 87.300 en Serbie, 28.700 en Belgique, 22.300 en France, 2.200 en Monténégro, ensemble 430.500 kilomètres carrés, superficie égale aux quatre cinquièmes de la surface de l'Allemagne ou de celle de la France. Nous lui en donnons acte. Elle néglige de dire que la Quadruple-Entente détient une petite fraction d'Alsace, une fraction de Galicie et de Bukovine, une fraction de Trentin et de Carniole; mais surtout, elle oublie ou affecte d'oublier que, à l'exception de l'Afrique orientale allemande qui résiste encore et d'une petite fraction du Cameroun, elle a perdu toutes ses colonies d'Afrique, d'Océanie et d'Asie : les territoires ainsi perdus pour elle représentent environ 1 million 700.000 kilomètres carrés[2]; c'est une superficie presque

1. Voir le *Temps* du 22 décembre 1915, p. 2, 4e col.

2. En voici la décomposition : 87.000 kilomètres carrés pour le Togo, 835.000 pour l'Afrique sud-occidentale, environ 550.000 (défalcation faite

quadruple de celle des territoires européens des belligérants adverses qu'elle et ses complices occupent.

Sans établir d'équivalence de valeur, même de loin, entre les territoires coloniaux perdus par l'Allemagne et les surfaces des pays belligérants adverses qu'elle détient en Europe, il est permis de faire remarquer que cette dernière occupation a un caractère essentiellement précaire et provisoire; qu'au contraire, la perte des colonies allemandes est, pour certaines, définitive. L'Allemagne se trouve, à l'heure présente, le seul des belligérants dont on puisse dire qu'il a subi certaines pertes irrévocables, celle du Chantung, par exemple. Quant à ses autres colonies, elle pourra peut-être en recouvrer une partie, mais à titre d'échange contre des territoires européens.

L'Allemagne, d'ailleurs, est, depuis seize mois, sur le front de l'ouest et, depuis trois mois environ, sur le front de l'est, complètement contenue et réduite à la défensive. Tandis qu'elle et ses associés ont fourni le maximum de leur effort, la Quadruple-Entente, comprenant, depuis sept mois, l'Italie, est loin d'avoir encore rassemblé et employé la totalité de ses forces. Les 168.500 hommes de l'armée britannique, en 1914, sont en train de se changer en 4 millions d'hommes; les armées russes, dépourvues d'armement et de munitions tout l'été dernier, sont maintement parfaitement munies et croissent notablement en nombre.

Le groupe France, Russie, Angleterre, Italie contient, même sans tenir compte des colonies qui leur fournissent, cependant, de nombreux et valeureux soldats, une population qui est presque exactement double de celle de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie[1]. Le fonds de renouvellement des armées

pour la partie qui reste encore à l'Allemagne) du Cameroun et 245.000 pour les territoires océaniens et asiatiques.

1. Voici les chiffres : 39 millions d'habitants pour la France, 171 pour la Russie, 45 pour l'Angleterre, 35 pour l'Italie, 4 1/2 millions pour la

est donc notablement supérieur chez les belligérants du groupe de la Quadruple-Entente. Le chancelier allemand en est arrivé à dire dans son discours solennel au Parlement, le 9 décembre dernier : « Le nombre n'est pas tout ; » ce qui veut dire qu'il s'aperçoit que le nombre des effectifs a changé de côté ; sans être tout, le nombre est quelque chose.

Et il en est de même des forces économiques. Nous n'avons jamais pensé que la gêne sérieuse et quasi croissante qu'éprouve l'Allemagne pour son alimentation et ses approvisionnements, ainsi que le desséchement de ses ressources financières, pussent suffire à l'amener à capitulation ; mais c'est un élément de faiblesse qui doit de plus en plus réduire sa capacité d'action. La baisse constante de son papier, le *mark*, qui perd maintenant 22 à 25 p. 100 en Suisse et en Hollande, est un symptôme des plus caractéristiques : c'est, suivant une expression dont nous nous sommes déjà servi, la *cote des paris* chez les neutres éclairés, hollandais et suisses, à la différence de ce qui se passe chez les neutres orientaux terrorisés, grecs et roumains.

A quelque point de vue que l'on se place, la victoire définitive de la Quadruple-Entente apparaît comme déterminée par tous les éléments divers de la lutte.

Dans les derniers jours écoulés, sauf en Russie, la guerre n'a offert aucun trait bien saillant. Sur le front occidental, ce sont toujours des combats d'artillerie avec parfois quelques engagements restreints d'infanterie ; la lutte reste particulièrement chaude aux environs de Loos et d'Armentières et dans le district du légendaire « Vieil-Armand » de nos poilus, l'Hartmannswillerkopf.

Notons que les Allemands ont à deux reprises bombardé Nancy, ville ouverte, avec une grosse pièce, dis-

Serbie, 1/2 million pour le Monténégro, ensemble 295 millions, contre 68 millions pour l'Allemagne, 53 pour l'Autriche-Hongrie, environ 20 millions pour la Turquie et 5 millions pour la Bulgarie, ensemble 146 millions.

tante, sans doute, d'une trentaine de kilomètres ; ils y ont tué deux habitants et en ont blessé sept; c'est toujours la même inutile férocité.

En Russie, la lutte a pris, depuis Noël, une tournure nouvelle : ce sont, au nord, des combats analogues aux précédents, sur le front de Riga et dans la région du Pripet; mais plus au sud, dans le secteur de la rivière du Styr, les Russes ont rejeté l'ennemi sur la rive gauche et ont passé eux-mêmes sur cette rive; ils ont pris aussi des tranchées sur la Strypa. Enfin, en Bukovine, ils se sont emparés des hauteurs qui dominent Czernowitz; l'on a dit même, mais on en attend la confirmation, que les Autrichiens auraient évacué cette place importante. Il semble y avoir là une action d'ample envergure à laquelle se livrent de nouveaux contingents russes et qui peut prendre des proportions considérables.

Les Italiens poursuivent avec avantage leur rude campagne contre Gorizia.

Bulgares, Austro-Allemands et Turcs n'ont pas encore franchi la frontière grecque, tandis qu'ils se vantaient de jeter à la mer avant le 15 janvier les troupes anglo-françaises du camp retranché de Salonique; les Anglais viennent de consolider ce camp à l'est en débarquant à Orfano. Il serait imprudent de penser que l'abstention de l'ennemi contre nos forces sera perpétuelle. A l'heure présente, les contingents bulgares opèrent toujours en Albanie contre les Serbes en retraite : le ravitaillement et le remunitionnement de ceux-ci se poursuivent avec difficulté. Notons que, après un bombardement par avion ennemi de la ville de Salonique, les généraux Sarrail et Mahon ont fait arrêter les consuls et le personnel des consulats ennemis dans cette ville. Ceux-ci s'étaient transformés en espions. Transportés sur un navire français, ils seront dirigés vers la Suisse. On ne peut qu'applaudir à cet acte de précaution et de justice. Il serait toujours désirable que les

Italiens pussent élever à une centaine de mille hommes leurs forces en Albanie et se joindre à l'armée serbe reconstituée pour effectuer une pointe ou tout au moins une menace sérieuse en Serbie et aider aussi le Monténégro.

L'apport d'approvisionnements et de troupes en Albanie rencontre, sans doute, des obstacles de la part des vaisseaux et sous-marins autrichiens ; mais ils ne sont pas insurmontables. Si l'Italie, dans cette tâche, a perdu d'abord, il y a une quinzaine de jours, le transport *Re-Umberto* et le contre-torpilleur *Intrepido*, elle a, avec les flottes alliées, pris une éclatante revanche par la destruction des *destroyers* autrichiens *Lika* et *Triglaw ;* nous avons, il est vrai, perdu le sous-marin français *Monge*.

La piraterie teutonne continue à se développer avec un débordant cynisme en Méditerranée. L'Autriche-Hongrie venait à peine, par une nouvelle note en réplique à la plus récente des Etats-Unis, de faire des excuses au sujet du torpillage de l'*Ancona* et de la destruction de vies civiles qui en est résultée, qu'un grand paquebot de la Compagnie anglaise la « Péninsulaire et Orientale », la *Persia,* était torpillé dans des conditions analogues ; on compte 323 disparus, la plupart noyés sans doute, dont le consul américain à Aden, plusieurs femmes et enfants. On prétend maintenant que le sous-marin assassin portait le pavillon turc ; mais les Turcs n'ont pas de navires et de marins capables d'un tel exploit.

Les torpillages en Méditerranée se multiplient. Toutefois, les pertes qu'ils causent, si cruelles soient-elles, ne représentent toujours qu'une fraction modique par rapport aux marines existantes. Ainsi on les évalue, sur toutes les mers, à 125.000 tonnes pour le mois de décembre, contre 160.000 en août[1] ; il est vrai qu'on était descendu à 48.000 en novembre[2].

1. Le *Temps* du 5 janvier 1916, p. 1, col. 4.
2. Voir plus haut, la *71e Semaine,* p. 172.

La question de la conscription vient d'être soumise par le gouvernement au Parlement britannique, en ce qui concerne les célibataires, pour la durée de la guerre, exception faite de l'Irlande; elle est posée dans les termes suivants :

Tous les célibataires ou les veufs sans enfants entre dix-huit et quarante et un ans ne possédant aucun motif d'exemption seront considérés comme s'étant engagés pour la durée de la guerre à partir du jour fixé pour l'appel.

La loi entrera en vigueur quatorze jours après la sanction royale, et la date définitive d'appel sera fixée vingt et un jours après la sanction royale, c'est-à-dire à peu près cinq semaines.

Un seul membre du cabinet, sir John Simon, ministre de l'intérieur, a donné sa démission; on ne doute pas que la loi ne soit votée à une forte majorité.

Le début de l'année a fourni l'occasion aux chefs d'Etat de la Quadruple-Entente d'échanger des télégrammes empreints de la plus chaude cordialité. D'autres adresses ont été envoyées par les souverains à leurs armées ou à celles de leurs alliés. Extrayons-en quelques passages d'un caractère décisif; dans son adresse à l'armée française, le président Poincaré s'exprime ainsi :

La force morale, elle aussi, est une condition maîtresse du succès final. Le peuple vaincu ne sera pas celui qui aura subi le plus de pertes, ce ne sera pas celui qui aura eu à endurer le plus de misères : *ce sera celui qui se sera lassé le premier.*

La France entière applaudira à cette parole; la France n'approche pas de la lassitude. De son côté, le tsar dit à ses troupes :

Soyez assurés, comme je l'avais dit au début de la guerre, que je ne conclurai pas la paix tant que nous n'aurons pas chassé le dernier ennemi de notre territoire. Je ne conclurai cette paix qu'en plein accord avec nos alliés, auxquels nous sommes liés non par des traités de papier, mais par une véritable amitié et par le sang.

Ainsi se manifestent chaque jour davantage la résolution et la confiance mutuelle de tous les membres de la Quadruple-Entente.

SOIXANTE-SEIZIÈME SEMAINE

Du 7 au 13 janvier 1916.

Rudes combats, sur le front occidental, en Alsace et en Champagne : l'ennemi recourt aux gaz asphyxiants.
Actions favorables aux Russes sur le Styr, sur la Strypa et aux environs de Czernowitz.
Le Monténégro est écrasé après la Serbie : déclaration du ministre bulgare Radoslavof qu' « il n'y aura plus jamais de nation serbe ».
Les effectifs franco-anglais à Salonique.
Vote par le Parlement britannique du service obligatoire pour les célibataires, les résultats de la campagne de propagande de lord Derby ayant été insuffisants. — Évaluation par lord Kitchener des besoins de renforcement mensuel des troupes britanniques : leurs pertes récentes.
Agitation à propos de la « crise de l'aviation en France ».
Les victimes du bombardement teuton à Nancy.
Adresse des Hellènes résidant en Occident en faveur de M. Vénizélos et de l'Entente.
Départ enthousiaste des « jeunes poilus » de la classe de 1917.

Les derniers jours écoulés ont été témoins d'importants événements militaires et d'une décision législative considérable.

Sur le front occidental, les canonnades ont continué le long de l'ensemble des lignes; de durs combats se sont livrés aux environs de l'Hartmannswillerkopf, le perpétuel « Vieil-Armand » ; nos chasseurs, qui avaient occupé le sommet de l'Hirzstein, l'ont évacué pour ne pas nous exposer à des pertes hors de proportion avec l'importance de la position; la situation paraît revenue de ce côté à ce qu'elle était il y a une quinzaine de jours. Une offensive allemande importante s'est produite, en Champagne, avec recours aux gaz asphyxiants, entre la Courtine et le mont Têtu, en vue de reprendre une partie des

points dont nous nous étions emparés à la fin de septembre : trois divisions ennemies, c'est-à-dire entre 45.000 et 50.000 hommes, ont été engagées dans cette grosse affaire sur une ligne de 8 kilomètres; elles ont été repoussées avec des pertes considérables; c'est là un succès notable.

Il y a loin, sans doute, de cette rencontre importante à l'offensive allemande générale dont on a tant parlé depuis deux mois. Nous ne cessons, néanmoins, de remporter des avantages tactiques, qui jusqu'ici ne se sont pas transformés en grande victoire stratégique. On doit espérer que le moment viendra où celle-ci se produira, vers le printemps ou l'été prochain, et amènera la débâcle de l'ennemi. En tout cas, ces avantages tactiques répétés contribuent à l'usure croissante des troupes allemandes, laquelle, en tout état de cause, assure le triomphe définitif de l'Entente.

Nos alliés russes ont poursuivi le cours des actions importantes et favorables qu'ils avaient entamées vers la Noël. En laissant de côté la région au nord du Pripet, où l'on se borne à peu près à des canonnades, l'offensive russe s'est développée avec de grandes masses sur les trois théâtres où elle s'était produite à la fin de décembre et dans les premiers jours de janvier, à savoir : sur le Styr, aux environs de Czartorysk, que les Russes avaient repris et qu'ils ont continué d'occuper, malgré les attaques furieuses de l'ennemi; sur la Strypa, où ils se sont emparés de diverses positions, faisant, en outre, prisonniers 17 officiers et 1.000 soldats; au nord-est de Czernowitz, enfin, où ils ont gagné du terrain et capturé 20 officiers, 1.175 soldats et des mitrailleuses. Czernowitz même n'est pas encore au pouvoir des Russes, comme des dépêches non officielles l'avaient annoncé; mais leur avance dans les trois secteurs, d'ensemble plus de 300 kilomètres, où se livrent des luttes opiniâtres, permet de vastes espoirs.

Les choses sont donc très satisfaisantes sur les deux

fronts principaux, l'occidental et le russe. Les Italiens poursuivent l'attaque de Gorizia; ils se sont fortifiés dans leurs positions, repoussant de furibondes contre-attaques de l'ennemi, qui recourt, là aussi, aux gaz asphyxiants.

Le point pénible et douloureux, on peut presque dire de plus en plus douloureux, de la colossale lutte qui se poursuit sur tant de milliers de kilomètres, dispersés à de grands écarts, c'est toujours la péninsule des Balkans, non pas en ce qui concerne Salonique, où notre situation paraît actuellement assurée, mais en ce qui touche le Monténégro et l'Albanie. Dans cette dernière contrée, on ne note pas de nouvelle avance des Bulgares à El-Bassan contre les Serbes, et l'on est peu informé, d'ailleurs, de ce qui se passe en cette région. On sait que Essad-Pacha, qui s'y est taillé une espèce de souveraineté, tient pour les Serbes et les Italiens, et cela n'est pas sans conséquence heureuse. Mais, plus au nord, les Monténégrins sont pressés de tous côtés par de relativement énormes forces austro-hongroises, armées d'une formidable artillerie de gros calibre; on annonce que le célèbre mont Lovcen, qui domine Cattaro, est pris par les Autrichiens : c'est, pour l'Entente, un grave échec, à la fois matériel et moral.

Après avoir laissé écraser la Serbie, avoir laissé écraser le Monténégro ! Voilà trois mois que la situation était connue. On annonce que 30.000 Italiens, débarqués en Albanie, s'occupent, avec autant d'Albanais, de construire des ponts et d'ouvrir des routes; cela est très méritoire. Rappelons que les Allemands viennent de construire des chemins de fer en Courlande, puis du côté de Kovel et encore, plus récemment, le long du Danube, enfin dans le sud de la Syrie et dans la direction du Sinaï, sans parler de lignes stratégiques qu'ils ont établies en Belgique et dans le nord de la France. Il convient que nous les imitions. Le soldat contemporain, comme l'ancien soldat roumain, doit se servir, autant

que de ses armes, de la pelle et de la pioche. Mais ce n'est pas 30.000 hommes qu'il eût fallu débarquer en Albanie, c'est une centaine de mille, il y a deux mois déjà, et il eût fallu, il faudrait encore remettre en état l'armée serbe. Le ministre bulgare Radoslavof a déclaré qu' « il n'y aura plus jamais de nation serbe ». Il convient que les nations de l'Entente infligent à cet homme d'Etat féroce un démenti décisif et rapide.

L'aide insuffisante ou tardive que nous apportons aux petits peuples nos alliés refroidit les autres neutres des Balkans. Puis, il sera beaucoup plus coûteux d'arracher à l'ennemi les positions que nos retards lui auront laissé prendre, qu'il ne l'eût été de les conserver; et, si nous les lui abandonnons, il en fera naturellement état lors des négociations de paix. Comment assurer à l'un des membres de l'Entente l'hégémonie de l'Adriatique si les Austro-Hongrois tiennent les positions les plus fortes du Monténégro et du nord de l'Albanie?

On annonce que les troupes anglo-françaises, avec des effectifs de 200.000 hommes environ, se sont solidement installées à Salonique. Le roi Pierre de Serbie et divers petits contingents serbes ont été les rejoindre.

Jusqu'ici, aucune attaque n'a été produite contre notre camp retranché sur la mer Egée. Les Bulgares sont encore occupés en Albanie, les Autrichiens le sont au Monténégro : ces corps ennemis peuvent devenir libres. Des troupes allemandes et peut-être le maréchal de Mackensen ont dû quitter la Serbie pour se porter en renforts contre les Russes en Bukovine. On doit considérer comme une fable la menace d'une ruée de 800.000 hommes contre Salonique; mais, avec le temps, il ne serait peut-être pas impossible que l'ennemi jetât la moitié de ce nombre contre notre camp retranché.

Les troupes anglo-françaises viennent, en effet, d'évacuer dans des conditions satisfaisantes, car il ne peut s'agir de gloire en cette occasion, la presqu'île de Gallipoli. Elles ont bien fait, car elles s'y usaient sans profit,

mais cela va libérer 150.000 Turcs, sinon 200.000, une notable garnison ottomane devant toujours rester dans les détroits. Ces 150.000 Turcs disponibles se dirigeront-ils vers l'Egypte? On commence à douter d'une énorme offensive allemande contre cette contrée. Iront-ils en Mésopotamie? Les Anglais, qui y ont reçu des renforts, viennent de remporter une victoire en cette région, à Kout-el-Amara. Ils y ont capturé deux canons et fait sept cents prisonniers.

On apprend, au dernier moment, un commencement d'offensive bulgare sur la ligne de Doiran, au nord du camp retranché de Salonique. Une nouvelle, qui circulait depuis quelques jours, est aujourd'hui officiellement confirmée : l'occupation par un bataillon français de l'importante île de Corfou, où l'on transporterait, pour les y refaire, des contingents serbes réfugiés en Albanie; la combinaison paraît ingénieuse. Cette occupation a été signifiée au gouvernement hellène, avec déclaration qu'elle ne serait que provisoire.

Quelque intérêt que présentent les divers faits que nous venons de relater, l'événement prédominant des derniers jours est le vote du Parlement britannique imposant le service obligatoire aux célibataires de dix-huit à quarante ans. Pourquoi aux seuls célibataires? C'est une question que nous n'avons pas à traiter ici. Rappelons seulement que la France fit de même pour les mobilisés en 1870-1871.

Nous avons résumé, il y a huit jours, le plan britannique à ce sujet[1]. Le Congrès du travail, ou plutôt des « travaillistes » (*Labour Congress*), s'était, par des délégués représentant, disaient-ils, 1.998.000 ouvriers, contre des délégués en représentant 783.000, soit par plus de deux contre un, prononcé contre le projet du gouvernement. Il en contestait et le droit, en principe, et, en pratique, l'utilité et l'efficacité. D'après des statisti-

1. Voir la 75e *Semaine*, page 215.

ques, d'ailleurs un peu incertaines, la campagne de propagande de lord Derby, que nous avons antérieurement décrite[1], avait, du 23 octobre au 15 décembre, déterminé ou constaté 215.431 engagements, dont un peu plus de la moitié provenait de gens mariés. On estimait à 651.160 le nombre des célibataires qui demeuraient réfractaires à l'engagement[2]. Ils vont y être contraints, car le Parlement anglais, malgré cette idéologiste obstruction syndicaliste, vient de voter, en première lecture, la loi par 403 voix contre 105, puis en deuxième lecture, par 431 voix contre 39, majorité notablement accrue et colossale. Les trois ministres travaillistes qui, au premier moment, au lendemain du vote du *Labour Congress*, avaient donné leur démission, l'ont retirée et continuent leur collaboration au gouvernement. Etant donnés, toutefois, les délais pour l'appel des recrues et le temps nécessaire pour les instruire, ces nouvelles forces ne pourront guère entrer en ligne avant l'été.

Dès maintenant, ce vote est un événement capital : il y a quelques mois seulement, jamais l'on n'eût cru qu'il pût être émis, surtout avec une si colossale majorité; il témoigne de l'inflexible résolution de l'Angleterre de pousser la guerre jusqu'au triomphe final, et il contribue largement à en fournir les moyens. Lord Kitchener estimait que, pour le maintien au niveau présent des forces britanniques, il fallait 30.000 recrues par mois. On vient de publier les pertes subies par les Anglais sur le front franco-belge dans la grande offensive du 25 septembre au 8 octobre : elles s'élèvent à 773 officiers tués, 1.288 blessés, 317 disparus, et 10.345 soldats tués, 38.095 blessés et 8.848 disparus, soit un total de 59.666; il faut dire que la moitié, sans doute, des blessés pourra retourner prochainement au front. Le recrutement obligatoire des célibataires de dix-huit à quarante ans fera notable-

1. Voir la *74e Semaine*, p. 205.
2. Voir *The Economist* (de Londres), numéro du 8 janvier, pages 44 et 51.

ment plus que compenser ces grosses pertes; il procurera un accroissement d'effectifs.

Un étrange incident est la note, prodigieuse d'outrecuidance, que l'Autriche-Hongrie vient d'adresser à l'Angleterre, lui demandant d'indiquer quelles mesures spéciales le gouvernement anglais se propose de prendre pour garantir la sécurité du vapeur anglais *Golconda* qui va transporter, des Indes en Europe, un certain nombre de sujets autrichiens, à « quelles marques distinctives » il recourra pour mettre ce bateau à l'abri d'attaques. Ces bandits renoncent à toute hypocrisie.

Trois *avions-canons* français viennent de remporter un beau succès en abattant, en Belgique, deux avions *Fokker* allemands, d'un type spécialement renommé. Cela n'empêche pas que l'on ne parle beaucoup, depuis quelques semaines, dans la presse et dans les commissions du Parlement, d'une crise de l'aviation en France. On a, cependant, créé, il y a quelques mois, un sous-secrétariat d'Etat de l'aviation; on y a hissé un jeune député, sans compétence technique, il est vrai, ni expérience administrative générale.

Mentionnons, en terminant, une double visite du président Poincaré, à Nancy d'abord, où le nombre des victimes du récent bombardement allemand est de six personnes tuées, dix blessées dont aucune n'a succombé à ses blessures; à Arras ensuite et dans la région environnante; un congrès, tenu à Paris, des Hellènes résidant à l'étranger, lequel s'est prononcé avec enthousiasme pour Vénizélos et pour la Quadruple-Entente; enfin le départ de la classe 1917, qui s'est effectué avec le plus grand enthousiasme, dans toutes les gares parisiennes, ces « jeunes poilus », comme ils veulent qu'on les appelle, quoique beaucoup aient peu de poils au menton, chantaient avec entrain : « On les aura, on les aura, les Boches ! »

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME SEMAINE

Du 14 au 20 janvier 1916.

Le temps pluvieux, trempant le sol, fait obstacle aux opérations sur le front occidental : on ne note guère que des canonnades.
Les Russes conservent en Europe leurs avances récentes. — Continuation de leurs succès en Asie.
Apres combats entre Italiens et Austro-Hongrois.
L'Autriche annonce que le Monténégro a accepté une paix séparée. — Le *Landtag* prussien reçoit cette nouvelle avec enthousiasme. — Bruits confus à ce sujet.
Défaut de coordination et de décision dans l'action des nations de l'Entente.
Choix heureux de l'île de Corfou pour y reconstituer l'armée serbe.
En même temps que les troupes de terre, la marine britannique va être renforcée : ses effectifs seront portés à 350.000 marins.
Élévation des contingents des grands *Dominions* anglais.
Aveux du ministre des finances Helfferich au Reichstag sur la difficulté de tenir financièrement jusqu'au bout.
Manifestations officielles de l'union étroite entre les membres de l'Entente.
Le gouvernement belge nomme ministres sans portefeuille trois membres de l'opposition parlementaire.
Le président du conseil français, M. Briand, le ministre de la marine et celui des travaux publics vont à Londres conférer avec les ministres britanniques.
Ouverture du Parlement suédois et discours du trône, assez modéré.
Vente par la Roumanie de grandes quantités de céréales aux Empires du centre.
Rentrée en France d'otages notables qu'avaient faits les Allemands; l'œuvre de la Suisse pour les internés ou réfugiés français.

Le temps généralement pluvieux, trempant le sol, rendant le terrain marécageux, causant même des inondations, entravant la marche et les transports, n'a pas été favorable à des actions d'une certaine ampleur;

aussi aucun événement important et caractéristique ne s'est-il passé sur les deux fronts principaux de la lutte.

De la Belgique à l'Alsace, on s'en est tenu à des canonnades, à des camouflets ; nous avons pris sous notre feu des convois de ravitaillement teutons ou endommagé des batteries et des tranchées ennemies, entre Somme et Oise, au nord-est de Vailly, au sud-est de Berry-au-Bac, sur la route d'Auberive à Saint-Souplet, dans les Vosges près de Metzeral, et sur d'autres points encore.

Pour s'être ralentie, la lutte n'a pas cessé sur le front russe, dans les trois secteurs principaux des engagements récents : sur le Styr, aux environs toujours de Tchartorisk, sur la Strypa et en Bukovine, aux alentours de Czernowitz. Malgré les allégations des communiqués autrichiens, les Russes conservent toutes leurs avances récentes et paraissent même les avoir développées sur certains points. On dit que les autorités civiles de nos alliés se sont rétablies à Dwinsk. Le bruit court, d'autre part, mais cela mérite confirmation, que, au centre à peu près de l'immense front russe, les Allemands seraient en train d'évacuer furtivement la ville de Pinsk. Au Caucase, les Russes ont pris aux Turcs 6 pièces de canon, 10 officiers et plus de 400 soldats. Ils étendent, en Perse, leur action au sud de Hamadan.

Les Italiens soutiennent toujours près de Gorizia des combats acharnés ; les Austro-Hongrois, par une attaque de nuit, étaient parvenus à s'emparer de certaines tranchées, à Oslavia, que les troupes italiennes, par une contre-attaque vigoureuse, leur ont reprises en leur infligeant de grosses pertes.

En Mésopotamie, les Anglais, qui se sont fortifiés à Kout-el-Amara, ont occupé la vallée de Wadi et contraint l'ennemi à une retraite.

Voilà tous les faits de guerre : aucun n'est bien considérable.

Plus importants sont les faits d'ordre politique : celui

qui a causé le plus d'impression, c'est non seulement la capitulation du Monténégro, mais la paix séparée qu'il aurait sollicitée ou acceptée de l'Autriche, à des conditions que l'on ignore. On a, il est vrai, depuis, démenti partiellement cette nouvelle; toujours est-il que le roi Nicolas et sa famille quittent le pays pour se rendre en Italie et que la lutte paraît avoir cessé au Monténégro. Ces faits restent obscurs.

La chute de ce petit Etat, le plus petit de l'Europe, ce royaume de 350.000 âmes, d'après ses anciennes frontières, et de 500.000 environ avec les agrandissements provenant des guerres des Balkans en 1912 et 1913, cette chute était attendue. Par cette incohérence et ces tergiversations qui ont signalé la politique et l'action militaire des puissances de la Quadruple-Entente dans toute la péninsule, le Monténégro, qu'on eût dû s'occuper d'aider, tout au moins dès le mois d'octobre, n'a pas été secouru. On représentait les troupes de ses intrépides montagnards comme ayant peu de munitions et manquant de vivres. On devait donc s'attendre à les voir succomber.

On pensait, toutefois, que le Monténégro imiterait la Serbie, et que les débris des troupes monténégrines chercheraient à se faufiler dans l'Albanie centrale pour s'y reformer. La nouvelle que, dès le 13 janvier, le roi Nicolas aurait demandé la cessation des hostilités et l'ouverture de négociations de paix a causé une douloureuse surprise. Un voile couvre ces tractations, et il n'y a aucun intérêt à chercher en ce moment à le soulever.

L'annonce de cette complète capitulation, de cette paix séparée, aux conditions ignorées, a produit des mouvements d'enthousiasme au Landtag de Prusse et au parlement hongrois. Cet événement sera sans influence sur l'issue de la guerre; il n'en est pas moins attristant. Puisse-t-il déterminer les puissances de la Quadruple-Entente à unir désormais méthodiquement leurs efforts, à agir avec plus de rapidité et de décision!

Il semble qu'elles viennent tardivement au sentiment de la nécessité de cette unité d'action qu'elles ont, jusqu'ici, tant méconnue. C'est ainsi que l'Angleterre vient de décider que le commandement des troupes anglo-françaises, à Salonique, appartiendrait désormais au seul général français Sarrail, tandis que, jusque-là, les effectifs anglais et français avaient chacun leur chef, sans subordination de l'un à l'autre.

La situation des armées de l'Entente à Salonique paraît toujours bonne; elles continuent de se renforcer en hommes et en matériel. On discute sur le point de savoir si elles seront attaquées, à quelle date et par quelles masses. Celles-ci pourraient être considérables, étant donné que l'écrasement de la Serbie et du Monténégro ainsi que notre abandon de la presqu'île de Gallipoli rendent disponibles des corps importants austro-hongrois, bulgares et turcs.

L'occupation de l'île de Corfou pour y transporter et y reconstituer tout au moins une partie de l'armée serbe paraît une idée heureuse; d'autres contingents serbes ont été menés, pour s'y refaire, en Tunisie, région plus distante. Si l'on parvenait, en ces deux pays, à remettre en état une centaine de mille Serbes, ou même 80.000, que l'on pût conduire soit à Salonique, soit en Albanie, ce serait un appoint précieux.

A propos de Corfou, on a rappelé que, en vertu du traité de Tilsitt, la France avait occupé cette belle île de 1807 à 1814, qu'elle y avait fait d'importants travaux de viabilité qui lui avaient valu la reconnaissance des habitants. Le gouvernement serbe, qui s'était retiré à Brindisi, ira, dit-on, s'établir à Corfou.

On a relevé, ces jours derniers, — et certains en ont pris ombrage, — que la Grèce vient d'envoyer un ministre plénipotentiaire à Constantinople, au lieu du simple chargé d'affaires qui s'y trouvait, et que le roi Constantin avait des entretiens prolongés avec le ministre de Bulgarie à Athènes. Seraient-ce là des symp-

tômes de mauvais augure? On peut espérer que le gouvernement grec ne se départira pas de la neutralité qu'il a toujours promis d'observer. Il ne peut pas douter que ses vrais et seuls amis sont les puissances de la Quadruple-Entente, qui ont été et restent les patronnes de la Grèce, et qui, somme toute, lui conservent son territoire que convoitent les belligérants adverses.

Au Reichstag et au parlement hongrois, on a pu exulter sur les mécomptes de l'Entente dans les Balkans. On ne peut ignorer, cependant, que ce n'est pas dans cette région que la « décision » sera obtenue. Depuis les premiers jours de septembre 1914, c'est-à-dire en plus de seize mois, les Allemands n'ont remporté aucun succès sur le front occidental; sur l'autre front, ils ont subi l'invasion, et s'ils ont triomphé des Russes, c'est que ceux-ci n'avaient plus de munitions. Aujourd'hui les effectifs des puissances de l'Entente sont en voie de croissance marquée et elles commencent à regorger de munitions.

La loi sur la conscription des célibataires en Angleterre peut être regardée comme un fait acquis. Les groupes 2, 3, 4 et 5 des volontaires ayant répondu à l'appel de lord Derby, c'est-à-dire les célibataires âgés de dix-neuf, vingt, vingt et un et vingt-deux ans, rejoignent leurs corps cette semaine même; les compléments suivront, et, avec le temps, l'armée britannique atteindra les 4 millions d'hommes prévus. La marine britannique, d'autre part, va recevoir un supplément de 50.000 hommes, portant à 350.000 officiers et marins ses effectifs.

En même temps, le Canada vient de voter, avec le concours des deux partis, sir Wilfrid Laurier, chef de l'opposition, y secondant le chef du cabinet, sir Robert Borden, que les contingents canadiens seraient portés à 500.000 hommes; l'Australie a décidé d'élever son concours à 300.000 hommes; la Nouvelle-Zélande ira, si nous ne nous trompons, à 68.000 hommes; avec la

colonie sud-africaine, ce sont des effectifs de 900.000 hommes, sinon davantage, qu'auront fournis les grands Dominions britanniques, c'est-à-dire les colonies de peuplement. Il faut y ajouter les troupes indiennes.

Il faudra, il est vrai, du temps pour former toutes ces troupes nouvelles, et l'on ne peut pas compter que la plus grande partie entrent en ligne avant l'été prochain. Cela, néanmoins, avec le concours accru des Russes et le concours soutenu des Français et des Italiens, annonce le glas des empires du Centre.

Au fond, ils s'en doutent bien; c'est en vue de ce danger qu'ils voudraient bâcler une paix quelconque, pour reprendre ultérieurement, dans des conditions plus propices, leur entreprise criminelle, satanique, de subordination du monde. Ils sentent bien leur usure et la menace d'anémie qui les guette; on discute de plus en plus sur les questions d'alimentation au Reichstag et, sinon à Vienne où le parlement hétéroclite est fermé, à Budapest; le ministre des finances allemand, M. Helfferich, a bien avoué, à propos de demandes d'augmentation de solde, la difficulté de tenir financièrement jusqu'au bout. Sans doute, ces facteurs, à eux seuls, ne suffiraient pas; il faudra qu'il s'y joigne d'heureuses actions militaires de la part de la Quadruple-Entente.

L'Angleterre envisage la substitution du blocus officiel de l'Allemagne aux ordres en conseil, qui n'en sont en quelque sorte que la monnaie défectueuse.

L'union entre les membres de l'Entente, leur décision inébranlable de conduire la lutte jusqu'au triomphe complet, se manifestent à chaque occasion : ainsi, dans l'ordre du tsar à l'armée au jour de l'an orthodoxe, dans les dépêches des ministres de France et autres à leurs collègues russes. Mentionnons un très touchant échange de dépêches entre le premier ministre serbe et le gouvernement belge.

Ce dernier gouvernement vient de s'accroître, comme

ministres sans portefeuille, de trois membres de l'opposition dans la Chambre : M. Vandervelde, socialiste ; le comte Goblet d'Alviella et M. Hymans ; ils avaient été nommés antérieurement « ministres d'Etat » ; mais cela ne leur conférait pas une participation effective et régulière au gouvernement.

On annonce que trois de nos ministres : M. Briand, président du conseil ; l'amiral Lacaze et M. Sembat, ministre des travaux publics, viennent de se rendre à Londres, accompagnés de plusieurs directeurs ministériels, pour y conférer avec leurs collègues du cabinet britannique.

Comme faits intéressants des derniers jours, notons la ridicule attitude du Reichstag, au sujet de l'affaire du *Baralong* (un vapeur anglais qui coula un sous-marin allemand), ce corps s'indignant de ce que l'Angleterre, incriminée par l'Allemagne, propose de soumettre à une commission d'officiers de marine américains cet incident et celui de divers sous-marins allemands ; la conduite, qui paraît inqualifiable, des deux colonels Egli et de Wattenwyl, de l'état-major suisse, ayant fourni systématiquement aux attachés militaires allemands des renseignements sur la situation de nos armées ; le gouvernement fédéral a ouvert une information à ce sujet. Mentionnons encore un émouvant mémoire adressé par les évêques belges aux évêques d'Allemagne ; le voyage du cardinal Mercier à Rome, pour faire connaître au pape la conduite des Allemands en Belgique. Signalons aussi l'ouverture du Riksdale suédois, où le roi de Suède, tout en exprimant des griefs à l'endroit des belligérants, sans faire, semble-t-il, entre eux de distinction, se déclare partisan de la neutralité et conclut à une entente, pour la sauvegarde de leurs intérêts communs, avec les deux autres Etats scandinaves ; la vente par la Roumanie d'importantes quantités de céréales à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, ce que l'on eût évité si l'Angleterre et la France eussent suivi,

au mois d'août, notre conseil d'acheter toute la récolte roumaine [1].

Rendons, en finissant, honneur aux dix otages, dont M. Trépont, préfet du Nord, M. Noël, sénateur et maire de Noyon, et d'autres maires ou notables de nos départements envahis, qui, après un an de la plus dure captivité, sont rentrés, par voie d'échange, dans notre patrie. On rappelle, à ce propos, qu'une centaine de mille réfugiés, ou plutôt internés français, rendus enfin à la liberté, sont rentrés en France par la Suisse : remercions ce petit pays neutre du zélé concours qu'il nous a prêté dans cette œuvre d'humanité.

1. Voir la *53e Semaine*, p. 7.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME SEMAINE

Du 21 au 27 janvier 1916.

La capitulation du Monténégro et la paix séparée sont démenties : arrivée du roi de Monténégro à Lyon.
Violents combats sur le front occidental, dans l'Artois notamment et sur l'Yser.
La lutte continue avec ardeur sur le front russe, dans la région du Styr, de la Strypa et de Czernowitz. — Grands succès des Russes dans leur marche sur Erzeroum.
Prouesses italiennes à l'altitude de 3.000 mètres.
Les troupes serbes se refont, partie à Bizerte, partie plus importante à Corfou.
Projets d'opérations de grande envergure attribués aux Turcs.
Les troupes britanniques attaquent la colonie allemande de l'Afrique orientale.
La piraterie allemande sous-marine : nombre des victimes civiles depuis l'origine.
Apparition de zeppelins à Épernay.
Bombardement par les Allemands de Nancy et de Dunkerque.
Un sous-marin français coule, dans l'Adriatique, un croiseur autrichien.
Exploits de l'aviation française et de l'aviation britannique.
Voyage du kaiser dans les Balkans ; Ferdinand de Bulgarie est fait maréchal allemand : le *kaiser, miles gloriosus.*
Interwiew du roi Constantin de Grèce : « Partie nulle, n'est-ce pas votre avis ? »
Vote définitif en Angleterre de la conscription des célibataires. Vote favorable émis par la conférence du parti ouvrier.
Déclarations de M. Balfour et de sir Edward Grey à la Chambre des communes.
Important discours de M. Salandra.
Les céréales roumaines.
Le président Poincaré visite notre armée des Vosges et les communes alsaciennes.
Succès important à la Chambre, à propos de la censure, de M. Briand, président du conseil.

Les lampions allumés à Berlin, Vienne et Budapest, pour célébrer la prétendue capitulation de l'armée mon-

ténégrine et l'acceptation par le roi de Monténégro d'une paix séparée fumaient encore, les échos des harangues enflammées célébrant au Landtag et à la Chambre hongroise ce que nos ennemis appelaient la clairvoyance du vieux roi Nicolas n'étaient pas calmés, que ces deux nouvelles, la capitulation et la paix séparée, recevaient des faits eux-mêmes le plus éclatant démenti.

Le vieux souverain de Monténégro ne s'est pas incliné devant les Austro-Hongrois; il a pris, sans doute, avec sa famille le chemin de l'exil; il est venu, par l'Italie, prendre asile chez nous, à Lyon; la population française et le gouvernement français, que représenta M. Denys Cochin, ministre d'Etat, ont fait aux héroïques montagnards l'accueil le plus enthousiaste. Les Austro-Hongrois, il est vrai, se sont emparés du Monténégro; ils en occupent les côtes et Scutari même, mais ils n'ont pu capturer dans un coup de filet l'héroïque armée monténégrine; une grande partie de celle-ci, ainsi que les Serbes qui s'y étaient joints, a réussi à gagner l'Albanie centrale ou à passer soit en Italie, soit dans l'île de Corfou pour s'y reconstituer.

Des forces précieuses ont été ainsi conservées à l'Entente, et une défaillance, que bien des circonstances eussent excusée, lui a été épargnée. La déception aura été amère pour les empires du Centre et leurs vassaux. L'histoire étudiera les faits qui ont pu susciter les bruits de la semaine dernière, si heureusement controuvés; cette recherche serait hors de saison à l'heure présente.

En dehors et en plus des canonnades habituelles, deux engagements tout locaux, mais plus ardents que d'usage, se sont produits sur le front occidental : après des explosions de mines et un violent bombardement, les Allemands ont fait, le 23 janvier, une rude attaque dans l'Artois, près de Neuville-Saint-Vaast; le lendemain, en Belgique, près de Nieuport, sur les bords de

l'Yser, ils en ont fait une autre, après avoir lancé 20.000 obus. Comme il arrive généralement, dans ces offensives imprévues, ils ont occupé quelques éléments de tranchées de première ligne, qu'on leur a bientôt repris en leur infligeant des pertes considérables. On est loin de la grande offensive générale dont on parlait il y a quelques semaines; mais ces incidents, quoique tournant définitivement à notre avantage, prouvent qu'il ne convient pas d'affaiblir notre front et qu'il importe toujours de nous tenir aux aguets.

Sur le front russe, dans les trois secteurs connus, celui du Styr, celui de la Strypa et celui de Czernowitz, la lutte ne chôme pas : elle reste très violente; mais les péripéties en sont incomplètement connues. Les Autrichiens prétendaient que la bataille était finie près de Czernowitz; puis, ils ont dit qu'une deuxième bataille commençait, sous la poussée russe, malgré les renforts amenés par Mackensen, destinés d'abord à la conquête de l'Egypte, puis envoyés sur un terrain plus proche. La vérité est que les Russes conservent toutes leurs positions conquises et paraissent en voie d'en gagner de nouvelles. On dit, d'autre part, que les Allemands, par des travaux de voies ferrées stratégiques et par d'énormes apports de canons et de munitions, prépareraient une grande offensive en Volhynie.

Les Russes viennent de remporter en Arménie un éclatant succès en rejetant sur Erzeroum et même au delà les troupes ottomanes en désordre évaluées à une force de 200.000 hommes. Nos alliés ont fait là une substantielle besogne; ils bouleversent ainsi tous les plans des Allemands et des Turcs en Orient.

Les Italiens livrent leurs durs combats coutumiers sur l'Isonzo, aux environs de Goritz; ils y ont joint une brillante prouesse, par l'action de leurs skieurs, qui ont atteint, au milieu des glaces et des neiges, le défilé de Sforzellina, à la source du Nocé, à plus de 3.000 mètres d'altitude, et fait sauter deux blockhaus ennemis.

Les troupes de l'Entente entreprendront-elles, malgré l'avance d'importants corps austro-hongrois, une campagne active en Albanie? Se contentera-t-on de défendre Vallona et quelques autres positions? On en délibère, et la décision qui prévaudra nous échappe.

Nous fortifions de plus en plus Salonique; des renforts, y compris des détachements serbes, du matériel aussi, s'y joignent chaque jour. Nos effectifs y deviennent de plus en plus importants. Les Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares et Turcs devaient nous y avoir jetés à la mer vers le 15 janvier; le mois finit, et aucune attaque ne s'est produite. Les troupes des quatre belligérants adverses paraissent absorbées par des tâches plus urgentes. Mais, si elles ne nous attaquent pas, nous résignerons-nous au repos? le jour ne viendra-t-il pas où nous prendrons l'offensive?

Les troupes serbes, si éprouvées par des combats incessants, la maladie et la faim, se refont et se reconstituent soit à Corfou, soit en Tunisie; des contingents monténégrins font de même en Italie. Ce sont là des ressources appréciables qui pourront participer un jour, non trop distant, on doit l'espérer, à une sérieuse action offensive de l'Entente dans les Balkans.

On s'entretient des projets turcs; conduits et aidés par les Allemands, les Turcs devaient, d'une part, se jeter sur Salonique; d'autre part, sur la Mésopotamie, la Perse et le golfe Persique; enfin, sur l'Egypte, où il était essentiel qu'ils arrivassent avant le milieu de mars. Aujourd'hui, ils sont dans la nécessité de secourir leur armée battue près d'Erzeroum. Ils auraient, néanmoins, réuni à Constantinople des effectifs et 3.000 automobiles pour triompher des Anglais en Mésopotamie et des Russes en Perse. Les automobiles peuvent rendre, sans doute, de grands services à la guerre moderne, comme on l'a vu, au début de septembre 1914, à la bataille de l'Ourcq. Mais les 3.000 automobiles de Constantinople, ayant à traverser, soit sur route, soit sur wagon,

1.000 ou 1.200 kilomètres en pays partiellement presque inhabité et sans ressources, seront-elles d'un aussi grand secours qu'on le prétend? En attendant, les Anglais repoussent les contingents turcs sur les bords du Tigre, et les Russes, en Perse, étendent leur action autour de Hamadan, s'emparant de la ville de Sultanabad.

En Afrique, la conquête de la colonie allemande du Cameroun vient de s'achever, les débris des troupes teutonnes s'étant réfugiés en Guinée espagnole, où ils seront désarmés. Les troupes britanniques attaquent la colonie allemande de l'Est-Africain.

La piraterie allemande sous-marine continue de suivre son cours, coulant autant de navires neutres, hollandais notamment, que de vaisseaux de l'Entente, mais, depuis une quinzaine, sans destruction sensationnelle. Notons que l'amiral Ftileman a déclaré, à Londres, dans une cérémonie officielle, que les sous-marins allemands avaient causé la mort de 2.329 civils.

Des avions teutons ont visité de nouveau la Grande-Bretagne, avions de petit ou moyen modèle, dont les bombes ont fait peu de dégâts, y blessant une ou deux personnes. Depuis plusieurs mois, on était sans nouvelles des fameux zeppelins, ces grossières machines d'assassinat, qui devaient non seulement terroriser Londres et Paris, mais les bouleverser et même les détruire. Un d'eux, cependant, est apparu, le 25 janvier, à Epernay, y jetant quelques bombes qui ne causèrent que d'insignifiants dégâts.

Avec des instruments plus modestes ou plus habituels, les Allemands, par canon et bombes, ont bombardé de nouveau Nancy, y blessant deux personnes, puis Dunkerque, tuant en cette dernière ville cinq personnes et en blessant trois.

Un sous-marin français a coulé, dans l'Adriatique, un croiseur autrichien du type *Novara*, le *Helgoland*, dit-on.

L'aviation des Alliés témoigne d'une activité de plus

en plus accentuée et chaque jour plus méthodique. Le 23, deux de nos groupes d'avions, au total 24 appareils, ont bombardé, avec succès, pense-t-on, les gares et les casernes de Metz. Un raid de 32 avions français sur Guevgheli et Monastir, en Macédoine, a fait la plus grande impression et procuré les plus utiles renseignements; des avions britanniques ont fait également une brillante besogne. Le sous-secrétaire d'État à la guerre vient de déclarer à la Chambre des communes que les vols effectués par les avions britanniques, dans les quatre dernières semaines, au-dessus des lignes ennemies, avaient été au nombre de 1.227, contre 310 effectués par les Allemands, les Anglais ayant disposé de 138 machines, contre 20 qu'employait contre eux l'ennemi dans cette zone.

En dehors des faits de guerre, des actes importants ou caractéristiques se sont produits. On discutait beaucoup, ces semaines dernières, sur la santé du kaiser; certains journaux le déclaraient mourant; il vient de trancher lui-même la question, en ce qui concerne, du moins, le danger immédiat du mal dont il est atteint, par un déplacement de 1.200 ou 1.300 kilomètres à Belgrade et à Nich, où il s'est rencontré avec Ferdinand, roi de Bulgarie, auquel il a conféré le maréchalat. Ferdinand lui a servi une harangue latine, le nommant *miles victor et gloriosus;* sans doute, il n'existe pas d'Académie des inscriptions et belles-lettres en Bulgarie; autrement, en la consultant, Ferdinand eût su que *miles gloriosus,* suivant le titre de la célèbre pièce du poète comique latin Plaute, veut dire non pas couvert de gloire, mais fanfaron, vantard. L'apostrophe était bien appropriée à Guillaume II.

Le roi Constantin de Grèce a multiplié les interviews dans ces derniers temps, dont l'une qui a fait beaucoup de bruit avec le représentant de l'*Associated Press,* de New-York : il s'y plaint amèrement des procédés des Alliés, qui pourtant lui témoignent la plus constante

courtoisie, et il conclut en ce qui concerne l'issue de la guerre ; l'interviewer lui demandait s'il croyait que l'Allemagne pourrait être victorieuse :

Cela dépend de ce que vous appelez victorieux, répliqua le souverain. Si vous voulez dire que l'Allemagne prendra Londres, Paris et Pétrograd, cela n'est pas probable. Mais je crois que les Allemands peuvent se défendre là où ils sont pendant très longtemps. Si l'épuisement économique ne contraint pas l'Allemagne à implorer la paix, je crois qu'il serait très difficile, sinon impossible, de la vaincre militairement...

Partie nulle, n'est-ce pas votre avis?

Ainsi, le roi de Grèce croit, sauf l'action de l'usure économique, à une « partie nulle » ; son horoscope, par son éducation et par son alliance (il est le beau-frère du kaiser), se trouve, certes, entaché de préjugés ; mais il est bon à retenir ; « l'usure économique » fera son œuvre et s'ajoutera aux événements militaires ; la partie, loin d'être nulle, sera décisive en faveur de l'Entente.

Le parlement britannique vient de voter en troisième lecture le *bill* sur le recrutement des célibataires, par 393 voix contre 36 ; c'est encore un progrès sur les deux votes antérieurs : la minorité avait été dans les deux votes précédents de 105 et de 39 respectivement. La Chambre des lords a donné au *bill* sa sanction. Il vient de lui échoir aussi une précieuse sanction populaire : à la conférence du parti ouvrier, à Bristol, le 26 janvier, où 2.100.000 ouvriers étaient représentés par des délégués, un vote favorable au gouvernement britannique a été émis par 1.502.000 voix contre 602.000.

Le président du conseil britannique, M. Asquith, a prononcé un discours sur la question des munitions, réclamant un emploi de plus en plus étendu de la main-d'œuvre non professionnelle et de la main-d'œuvre féminine.

M. Balfour, ministre de la marine, a fait une déclaration importante sur les armements navals, au sujet du bruit que l'Allemagne venait d'armer ses vaisseaux de

canons de 17 pouces, supérieurs aux canons britanniques. Il a terminé ainsi :

La nouvelle flotte construite par nous, depuis la guerre, est équivalente à la flotte allemande tout entière. Elle comprend aussi des navires de puissance encore inconnue.

Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères, répondant à une interpellation, à la Chambre des communes, a prononcé un très important discours sur le blocus de l'Allemagne ; il y a affirmé la volonté de le rendre aussi rigoureux qu'équitable. Au Riksdag suédois, le premier ministre a fait entendre des paroles sévères à ce sujet ; nous reviendrons sur cette question capitale.

On annonce l'arrivée en Europe, pour conférer avec les ambassades américaines, sans doute sur cette affaire du blocus, d'un ami particulier du président Wilson, le colonel House. Notons la « Journée française » à Milan, le don d'un hôpital français à cette grande ville-sœur, une conférence brillante qu'y a faite M. Barthou et un cordial discours du ministre italien M. Barsilaï, un important discours aussi du président du conseil, M. Salandra ; la tenue d'une grande réunion à la Sorbonne en hommage à la Serbie. Mentionnons l'achat de 80.000 wagons de blé roumain par le gouvernement britannique, moyennant, dit-on, 230 millions de francs, ce qui réalise tardivement et partiellement l'opération que nous conseillions dès les premiers jours du mois d'août 1915[1]. Le président Poincaré, accompagné des présidents des deux Chambres, est allé visiter notre armée des Vosges et des communes alsaciennes. Un débat à la Chambre sur la censure, après un habile et substantiel discours de M. Briand, s'est terminé par le renvoi à la commission, à la majorité de 318 voix contre

1. Voir la *53e Semaine*, p. 7.

145. La censure manque parfois de tact et de mesure; mais les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des Français éprouveraient plus d'inquiétude que de satisfaction s'ils la voyaient disparaître, dans les circonstances présentes, même pour les questions de prétendue politique pure.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME SEMAINE

Du 28 janvier au 3 février 1916.

Intérêt de l'Allemagne à presser son offensive.
Activité de l'ennemi, sur le front occidental, à Neuville-Saint-Vaast, dans la boucle de la Somme, à Frise, à Dompierre.
Engagements, sans changements notables, sur le front russe européen. — Nos alliés développent leurs succès dans la région d'Erzeroum, ainsi qu'en Perse.
Résumé italien des opérations sur le front des Alpes et de l'Isonzo depuis le début de la guerre jusqu'à la fin de décembre.
Calme en Albanie et à Salonique. — Action navale alliée autour de ce port.
Etat officiel des pertes britanniques depuis le début de la guerre. — L'Angleterre édicte la mobilisation des troupes égyptiennes de réserve.
Accalmie relative de la piraterie teutonne sous-marine. — Le paquebot anglais l'*Appam*, transformé en corsaire allemand, arrive aux Etats-Unis.
Raids de zeppelins à Paris, en Angleterre et à Salonique : les victimes. — Résumé du nombre des victimes des zeppelins depuis le début de la guerre en Grande-Bretagne et en France.
Déclarations concordantes de M. Sazonof, de M. Lloyd George et de M. Salandra sur la poursuite de la guerre jusqu'à la victoire. — Conférence à Paris de ministres anglais avec notre secrétaire d'Etat des munitions.
Discours du président Poincaré à la distribution des Croix de guerre au Trocadéro.
Conférence de M. Boutroux à la *Matinée nationale* à la Sorbonne : la mentalité germanique.
Déclaration du général Galliéni à la Chambre dans un débat sur les débits de boissons : « Vous me forcez à faire un métier qui n'est pas le mien. »
Le « suicide » du prince héritier de Turquie.

Il y a deux graves et évidentes raisons pour que les Allemands s'efforcent de développer leur offensive sur

les fronts principaux de la lutte. La première, c'est l'usure dont ils commencent à souffrir et dont surtout ils se sentent de plus en plus menacés, par la réduction de leurs ressources en hommes, en produits du sol et en denrées exotiques, enfin en argent et en crédit. La seconde, c'est la perspective de l'accroissement constant des effectifs et de l'armement de la Quadruple-Entente : le million d'hommes, anglais et coloniaux, qui va renforcer graduellement les troupes britanniques, entrera en ligne, sans doute, au cours de l'été ; de même les effectifs russes sont en constante croissance, et leur armement s'améliore et se complète.

Dans ces conditions, l'Allemagne a le plus grand intérêt à presser ses coups : de là les projets d'offensive générale qu'on lui attribue, non sans vraisemblance, sur notre front d'une part, et, de l'autre, en Volhynie.

En ce qui nous concerne, l'activité de l'ennemi, sans prendre le caractère d'une attaque d'ensemble, s'est accentuée sur plusieurs points importants de notre front, notamment dans le Nord, à Neuville-Saint-Vaast, dans la boucle de la Somme, à Frise, village qu'il est parvenu à occuper, puis à Dompierre, dans le voisinage, où il a complètement échoué. Ces luttes locales, qui ont parfois un caractère très vif, ne modifient pas sensiblement les lignes respectives ; elles imposent, toutefois, un surcroît de vigilance.

Sur le front russe d'Europe, les engagements se poursuivent, sans changements appréciables, le long de ces énormes lignes qui, de la Baltique, s'étendent jusqu'aux frontières roumaines.

Il en est autrement du front caucasien ou plutôt arménien. Là, les Russes développent leurs importants succès récents dans la région d'Erzeroum et au delà. Ils se sont emparés de la ville de Knyss et ont rejeté les armées turques dans la direction de Mouch. Ils sortent ainsi de la région montagneuse et gagnent maintenant la plaine. On dit que le maréchal allemand von der Goltz accourt

prendre le commandement des troupes ottomanes en retraite. L'armée russe a délogé l'ennemi d'une région de 60 verstes de longueur, soit 65 kilomètres, qu'il avait à loisir organisée.

La victorieuse avance des Russes en cette région peut venir en aide aux Anglais, que les Turcs, disposant de beaucoup plus forts effectifs, s'efforcent d'encercler en Mésopotamie, à Kout-el-Amara, sur les bords du Tigre.

Les Russes poursuivent en même temps leur poussée en Perse, au sud du lac d'Ourmiah, où ils ont battu des contingents turcs, et au sud-est également de Hamadan.

Revenons maintenant en Europe : les Italiens, sur lesquels les Autrichiens ont dirigé de violentes attaques, dans la région de Gorizia, continuent de contenir et de rejeter l'ennemi. L'état-major italien vient de publier, le 29 janvier, un résumé très intéressant de la guerre sur le front des Alpes et de l'Isonzo, depuis les derniers jours de mai 1915 jusqu'à la fin de décembre. La nature et une préparation très minutieuse de l'ennemi avaient accumulé les obstacles en cette région sur un développement de 800 kilomètres de lignes. L'état-major italien estime à vingt-cinq divisions les forces que les Autrichiens avaient réunies. Les Italiens ont, en cette campagne, jusqu'à la fin de décembre, enlevé à l'ennemi 30.000 prisonniers, 5 canons, 38 mitrailleuses, des milliers de fusils et du matériel de toute sorte.

En Albanie, les Autrichiens avancent jusqu'ici avec une certaine lenteur et les Bulgares paraissaient presque marquer le pas. Les journaux de Vienne soutiennent toujours qu'il y a eu une capitulation signée par des agents monténégrins; l'histoire éclaircira à loisir ces prétentions; pour le présent, il est certain qu'aucune paix séparée n'a été signée, qu'on embarque graduellement des troupes serbes pour Corfou, des contingents monténégrins aussi. L'Italie, en même temps qu'elle se livre à ces transports opportuns, se fortifie à Vallona.

Le calme continue de régner à Salonique, où la prépa-

ration guerrière est intense. Les derniers combats qu'ont livrés les troupes anglo-françaises en cette région sont en date du 11 décembre, c'est-à-dire d'il y a près de deux mois. Si les Austro-Hongrois, Allemands, Bulgares et Turcs, retenus ailleurs, tardent à prendre l'offensive, n'y aurait-il pas lieu que nous-mêmes sortions de l'immobilité et marchions sur l'ennemi?

En attendant, nous étendons et consolidons notre base d'opérations. C'est ainsi que des vaisseaux des quatre puissances alliées, France, Angleterre, Italie et Russie, ont débarqué des marins qui ont occupé, sans lutte, d'ailleurs, la presqu'île de Kara-Bouroum et le fort commandant l'entrée du golfe de Salonique : cela était nécessaire pour interdire ces parages aux sous-marins teutons qui y avaient pris asile et en partaient pour des *raids* fâcheux. On souligne que le navire italien *Piemonte* et le navire russe *Askold* ont pris part à cette opération. Il n'y a, dans cette mesure, rien qui soit attentatoire aux droits et aux intérêts de la Grèce : c'est en réalité son bien que les puissances de l'Entente défendent contre les Austro-Hongrois, les Bulgares et les Turcs.

L'action des puissances de l'Entente est ainsi amenée à une certaine dispersion; néanmoins, on ne doit pas perdre de vue que les deux fronts anciens, le franco-belge et le russo-européen, sont et resteront toujours les fronts décisifs.

Le président du conseil anglais, M. Asquith, a communiqué l'état des pertes britanniques sur les différents fronts, à la date du 9 janvier; il est très intéressant de le reproduire : le total de ces pertes monte à 549.467 hommes, dont 121.138 tués, 68.146 disparus et 353.283 blessés; la moitié de ceux-ci devant, sans doute, reprendre du service, les pertes britanniques définitives peuvent être évaluées à 373.000 hommes environ. Voici le détail des pertes sur les différents fronts :

France et Belgique. — Tués : 5.138 officiers et 82.130 hommes;

blessés : 10.217 officiers et 248.990 hommes ; disparus : 1.691 officiers et 52.344 hommes. Total : 17.046 officiers et 383.464 hommes.

Dardanelles. — Tués : 1.745 officiers et 26.455 hommes ; blessés : 3.143 officiers et 74.952 hommes ; disparus : 353 officiers et 10.901 hommes. Total : 5.241 officiers et 112.368 hommes.

Autres fronts. — Tués : 918 officiers et 11.752 hommes ; blessés : 816 officiers et 15.165 hommes ; disparus : 101 officiers et 2.656 hommes. Total : 1.835 officiers et 20. 573 hommes.

On remarquera que le nombre des tués est de 87.268 en France et en Belgique, sur un total de 121.138, soit 72 p. 100 environ ; il est vrai que, au début, la campagne ne se faisait guère que sur notre front. On peut vraisemblablement évaluer entre 62 et 65 p. 100 la proportion des pertes britanniques en Belgique et en France relativement aux pertes totales pour les opérations récentes et celles en cours.

L'Angleterre vient d'ordonner la mobilisation des troupes égyptiennes de réserve, ce qui ajoutera une vingtaine de mille hommes aux forces destinées à défendre l'Egypte et le canal de Suez.

Les sous-marins teutons paraissent avoir, depuis quelques semaines, une activité moins fructueuse pour eux. Il s'est même produit un fait remarquable : le vapeur français *Plata,* de la compagnie des Transports maritimes, a réussi à couler, en Méditerranée, un sous-marin allemand. Le paquebot anglais l'*Appam,* dont on était sans nouvelles depuis quelques semaines, vient d'arriver à Newport-News, aux Etats-Unis, battant pavillon allemand, avec un équipage allemand et portant environ 400 passagers qui proviendraient, en plus de ceux de l'*Appam,* de sept vaisseaux coulés par un corsaire teuton. Le mystère entoure cette étrange aventure.

Les pirates de l'air ont fait rage ces jours derniers. Depuis le 13 octobre 1915, c'est-à-dire depuis plus de trois mois et demi, les zeppelins n'avaient fait de *raids* ni en France ni en Angleterre. On en signala un la semaine dernière, nous le dîmes, à Epernay, puis, soit pour célébrer la fête du kaiser qui tombait jeudi 27 jan-

vier, soit à la suite de modifications apportées à la construction ou à l'armement de ces monstres aériens, un zeppelin est venu sur Paris, à la faveur d'un brouillard épais, le samedi 29 janvier, vers 10 heures du soir; d'une hauteur qu'on évalue entre 3.000 et 4.000 mètres, il a jeté un grand nombre de bombes, d'un poids entre 50 et 102 kilogrammes; il a tué, pour la plupart dans leur lit, 25 personnes et en a blessé 27, parmi lesquelles nombre de femmes et d'enfants. Un nouveau zeppelin est apparu le lendemain dimanche, mais il a dû prendre la fuite après avoir jeté dans la banlieue nombre de bombes, dont plusieurs incendiaires, qui n'éclatèrent pas ou ne firent pas de victimes. Rappelons que le précédent passage de zeppelins sur Paris se produisit le 21 mars 1915, où furent blessées 7 à 8 personnes.

La nation satanique ne s'en est pas tenue à ce crime; le 31 janvier, sept zeppelins ont fait un *raid* en Angleterre, sur les comtés de Norfolk, Suffolk, Lincoln, Leicester, Stafford et Derby, y jetant 220 bombes, qui tuèrent 54 personnes et en blessèrent 67.

Voilà les prouesses de la satanique Kultur allemande; ces massacres ne peuvent avoir aucune efficacité militaire. Bien loin de déprimer les populations qui en sont victimes, elles les indignent et les surexcitent. La volonté de vaincre en est chez elle accrue.

On réclame de tous côtés des représailles : elles seraient très légitimes; rappelons, toutefois, que la distance est seulement d'une centaine de kilomètres des lignes allemandes en France à Paris, et qu'elle est du double environ des lignes françaises aux principales villes allemandes; c'est ce qui enhardit les Teutons à ces forfaits.

Un zeppelin a survolé, d'autre part, dans la nuit du 31 janvier au 1er février, le port et la ville de Salonique, y tuant 18 personnes et en blessant 55, dans l'un ou l'autre cas presque tous Grecs, moitié civils et moitié militaires.

Ces incursions de zeppelins font une naturelle sensation; pour ramener à leurs proportions réelles dans l'ensemble de la lutte les effets de ces monstres aériens, il est bon de rappeler que tous les raids de ces corsaires de l'air en Angleterre, avant le dernier, n'avaient causé la mort que de 153 personnes et n'en avaient blessé que 390[1]; en y joignant les victimes du *raid* récent sur la Grande-Bretagne et des *raids* en France, on n'arrive en dix-huit mois, pour toute cette activité assassine des zeppelins en Angleterre et en France, qu'à environ 250 tués et 550 blessés, presque tous civils, en grande partie femmes et enfants; cela n'atteint pas, pour les morts, le quart des victimes faites par le torpillage de la *Lusitania*. Voilà bien des crimes pour un effet militaire nul.

La volonté de vaincre s'affirme chaque jour avec éclat chez tous les peuples et tous les gouvernements de l'Entente. Mentionnons à ce sujet les déclarations énergiques de M. Sazonof, ministre des affaires étrangères de Russie, aux représentants de la presse russe; de M. Lloyd George dans une interview avec un journaliste italien; de M. Salandra, le président du conseil d'Italie, à Turin. Tous ces discours respirent l'énergie, la confiance et l'union. Cette union vient encore de se manifester par la venue à Paris, le 30 janvier, des ministres anglais Lloyd George et Bonar Law, pour conférer avec notre sous-secrétaire d'Etat de l'artillerie et des munitions. Citons aussi le discours prononcé par le président Poincaré, à la fête des Croix de guerre au Trocadéro, et détachons-en le morceau suivant qui en est la conclusion :

> Il faut que la paix, imposant nos conditions à nos ennemis vaincus, nous rende les provinces dont nous a dépouillés la violence, reconstitue intégralement la France démembrée et nous offre des garanties sérieuses contre la folie guerrière de l'Allemagne impériale.

En même temps que la volonté de vaincre chez tous

1. Voir les *59e* et *64e Semaines*, p. 56 et 103.

les peuples et tous les gouvernements de l'Entente, les crimes de la nation satanique développent la répulsion et l'indignation chez tous les neutres, comme en témoigne le récent incident de Lausanne, où le drapeau allemand arboré à la maison du consul d'Allemagne fut arraché par la jeunesse suisse.

La mentalité satanique de l'Allemagne vient d'être mise admirablement en relief par M. Boutroux, le célèbre philosophe, à la *Matinée nationale* qui se tient à la Sorbonne; après avoir parlé de la conception de la vie des peuples de l'occident de l'Europe, il s'exprime ainsi :

Tout autre est la conception germanique. Elle se résume en ces deux principes :

1° Toute existence est une lutte; la guerre est la génératrice de la force, du droit et du progrès;

2° Une grande nation est une nation qui s'étend sans cesse aux dépens des autres nations.

De ces deux principes il résulte qu'au contraire de ce qu'estiment communément les hommes, l'état normal des nations est la guerre, tandis que la paix n'est qu'un état fictif et purement superficiel...

Quant à la paix qui mettra fin aux hostilités, ce ne sera jamais, aux yeux de l'Allemagne, qu'une étape sur la voie des guerres futures.

C'est ainsi que, selon les Allemands, les guerres qu'ils ont livrées depuis 1813 jusqu'à nos jours ne sont que les moments successifs d'une seule et même guerre, qui se continuera indéfiniment. 1813 est la guerre de libération; 1864, 1870, représentent les guerres d'unification; 1914 inaugure les guerres d'expansion. L'Allemagne, comme Faust, périrait le jour où elle cesserait de combattre et de conquérir.

Nous devons mentionner, avec un vif regret, une séance affligeante qu'a tenue, le 1er février, notre Chambre des députés. Sur une interpellation au sujet de l'interdiction, à certaines heures, des débits de boissons de Marseille aux militaires, le général Galliéni, ministre de la guerre, a dû parler au milieu du tumulte; il a prononcé une parole mémorable et d'une haute portée : « Je ne suis pas un homme qui ait pratiqué la tribune, a-t-il dit, *vous me forcez à faire un métier qui n'est pas le mien.* »

En même temps, on empêche le ministre de la guerre de faire, dans une phase si critique pour le pays, son métier véritable. Si le parlement ne peut pas dominer ses nerfs, il faudrait qu'il se mît au régime, qu'il imitât tous les parlements des nations belligérantes, qu'il prît du repos et ne prétendît pas à une activité ininterrompue; il y va de son intérêt et, ce qui est plus important, de l'intérêt de la France.

On annonce le suicide du prince héritier de Turquie; les suicides princiers à Constantinople posent toujours des énigmes.

QUATRE-VINGTIÈME SEMAINE

Du 4 au 10 février 1916.

Continuation des luttes d'artillerie sur le front occidental. — Un canon de 380 aurait, à une distance de plus de 30 kilomètres, jeté quelques obus sur Belfort.
Un succès russe à Usiecko sur le Dniester. — Nos alliés poursuivent leur avance en Arménie.
Reconstitution graduelle de l'armée serbe à Corfou.
La piraterie teutonne a presque chômé. — Statistique du *Board of Trade* (ministère britannique du commerce) sur les pertes de navires marchands ou de pêche dans la période du 4 août 1914 au 21 octobre 1915.
Prouesses d'aviation à Salonique et en France : le sergent pilote Guynemer. Démission du sous-secrétaire d'Etat à l'aéronautique.
Note officielle du *War Office* (ministère de la guerre) rectifiant les chiffres sur les pertes causées par le dernier *raid* de zeppelins en Grande-Bretagne.
Le zeppelin *L-19* tombé en mer et le chalutier anglais *King Stephen*.
Incendie du parlement d'Ottawa (Canada); appréciation de sir Wilfrid Laurier.
Changements ministériels en Russie.
Voyage à Rome de nos ministres Briand, Léon Bourgeois, Albert Thomas.
Le président Poincaré visite les lignes françaises à Toul et à Verdun.
Accueil fait, à Paris, au dessinateur hollandais Raemakers.
La discussion continue entre le président Wilson et le gouvernement allemand à propos du torpillage de la *Lusitania*.
Pression politique exercée par l'Allemagne sur la Roumanie.

On ne signale, depuis notre dernier bulletin, aucun important fait de guerre, soit terrestre, soit maritime ou sous-marine, soit aérienne. On reste partout, semble-t-il, en état de préparation en vue du printemps qui, d'ailleurs, approche.

Sur notre front, c'est la continuation, sur la majeure

partie de nos lignes, particulièrement en Artois, aux environs de Neuville et de la Folie, des luttes d'artillerie, de mines et de camouflets. Nous prenons sous le feu de nos canons des troupes ennemies en mouvement ou des convois. On se dispute la lèvre nord ou la lèvre sud d'un entonnoir creusé par les obus.

On annonce que l'ennemi, avec un canon de 380, ayant 35 à 38 kilomètres de portée, a jeté un premier jour trois obus et un second jour sept sur Belfort et ses environs, démonstration de virtuosité sans résultat.

Sur le front russe européen, les engagements se poursuivent, avec aussi un caractère local, très meurtrier parfois; sur le front méridional, d'après une dépêche de Pétrograd, en un seul engagement, l'ennemi eut 2.000 morts; les Russes, en s'emparant d'Usieczko, ont réussi à passer sur la rive occidentale du Dniester. Il est à noter que les Allemands témoignent de nouveau d'une certaine activité dans la région Riga-Dwinsk, ce qui fait penser qu'ils entretiendraient encore la pensée d'une poussée, au printemps, vers Pétrograd.

Nos alliés continuent, en Arménie, à pourchasser les Turcs dans la région d'Erzeroum, malgré les neiges et les glaces et une température de 22 degrés Réaumur, soit 27 1/2 centigrades, au-dessous de zéro.

Le communiqué officiel italien du 8 février, en ce qui concerne l'Isonzo et Gorizia, débute ainsi : « Actions habituelles des deux artilleries, » et cela paraît caractériser la lutte présente en cette région.

En Albanie, Autrichiens et Bulgares n'avancent que pas à pas, se dirigeant, les premiers et peut-être aussi les seconds, vers Durazzo, qu'ils n'ont pas encore atteint. Toute cette guerre des Balkans, démentant les pronostics et les desseins des Austro-Germano-Bulgares, n'évolue qu'avec une lenteur imprévue. C'est dans les derniers jours de novembre que l'armée serbe a été rejetée en Albanie; nous voici presque à la mi-février, et l'ennemi n'a pu l'y écraser. Nous avons réussi, aux

dernières nouvelles, à transporter à Corfou 77.000 Serbes, outre 6.000 qui avaient été menés d'abord à Bizerte. L'utilisation de la belle île de Corfou s'est montrée une idée des plus heureuses; les transports, pour y parvenir, sont restreints; le prince héritier de Serbie vient de s'y rendre. On est en train de reconstituer là une armée serbe qui atteindra entre 100.000 et 120.000 hommes.

Le calme règne à Salonique, dans notre camp retranché chaque jour étendu et consolidé. On dit bien que de grosses forces austro-germano-bulgares et peut-être turques aussi vont nous y attaquer, sous la conduite du maréchal de Mackensen, qui serait accouru, dans ce dessein, de Czernowitz ou de Volhynie où on le disait établi depuis un mois. Nous attendons impassiblement cet assaut s'il doit se produire. Notons que nous devions être jetés à la mer le 15 janvier au plus tard.

En Mésopotamie, les Anglais tiennent toujours Kout-el-Amara, près du Tigre, attendant, pour reprendre l'offensive, les renforts qui sont en marche.

On parle toujours d'une expédition germano-turque en Egypte et contre le canal de Suez, dont l'occupation ou la destruction occupe les imaginations teutonnes. Le temps propice à une action de ce genre s'écoule.

Il est bon de noter que, à Corfou, à Salonique et en Égypte, l'Entente a maintenant au moins 500.000 hommes, peut-être même près de 600.000. Il sera utile, semble-t-il, si l'ennemi tarde trop à prendre l'offensive sur ces théâtres de lutte, de ne pas immobiliser indéfiniment d'aussi énormes contingents.

La piraterie teutonne a presque chômé; aucun grand torpillage, du moins, n'est signalé. Elle continue de s'en prendre aux navires neutres, presque autant qu'aux belligérants; c'est ainsi qu'elle a torpillé le navire hollandais *Artemus*, de 3.603 tonnes, qui, quoique assez gravement atteint, a pu rentrer, sans aide, à Rotterdam.

Le *Board of Trade* (ministère du commerce britannique) a publié une statistique intéressante du nombre et du tonnage des navires marchands ou bateaux de pêche anglais coulés ou détruits par faits de guerre entre le 4 août 1914 et le 31 octobre 1915 : il en résulte que 46 vapeurs, jaugeant 129.677 tonnes, ont été coulés par des navires de guerre autres que les sous-marins; 171, jaugeant 346.800 tonnes, l'ont été par des sous-marins; 37, jaugeant 51.861 tonnes, ont été détruits par des mines; 2, jaugeant 2.507 tonnes, l'ont été soit par des mines, soit par des sous-marins; aux chiffres ci-dessus, il faut joindre 6 voiliers, jaugeant 5.598 tonnes, coulés par des navires de guerre, et 13, d'ensemble 8.944 tonnes, coulés par des sous-marins. En résumé, c'est 184 vapeurs ou voiliers, d'ensemble 355.000 tonnes, que les sous-marins teutons ont détruits en quinze mois. Si l'on réfléchit que la marine marchande britannique atteint près de 20 millions de tonnes (19.179.177 tonnes de *gross tonnage* en 1912) et que les constructions navales anglaises s'élèvent à plus de 1 million de tonnes par année (1.096.929 tonnes en 1912)[1], on verra que l'œuvre sinistre des sous-marins, tout en n'étant pas négligeable, n'a, relativement à l'ensemble de la navigation anglaise, que des effets très secondaires.

L'aviation a continué d'attirer l'attention; elle l'a même presque concentrée sur elle, moins pour des crimes ou des exploits nouveaux que pour des rectifications ou des commentaires aux faits sensationnels récents. Notons, cependant, plusieurs exploits français : un de nos aéroplanes a capturé, à Salonique, un taube allemand, ce qui y a produit une explosion de joie, comme représailles des assassinats commis en cette ville par le zeppelin dont nous avons parlé il y a huit jours. On a célébré, dans nos lignes du nord, l'exploit

1. Voir le *Statistical Abstract for the United Kingdom from 1898 to 1912*, p. 326.

du sergent-pilote Guynemer qui, dans la région de Frise, a abattu un avion ennemi; c'est le cinquième appareil teuton qu'a détruit en moins de trois mois ce hardi et habile pilote : c'était son quinzième combat; il a amplement gagné la médaille militaire et la Légion d'honneur qu'on lui a successivement conférées. On annonce que M. René Besnard, député, a donné sa démission de sous-secrétaire d'Etat à l'aéronautique; on s'est décidé à le remplacer par un technicien, le colonel d'artillerie Régnier.

Une note officielle du *War Office* (ministère de la guerre britannique), en date du 4 février, a rectifié les chiffres d'abord donnés sur les pertes causées par le dernier *raid* de zeppelins en Grande-Bretagne : le nombre des tués est de 61, dont 26 hommes, 28 femmes et 7 enfants; celui des blessés, de 101, dont 48 hommes, 46 femmes et 7 enfants; femmes et enfants fournissent donc le plus grand nombre des victimes. Quant aux dégâts matériels, ils portent surtout sur des maisons, des écoles ou églises et des usines diverses, brasseries notamment. Se livrant à un travail de récapitulation et de rapprochement, comme celui que nous avions esquissé il y a huit jours, la note officielle du *War Office* déclare que, au cours des trente-neuf incursions sur la Grande-Bretagne depuis le début de la guerre, le nombre des tués a été de 133 hommes, dont seulement 17 soldats, 90 femmes et 43 enfants[1]; ici il y a stricte égalité de nombre, parmi les victimes, entre les femmes et les enfants d'une part, et les hommes de l'autre ; rapproché du torpillage de la *Lusitania,* où 1.198 personnes périrent noyées, ces épisodes d'assassinat, si sensationnels qu'ils soient, n'ont qu'une importance très secondaire.

Un incident vengeur, sans intention d'inhumanité, s'est produit ces jours derniers dans la mer du Nord :

1. Voir le *Times* du 5 février 1916, page 7, 6e colonne.

le zeppelin *L-19*, de retour du *raid* en Grande-Bretagne, a été aperçu flottant, avec ses nacelles, par le chalutier anglais *King-Stephen;* une trentaine d'hommes de l'équipage du zeppelin ont demandé au patron du chalutier de les prendre à son bord : comme le chalutier n'avait que neuf hommes d'équipage non armés, il a craint que, s'il effectuait ce sauvetage, les Teutons sauvés ne s'emparassent du navire et peut-être ne jetassent à la mer les marins sauveteurs; il dut donc décliner cette demande; il alla en quête de torpilleurs qui pussent répondre, sans péril pour eux-mêmes, aux implorations des Teutons; ces navires arrivèrent trop tard. Les Allemands en profitent pour accuser, hors de raison, les Anglais d'inhumanité. Il était, cependant, légitime que neuf paisibles pêcheurs sans armes n'allassent pas se livrer en victimes, eux et leur bien, à trente ennemis armés, qui venaient d'accomplir une œuvre du plus féroce banditisme.

Le parlement canadien à Ottawa a été incendié, d'une manière inexplicable, en pleine séance et se trouve détruit avec une perte de 25 millions de francs. La réputation des Teutons dans les deux mondes est si bien établie que l'on se demande s'ils n'ont pas mis la main à l'explosion qui a provoqué l'incendie. Le chef de l'opposition canadienne, sir Wilfrid Laurier, s'est écrié : « Il ne semble pas y avoir de doute sur la cause de l'incendie. Le Canada a maintenant son Louvain et son Reims[1]. »

Des événements politiques d'une certaine importance se sont passés ces jours derniers. Le président du conseil des ministres de Russie, M. Goremykine, s'est retiré par raison de santé; il était âgé de soixante-dix-sept ans; il a été remplacé par M. Sturmer, membre du conseil de l'Empire, qui a fait immédiatement les déclarations les plus décisives pour la continuation de la

1. Le *Temps* du 7 février 1916, 2e page, 2e colonne.

guerre jusqu'au succès final. On annonce la convocation de la *Douma* pour le 22 février (nouveau style).

Notre président du conseil, M. Briand, accompagné du ministre d'Etat M. Léon Bourgeois, du sous-secrétaire aux munitions M. Albert Thomas, du général Pellé et de quelques autres personnages d'ordre administratif ou militaire, se rend à Rome; on sait que notre premier ministre avait été, il y a quelque temps, à Londres; on doit chaudement applaudir à ces voyages destinés à assurer l'unité de pensée et d'action entre les membres de l'Entente.

M. Poincaré a visité les lignes françaises à Toul et à Verdun. Notons l'arrivée à Paris du dessinateur hollandais Raemakers, qui, dans les journaux de son pays, avec un grand talent et un égal courage, a, par des images saisissantes, flétri les crimes teutons. Le plus chaud accueil a été fait à ce cordial ami par la population parisienne et ses représentants.

La discussion continue entre le président Wilson et l'Allemagne au sujet du torpillage de la *Lusitania*, qui date du 7 mai 1915. Les Allemands ont offert des indemnités pour les Américains qui ont perdu la vie dans ce sinistre; ils s'engageraient aussi à ne plus torpiller sans laisser le temps aux navires, objets de cette destruction, d'embarquer les passagers et l'équipage dans les chaloupes; mais ils se refusent à admettre que le torpillage de la *Lusitania* ait été un acte « illégal ». On pensait que le président Wilson tiendrait bon et maintiendrait sa demande; on dit, cependant, qu'il va entrer en arrangement et ne pas insister sur l'emploi, de la part de l'Allemagne, du mot « illégal » et du mot « désavouer ». Il fut un temps où il se montrait défenseur plus éclairé et plus obstiné du droit et refusait aux sous-marins toute faculté d'agir contre les navires de commerce [1].

1. Voir *Première année, 42e Semaine*, p. 372.

L'Allemagne exerce sur la Roumanie une pression de plus en plus vive pour la contraindre, sinon de coopérer à la guerre à son côté, du moins de lui prêter une aide indirecte, notamment en matière économique. La Roumanie repousse avec constance ces tentatives de vassalisation

---

QUATRE-VINGT ET UNIÈME SEMAINE

Du 11 au 17 février 1916.

Guerre de mines contre les « saillants », en Artois, en Champagne.
Succès locaux des Russes en Europe. — Leurs victoires en Asie : la prise d'Erzeroum.
Situation préoccupante de la colonne britannique à Kout-el-Amara, près du Tigre.
Lenteur de la progression des Bulgares et des Autrichiens en Albanie. — L'évacuation de ce pays par les contingents serbes et la reconstitution de ceux-ci à Corfou constituent un vrai chef-d'œuvre.
Quelques pertes des marines de l'Entente.
Les Etats de l'Amérique du Sud et les navires allemands internés dans leurs ports.
Piraterie teutonne aérienne : bombardement de villes italiennes.
Accueil enthousiaste fait en Italie aux ministres français.
Le ministère italien interdit les importations allemandes.
Nouvelle phase du recrutement britannique ; déclaration de lord Kitchener sur les troupes en activité.
Mémorandum du gouvernement allemand sur l'action des sous-marins à partir du 1er mars.
Engagements pris le 14 février 1916 par les ministres de l'Entente avec la Belgique.
Déclaration de la commission du budget de la Douma russe pour la poursuite de la guerre jusqu'au bout.
M. Ribot dépose une demande de crédits de 8 milliards 475 millions pour le deuxième trimestre de 1916 : un coup d'œil sur les ressources réunies.
Déclaration de M. Asquith à la Chambre des communes sur les dépenses *actuelles* de l'Angleterre, s'élevant à 3 milliards 750 millions par mois, soit 125 millions par jour.

Les derniers jours écoulés doivent, suivant l'expression antique, être marqués d'un caillou blanc pour le grand succès russe en Asie.

Sur notre front, une activité soutenue, s'étendant à

la plus grande partie de nos lignes, de l'Yser aux Vosges, tout en gardant un caractère local, a persisté depuis le commencement à peu près du mois. Les engagements ont tendu à prendre une forme nouvelle, ou plutôt un développement méthodique de procédés antérieurement employés. C'est principalement une guerre de mines, qui s'attaque aux points saillants du front.

Profitant de ce que ces saillants se trouvent très proches de leurs tranchées, parfois à une centaine ou même à une cinquantaine de mètres, les Allemands, en se livrant à des travaux souterrains, dont certains ont dû exiger deux ou trois mois, ont fait éclater des fourneaux chargés de plusieurs milliers de kilogrammes, jusqu'à 5.000 à 6.000, d'explosifs. En bouleversant quelques-uns de nos saillants, ils ont pu obtenir quelques petits succès temporaires, généralement évanouis le soir même ou le lendemain.

Cette méthode a été employée par eux, notamment en Artois, près de Neuville et la Folie, à la cote 140, aussi en Champagne, entre la route de Navarin et celle de Saint-Soupplet. Ces surprises, vite réparées, pour la plus grande partie du moins, n'ont en rien entamé la solidité de nos lignes. Nous avons pris, d'autre part, des initiatives, l'une particulièrement heureuse, en Champagne, au nord-est de la butte du Mesnil, où nous nous sommes emparés de tranchées ennemies. Les Allemands l'ont reconnu dans leurs communiqués.

Il est impossible de dire si les offensives qu'ils prennent, depuis quelques semaines, sur des points variés et qui ne comportent que des effectifs réduits, sont des sondages en vue d'une grande offensive générale. Evidemment, plus que jamais il importe de nous tenir aux aguets et il ne paraît pas que nous y manquions.

Les bombardements tudesques sur Belfort et dans la région environnante avaient suggéré, chez certains critiques ou observateurs des choses militaires, l'idée que les Allemands prépareraient une grande manœuvre

agressive par l'Alsace et même par la Suisse, dont ils violeraient la neutralité. Non pas, certes, par des raisons de moralité et de retenue, mais par d'autres qu'il est plus périlleux d'enfreindre, il ne semble pas que la violation de la neutralité suisse soit à redouter.

Sur le front russe européen, on signale aussi de l'activité, sans actions capitales : les Russes y déploient leur vaillance et leur constance habituelles, y obtenant des succès locaux, à Cebrow, par exemple, en Galicie, où ils ont enlevé une hauteur, théâtre de longs combats quotidiens. C'est en Asie, toutefois, qu'ils modifient sérieusement, à leur avantage, la situation militaire : ils ont fait, un premier jour, 700 prisonniers, pris sept canons, des mitrailleuses et un matériel divers; un jour suivant, ils ont pris un fort d'Erzeroum, puis un second fort, s'emparant de vingt pièces de canon; un troisième jour, sept autres forts; enfin on annonce qu'ils viennent de prendre Erzeroum, ville de 80.000 habitants, capitale et boulevard de toute cette partie de l'Asie turque, nœud de routes importantes ; c'est un splendide succès, gros de conséquences. On doit une vive reconnaissance au grand-duc Nicolas et à son infatigable armée. Les Turcs feront bien de diriger vers l'Arménie une partie des forces sur lesquelles on comptait pour attaquer soit Salonique, soit l'Egypte.

Sur un autre théâtre asiatique, en Mésopotamie, à Kout-el-Amara, près du Tigre, la situation des troupes britanniques, qui avait un moment causé des perplexités, s'est, suivant une déclaration de M. Asquith à la Chambre des communes, sensiblement améliorée : les renforts attendus par le corps expéditionnaire approchent.

Les Italiens poursuivent leur campagne acharnée sur l'Isonzo et sur Gorizia. Ils ont maintenant une lutte à soutenir en Albanie contre les Austro-Hongrois et les Bulgares.

L'occupation de l'Albanie, que les Bulgares et les

Autrichiens considéraient presque, après la défaite serbe, comme une simple marche militaire, leur impose des efforts, des lenteurs et des sacrifices, imprévus pour eux, et, d'ailleurs, voués sans doute à l'insuccès. Ils n'ont pas encore pris Durazzo et il n'y a guère de chance qu'ils puissent prendre Vallona, où les Italiens ont réuni, pense-t-on, une quarantaine de mille hommes.

Un vrai chef-d'œuvre a été l'évacuation de l'Albanie par l'armée serbe, hors d'état de tenir campagne, et le transport de celle-ci, grâce aux flottes alliées et aux navires de commerce italiens, à Corfou, où elle est en train de se refaire et de se rééquiper. C'est, si nous ne nous trompons, le 11 ou le 12 janvier qu'un bataillon de chasseurs français a débarqué dans cette île; on dit qu'à l'heure actuelle on y a amené 100.000 à 120.000 soldats serbes qui, avec les 6.000 conduits à Bizerte et les contingents qui ont pu rallier Salonique, portent aux environs de 130.000, peut-être même au delà, le nombre des valeureux soldats de ce petit pays qui vont former, d'ici à quelques semaines, une très utile armée d'opération. On doit y ajouter des reliquats de troupes monténégrines qui y auraient pris aussi refuge. Cette utilisation de Corfou est, nous le répétons, un chef-d'œuvre. C'est avec raison que le tsar Nicolas a télégraphié au président de la République, M. Poincaré, pour le féliciter de la belle œuvre si promptement et si complètement réalisée par l'Entente dans la principale des îles Ioniennes.

Le camp retranché de Salonique, qui doit maintenant compter environ 250.000 hommes de troupes anglo-françaises, avec un matériel efficace, va être, prétend-on, attaqué par le maréchal de Mackensen avec des contingents allemands, bulgares, austro-hongrois ou turcs. Si cette attaque tardait trop, il serait à souhaiter que nous ne restions pas dans l'inaction.

Les marines de l'Entente ont éprouvé quelques pertes, inévitable malfortune de guerre, qui n'altèrent en rien

leur force et leur suprématie. Un de nos croiseurs, l'*Amiral-Charner*, vaisseau de 4.000 tonnes et de 375 hommes d'équipage, a été coulé par un sous-marin sur les côtes de Syrie, et a péri corps et équipage. Les communiqués allemands avaient annoncé comme victime de ce sinistre un vaisseau français de beaucoup plus haut rang, le cuirassé *Suffren*, portant un équipage de 800 hommes. Un sous-marin allemand a coulé également un navire anglais, l'*Arabis*, qn'il disait être un croiseur et qui n'était qu'un drague-mines. Ces deux exemples font ressortir la vantardise tudesque, enflant démesurément tous les succès teutons. Un autre navire anglais, l'*Arethusa*, ayant heurté une mine, s'est perdu, mais la plus grande partie de l'équipage a été sauvée.

En dehors de ces faits d'ordre militaire, la piraterie teutonne navale n'a pas réalisé de particuliers exploits dans ces jours récents ; mais l'on annonce qu'un navire allemand, l'*Asunsion*, interné dans le port brésilien de Para, a tenté de s'en évader, sans doute pour se transformer en corsaire, comme l'énigmatique *Mœve*, lequel s'est emparé du navire anglais l'*Appam* et a coulé six autres bateaux de commerce de l'Entente. On dit aussi que deux navires marchands allemands, internés l'un à Buenos-Ayres, l'autre à Punta-Arenas (Chili), ont fait également des tentatives d'évasion. Les Etats de l'Amérique du Sud ont le plus grand intérêt à s'opposer à de pareilles tentatives, car les corsaires allemands, en entravant la navigation, ne pourraient que restreindre notablement l'exportation des produits sud-américains.

Si la piraterie teutonne sur ou sous mer paraît avoir relativement chômé ces jours derniers, la piraterie teutonne aérienne s'est donné libre cours et a réalisé de hauts faits : des taubes autrichiens ou allemands ont bombardé plus d'une demi-douzaine de villes italiennes : Ravenne d'abord, puis Milan, où l'on compte 10 morts et 70 blessés ; Monza, 1 mort et 5 blessés ; Brescia, Treviglio (Trévise), Bergame, Schio, près de Vicence, où

il y eut 6 tués et nombre de blessés; enfin, Rimini. On voit qu'il s'agit d'une série d'assassinats méthodiquement organisés. La population italienne, loin d'en être intimidée, en éprouve une indignation qui renforce encore sa volonté de vaincre.

Le voyage de nos ministres, MM. Briand, Bourgeois et leurs compagnons militaires ou administratifs, en Italie est maintenant achevé, avec un plein et retentissant succès. Le peuple italien a fait à ses visiteurs alliés un accueil enthousiaste; les ministres, MM. Salandra et Sonnino, leur ont témoigné toute leur cordialité et toute leur confiance. Nos ministres ont été, au quartier général, présenter au roi les hommages de la France. Une très heureuse conclusion pratique est ressortie de ces entretiens, c'est la constitution à Paris d'une Conférence des Alliés, diplomatique et militaire, pour coordonner leur action et leurs efforts. Ce nouveau rouage ne peut manquer d'avoir de l'efficacité.

Mentionnons que le gouvernement italien vient d'interdire les importations allemandes en Italie. Cette mesure est d'autant plus importante que, pour des raisons spéciales, l'Italie n'est pas actuellement en guerre avec l'Allemagne.

Les nouveaux assujettis au service militaire britannique sont appelés, par classes successives, pour prendre rang le 23 mars; cela permet de penser que, outre l'entretien de ses armées aux effectifs actuels, l'Angleterre pourrait avoir, vers le mois d'août, de nouvelles formations comptant 7 à 800.000 hommes.

Le parlement anglais vient de faire sa réouverture : le discours du trône respire la résolution et la confiance. Le premier ministre, M. Asquith, y a ajouté des déclarations empreintes de la plus grande fermeté. Le ministre de la guerre, lord Kitchener, a déclaré :

Les mesures qui conviennent ont été prises pour parer à l'invasion dont l'Egypte est menacée du côté de l'est. Malgré le retrait

de la France des troupes indiennes, huit divisions de la nouvelle armée sont venues renforcer les forces britanniques sur le front occidental.

Huit divisions représentent au moins 120.000 hommes; on remarquera ces mots : *la nouvelle armée.*

Le gouvernement allemand, qui négocie depuis plus de neuf mois avec le président Wilson au sujet du torpillage de la *Lusitania,* vient de produire un mémorandum où il déclare que les sous-marins, à partir du 1er mars, vont couler sans avertissement et sans aucune mesure de sauvetage tous les vaisseaux marchands qui, pour leur défense, seraient armés de canons. Cela complétera la fameuse ordonnance teutonne du 5 février 1915 sur l'action criminelle des sous-marins, laquelle, d'ailleurs, avait été devancée par les faits.

Un engagement diplomatique important vient de se produire : le 14 février, les ministres de France, de Grande-Bretagne et de Russie auprès du roi des Belges se sont rendus chez le ministre des affaires étrangères de Belgique, à Sainte-Adresse, près le Havre, et lui ont remis la déclaration suivante :

Les puissances alliées et garantes (de la neutralité belge) déclarent que, le moment venu, le gouvernement belge sera appelé à participer aux négociations de paix, et qu'elles ne mettront pas fin aux hostilités sans que la Belgique soit rétablie dans son indépendance politique et économique et largement indemnisée des dommages qu'elle a subis. Elles prêteront leur aide à la Belgique pour assurer son relèvement commercial et financier.

L'Italie et le Japon, qui ne sont pas garants de la neutralité belge, ont adhéré à cet acte ; c'est la réponse de l'Entente aux tentatives de l'Allemagne pour une paix séparée avec la Belgique. Le ministre belge a répondu par de vibrantes paroles, disant, au nom de ses compatriotes :

Les nouvelles assurances que vous venez de me donner confirmeront leur conviction inébranlable que la Belgique sera relevée

de ses ruines et restaurée dans sa complète indépendance politique et économique. Je suis certain d'être leur interprète en vous disant que vous devez avoir pleine confiance en nous comme nous avons confiance en nos loyaux garants, car nous sommes tous résolus à lutter énergiquement avec eux jusqu'au triomphe du droit, pour la défense duquel nous nous sommes sacrifiés sans hésitation, après la violation injustifiée de notre patrie bien-aimée.

Notons le voyage à Vienne de Ferdinand, tsar de Bulgarie, et la chaude réception qui lui a été faite; la démission de M. Garrisson, ministre de la guerre aux Etats-Unis; un énergique discours de M. Samuel, ministre anglais, à des journalistes français; le projet de mission des membres de la Douma russe à Paris et à Londres; une déclaration de la commission du budget de la Douma pour la poursuite de la guerre *jusqu'au bout;* une éclatante manifestation franco-espagnole à Perpignan, avec le concours de notables personnalités littéraires ou politiques d'Espagne.

M. Ribot, ministre des finances, vient de déposer au parlement la demande de crédits pour le deuxième trimestre de 1916; elle s'élève à 7 milliards 817 millions 1/2 de francs pour le budget général et à 657 millions pour les budgets annexes, ensemble 8 milliards 475 millions, soit 2 milliards 825 millions par mois.

Le ministre déclare que la Trésorerie est très à l'aise : l'ensemble des ressources extraordinaires recueillies depuis le début de la guerre jusqu'au 31 décembre 1915 montait à 18 milliards 477 millions, auxquels il faut joindre 5 milliards d'avances alors faites par la banque de France à l'Etat, ce qui porte à 23 milliards et demi, en nombre rond, le total des ressources extraordinaires rassemblées le 31 décembre 1915. Le président du conseil britannique, M. Asquith, a déclaré ces jours-ci, à la Chambre des communes, que la Grande-Bretagne dépense à l'heure actuelle 125 millions de francs par jour, soit 3 milliards 750 millions de francs par mois, 1 milliard de plus en nombre rond que la dépense men-

suelle de la France. M. Asquith ajoutait : « Nous continuerons à poursuivre cette guerre sans nous lasser ni ralentir nos efforts. » Tous les membres de l'Entente montrent la même résolution et le même esprit de sacrifice pour assurer le triomphe de la civilisation contre la scélérate *kultur* et garantir la liberté des nations.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME SEMAINE

Du 18 au 24 février 1916.

Importance et conséquences de la prise d'Erzeroum par les Russes. — Le plan allemand de conquête de l'Orient craque de tous côtés.
Incident soulevé au parlement grec sur la présence d'une cinquantaine de gendarmes italiens à Corfou.
Lettre amicale au *Temps* du prince Nicolas de Grèce, frère du roi Constantin.
Immobilisation de nombreuses troupes de l'Entente à Salonique, à Corfou, en Égypte.
Actions locales restreintes sur la généralité de notre front. — Offensive allemande de grande envergure à Verdun : nous abandonnons quelques positions avancées dans cette région.
Actions restreintes sur le front italien et sur le front russe.
Invasion de l'Afrique orientale allemande par les troupes britanniques sous la conduite de l'ancien général boër Smuts.
Résumé des pertes des marines marchandes de l'Entente pour le mois de novembre 1915.
La piraterie teutonne aérienne. — Réplique de l'aviation des alliés : le zeppelin *L-Z-77* est abattu par un de nos auto-canons de Revigny.
Ouverture de la Douma russe : le tsar se rend au palais de cette assemblée; discours prononcés par le président et les ministres principaux; déclaration énergique du groupe progressiste.
« Ministère du blocus » en Angleterre confié à lord Robert Cecil.
Fêtes franco-italiennes à Nice; réception à Paris du comité parlementaire britannique.
Succès de M. Briand à la Chambre dans le débat sur la transformation du contrôle en la zone des armées.

Le grand succès russe de la prise d'Erzeroum développe ses conséquences : une quarantaine de mille prisonniers[1]; des centaines de canons pris, dont un grand nombre de campagne; la retraite précipitée, sinon la

1. Voir la *Semaine* suivante (*83e*), p. 277.

déroute, de l'armée turque, coupée en tronçons divers; l'avance rapide de nos alliés; ils se sont emparés par assaut de la ville de Mouch, qui compte une trentaine de mille âmes et se trouve à plus de 150 kilomètres au sud-est d'Erzeroum, ainsi que de la ville d'Akhlat, sur la rive occidentale du lac de Van. Bref, ils prennent possession d'une notable partie de l'Arménie.

Il serait, sans doute, exagéré de croire, comme certaines feuilles le suggèrent, que l'armée russe du Caucase va soit marcher sur Constantinople, soit couper prochainement la ligne ferrée de Bagdad. Elle ne peut ainsi émietter ses forces en étendant démesurément ses lignes de communication et en les portant à 600 ou 700 kilomètres, sinon à un millier. Mais l'Arménie va échoir aux Russes, qui garderont à jamais, pour l'honneur de l'humanité, cette province où les Turcs ont fait des victimes par centaines de mille.

La défaîte ou plutôt la succession de défaites turques, qui, sans doute, peut être attribuée en partie à l'insuffisance des munitions et des vivres, va favoriser opportunément l'armée britannique qui occupe toujours Kout-el-Amara, près du Tigre, en Mésopotamie.

On peut dire que le plan allemand de conquête de l'Orient, qui avait halluciné les Teutons, craque de tous côtés. Outre ces sanglants revers en Asie, les Germano-Austro-Bulgaro-Turcs éprouvent dans les Balkans de pénibles déconvenues. Les Bulgares et les Austro-Hongrois, empêtrés en Albanie depuis les premiers jours de décembre, n'avancent que péniblement et avec une extrême lenteur. En trois mois presque écoulés, ils ne sont pas arrivés à prendre Durazzo, et il ne paraît pas qu'il y ait de chances sérieuses qu'ils puissent prendre Vallona.

Nous avons qualifié de chef-d'œuvre le sauvetage, le transport et la reconstitution de l'armée serbe, dans le court espace de cinq semaines, en l'île de Corfou. Aux 120.000 ou 130.000 Serbes ainsi réunis se joignent, dit-on,

une dizaine de mille Monténégrins. Un incident a été soulevé à la Chambre grecque, par un député de Corfou, au sujet de l'envoi d'une cinquantaine de carabiniers (gendarmes) italiens dans cette île pour témoigner de la coopération de l'Italie sur ce théâtre avec la France et l'Angleterre. Les Grecs doivent se rendre compte que l'Entente sert leurs intérêts et prend, à leur profit, sur leur territoire, des mesures conservatoires contre leurs ennemis réels : Austro-Hongrois, Bulgares et Turcs.

Le prince Nicolas de Grèce, frère du roi Constantin, a écrit au journal *le Temps* une lettre où il fait, en termes d'ailleurs sympathiques pour l'Entente, l'apologie du gouvernement hellène et de sa conduite depuis l'origine de la guerre. L'histoire étudiera ces faits compliqués : il est inutile de devancer son verdict.

L'armée franco-anglaise, grossie de quelques détachements serbes venus spontanément, attend dans le camp retranché élargi de Salonique que l'ennemi, si fanfaron et si *gloriosus* il y a deux et trois mois, se décide à l'y attaquer. Profitant de ces loisirs, le général Sarrail s'est rendu à Athènes, où il a été reçu par la population avec le plus grand enthousiasme et où le roi lui a fait un accueil courtois.

L'on est à la veille du mois de mars, et il ne paraît pas que la fameuse expédition d'Egypte soit amorcée. A Vallona, à Corfou, à Salonique, en Egypte, l'Entente dispose de 600.000 hommes, sinon de plus; si les Germano-Austro-Bulgaro-Turcs ne prennent pas une offensive sérieuse contre ces contingents, relativement énormes, on doit espérer que l'Entente ne les laissera pas indéfiniment inactifs. En tout cas, il paraît inutile de les renforcer.

L'attention doit se reporter, maintenant plus que jamais, sur les deux fronts principaux : celui de la Belgique à l'Alsace et celui de la Baltique à la Bukovine.

On n'a cessé d'annoncer, depuis des semaines, en Belgique, d'une part, et en Suisse, de l'autre, que les Alle-

mands amenaient d'importants renforts sur le front occidental. Nous avons dit les raisons qui poussent les Allemands à de violents et immédiats efforts sur nos lignes[1]. De l'Yser et d'Ypres jusqu'en Haute-Alsace, de très chaudes actions ont eu lieu ces jours derniers; elles se sont produites vers les deux extrémités de nos lignes et aussi à des points intermédiaires, au sud de la Somme, par exemple, et surtout dans le secteur de Verdun; on prêtait, depuis quelque temps, à l'ennemi le dessein de faire une ruée avec de grands sacrifices sur cette forteresse; il est en train de le réaliser. Ces offensives allemandes, dans les premiers jours, n'avaient pas dépassé le cadre d'actions locales; néanmoins, jusqu'à sept bataillons avaient été engagés par l'ennemi en Artois, à Givenchy. Son offensive dans le secteur de Verdun s'est beaucoup plus développée : le communiqué du 23 février (15 heures) annonçait qu' « un combat acharné » s'y livrait sur « un front d'ensemble 15 kilomètres »; le communiqué du même jour (23 heures) s'exprime ainsi :

Dans la région au nord de Verdun, l'attaque allemande se dessine, ainsi qu'il avait été prévu, comme une action très importante préparée avec des moyens puissants. La bataille a continué aujourd'hui avec une intensité croissante et a été énergiquement soutenue par nos troupes, qui ont fait subir à l'ennemi des pertes extrêmement élevées. Le bombardement ininterrompu d'obus de gros calibre, auquel notre artillerie a répondu avec une égale violence, s'est étendu sur un front de près de 40 kilomètres, depuis Malancourt jusqu'à la région en face d'Etain.

Les actions d'infanterie allemande à très gros effectifs, comprenant des troupes de sept corps d'armée différents, se sont succédé au cours de la journée entre Brabant-sur-Meuse et Ornes.

Les Allemands sont parvenus à prendre quelques tranchées avec des pertes considérables, au bois d'Hautmont et au bois de la Wavrille, et nous avons abandonné la position avancée de Brabant, devenue intenable par

1. Voir la 79e *Semaine*, p. 240.

l'intensité du bombardement; l'ennemi a été repoussé sur les autres points.

Celui qui prend l'offensive et qui ne recule pas devant les sacrifices d'hommes a chance de gagner ainsi, tout au moins momentanément, quelque terrain : il est possible que cela n'avance aucunement ses affaires et qu'il en reste affaibli. La « bataille », puisque ce mot est officiellement prononcé, se poursuit et comporte naturellement des péripéties. Il convient d'en attendre l'issue.

Les Italiens, dans la contrée très âpre où ils luttent contre la nature des lieux et une longue préparation de l'ennemi, viennent d'avoir un succès par la prise du sommet du mont Collo.

Les Russes, sur leur front d'Europe, ont des engagements quotidiens, aux deux extrémités notamment de leurs longues lignes; ils maintiennent le terrain gagné, notamment sur le Dniester, dans la région d'Uscieczko. On pense toujours qu'ils préparent une énergique offensive en Bukovine quand la saison le permettra.

En Afrique, la colonie allemande du Cameroun est décidément perdue pour l'Allemagne, par la retraite et le désarmement des troupes teutonnes dans la Guinée espagnole. L'ancien général boër Smuts, aujourd'hui commandant les troupes anglaises, envahit la colonie allemande de l'Afrique orientale, et des bateaux allemands sont coulés sur le lac Tanganyika. On peut espérer que cette possession teutonne aura le même sort que le Cameroun.

La piraterie allemande sur mer, tout en poursuivant une série d'actions, n'a pas eu, ces jours derniers, d'effets sensationnels; un navire de notre compagnie des Messageries maritimes, le *Memphis*, a, toutefois, été torpillé et est perdu. On sait que, à partir du 1er mars, les sous-marins teutons doivent, d'après une déclaration officielle, couler sans avertissement les navires marchands ayant des canons pour leur défense.

D'après la statistique du *Bureau Veritas*, pour le mois

de novembre 1915, sur les pertes et accidents maritimes, les sous-marins teutons ou austro-hongrois ont, au cours de ce mois, coulé 43 vapeurs, jaugeant 119.886 tonnes, et 2 voiliers d'ensemble 530 tonnes; les pertes sont relativement restreintes pour la marine anglaise, cette piraterie s'exerçant surtout en Méditerranée; les vapeurs coulés par sous-marins se répartissent ainsi : vapeurs anglais, 25, jaugeant 69.121 tonnes; italiens, 6 (22.703 t.); français, 7 (16.300 t.); japonais, 1 (5.118 t.); russe, 1 (226 t.). Il faut ajouter 3 vapeurs norvégiens (6.418 t.). Les deux voiliers coulés par torpilles étaient, l'un italien (208 t.), l'autre suédois (327 t.). On remarquera l'importance des navires italiens et français torpillés. Quant aux 69.121 tonnes de navires anglais détruits en novembre par des sous-marins, ce n'est pas cette perte qui réduira notablement la navigation britannique. Le *Bureau Veritas* enregistre le torpillage en mer Baltique, en ce mois, de 4 vapeurs allemands, d'une jauge totale de 6.526 tonnes, par des sous-marins russes et anglais.

Beaucoup plus impressionnante et relativement plus effective s'est montrée, dans ces jours récents, l'aviation, à l'honneur et au profit de l'Entente. Ce sont les Allemands qui, dès les premiers jours de la guerre, ont inauguré les *raids* de leurs *taubes* d'abord, de leurs *zeppelins* ensuite sur les villes éloignées du front et le massacre de populations civiles[1]. Ces jours derniers encore, deux hydravions allemands sévissaient sur la côte anglaise, y tuant deux hommes et un enfant et y blessant un marin. Des taubes, aviatiks, fokkers ou autres variétés d'avions teutons, bombardaient, chez nous, Dunkerque, Lunéville, Nancy. On sait quelles incursions les pirates aériens ennemis ont faites sur les villes italiennes[2].

L'aviation des nations de l'Entente s'est efforcée de limiter son action à des ouvrages militaires ennemis,

1. Voir *Première année, 23e Semaine*, p. 202.
2. Voir plus haut : *81e Semaine*, p. 261.

comme récemment à Stroumitza en Bulgarie. Elle vient, en France, de riposter avec le plus grand bonheur à la piraterie aérienne teutonne. Sept avions allemands de types divers ont été abattus chez nous le 21 février, et voici qu'un zeppelin de première grandeur et de nouveau modèle, le *L-Z-77*, est abattu le même jour à Brabant-le-Roi par un de nos auto-canons de Revigny. Rappelons la perte en mer du zeppelin qu'a rencontré, il y a quelques jours, le chalutier anglais, puis celle que l'on a constatée en Belgique : c'est trois de ces monstres de l'air qui ont péri en deux ou trois semaines.

Les relations entre les Etats-Unis et l'Allemagne se sont de nouveau tendues à la suite de tous les crimes allemands en Amérique et de l'attitude grossièrement incorrecte de l'ambassadeur teuton, comte Bernstorff.

L'ouverture de la Douma russe marquera une date historique dans l'histoire de la Russie : le tsar, pour la première fois depuis 1905, s'est rendu au palais de la Douma, à laquelle il a adressé un salut affectueux; le président de cette assemblée, le président du conseil, puis M. Sazonof, ministre des affaires étrangères, le général Polivanof, ministre de la guerre, y ont prononcé des discours empreints du plus ardent patriotisme et d'une inébranlable résolution ; la Douma a applaudi avec enthousiasme la déclaration du groupe progressiste : « Toute pensée d'une paix prématurément acquise au moyen d'un compromis provisoire et chancelant doit être repoussée avec indignation. »

Le président du conseil britannique, M. Asquith, dans la journée du 23 février, exprimait avec énergie à la Chambre des communes le même sentiment.

On vient d'instituer en Angleterre un nouveau service, celui de ministre chargé du blocus; on l'a confié à lord Robert Cecil.

Mentionnons, en terminant, les fêtes franco-italiennes à Nice où M. Tittoni, ambassadeur d'Italie en France, a fait une brillante harangue; la réception à Paris des

membres du Comité parlementaire britannique ayant à sa tête lord Bryce; ce haut personnage anglais et M. Clemenceau, président du comité français, y ont échangé d'éloquents discours.

Enregistrons qu'une discussion a eu lieu à la Chambre, le 18 février, au sujet d'une question posée par M. Abel Ferry, récemment sous-secrétaire d'Etat, sur la transformation du contrôle dans la zone des armées. Le président du conseil, M. Briand, dans un discours aussi net qu'habile, a demandé que cette question fût écartée; elle l'a été par 320 voix contre 153; on doit espérer que des propositions aussi inopportunes ne se reproduiront plus.

QUATRE-VINGT-TROISIÈME SEMAINE

Du 25 février au 2 mars 1916.

Rappel des raisons qui poussent les Allemands à une grande offensive.

Celle-ci s'est déchaînée sur Verdun : occupation par l'ennemi du fort de Douaumont ; vingt-cinq divisions ennemies seraient engagées dans ce secteur. — Télégramme de félicitation adressé par le kaiser à la Diète de Brandebourg pour la conduite des soldats de cette province. — La population française suit avec confiance les péripéties de la lutte. — Combats en Champagne.

Butin en hommes et matériel fait par les Russes à Erzeroum. — Leur avance vers Trébizonde et également en Perse.

Les Autrichiens ramènent contre les Italiens une partie de leurs troupes d'Albanie. — Les Italiens évacuent Durazzo et se concentrent à Vallona.

Calme à Salonique. — Succès des Anglais contre les bandes du grand Senoussi à l'ouest de l'Egypte.

La guerre maritime : torpillage du croiseur auxiliaire français *Provence II*.

Belle et énergique lettre du président Wilson au président des affaires extérieures du Sénat américain sur la piraterie sous-marine.

Le Portugal saisit 36 navires allemands qui se trouvaient dans ses ports.

Le procès en Suisse des colonels Egli et de Wattenwyll.

Lettre du cardinal Mercier sur les crimes allemands.

Adresses de la Douma russe et de la Chambre italienne à la Chambre française à propos des événements de Verdun.

Interpellation à la Chambre ; succès du sous-secrétaire d'État des munitions, M. Albert Thomas.

Il y a juste un mois, nous signalions ici les raisons majeures, d'ordres divers, qui devaient déterminer les Allemands à faire sans retard une offensive à fond sur notre front[1]. En même temps, ou depuis lors, des

1. Voir 79e *Semaine*, p. 240.

renseignements concordants de Hollande et de Suisse affirmaient le passage d'énormes trains militaires transportant sur le front occidental des troupes venant de Russie ou même de Serbie.

Cette grande offensive ennemie, pressentie et attendue, s'est produite. Après avoir, pendant trois ou quatre semaines, prononcé des attaques locales sur divers points écartés de nos lignes, beaucoup moins pour en sonder la solidité que pour disperser notre attention, l'ennemi s'est livré à une énorme et furibonde ruée dans le secteur de Verdun. Elle a commencé le lundi 21 février, s'est rapidement accentuée, et le communiqué français du 23 février (23 heures) n'hésitait pas à la qualifier de *bataille*. « La bataille a continué aujourd'hui, » disait-il. Avec quelques passagères et brèves atténuations, elle s'est poursuivie, et, malgré l'accalmie depuis quarante-huit heures, elle paraît devoir se poursuivre encore. L'ennemi, après et avec des bombardements formidables de toute son artillerie et lourde et légère, lança d'énormes vagues successives d'infanterie sur nos retranchements. C'est une sorte de répétition de ce que l'on vit, il y a quinze mois environ, sur l'Yser.

En partie sous la pression de ces masses ennemies, en partie par raison stratégique, pour resserrer nos lignes, épargner nos pertes et donner le maximum d'efficacité à notre résistance, nous avons effectué un repli dont la largeur paraît varier entre 4 et 6 kilomètres, suivant les points. Le moment le plus intense de la lutte s'est produit le samedi matin 26 février, quand un régiment brandebourgeois est parvenu à occuper le fort de Douaumont. Une vive contre-attaque de notre part nous avait regagné le terrain autour et au delà du fort, bien que les Brandebourgeois aient continué de s'y accrocher. Dans ces dix jours de combats acharnés et souvent corps à corps, depuis le lundi 21 février, l'ennemi a subi des pertes énormes. Il n'a

nulle part rompu ou même ébranlé notre front. Nous continuons à occuper tous les retranchements qui protègent Verdun; l'on peut dire que cette immense ruée teutonne, à laquelle ont participé, directement ou indirectement, d'après le critique militaire anglais, le colonel Repington, vingt-cinq divisions, soit entre 350.000 et 400.000 hommes, n'a pas abouti.

On considère comme probable que les Allemands vont reprendre avec acharnement cette offensive, soit dans ce secteur, soit dans d'autres, en Champagne, par exemple, ou peut-être même ailleurs. On peut espérer, où qu'elle se porte, qu'elle n'aboutira pas davantage.

Notons, en Champagne, à Sainte-Marie-à-Py, une heureuse attaque de notre part, où nous avons fait 340 prisonniers, dont 9 officiers. Par contre, l'ennemi a eu un avantage dans la même région, près de la ferme Navarin.

Les Allemands avaient fondé les plus grandes espérances en leur offensive sur Verdun; leurs premiers communiqués ont annoncé que l'empereur-roi étai venu enflammer ses troupes par sa présence. Un communiqué exceptionnel de l'agence Wolff avait informé les neutres que les Brandebourgeois occupaient le fort de Douaumont, qualifié de « pilier angulaire nord-est de la ligne principale des fortifications permanentes de la forteresse de Verdun ». Puis, l'offensive allemande se trouvant depuis lors contenue, les communiqués ou les journaux teutons ont pris un ton atténué; tout en célébrant les exploits des troupes allemandes, tout en parlant, avec leur vantardise habituelle, de la prétendue panique qui régnait à Paris, ils se sont pris à déclarer que « l'action actuelle n'a pas une importance exceptionnelle et qu'il ne s'agissait pas de rompre le front français...; que la victoire d'hier n'est pas encore décisive, etc. ».

On publie le texte du télégramme adressé par le kaiser, en réponse à une dépêche de félicitations, au Landtag (Diète) de la province de Brandebourg :

Je me réjouis hautement des nouveaux et grands exemples de la vigueur brandebourgeoise et de la fidélité poussée jusqu'à la mort dont les fils de cette province viennent de témoigner en ces derniers jours, *au cours de l'irrésistible assaut livré contre la plus puissante forteresse de notre principal ennemi.* Que Dieu bénisse le Brandebourg et la patrie allemande tout entière!

Que l'Allemagne nous considère comme son principal ennemi, c'est pour nous un honneur, une charge et un devoir. Qu'elle continue ses assauts sur notre front, on verra bien s'ils sont irrésistibles. En tout cas si, comme nous en avons l'espoir, ils n'aboutissent pas, ce sera un énorme échec pour l'Allemagne.

Le peuple de Paris et de France a suivi avec la plus inébranlable et la plus noble fermeté les péripéties de la ruée allemande sur Verdun. Il fallait, d'ailleurs, chez nos ennemis, une bien étrange illusion pour s'imaginer que même la chute de Verdun, au cas où elle se fût produite, pût amener ou même avancer la fin de la guerre.

Il n'y a aucun fait important à signaler sur les autres fronts. Des engagements locaux se poursuivent sur l'immensité des lignes russes. Nos alliés ont fait le recensement du butin pris à Erzeroum; il consiste en 235 officiers turcs, 12.758 soldats prisonniers, 9 drapeaux et 323 canons pris. Le nombre des prisonniers est moindre que le bruit n'en avait couru; il est encore très substantiel, étant donné surtout que les armées, en ces régions, sont loin d'avoir des effectifs égaux à ceux des armées d'Europe.

Les Russes poursuivent leur avance, non seulement en Arménie et du côté de Trébizonde, mais en Perse : on annonce qu'en ce dernier pays ils ont occupé les villes de Sakhué, Kermanshah et Kachar, y prenant aussi des canons.

Cette avance de nos alliés pourra aider au dégagement de l'expédition britannique, qui est arrêtée sur le Tigre à Kout-el-Amara. Les troupes anglaises de ren-

fort, commandées par le général Aylmer, ont atteint Nasriyeth, sur l'Euphrate, y bousculant les Turcs ; mais, quoique à 175 kilomètres en amont de Bassorah, elles se trouvent encore à 200 kilomètres au sud de Kout-el-Amara.

Des luttes opiniâtres se poursuivent entre les Italiens et les Autrichiens dans le secteur de Gorizia, une partie des troupes austro-hongroises de Kœvess s'étant portée sur ce théâtre.

Les Italiens ont évacué Durazzo, en Albanie, dont l'occupation n'avait plus de raison d'être depuis l'heureux transport à Corfou des 140 à 150.000 Serbes et Monténégrins. Ils concentrent leur résistance à Vallona, que les Bulgares et Austro-Hongrois ont peu de chances d'occuper. L'Italie a rendu avec sa flotte, soit militaire, soit marchande, un précieux service à la cause commune en transportant, avec rapidité et sécurité, à Corfou ces importantes troupes serbes et monténégrines épuisées et ayant besoin de se refaire. Le gouvernement français, en reconnaissance de cet habile concours, vient de conférer à l'amiral Corsi, ministre de la marine italienne, la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

Rien de nouveau à Salonique; l'Entente a, dans ce camp retranché, à Corfou et en Égypte, 600 à 700.000 hommes qu'on ne laissera pas, sans doute, éternellement dans l'oisiveté ou occupés seulement à des tâches disproportionnées avec leur nombre. Des troupes anglo-africaines ont infligé un nouvel et sanglant échec à l'ouest de l'Egypte aux bandes du grand Senoussi.

L'aviation a continué d'être très active, sans faits exceptionnels. Notons, cependant, comme prouesse individuelle, qu'un de nos aviateurs, l'adjudant Navarre, dans la région de Verdun, a abattu deux avions allemands, ce qui porte à cinq la destruction d'avions ennemis par cet habile et vaillant pilote. On a les chiffres définitifs du nombre des victimes du dernier *raid* de

zeppelins en Angleterre : tués, 67, dont 27 hommes, 25 femmes, 15 enfants ; blessés, 116, dont 45 hommes, 53 femmes et 18 enfants : toujours grande majorité d'enfants et de femmes.

Il s'est produit ces jours derniers quelques graves sinistres maritimes : le paquebot anglais *Maloja*, de 12.500 tonnes, qui quittait Londres pour Bombay, avec 150 passagers et un courrier postal, a coulé au large de Douvres, après avoir touché une mine ; il y a eu, paraît-il, peu de pertes de vies humaines ; c'est là une malfortune normale de guerre. Plusieurs autres navires, soit anglais, soit neutres, ont coulé du chef des mines.

C'est, au contraire, un sous-marin ennemi, pense-t-on, quoiqu'on ne l'ait pas vu, qui a causé la perte du beau croiseur auxiliaire français *Provence* (dit administrativement *Provence II*), de la Compagnie transatlantique ; il avait une puissance de 30.000 chevaux, 19.160 tonnes de déplacement, une vitesse de 22 nœuds et pouvait porter, y compris le personnel du bord, 1.960 personnes. On annonce que l'on sait déjà que 870 personnes, sans doute plus de la moitié de celles qui se trouvaient sur le navire, ont été sauvées. Comme ce vapeur était un croiseur auxiliaire, qu'il transportait des troupes à Salonique, si pénible que soit cette perte, il n'y a pas lieu d'incriminer le sous-marin qui l'a causée ; c'était œuvre de guerre.

La controverse continue entre le président Wilson et le gouvernement allemand au sujet de la guerre sous-marine. L'Allemagne prétend toujours torpiller sans avertissement, à partir du 1er mars, ce qui changera peu sa pratique antérieure, les bâtiments de commerce qui porteraient des canons pour leur défense. Un groupe de pro-Allemands, au Sénat des Etats-Unis, proposait que le gouvernement américain refusât des passeports à ses nationaux qui voudraient s'embarquer sur des navires ayant cet armement défensif. Le président Wilson a écrit une très belle lettre à M. Stone, président

du Comité des affaires extérieures du Sénat, pour s'opposer à cette mesure; il y proclame l'impossibilité de consentir à aucune restriction de la liberté des Américains; les Etats-Unis ne sauraient s'y résigner « sans perdre dans le monde leur situation de nation indépendante ». Si l'on admettait, dit-il, les prétentions allemandes, « tout l'édifice des lois et des conventions internationales s'écroulerait pièce par pièce ».

On ne peut qu'applaudir à ce langage. Entre temps, un tout petit pays, le Portugal, prend une initiative dont les neutres devraient s'inspirer. Il saisit trente-six navires allemands qui se trouvaient dans ses ports; c'est le seul moyen de s'assurer qu'ils ne s'échapperont pas pour faire œuvre de corsaires. L'Allemagne proteste; le Portugal persiste.

Le procès des colonels suisses Egli et de Wattenwyll, accusés et, d'ailleurs, convaincus d'avoir communiqué aux attachés militaires d'Allemagne et d'Autriche les renseignements sur la situation des armées qui parvenaient à l'état-major helvétique, vient de se terminer. Bien que le ministère public demandât des mois et même jusqu'à un an de prison pour l'un d'eux, ils ont été acquittés; on dit qu'ils ont été remis à l'autorité militaire pour être poursuivis disciplinairement; celle-ci leur aurait infligé vingt jours d'arrêt de rigueur et les aurait placés en disponibilité.

Le cardinal Mercier, venant de Rome, a traversé la Suisse pour se rendre en Belgique. Le clergé allemand le poursuit de ses attaques, directes ou sournoises. Il s'irrite de ce que, parmi les annexes à la Lettre collective de l'épiscopat belge, figure une déclaration du cardinal Mercier, qui est ainsi rapportée par le journal belge *la Métropole*, paraissant à Londres :

Dans leur réponse aux catholiques français, les catholiques allemands parlent des attentats contre les religieuses et écrivent : « Le gouvernement général allemand, en Belgique, s'est adressé, à ce sujet, aux évêques belges. L'archevêque de Malines a fait

savoir qu'il ne pouvait fournir aucun renseignement précis sur un cas quelconque de viol de religieuses dans son diocèse. »

Cette dernière phrase est matériellement exacte, mais induit en erreur le lecteur inattentif. J'ai écrit, en effet, au gouverneur général que je ne pouvais lui fournir aucun renseignement précis, parce que ma conscience m'interdisait de livrer à un tribunal quelconque les renseignements, hélas! très précis que je possède. Des attentats sur des religieuses ont été commis. Je les crois, heureusement, peu nombreux, mais il y en a eu, à ma connaissance, plusieurs[1].

Mentionnons une chaleureuse adresse de la Douma russe à la Chambre française des députés, et le salut de sympathie et d'admiration envoyé également à notre Chambre, à l'occasion des événements de Verdun, par la Chambre des députés italienne.

Une intéressante séance a eu lieu au Palais-Bourbon le 29 février, sur la main-d'œuvre dans les usines de guerre. Un ancien collaborateur de M. Pelletan au ministère de la marine, M. Louis Tissier, y interpellait. Un ordre du jour de confiance dans le gouvernement y fut voté, après un discours réconfortant du sous-secrétaire d'Etat, M. Albert Thomas, qui, malgré ses antécédents socialistes, repoussa énergiquement des incitations se produisant à l'extrême gauche pour la militarisation des usines de munitions et d'armements.

1. Le *Temps* du 30 janvier 1916, p. 2.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME SEMAINE

Du 3 au 9 mars 1916.

Les péripéties de la grande bataille de Verdun commencée le 21 février. — Appréciations contradictoires de la presse allemande.
Rencontres de moindre importance sur d'autres points du front occidental. — Combats livrés par les Anglais près d'Ypres et de Loos.
Engagements sur le front oriental européen, notamment dans le nord, près d'Illukst, et en Galicie près d'Uscieczko. — Les Russes développent dans tous les sens leur avance en Asie.
Les Italiens autour de Gorizia.
Tableau des pertes britanniques pendant les trois derniers mois. — Le recrutement en Angleterre : on prépare une nouvelle armée britannique d'environ un million d'hommes.
Nouveau raid de zeppelins en Angleterre : les victimes civiles. — Action toute militaire de l'aviation des alliés.
Calme relatif de la piraterie teutonne sous-marine, quoiqu'on ait dépassé la date du 1er mars.
Vote du Congrès des États-Unis écartant des motions favorables aux Allemands.
Conférence des présidents du conseil et des ministres des affaires étrangères des trois États scandinaves. — Les pertes subies par la marine marchande norvégienne du fait des sous-marins ou des mines.
Déclaration de M. Balfour, premier lord de l'Amirauté, sur les accroissements, depuis le début de la guerre, de la flotte britannique.
Les chambres de commerce anglaises et la lutte économique.
Visite du présideut Poincaré à Verdun : il y est reçu par le généralissime Joffre et le général Pétain.
Conférence de M. Alglave sur le tunnel sous la Manche.
Mort de la reine de Roumanie (Carmen Sylva).
Grand succès du ministère Salandra à la Chambre italienne.

L'attention continue de se concentrer sur la bataille qui se livre depuis dix-huit jours aux environs de Verdun. Rappelons-en les péripéties principales : c'est le

lundi 21 février que l'énorme offensive allemande, précédée et accompagnée d'un formidable bombardement d'artillerie lourde, se déchaîna sur nos positions avancées au nord de la forteresse. Le communiqué français du 23 février (23 heures) n'hésita pas à la qualifier de *bataille*. De profondes et successives vagues d'infanterie, soutenues par une tempête d'obus du plus fort calibre, se précipitaient sur nos retranchements ; le sixième jour (samedi 26 février), elles étaient parvenues à prendre pied dans le fort de Douaumont. Depuis lors, après quelques accalmies momentanées des attaques d'infanterie, l'ennemi, sur ce point, n'est pas parvenu à sensiblement progresser. La bataille alors a évolué et s'est transportée en partie à l'ouest, sur la rive gauche de la Meuse, en partie à l'est, en Woevre; d'un front de 6 à 7 kilomètres, elle s'est élargie à un ensemble de lignes d'une quarantaine de kilomètres. De ces deux côtés, en ces jours derniers, l'ennemi a remporté des avantages achetés par de terribles pertes; il a progressé, d'une part, à l'intérieur de la boucle que forme la Meuse, dans la région de Regnéville, à la cote 265, et a pris pied dans le bois dit des Corbeaux, que nous lui avons, pour la plus grande partie, repris. Nous avons repoussé un assaut à gros effectifs, tenté par lui, sur Béthincourt. D'autre part, en Woevre, il est parvenu à occuper, le 7 mars, le village de Fresnes qu'il avait attaqué, mais en vain, dès le 1er mars. Ces avances de l'ennemi ne le mettent pas plus à proximité de Verdun que la prise de Douaumont, car les points nouvellement occupés par lui sont sensiblement plus distants de la forteresse; il ne semble pas, jusqu'ici, que la défense de celle-ci soit compromise, des retranchements solides restant sur tout ce front en notre possession.

L'ennemi va-t-il pouvoir continuer les colossaux sacrifices d'hommes et de munitions auxquels il se livre en cette région depuis deux semaines et demie? L'expérience seule éclairera à ce sujet.

Tantôt, quand les Allemands viennent de remporter quelque avantage, cruellement acheté, leurs journaux prétendent que l'armée allemande va prendre Verdun, disloquer l'armée française et gagner rapidement la Seine, sinon même Paris. Il n'est pas besoin de dire la part d'hallucination que renferment ces visées. « Une décision de la plus haute importance, écrit le *Berliner Tageblatt,* se prépare sur le théâtre occidental de la guerre. » Tantôt, quand ils se sentent fortement contenus, le ton de leurs journaux se fait modeste et discret : ils ne parlent plus que de « la rectification de la ligne allemande devant Verdun ».

L'opinion publique française suit avec fermeté les péripéties de cette lutte; elle sait que nos armées ont, dans leur vaillance, leurs effectifs, leur équipement et leur commandement, les ressources nécessaires pour n'être pas à la merci d'un coup de main que les circonstances viendraient à favoriser sur un point de leurs lignes.

Des rencontres de moindre importance se produisent sur d'autres points du front : en Artois, au nord de l'Aisne, en Argonne, en Lorraine, en Haute-Alsace; nous avons, entre autres, près les étangs de Thiaville, en Lorraine, enlevé plusieurs éléments de tranchées ennemies, succès que reconnaît un communiqué allemand, en attribuant le repli des troupes teutonnes au dessein d'éviter des pertes inutiles[1]. Nous avons repris aussi, à l'est de Maisons-de-Champagne, des éléments de tranchées, y faisant des prisonniers, ce qui prouve que notre offensive n'a pas perdu ses qualités. Les Allemands ont de nouveau bombardé Reims.

Les Anglais ont eu un sérieux avantage sur le canal d'Ypres-Comines, où ils se sont emparés de plusieurs centaines de mètres de tranchées, faisant 254 prisonniers, dont 5 officiers. Ils soutiennent aussi des luttes

1. *Journal de Genève* du 7 mars 1916, p. 3.

heureuses au secteur de Loos et près de la redoute de Hohenzollern, où se livrèrent naguère d'acharnés combats.

Sur le front russe européen, les engagements restent fréquents, en des conditions favorables à nos alliés, notamment dans le nord, près d'Illukst, et en Galicie, près d'Uscieczko. En Asie, les Russes poursuivent avec éclat leur pénétration au sud et au nord de la région d'Erzeroum, théâtre de leur grande victoire récente. C'est ainsi qu'ils viennent de s'emparer de la ville importante de Bitlis, à l'ouest du lac de Van, qui compte près de 40.000 habitants, y prenant, en même temps, 20 canons. Quelques jours plus tard, au nord, ils occupèrent les villes d'Atina et de Riza ou Rizeh, sur la mer Noire, à 100 et 80 kilomètres respectivement de Trébizonde. Ainsi, ils étendent rapidement leurs conquêtes. Sans doute, il ne faut pas les voir bientôt au centre de l'Asie Mineure, à Bagdad ou à Alep. Il leur faudrait beaucoup trop émietter leurs forces pour se disperser à de si grandes distances, mais on peut penser qu'ils vont faciliter la situation des Anglais en Mésopotamie; d'autre part, ils obligent les Turcs à renoncer aux grandes expéditions dont leurs protecteurs, les Allemands, et eux-mêmes s'étaient mis à rêver.

Des engagements ardents et tenaces se poursuivent entre les Italiens et les Austro-Hongrois, dans une contrée singulièrement difficile, aux environs de Gorizia. Les Italiens viennent de transporter plusieurs divisions en Albanie, à Vallona.

Le calme continue de régner et les préparatifs, de notre part, de s'effectuer à Corfou, à Salonique et en Egypte, où les 600.000 à 700.000 hommes des troupes de la Quadruple-Entente ne resteront pas, sans doute, éternellement dans l'expectative.

Le ministère anglais de la guerre (*War Office*) a publié le tableau des pertes de l'armée britannique pendant les trois derniers mois :

Décembre : 884 officiers, 13.686 hommes ;
Janvier : 1.011 officiers, 17.675 hommes ;
Février : 878 officiers, 14.822 hommes.

Ces chiffres globaux comprennent les tués, les soldats morts de blessures et de maladie, les blessés, les prisonniers et les manquants.

C'est un total de 2.773 officiers et 46.183 soldats, ensemble 49.000, en nombre rond, pour trois mois où il n'y a pas eu d'engagements de première importance ; cela représente plus de 16.000 hommes de pertes mensuelles, en réalité seulement une dizaine de mille, un grand nombre de blessés et de malades devant par la suite retourner au corps.

Un ordre britannique, en date du 7 mars, convoque pour le 7 avril les hommes mariés, destinés au service militaire, ayant plus de dix-neuf ans et moins de vingt-sept. On appellera ultérieurement les autres classes. Il va se constituer ainsi une nouvelle armée britannique d'environ 1 million d'hommes ou, défalcation faite de ce qui est destiné à réparer les pertes, de 700.000 à 800.000 hommes, laquelle pourra entrer en ligne graduellement à partir du mois de juillet ou du mois d'août.

Un nouveau *raid* de zeppelins (trois, pense-t-on) s'est effectué sur la côte orientale de l'Angleterre, pénétrant assez profondément à l'intérieur du pays ; ces machines d'assassinat ont jeté quarante bombes, tuant 3 hommes, 4 femmes et 5 enfants (toujours grande majorité d'enfants et de femmes) et blessant 33 personnes ; aux dernières nouvelles, le nombre des morts est porté à 13. Quelques jours auparavant, le 1er mars, un hydravion teuton avait survolé l'Angleterre, y tuant un enfant.

L'aviation toute militaire des Alliés a déployé de l'activité contre les installations de l'ennemi ou les ouvrages pouvant lui servir : ainsi l'on a noté des combats aériens nombreux sur le front britannique et des jets de projectiles par nos escadrilles d'avions sur les gares de Chambley, de Conflans et de Metz-Sablons.

On annonce d'assez nombreuses pertes de navires

marchands, la plupart de petit ou moyen tonnage, et plutôt du fait de mines que de sous-marins; en tout cas, aucun torpillage sensationnel. Et, cependant, c'est le 1er mars que devait commencer l'implacable ruée des sous-marins teutons sur les navires marchands ou les paquebots armés pour leur défense. Ces sous-marins sont-ils inefficaces ou le gouvernement allemand, devenu perplexe par l'attitude des Etats-Unis, en contient-il la rage?

On se rappelle que les deux Chambres du Congrès américain avaient été saisies de motions par des pro-Allemands ou d'exaltés pacifistes, amis de M. Bryan, pour qu'il fût interdit ou déconseillé aux citoyens américains de prendre passage sur des paquebots de belligérants ayant un armement défensif. Le président Wilson, en des termes élevés que nous avons reproduits[1], avait adjuré le Congrès de rejeter ces motions, qui portaient atteinte à l'indépendance et à l'honneur des Etats-Unis; il a obtenu complètement gain de cause, ces motions ayant été écartées par 68 voix contre 14, au Sénat, et par 256 voix contre 150, à la Chambre des représentants. C'est un sérieux succès pour le président Wilson et un gros embarras pour l'Allemagne.

On annonce une conférence des présidents du conseil et des ministres des affaires étrangères des trois pays scandinaves à Copenhague. Il serait fort à désirer que le *modus vivendi*, qui a été établi entre les puissances de l'Entente, d'une part, et le Danemark et la Norvège de l'autre, pût être étendu à la Suède. Relevons, à ce propos, que les mines allemandes et les torpillages allemands ont causé la perte, depuis le début de la guerre, de 83 navires norvégiens, dont 55 vapeurs et 28 voiliers[2]. On se rappelle que, peu de temps après la déclaration de guerre, les trois souverains de Suède, de Norvège et de Danemark s'étaient réunis à Malmoe (décembre 1914)[3].

1. Voir la *83e Semaine*, p. 279.
2. Le *Temps* du 6 mars 1916, 2e p., 2e col.
3. Voir *Première année, 24e Semaine*, p. 210.

M. Balfour, premier lord de l'Amirauté, a fait, le 7 mars, à la Chambre des communes, au sujet du budget de la marine, un exposé où il a déclaré que, depuis le commencement de la guerre, la flotte britannique s'est énormément accrue par des constructions nouvelles; il a estimé cet accroissement à plus de 1 million de tonnes, en même temps que le personnel en doublait.

Une réunion des délégués des chambres de commerce s'est tenue dans la Grande-Bretagne; elle s'est occupée de la lutte économique qui devrait suivre la guerre présente. Le ministre Bonar Law, qui y assistait, a annoncé que des arrangements étaient pris pour tenir à Paris une conférence économique des Alliés.

Mentionnons la visite du président de la République à Verdun, où il fut reçu par le généralissime Joffre et le général Pétain, qui a pris le commandement de ce secteur; les obsèques émouvantes, sous la présidence du cardinal Amette et avec un viril discours du sous-secrétaire d'Etat, M. Albert Thomas, des nombreuses victimes de l'explosion du dépôt de munitions de la Double-Couronne, à Saint-Denis. Notons encore une conférence de M. Steed sur l'évolution britannique depuis la guerre; un rapport de lord Northcliffe, enthousiaste pour les défenseurs de Verdun; une conférence de M. Alglave, professeur à la Faculté de droit de Paris, sur le chemin de fer sous la Manche, dont l'exécution eût prévenu une grande partie de la crise économique qui sévit sur l'occident de l'Europe. Rendons hommage à la reine Elisabeth de Roumanie qui vient de s'éteindre et dont le caractère idéaliste et le talent, dans ses productions signées *Carmen Sylva*, avaient conquis l'universelle admiration. Signalons, en terminant, un vote décisif de la Chambre italienne, qui, à la majorité de 281 voix contre 25, a témoigné de sa confiance dans le ministère Salandra.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME SEMAINE

Du 10 au 16 mars 1916.

Les phases de la bataille de Verdun. — Fausse nouvelle donnée par les Allemands qu'ils auraient pris le fort de Vaux. — Opérations sur la rive gauche de la Meuse et en Woevre.
Engagements sur d'autres points du front occidental : en Flandre, en Artois, en Champagne, en Alsace. — Les Allemands se reprennent à bombarder Reims.
Nombreuses actions locales sur le front russe en Europe. — En Asie, nos alliés poursuivent leurs progrès vers Trébizonde et en Perse.
Situation sur le front italien et en Albanie.
Importance des troupes de l'Entente disponibles à Salonique, à Corfou et en Egypte.
Pénétration des Belges et des Anglais dans l'Afrique orientale allemande.
L'aviation : complément des chiffres des victimes du dernier raid de zeppelins en Grande-Bretagne. — Déclaration de M. Asquith sur le nombre des victimes civiles des attaques aériennes et navales teutonnes en Angleterre depuis le début de la guerre.
Exploits de l'aviateur français Guynemer.
Les sinistres maritimes. — Le nouveau *memorandum* allemand sur la navigation. — Statistique des pertes et accidents de mer en décembre 1915.
Déclaration de guerre de l'Allemagne au Portugal.
« Conseil de guerre des Alliés » au grand quartier général français.
Visite à Londres de M. Hughes, premier ministre de l'Australie : ses déclarations.
Le livre de l'ancien président Roosevelt : « Craignez Dieu et faites votre devoir. »
Rapport de la commission du budget en France sur les dépenses de guerre.
La crise des frets : énormité de la hausse des frets ; causes diverses de cette hausse. — Les flottes marchandes de chacun des groupes belligérants et du groupe des nations neutres. — Mesures pour atténuer la crise.

L'attention non seulement de l'Europe, mais du monde entier, continue de se concentrer sur la bataille de Ver-

dun. Voilà trois semaines et demie qu'elle s'est déchaînée. Nous en sommes maintenant au troisième acte. Le premier acte, caractérisé par une ruée formidable sur nos retranchements au nord de Verdun, préparée et soutenue par un déluge d'obus de gros calibre, a duré du 21 au 29 février. Par l'effet du premier saisissement, des hécatombes d'hommes que les Allemands ont sacrifiées, par des raisons aussi de tactique et d'économie de forces de notre part, qui nous ont déterminés à un repli sur certains points, l'ennemi a pu occuper les ouvrages avancés de cette partie de nos lignes, notamment le fort de Douaumont dans la soirée du 25. Nous l'avons alors contenu, et le 29 février la situation était rétablie.

Après trente-six heures de répit, les Allemands, le 2 mars, engagèrent une nouvelle bataille, avec redoublement d'efforts au centre et tentatives violentes sur les deux ailes. Nous continuâmes à les repousser et à les contenir sur le front principal au nord de Verdun, et, quoiqu'ils aient annoncé, le 9 mars, la conquête du fort de Vaux, « pierre angulaire, etc., » disaient-ils, ils n'ont jamais réussi à l'occuper; huit jours se sont écoulés depuis leur mensongère réclame, et nous sommes toujours maîtres de cette position. A notre aile gauche, sur la rive gauche de la Meuse, leur assaut torrentiel est parvenu à occuper quelques-unes de nos positions avancées : Forges, le bois des Corbeaux, que nous avons repris, puis évacué de nouveau; à notre aile droite, du côté de la Woëvre, ils ont fait aussi des progrès, occupant Fresnes. Cette bataille d'ailes, comme on l'a appelée, qui laisse l'ennemi plus loin de la place qu'il n'en est sur le front nord, a été suspendue, ainsi que tout notable engagement d'infanterie, en cette région, le 10 mars. Après trois jours d'interruption, la bataille s'est renouvelée, en partie sur le front nord, en partie sur la rive gauche de la Meuse. L'ennemi est toujours énergiquement contenu sur le front nord, qui est le principal; il est parvenu, dans la journée du 14, sur la

rive gauche de la Meuse, à prendre pied en deux points de nos tranchées, entre Béthincourt et le Mort-Homme; nous lui avons repris presque aussitôt une partie de ce terrain perdu. La bataille, de nouveau, en ce qui concerne les actions d'infanterie, s'est interrompue.

Les Allemands, dans cette série de ruées avec des masses d'infanterie profondes, subissent des pertes effroyables. En ces vingt-quatre journées de combats sans précédents, ils n'ont réussi à emporter aucune des défenses essentielles de la place, et tout permet d'espérer que, quelle que soit la fureur dont ils feront preuve encore, ils n'y parviendront pas davantage.

Cette suite de rencontres, les plus sanglantes pour l'ennemi, depuis celles sur l'Yser, en novembre 1914, va-t-elle encore se poursuivre de longues journées? Le drame aura-t-il seulement trois actes, dont le troisième se déroule ces jours-ci? En aura-t-il cinq? Nous devons toujours espérer un dénouement favorable; s'il devenait contraire, l'opinion publique se rend compte en France que ce ne serait là qu'un épisode, épisode cruel, qui ne modifierait aucunement l'issue de la guerre et pourrait seulement l'ajourner. Il faut toute l'hallucination allemande pour s'imaginer que la décision de la lutte entre la civilisation et la *kultur* va être obtenue en quelques semaines sur les bords de la Meuse. Si, toutefois, comme on l'espère, l'aventure teutonne sur ce fleuve tourne comme celle sur l'Yser, il y a près d'un an et demi, les forces allemandes en seront toutes désemparées et irrémédiablement affaiblies.

D'assez nombreux engagements ont eu lieu sur d'autres points du front : en Flandre, devant les lignes anglaises, où les pluies ont rendu le terrain impraticable à de grandes offensives d'infanterie; en Artois, au sud de la Somme; en Champagne, à Berry-au-Bac, près de Saint-Souplet; en Alsace, près de Seppois; mais ces rencontres, souvent heureuses, pâlissent à côté de celles autour de Verdun.

Les Allemands ont recommencé à bombarder Reims; les bombardements de cette ville martyre fournissent une sorte de baromètre; les Teutons s'y livrent toutes les fois que la situation militaire par ailleurs leur cause un vif souci.

Sur le front russe en Europe, on enregistre toujours d'assez nombreuses actions, mais toutes locales et secondaires, sur la vaste étendue de lignes de la Baltique à la Bukovine, notamment aux environs de Dwinsk, d'une part, sur la Stripa et à l'est de Czernowitz, de l'autre. On prévoit que les Allemands prépareraient, quand la saison le permettra, c'est-à-dire dans quelques semaines, une violente offensive aux deux extrémités de ces lignes : les Allemands, sur tous les fronts, ont bien des raisons de se presser.

En Asie, les Russes poursuivent leurs progrès; on annonçait, vers le 10 mars, qu'ils n'étaient plus qu'à une quarantaine de kilomètres de Trébizonde, et il se peut qu'ils occupent actuellement ce port. En Perse, ils se sont emparés de la ville de Kirind, dans la direction de Bagdad, dont elle est encore distante de 230 kilomètres. Une nouvelle avance des Russes dans cette direction peut aider à rendre aux troupes anglaises qui sont en Mésopotamie, sur le Tigre, toute la liberté de leurs mouvements.

Les Italiens, malgré l'inclémence de la saison, ont prononcé une vigoureuse offensive dans la région de l'Isonzo : ils ont progressé au sud-est de San Martino, faisant plusieurs centaines de prisonniers. On annonce, d'autre part, que en Albanie, de considérables contingents autrichiens seraient à une vingtaine de kilomètres de Vallona. On doit penser qu'ils seront énergiquement contenus par les troupes italiennes renforcées en cette ville et par la flotte.

L'armée serbe, à l'effectif, dit-on, de 150.000 hommes, termine à Corfou sa reconstitution; l'armée franco-anglaise de Salonique, l'armée anglaise en Egypte, sont

toujours inattaquées; sur ces trois théâtres, on compte toujours entre 600.000 et 700.000 hommes de troupes de l'Entente, qui ne garderont pas indéfiniment l'expectative.

Les contingents anglais de l'Afrique orientale britannique et de l'Afrique du Sud pénètrent dans l'Afrique orientale allemande; ils seront bientôt aidés par des contingents portugais venant de Mozambique, et l'on peut penser que la dernière colonie teutonne sur le globe subira le sort de toutes les autres.

L'aviation a déployé, chez nous et nos alliés, une activité fructueuse. Il n'y a plus de nouveau raid aérien allemand sensationnel. Quelques personnes blessées par le raid de zeppelins du 9 mars, dans la Grande-Bretagne, ayant succombé, les chiffres des victimes sont : 18 tués, 52 blessés; au total, 70, en majorité femmes et enfants[1]. A ce propos, relevons le nombre, dans la Grande-Bretagne, des victimes civiles des méthodes allemandes de guerre :

Dans une réponse écrite à un membre de la Chambre des communes, M. Asquith déclare que le nombre des non-combattants anglais tués dans le bombardement de la côte anglaise depuis le début de la guerre est de 49 hommes, 39 femmes et 39 enfants. Le nombre des victimes des raids aériens est de 127 hommes, 92 femmes et 57 enfants. En outre, 2.750 personnes ont été noyées par suite de la destruction de bâtiments[2].

On saisit ici toute la persistante férocité de la nation satanique.

Notons un nouvel exploit aérien du sous-lieutenant aviateur français Guynemer, qui vient d'abattre son huitième avion ennemi.

Les sinistres maritimes ont été, ces jours derniers, assez nombreux, mais plutôt, semble-t-il, du chef de mines, que de torpillage de sous-marins; notamment le

1. Voir la *84e Semaine*, p. 286.
2. Le *Temps* du 12 mars 1916, p. 2, 2e col.

destroyer anglais *Coquette* et le torpilleur anglais *N° 11* ont péri par rencontre de mines. C'est un sous-marin teuton, au contraire, semble-t-il, qui, le 9 mars, sans avertissement, a coulé le trois-mâts norvégien *Silius*, lequel comptait dans son équipage 7 Américains; ce nouveau forfait vient grossir le compte déjà lourd des affaires litigieuses entre l'Allemagne et les Etats-Unis.

Les Allemands ont publié un nouveau *memorandum* sur les choses maritimes, où ils déclarent, notamment, que, la piraterie ayant disparu de la mer, il n'y a plus de raison pour que les navires de commerce s'arment; d'autre part, ils y prétendent que l'Angleterre fait usage du principe que « la force prime le droit ». S'il en était ainsi, les Teutons verraient là, sans doute, un acte de concurrence déloyale.

Le *Bureau Veritas* a publié la statistique des pertes et accidents maritimes, en décembre 1915, pour les navires de toute nationalité : les navires coulés seraient au nombre de 42, avec une jauge totale (sans doute brute) de 127,755 tonnes; sur ce nombre, les pertes provenant des sous-marins teutons seraient de 27 navires et 99.174 tonnes, dont 19 anglais seulement, jaugeant 62.399 tonnes; 1 français, de 6.390 tonnes; 2 navires japonais (15.484 tonnes); 2 italiens (6.190 tonnes); 2 grecs (4.502 tonnes) et 1 belge (4.215 tonnes). Les torpillages de sous-marins, en ce mois tout au moins, se sont montrés beaucoup moins effectifs que quelques affaires sensationnelles ne le faisaient supposer.

Le grand événement politique de la semaine est la déclaration de guerre faite par l'Allemagne, puis par l'Autriche-Hongrie, au Portugal. Ce petit pays ne commettait aucune offense, au point de vue du droit maritime général et aux termes du traité de commerce germano-portugais de 1908, en réquisitionnant les navires allemands. L'entrée en guerre du Portugal va donner plus de facilités pour la surveillance et la répression des sous-marins teutons; elle fournira aussi un

appoint de troupes contre l'Afrique orientale allemande. Le Brésil s'émeut, et il est possible qu'il se décide à réquisitionner, lui aussi, les navires teutons, dût-il encourir les foudres de l'Allemagne.

Notons le second « Conseil de guerre des Alliés » au grand quartier général français, où étaient représentées toutes les armées de l'Entente (le premier s'était tenu en décembre); des accords franco-italiens au sujet du Maroc, l'Italie y acceptant pour ses nationaux la juridiction des tribunaux français; la visite, à Londres, de M. Hughes, premier ministre de l'Australie (*Australian Commonwealth*), convoqué par le gouvernement britannique, auquel il assure le concours enthousiaste de la grande colonie; une déclaration de M. Asquith sur les projets d'entente économique entre les Alliés qui réserve tous les droits du Parlement; un acte diplomatique turc, en réponse à une demande des Etats-Unis, où les massacres d'Arméniens sont implicitement reconnus; une solennelle et brillante manifestation franco-belge à Paris; un manifeste des « anarchistes intellectuels » demandant la continuation de la lutte contre l'Allemagne; un livre nouveau du président Roosevelt, intitulé : *Craignez Dieu et faites votre devoir*, flétrissant la neutralité où se maintiennent les Etats-Unis.

Le *Reichstag* a repris, à Berlin, ses séances le 15 mars; dans le discours d'ouverture, le président a envoyé le salut de ce corps aux troupes allemandes et à leurs « géniaux commandants qui ébranlent à l'ouest le front ennemi ». Il y a seulement dix ou douze jours, il se fût exprimé en termes bien plus redondants.

M. Péret, au nom de la commission du budget, vient de déposer à notre Chambre des députés son rapport sur la demande de crédits pour le deuxième trimestre de l'exercice 1916 : ces crédits s'élèvent à 7.847 millions, soit 2 milliards 616 millions par mois; la dépense totale de la France, du 1er août 1914 au 30 juin 1916, se sera élevée à 46 milliards 781 millions, dont 37 milliards

pour les dépenses militaires proprement dites; l'ensemble des ressources réunies au 29 février 1916 monte à 34 milliards 311 millions; il y aura une dizaine de milliards à se procurer encore jusqu'au mois de juillet prochain; on a en vue cet ensemble de ressources qui ne feront certainement pas défaut.

LA CRISE DES FRETS

ÉNORMITÉ DE LA HAUSSE DES FRETS; CAUSES DIVERSES DE CETTE HAUSSE. — LES FLOTTES MARCHANDES DE CHACUN DES GROUPES BELLIGÉRANTS ET DU GROUPE DES NATIONS NEUTRES. — MESURES POUR ATTÉNUER LA CRISE.

Le phénomène le plus frappant de l'effet de la présente guerre sur l'économie générale du globe, c'est, sans contredit, la hausse formidable des frets maritimes; ce phénomène, au degré d'acuité qu'il a atteint, est sans précédent, et il a presque toujours été en s'accentuant.

Il est, sans doute, naturel qu'une guerre, absorbant, pour les transports militaires, une forte partie des flottes de commerce des nations belligérantes, réduisant même parfois, par le blocus, les flottes de certains belligérants à une complète inertie, provoque une hausse générale des frets, dont profitent les nations neutres. Examinant, ces jours-ci, cette question des frets, un journal spécial britannique, *the Economist* (de Londres), reconnaissait que la guerre franco-allemande de 1870 avait apporté une large moisson de bénéfices à la marine marchande anglaise[1].

Il s'agissait, toutefois, alors d'une hausse contenue dans des limites relativement modérées. Aujourd'hui, toutes les proportions de hausse antérieurement connues sont énormément dépassées. Nous traitions, il y a quelques mois, de cette grave question[2]; nous constations

1. *The Economist* (4 mars 1916, page 445).
2. Voir *l'Economiste français* du 13 novembre 1915, page 628.

que la généralité des frets avait tout au moins doublé, parfois triplé ou quadruplé. Aujourd'hui, il s'agit du décuplement ou même de beaucoup plus encore. Le fret de Cardif à Gênes, qui était de 8 fr. 75 par tonne au début de 1914, a passé à 97 francs au début de 1916, et l'on a considéré comme un soulagement qu'il fléchît à 88 fr. 75, dans ces semaines récentes. Le prix de 12 fr. 50 la tonne, de New-York au Havre, avant la guerre, s'est élevé entre 120 et 150 francs, et la hausse n'a pas été moindre de l'Amérique du Sud en Europe.

De nos colonies de l'Afrique du Nord aux contrées de la Méditerranée, on s'estime heureux de payer 32 à 35 francs de fret, au lieu de 5 à 6 fr. naguère, et une cinquantaine de francs avec nos ports de l'Atlantique, au lieu de 8 à 10 francs; mais ce sont là des frets de retour. Le fret du charbon, d'Angleterre en Afrique du Nord, est d'une centaine de francs.

Il faut dire, toutefois, que ces frets sont en partie assez variables, que les vaisseaux neutres exigent et obtiennent 10 à 20 p. 100 de plus que les vaisseaux des belligérants, qu'il y a parfois des occasions à saisir ou d'anciennes conventions qui, sans être complètement respectées, comportent quelques réductions sur les taux réputés courants.

Cette hausse colossale des frets peut, en partie du moins, trouver des explications topiques. En premier lieu, la guerre présente englobe, comme participante, la plus grande partie aujourd'hui de l'humanité[1], notamment toutes les grandes nations maritimes. En deuxième lieu une très forte proportion de la marine des Etats belligérants dominant la mer est réquisitionnée par les transports militaires, les armées contemporaines comprenant des millions d'hommes avec un immense armement et une colossale consommation de munitions. En troisième lieu, les marines du groupe des Etats belli-

1. Se reporter, à ce sujet, à la *Première année*, p. 342 et 343.

gérants qui souffre d'une infériorité maritime, sont sinon complètement, du moins pour la plus grande partie, immobilisées, soit dans les ports de ces Etats, soit dans les ports neutres. En quatrième lieu, les croiseurs armés en course, les sous-marins, les mines et la simple usure ont réduit de 7 à 8 p. 100 peut-être, depuis le début de la guerre, les flottes commerciales des puissances qui dominent la mer, les constructions navales ayant été beaucoup moins actives qu'en temps normal. En cinquième lieu, les navires sont retenus beaucoup plus longtemps qu'en temps de paix pour les opérations de chargement et de déchargement dans les ports, ceux-ci étant congestionnés, n'ayant qu'une main-d'œuvre insuffisante et manquant souvent de wagons; cette dernière cause ajoute singulièrement à l'action des précédentes. En sixième lieu, la navigation intérieure est elle-même atteinte et réduite, faute de main-d'œuvre, de charbon, etc.

A l'encontre de toutes ces causes de pénurie des marines marchandes qui tiennent encore la mer, on ne peut guère opposer qu'une cause qui restreigne le besoin de transports, à savoir, la réduction de consommation des puissances belligérantes pour la généralité des objets qui ne sont pas indispensables, et notamment pour le transport des voyageurs. Encore doit-on dire que les insuffisances culturales accroissent, en plusieurs pays belligérants, les besoins habituels d'importation d'objets d'alimentation.

Ces prémisses étant posées, jetons un coup d'œil sur les flottes marchandes, avant la guerre, des diverses contrées du globe, en considérant d'abord le groupe des belligérants qui est demeuré maître de la mer, ensuite celui qui, y étant inférieur, a dû presque renoncer aux transports maritimes, du moins à grande distance, enfin le groupe des neutres.

MARINES MARCHANDES.

PREMIER GROUPE DE BELLIGÉRANTS

	Tonnes nettes de navires à voiles.	Tonnes nettes de navires à vapeur.	Total des tonnes nettes
Grande-Bretagne (1912).	902.718	10.992.073	11.894.791
France (1911).....	624.521	838.118	1.462.639
Belgique (1912).....	7.616	174.021	181.637
Russie (1913)	256.844	499.761	756.605
Italie (1912).....	410.991	696.994	1.107.985
Portugal (1911).....	43.844	70.193	114.037
Japon	447.307	1.430.329	1.877.636
Totaux	2.693.841	14.701.489	17.395.330

Nous avons joint à ce premier groupe de belligérants le Portugal, dont l'apport naval est, d'ailleurs, bien modeste. C'est environ 17 millions et demi de tonnes nettes, dont 65 p. 100 en nombre rond fournis par la seule Grande-Bretagne, qui constitue l'ensemble des flottes commerciales de notre groupe de belligérants.

SECOND GROUPE DE BELLIGÉRANTS

	Tonnes nettes de navires à voiles.	Tonnes nettes de navires à vapeur.	Total des tonnes nettes
Allemagne (1913)	498.228	2.655.496	3.153.724
Autriche-Hongrie	»	»	610.541
Turquie	205.641	66.878	272.519
Bulgarie.....	?	?	?
			4.036.784

Ce groupe de belligérants, si l'on met de côté l'Allemagne, bien que l'activité navale austro-hongroise soit assez intense en temps de paix dans la Méditerranée, ne dispose que de moyens restreints. Quant à la flotte commerciale allemande, il serait exagéré de dire qu'elle soit, depuis le début de la guerre, complètement réduite à l'inertie; mais une bonne partie de ses longs-courriers sont immobilisés dans des ports neutres, et le reste est affecté au commerce de la Baltique, qui est demeuré assez intense entre l'Allemagne et les pays scandinaves.

Passons aux marines neutres.

MARINES MARCHANDES DES PAYS NEUTRES

	Tonnes nettes de navires à voiles.	Tonnes nettes de navires à vapeur.	Total des tonnes nettes.
Etats-Unis[1] (1913)	1.507.630	5.335.574	6.843.204
Norvège (1913)	632.989	1.085.617	1.718.606
Suède (1912)	180.583	868.330	1.048.913
Danemark (1912)	91.088	415.436	506.624
Pays-Bas	40.636	576.678	617.314
Espagne (1912)	44.325	750.081	794.406
Grèce (1913)	136.689	433.633	570.322
Totaux	2 633.940	9.465.349	12.099.389

La puissance de transports maritimes de ce groupe de neutres apparaît comme très forte, soit plus de 12 millions de tonnes nettes; mais il en faut déduire presque entièrement les Etats-Unis, dont la plus grande partie de la marine se consacre au cabotage et ne dessert guère l'Europe ; il reste pour les Etats scandinaves, la Hollande, l'Espagne et la Grèce, 5.250.000 tonnes nettes, en nombre rond, qui représentent une puissance navale absolument disponible et très active.

C'est en notable partie sur elle que reposent les relations maritimes de l'Europe à l'heure présente, notamment celles des puissances de l'Entente, soit entre elles, soit avec les autres contrées du globe. Les puissances neutres susnommées ne fournissent pas seulement un appoint, comme semblerait l'indiquer la proportion de leur effectif naval marchand avec celui des puissances belligérantes du premier groupe. Il faut tenir compte, en effet, de ce qu'une très forte partie des marines marchandes de l'Angleterre et de la France est réquisitionnée par leurs gouvernements pour leurs transports militaires ou spéciaux. Le gouvernement anglais a ainsi réquisitionné 1.700 à 2.000 navires britanniques, environ 40 p. 100 du tonnage de la marine marchande nationale[2]; le

1. Nous omettons les bateaux pour la navigation sur canaux ou rivières.
2. *The Economist* du 4 mars 1916, p. 445.

gouvernement français a réquisitionné une proportion encore plus forte de notre marine marchande. Il doit en être à peu près de même pour la marine italienne. Quant à la marine russe, elle est confinée dans la mer Noire et l'océan Glacial, et la marine japonaise dessert surtout l'Asie. Il en résulte que le tonnage vraiment disponible, en dehors des réquisitions d'Etat, du premier groupe de belligérants, ne représente qu'une dizaine de millions de tonnes; encore devrait-on en déduire environ 1 million de tonnes détruites ou avariées, ce qui en ramènerait le total effectif disponible à 9 millions de tonnes. Les 5 millions un quart de tonnes des marines commerciales neutres européennes y apportent beaucoup plus qu'un appoint.

Ainsi, en temps de paix, les besoins maritimes de l'ensemble du globe, en laissant de côté les tout petits pays maritimes, étaient desservis par les concours suivants :

	Tonnes nettes
Marines marchandes :	—
Des pays belligérants du groupe de la Quadruple-Entente	17.395.000
Du groupe de l'Allemagne, Autriche-Hongrie, Turquie	4.036.000
Des pays neutres (Etats-Unis compris)	12.099.000
Total	33.530.000

Si l'on déduit les États-Unis, dont la presque totalité de la marine (6.843.000 tonnes) est consacrée au cabotage américain, il y avait encore près de 27 millions de tonnes à la disposition des besoins maritimes du globe.

Aujourd'hui ces ressources se trouvent réduites, défalcation faite des 40 p. 100 environ de tonnage réquisitionné par les gouvernements dans le groupe de l'Entente, à 9 millions environ de tonnes pour ce groupe et à 5 millions de tonnes environ des marines neutres autres que la marine américaine, ensemble 14 millions de tonnes, guère plus de la moitié du tonnage antérieurement employé.

Les besoins de transport ont diminué, sans doute, sensiblement par le ralentissement des affaires, mais non en cette proportion. La lenteur, sinon des navigations, du moins des chargements et des déchargements, ajoute beaucoup à la crise; on peut presque dire que c'est là aujourd'hui l'élément principal.

Une des causes qui ont contribué à aggraver celle-ci, comme nous l'avons déjà signalé et comme l'a péremptoirement démontré, en une conférence récente, M. Alglave, professeur à la Faculté de droit de Paris, c'est l'absence du tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre. Cette grande œuvre, si elle eût existé, eût réduit certainement de moitié les réquisitions de bateaux effectuées par les gouvernements britannique et français. Nous avons dit qu'elle eût aisément épargné 1 milliard de francs annuellement aux belligérants de l'Entente; nombre d'hommes compétents jugent même cette évaluation fort inférieure à la réalité.

Dans les conditions présentes, que doit-on faire pour atténuer la crise des frets? La mesure prise par le Portugal de réquisitionner les navires marchands allemands confinés dans ses ports, et de les employer aux transports de charbon, par exemple, est excellente; si les autres Etats neutres, notamment le Brésil et les autres Etats de l'Amérique du Sud, l'imitaient, ce serait une aide sérieuse.

Il faudrait, d'autre part, s'efforcer de décongestionner les ports, de rassembler tous les wagons épars et d'en rendre l'utilisation plus complète, de rétablir la navigation intérieure.

On pourrait aussi recourir à certaines mesures spéciales pour quelques transports particulièrement importants, comme celui du charbon. Les navires disponibles font des bénéfices colossaux, équivalant parfois en un an à leur valeur propre. On l'a vu, dans le Bulletin financier de notre dernier numéro, par la répartition de la Société de navigation danoise l' « Est Asiatique », dont

les bénéfices en 1915 sont six fois plus considérables qu'en 1914[1]. Le gouvernement danois prélève une taxe de 20 p. 100 sur ces bénéfices extraordinaires. Les gouvernements anglais et français ont établi des taxes énormes (50 p. 100) sur les bénéfices exceptionnels de guerre. Ces gouvernements, notamment le gouvernement britannique, pourraient renoncer à cette taxe pour les navires qui transporteraient vers les pays alliés du charbon ou autres matières encombrantes et indispensables à un taux réduit, inférieur de 25 ou 30 p. 100 par exemple au taux courant. On donnerait ainsi satisfaction à l'Italie, qui se plaint beaucoup depuis quelques mois des frets prohibitifs, et à l'intérêt général des nations de la Quadruple-Entente.

1. Voir l'*Economiste français* du 11 mars 1916, p. 354.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME SEMAINE

Du 17 au 23 mars 1916.

Regard rétrospectif sur la bataille de Verdun. — Obstination croissante des Allemands. — Les opérations des derniers jours.
Raison historique qui fait convoiter aux Allemands la capture de cette place : le traité de 843, effectuant le partage de la succession de l'empereur Louis le Débonnaire.
Félicitations adressées par le tsar Nicolas à notre généralissime pour la magnifique défense de Verdun.
Engagements sur le reste de notre front.
L'animation s'accentue sur le front russe en Europe : succès de nos alliés dans la région des lacs et en Galicie. — Leur avance constante en Asie.
Notre torpilleur d'escadre *le Renaudin* est coulé par un sous-marin. — Résumé des torpillages de navires marchands du 1er au 18 mars. — Navires neutres torpillés.
Démission de l'amiral von Tirpitz.
Massacre de civils par des hydravions allemands à Douvres et dans le comté de Kent. — Action toute militaire des avions de l'Entente, notamment à Zeebrugge.
Démission, pour raison de santé, du ministre français de la guerre, général Galliéni.
Deux députés tués à l'ennemi : colonel Driant et M. Thome.
Chaude réception faite à Paris au généralissime italien Cadorna et au prince héritier de Serbie.
Vote de confiance, à une grande majorité, du parlement italien au ministère Salandra-Sonnino.

Voici plus d'un mois qu'a commencé, le 21 février, la bataille de Verdun, concentrant immédiatement sur elle l'attention du monde entier et ayant pour témoin « l'empereur et roi », qui excitait ses troupes du geste et de la voix. Dans l'enthousiasme de premiers succès acquis par surprise, le public teuton s'attendait à l'enlèvement rapide, suivant le télégramme de « l'empereur

et roi », de « la plus puissante forteresse du principal ennemi », à la dislocation de l'armée française et à l'entrée, vers le 15 mars, des Allemands à Paris. D'autres prédisaient que les ponts sur la Meuse allaient être détruits par la grosse artillerie allemande et qu'un nouveau Sedan allait se produire, livrant à l'envahisseur une grande partie de l'armée française.

Les opérations du 21 au 25 février, jour de l'occupation par des Brandebourgeois du fort de Douaumont, purent entretenir cette effervescence teutonne; puis les choses, par l'action énergique et méthodique du général de Castelnau et du général Pétain, furent rétablies; le 29 février, l'ennemi, fortement contenu, prenait du repos; alors finissait le premier acte du grand drame.

Après une pause, le deuxième acte s'ouvrait le 2 mars; l'ennemi s'acharnait d'abord sur le front nord, le plus proche de la ville; il annonçait faussement, le 9, la prise du fort de Vaux, « la pierre angulaire, etc. », et, impuissant à s'en emparer, il se livrait, attendant et dispersant son action, à des combats sur les deux ailes, où il avait certains avantages, à Fresnes, dans la Woevre, et sur la rive gauche de la Meuse, à Forges, au bois des Corbeaux.

Harassé, sinon épuisé, de nouveau il se reposait ou se reformait; après trois jours, il reprenait la lutte le 14, dans des actions dispersées, sur la rive gauche de la Meuse d'abord, où il acquit quelque terrain du côté du Mort-Homme, puis le 16, où il éprouvait un échec au Mort-Homme qu'il prétendait avoir enlevé, mais dont il n'occupait que la cime inférieure, la cote 265, laissant entre nos mains la cime supérieure, à savoir la cote 295; il subissait le même jour un revers sanglant dans l'assaut qu'il dirigeait sur Vaux; le 18, une nouvelle tentative de sa part sur le front Vaux-Damloup échouait cruellement. Comme l'a remarqué un critique militaire avisé, dans la période du 11 au 19 mars, six journées, celles du 11 au 13, du 15, du 17 et du 19, n'é-

taient marquées par aucune offensive allemande[1]. Voilà le troisième acte.

On ne pouvait s'attendre, toutefois, à ce que l'incommensurable orgueil allemand se résignât à une inaction, qui eût été un public aveu d'irrémédiable défaite. Il était naturel que se produisissent des accès spasmodiques : le 20, les Allemands, à l'ouest de la Meuse, mais à une certaine distance des engagements précédents, dirigèrent, avec une division fraîche et en recourant à des jets de liquides enflammés, une violente attaque sur nos positions d'Avocourt et Malancourt et parvinrent à occuper la partie sud-est du bois dit d'Avocourt, à une quinzaine de kilomètres de Verdun; le surlendemain, ils s'efforcèrent en vain de déboucher du bois d'Avocourt, mais purent prendre pied sur un petit mamelon d'Haucourt : l'ensemble de la situation n'en est pas modifié; toutes les défenses essentielles de la ville restent inviolées; il est probable que d'autres engagements vont suivre; on peut espérer que l'ennemi s'y épuisera.

Tout témoigne que les forces de l'ennemi ne sont plus en rapport avec son acharnement. Il ressort dès maintenant comme acquis que, malgré sa préparation méticuleuse de deux mois, son apport formidable de grosse artillerie, ses vagues successives d'infanterie, l'ennemi a échoué dans sa tentative d'enlever Verdun.

Une des causes qui lui rendaient chère la capture de cette place, ce sont les souvenirs historiques qui s'y rattachent : la pédanterie allemande est toujours au service des convoitises allemandes. Or, à Verdun, a été signé, il y a près de onze cents ans, le traité de 843, pour la succession de l'empereur Louis le Débonnaire, qui donnait à Louis de Bavière la Germanie, à Lothaire l'Italie et la région entre la Meuse et le Rhin, à Charles le Chauve la France à l'ouest de la Meuse. Les Germains d'aujourd'hui, pédants d'université et militaires,

1. *Journal des Débats* du 21 mars 1916.

en tiraient la conclusion que la France devrait être rejetée au delà de la Meuse.

Verdun échappe à ces rapaces, même à titre provisoire. Témoignant que leur échec apparaît bien comme définitif, le commandant de l'armée britannique, sir Douglas Haig, a télégraphié au généralissime Joffre de chaleureuses félicitations. Le tsar Nicolas a fait transmettre les siennes à notre généralissime par les soins du général Alexeief, chef d'état-major général des armées russes.

D'autres engagements, en général favorables, ont eu lieu sur notre front, en Belgique dans la région de Nieuport et dans celle de Boesinghe, au nord de l'Aisne, à la Ville-au-Bois, à Pont-à-Mousson, en Lorraine dans la région de Thiaville, au nord-est de Saint-Mihiel et en Alsace.

Sur le front russe en Europe, l'animation s'est notablement accentuée tant dans le nord qu'en Galicie, de la façon la plus profitable à nos alliés. Ils ont eu de nombreux succès : près du lac de Narotch, à une centaine de kilomètres à l'est de Vilna, soit à l'aile droite de leur centre, ils ont forcé les lignes allemandes, capturant 17 officiers, plus de 1.000 soldats et un important matériel. En Galicie, sur le Dniester, ils ont enlevé les tranchées et la tête de pont de Mikhaltche. Les Autrichiens reconnaissent qu'ils ont dû évacuer la tête de pont d'Uscieczko, sur la rive gauche du Dniester; c'est un succès important pour les Russes. Nos alliés développent, d'autre part, leur avance en Asie, occupant Mama-Hatam, à 90 kilomètres à l'ouest d'Erzeroum. On annonce, en outre, qu'ils viennent d'entrer à Ispahan, ce qui étend leur autorité sur presque toute la Perse.

Sur le front italien, l'énergique offensive prise récemment par nos alliés se poursuit dans des conditions qui paraissent favorables.

Le calme paraît régner à Vallona; quelques escarmouches ont eu lieu entre Bulgares et Français près de

la frontière grecque, à Guevgheli, au nord du camp retranché de Salonique.

Sur mer, notre torpilleur d'escadre *le Renaudin* a été coulé, le 18 mars, dans l'Adriatique, par un sous-marin ennemi; un peu plus de la moitié de l'équipage a péri.

S'il n'y a pas lieu d'incriminer l'ennemi du chef de cette action toute militaire, il en est autrement pour les torpillages de navires de commerce. Nous faisions remarquer récemment que, malgré la date fatidique du 1er mars qui devait, d'après les déclarations teutonnes, inaugurer un redoublement de destruction de navires marchands par les sous-marins, les sinistres de ce genre apparaissaient plutôt comme moindres que dans les mois antérieurs. On télégraphiait d'Amsterdam, en effet, le 19 mars, d'après une dépêche de Berlin, que, du 1er au 18 mars, les sous-marins avaient coulé 19 navires ennemis, d'une jauge totale de 40.000 tonnes; c'était un résultat médiocre, plutôt inférieur à la moyenne habituelle.

Les sous-marins teutons ont pris leur revanche en torpillant le paquebot hollandais *Tubantia*, de 13.900 tonnes, qui avait quitté Amsterdam pour Buenos-Ayres, avec 294 hommes d'équipage et 83 passagers, la plupart de nationalités neutres; puis le vapeur hollandais *le Palemberg*, jaugeant 1.062 tonnes. Ces méfaits de la nation satanique soulèvent l'indignation en Hollande et dans le monde entier. Les Allemands prétendent, malgré les témoignages précis et concordants de ceux qui ont échappé au sinistre, que le *Tubantia* n'aurait pas été coulé par eux, mais par un sous-marin anglais. Un vapeur danois, le *Skodsborg*, a été également torpillé par un sous-marin teuton. La Norvège fait des représentations à Berlin pour le torpillage du *Silius*, dont nous parlions il y a huit jours, et aussi du *Langeli*.

Une nouvelle sensationnelle est la démission, « pour cause de maladie », du fameux grand amiral von Tirpitz qui, depuis dix-neuf ans, était à la tête de la flotte alle-

mande et se montra systématique théoricien et praticien de la piraterie sous-marine. Le kaiser lui a écrit une lettre pour le remercier de ses services, et il a ajouté à ses décorations, cela était naturel; mais ce qui dépeint l'âme allemande, c'est que les trois principaux groupes gouvernementaux du Reichstag, le groupe conservateur, le groupe du centre catholique et le groupe national libéral, tous les trois partisans de la piraterie sous-marine, ont déposé des demandes d'interpellation pour exprimer leur adhésion à la politique de l'amiral von Tirpitz et déplorer sa retraite.

Dans les airs, la nation satanique a donné, ces jours derniers, cours aussi à ses méthodes de guerre : quatre hydravions allemands ont survolé la contrée de Douvres et de Kent, y tuant trois hommes, une femme et cinq enfants (toujours majorité de femmes et d'enfants parmi les victimes), et blessant dix-sept hommes, cinq femmes et deux enfants. Des nouvelles plus récentes ont élevé à onze, au lieu de sept, dont six enfants, le nombre des tués.

Pendant ce temps, nos avions s'en tiennent à une œuvre toute militaire, en bombardant les gares de marchandises de Conflans, de Metz et de Mulhouse. L'aviateur Navarre a abattu son septième avion dans la région de Verdun.

Une escadrille mixte de 65 aéroplanes et hydravions anglais, français et belges, aidés de la flotte britannique, a, en Belgique, attaqué et gravement endommagé la station d'aviation maritime allemande de Zeebrugge.

Le général Galliéni a, on le sait, donné sa démission pour raison de santé; il va subir une opération délicate ou l'a subie. Il restera de lui, au cours de cette guerre, deux actes mémorables : le précieux concours qu'il a apporté à la victoire de la Marne; puis, cette fière et juste parole qu'il a prononcée à la tribune devant la Chambre agitée : « Vous me forcez à faire un métier qui n'est pas le mien. » Il est remplacé au ministère

par le général Roques, sorti du corps du génie et dont les états de service, en grande partie d'ordre administratif, sont de nature à inspirer confiance.

Notons la mort de M. Thome, député de Rambouillet, et du colonel Driant, député de Nancy, l'un et l'autre tués à l'ennemi. Ce sont de glorieux exemples que ces vaillants patriotes donnent à nombre de parlementaires en âge militaire, qui encombrent la Chambre de questions oiseuses et causent parfois de regrettables scènes, comme le fit, dans la séance du 16 mars, M. Accambray, invétéré maniaque, invectivant à tort et à travers notre haut commandement.

Paris a fait une réception chaleureuse au généralissime italien Cadorna, qui est venu rendre visite à notre quartier général, puis est parti pour Londres. Paris a fait aussi un enthousiaste accueil au prince héritier Alexandre de Serbie, digne représentant de la nation héroïque, victime des convoitises et de la férocité teutonnes.

Le parlement italien, par 384 voix contre 61, a voté un ordre du jour de confiance au ministère Salandra-Sonnino ; c'est un nouveau témoignage de l'étroite union entre les nations alliées ; on annonce la prochaine arrivée de ces deux ministres à Paris. La population parisienne témoignera son admiration à ces deux grands défenseurs de la glorieuse et humaine civilisation latine contre l'abjecte *kultur* teutonne.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME SEMAINE

Du 24 au 30 mars 1916.

Conférence à Paris des huit États alliés, représentés par trente délégués d'ordre politique, militaire ou administratif. — Texte officiel des principales résolutions arrêtées.

« Inébranlable volonté (de toutes les puissances alliées) de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire de la cause commune. » — Nécessité d'une meilleure coordination des armées des diverses puissances. — Défauts manifestes à ce sujet.

Relative accalmie autour de Verdun. — Engagements, parfois vifs, en d'autres points, des lignes occidentales : succès des Anglais à Saint-Eloi.

Les Russes poursuivent des attaques locales sur le front européen. — Les Allemands, à la venue du dégel, paraissent ramener des troupes de ce front sur le front occidental.

Heureux combats des Italiens auprès de Gorizia.

Des avions allemands bombardent Salonique : nombreuses victimes dans la population civile.

La piraterie teutonne sous-marine : torpillage dans la Manche du paquebot à voyageurs *le Sussex;* nombreuses victimes. — Les torpillages du mois de mars; grand nombre de navires neutres coulés; la presse allemande n'admet pas que les neutres se plaignent.

Menace de recrudescence de la piraterie aérienne : l'achèvement du centième zeppelin. — Conférence mielleuse du comte Zeppelin dans le palais du Reichstag. — Chiffres rectificatifs relatifs aux victimes du dernier raid de zeppelins en Angleterre.

Extension proposée du recrutement anglais.

Le nouvel emprunt allemand de 10 milliards de marks. Accentuation de la baisse du change allemand : la *cote des paris.*

Discours concordants de ministres ou orateurs célèbres en Russie, en France, en Italie, pour la lutte à outrance.

Voyage de M. Asquith en Italie.

L'attention du monde, cette semaine, s'est distraite de Verdun où les Allemands, plongés, semble-t-il, dans le désarroi, ont renoncé, pendant une suite de jours,

aux offensives d'infanterie; elle s'est concentrée sur un des plus grands faits historiques qui se soient produits depuis la chute de l'Empire romain, à savoir la Conférence des huit Etats alliés participant à la lutte contre les empires ennemis de la civilisation et de la liberté des peuples. Cette assemblée s'est ouverte à Paris le lundi 27 mars.

Trente délégués, de l'ordre politique, militaire ou administratif, représentaient les huit Etats[1]. Le but de la réunion était de donner le maximum de coordination et d'efficacité à la guerre gigantesque qui se poursuit depuis bientôt vingt mois sur des fronts divers, situés à des milliers de kilomètres les uns des autres et qui, suivant l'expression heureuse de M. Briand, doivent former un seul front.

La conférence, au point de vue militaire, ne pouvait avoir une longue durée; il était impossible, en effet, qu'elle retînt longtemps les grands chefs d'armée loin des troupes et des théâtres de lutte. Quatre séances ont été tenues au ministère des affaires étrangères, et la

1. La France est représentée par MM. Aristide Briand, président du conseil, ministre des affaires étrangères : Bourgeois, ministre d'Etat : le général Roques, ministre de la guerre; l'amiral Lacaze, ministre de la marine; Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat des munitions; le général Joffre, généralissime : le général de Castelnau, chef d'état-major; Jules Cambon, secrétaire général du ministre des affaires étrangères;

L'Angleterre, par MM. Asquith, premier ministre; lord Berthie of Thame, ambassadeur d'Angleterre; sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères; Lloyd George, ministre des munitions; lord Kitchener, ministre de la guerre; le général Robertson, chef d'état-major général;

L'Italie, par MM. Salandra, président du conseil; Sonnino, ministre des affaires étrangères; Tittoni, ambassadeur; le général Cadorna, généralissime; le général Dall'Olio, sous-secrétaire d'Etat aux munitions;

La Russie, par MM. le général Gilinsky, délégué du grand état-major, et Isvolsky, ambassadeur;

La Belgique, par le baron de Broqueville, président du conseil; le baron Beyens, ministre des affaires étrangères; le général Wielemans, chef d'état-major général;

Le Japon, par M. Matsui, ambassadeur du Japon;

Le Portugal, par M. Chagas, ministre de la République portugaise;

La Serbie, par MM. Pachitch, président du conseil; Yovanovitch, ministre des affaires étrangères; le général Rachitch, chef d'état-major; Vesnitch, ministre de Serbie à Paris.

dernière s'est close mardi à 5 heures. Un communiqué officiel a publié les résolutions auxquelles s'est arrêtée la réunion des délégués des huit puissances. Voici les premières, qui traitent des questions d'ordre général :

LES RÉSOLUTIONS

I. — Les représentants des gouvernements alliés réunis à Paris les 27 et 28 mars 1916 affirment l'entière communauté de vues et la solidarité des Alliés.

Ils confirment toutes les mesures prises pour réaliser l'unité d'action sur l'unité de front.

Ils entendent par là à la fois l'unité d'action militaire assurée par l'entente conclue entre les états-majors; l'unité d'action économique dont la présente conférence a réglé l'organisation, et l'unité d'action diplomatique, que garantit *leur inébranlable volonté de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire de la cause commune.*

II. — Les gouvernements alliés décident de mettre en pratique dans le domaine économique leur solidarité de vues et d'intérêts. Ils chargent la conférence économique qui se tiendra prochainement à Paris de leur proposer les mesures propres à réaliser cette solidarité.

Suivent d'autres résolutions d'un ordre plus spécial, concernant les obstacles au ravitaillement de l'ennemi, l'action économique, les affrétements.

On doit souligner dans cette déclaration les fortes expressions : *leur inébranlable volonté de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire de la cause commune.* On note qu'en réponse au discours final de M. Briand, président de la conférence, c'est M. Tittoni, ambassadeur et délégué de l'Italie, qui a pris la parole, au nom des autres pays alliés, pour se féliciter des résultats obtenus.

On doit penser qu'une complète coordination, autant que l'éloignement le permet, de l'action militaire sur les différents fronts de guerre sera désormais obtenue. Déjà l'on avait réalisé de récents progrès à ce point de vue, comme le prouvent la grande offensive russe et le redoublement d'offensive italienne coïncidant avec les attaques allemandes sur Verdun.

On aura, sans doute, examiné aussi dans la conférence l'emploi à faire des 600.000 ou 700.000 hommes de troupes que l'Entente possède à Corfou, à Salonique et en Egypte, qui ne peuvent rester dans une expectative indéfiniment prolongée. On dit que déjà une partie des troupes anglaises d'Egypte a été ramenée en Europe.

Les opérations autour de Verdun, sauf de plus ou moins intenses bombardements, ont langui pendant la plus grande partie des jours récemment écoulés. Le critique militaire avisé que nous citions la semaine dernière fait remarquer que, du 11 au 24 mars, c'est-à-dire en quatorze jours, il y a eu dans toute la zone autour de Verdun neuf jours d'inaction, en ce qui touche, du moins, les attaques d'infanterie, et cinq jours seulement de combats, dont deux ont totalement échoué pour l'ennemi et trois ont abouti à des gains de terrain partiels et restreints, n'ébranlant pas les défenses de la place[1]. Cette inaction de l'ennemi s'est poursuivie davantage, car il n'y a pas eu non plus d'attaque d'infanterie le 25 et le 26; il s'en est produit une, qualifiée *forte,* le 27, contre notre front Haucourt-Malancourt : « Les vagues successives d'assaut, dit le communiqué du 28 mars (23 heures) ont toutes été repoussées avec de fortes pertes par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie. » Le communiqué suivant (29 mars, 15 heures) nous apprend que, par une vive attaque que l'artillerie avait préparée, nous avons arraché à l'ennemi une partie du bois d'Avocourt. En face de ce succès, on ne peut mettre à l'actif de l'ennemi qu'un modique avantage, celui d'avoir réussi à prendre pied dans un ouvrage avancé au nord de Malancourt et à s'emparer de deux maisons de ce village.

On est loin de la ruée allemande du 21 au 29 février sur les avancées de Verdun, et également de celle du

1. *Journal des Débats* du 26 mars 1916.

9 mars sur le fort de Vaux. Tantôt l'inaction prolongée, tantôt des attaques qui ne se poursuivent pas, paraissent bien témoigner de la fatigue et de l'insuffisance de l'ennemi. Il ne faut pas oublier, toutefois, qu'il est au plus haut degré opiniâtre et méthodique, qu'il dispose encore de moyens formidables et qu'il ne renoncera que contraint et forcé à l'assaut du camp retranché de Verdun, sauf s'il peut y suppléer par une ruée d'égale importance sur d'autres points de notre front. Une inlassable vigilance s'impose à nos chefs et à nos troupes.

Les Allemands avouent, dans leurs communiqués, qu'ils bombardent Verdun avec des obus incendiaires, nouvelle infraction au droit des gens et aux conventions qu'ils ont signées.

Des engagements, parfois vifs, ont eu lieu sur d'autres points de nos lignes, en Belgique, par exemple, puis à Vauquois et au nord de Saint-Mihiel. Les troupes anglaises ont eu un succès sérieux, dans la région d'Ypres, à Saint-Eloi, prenant d'assaut les premières et deuxièmes lignes de tranchées ennemies sur une longueur de 600 yards (le yard = 91 centimètres), infligeant de fortes pertes aux Allemands et leur faisant 200 prisonniers, dont 5 officiers. Cela témoigne des qualités offensives de nos alliés.

Sur le front oriental, les Russes poursuivent avec bonheur leurs attaques, particulièrement dans la région de Dwinsk, à Postavy, dans la direction de la voie ferrée Vilna-Dwinsk, où ils ont emporté des tranchées ennemies, et dans la région des lacs. Ils sont, toutefois, gênés en leur avance par le dégel, qui rend les routes et le terrain difficilement praticables. Quelques critiques militaires en concluent que les Allemands pourraient ramener des troupes du front oriental sur l'occidental. Il est possible qu'ils s'exposeraient, en le faisant, à des risques sérieux : le dégel n'est pas éternel, et l'on se battait bien en 1915, au mois d'avril, dans

toutes ces régions. Nos alliés poursuivent leur avance en Asie.

Les Italiens livrent des combats acharnés sur les diverses parties de leurs lignes : ils ont eu, les 26 et 27 mars, des engagements heureux au nord-ouest de Gorizia, faisant 302 prisonniers.

Rien de nouveau en Albanie. On cite un cruel et vain épisode à Salonique : six avions allemands, à 5 heures du matin, le 27, ont lancé des bombes sur la ville, tuant 16 Grecs civils, 4 militaires grecs et 39 personnes des deux sexes; quatre de ces avions, pris en chasse, ont été abattus par nos aéroplanes ou sont tombés dans un lac voisin.

La piraterie teutonne sous-marine, qui était restée dans une activité moyenne, avec une efficacité restreinte, du 1er au 18 mars[1], s'est tout à coup considérablement développée et a grandement accru ses méfaits. De nombreux navires, soit de pays belligérants, soit neutres, ont été coulés, et il y a eu un torpillage sensationnel, ne le cédant qu'à celui de la *Lusitania* au mois de mai 1915. Le paquebot *Sussex*, de construction anglaise, mais appartenant aux chemins de fer de l'Etat français et ayant un Français pour commandant, a été torpillé le 24 mars, dans sa traversée, avec 380 passagers, de Folkestone à Dieppe; ces passagers étaient de toutes nationalités, y compris un certain nombre d'Américains; on pense que 97 ont péri, bien que le navire, abandonné prématurément par la plupart des voyageurs, ait pu, malgré sa proue défoncée, entrer à Boulogne. Voilà un nouvel exploit de la nation satanique. Le président Wilson continuera-t-il à accumuler des notes, comme depuis onze mois, ou prendra-t-il quelque résolution virile contre la nation qui se vante d'avoir « renoncé à toute sensibilité » ?

Il est remarquable que, depuis quelque temps, les

1. Voir la *86e Semaine*, p. 308.

pirates teutons s'en prennent presque aussi systématiquement aux navires neutres qu'aux navires des nations belligérantes. D'après le journal *le Morning Post,* ils auraient coulé, dans le mois de mars jusqu'à la veille du torpillage du *Sussex,* 19 navires belligérants, dont 14 anglais, 3 français, 1 russe et 1 italien, et, d'autre part, 9 navires neutres, dont 1 danois, 4 norvégiens, 2 suédois et 2 hollandais. L'Allemagne n'admet pas que les petits neutres lui fassent, à ce sujet, des observations autrement que sur un ton plein de déférence. La *Gazette de Cologne* incrimine hautainement la Hollande parce qu'elle montrerait trop de vivacité à se plaindre du torpillage du vaisseau hollandais *la Tubantia.*

L'Allemagne menace le monde d'une recrudescence de piraterie aérienne : le journal *les Dernières Nouvelles de Munich* annonce que le centième zeppelin vient de voir le jour ; depuis le début de la guerre, soixante-quinze de ces gigantesques machines d'assassinat auraient été construites. Le comte Zeppelin, dans une conférence à la Chambre des députés de Prusse, ces jours derniers, a expliqué, « avec beaucoup de douceur et d'un ton presque affectueux », narre un journal teuton catholique, la *Gazette populaire de Cologne,* les progrès qu'il a réalisés dans les nouveaux monstres de l'air. En attendant, le ministère de la guerre britannique (*War Office*) publie des chiffres rectificatifs sur le nombre des victimes faites par le dernier raid des zeppelins dans le comté de Kent : il y a eu 13 tués, dont 4 hommes, 3 femmes et 6 enfants, et 29 blessés, à savoir 16 hommes, 3 femmes et 10 enfants, toujours majorité de femmes et d'enfants; voilà de quoi enthousiasmer les gazettes allemandes et leurs religieux lecteurs.

On s'occupe de projets de modification au recrutement anglais; il est question d'élever l'âge du service militaire de quarante ans à quarante-cinq, de reviser attentivement les dispenses pour emploi dans l'industrie, afin d'en réduire le nombre excessif; on pense

aussi à rendre le service obligatoire pour les gens mariés, de façon à arriver à un effectif plein de quatre millions de soldats, au-dessous duquel on reste encore sensiblement aujourd'hui.

Le ministre des finances d'Allemagne, le docteur Helfferich, félicité par le kaiser, annonce que le nouvel emprunt allemand (quatrième) a réussi, procurant au Trésor 10 milliards 600 millions de marks; il n'ajoute pas qu'une bonne partie de cette somme est constituée, non en ressources liquides, mais en simples engagements d'une réalisation distante et incertaine. La baisse encore croissante du mark, qui se traite entre 25 et 30 p. 100 au-dessous du pair, témoigne du crédit dont jouit l'Allemagne chez les neutres, grands et petits. C'est là, on ne saurait trop le répéter, la *cote des paris*, en ce qui concerne l'issue de la guerre.

Mentionnons, en finissant, un discours de M. Milioukof, le grand orateur du parti des cadets, à la Douma russe, en faveur de la guerre jusqu'au bout; les toasts éloquents échangés entre M. Briand et M. Salandra; l'accueil enthousiaste fait par la population parisienne aux ministres italiens; une manifestation des catholiques bavarois en faveur d'annexions; le départ du président du conseil britannique, M. Asquith, pour l'Italie.

Ce sont des journées historiques, comme le genre humain en a rarement vu, qui viennent de s'écouler : les résolutions prises à l'unanimité, avec une décision inébranlable, assurent le triomphe des huit pays défenseurs de la liberté des peuples contre le syndicat des nations féroces : Allemagne, Autriche-Hongrie, Turquie, Bulgarie.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME SEMAINE

Du 31 mars au 6 avril 1916.

Débordement de la piraterie teutonne, sous-marine et aérienne. — Torpillage du navire hôpital *Portugal* dans la mer Noire. — Evaluation approximative du tonnage moyen torpillé par jour. — La prime de guerre pour le transport des valeurs.

Appel fait au président Wilson par le professeur américain Baldwin, dont la fille fut gravement blessée sur le *Sussex*.

Quatre *raids* successifs de zeppelins en Angleterre, du 31 mars au 4 avril ; les victimes. — Un zeppelin sur Dunkerque. — Naufrage dans la Tamise du zeppelin *L-15*. — Devant ces barbaries teutonnes les ouvriers en munitions d'Ecosse renoncent à une grève en cours. — Porrentruy, ville suisse, est bombardée par un avion teuton.

Les péripéties nouvelles de la lutte autour de Verdun : avantages partagés.

Accalmie sur le front russe européen ; indices que les Russes seraient moins dépourvus de munitions.

Situation critique des Anglais en Mésopotamie ; un télégramme du roi George.

Déclaration officielle que le Canada a levé 290.000 combattants et que ses pertes s'élèvent à plus de 43.000 hommes.

Accueil chaleureux fait en Italie au premier ministre anglais.

Mémorandum britannique aux neutres sur le contrôle des courriers postaux.

Émotion en Hollande et mesures de précaution militaires.

Ouverture du Congrès pan-américain à Buenos-Ayres : la question des navires allemands internés.

Essad-Pacha à Paris.

Discours au Reichstag du chancelier allemand.

Le budget de l'exercice 1916-1917 à la Chambre des communes : situation économique privilégiée de la Grande-Bretagne.

Quoique ces jours derniers il se soit livré devant Verdun des combats importants et favorables à nos armes,

l'attention du monde s'est concentrée sur le débordement de la piraterie que la nation satanique exerce sous mer et dans les airs. Il y a eu là un redoublement qu'elle nous avait annoncé de méthodique férocité.

Les torpillages de navires marchands, paquebots ou autres, sans rechercher s'ils étaient ou non armés, sont devenus dans les derniers jours de mars particulièrement nombreux. Il s'en est produit un spécialement sensationnel, celui du navire-hôpital *Portugal*, appartenant à notre Compagnie des *Messageries maritimes* et qui, confiné dans la mer Noire, avait été mis à la disposition du gouvernement russe pour la Croix-Rouge, dont il portait très ostensiblement les marques. La Douma et le gouvernement russe ont protesté, avec la plus vive indignation, contre ce forfait. D'après la note officielle du gouvernement russe, une centaine de personnes auraient péri, dont 14 dames de la Croix-Rouge, une cinquantaine de médecins, infirmiers, infirmières et matelots russes et 29 matelots français.

On ne connaît pas exactement le nombre des bateaux marchands de toute catégorie coulés en la récente quinzaine; nombre de navires neutres sont parmi eux : c'est ainsi qu'une seule dépêche de Londres du 2 avril annonce que tel est le sort de trois navires norvégiens. D'après certaines statistiques, qui n'ont rien d'officiel et peuvent être prématurées, la quantité de tonnage de bateaux ainsi submergés se serait élevée, vers la fin de mars, à une moyenne de 8.000 tonnes par jour, double environ de la moyenne antérieure. Il faut tenir compte, toutefois, que cela représente le plus vif de la crise et que déjà on note une atténuation très appréciable de l'efficacité de cette piraterie. Dût-elle se maintenir avec la même intensité qu'elle n'amènerait aucunement, comme le rêvent les Allemands hallucinés, le blocus de la Grande-Bretagne. Notons que la prime de guerre pour le transport des valeurs entre la France et l'Angleterre oscille présentement autour de 0.50 ou 0.60 par

100 fr., tandis qu'elle dépassa sensiblement 1 p. 100 vers le début de la guerre[1].

Les pays neutres, notamment le grand neutre sur qui l'humanité a les yeux en ces jours sinistres, les Etats-Unis, toléreront-ils indéfiniment ces perpétuels outrages au droit? Le professeur américain Baldwin, qui se trouvait avec sa famille sur le *Sussex* et dont la fille, grièvement blessée, est encore dans un état grave, a télégraphié cet appel au président Wilson :

Président Wilson, Washington.

Une femme voyageant où elle en avait le droit, avec un passeport américain, grièvement blessée sur le *Sussex*, étant entre la vie et la mort, demande que réparation soit exigée pour l'assaut contre la vie et la liberté des Américains. MARK BALDWIN.

Le genre humain attend la réponse du président des États-Unis. La Chambre de commerce américaine de Paris lui a adressé aussi une protestation. Un compositeur espagnol de marque, M. Granados, passager sur le *Sussex*, a été englouti à la suite du torpillage.

Une escadrille anglo-française a coulé un sous-marin teuton.

En même temps que sur ou sous mer, la nation satanique a redoublé sa criminelle et méthodique piraterie dans les airs. Nous mentionnions, il y a huit jours, les menaces que faisait d'une voix, paraît-il, « pleine de douceur et d'un ton très affectueux », le comte Zeppelin, à l'occasion de la construction de son centième monstre aérien[2]. Quatre *raids* successifs se sont produits sur la Grande-Bretagne, pendant quatre nuits consécutives : le vendredi 31 mars, le samedi et le dimanche 1er et 2 avril, et enfin dans la nuit du 3 au 4 avril. On n'a pas encore, d'une façon certaine, le chiffre des victimes : pour le premier *raid* on mentionnait 43 tués et 66 blessés; pour

1. Voir la *Première année*, p. 24.
2. Voir la *87e Semaine*, p. 317.

le deuxième, 16 tués et une centaine de blessés; pour le troisième, qui s'est produit partie en Ecosse, partie en Angleterre, 10 tués en Ecosse et 11 blessés; ce serait, en tout, pour ces trois nuits consécutives, environ 70 tués et près de 200 blessés, sans doute pour moitié, sinon plus, comme dans les cas précédents, femmes et enfants. Le quatrième *raid* paraît avoir été une tentative qui a complètement avorté. Nous donnions, il y a huit jours (*87e Semaine*, p. 317), les chiffres rectificatifs relatifs à un *raid* de zeppelins en Grande-Bretagne, peu antérieur; les femmes et les enfants dominaient parmi les victimes. Aucun établissement militaire n'est atteint ni endommagé par ces machines d'assassinat.

Un zeppelin est venu aussi bombarder Dunkerque, où il a fait 6 victimes, 2 tués et 4 blessés.

On a eu, toutefois, deux consolations dans ces systématiques massacres qu'accomplit, avec une persévérance méthodique, la nation satanique. Un des zeppelins, au cours du *raid*, le *L-15*, a été atteint par un projectile des batteries de défense et a sombré dans la Tamise : il avait, estime-t-on, 900 pieds de long, soit 270 mètres (le pied anglais = 30,48 centimètres); des patrouilleurs anglais ont charitablement recueilli son équipage de bandits, composé de deux officiers et de quinze soldats ou ouvriers, un seul ayant disparu et péri. Ces malfaiteurs ont été plus heureux que ceux du zeppelin *L-19*, qui sombra dans la mer du Nord le 2 février 1916, et dont un chalutier anglais, le *King-Stephen*, par une prudence justifiée, ne put sauver l'équipage[1].

Un bon effet de cette invasion de zeppelins a été de mettre fin à la grève des ouvriers en munitions de la Clyde, en Ecosse; sous la poussée de leurs préjugés syndicalistes et malgré l'engagement formel et récent de soumettre leurs différends à l'arbitrage, 3,000 d'entre eux avaient cessé le travail pour des motifs se ratta-

1. Voir la *80e Semaine*, p. 252.

chant à l'emploi, dans les usines, d'ouvriers non syndiqués et de femmes; les massacres effectués par les zeppelins dans leur voisinage leur ont ouvert les yeux et les ont ramenés à la raison et au patriotisme.

Une ville de Suisse, Porrentruy, a été survolée et bombardée par un avion allemand.

Quittons ces odieux et honteux exploits de la nation satanique et venons à Verdun. Dans les huit derniers jours écoulés, les Allemands ont commencé par avoir quelques avantages locaux; ils réussirent à s'emparer de Malancourt, position excentrique sur la rive gauche de la Meuse, puis, sur la rive droite, de la portion du village de Vaux que nous avions conservée et à occuper une bonne partie du bois de la Caillette; ces avances ne compromettaient pas la défense de la place, ou plutôt du camp retranché; néanmoins, elles étaient déplaisantes. Au cours des derniers jours, par de vigoureuses offensives, nous avons repris le village de Vaux et la totalité du bois de la Caillette. Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont réussi à prendre pied dans le village d'Haucourt. Depuis plus de six semaines, les Allemands déploient contre Verdun les efforts les plus opiniâtres et les plus sanglants, qui, sauf la surprise de la première semaine, celle du 21 au 27 février, n'obtiennent aucun résultat correspondant. Il ne s'ensuit pas qu'ils vont renoncer à cette ruée. Certains de leurs journaux, pour faire prendre patience à leurs lecteurs, rappellent le siège de Sébastopol, qui, en 1854-1855, dura toute une année. Ces gens si érudits pourraient aussi remonter à un autre siège célèbre, celui de Troie, qui dura dix ans. Il serait plus simple pour eux de réfléchir qu'ils sont depuis dix-huit mois aux portes d'Ypres, d'Arras et de Soissons, sans avoir jamais pu, malgré tous leurs efforts, entrer dans une de ces villes.

D'autres engagements, mais de proportions restreintes, ont eu lieu sur notre front : l'un d'eux mérite d'être cité, c'est celui entre Somme et Oise, à Lassigny, où il a

semblé, à différentes reprises, que les Allemands préparaient une offensive importante.

Sur le front oriental, les combats demeurent fréquents et vifs sur tout l'ensemble des lignes russes, mais ont moins d'ampleur que durant ces dernières semaines, à cause du dégel qui s'accentue et rend le terrain impraticable. Nos alliés y déploient leur habituelle vaillance. On doit noter qu'un communiqué allemand de la fin de mars déclarait que l'artillerie russe « dépensait des projectiles en quantités encore inconnues sur le front est ». Voilà une constatation réconfortante. En Asie, nos alliés continuent à progresser, dans la région de Mouch notamment.

Les Italiens poursuivent énergiquement, malgré la saison encore contraire, leur campagne dans les Alpes et contre Gorizia. On annonce que les Autrichiens prépareraient de ce côté une très grande offensive.

Ils massent aussi des troupes contre Vallona, en Albanie. On vient de publier un communiqué rétrospectif sur la situation à Salonique durant le mois de mars. Sauf des opérations aériennes, on n'y note que quelques rencontres d'avant-garde avec quelques patrouilles bulgares ou allemandes.

Le roi George a envoyé un télégramme de félicitations au général Townshend qui commande la division britannique d'une dizaine de mille hommes bloquée sur le Tigre, à Kout-el-Amara ; on espère qu'elle sera bientôt rejointe par la colonne de secours.

Le premier ministre du Canada, M. Borden, a déclaré, ces jours-ci, à la Chambre des communes d'Ottawa, que le Canada a enrôlé, jusqu'à présent, 290.000 combattants et que les pertes s'élèvent à 43.700 hommes.

Le premier ministre anglais, M. Asquith, s'est rendu à Rome, où il a reçu du gouvernement et de la population un enthousiaste accueil. On signale qu'il a fait une visite au pape au Vatican et qu'il s'est rendu au quartier général italien saluer le roi. Lord Kitchener n'a pas

accompagné M. Asquith, comme on l'avait d'abord annoncé. On dit que M. Lloyd George irait, dans une semaine ou deux, visiter aussi les ministres italiens.

On relate un *memorandum* britannique adressé aux neutres à propos du contrôle qu'exerce le gouvernement anglais sur les colis postaux, lesquels sont susceptibles de contenir des substances utiles à la guerre et destinées à l'Allemagne, comme le caoutchouc, ce qui a été démontré dans un grand nombre de cas. Le gouvernement britannique maintient son droit d'exercer ce contrôle; il fait, d'ailleurs, remarquer qu'il assure avec la plus grande rapidité la transmission des lettres et des dépêches non suspectes, tandis que les Allemands et les Austro-Hongrois, au cours de la seule année 1915, ont détruit treize paquebots postaux.

On a signalé certaines précautions d'ordre militaire de la Hollande, comme le rappel d'officiers et de soldats permissionnaires; on peut considérer qu'il ne s'agit là que de mesures suggérées par une naturelle, quoique peut-être extrême, prudence; c'est ce qui ressort d'un communiqué gouvernemental hollandais.

On note l'ouverture du Congrès panaméricain à Buenos-Ayres, où le ministre des finances des Etats-Unis, M. Mac Adoo, va se rencontrer avec les représentants des trois pays de l'A. B. C. de l'Amérique du Sud, soit l'Argentine, le Brésil et le Chili. Ces pays, surtout le Brésil, se plaignent du tort que leur fait l'insuffisance du tonnage maritime qui dessert leurs relations avec l'Europe. Ils auraient un moyen simple de remédier à ce mal, ce serait d'user de leur droit de réquisition sur les vaisseaux allemands cantonnés dans leurs ports : ces vaisseaux, dans les deux Amériques, représentent une capacité de transport d'environ 1 million de tonnes.

Mentionnons l'arrivée à Paris d'Essad Pacha et sa visite à M. Briand.

Le chancelier de Bethmann-Holweg a prononcé, le 5 avril, au Reichstag, un grand discours où il affirme

que la situation militaire est très bonne sur tous les fronts, que l'Allemagne a une magnifique réserve de blé et de superbes récoltes en perspective et que tout va pour le mieux.

M. Mackenna, ministre britannique des finances, vient de déposer le budget du Royaume-Uni pour l'année financière allant du 1er avril 1916 au 31 mars 1917 : ce budget est dressé dans l'hypothèse que l'année sera jusqu'à son terme une année de guerre : le total des dépenses montera à environ 46 milliards de francs (en calculant d'après le pair en francs de la livre sterling). Les impôts directs et indirects vont être encore accrus de façon à procurer un rendement de 12 milliards 725 millions de francs. Rappelons que l'Angleterre se trouve, parmi les belligérants, dans une situation singulièrement exceptionnelle; la guerre, d'après ses économistes et ses hommes d'Etat, a, pour un temps seulement sans doute, accru de 20 à 25 p. 100 son revenu et doublé sa puissance de capitalisation [1]; de là les résultats merveilleux que, avec un grand esprit de sacrifice d'ailleurs, elle peut obtenir au cours même de la lutte.

1. Voir *Première année*, p. 365.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME SEMAINE

Du 7 au 13 avril 1916.

La lutte autour de Verdun prend une nouvelle ampleur. — Avantages pris par l'ennemi sur la rive gauche de la Meuse. — Engagements sur d'autres points du front, notamment à Saint-Eloi et dans tout le secteur d'Ypres.

Chômage presque général, par suite du dégel, sur le front russe européen. — Nos alliés étendent leur action en Asie.

La piraterie teutonne sous-marine : résumé des pertes des marines marchandes diverses en janvier 1916, également de février 1915 à fin janvier 1916. — La prime contre les risques de guerre. — Torpillages sensationnels de navires neutres.

L'aviation française; résumé officiel de son action dans le mois de mars.

Le discours du chancelier au Reichstag le 5 avril : prétention à des annexions directes ou déguisées à l'est et à l'ouest. — Les chefs des principaux partis au Reichstag s'associent à ce dessein ou même l'accentuent.

Les parlementaires français en Angleterre : leur réception par le roi George; discours de M. Asquith.

Manifestation en l'honneur de l'Arménie à la Sorbonne, avec le concours du président de la Chambre et du ministre de l'instruction publique : le syndicat des nations féroces.

Nous écrivions ici, il y a quinze jours : « Il ne faut pas oublier que l'ennemi est au plus haut degré opiniâtre et méthodique, qu'il dispose encore de moyens formidables et qu'il ne renoncera que contraint et forcé à l'assaut du camp retranché de Verdun, sauf s'il peut y suppléer par une ruée d'égale importance sur d'autres points de notre front. Une inlassable vigilance s'impose à nos chefs et à nos troupes[1]. » La persistance des attaques allemandes sur cette place a justifié nos prévisions et n'a rien d'inattendu.

1. Voir la *87e Semaine*, p. 315.

La lutte, cependant, en cette région, vient de changer de caractère : dans les premiers jours de ce mois, elle consistait en attaques morcelées et quasi épisodiques où l'ennemi n'engageait que quelques régiments, exceptionnellement un peu plus d'une division ; elle a pris, à partir du 9 avril, beaucoup plus d'ampleur : « A l'ouest de la Meuse, dit le communiqué du 9 avril (23 heures), une bataille violente, qui a duré toute la journée, s'est engagée sur l'ensemble de notre front, depuis Avocourt jusqu'à Cumières, et s'est même étendue sur la rive est du fleuve. » Elle a continué les jours suivants avec l'emploi, par les Allemands, de liquides enflammés et d'obus lacrymogènes. Sur notre front de la rive droite de la Meuse, l'ennemi n'a obtenu aucun résultat. Nous avons même progressé dans les boyaux au sud du village de Douaumont. Sur la rive gauche nous avions spontanément évacué le saillant de Béthincourt ; les Allemands se sont acharnés sur le Mort-Homme et ont bombardé à outrance la cote 304, ainsi que le secteur d'Esnes ; ils ne sont parvenus qu'à « prendre pied dans quelques petits éléments de tranchées ».

Ces avantages restreints, qui n'ébranlent aucunement la solidité de l'ensemble de nos positions, sont achetés par l'ennemi au prix de pertes terribles. C'est à notre commandement, excellent juge, qui peut évaluer sérieusement ces pertes, de choisir le jour où il décidera que l'ennemi est assez épuisé par tant d'efforts, depuis le 21 février, pour qu'il devienne opportun de substituer à notre redoutable défensive une offensive efficace en cette région ou en toute autre de notre front.

Sur les autres points de nos lignes, en Belgique, du côté de Saint-Eloi et tout autour d'Ypres, de la part des Anglais ou des Belges, entre Somme et Oise, en Champagne, dans la région de Navarin, en Argonne, dans les Vosges, se livrent de fréquents combats locaux, le plus souvent d'artillerie et de mines, parfois d'infanterie, qui témoignent de la vigilance de nos troupes et de celles

de nos alliés. Les journaux hollandais prétendent que les Allemands masseraient des troupes en vue d'une grande offensive du côté d'Ypres.

Le dégel qui, pour plusieurs semaines encore, rend le terrain en beaucoup de points impraticable, a ralenti l'offensive russe en Europe; elle n'est, cependant, pas en complet chômage : outre les combats d'artillerie, elle comporte quelques actions d'infanterie, notamment dans la région des lacs. Nos alliés étendent leur occupation en Asie.

Les Italiens poursuivent leur lutte opiniâtre soit dans les Alpes, soit autour de Gorizia. Les combats et les actions d'avions sont fréquents sur ce front.

On ne signale aucun fait saillant en Albanie. Du côté de Salonique, il n'y a que quelques rencontres de patrouilles; des forces allemandes d'une certaine importance seraient, dit-on, sur la frontière grecque.

La piraterie teutonne sous-marine continue à se manifester chaque jour par de nombreux torpillages. Il est difficile de les évaluer exactement, en l'absence de tout recensement officiel récent; les mêmes noms de bateaux coulés se présentent à diverses reprises. D'après les informations qui paraissent les plus sérieuses, la semaine la plus féconde en torpillages compterait 20 bateaux coulés de ce chef; on estime que cela représenterait une cinquantaine de mille tonnes, soit une moyenne de 7.000 tonnes par jour, au maximum 8.000.

C'est plus du double de la moyenne des sinistres dans les mois antérieurs à celui de mars. Le *Bureau Veritas* vient, en effet, de publier les pertes causées par les événements de guerre aux marines marchandes diverses pendant le mois de janvier 1916, en rappelant celles des mois précédents. En novembre 1915, les sous-marins teutons avaient coulé 40 navires (alliés ou neutres) d'un tonnage de 113.468 tonnes; en décembre 1915, 27 navires jaugeant 99.174 tonnes; en janvier 1916, seulement 21 navires, d'un tonnage de 56.685 tonnes.

Les sous-marins allemands sont plus nombreux aujourd'hui, plus vastes et plus perfectionnés; on peut penser, néanmoins, qu'on parviendra à restreindre leur œuvre de plus en plus criminelle. Ils ne sauraient, en aucun cas, effectuer, comme on l'espère en Allemagne, le blocus de l'Angleterre; mais ils gênent, dans une certaine mesure, la navigation, renchérissent les frets et perdent un certain nombre de vies humaines. La prime contre les risques pour les transports de valeurs s'est élevée jusqu'à 75 centimes ou 1 franc pour 100; nous rappelons qu'elle avait été plus forte au début de la guerre[1].

Les sous-marins teutons procèdent aujourd'hui avec le plus arrogant cynisme : ils coulent systématiquement et sans avertissement les navires neutres tout aussi bien que les navires alliés. Dans les douze mois qui se sont écoulés depuis le *memorandum* allemand de février 1915, instituant la guerre des sous-marins aux vaisseaux marchands et mettant en interdit les côtes d'Angleterre, jusqu'à la fin de janvier 1916, il y aurait eu 479 navires marchands alliés et 109 navires neutres coulés par les sous-marins teutons[2], ces derniers formant près du cinquième du total.

Ces jours derniers, deux torpillages sensationnels ont été commis par les Teutons contre des vaisseaux neutres : l'un contre le navire danois *Caledonia*, l'autre contre le navire espagnol *Santanderino;* le crime est d'autant plus frappant pour le navire danois que c'est en Méditerranée qu'il a été torpillé, et que les Allemands ne peuvent invoquer qu'ils avaient mis cette mer en interdit aux neutres.

Jusqu'à quand les neutres toléreront-ils ces crimes dont ils sont victimes? Les Allemands ont nié le torpillage du *Sussex;* le président Wilson continue à étudier minutieusement l'affaire; voilà bientôt un an qu'il échange des notes sur le cas de la *Lusitania*.

1. Voir la *Première année*, p. 24.
2. Le *Temps* du 12 avril 1916, p. 1, 4e col.

La piraterie teutonne aérienne a manqué d'activité ou d'efficacité ces jours récents. Un cinquième *raid* de zeppelins a bien visité la Grande-Bretagne, mais sans aucun effet. C'était, dit-on, le trente-huitième zeppelin qui survolait les îles britanniques. L'aviation des Alliés se signale par des actions purement militaires. Au cours du mois de mars, d'après un communiqué officiel, 31 avions allemands ont été abattus par nos pilotes aériens, dont 9 dans l'intérieur de nos lignes et 22 dans les lignes allemandes ; 4 autres ont été descendus par nos canons spéciaux; nos propres pertes aériennes se bornent à 13 avions : 1 abattu dans nos lignes et 12 dans les lignes allemandes.

Nous avons mentionné sommairement, il y a huit jours, le discours du chancelier de Bethmann-Holweg au Reichstag, le 5 avril; on n'en connaissait pas alors le texte. Aujourd'hui, on peut se faire, d'après cette harangue, une appréciation plus nette des desseins allemands. Le chancelier, se départant de ses communications antérieures, s'est nettement rangé parmi les partisans des annexions. Il prétend arracher à la Russie la Pologne, la Lithuanie et exercer, en outre, une sorte de contrôle sur la population allemande disséminée en Russie; la Pologne russe serait érigée en Etat vassal de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. La Belgique deviendrait aussi un Etat vassal : l'Allemagne prendrait des mesures pour que la race flamande n'y fût plus « sacrifiée à la latinité ».

Les chefs des principaux partis du Reichstag, notamment M. Spahn, au nom du Centre (parti catholique), et le comte Westarp, au nom des conservateurs, ont appuyé les déclarations annexionnistes du chancelier. Il est important de prendre acte de l'accord aujourd'hui nettement établi en ce sens parmi les pouvoirs publics allemands.

Ces prétentions à des annexions plus ou moins déguisées de vingt-cinq à trente millions d'âmes à l'est et à

l'ouest au profit des empires centraux, sous la direction réelle de l'Allemagne, font entrevoir ce que deviendrait la liberté de l'Europe et du monde, si ce plan effronté de domination pouvait un jour se réaliser. Quelle nation pourrait se sentir indépendante auprès de ce colosse, immensément vorace? Jamais pareil défi ne fut jeté au genre humain par un chef responsable. La mentalité allemande ressort de ces discussions du Reischtag absolument semblable à celle des barbares germains qui, il y a quinze ou dix-huit siècles, assaillirent et détruisirent le monde romain.

Un groupe de parlementaires français s'est rendu en Angleterre; il y a été reçu par le roi George, qui lui a adressé les paroles les plus cordiales et les plus prévoyantes en l'honneur de « cette grande République avec laquelle il est heureux d'être lié par une alliance intime et qu'il espère perpétuelle »; le président du conseil britannique, M. Asquith, dans un banquet offert à nos parlementaires, a réfuté avec éloquence et précision l'arrogant discours au Reichstag du chancelier allemand.

Notons la célébration enthousiaste en France et chez tous les Alliés de l'anniversaire du roi Albert de Belgique, le 8 avril; une visite de députés serbes au Palais-Bourbon.

Une imposante manifestation, en l'honneur de l'infortunée Arménie, a eu lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Le président de la Chambre, M. Paul Deschanel, M. Painlevé, ministre de l'instruction publique, et M. Anatole France y ont, avec éloquence, flétri les massacres accomplis par les Turcs. Les cruautés systématiques ne sont pas le monopole des Turcs; elles sont pratiquées méthodiquement par le syndicat des Etats féroces, chacun en son domaine et selon son pouvoir : Allemagne, Autriche-Hongrie, Turquie, Bulgarie.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME SEMAINE

Du 14 au 20 avril 1916.

Résumé de la lutte depuis le 9 avril autour de Verdun : l'ordre du jour du général Pétain. — Les combats ne cessent pas dans la région de Douaumont sur la rive droite de la Meuse, autour du Mort-Homme, de la cote 304 et de Cumières, sur la rive gauche; péripéties diverses.

Engagements nombreux sur d'autres parties du front occidental. — Le front britannique s'étend maintenant d'Ypres jusqu'à la Somme et occupe environ le cinquième de l'ensemble du front occidental.

Actions diverses sur le front oriental européen, notamment dans la région des lacs et sur la Strypa; le tsar va près de Czernowitz passer en revue les armées du général Broussiloff.

Prise de Trébizonde par les Russes.

Succès des Italiens dans la vallée de Sugana.

La piraterie teutonne sous-marine.

Raids, d'ordre militaire, des aviateurs alliés, notamment sur Constantinople et Andrinople.

Note sévère du président Wilson à l'Allemagne sur l'action des sous-marins.

Discours au parlement italien de M. Sonnino, ministre des affaires étrangères; il célèbre l'héroïsme de nos troupes à Verdun.

Convention commerciale entre la Roumanie et l'Allemagne.

Manifeste de 500 professeurs, écrivains et artistes américains, en l'honneur des nations de l'Entente.

Le cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, visite le front allemand.

Discours du sous-secrétaire d'État Thomas aux ingénieurs et aux ouvriers du Creusot.

La hausse énorme des frets : les bénéfices des compagnies de navigation anglaises et neutres. — Le lendemain maritime de la guerre.

Verdun continuait de concentrer sur elle l'attention du monde, quoique un peu lassée, quand a éclaté l'heu-

reuse nouvelle de la prise par les Russes de Trébizonde, ville historique presque trente fois séculaire, le plus grand port et le principal entrepôt des Turcs sur la mer Noire.

Parlons d'abord de Verdun. Voilà deux mois que les Allemands avaient projeté d'enlever cette place et de rompre définitivement notre front par une ruée comme l'histoire des batailles n'en a jamais connu. Après leurs premiers succès de surprise, du 21 au 26 février, ils ont été, dans l'ensemble, contenus et n'ont plus abouti qu'à des avances restreintes qui n'ébranlaient pas la solidité de notre front.

Nous avons toujours jugé, néanmoins, qu'ils n'abandonneraient leur tentative que si la nécessité les y contraignait absolument; nous exprimions notamment cette pensée dans notre bulletin du 30 mars[1]. Ils ont trop d'obstination naturelle; ils se trouvent aussi trop dans la nécessité de soutenir l'opinion publique en Allemagne, inclinant aux défaillances, pour avouer publiquement, par une inaction prolongée, l'échec d'un plan longuement et minutieusement préparé, puis bruyamment célébré lorsqu'on se mit à l'appliquer avec éclat.

On se rappelle que le 9 avril il y avait eu une offensive allemande générale contre tout le front de Verdun, d'une part dans la région d'Avocourt et Cumières, sur la rive gauche de la Meuse; d'autre part, sur la rive droite, jusqu'au bois de la ferme d'Haudromont. Ce fut une vraie bataille. L'ennemi ne put prendre pied que dans un ouvrage avancé, bouleversé par l'artillerie lourde, au sud de Béthincourt, et dans une tranchée à l'est de Vacherauville. La lutte continua le 10 avril vers le Mort-Homme; le 12, une attaque locale fut prononcée dans le bois des Caurettes, à l'ouest de Cumières. Dans cet ensemble de combats, nous pûmes identifier les prisonniers de douze régiments appartenant à

1. Voir la *87e Semaine*, p. 315.

cinq divisions différentes, dont deux engagées pour la première fois. La bataille était finie sur les deux rives, sans résultats pour l'ennemi.

Le général Pétain, qui dirige nos armées dans la région de Verdun et qui jouit de la confiance enthousiaste de nos troupes, leur a adressé, après la bataille du 9, un ordre du jour où il parle à nos « poilus » leur langage pittoresque :

Le 9 avril, leur dit-il, est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du kronprinz ont été partout brisés : fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la deuxième armée ont rivalisé d'héroïsme.

Honneur à tous.

Les Allemands attaqueront sans doute encore; que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage... *On les aura !*

Les derniers jours écoulés n'ont pas démenti ces prévisions; ils ont infligé de nouvelles déceptions aux Allemands. Tantôt il y avait, de leur part, comme ils disent, des « pauses », non pas, certes, intentionnelles, mais auxquelles ils devaient se résigner pour reconstituer, compléter ou remplacer des unités de combat trop gravement éprouvées; tantôt ils faisaient des attaques partielles ou même une nouvelle ruée. Leur bombardement soit de la région de Douaumont, sur la rive droite de la Meuse, soit du fameux Mort-Homme, de la cote 304 et de Cumières, sur la rive gauche, ne cesse ou ne se ralentit, pour ainsi dire, jamais.

Le 15 avril, c'est nous qui prenons l'offensive et qui déclanchons, en fin de journée, une vive attaque sur les positions allemandes au sud de Douaumont, parvenant à occuper quelques éléments de tranchées ennemies et à faire 200 prisonniers. Le 17, les Allemands font un grand effort, en jetant sur notre centre, entre la Meuse et Douaumont, deux divisions sur un front de 4 kilomètres. Ils sont écrasés par notre artillerie et ne parviennent à pénétrer que dans un saillant avancé, au sud du

bois de Chauffour, dont nous leur reprenons la plus grande partie. Le 19 avril, ils ont lancé trois attaques successives sur nos positions des Eparges, à l'est des Hauts de Meuse, qui dominent la vaste plaine de la Woëvre : ils ont été complètement repoussés. On doit rappeler que nous nous sommes emparés des Eparges le 10 avril 1915. Le même jour, sur le tard, nos troupes ont fait une vive attaque sur les postes ennemis au nord-ouest de l'étang de Vaux, ont pris des éléments de tranchées, capturant 10 officiers, 16 sous-officiers, 214 soldats, plusieurs mitrailleuses et une certaine quantité de matériel. La situation est donc pleinement réconfortante.

Des engagements nombreux, qui ne dépassent pas une portée locale, se livrent fréquemment sur d'autres points de notre front : dans le nord et sur les lignes belges ou anglaises, à Saint-Eloi, à Vermelles, à la Boisselle, Souchez, Loos, également dans la région de l'Oise à Lassigny, en Champagne, en Argonne, dans les Vosges.

Le front britannique, à la suite de la ruée allemande sur Verdun et des mesures qu'elle a comportées, ainsi que de l'augmentation constante des effectifs anglais en France, s'est considérablement étendu : il ne comprenait, l'été dernier, que la partie du front occidental allant du nord d'Ypres à la Bassée; d'autres lignes lui furent plus tard attribuées dans la région à l'est et au nord-est d'Amiens; mais des troupes françaises se trouvaient intercalées entre les troupes britanniques de ces deux régions. Aujourd'hui le front anglais est continu depuis le nord d'Ypres jusqu'à la Somme et occupe environ le cinquième de l'ensemble du front occidental.

Sur le front oriental, malgré le dégel qui gêne les opérations, les Russes, soit par leur offensive propre, ce qui paraît le cas le plus fréquent, soit par celle des Allemands, livrent encore de nombreux combats, le plus souvent d'artillerie, mais où l'infanterie intervient aussi

parfois, notamment au pont d'Ukskull, au lac Narotch, sur la Strypa. Dans plusieurs de ces rencontres, ils ont fait quelques centaines de prisonniers. Le tsar s'est rendu aux environs de Czernowitz, passer en revue les armées du général Broussiloff. Il y a même couru un grave danger du fait de bombes lancées par des avions ennemis.

En Asie, les Russes ont ajouté un nouveau grand succès à tous ceux qui, depuis deux mois, ont signalé leur action : Erzeroum avait été pris par eux le 16 février; ils se sont emparés, avec le concours de la flotte et des troupes de terre, de Trébizonde le 18 avril. C'est la conquête qui s'achève d'une région très importante et de grandes villes à la fois historiques et commerçantes, nœud des routes de vastes contrées qui s'étendent sur plusieurs centaines de mille kilomètres carrés. C'est la résurrection de l'Arménie.

Il est regrettable que, en Mésopotamie, un corps anglais d'une dizaine de mille hommes soit toujours à Kout-el-Amara, sur le Tigre, dans une position critique; le général Townshend, qui commande ces troupes, a répondu, par un télégramme annonçant son inébranlable résolution de tenir jusqu'au bout, à la dépêche de félicitations du roi George que nous relations il y a huit jours. Une armée de secours est à une distance modique; mais son avance est retardée moins encore par les forces ennemies que par des pluies et la crue du Tigre.

Revenons en Europe : les Italiens, dans leur lutte acharnée, ont eu des succès dans la vallée de Sugana, où ils ont repoussé 14 bataillons ennemis, faisant plus de 200 prisonniers. Ils réussissent aussi de magnifiques faits d'armes dans les Alpes, à des altitudes de 3.000 à 3.500 mètres.

On ne signale rien de nouveau en Albanie. Des escarmouches, sur la frontière serbe, se poursuivent au nord de Salonique, entre des détachements de nos troupes

et des patrouilles bulgares et allemandes. Les contingents serbes, reconstitués à Corfou, commencent à arriver à Salonique.

La débâcle des Turcs en Asie rend de plus en plus actuelle la question de l'emploi efficace à donner aux 500.000 hommes que les gouvernements de l'Entente entretiennent à Salonique, à Corfou et en Egypte.

La piraterie teutonne sous-marine se poursuit sans aucune action scélérate d'éclat. Un journal anglais, le *Daily Mail*, estime que, depuis le 1er mars jusqu'au 11 ou 12 avril, les sous-marins teutons auraient coulé 42 navires anglais, 10 alliés et 30 neutres. Il faut attendre, toutefois, un dépouillement attentif pour se rendre compte de l'importance et de la répartition de ces méfaits teutons. On annonce qu'un torpilleur allemand aurait été coulé dans la mer du Nord et un sous-marin allemand dans la mer Noire.

Les zeppelins font une « pause ». Par contre, l'aviation d'ordre militaire est très active sur tous les fronts; il s'est produit une prouesse : 3 avions de la marine anglaise, dans la soirée du 14 avril, ont effectué un *raid* sur Constantinople, bombardant la fabrique de poudre de Zeitunlik; un autre avion britannique a jeté des bombes sur la gare d'Andrinople. Le *raid* sur Constantinople comportait, avec le retour, un parcours de plus de 300 milles (près de 500 kilom.).

On déclare officiellement que le président Wilson a envoyé une note à l'Allemagne sur la piraterie maritime; il y relèverait soixante-cinq faits de violation du droit des gens; il demanderait une réponse immédiate, mais sans fixer de délai. Espérons qu'il montrera plus de hâte que dans la correspondance relative au torpillage de la *Lusitania*, le 8 mai 1915. Il proclamait alors nettement que les sous-marins ne peuvent agir contre les navires de commerce « sans méconnaître les règles de justice, de raison et d'humanité que l'opinion moderne du monde entier considère comme impérati-

ves[1]. » C'est à ce principe absolu que le président Wilson devrait revenir et se tenir. A ses trop longs atermoiements jusqu'ici, on oppose le langage viril de l'ancien président Roosevelt, dont la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril analyse le livre, vengeur de la morale et du droit : *Crains Dieu et prends ta responsabilité* (*Fear God and take your own part*).

Les nations neutres gémissent ou s'indignent de ces forfaits teutons; mais elles ont les yeux fixés sur le grand neutre qui devrait être le chef de chœur. On dit qu'en Espagne, nation jusqu'ici aux sympathies divisées, les torpillages des navires espagnols et l'assassinat, sur le *Sussex,* du célèbre compositeur Granados, font une profonde sensation.

En Angleterre, on discute de plus en plus la question du service obligatoire pour tous, c'est-à-dire pour les gens mariés comme pour les célibataires. Le gouvernement doit faire à ce sujet une déclaration aux Communes mardi prochain.

Le ministre des affaires étrangères d'Italie, M. Sonnino, a fait au parlement italien un grand et éloquent discours où il témoigne de l'inébranlable accord des Alliés et où il félicite chaudement l'héroïque et heureuse conduite de nos troupes à Verdun.

On commente diversement un traité commercial entre la Roumanie et l'Allemagne; on eût prévenu ce contrat si, conformément à nos suggestions, au mois d'août 1915, la France et l'Angleterre eussent acheté toute la récolte du blé roumain[2].

Notons l'heureuse continuation du voyage des parlementaires français en Angleterre et en Ecosse, qui n'est qu'une série d'ovations; une manifestation chaleureuse de 500 intellectuels américains, professeurs d'Universités, écrivains, artistes, en l'honneur des nations de l'Entente qui soutiennent le droit et la liberté des peuples; une

1. Voir la *Première année,* p. 373.
2. Voir la *53e Semaine,* p. 7.

déclaration des radicaux bavarois en faveur des annexions; l'autorisation donnée par le gouvernement russe de chanter les hymnes polonais, alors que les députés au Reichstag du Schleswig se plaignent de la continuation ou de l'accentuation des violences teutonnes contre les Danois de cette contrée; une lettre, admirable de patriotisme et d'humanité, du cardinal Mercier au gouverneur allemand von Bissing[1]; la visite au front teuton du cardinal allemand Hartmann, archevêque de Cologne, qui évite avec soin de rencontrer le cardinal Mercier.

Mentionnons, en terminant, un discours plein de foi patriotique, adressé par le sous-secrétaire d'Etat Thomas aux ingénieurs et aux ouvriers du Creusot, dans une visite (la troisième depuis le début de la guerre) qu'il a faite à ce grand établissement.

LA HAUSSE ÉNORME DES FRETS

LES BÉNÉFICES DES COMPAGNIES DE NAVIGATION ANGLAISES ET NEUTRES.

LE LENDEMAIN MARITIME DE LA GUERRE

Le Conseil supérieur de la marine marchande est actuellement en session.

L'*Economiste français*, à plusieurs reprises et notamment il y a huit jours, a recherché et décrit les causes de la situation fâcheuse de la marine marchande française[2].

Parmi celles-ci, il en est de naturelles : la France, comme ne cessait de le répéter M. Thiers, manque de fret de sortie; ce fret de sortie, qui fait la base assurée des cargaisons, est de deux sortes chez les principales nations maritimes : le charbon et les émigrants.

1. Nous devons dire que l'authenticité de cette lettre a été par la suite contestée.

2. Voir l'*Economiste français* du 15 avril 1916, p. 504.

Nous n'avons ni émigrants français ni charbon à exporter. Pendant un temps, nous pouvions suppléer, d'une manière certes très insuffisante, au charbon avec les vins communs. Mais, depuis le phylloxera et la hausse des prix du vin, la culture de la vigne s'est répandue sur toute la planète, notamment dans l'Amérique du Sud, au Brésil méridional, en Uruguay et en Argentine, au Chili. Ce fret de sortie tend à se réduire chez nous de plus en plus.

Il est vrai que, récemment, une autre source de fret de sortie s'est ouverte en France : le minerai de fer, qui abonde sous notre sol; cela pourra donner un certain élément à notre marine; mais il s'en faut que les quantités de fer à exporter puissent jamais se rapprocher, même de très loin, de celles de charbon qu'exportent l'Angleterre et l'Allemagne.

Nos colonies nord-africaines ont un fret de sortie d'une certaine importance en minerais et en phosphates. Il y aurait là pour notre marine des ressources appréciables, limitées cependant.

Une autre cause d'infériorité maritime naturelle, outre la rareté du fret de sortie, du moins du fret lourd, celui qui compte le plus, c'est la situation géographique si vantée de la France. Sur l'excellence de cette situation, on se répand en dithyrambes fort inexacts. La France placée à l'extrémité de l'Europe, la péninsule hispanique laissée en dehors, sur la route de tous les navires des grandes nations maritimes, Angleterre, Hollande, Allemagne, Pays scandinaves, se prête merveilleusement à la cueillette par les navires de ces puissances d'un fret complémentaire qu'ils prennent à bas prix.

Voilà les causes naturelles principales, et qui ne paraissent pas pouvoir disparaître, de notre infériorité maritime.

Autrement, précisément à cause de notre situation géographique, qui nous désavantage au point de vue que nous venons d'indiquer, mais qui nous sert à d'au-

tres points de vue, la plus grande partie du commerce extérieur de la France, à savoir 54 p. 100 de ce commerce, si l'on prend pour base le poids des marchandises, et 65 p. 100 si l'on considère leur valeur, se fait par voie de mer. C'est ce que rappelait ces jours-ci au Conseil supérieur de la marine marchande un homme des plus compétents, M. Charles Roux.

S'il est des causes naturelles d'infériorité pour la marine marchande française, il est d'autres causes qui opèrent dans le même sens et qui sont d'ordre administratif, législatif et social; elles ajoutent singulièrement à l'effet des premières. Contre ces causes, l'on peut et l'on doit énergiquement lutter; on fait tout le contraire, on les aggrave; on les a énormément aggravées depuis le début du siècle. L'*Economiste français* les exposait il y a huit jours.

De ce concours de circonstances fâcheuses il résulte que l'industrie maritime française attire peu les capitaux, parce qu'elle est peu rémunératrice. Il en est tout autrement de l'armement maritime à l'étranger. Nos compagnies de navigation n'ont, pour ainsi dire, pas profité des frets maritimes colossaux qui avantagent depuis le début de la guerre présente la navigation. Il en est tout autrement pour la marine marchande britannique et pour celle des pays neutres.

Voici, d'après un relevé fait avec toutes les garanties d'exactitude et communiqué au Conseil supérieur de la marine marchande, des tableaux qui confirment cette assertion d'une façon éclatante; rappelons que le *bonus* est un dividende supplémentaire que l'on distribue sous cette forme pour indiquer qu'il n'est pas appelé à se représenter d'une façon habituelle :

DIVIDENDES PAYÉS PAR DIFFÉRENTES COMPAGNIES DE NAVIGATION BRITANNIQUES POUR 1915.

Cunard Line	10 p. 100 bonus.	10	p. 100 dividende.
Pool Shipping Co		30	— —

Thompson Shipping Co	29.65	p. 100	dividende.
Dunedin Co	30	—	—
International Line Co	27.40	—	—
Cairn Line	30	—	—
Trechmann	25	—	—
Field Line	25	—	—
Eskside Co	25	—	—
Moor Line	20	—	—
Rochdale Co	20	—	—
Woodfield	20	—	—
Turnbull, Shipping Co	25	—	—
Ulster Co	21.11	—	—
Mercantile Co	23.29	—	—
Redcroft	20	—	—
Court Line	16	—	—
King Line	15	—	—
Neptune Steam Navigation Co	20	—	—
Houlder Bros. 12 sh. 6 par action.	12.5	—	—
Lamport and Holt	10	—	—
China Mutual Steam Navigation	106	—	—
France Fenwick and Co	20	—	—
Orders and Handford Co, Limited.	20	—	—
Ariadne Co, Limited	40	—	—
Manchester Liners	15	—	—
R. and W. Hawthorn	10	—	—
Lambert Bros ... 10 p. 100 bonus.	10	—	—
Prince Line	19	—	—
Sutterland Steamship Co	20	—	—
Hain S. S. Co	20	—	—
Monarch Co	15	—	—
Empire Transport Co	8.22	—	—
Britain S. S. Co	10	—	—
Tatem Co	15	—	—
W. C. T. Jones Co	10	—	—
Union Castle	6	—	—
New Zeland Shipping Co	8	—	—
Commonwealth and Dominion Line. 2 p. 100 bonus.	8	—	—
Wetherall S. S. Co	16	—	—
Thomas Smailes and Son	20	—	—
Palace Shipping Co	15	—	—
Wirral Transport Co	12.5	—	—
Temperley Steam Shipping Co	30	—	—
British India Steam Navigation Co.	5	—	—
Union S. S. Co of New Zeland	6	—	—
Peninsular and Oriental	15	—	—

Furness Withy	10	p. 100	dividende.
Cuban S. S. Co	25	—	—
Glenaen S. S. Co	50	—	—
Glenbridge S. S. Co	49	—	—

Voilà cinquante et une compagnies de navigation britanniques qui, pour 1915, ont distribué des dividendes pour la plupart énormes : pour vingt-neuf d'entre elles, c'est-à-dire plus de la moitié, ce dividende est d'au moins 20 p. 100; huit distribuent 30 p. 100 ou davantage, dont une 106 p. 100, une 50 p. 100, une 49 p. 100 et une 40 p. 100. Sur ces cinquante et une compagnies, il n'en est que six qui répartissent moins de 10 p. 100; encore deux de celles-ci donnent-elles 8 p. 100.

Notez que la plupart de ces compagnies, si libérales envers leurs actionnaires, ont dû constituer une forte provision pour acquitter l'impôt de 50 p. 100 sur les bénéfices exceptionnels de guerre.

Quelle prospérité inouïe !

Et, cependant, les marines des pays neutres jouissent encore d'une prospérité plus éblouissante, comme le démontre le tableau suivant :

DIVIDENDES PAYÉS PAR DIVERSES COMPAGNIES HOLLANDAISES DE NAVIGATION POUR 1915.

Holland-American Line	50	p. 100	dividende.
Oostzee, Amsterdam	25	—	—
Stomboot Maats Hillegersberg, Amsterdam	40	—	—
Solleweld van der Meer	100	—	—
Houtwaart Co	100	—	—
Triton	40	—	—
Zeevaart S. S. Co	50	—	—

Voilà sept compagnies de navigation d'un petit pays neutre qui distribuent plus de 25 p. 100 de dividende, dont deux exactement 100 p. 100, deux autres 50 p. 100, deux 40 p. 100, et une seulement 25 p. 100.

Et voici une constatation importante : la première de ces compagnies, la *Holland-American Line,* dont le

capital n'est que de 25 millions de francs, accuse un bénéfice de 48 millions pour l'exercice 1915. Cette compagnie, tout en donnant à ses actionnaires un dividende de 50 p. 100, a pu réaliser des amortissements assez importants pour ramener au taux dérisoire de 66 francs le tonneau de jauge de sa flotte, pour ainsi dire neuve, puisque son âge moyen est de sept ans.

On peut se rendre compte de l'importance considérable de l'amortissement opéré sur cette flotte, composée pour moitié de luxueux paquebots et pour l'autre moitié de bons cargos, en observant que le prix d'un tonneau de jauge, pour un navire neuf, varie de 250 à 1.000 francs, suivant le type, allant du cargo simple au paquebot de luxe[1].

Passons aux Pays scandinaves :

DIVIDENDES DE COMPAGNIES SCANDINAVES DE NAVIGATION POUR 1915

Dampskibsselskabet Progress	50	p. 100	dividende.
— Skandia.....	50	—	—
Somdenfjelds Norske Dampsk	20	—	—

1. Nous avons reçu d'Amsterdam, en date du 9 mai 1916, une correspondance qui complète ainsi qu'il suit les renseignements publiés dans le texte ci-dessus :

« Dans l'article *la Hausse énorme des frets,* parmi les dividendes payés par les compagnies hollandaises, il en est deux pour lesquelles les chiffres donnés ne constituaient que des acomptes; ce sont : la société Oostzee, qui a payé *60 pour 100* (dont 25 p. 100 ont été payés à titre d'acompte), et la Stoomboot Mij Hillegersberg, qui a payé *140 p. 100* (40 p. 100 à titre d'acompte).

« Pour compléter votre liste, j'ai l'honneur de vous renseigner sur les dividendes des sociétés suivantes :

La Hollandsche Stoomboot Mij a payé....	27	p. 100.
La Nederlandsche Lloyd	25	—
La société van Nievelt Goudriaan	100	—
— Noordwijk	30	—
— Rijswijk	30	—
— Randwijk.....	30	—
— Brunswijk	30	—
— Winterswijk.....	30	—
— Overzeesche Vrachtvaart Mij...	26 1/2	—
— Stoomwaart Mij de Maas.....	75	—

« La société Tromp a payé 450 p. 100 de dividende et 110 p. 100 comme

Bruusgaard D...kab	20	p. 100	dividende.
Ak Borgestad et Bergenske D...kab.	15	—	—
Stavangerske D...kab.....	8	—	—
Cie Norden, Copenhague	30	—	—
Cie Danmark.....	30	—	—

Il n'y a pas là des rémunérations aussi énormes que chez les compagnies hollandaises; mais elles sont très substantielles, étant pour six de ces compagnies au moins égales à 20 p. 100 et allant pour deux jusqu'à 30 p. 100 et pour deux autres jusqu'à 50 p. 100.

Voici, en ce qui concerne l'extrême Orient, un petit tableau intéressant :

DIVIDENDES DE COMPAGNIES JAPONAISES DE NAVIGATION POUR 1915

Daiko S. S. Co	16	p. 100	dividende.
Nippon Yusen Kaisha. 5 p. 100 bonus.	10	—	—
Osaka Mercantile	10	—	—
Okazaki Co	30	—	—
Meijo Co.....	24.1	—	—
Nisshim Co	9	—	—

On voit que la marine japonaise réalise des bénéfices substantiels, les dividendes de ces six sociétés s'échelonnant entre 9 et 30 p. 100.

amortissement du capital. Les actionnaires de la dernière société ont ainsi reçu 5.600 florins par action de 1.000 florins.

« Vous voyez que les rémunérations chez les compagnies hollandaises sont encore beaucoup plus énormes que vous ne le croyiez.

« Voici encore les dividendes de quelques autres sociétés de navigation :

Société	Stoomschip Leonora	25 p. 100
—	Hollandsche Stoomboot Maats...	27
Société	Vrachtvaart Mij Bothnia	30
—	Stoomschip Maashaven	50
—	— Veerhaven	50
—	Erhardt and Dekkers	60
—	Stoomschip Eendracht	73
—	— Parkhaven	100
—	— Sophie H.....	201
	Payement sur le capital.....	99
	(Cette Société a payé 300 p. 100.)	

« Z. »

Si nous rentrons en France, c'est une tout autre constatation, certes très affligeante, que nous avons à faire; une seule de nos sociétés de navigation, au capital restreint, spécialisée dans les relations entre la France et l'Angleterre, a pu distribuer 15 p. 100 de dividende; une autre compagnie, spécialisée aussi, la *Havraise péninsulaire,* porte son dividende de 8 p. 100 à 10 p. 100; une de nos sociétés importantes, qui dessert les pays lointains, les *Chargeurs réunis,* répartit 7 p. 100; quant à nos grandes compagnies de navigation subventionnées, on dit que l'une d'elles distribuerait 6 p. 100 sur un capital qui a été réduit il y a quelques années; pour l'autre compagnie, il est incertain s elle pourra faire une répartition.

Il est, certes, urgent que l'on prenne des mesures efficaces pour faire disparaître les causes d'ordre administratif, législatif et social qui dépriment de plus en plus la marine marchande française. Il est notamment, à l'heure présente, un acte de réparation indispensable. Un de ses membres les plus compétents, M. Charles-Roux, signalait récemment au Conseil supérieur de la marine marchande française que, « depuis plus de vingt mois, les réquisitions maritimes françaises n'ont encore fait l'objet d'aucun règlement définitif; par suite, les entreprises dont les navires ont été réquisitionnés ou dont les navires ont péri au service de l'Etat sont dans l'impossibilité d'établir leur situation, d'arrêter leur plan d'avenir et de préparer l'offensive économique nécessaire ».

Une pareille incertitude ne peut se prolonger davantage.

La situation d'*après guerre* est très préoccupante pour la marine marchande française. Il est probable que, pendant les trois ou quatre années qui suivront la paix, les frets resteront élevés, sans être colossaux comme à l'heure présente. Les compagnies, soit britanniques, soit celles des pays neutres, ayant réalisé des profits

énormes pendant la guerre, ont pu ou pourront renouveler ou étendre leurs flottes dans des conditions pour elles avantageuses. Les Etats-Unis aussi se préparent à employer à la grande navigation une partie de leur nombreuse marine affectée au grand cabotage, et leurs chantiers maritimes ont, à l'heure actuelle, une exceptionnelle activité. Enfin, si on ne la confisque pas pour une indemnité de guerre, la marine marchande allemande sera intacte. Nos compagnies françaises, fort éprouvées par les torpillages et l'usure, sont menacées de se trouver dans un état d'anémie pire encore qu'avant la guerre.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME SEMAINE

Du 21 au 27 avril 1916.

Les attaques allemandes se poursuivent contre Verdun avec des alternances d'échecs et d'avantages restreints pour l'ennemi. — — Nombreux engagements locaux sur le reste du front occidental : dans la région d'Ypres, au nord de l'Aisne, en Champagne, en Argonne, dans les Vosges.

Progrès des Italiens au col de Lana et dans le Trentin. — L'Autriche paraît retirer d'Albanie ses contingents actifs.

Sur le front russe européen, on ne note guère que des bombardements.

Combats dans la presqu'île du Sinaï, aux confins de l'Égypte.

Le général boer Smutz, au nom de l'Angleterre, poursuit la conquête de l'Afrique orientale allemande.

Mort, dont la cause est ignorée, du maréchal allemand von der Goltz Pacha, en Asie.

Nouveaux raids de zeppelins en Grande-Bretagne. — Une escadre allemande bombarde la côte orientale de l'Angleterre.

L'Allemagne suscite une sédition en Irlande : sir Roger Casement.

Bombardement de Zeebrugge par des hydravions et des navires anglais.

Passages caractéristiques, dignes de toute approbation, de la note du président Wilson à l'Allemagne au sujet des torpillages, notamment de celui du *Sussex*, que l'Allemagne avait nié.

Déclarations effrontées du ministre allemand von Jagow et de l'amiral Hollzendorf, chef de l'amirauté, au sujet de « l'action humaine » des sous-marins teutons.

Débarquement de troupes russes à Marseille.

Echange de télégrammes entre le tsar et le roi George.

Affluence à Paris de parlementaires des pays alliés pour l'ouverture de la conférence économique internationale (organisation privée).

En dehors du différend capital entre les États-Unis et l'Allemagne qui domine présentement toute la situation, nombreux sont les incidents politiques ou militaires ou

d'ordre semi-politique, semi-militaire, qu'ont apportés les jours récemment écoulés.

Sur aucun front il ne s'est produit, cependant, d'événement de première importance. Si les Allemands ne tiennent pas Verdun, on peut dire que Verdun tient les Allemands; ils ne savent comment s'en dépêtrer ni comment excuser devant le monde, les neutres et l'Allemagne elle-même, depuis environ six semaines, leur piétinement. Cette ruée, commencée avec un tonnerre d'artillerie colossale, telle que le monde n'en a jamais connu, avec, en outre, toutes les fanfares de la renommée et la présence de leur *Kaiser*, le 21 février dernier, reste sans issue.

Un communiqué officiel, en date du 23 avril, a fait un résumé très net de la situation du 16 au 22 avril dans ce secteur qui a fixé et retient encore, quoique plus distraite, l'attention du monde. Depuis la prise, le 17 avril, d'un saillant formé par notre ligne au sud du bois du Chauffour, l'ennemi n'a éprouvé sur les deux rives de la Meuse qu'une série de déceptions. Elles se sont renouvelées dans les jours postérieurs au 22. Les Allemands continuent, à l'ouest de la Meuse, de bombarder à outrance nos positions du Mort-Homme, de la cote 304 et des régions d'Esnes et de Cumières. Ils ont, le 24, attaqué à plusieurs reprises et en vain ces positions; nous autres, au contraire, avons heureusement progressé dans divers boyaux ennemis, faisant des prisonniers.

On annonce que le gouvernement allemand a fait venir à Berlin l'octogénaire maréchal von Haeseler, qui avait été donné comme conseil au kronprinz au début de la guerre, puis, par mésintelligence avec lui, s'était retiré récemment dans ses propriétés des environs de Metz. Il semble que le gouvernement veuille, pour dégager la réputation du kronprinz, rejeter sur ce vétéran, bien qu'il y ait été, dit-on, contraire, la responsabilité de l'affaire de Verdun, dont l'échec paraît, malgré le langage de la presse allemande, universellement reconnu.

En nombre d'autres points du front occidental, il se produit toujours des engagements locaux : sur les lignes belges et anglaises, le long des routes d'Ypres à Pilken et d'Ypres à Langemark notamment; puis sur nos lignes, au sud de la Somme, au nord de l'Aisne, près du bois des Buttes, où nous avons progressé, le 25 avril, faisant 158 prisonniers, dont 4 officiers; en Champagne; en Argonne, près de Vauquois; dans les Vosges, où nous avons repoussé, sur notre saillant de la Chapelotte, une forte attaque ennemie, lui infligeant des pertes évaluées à un millier d'hommes.

On annonce que les Allemands ont fermé à tout venant toutes leurs frontières pour vingt jours, ce qui semble indiquer d'importants mouvements de troupes et la préparation d'une grande offensive.

Les Italiens font preuve d'énergie et consolident leurs progrès au col de Lana et dans le Trentin, une relative accalmie et une certaine expectative se produisant sur l'Isonzo.

L'Albanie est au grand calme, l'Autriche-Hongrie paraissant en avoir retiré la plupart de ses contingents actifs. L'Allemagne, qui a besoin de toutes ses forces sur le front occidental, n'a guère laissé en Macédoine que des apparences de troupes; les Bulgares, réduits presque à eux seuls, ne prennent aucune initiative, et le repos continue de régner à Salonique.

Des bombardements fréquents, avec quelques attaques d'infanterie, que le dégel et l'état du terrain ne permettent pas de développer, sont signalés dans les secteurs habituels sur le front oriental européen. En Asie, les Russes développent avec méthode leur avance, en se gardant d'une précipitation qui exigerait un grand renforcement de leurs armées.

La situation des Anglais en Mésopotamie est toujours préoccupante. La colonne de secours mène une offensive vigoureuse contre les Turcs; elle leur fait subir de grandes pertes; mais l'inondation du Tigre, l'état de

marécage de la contrée, gênent et arrêtent ses mouvements. La colonne du général Townshend, qui avait presque atteint Bagdad au mois de septembre 1915 et qui, après l'échec de Ctésiphon, fut forcée de se replier à Kout-el-Amara, sur le Tigre, est encerclée depuis les 9-12 décembre. On n'a pas perdu, toutefois, l'espérance de la dégager.

Aux confins de l'Egypte, dans la presqu'île du Sinaï, les Anglais ont dispersé des contingents turcs et occupé l'oasis de Duweidar.

Le général boer Smuts, au nom de l'Angleterre, poursuit la conquête de l'Afrique orientale allemande.

Le maréchal allemand von der Goltz Pacha, qui commandait les troupes ottomanes en Asie, est mort du typhus ou d'une fièvre exanthémateuse, annonce-t-on; les journaux allemands célébraient la veille son entrain et sa vigueur; des sceptiques supposent qu'il aurait pu succomber victime de quelque balle ottomane. Bon écrivain militaire, il avait, depuis une quinzaine d'années, procédé à la reconstitution et au commandement de l'armée turque; depuis lors, cette armée, jadis réputée et glorieuse, n'avait plus connu que des revers, soit dans la guerre des Balkans, soit dans la guerre présente.

Les Allemands, dont la rage s'est singulièrement accrue à la suite de la note que le président Wilson leur a adressée au sujet de la piraterie maritime, avaient combiné une triple attaque contre l'Angleterre, au moyen de zeppelins, d'un raid de croiseurs et d'une sédition en Irlande.

Quatre ou cinq zeppelins ont, dans la nuit du 24 au 25 avril, survolé les comtés de Norfolk et de Suffolk; ils ont jeté, dit-on, soixante-dix bombes, et jusqu'ici on ne connaît qu'une victime, un homme gravement blessé. Le lendemain, un second raid : trois ou quatre zeppelins jetaient une centaine de bombes, sans accident de personne qui soit jusqu'ici signalé, sur les comtés d'Essex et de Kent. Une escadre allemande de croiseurs

cuirassés, de croiseurs légers, de contre-torpilleurs et de sous-marins est venue le 25 au matin, vers 4 heures et demie, sur la côte du comté de Suffolk, au large de Lowestoft, port le plus rapproché de la base allemande de Wilhemshafen, et l'a bombardé durant une demi-heure; une escadrille navale britannique, quoique de moindre force, ayant apparu, la flotte allemande se retira; deux hommes, une femme et un enfant auraient été tués sur la côte; deux croiseurs légers et un destroyer anglais ont reçu quelques avaries; on ignore le sort des vaisseaux ennemis. Trois incursions d'escadres teutonnes s'étaient antérieurement produites sur le même point, le 3 novembre et le 16 décembre 1914 et le 24 janvier 1915.

Le troisième moyen auquel recourait l'Allemagne fut une sédition en Irlande. Les autorités britanniques avaient, deux jours auparavant, saisi, sur la côte sud-occidentale de l'Irlande, à Tralee, un canot de sous-marin chargé de munitions et avaient coulé un bâtiment maquillé en navire neutre, qui se tenait dans le voisinage; elles avaient arrêté aussi trois hommes, dont l'un ancien consul général britannique, sir Roger Casement, qui paraissaient compromis dans cette affaire. Or, le 24 avril, à Dublin, qui est sur l'autre côte d'Irlande, éclata une sédition d'une certaine gravité : elle s'empara de divers points de la ville; les troupes les leur reprirent, mais eurent une douzaine d'hommes tués et une vingtaine de blessés; quant aux insurgés, onze furent tués dans la lutte.

Cette rébellion, toute locale et temporaire, paraît ne devoir avoir aucune suite. Le parti irlandais au parlement est, d'une façon compacte, en accord avec le gouvernement britannique. Celui-ci, on le sait, confère à l'Irlande le *home rule*, à savoir l'autonomie; on aimerait à voir l'Allemagne conférer l'autonomie à la Pologne prussienne.

La triple attaque des Allemands, dans la journée du

24 et celle du 25 avril, contre la Grande-Bretagne, a ainsi manifestement échoué; si cette machination témoigne de leur esprit de coordination, elle ne fait pas honneur à leur psychologie; ils ne pouvaient influencer dans un sens plus défavorable à leur cause le parlement de Westminster, qui discute à l'heure présente, en séance secrète, la grave question du recrutement.

Des hydravions et des navires anglais ont bombardé Zeebrugge, grand aérodrome allemand et nid de sous-marins.

Si les derniers raids de zeppelins ont été inoffensifs en Angleterre, il n'en a pas été de même d'un avion teuton qui, le 25, a jeté six bombes sur Dunkerque, tuant une femme et blessant trois hommes. Nos escadrilles d'aéroplanes se multiplient pour faire une œuvre purement militaire sur les gares ou les installations ennemies; près de Vauquois, elles viennent d'abattre quatre appareils allemands.

La piraterie teutonne maritime se poursuit, sans incident sensationnel récent. Va-t-elle se prolonger, ou même redoubler ou cesser ou, devenant hypocrite, s'adoucir momentanément? C'est la grande question à l'ordre du jour; il semble que le dernier cas soit le plus conforme à la nature et aux précédents du peuple allemand.

On connaît maintenant la note du président Wilson à l'Allemagne; elle lui fait, ainsi qu'aux Etats-Unis, le plus grand honneur. Le président avait tenu à entourer sa décision d'une exceptionnelle solennité. Il avait convoqué les deux Chambres en Congrès et, ce qui est, croyons-nous, sans précédent, s'y était rendu en personne, pour y lire un discours résumant sa note. Nous publions plus loin le texte de celle-ci[1]; elle ne se prête à aucune ambiguïté; elle atteint, par la précision et la fermeté, à une rare éloquence. Elle déclare, d'abord, contrairement aux

1. Voir l'*Economiste français* du 29 avril 1916, p. 589.

assertions allemandes, que « les faits (de torpillage) concernant le cas du *Sussex* sont complètement établis ».

Citons quelques passages caractéristiques de ce document, qui traversera des siècles d'histoire :

Le gouvernement des États-Unis se voit obligé de conclure des récents événements que ce n'est là qu'un cas, l'un des plus graves et des plus affligeants, illustrant les méthodes et l'esprit selon lesquels on détruit sans distinction les navires de commerce de tous genre, nationalité ou destination...

... Il se rend compte avec douleur que le point de vue admis au début par lui est rigoureusement juste, c'est-à-dire que l'emploi des sous-marins pour la destruction du commerce ennemi, précisément en raison du caractère de ces navires et des méthodes d'attaque, est complètement inconciliable avec les principes d'humanité, les droits incontestables des neutres et les privilèges sacrés des non-combattants. Si le gouvernement impérial a l'intention de poursuivre la guerre sous-marine impitoyablement et sans distinction contre les navires de commerce, sans égard pour ce que le gouvernement des Etats-Unis considère comme les dispositions sacrées et inattaquables en droit international et comme les principes d'humanité unanimement reconnus, le gouvernement des Etats-Unis devra finalement en tirer la conclusion qu'il ne lui reste qu'une voie à suivre.

A moins que l'Allemagne n'annonce immédiatement qu'elle abandonne ses méthodes d'attaques sous-marines actuelles contre les navires transportant des passagers et des marchandises, les Etats-Unis n'auront d'autre choix que la rupture des relations diplomatiques.

Nous espérons que le président Wilson et les États-Unis resteront avec fermeté sur ce terrain et repousseront toutes les ambiguïtés teutonnes.

L'Allemagne proteste, en effet, de la loyauté de la lutte qu'elle a entreprise; le ministre des affaires étrangères, M. von Jagow, le sous-secrétaire d'Etat Zimmermann, l'amiral von Holtzendorf, chef de l'Amirauté, assurent que les sous-marins usent, dans leur action, de la plus grande humanité. Cet amiral est fort ému : « Donnez-nous cinq mois de plus, dit-il, et vous verrez ce que nous pourrons faire du commerce britannique. » Il y a dans ce propos une grande illusion; mais nous

avons pleine confiance que le président Wilson ne donnera pas aux Allemands six mois de plus de piraterie.

Un fait sensationnel s'est produit à deux reprises : le débarquement à Marseille de troupes russes, se rendant sur notre front; elles venaient, dit-on, de Vladivostok, ayant parcouru plusieurs dizaines de milliers de kilomètres; ce n'est pas la manœuvre sur les lignes intérieures. Il s'agit là beaucoup moins d'un renfort effectif que d'un haut témoignage d'union; la population française a fait aux soldats alliés l'accueil le plus enthousiaste.

Notons, en terminant, l'échange des télégrammes les plus cordiaux entre le tsar et le roi George, à l'occasion de la fête de ce dernier, et l'arrivée à Paris de nombreux parlementaires italiens, anglais, portugais, serbes et belges, au nombre de près de deux cents, les russes étant retenus par l'éloignement, pour l'ouverture de la session de la Conférence économique internationale, organisation privée qui préexistait à la guerre. De toutes parts éclate l'accord intime entre les Alliés.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME SEMAINE

Du 28 avril au 4 mai 1916.

La rébellion irlandaise est terminée. — Les torts anciens de l'Angleterre envers l'Irlande : les réparations récentes et substantielles accordées par elle à l'île sœur. — La loi agraire : deux milliards de francs empruntés par l'Etat britannique pour faciliter aux paysans irlandais l'achat des terres d'Irlande. — Contraste frappant entre la conduite présente de l'Angleterre en Irlande et celle de la Prusse en Pologne. — Le *home rule* concédé en principe. — Une république irlandaise, à l'avancée de l'Europe, deviendrait la proie de l'Allemagne. — Attitude des parlementaires irlandais à Westminster.

Les faits de guerre : la lutte âpre continue à Verdun ; quelques heureuses offensives de notre part. — Actions locales sur le reste du front occidental.

Combats sur le front russe, dans la région des lacs; succès de nos alliés dans la région de la Strypa et sur l'Ikwa.

La colonne britannique du général Townshend, affamée et manquant de munitions, capitule à Kut-el-Amara, en Mésopotamie

Exploits italiens dans les Alpes.

Nouveau raid de zeppelins en Grande-Bretagne.

Le différend entre les Etats-Unis et l'Allemagne : le kaiser appelle à son quartier général l'ambassadeur des Etats-Unis.

Memorandum anglais sur l'inspection des navires suspects. — Projet de loi britannique sur le service militaire obligatoire de 18 à 41 ans. — Les effectifs des armées britanniques ; « l'effort militaire de l'Empire ».

Ouverture en France des conseils généraux : unanimité des déclarations patriotiques.

La rébellion irlandaise est terminée : nous ne disons pas la rébellion de l'Irlande, car c'est une petite fraction de la population et du pays qui y a pris part. Néanmoins, elle a été plus étendue et plus tenace qu'on ne s'y attendait au premier abord. Six à huit mille émeutiers environ paraissent y avoir pris part à Dublin ; des

mouvements analogues, quoique restreints et sans durée, se sont aussi produits dans quelques autres localités, notamment dans le comté de Galway. Il a fallu six jours pour rétablir l'ordre à Dublin, où les monuments publics et les propriétés privées ont souffert. Un millier d'insurgés environ ont été pris ou se sont rendus, dont les principaux chefs, Pearse, Clark et Mac Donagh, le premier s'intitulant « président du gouvernement républicain provisoire »; condamnés à mort par un conseil de guerre, ils ont, tous les trois, été exécutés.

Il n'est pas contestable que, dans le passé séculaire, au temps de Cromwell, notamment, et dans la longue période qui a suivi, l'Angleterre n'ait eu les plus grands torts envers l'Irlande; mais on ne peut nier que, depuis le milieu du XIXe siècle, et particulièrement depuis un quart de siècle, avec l'esprit le plus libéral et la plus grande générosité fiscale , elle ne lui ait spontanément octroyé les plus larges réparations. Il y aurait un parallèle curieux à établir entre la conduite de l'Angleterre en Irlande et celle de l'Allemagne en Pologne dans les cinquante dernières années.

L'Angleterre a fait une série de lois, voici déjà plus de vingt ans, pour racheter les grandes propriétés terriennes irlandaises, lesquelles sont dans des mains anglaises, et les morceler aux paysans d'Irlande; elle a créé, à ses frais, en 1903, un emprunt spécial à ce sujet, l'*Irish Land Purchase Fund* (*Act 3 Edward VII et 9 Edward VII*) dont, en 1913, le montant dépassait 1 milliard 850 millions de francs et doit atteindre 2 milliards à l'heure présente[1]. Pendant que l'Angleterre s'occupait ainsi libéralement et généreusement à mettre la terre irlandaise aux mains des Irlandais, la Prusse s'appliquait, et s'applique encore, avec une méthodique obstination, à arracher aux Polonais, dans sa part de

1. *Statistical Abstract for the United Kingdom*, publié en 1913, page 13 : le montant de cet emprunt est, en 1913, de 74.196.728 livres sterling.

Pologne, la terre qu'ils détiennent pour la donner, sous prétexte de colonisation allemande, à des Allemands.

On sait, en outre, que l'Angleterre a décidé de constituer l'autonomie irlandaise par l'octroi de ce que l'on appelle le *home rule*. L'Allemagne, au contraire, s'efforce d'arracher toute liberté administrative, particulièrement en matière scolaire, et même en celle de culte, à ses infortunés sujets polonais.

L'Angleterre emploie très largement les Irlandais, sans leur imposer aucune condition, dans les services civils, non seulement locaux, mais généraux. On en a une preuve frappante dans la carrière de ce sir Roger Casement, l'un des instigateurs de la sédition, qui était parvenu au poste élevé de consul général et qui, une année avant la guerre, avait reçu la très haute et très recherchée distinction sociale de *Knight* (chevalier), qui n'est pas accordée sans avoir été sollicitée. Qu'un tel serviteur, si bien traité de la Grande-Bretagne, ait pensé à livrer l'Irlande aux Allemands, cela ne peut être l'acte d'un patriote, même aveugle, ni d'un simple traître, c'est celui d'un drôle.

Il est compréhensible que, dans les couches populaires profondes et parmi les agités de la classe moyenne, il y ait eu un certain nombre d'individus, sous la domination de sentiments ataviques, qui se soient refusés à se contenter des larges réparations récentes et présentes de l'Angleterre à l'Irlande : ç'a été le cas de ces exaltés et de ces ignorants que l'on appelait jadis les « Fenians » et que l'on nomme maintenant les « Sinn Fein ». Mais il est impossible que des hommes instruits et sérieux aient pensé à ériger l'Irlande en un Etat complètement indépendant.

Une république irlandaise, à l'avancée de l'Europe en face de l'Amérique, avec une population de 4 millions 390.000 âmes[1], divisée, d'ailleurs, contre elle-même,

1 *Statistical Abstract for the United Kingdom*, p. 407.

puisque la province industrielle et en partie protestante de l'Ulster (1.582.000 hab.) a des sentiments différents de ceux du reste de l'île, ne pourrait être que la proie de l'Allemagne, qui bientôt s'en emparerait, projetterait d'en faire une contrée de colonisation allemande et y établirait le joug le plus dur.

Aussi les nationalistes irlandais, avec leur chef, M. John Redmond, au parlement de Westminster, sont restés fidèles au gouvernement britannique, et M. Redmond s'est borné à recommander au gouvernement de « ne pas montrer une sévérité trop grande à l'égard de la masse des insurgés ». La Grande-Bretagne, après la rébellion comme avant, appliquera à l'Irlande ses méthodes libérales et noblement éducatives.

Arrivons aux faits de guerre. Sur le front occidental, ils ne présentent pas d'actions de première importance. Nous devons répéter ce que nous disions il y a huit jours : les Allemands ne tiennent pas Verdun, mais Verdun tient les Allemands; ils ne savent comment avec honneur y dissimuler leur échec, que deux mois et demi d'efforts sans résultats proportionnels ont maintenant consacré. Leur artillerie ne chôme pas sur les deux rives de la Meuse; ils y mêlent parfois quelques attaques d'infanterie. Le 28 avril, ils ont lancé encore, avec emploi de liquides enflammés, un assaut sur nos tranchées à l'ouest de la ferme de Thiaumont, et, à la même heure, un autre sur nos positions entre Douaumont et Vaux; ils ont échoué avec de grosses pertes. Ils ont réitéré aussi vainement dans la nuit du 30 avril et la journée du 1er mai. Quant à nous, en d'heureuses offensives, nous nous sommes emparés, en étendue, d'un kilomètre de tranchées à l'ouest de la Meuse et de 500 mètres environ à l'est, puis de positions allemandes au nord-ouest du Mort-Homme, y faisant une centaine de prisonniers; ce sont des succès appréciables, qui témoignent de la supériorité de nos soldats et entretiennent leur absolue confiance dans le résultat final.

Sur les autres points du front : dans les Flandres belge et française, dans l'Artois, plus au sud, dans la région de Lassigny, en Argonne et quasi tout le long de nos lignes jusque dans les Vosges, au Ban-de-Sapt, les engagements sont nombreux et donnent des résultats satisfaisants. On remarque que les combats sont ininterrompus sur quasi tout le front anglais qui, maintenant, d'Ypres à la Somme, occupe des lignes continues de 120 kilomètres. On prévoit que les luttes, dans cette région, pourraient prendre, un jour plus ou moins distant, une croissante importance.

Sur le front russe européen, l'obstacle du dégel et des inondations paraît atténué, sinon disparu. Les Allemands ont réussi à reconquérir, au lac Narotch, les tranchées que les Russes leur avaient récemment enlevées. Par contre, nos alliés ont eu des succès contre les Autrichiens, dans la région de la Strypa, au sud de Tarnopol, et sur l'Ikwa, où ils ont fait prisonniers deux bataillons hongrois, soit 22 officiers, 2 médecins et plus de 600 soldats.

En Asie, les Russes développent méthodiquement et graduellement leur marche ; des chroniqueurs trop pressés les font à tort tendre vers le centre de l'Asie Mineure ou vers Bagdad, ou vers Alep : une certaine circonspection s'impose à nos alliés, pour ne pas émietter leurs forces, d'autant que la capitulation des troupes britanniques à Kut-el-Amara, sur le Tigre, laisse disponibles des contingents turcs importants.

C'est un douloureux épisode de la guerre présente que la capitulation, après une lutte héroïque de cent quarante-trois jours, de la colonne du général Townshend, affamée et manquant de munitions, à Kut-el-Amara : 2.970 Anglais de tout rang et environ 6.000 Indiens sont devenus prisonniers des Turcs.

Il paraît se confirmer que le maréchal von der Goltz Pacha aurait été tué par un officier ottoman.

Pour revenir en Europe, les Italiens renouvellent

leurs exploits dans les Alpes, s'étant emparés, entre Grozzon di Fargorida et le Passo de Cavento, de quatre positions situées entre 3.082 et 3.354 mètres d'altitude.

Un grand calme continue de régner à Vallona et dans toute l'Albanie, à Salonique également. On débat avec la Grèce, qui y fait des objections, la question du transport à travers ce pays des troupes serbes reconstituées à Corfou et destinées à Salonique.

Les dernières semaines, peut-être à cause du retour du beau temps, témoignent d'une particulière activité de l'aviation, criminelle de la part des Allemands, uniquement militaire de notre part. On annonce, en effet, un nouveau *raid* de zeppelins, au nombre de cinq, dans la soirée du 2 mai, le trente-sixième *raid* depuis l'origine, sur la côte nord-est de l'Angleterre et la côte sud-est de l'Ecosse; on en ignore encore les effets; un zeppelin, le *L-20*, à moitié détruit, est tombé en Norvège, près du port de Stavanger. Quant à l'œuvre aérienne française, au cours du mois d'avril, d'après un communiqué officiel, nos pilotes ont réussi à abattre 31 avions ennemis, dont 9 tombés dans nos lignes et 22 dont on a constaté l'effondrement dans les lignes allemandes. Pendant ce temps, nous n'avons perdu que 6 avions français, qui sont tombés dans les lignes ennemies.

La grave question de la note des États-Unis au gouvernement allemand, au sujet de la piraterie des sous-marins, continue à tenir l'Allemagne en perplexité. Il faudrait s'entendre sur le sens du mot *immédiatement* qui figure dans la note américaine, dont nous avons cité, il y a huit jours, des passages[1]. Les Allemands paraissent donner à ce mot un sens étendu et imprécis; car voilà une quinzaine de jours qu'ils ont reçu la note américaine, et ils en sont encore à délibérer ou à ergoter. Ils vont s'efforcer de continuer ainsi.

1. Voir la *91e Semaine*, p. 354.

Le kaiser a appelé à son quartier général des armées occidentales l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Gerard, et il prétend qu'il lui fait ainsi un très grand honneur; à supposer que c'en soit un, ce qui est contestable, cela n'équivaut pas à une réponse, une réponse par *oui* ou par *non*.

Les Etats-Unis ont parfaitement établi que les sous-marins ne sauraient avoir plus de droits en matière maritime que les croiseurs; or, les croiseurs ne peuvent couler les navires de commerce arbitrairement; ils peuvent les visiter, saisir les marchandises suspectes, mais sans couler les vaisseaux; on ne saurait reconnaître aux sous-marins plus de droits; le maximum de ces droits, ce serait de jeter à la mer les marchandises suspectes, mais non de couler le navire.

Mentionnons un *memorandum* anglais sur l'inspection à laquelle se livrent les croiseurs de la Grande-Bretagne des navires suspects et leur conduite, si besoin est, dans un port britannique; voilà des procédés réguliers.

Le gouvernement anglais vient de prendre sur le recrutement une très grande et très heureuse détermination. La Chambre des communes avait manifesté, ces jours derniers, qu'elle jugeait insuffisantes les propositions gouvernementales constituant une demi-mesure. Les chefs militaires déclaraient qu'il leur fallait 50.000 recrues nouvelles dans le prochain mois, et ultérieurement 15.000 recrues par semaine. Le cabinet Asquith s'est décidé à déposer un projet de loi établissant le service militaire obligatoire pour tous les hommes, célibataires ou mariés, de 18 à 41 ans; les jeunes gens arrivant à l'âge de 18 ans seront convoqués trente jours après leur dix-huitième anniversaire. Voilà la mesure définitive et décisive qu'adopte, instruit par l'expérience, le peuple anglais. Dans un éloquent discours, M. Asquith a rappelé que l'effectif de l'armée britannique est passé, depuis le début de la guerre, de 26 à

70 ou 71 divisions, et, y compris la contribution des *Dominions* (grandes colonies), sans comprendre les Indes, à 83 divisions. L'effort militaire et moral de l'empire s'est traduit par la levée de 5 millions d'hommes.

Notons une nouvelle arrivée, la quatrième, de contingents russes à Marseille ; une convention des puissances alliées pour le maintien intégral du Congo belge ; l'ouverture en France des conseils généraux, où tous les présidents ont célébré, avec l'éloge de la vaillance de nos troupes, la poursuite de la lutte jusqu'à la victoire finale.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME SEMAINE

Du 5 au 11 mai 1916.

Étude d'ensemble sur les choses de mer depuis le début de la guerre.
Pertes causées par l'ennemi, avec tous les moyens divers, aux marines marchandes des pays de l'Entente, depuis le commencement du mois d'août 1914 jusqu'au 31 mars 1916.
Rapport du tonnage détruit avec le tonnage total préexistant pour chacune des nations de l'Entente.
Pertes causées par croiseurs, mines ou torpillages, aux navires des diverses contrées neutres.
Ensemble des pertes pour les marines marchandes alliées ou celles des neutres. — Rapprochées de l'effectif total des marines marchandes, ces pertes, quoique notables, sont supportables.
Les constructions navales de l'Angleterre en 1915. — Fausseté manifeste de la déclaration de l'amiral allemand von Holtzendorf au sujet de la possibilité de détruire en six mois le commerce britannique.
Le taux des primes contre les risques de guerre.
Intérêt des Etats-Unis, pour l'avenir, à s'opposer à la piraterie teutonne. — Les perfectionnements constants des sous-marins et leur bon marché relatif donneraient à leur action dans une guerre future, après une préparation méthodique, beaucoup plus d'efficacité.

Les choses de mer ont pris, dans les dernières semaines, au point de vue diplomatique et économique, une importance exceptionnelle. Nous ne les avons jamais négligées et toujours, ici, nous les avons observées et exposées avec soin.

Quoique, à notre avis, elles ne puissent prétendre à être un facteur prépondérant dans la guerre présente, il importe de leur consacrer une étude rétrospective spéciale de nature à dissiper des obscurités ou des malentendus.

Quelle que soit l'action devenue plus intensive des

sous-marins teutons, il ressort de cette étude rétrospective que le dessein des Allemands de restreindre, par les torpillages ou les mines, le commerce britannique au point d'exercer une influence profonde sur l'issue de la guerre, est chimérique.

Une étude d'ensemble, publiée dans le *Times* du 4 avril, offre à ce sujet des arguments péremptoires.

Voici les pertes causées par l'ennemi, avec tous les moyens dont il dispose (croiseurs, corsaires, mines, sous-marins), aux diverses marines marchandes des pays de l'Entente, depuis le début de la guerre jusqu'au 23 mars 1916 :

Nationalité.	Vapeurs perdus.		Nombre total des navires et tonnage total de la flotte marchande de chaque pays.	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.
Anglais	379	1.320.171	10.218	20.830.918
Français.....	41	139.865	1.016	1.909.609
Belges	10	29.861	»	»
Russes.....	27	42.226	744	851.951
Italiens.....	21	70.231	655	1.513.631
Japonais	3	19.267	1.155	1.826.068
	481	1.621.621	13.788	26.932.177

Voici maintenant pour les navires à voiles, qui ont une importance infiniment moindre :

Nationalité.	Navires à voiles perdus.		Nombre total des navires à voiles et tonnage total de chaque pays.	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage
Anglais	31	19.119	1.135	443.150
Français.....	12	18.323	523	376.119
Russes	8	7.463	512	202.511
Italiens	6	3.373	522	222.914
	57	48.278	2.692	1.244.694

On ajoute que, en outre, il a été perdu de petits navires spéciaux ou chalutiers (*trawlers*) au nombre de 237 anglais, 7 français et belges.

Commentons ces intéressants tableaux. Depuis les premières journées d'août 1914 jusqu'au 23 mars 1916, en vingt mois de guerre, dont treize mois de torpillages méthodiques par sous-marins teutons (ces derniers à partir du mois de février 1915), il a été coulé, en dehors des chalutiers, du fait de l'ennemi, par croiseurs, corsaires, mines, torpillages, 481 navires à vapeur, jaugeant 1.621.621 tonnes, et 57 navires à voiles, jaugeant 48.278 tonnes, ensemble 538 navires d'un tonnage de 1.669.899 tonnes, appartenant aux diverses nations de l'Entente. Cela paraît un chiffre énorme; on ne fait pas la part des diverses causes de destruction; mais quoique l'activité des croiseurs et corsaires teutons ait été très considérable dans les premiers mois de la guerre, quoique les sinistres causés par les mines soient et restent nombreux, la part prépondérante appartient aux sous-marins.

Ce chiffre si imposant de 1.669.000 tonnes de bateaux détruits en ces vingt mois fait, toutefois, une impression beaucoup moindre quand on le rapproche, ce que permettent de faire les tableaux ci-dessus, du chiffre total des navires et de leur tonnage composant les flottes commerciales des pays de l'Entente. Le nombre de ces navires est, en effet, pour les vapeurs, de 13.788, et leur tonnage de 26.932.000; encore n'a-t-on pas porté dans ce tableau, par ignorance, l'effectif de la flotte commerciale belge; pour les voiliers, le nombre existant, les belges toujours omis, est de 2.692, et le tonnage de 1.244.000; il résulte de ces données que le total des navires des flottes des pays de l'Entente, vapeurs et voiliers, sans les belges, est de 16.480, et leur tonnage de 28.176.000.

Si l'on rapproche de ce colossal effectif des flottes commerciales des nations de l'Entente les chiffres, paraissant, au premier abord, si imposants, des pertes subies, ensemble 538 navires et 1.669.899 tonnes, on voit que la proportion des navires détruits en ces vingt

mois est de 3,30 p. 100, et celle du tonnage de 5,9 p. 100. Cette proportion de destruction, pour presque vingt mois de guerre, n'offre plus un caractère terrifiant.

L'auteur des recherches statistiques rétrospectives auxquelles nous nous référons et qu'a publiées le *Times* du 4 avril résume ainsi les pertes pour chaque marine, en ce qui concerne les vapeurs, l'élément très prépondérant : pour l'Angleterre, 4 p. 100 du nombre des navires et un peu plus de 6 p. 100 du tonnage; pour la France, un peu plus de 4 p. 100 du nombre et plus de 7 p. 100 du tonnage : la marine marchande française aurait été ainsi plus atteinte que la britannique; pour la Russie, moins de 3 3/4 p. 100 du nombre des navires et moins de 5 p. 100 du tonnage; pour l'Italie, la nation la moins atteinte, la plus tardivement, il est vrai, entrée en guerre, 3 1/4 p. 100 du nombre des navires composant sa flotte, et 4 1/2 p. 100 du tonnage.

Disons, toutefois, en ce qui concerne le tonnage, qu'il peut y avoir quelque ambiguïté que nous avons souvent signalée dans nos bulletins. Il y a deux méthodes d'évaluer le tonnage d'un navire; on peut considérer soit le tonnage brut, c'est-à-dire y compris l'espace des machines et autres indisponibilités, soit le tonnage net, qui déduit les machines et indisponibilités diverses; ce dernier est sensiblement inférieur au tonnage brut. Les chiffres ci-dessus, pour l'effectif total des marines, sont donnés en tonnage brut; et il est possible que parfois, pour certains navires coulés, il s'agisse de tonnage net; la différence serait appréciable, mais elle ne ferait qu'atténuer, sans les renverser, les conclusions. Cette différence entre le tonnage brut et le tonnage net est d'environ 38 p. 100[1] en moyenne, de sorte que, en supposant que toutes les évaluations de pertes aient consisté en tonnage net, tandis que le chiffre total de la marine a été

1. Le *Statistical Abstract for the United Kingdom*, pour 1912, recueil officiel, fixe (p. 326) l'effectif de la marine marchande britannique, en cette année, à 19.079.177 tonnes brutes et 11.894.791 tonnes nettes.

donné en tonnage brut, les proportions ci-dessus des pertes à l'effectif naval devraient être relevés de 38 p. 100; elles n'atteindraient pas encore, pour vingt mois de guerre, 8 1/2 p. 100 en ce qui concerne la Grande-Bretagne.

Les marines neutres ont aussi subi de grosses pertes : les voici, pour les principales de ces marines, depuis le début de la guerre jusqu'au 23 mars 1916 :

PERTES CAUSÉES PAR CROISEURS, MINES OU TORPILLAGES AUX NAVIRES NEUTRES

Nationalité.	Nombre.	Tonnage.
Vapeurs.		
Norvège	59	95.732
Danemark	18	32.734
Suède	33	42.086
Hollande	22	73.786
Etats-Unis	6	16.013
Grèce	11	22.383
Espagne	4	8.606
Perse	1	758
Portugal (alors neutre)	1	623
	155	292.721
Navires à voiles.		
Norvège	22	19.780
Danemark	10	1.566
Suède	7	2.028
Hollande	2	226
Roumanie	1	285
Etats-Unis	1	176
	43	24.061

Il faudrait y ajouter quelques chalutiers (*trawlers*), à savoir 1 danois et 7 hollandais. En laissant de côté ceux-ci, c'est 198 navires marchands neutres, d'un tonnage de 316.782 tonnes, qui ont sombré du fait des Allemands. Les pertes sont particulièrement élevées pour la Norvège, qui a ainsi perdu 81 navires, d'ensemble plus de 115.000 tonnes; la Hollande, qui en a perdu 24, d'un

tonnage dépassant 74.000 tonnes; la Suède, dont les pertes atteignent 40 navires et plus de 44.000 tonnes; le Danemark, 28 navires et plus de 34.000 tonnes[1].

Les marines marchandes neutres et les marines marchandes des contrées de l'Entente réunies ont ainsi perdu, par croiseurs, mines et torpillages, en ces vingt mois de guerre, 736 navires, soit à vapeur, soit à voiles, d'un tonnage total de 1.986.681 tonnes. C'est là, sans doute, un ensemble notable de pertes; mais, rapproché de l'effectif total des marines marchandes, il n'en constitue qu'une portion modique.

On ne doit pas oublier, d'autre part, que les constructions de navires marchands, quoique ralenties, n'ont pas chômé pendant la guerre. Elles ont réparé ces pertes soit en totalité, soit tout au moins en grande partie. Les constructions ont été très actives notamment aux Etats-Unis, et elles ont eu de l'importance en Angleterre. L'étude publiée par le *Times*, que nous analysons et commentons, fait ressortir que, en 1915, il y avait en construction, en Angleterre, 432 vapeurs marchands, d'un tonnage de 1.536.177 tonnes, soit 50 vapeurs et 216.000 tonnes de plus que les pertes subies par la marine britannique depuis le début de la guerre, du chef des agissements ennemis. Tout en tenant compte de l'accentuation des torpillages allemands dans la seconde quinzaine de mars et la première quinzaine d'avril 1916, la proposition de l'amiral allemand von Holtzendorf qu'en six mois il pourrait détruire ou, du moins, énormément réduire le commerce britannique, apparaît comme une pure vantardise.

En supposant, ce qui est douteux, que l'activité des torpillages pût se maintenir, comme dans cette période récente, la piraterie allemande ne réussirait qu'à perpétuer la crise actuelle des frets et l'élévation des primes

1. Pour l'effectif des diverses marines marchandes neutres, se reporter à la *85e Semaine*, p. 300.

contre les risques de guerre, lesquelles atteignent actuellement jusqu'à 1 p. 100 pour les transports de valeurs, 2 p. 100 pour les transports de marchandises à destination de New-York, et 3 p. 100 pour ceux à destination de l'Amérique du Sud; cela serait sans influence sur l'issue de la guerre.

On doit espérer que l'attitude des États-Unis contraindra l'Allemagne à renoncer à ce débordement de piraterie. Cela est d'un plus grand intérêt pour l'avenir que pour le temps présent. A l'heure actuelle, ces torpillages, sauf les pertes de vies humaines, ne constituent qu'une gêne. Mais l'on conçoit que, dans une guerre future, si un pays, comme l'Allemagne, constituait, en matériel et en cadres, un effectif de 500 sous-marins au lieu d'une soixantaine à l'heure présente, chaque sous-marin, d'après un technicien très compétent, M. Charles Ferrand[1], ingénieur en chef de la marine, revenant à 3 millions de francs, tandis qu'un cuirassé en coûte 80, et si l'on ne trouvait des moyens plus efficaces de se défendre contre leurs ravages, il deviendrait possible à une vaste flotte sous-marine d'effectuer le blocus complet d'une nation insulaire. Alors l'insularité, qui a été jusqu'ici, dans l'histoire, un grand avantage, constituerait un grave inconvénient.

C'est à l'Amérique qu'il incombe, par son attitude résolue, de ne pas laisser créer un précédent dangereux qui pourrait, un jour prochain ou distant, se retourner contre elle.

Nos lecteurs nous excuseront de ne leur avoir pas présenté, cette semaine, le récit et le commentaire des divers incidents de la guerre et d'avoir concentré nos observations sur cette étude, dont l'intérêt dépasse la guerre présente.

1. *Réflexions sur les opérations maritimes*, par M. Charles Ferrand, ingénieur en chef de la marine. — *Revue hebdomadaire* du 22 avril 1916, p. 468.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME SEMAINE

Du 12 au 18 mai 1916.

Résumé de la ruée allemande sur Verdun depuis le 6 mai. — Engagements tout locaux sur les autres parties de notre front. — Combats des Anglais au nord-est de Vermelles et près de la crête de Vimy. — Admirable candeur des communiqués britanniques.

Accalmie sur le front russe européen. — Avance méthodique de nos alliés en Asie : ils prennent Ksar-i-Shirine, sur la frontière persane.

La lutte devient âpre sur le front italien du Trentin; grande offensive autrichienne, repli des lignes italiennes : un succès local de nos alliés à Montefalcone.

Épreuves de l'aviation géante : trois zeppelins abattus ou perdus; un de nos dirigeables sombre en mer près des côtes de Sardaigne.

Accalmie relative de la piraterie teutonne sous-marine. — Courte réplique du président Wilson à la réponse que l'Allemagne fit à sa note énergique. — Indignation du Brésil au sujet du torpillage du navire brésilien le *Rio Branco*.

Le bilan de la sédition et de la répression en Irlande.

Les difficultés alimentaires de l'Allemagne s'accroissent : démission du ministre de l'intérieur Delbruck.

Arrivée et réception, à Londres, d'une délégation de membres du Conseil de l'Empire et de la *Douma* russes.

Le vingt-cinquième anniversaire de l'alliance franco-russe : commémoration à Saint-Pétersbourg et chaleureux discours officiels à ce sujet.

Visite et séjour de deux de nos ministres, M. Viviani et M. Albert Thomas, en Russie.

Discours du président Poincaré à Nancy; déclaration concordante du ministre britannique des affaires étrangères.

Rentrée des Chambres en France le 18 mai.

Les derniers jours écoulés n'ont été marqués, sur le front occidental du moins, par aucun fait militaire important. C'est toujours Verdun qui concentre l'attention : Verdun continue à tenir les Allemands, sans

qu'ils réussissent à s'en dépêtrer. Ils s'y acharnent depuis le 21 février, c'est-à-dire depuis bientôt trois mois, et si, dans la première semaine, par l'effet de surprise que causa leur formidable artillerie, sans précédent dans l'histoire de la guerre, ils y ont eu quelques succès, ceux-ci sont restés sans développement, notamment depuis deux mois. Ils ont tour à tour comparé leur attaque du secteur de Verdun au siège de Sébastopol, puis à celui de Port-Arthur. Elle pourrait se prolonger autant que le premier, mais avec un résultat tout différent.

Dans les journées des 6, 7 et 8 mai, ils s'étaient livrés, avec de gros effectifs, à une violente ruée sur les deux rives de la Meuse, entre la cote 304 à notre gauche et Douaumont à notre droite; ils étaient parvenus à se faufiler sur les pentes de la première et également, à l'est de la Meuse, à gagner quelque terrain devant la ferme de Thiaumont. La plus forte partie de ces modiques avances leur a été reprise par nous, et nous avons nous-mêmes assez sensiblement progressé, notamment au Mort-Homme, dans la journée du 10, sur les pentes ouest. De nouvelles attaques allemandes depuis lors pour nous reprendre le terrain que nous avions gagné ou bien n'ont pas pu déboucher, comprimées par nos tirs de barrage, ou ont été repoussées. Les pertes de l'ennemi, dans toute cette série de tentatives infructueuses, sont considérées comme énormes. Il est à supposer qu'il va, néanmoins, renouveler ses tentatives, des journaux teutons prétendant que « le plus fort pilier de la seconde ligne de défense de Verdun, la cote 304, est ébranlé ».

Sur les autres parties du front, on note des engagements assez nombreux, mais tous locaux : en Champagne, aux Eparges, en Argonne, au Ban-de-Sapt, etc.

Les Anglais, sur leur front, actuellement développé dans la mesure du quart environ du nôtre, livrent des combats fréquents : quelques-uns ont eu une certaine importance, celui du 13 mai par exemple, où, après un

violent bombardement, les Allemands étaient parvenus à s'emparer de 500 mètres de tranchées, au nord-est de Vermelles, que nos alliés leur ont repris, en grande partie, dans une contre-attaque nocturne; dans un combat près de la crête célèbre de Vimy, nos alliés ont pris, sur une longueur de 240 mètres, la ligne avancée de l'ennemi. Autrement, il ne s'agit, en général, que de petits duels d'artillerie ou de rencontres de détachements restreints d'infanterie. Les Anglais, avec leur sincérité habituelle et leur minutieuse exactitude, en décrivent d'une façon pittoresque l'importance, en notant, dans deux de leurs communiqués, celui du 14 mai et celui du 15 mai, qu'ils ont fait, en chacun, un prisonnier.

Sur le front oriental européen, il se produit aussi des rencontres quasi journalières, le terrain devenant moins impraticable, dans le secteur nord notamment, c'est-à-dire dans la région de la Dwina; on se demande toujours si les Allemands et le fameux Hindenburg vont renouveler leur tentative sur Riga et de là sur Pétrograd; ils trouveraient, sans doute, nos alliés et plus nombreux et mieux armés que dans la campagne précédente, où ils furent énergiquement contenus. Dans la région des lacs, puis au sud du Pripet et également sur la Strypa, on note des combats restreints; ce ne sont là, sans doute, que les sondages précédant des luttes qui ne pourront se produire avec ampleur que quand le terrain solidifié s'y prêtera.

En Asie, nos alliés poursuivent méthodiquement leur avance et du côté de Mossoul, vers le Tigre, où ils se sont emparés de Revandouz, et du côté de Bagdad, où ils ont pris Ksar-i-Shirine, sur la frontière persane, et aussi, plus au centre, dans la direction d'Erzindjian, où ils ont eu à lutter contre des forces turques considérables. Nos alliés doivent ne pas disperser leurs forces et ne pas précipiter leur marche, après leurs grands succès acquis en ces régions. Il ne faut pas oublier que les

coups principaux et décisifs de l'immense guerre présente se frapperont en Europe.

Sur le front italien, la lutte, toujours âpre, s'est développée : les Autrichiens ont pris une grande offensive dans le Trentin et ont fait reculer sur quelques points les lignes italiennes; d'autre part, nos alliés, dans la zone de Montefalcone, ont fait ces jours-ci 254 prisonniers, et ils en ont fait 300 le 15 et le 16 dans la vallée de Sugana.

En Albanie, à Vallona et au nord du camp retranché de Salonique, on ne note toujours que des escarmouches, des préparatifs ou des sondages, et des luttes d'avions.

L'aviation est très active, et de notre part et de la part de l'ennemi, à peu près sur tous les fronts. Les raids d'escadrilles de plusieurs dizaines d'aéroplanes ne se comptent plus. L'aviation géante a été très éprouvée dans le présent mois; on sait qu'il y a été abattu ou perdu trois zeppelins, l'un à Salonique, un autre en Norvège, un autre dans la mer du Nord. Par contre, un de nos dirigeables, le *T*, a sombré en mer, près des côtes de Sardaigne, et tout l'équipage a péri.

Une accalmie, tout au moins relative, s'est produite dans la piraterie sous-marine teutonne. On connaît la réponse, à la fois flasque, tortueuse, insidieuse, fallacieuse, que l'Allemagne avait faite à la note énergique du président Wilson, dont nous citions dans notre bulletin du 27 avril 1916 (p. 354) les passages les plus caractéristiques. Nous avons reproduit la réponse allemande, il y a huit jours, ainsi que la réplique du président Wilson[1]. Cette réplique est très courte : le président des Etats-Unis refuse de lier la question de la piraterie teutonne avec la question du blocus, effectué par l'Angleterre, de l'empire allemand; pour le reste, il maintient, en quelques mots succincts, sa revendication des « règles reconnues du droit international ».

1. Voir l'*Économiste français* du 13 mai 1916, p. 659.

Les Allemands, ainsi nettement avertis, se sont abstenus depuis lors de torpillages sensationnels; cette abstention se prolongera-t-elle? La prime contre les risques de guerre a diminué. La situation reste donc en suspens; pratiquement, elle est, à l'heure présente, favorable. Certains neutres tendent à se joindre au président Wilson : ainsi le Brésil, justement indigné du torpillage du navire de commerce brésilien, *le Rio-Branco*.

La sédition en Irlande paraît tout à fait terminée : on en a dressé le bilan, tout au moins provisoire : les forces de police et les troupes auraient eu 124 morts et 197 blessés; parmi les civils, on compte 180 tués et 680 blessés. Quinze rebelles ont été exécutés; 84 condamnés aux travaux forcés (plusieurs par commutation de la peine de mort); 7 se sont vu infliger la peine de la réclusion, et 1.706 celle, a-t-on dit, de la déportation, mais cette expression paraît inexacte : il semble s'agir de bannissement ou d'interdiction de séjour en Irlande. Les Allemands ne pouvaient s'imaginer que la rébellion réussirait; mais ils comptaient et sur elle et sur les zeppelins pour retenir dans les Iles Britanniques 200.000 hommes de troupes, aux dépens des forces sur le front en France. Ce calcul sera déjoué, du moins pour la plus grande partie. La loi sur le recrutement obligatoire, que la Chambre des communes vient de voter définitivement, en troisième lecture, par 250 voix contre 35, fournira à nos alliés les moyens d'accroître encore leurs effectifs combattants, déjà très considérables.

L'Allemagne ressent de plus en plus les difficultés alimentaires. Nous avions annoncé, il y a déjà près d'un an, que la crise des subsistances serait plus intense au printemps de 1916 qu'au cours de 1915; on nous permettra de reproduire ce que nous écrivions alors :

L'Allemagne avait dans son cheptel animal une ample réserve d'alimentation qui devait incontestablement la préserver de toute famine pendant la première année de guerre et au delà. Cette

réserve, elle l'a entamée; il en résulte que, si la guerre devait se prolonger longtemps, l'Allemagne serait, à partir du printemps prochain (1916), dans une situation alimentaire plus difficile que celle où elle s'est trouvée jusqu'ici[1].

A plus forte raison, une nouvelle aggravation se produira-t-elle en 1917, si la guerre doit durer encore, et la situation de l'Allemagne, de ce chef, deviendra alors tout à fait critique. Les insuffisances de trois années se cumuleront. Le mécontentement populaire a forcé le ministre de l'intérieur, M. Delbrück, homme cependant d'une haute renommée, à invoquer des raisons de santé pour prendre sa retraite. On va créer, paraît-il, une « dictature alimentaire ».

L'intimité constante entre les peuples non moins qu'entre les gouvernements de l'Entente se manifeste par des visites cordiales de délégués d'un peuple à l'autre. C'est ainsi qu'une délégation du Conseil de l'empire russe et de la Douma, comprenant des membres des principaux groupes de ces hautes assemblées, s'est rendue à Londres, vers le début du mois; elle a été reçue au palais de Buckingham par le roi George, qui, en un discours de la plus insigne cordialité, lui a souhaité la bienvenue. Le premier ministre britannique, M. Asquith, lui a adressé un éloquent discours, en « cette veille du dixième anniversaire de la réunion de la Douma ». Il y a constaté que « l'intimité des relations croît de jour en jour entre les peuples russe et anglais ». Les délégués russes sont attendus ces jours-ci à Paris ; ils y auront une réception enthousiaste.

On a célébré, à Pétrograd, le mardi 16 mai, le vingt-cinquième anniversaire de l'Alliance franco-russe. De chaleureux discours ont été prononcés à cette commémoration par le président de la Douma, M. Rodzianko, qui présidait un grand banquet, M. Sazonof, ministre des affaires étrangères, et M. Paléologue, l'ambassadeur

1. Voir la *Première année, 48e Semaine*, p. 444.

de France en Russie. Deux membres de notre gouver nement, M. Viviani, ministre de la justice, ancien pré sident du conseil, et M. Albert Thomas, sous-secrétair d'Etat aux munitions, qui sont allés faire en Russie u séjour d'une certaine durée, assistaient à cette soler nité.

M. Clémentel, ministre du commerce, s'est rendu e Italie.

Le président Poincaré a prononcé à Nancy, le di manche 14 mai, à l'occasion d'une remise de décora tions à des personnages municipaux, un discours mé morable; en voici le passage le plus caractéristique :

Ni directement ni indirectement, nos ennemis ne nous or offert la paix. Mais nous ne voulons pas qu'ils nous l'offrent nous voulons qu'ils nous la demandent; nous ne voulons pas su bir leurs conditions : nous voulons leur imposer les nôtres; nou ne voulons pas une paix qui laisserait l'Allemagne impériale ma tresse de recommencer la guerre et qui suspendrait sur l'Europ une menace éternelle : nous voulons une paix qui reçoive du droi restauré de sérieuses garanties d'équilibre et de stabilité.

Tant que cette paix-là ne nous sera point assurée, tant que no ennemis ne se reconnaîtront pas vaincus, nous ne cesserons pa de combattre.

Quelques jours après, sir Edward Grey, ministre bri tannique des affaires étrangères, dans une *interviev* avec le correspondant du *Daily News* de Chicago, a ex primé avec force les mêmes idées :

Les Alliés ne peuvent tolérer aucune paix qui laisserait les tort causés par cette guerre non redressés. Des conseils de paix qu n'établissent aucune différence entre les droits et les torts de nations engagées dans cette guerre sont inefficaces et inutiles...

Personne ne désire la paix plus que nous. Mais nous voulons une paix qui rende justice à chacun; une paix qui rétablisse le respect pour le droit des gens.

La rentrée des Chambres s'est effectuée le jeudi 18 mai; espérons qu'elles se montreront assez maîtresses d'elles-mêmes et assez soucieuses des intérêts nationaux

pour se garder de toute espèce d'intrusion dans la conduite des opérations militaires. La France a en ses armées, aussi bien dans les chefs que dans les soldats, une confiance inaltérée, et cette confiance est la condition même de la victoire.

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME SEMAINE

Du 19 au 25 mai 1916.

L'attention se partage entre la ruée teutonne, de plus en plus accentuée, sur Verdun et l'ample offensive autrichienne sur le front italien en Tyrol.

Péripéties de la lutte autour de Verdun. — « Le terrain coûte cher à Verdun. » — Combats heureux sur d'autres parties du front occidental, notamment sur l'Yser, à Vimy et en Champagne.

Visées des Autrichiens sur le front italien ; leur descente vers la plaine de Vicence ; résistance opiniâtre de nos alliés.

Les Allemands et Austro-Hongrois ont dégarni le front oriental européen ; faible densité de leurs lignes en cette région. — Combats locaux dans le secteur de Dwinsk, dans la région des lacs et sur les bords de la Strypa. — Avance des Russes en Asie.

Calme à Salonique. — Changement du commandement anglais en cette région.

La piraterie teutonne aérienne : double bombardement de Dunkerque ; nombreuses victimes civiles.

La piraterie teutonne sous-marine en Méditerranée.

Propos inconsidérés du président Wilson ; sa marotte d'être médiateur.

Promulgation en Grande-Bretagne par le roi de la loi sur le service obligatoire.

Le président Poincaré va offrir la Croix de guerre à la reine des Belges.

Les délégués parlementaires bulgares à Berlin et à Munich ; leurs harangues en langue française.

Déclaration annexionniste du parti national-libéral allemand. — Changements dans le ministère allemand.

Discours neutraliste au parlement suédois du ministre des affaires étrangères.

Ouverture de la ligne ferrée d'Athènes à Salonique.

Réception des parlementaires russes par le président Poincaré et les membres du gouvernement.

Discours de M. Asquith à l'appui d'une demande de crédits portant à 60 milliards les sommes dépensées par l'Angleterre depuis le début de la guerre. — Critiques de M. Winston Churchill.

Les crédits provisoires en France pour le troisième trimestre de 1916; l'ensemble des dépenses et des ressources depuis le début de la guerre. — Dépôt du projet d'une première fournée d'impôts nouveaux. — L'effarement de la Chambre.

L'attention, cette semaine, s'est partagée entre la bataille, qui est devenue plus âpre que jamais, autour de Verdun, et l'ample offensive autrichienne sur le front italien en Tyrol.

Nous avons toujours pensé que la ruée allemande sur Verdun se poursuivrait jusqu'à l'épuisement des forces de l'adversaire; les jours récents confirment cette prévision. La bataille y a fait rage plus que jamais; les péripéties s'y succèdent en sens divers, sans rien de décisif.

Les Allemands avaient fait le 18 mai une violente attaque sur les lignes entre le bois d'Avocourt et la cote 304, but particulièrement ostensible de leurs efforts. Ils avaient été contenus, subissant des pertes élevées. Après une journée de repos le 19, ils dirigèrent, le 20, une furieuse ruée sur les trois faces du Mort-Homme; ils éprouvèrent sur les pentes est un complet échec, mais parvinrent, sur les pentes ouest et nord, à occuper quelques éléments de tranchées avancées, le long de la route de Béthincourt à Esnes; ils reprenaient ainsi quelques lambeaux de terre que nous leur avions arrachés dans les premiers jours de mai. Le 21, ils renouvelèrent leurs efforts, sans résultat. Le 22, une contre-attaque française nous permit de reprendre le terrain perdu sur les pentes ouest.

Nous dirigions simultanément une attaque le 21 sur la rive droite et reprenions les carrières d'Haudromont, et faisions une petite opération heureuse près du village de Vaux. La journée du 22 nous a valu un succès signalé; nous avons réussi à reprendre le fort de Douaumont (pilier angulaire, etc.) que les Brandebourgeois nous avaient arraché dans la journée du 25 février et dont l'ennemi ne conserva plus que la partie nord. La

lutte ardente s'est poursuivie le 23 et le 24; en engageant cinq divisions, dont deux nouvelles divisions bavaroises, l'ennemi est parvenu, au prix d'importants sacrifices, à pénétrer dans le village de Cumières sur la rive gauche et, sur la rive droite, à « réoccuper les ruines du fort de Douaumont, dont nos troupes tiennent les abords immédiats ».

Suivant l'expression pittoresque d'un de nos officiers, « le terrain coûte cher à Verdun[1] »; il faudrait connaître approximativement le prix auquel le paye la surenchère teutonne pour juger si celle-ci est une bonne, une médiocre ou une mauvaise affaire : le dernier cas paraît le plus vraisemblable.

De nombreux combats locaux continuent à se livrer sur d'autres parties de notre front : en Belgique, sur le canal de l'Yser, que l'ennemi voudrait passer; à Loos; sur la crête célèbre et toujours disputée de Vimy; en Champagne, sur la route de Souain à Somme-Py et sur celle de Saint-Hilaire à Saint-Souplet, où une émission de gaz, faite par les Allemands, s'est, grâce à une brusque saute de vent, retournée contre eux; sur les hauts de Meuse aussi, au bois Bouchot, où nous avons nettoyé les tranchées ennemies sur une longueur de 300 mètres; en Lorraine également.

La grande offensive autrichienne sur le front italien, au sud-est du Trentin, préparée depuis longtemps par l'arrivée d'un certain nombre, dit-on, de divisions provenant des Balkans et du front russe, continue de se dérouler depuis le 15. Les Autrichiens auraient la prétention de rompre le front italien et de porter la guerre sur le sol de l'Italie, en Vénétie ou dans le Milanais. Nos alliés leur opposent une énergique résistance, après avoir effectué, avec ordre, un repli méthodique que les circonstances conseillaient. L'expérience de leur commandement, l'importance et la vaillance de leurs effec-

1. Mot cité par le *Journal des Débats* du 24 mai 1916.

tifs permettent d'espérer qu'ils contiendront cette énergique poussée. Ils assimilent cette lutte, nouvelle pour eux, à celle que nous soutenons autour de Verdun. Cette rude épreuve coïncide avec l'anniversaire de leur entrée en guerre, qu'ils fêtent dans toute la péninsule avec le plus vif entrain.

Il semble, si les données recueillies sont exactes, que le rappel, par l'ennemi, sur les fronts d'occident, de forts contingents allemands ou austro-hongrois doive laisser, à l'heure présente, les lignes de nos adversaires sur le front russe assez dégarnies; on estime, en effet, que la densité des soldats allemands ou austro-hongrois, sur le front oriental, ne représente qu'un homme environ par mètre. Soit que l'effet du dégel ne soit pas encore complet et que le terrain ne se trouve pas entièrement praticable, soit que l'armement de nos alliés n'ait pas encore atteint le degré attendu, il paraît ne se livrer sur le front oriental que des combats locaux et d'importance réduite, dans les secteurs habituels, région d'Illukst, secteur de Dwinsk, région des lacs, bords de la Strypa, etc.

En Asie, les Russes continuent d'étendre, avec bonheur, leur rayon d'occupation; sur les confins de la Perse, ils ont occupé Serdecht, dans la direction de Mossoul; un raid de leur cavalerie est venu, en Mésopotamie, établir la liaison entre leurs armées et les troupes britanniques. On doit applaudir à ces prouesses; mais il convient de se rappeler que c'est seulement en Europe que pourront se frapper les coups décisifs.

A Salonique, où les nations de l'Entente, depuis le mois de novembre 1915, accumulent les troupes, anglaises, françaises, serbes, celles-ci, sauf quelques rencontres de patrouilles, continuent de marquer le pas ou de se fortifier, et l'on ne note d'activité que chez les avions. Le commandant anglais vient d'être changé à Salonique : le général Milne y remplace le général sir

Bryan Mahon, nommé au commandement des troupes de la frontière occidentale d'Egypte.

L'aviation partout, chez nous, chez l'ennemi, fait preuve d'un esprit d'entreprise de plus en plus hardi. L'ennemi l'emploie suivant la méthode du terrorisme : c'est ainsi que des avions teutons ont effectué, dans la soirée du 20 mai, un bombardement à Dunkerque, tuant quatre personnes et en blessant quinze ; puis, dans la journée du 21, un second bombardement, tuant deux soldats et un enfant et blessant vingt personnes. Nous évitons ces destructions de vies inoffensives. Un de nos aviateurs militaires en renom, Navarre, a abattu son onzième avion ennemi.

La piraterie teutonne sous-marine, qui paraissait chômer depuis quelque temps, a repris, sans torpillage sensationnel toutefois, c'est-à-dire de paquebots à passagers. Mais elle a coulé un certain nombre de navires des Alliés ou de neutres, notamment, en Méditerranée, le vaisseau français *le Languedoc* (de 1.600 tonnes), appartenant au port de Marseille.

Le président Wilson, après avoir rédigé les notes énergiques que l'on connaît, a prononcé au club de la Presse de Washington une allocution humoristique, plutôt malheureuse : « Quand tout le monde devient fou, a-t-il dit, l'Amérique doit rester sage. » Il paraissait ainsi envelopper dans le même blâme les Alliés qui défendent la liberté des nations et l'Allemagne qui prétend mettre celles-ci sous le joug. Entre temps, le président Wilson a fait allusion au rêve qu'il caresse d'être médiateur pour la paix future. Il est revenu, dans deux discours, à ce sujet, qui paraît sa marotte. Nous avons, il y a déjà plus d'un an, indiqué les raisons qui ne laissent aucune chance de réalisation à ce rêve présidentiel[1]. En attendant, les Etats-Unis sont obligés d'augmenter leur armée ; le Congrès a décidé de porter

1. Se reporter à la *Première année, 39e Semaine*, p. 339.

à 210.000 hommes les effectifs réguliers de celle-ci et, si l'on y joint la milice, à 680.000 hommes. Voilà le premier résultat permanent pour les Etats-Unis des ambitions teutonnes auxquelles leur gouvernement montre tant d'indulgence. La lutte pour la présidence vient de s'ouvrir avec vivacité entre le président actuel Woodrow Wilson et l'ancien président Roosevelt, qui paraît devoir être son concurrent.

La loi sur le service militaire obligatoire dans la Grande-Bretagne vient d'être promulguée par le roi; c'est le jeudi 22 juin que les hommes âgés, ce jour-là, de dix-huit à quarante et un ans seront déclarés *appelables* sous les drapeaux.

Un certain nombre de faits intéressants méritent d'être signalés. Le président Poincaré est allé offrir la croix de guerre à la reine des Belges, hommage délicat auquel applaudira le monde civilisé tout entier, en dehors des nations de la *Kultur*. On a célébré, aux Jardies, l'anniversaire de Gambetta avec un discours, entre autres, de M. de Freycinet qui établit une instructive comparaison entre 1870-1871 et 1914-1916.

Les délégués parlementaires bulgares ont été à Berlin et à Munich témoigner de leur admiration et de leur subordination : trait curieux, le président du Sobranié bulgare s'est exprimé en français devant toutes ces autorités teutonnes.

Le Comité central du parti national-libéral allemand, celui qui était le parti d'élection de Bismarck, et qui représente surtout les intérêts industriels et commerciaux, vient, dans le palais du Reichstag même, de faire une déclaration en faveur des annexions :

Le Comité central du parti national-libéral réitère formellement sa conviction exprimée le 15 août 1915 et qui a été jusqu'ici confirmée par les événements que, seule, l'extension des frontières de terre et de mer de l'empire allemand de l'ouest à l'est et outre-mer pourra donner au peuple allemand les garanties réelles nécessaires à sa sécurité future, militaire, politique et économique.

En même temps, ce Comité se prononce pour le recours à tous les moyens de guerre susceptibles de procurer la défaite de la Grande-Bretagne, « ennemie principale » de l'Allemagne.

Les changements attendus viennent d'être apportés au haut personnel du gouvernement allemand. Le docteur Helfferich, de plus en plus en faveur, quitte le ministère des finances, où il aurait eu, cependant, beaucoup de difficile besogne, pour succéder au *malade* M. Delbrück, au ministère de l'intérieur et au poste de vice-chancelier. Il est remplacé aux finances par le comte de Rœdern, qui était ministre en Alsace-Lorraine; il est créé un « comité de direction de l'alimentation », besogne ardue à la tête de laquelle on met le président supérieur de la Prusse orientale, M. de Batocki.

En Suède, le ministre des affaires étrangères, M. Wallemberg, a fait, à propos des fortifications provisoires établies par les Russes dans les îles d'Aland, des déclarations qui témoignent des dispositions pacifiques et neutralistes du gouvernement.

Notons l'ouverture de la ligne ferrée d'Athènes à Salonique ; les Hellènes réfléchis doivent reconnaître que s'ils conservent ce grand port, ils le devront à l'intervention opportune de l'Angleterre et de la France.

Les parlementaires russes, membres du Conseil de l'empire et de la Douma, sont arrivés à Paris et y ont reçu, de la part des pouvoirs publics et de la population, l'accueil le plus chaleureux; d'éloquents et cordiaux discours ont été prononcés en leur honneur et en celui de leur pays, par M. Poincaré, M. Briand, M. Deschanel et les représentants des lettres et des sciences en France.

M. Asquith, président du conseil britannique, a fait à la Chambre des communes une demande de crédits de 7 1/2 milliards de francs, portant à 60 milliards, en nombre rond, les sommes qui auront été dépensées

depuis le début de la guerre. La dépense actuelle est de 4.820.000 livres sterling par jour, soit, en nombre rond, 122 millions de francs; les dépenses mensuelles britanniques dépassent, *à l'heure présente*, d'environ 1 milliard de francs celles de la France.

M. Winston Churchill, ancien ministre de la marine, tout en s'associant à la demande de crédits, qui a été votée à mains levées à l'unanimité, a présenté certaines observations critiques, relatives, notamment, aux proportions exagérées des effectifs maintenus en Grande-Bretagne et à l'insuffisance de ceux qui sont sur le front principal, particulièrement en France; au nombre excessif, dans les troupes, suivant lui, des non-combattants. Il ne nous appartient pas de nous faire juge de ces critiques. Chacun doit sentir que le moment est venu où tous les peuples de l'Entente doivent veiller plus que jamais à donner le maximum de coordination et d'efficacité à leurs efforts.

LES CRÉDITS PROVISOIRES POUR LE TROISIÈME TRIMESTRE DE 1916

L'ENSEMBLE DES DÉPENSES DEPUIS LE DÉBUT DE LA GUERRE. — LES RESSOURCES EXTRAORDINAIRES. — DÉPÔT DU PROJET D'UNE PREMIÈRE FOURNÉE D'IMPÔTS NOUVEAUX. — L'EFFAREMENT DE LA CHAMBRE.

M. Ribot, ministre des finances, a déposé, le 18 mai, le projet de loi sur les crédits provisoires applicables au troisième trimestre de 1916 et sur l'établissement d'impôts nouveaux d'une très grande importance.

Examinons ce document très étendu et mettons-en en relief les traits principaux.

Les crédits demandés pour le troisième trimestre de 1916 (juillet à fin septembre) s'élèvent à 7 milliards 891 millions pour le budget général, et 619 millions pour les budgets annexes. En ne nous occupant que du

budget général, l'augmentation des crédits demandés par rapport à ceux du trimestre précédent (avril-juin 1916) est de 43 millions 1/2 de francs. Cet accroissement paraît très modeste; mais le ministre des finances dit qu'il ne faut pas faire trop de fond sur cette modestie, qui vient en partie de ce que le troisième trimestre est toujours moins chargé que les précédents.

En fait, la marche ascendante des dépenses depuis le début de la guerre ne s'est pas interrompue, quoique récemment un peu ralentie.

En laissant de côté les frais de mobilisation et de réquisition qui ont grevé la période de début, la moyenne mensuelle (des dépenses de toutes sortes, les civiles comprises) n'atteignait pas 1.400 millions d'août à décembre 1914; elle s'établit à 1.868 millions pour l'ensemble de 1915; elle approche de 2.610 millions pour les neuf premiers mois de 1916, *non compris les crédits additionnels, dont il serait imprudent d'exclure l'éventualité.*

C'est nous qui soulignons ces derniers mots.

Si l'on récapitule l'ensemble des dépenses de toutes sortes depuis le début de la guerre (août 1914) jusqu'à la fin du troisième trimestre (en vue) de 1916, on arrive à un chiffre de 54 milliards 1/2. On peut admettre que les ressources régulières du budget ont ou auront fourni environ 8 milliards; la dépense non couverte par des ressources régulières, après vingt-six mois de guerre, ressortira ainsi à 46 milliards 1/2; il serait plus sage d'arrondir le chiffre et de dire une cinquantaine de milliards, car on doit tenir compte de l'éventualité des crédits additionnels.

Une cinquantaine environ de milliards, voilà le chiffre auquel il faudra pourvoir par des ressources extraordinaires, c'est-à-dire par des emprunts sous des formes diverses, d'ici à la fin de septembre 1916. C'est de ce chiffre approximatif que notre dette publique se sera accrue pour cette période de vingt-six mois.

M. Ribot fait remarquer, cependant, que la rentrée des impôts tend à s'améliorer. C'est ainsi que, en ce qui

concerne l'exercice 1915, les rôles des contributions directes et taxes assimilées ressortaient à 1.160 millions; or, il en est rentré aujourd'hui 982 millions, ce qui ne laisse qu'un arriéré de 15 p. 100 environ, vraiment modique si l'on tient compte des départements envahis.

Quant aux recettes indirectes encaissées par les diverses régies financières, la moins-value, qui atteignait 42.47 p. 100 au cours des cinq premiers mois de guerre, s'est abaissée à 20.62 p. 100 pour l'ensemble de 1915 et à 13.89 p. 100 dans les mois de janvier à avril 1916. Cela est très satisfaisant et témoigne d'un retour général au train de vie habituel dans le pays, si l'on tient compte surtout de ce que plusieurs de nos plus importants et de nos plus riches départements subissent l'invasion.

L'exposé des motifs donne quelques nouveaux renseignements sur les ressources exceptionnelles auxquelles le Trésor a dû recourir depuis le début de la guerre, ou, du moins, il les met au point : il était rentré, à la fin d'avril 1916, sur le grand emprunt national 5 p. 100, une somme totale, en espèces, Bons ou Obligations convertis, de 11 milliards 812 millions; les Bons de la Défense nationale, au 30 avril 1916, s'élevaient à 10 milliards 19 millions; les Obligations de la Défense nationale, à 765 millions. Il faut y ajouter 1.243 millions de l'emprunt de 500 millions de dollars franco-anglais contracté aux Etats-Unis, puis 1.079 millions de Bons du Trésor placés soit en cette dernière contrée, soit en Angleterre; c'est un total de 24 milliards 918 millions; disons en nombre rond et approximativement, en y rattachant quelques autres ressources comme les versements sur l'emprunt contracté à la veille de la guerre, en juillet 1914, une somme de 25 milliards 1/2 à 26 milliards fournis par le public. Joignons-y 7 milliards 400 millions d'avances de la Banque de France à la date du 8 mai, cela fait environ 33 milliards 1/2 de ressources extraordinaires jusqu'ici rassemblées.

Notons que, du 31 décembre 1915 au 30 avril 1916,

en quatre mois, les Bons de la Défense nationale ont fourni, déduction faite des remboursements, une ressource de 3 milliards 56 millions, soit une moyenne de 764 millions par mois; depuis le mois de décembre 1914, les Obligations de la Défense nationale se sont accrues de 133 millions; mais cet accroissement a eu lieu dans un temps récent, la reprise de l'émission de ces Obligations ne datant que du 15 mars 1916. On peut évaluer à 850 ou 900 millions mensuellement ce que l'Etat retire de ces deux sources. Il est probable que, dans les dernières semaines, du chef de l'envoi d'or à Londres (le total des sommes d'or envoyées à l'étranger depuis le 1er janvier 1915 est de 1.046 millions de francs), du chef aussi des opérations en cours pour le prêt à l'Etat de valeurs mobilières des pays neutres, les sommes que l'Etat a pu ou pourra se procurer à l'étranger ont dû et devront être sensiblement plus importantes que dans le passé.

L'exposé des motifs de M. Ribot s'étend longuement sur la fonction de la Banque de France, les payements en chèques et en virements, la question du change, et se livre sur ce sujet compliqué à des observations intéressantes.

Il est, toutefois, une partie de l'exposé des motifs et du projet de loi qui présente pour l'ensemble du public un intérêt beaucoup plus vif, c'est celle relative à des impôts nouveaux.

Après avoir attendu près de deux ans depuis le début de la guerre, le ministre des finances fait une véritable et copieuse fournée de nouveaux impôts. Il en propose pour une somme qui devra atteindre 907 millions en temps de guerre et qui s'élèverait à 1.092 millions en temps de paix.

Il ne s'agit là que d'une première fournée. Nous avons nous-même, à différentes reprises, évalué entre 4 milliards et 4 milliards et demi les impôts nouveaux que la guerre, si elle se prolonge au delà de l'année en

cours, rendra nécessaires ; cela équivaut à l'augmentation de 80 à 90 p. 100 de l'ensemble des impôts antérieurement existants.

La question se présentait de savoir à quelle date ces fournées d'impôts devaient être introduites. Une partie du pays est encore envahie ; toute la population mâle adulte, jeune ou d'âge moyen, est sous les drapeaux. D'autre part, on sera dans la nécessité de demander au pays la souscription, pour des ressources nouvelles ou pour la consolidation de ressources temporaires, d'une quarantaine, sinon d'une cinquantaine de milliards de prêts à l'Etat, et il importe de ne pas trop l'émouvoir, le froisser, par des inégalités, réelles ou prétendues, de taxation. Ces considérations eussent pu être invoquées pour un atermoiement des fournées d'impôts.

Mais nous voici en présence de la première fournée. M. Ribot la produit : il veut, dit-il, partager le fardeau entre les taxes directes et les taxes indirectes.

Il propose de doubler toutes les contributions directes anciennes, sauf celle des portes et fenêtres laissée de côté ; les quatre autres, en ce qui concerne la part de l'Etat, à savoir, la contribution foncière des propriétés bâties, celle sur les propriétés non bâties, la personnelle et mobilière, les patentes, seraient doublées, ce qui devrait produire 415 millions ; mais M. Ribot en déduit, à concurrence de 140 millions, des dégrèvements, pour la plupart, sans doute, temporaires, nécessités par les circonstances, de sorte que le rendement de cet approximatif doublement des contributions directes anciennes fournirait 275 millions.

Les taxes assimilées aux contributions directes (voitures, automobiles, billards) seraient sensiblement accrues et fourniraient 27 millions de plus qu'aujourd'hui ; une taxe d'Etat sur les chiens, à raison de 5 et 10 francs, devrait produire 22 millions et demi.

Le premier tour de vis serait donné à l'impôt général sur le revenu, qui de 2 p. 100 passerait à 5, ce qui,

d'après les données actuelles sur lesquelles il sera intéressant de revenir, produirait un surcroît de ressources de 60 millions. L'impôt sur le revenu des valeurs mobilières, qui continuera de coexister avec le précédent, serait élevé de 4 à 5 p. 100, l'impôt sur les valeurs mobilières étrangères non abonnées de 5 à 6 p. 100, ce qui procurerait 44 millions.

C'est ainsi un surcroît de 422 millions en temps de guerre et, d'après les chiffres récapitulatifs de M. Ribot, de 633 millions pour le temps de paix, que l'Etat demande aux impôts que l'on peut appeler directs.

En ce qui concerne les taxes indirectes, M. Ribot s'adresse modérément à l'alcool, auquel il réclame seulement 80 millions en temps normal; les boissons hygiéniques, vins, cidres et bières, doivent supporter l'imposition la plus forte (le droit de circulation sur les vins étant porté de 1 fr. 50 à 5 fr. par hectolitre); on leur demande un supplément de ressources de 191 millions en temps normal; le sucre serait aussi surtaxé, mais moins lourdement; on élèverait l'impôt de 25 à 40 francs les 100 kilogrammes, ce qui procurerait un supplément de recettes de 108 millions; les droits sur le tabac seraient accrus en moyenne de 20 p. 100, ce qui donnerait un surcroît de rendement de 80 millions.

Voici, d'ailleurs, d'après un tableau récapitulatif, le surcroît de rendement que M. Ribot demande aux diverses catégories de ressources qui ont attiré son attention, ses évaluations portant et sur les années normales et sur le temps de guerre :

PRODUIT ÉVALUÉ DES AUGMENTATIONS D'IMPÔTS PROPOSÉES.

	Année de guerre.	Année normale.
	(En millions de francs.)	
Contributions directes	384	589
Taxe sur le revenu des valeurs mobilières	38	44
Contributions indirectes	485	459
	907	1.092

Il ressort de ce tableau que les contributions directes, en y joignant la taxe sur le revenu des valeurs mobilières, seraient, en temps normal du moins (et c'est surtout cette période durable qu'il convient d'envisager), proportionnellement beaucoup plus frappées que l'ensemble des contributions indirectes ; dans les années normales, les majorations de droits aux contributions directes devraient fournir, avec la taxe sur le revenu des valeurs mobilières, 633 millions sur 1.092, soit bien près de 60 p. 100. On peut se demander si cette proportion est vraiment admissible. Il s'agit, on ne doit pas l'oublier, d'une première fournée. Il est clair, en tout cas, que la répartition des fournées ultérieures ne pourrait se faire dans les mêmes proportions.

Les commissions diverses de la Chambre saisies de ce projet (commission du budget, commission de législation fiscale, etc.), quoiqu'elles n'aient cessé depuis dix-huit mois de demander l'établissement d'impôts nouveaux, paraissent prises d'une sorte d'effarement en présence de cette première fournée d'impôts qui doit représenter environ le quart des ressources permanentes que la guerre exigera.

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME SEMAINE

Du 26 mai au 1er juin 1916.

La bataille épique se poursuit autour de Verdun. — Quelques progrès des Allemands. — La question serait de savoir de quel prix l'ennemi paye ces avances.

Développement de l'ample offensive des Austro-Hongrois au Trentin et aux abords de la plaine vénitienne. — Repli méthodique, puis résistance énergique des Italiens. — Adresse du roi Victor-Emmanuel à l'armée et à la marine le 24 mai, jour anniversaire de la déclaration de guerre par l'Italie.

Irruption des contingents bulgares dans la Macédoine hellénique : ils occupent le fort de Roupel et plusieurs autres après un court simulacre de défense par la garnison grecque.

Actions locales sur le front oriental européen. — Combats des Russes en Asie.

Les troupes anglaises, belges et sud-africaines accentuent leur pénétration dans l'Afrique orientale allemande. — Les Anglais prennent possession du Darfour, contrée voisine de l'Egypte.

L'offensive des empires du Centre sur tous les fronts n'est pas une preuve de supériorité de force ou de commandement ; elle provient de la gêne et de la difficulté de durer.

Déclaration britannique résumant, depuis le début de la guerre, le chiffre des victimes des raids aériens et des attaques navales contre les rivages anglais. — Adresse du roi George au peuple sur le service militaire obligatoire. — Appel de M. Lloyd George aux ouvriers en munitions pour qu'ils renoncent aux congés de la Pentecôte.

Le président Wilson ; les deux hommes qui existent en lui. — La note à l'Angleterre et à la France sur l'inspection et éventuellement la saisie des courriers postaux.

Réouverture de la Douma russe ; discours énergiques du président et du ministre des affaires étrangères.

Le président Poincaré visite le camp de Mailly, où se trouve le contingent russe arrivé en France.

Mort du général Galliéni ; ses éclatants services.

Manifestation officielle en Angleterre en faveur du tunnel sous la Manche. — Accord entre les gouvernements anglais et français pour la réglementation des frets en ce qui concerne le charbon.

Les combinaisons financières en vue du change : les prêts à l'État des titres de pays neutres.

L'attention du monde continuait de se concentrer sur Verdun et sur le Trentin quand un épisode, non pas certes inattendu, mais frappant, à savoir l'entrée de forts contingents bulgares, avec quelques détachements allemands, dans la Macédoine hellénique, est venu ouvrir, dans cette colossale guerre, un chapitre nouveau.

La bataille épique continue autour de Verdun et même augmente, s'il est possible, de violence; c'est surtout sur la rive gauche qu'elle est acharnée : sur la rive droite, les positions ne changent pas ; on peut dire qu'elles n'ont quasi pas changé depuis trois mois; sur la rive gauche, après de nombreuses péripéties, nous avons perdu quelques tranchées et « avons dû replier nos éléments avancés au sud du chemin de Béthincourt à Cumières. A notre droite, les Allemands n'ont pas pu, malgré des efforts répétés, nous déloger des lisières sud du village de Cumières ». Ce recul restreint, après d'énormes pertes infligées à l'ennemi, nous laisse, outre d'importants éléments de nos positions de première ligne, toutes nos positions de deuxième ligne passant par Esnes et Chattancourt, sans parler de celles de troisième ligne par Montzéville et les bois Bourrus.

Cette bataille de Verdun, la plus colossale sans doute et la plus prolongée que l'histoire ait connue, risque de durer encore des semaines. La question serait de savoir de quel prix l'ennemi paye ces avances, non pas même hectométriques, mais décamétriques, et si elles ne le mènent pas à un prochain et complet épuisement. On peut raisonnablement l'espérer.

Sur le reste du front d'Occident, il y a des engagements locaux, parfois d'infanterie, le plus souvent d'artillerie, que l'on décrirait avec intérêt si la bataille de Verdun n'absorbait pas l'attention.

Au Trentin et aux abords de la plaine vénitienne, l'of-

fensive austro-hongroise, annoncée de longue date, commencée le 15 mai, se poursuit avec l'ampleur que permet le terrain montagneux. Les Autrichiens ont ramené dans cette zone les troupes de Kœwès qui avaient opéré en Albanie, et peut-être aussi certaines de leurs divisions qui se trouvaient sur le front russe. Ils cherchent, entre l'Adige et la Brenta, à pénétrer par trois routes dans la plaine de la Vénétie; ils menacent Vicence, et, d'autre part, ils sembleraient avoir pour visée de couper de sa base l'armée italienne qui se trouve sur l'Isonzo. Les Italiens ont effectué, notamment à partir du 22, un repli méthodique, puis, dans d'âpres combats, ils luttent pour contenir l'ennemi et pour empêcher sa pénétration dans le bas pays. On peut espérer que, avec l'expérience de leur commandement et l'importance de leurs effectifs, ils y réussiront.

Le roi Victor-Emmanuel, le 24 mai, du grand quartier général, jour anniversaire de la déclaration de guerre par l'Italie, a adressé à l'armée et à la marine un ordre du jour, d'où nous détachons les paragraphes qui suivent :

Après avoir surmonté des difficultés de toute nature, vous avez lutté en cent combats et vaincu, car vous aviez l'idéal de l'Italie dans le cœur; mais la patrie vous demande encore d'autres sacrifices. Je ne doute pas que vous saurez donner de nouvelles preuves de bravoure et de force d'esprit. Le pays, orgueilleux et reconnaissant, vous soutient dans votre tâche ardue par son affection fervente, son calme et sa confiance admirables.

Je fais des vœux pour que la fortune vous accompagne dans les luttes futures, comme vous accompagnent ma pensée constante et ma constante reconnaissance.

Ces fortes paroles témoignent d'une inébranlable résolution qui mérite le succès.

De forts contingents bulgares, avec quelques officiers et de petits détachements allemands, ont fait irruption dans la Macédoine hellénique. Ils y ont occupé le fort de Roupel, où la garnison grecque paraît avoir fait un court

simulacre de défense, puis quatre autres forts près des rives de la Strouma. S'agit-il là d'une simple mesure défensive pour s'opposer à un mouvement éventuel des troupes anglo-françaises de Salonique? Les Bulgares ont-ils, au contraire, de plus hautes visées et vont-ils s'emparer des villes devenues helléniques de Sérès, Orfano et Cavalla, ces deux dernières ports notables? Le gouvernement grec a donné l'ordre à ses troupes de se retirer devant l'envahisseur, de lui céder terrain et places. On annonce que, « dans les milieux gouvernementaux, on envisage avec beaucoup de calme la situation ». Une grande partie de la population grecque s'émeut de cette entrée systématique et en masse de « l'ennemi héréditaire » en territoire hellénique; mais il paraît bien que cette émotion se bornera à des protestations.

La Grèce subit les conséquences de son refus de se conformer au traité d'alliance avec la Serbie, de ses atermoiements et de ses hésitations. Il est à craindre que ce calvaire, où son gouvernement l'a conduite, ne lui impose une complète et définitive déchéance. Si les Bulgares viennent à occuper Cavalla, ils ne le rendront certainement pas, sauf par la force.

Sur le front oriental européen, on ne note, en attendant le dégel, que des actions locales. En Asie, les Russes poursuivent leur marche dans la direction de Mossoul; ils livrent de nombreux combats dans la région de Rewandouze.

Dans l'Afrique orientale allemande, les troupes anglaises et belges, avec les contingents sud-africains, développent avec succès leur œuvre de pénétration. Les Anglais ont pris possession du Darfour, contrée voisine de l'Egypte, qui se montrait hostile.

On peut être surpris de ce que, sur le principal théâtre de la guerre, en Europe, l'offensive, en très grandes proportions, à Verdun, au Trentin, puis, ces jours-ci, d'une façon plus réduite, significative cependant, dans la Macédoine grecque, appartienne à nos ennemis. Il con-

vient, toutefois, de réfléchir que l'offensive ne témoigne pas toujours d'une supériorité de force ou de commandement. Elle peut provenir, au contraire, de la gêne et de la difficulté de durer, de la hâte, non par choix, mais par nécessité, d'obtenir des résultats immédiats ou prochains. On peut espérer que tel est le cas, aujourd'hui, pour les empires du Centre.

Sur mer, les torpillages teutons ont repris de la fréquence. L'aviation reste, de part et d'autre, très active. M. Herbert Samuel, ministre britannique de l'intérieur, a communiqué à la Chambre des communes le chiffre des victimes des raids aériens et des attaques navales contre les rivages anglais (il ne s'agit pas des sous-marins) depuis le début de la guerre : 44 raids aériens ont tué 408 personnes, dont 221 hommes, 114 femmes et 73 enfants, et ont blessé 1,005 personnes; les trois attaques navales contre les rivages britanniques ont tué 141 personnes, dont 61 hommes, 40 femmes et 40 enfants, et ont blessé 600 personnes.

Le roi George a fait une adresse au peuple anglais au sujet de la loi sur le service militaire obligatoire. On examine, en Nouvelle-Zélande, la question de savoir s'il ne convient pas d'introduire ce régime dans la colonie.

M. Lloyd George, ministre anglais des munitions, a fait un appel aux ouvriers, leur demandant de sacrifier leurs vacances de la Pentecôte pour que la production nécessaire aux armées n'en soit pas ralentie ; on annonce que les ouvriers anglais ont répondu à cet appel en ajournant ces vacances au mois de juillet.

On s'est occupé de paroles prononcées par le président Wilson en un cercle où il déclara que « les causes de la guerre importent peu ». Voilà un détachement d'esprit qui convient plus à un politicien banal qu'à un moraliste sérieux. Deux hommes coexistent dans le président et prennent successivement la prédominance dans son âme, et surtout dans sa bouche : un juriste instruit et rigide, qui n'apparaît qu'à de courts instants; un po-

liticien électoral, qui se montre avec beaucoup plus de persistance.

Le président Wilson a envoyé à l'Angleterre et à la France une note, d'ailleurs courtoise, au sujet de l'inspection, et éventuellement de la saisie qu'elles opèrent des courriers postaux. On peut répondre que c'est par un véritable abus que l'on réclamerait l'immunité pour les paquets connus sous le nom de colis postaux, lesquels ne sont nullement assimilables à des lettres, et que même celles-ci peuvent contenir des articles de contrebande.

La Douma russe vient de se réunir. Le président de ce grand corps, M. Rodzianko, dans une *interview* avec un correspondant de l'*United Press* (des Etats-Unis), a fait la déclaration suivante :

Il n'y a pas en Russie de parti de la paix. Le bruit d'après lequel ce parti existerait parmi nous est simplement un nouveau mensonge des Allemands. Les membres de la Douma sont inébranlablement résolus à demander que la guerre continue jusqu'au jour où l'Allemagne sera contrainte d'accepter les conditions des Alliés. Ce n'est point seulement la Douma, c'est le peuple russe tout entier, depuis l'empereur jusqu'au plus humble des moujiks, qui persiste dans cette ferme détermination. Nous combattrons pendant vingt ans si c'est nécessaire pour abolir définitivement la menace allemande.

Quelques jours auparavant, M. Sazonoff, ministre russe des affaires étrangères, tenait un langage analogue au correspondant du *Times* à Petrograd.

Le président Poincaré est allé visiter le camp de Mailly, où se trouve le contingent russe arrivé en France ces semaines dernières. Les parlementaires russes, qui se trouvent actuellement chez nous, ont été porter aussi leurs sympathies aux soldats, leurs concitoyens.

Saluons avec reconnaissance le général Galliéni, qui vient de mourir après une grave opération. Il rendit de très brillants et très efficaces services coloniaux, et il couronna sa carrière par une action d'éclat : son initiative, comme gouverneur de Paris, dans les premiers

jours de septembre 1914, eut une large part dans le succès de la bataille de l'Ourcq, qui fut elle-même l'amorce de la victoire de la Marne ; c'est un grand et heureux soldat qui disparaît.

Notons, dans l'ordre économique, une déclaration très nette du secrétaire des travaux publics d'Angleterre à une commission parlementaire britannique sur la grande utilité que présente l'exécution du tunnel sous la Manche. Mentionnons aussi un accord conclu entre les gouvernements anglais et français pour la réglementation des frets en ce qui concerne le transport du charbon.

LES COMBINAISONS FINANCIÈRES EN VUE DU CHANGE

LES PRÊTS A L'ÉTAT DES TITRES DE PAYS NEUTRES

La guerre colossale à laquelle doit se livrer près de la moitié du monde civilisé pour sauvegarder, contre les ambitions criminelles de l'Allemagne, l'indépendance des nations, outre qu'elle engloutit des millions de vies humaines, absorbe des centaines de milliards de capitaux. Elle met ainsi les belligérants en face de problèmes économiques et financiers dont l'ampleur et les difficultés sont sans précédent dans l'histoire.

Ces centaines de milliards pour l'ensemble des nations de l'Entente, ces 60 à 70 milliards, sinon davantage, pour chacune des principales d'entre elles, comment se les procurer? Comment aussi faire passer d'un pays à l'autre les milliards que les nations de l'Entente, surprises par la guerre dans une situation d'imprévoyance et d'impréparation, doivent aux contrées neutres pour les payer des fournitures colossales que ces dernières leur font dans des proportions chaque jour croissantes?

Ces besoins soudains et inouïs ont fait naître des combinaisons auxquelles nul n'eût songé il y a deux ou trois ans. On ne peut faire franchir l'Atlantique à des dizaines

de milliards d'or, par exemple; on ne peut, non plus, emprunter aux peuples neutres, dans les conditions habituelles, des sommes qui excèdent de beaucoup les nombres avec lesquels les nations sont familières.

Pour parer à une acuité qui deviendrait intolérable de la crise des changes, pour se procurer aussi dans les pays neutres des ressources exceptionnelles, pour effectuer les payements colossaux qu'exigent leurs colossales fournitures, on a pensé aux stocks importants de titres de pays neutres que les épargnants de plusieurs des nations belligérantes, l'Angleterre et la France, avaient achetés ou souscrits en temps de paix.

Les placements à l'étranger, ceux surtout des nations anciennes et riches, chez les peuples jeunes et inspirant confiance, sont l'un des traits caractéristiques et, d'ailleurs, bienfaisants de l'économie générale de la civilisation. Nous les avons, à l'*Economiste français*, constamment recommandés; nous avons spécialement conseillé, dans les dix ou quinze dernières années, les achats des obligations des grands chemins de fer américains, et nous n'avons cessé de signaler comme intéressantes les valeurs des principales entreprises des deux Amériques et des jeunes contrées d'Europe[1]. Cela nous a valu jadis les critiques de juges superficiels ou insuffisamment informés.

L'expérience, particulièrement celle qui résulte de la guerre présente, a amplement justifié nos appréciations des temps de paix. Ces placements judicieux en pays neutres, particulièrement aux Etats-Unis, apparaissent maintenant comme de très précieuses réserves, non seulement individuelles, mais nationales.

On sait que, au mois de juin de l'année dernière, M. Ribot, ministre des finances, a eu l'idée de proposer aux capitalistes français l'achat par l'Etat français des obligations de diverses grandes compagnies de chemins

1. Voir aussi sur ce point l'*Art de placer et gérer sa fortune*, de M. Paul Leroy-Beaulieu, librairie Delagrave.

de fer américains qu'ils pouvaient posséder, d'abord celles des obligations 3 3/4 p. 100 de la compagnie *Pennsylvania* et des 4 p. 100 de la compagnie *Chicago-Milwaukee*, puis des 4 p. 100 du *Central Pacific* et des 4 p. 100 également du *New York-New Haven and Hartford*. L'Etat français offrait d'acheter ces titres au cours d'émission sur le marché en France ou aux environs de ce cours. C'était un grand avantage pour les porteurs français, puisque ainsi ils ne subissaient, du chef de la guerre, aucune dépréciation sur ces valeurs et qu'ils rentraient dans leurs fonds à un moment où ils pouvaient faire un remploi à des conditions d'intérêt beaucoup plus favorables. Nous avons conseillé aux porteurs de titres d'accepter ces propositions.

On a appris depuis lors que, sur 500.000 obligations *Pennsylvania* émises en France, l'Etat français était parvenu à en acheter 325.000, soit 65 p. 100, et, sur 500.000 obligations *Chicago-Milwaukee*, 311,000, soit 62 p. 100. On ne connaît pas les chiffres ou proportions d'achat pour les *Central Pacific* et les *New York-New Haven*. Des intermédiaires ont fait savoir récemment que l'opération d'achat par le gouvernement français restait en cours ou reprenait pour les deux premières compagnies. Dès maintenant, il ressort que l'Etat français a dû, pour les quatre catégories d'obligations susmentionnées, acheter pour 500 ou 600 millions de titres qui, sans doute, ont été envoyés aux Etats-Unis et y ont fait la base d'avances au gouvernement français, procurant ainsi du change. Cette opération, si elle est continuée, peut se grossir jusqu'à 700 ou 750 millions[1].

Le ministre des finances, M. Ribot, a voulu faire des combinaisons d'une plus grande ampleur encore. Il a

1. Le nombre des obligations *Pennsylvania* émises en France est de 500.000, celui des *Chicago-Milwaukee* 500.000 ; également, celui des *Central Pacific* de 400.000 ; le nombre des obligations *New York-New Haven* en France n'est que de 290.000, ensemble 1.690.000 titres de 500 fr., soit une valeur au pair de 845 millions.

d'abord imaginé de susciter une entente entre la Banque de France et la Banque d'Angleterre pour faciliter, avec l'agrément du gouvernement anglais, la négociation en Angleterre de titres cotés à Londres et se trouvant aux mains de capitalistes français. Ici, le gouvernement n'intervenait pas comme acheteur : les opérations étaient faites pour le compte des particuliers français auxquels on payait en France, en francs, les sommes réalisées en livres sterling en Angleterre par la vente de leurs titres ; on se procurait ainsi du change. Ces ventes, par l'intermédiaire de la Banque de France, inaugurées il y a deux mois environ, paraissent prendre chaque jour plus d'importance.

Le gouvernement français a voulu faire davantage et obtenir de plus amples résultats en intervenant directement dans ce que l'on appelle la mobilisation des titres étrangers appartenant aux Français. L'idée, en cette matière, lui était venue d'Angleterre. Le gouvernement anglais, il y a quelques mois, pour faciliter les payements avec les Etats-Unis, a demandé aux capitalistes britanniques de lui vendre ou même de lui prêter, à des conditions avantageuses pour eux, avec faculté pour lui de les acheter, les titres américains dont ils sont possesseurs. Le gouvernement britannique se flattait d'entrer ainsi en possession d'une dizaine de milliards de francs, peut-être de plus, de valeurs américaines qui lui procureraient un change abondant aux Etats-Unis. Il va même, dit-on, prendre à ce sujet une décision que nous jugeons inadmissible, celle d'établir un impôt spécial de 10 p. 100 sur le revenu des titres américains en Angleterre, pour forcer les détenteurs à vendre ces titres à l'Etat anglais.

Avec des visées plus modestes et en évitant toute mesure vexatoire, M. Ribot a adopté une combinaison du même genre, en l'étendant non seulement aux titres américains, mais à la généralité des titres recommandables des pays neutres. Il n'a pas offert l'achat direct de ces titres, par le Trésor français ; mais il en demande le

prêt au Trésor, avec faculté, pour celui-ci, de les acheter le cas échéant. L'achat n'apparaît pas comme devant être le cas habituel; mais il peut se rencontrer; il est possible que, à la longue, il soit fréquent. En tout cas, il est nécessaire de stipuler cette faculté, puisque les titres prêtés à l'Etat français doivent être mis en gage pour des avances en pays neutres et que la faculté de réalisation est toujours une condition, *in extremis*, du gage.

Le *Journal officiel* du 5 mai 1916 a fait connaître les conditions de ce prêt à l'Etat. Les principaux pays neutres, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Hollande, la Suisse, l'Espagne ; en Amérique : la République Argentine, le Brésil, l'Uruguay, la province de Québec, qui n'est pas neutre; l'Egypte, sont envisagés, avec les titres les plus notables qui les concernent, ceux du canal de Suez, notamment pour l'Egypte. Une deuxième fournée de titres, concernant les Etats-Unis et le Canada, a été, ces jours derniers, jointe à la première (*Journal officiel* du 24 mai 1916).

L'Etat français demande que les capitalistes lui prêtent les titres de toutes ces catégories qu'ils peuvent posséder; comme avantage, outre le revenu même des titres et le bénéfice du change, quand il s'en trouve un, il leur assure une majoration de 25 p. 100 sur le revenu, ce qui est un avantage considérable; quant à l'achat éventuel, qui n'est pas une certitude, l'Etat en fixe le prix au cours le plus élevé récemment coté, ou même un peu plus haut, en s'engageant à le hausser, s'il se produit une hausse de cours avant la réalisation de l'achat.

Ce prêt est fait pour une année, mais peut se prolonger pendant trois ans. On délivre aux prêteurs des titres négociables en France, de façon qu'ils puissent éventuellement les aliéner, s'ils en ont le besoin ou le désir.

Cette opération, destinée à procurer du change à l'Etat français, est incontestablement très favorable aux porteurs de titres. Outre le caractère patriotique qu'elle

offre, elle rémunère et indemnise très largement le prêteur. Il y a donc avantage à l'accepter ; peut-être peut-on se réserver une certaine partie des titres de cette nature que l'on possède pour le cas où la vente des titres directs serait plus aisée que celle des certificats négociables et pour celui aussi où l'on ne voudrait pas se dessaisir éventuellement de toutes les valeurs indiquées. Mais, sauf cette réserve, qui est restreinte, le public a intérêt à participer à cette opération.

Il y aurait quelques autres valeurs que l'on pourrait joindre à celles indiquées : par exemple, les parts de fondateur de Suez, les actions de priorité des pétroles néerlandais (*Royal Dutch*), les obligations des chemins de fer andalous de premier rang et les Séville-Xérès à revenu fixe, les emprunts de Cuba, etc., titres tous recommandables.

Les capitalistes français doivent bien posséder pour 8 ou 10 milliards de tous les titres indiqués ; si l'on en prêtait seulement le quart ou le tiers à l'Etat, cela constituerait une opération ample pour le Trésor.

Ces prêts, mettant l'Etat à même de se faire consentir des avances à l'étranger, permettent dans une certaine mesure d'ajourner le grand emprunt prochain. Il peut paraître extraordinaire que des Etats de premier ordre, comme l'Angleterre et la France, se fassent faire, à l'étranger, des avances sur gages. L'ampleur des phénomènes financiers connexes à la guerre l'exige. Après la paix, il y aura eu, en ce qui concerne ces deux pays, une aliénation notable des valeurs étrangères que détiennent leurs capitalistes et une substitution proportionnelle de valeurs nationales. Cela aussi est rendu nécessaire par l'immensité des dépenses de la guerre présente.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME SEMAINE

Du 2 au 8 juin 1916.

Les derniers jours écoulés sont pleins d'événements considérables : la victoire navale de la flotte britannique sur « la flotte allemande de haute mer » ; la notable victoire russe sur les armées autrichiennes en Volhynie et en Galicie.

Les renseignements sur la bataille du Jutland ou du Skagerrack ; les Allemands s'attribuent effrontément la victoire et dissimulent leurs pertes ; les pertes britanniques sont cruelles ; les pertes allemandes apparaissent comme proportionnellement plus considérables. — Déclaration de M. Balfour, premier lord de l'Amirauté. — La « flotte allemande de haute mer » paraît mise hors de cause pour peut-être toute la durée de la guerre.

Offensive d'ensemble prise par les armées du général Broussiloff sur les lignes de 300 à 350 kilomètres, s'étendant des marais du Pripet à la frontière roumaine ; très grand succès russe ; 40,000 prisonniers et 77 canons pris. — Les Autrichiens, en termes voilés, avouent leur défaite.

La ruée teutonne sur Verdun se poursuit : prise par les Allemands du fort de Vaux ; il nous reste de fortes positions en avant de Verdun. — La mission, très noble et nécessaire, que la France remplit avec efficacité à Verdun.

Vifs engagements sur le front anglais près d'Ypres.

Sur leur front, les Italiens contiennent les Austro-Hongrois.

Le général Sarrail déclare l'état de siège à Salonique.

Nouveau méfait de la piraterie teutonne aérienne. — Bombardement par des avions et massacre de la population civile à Salonique.

Les séances du Reichstag. — Discours du chancelier de Bethmann-Holweg ; il prétend que les membres de l'Entente doivent s'avouer vaincus d'après « la carte de la guerre » ; il reconnaît les difficultés alimentaires du pays. — Déclarations annexionnistes formulées par des chefs de parti au Reichstag.

La mort de lord Kitchener, le vaisseau qui le portait en Russie, sur l'appel du tsar, ayant coulé par mine ou torpille. — La grande œuvre de Kitchener.

Célébration de la fête de Jeanne d'Arc.

Explications embrouillées de M. Skouloudis au parlement grec.

Mort de Yuan-Chi-Kaï.
Fixation d'une séance en comité secret de notre Chambre des députés.

Les derniers jours écoulés ont été pleins d'événements considérables, notamment la victoire navale du Jutland, remportée par la flotte britannique sur « la flotte allemande de haute mer »; d'autre part, la notable victoire russe sur les armées autrichiennes en Volhynie et en Galicie.

On sait que la flotte militaire allemande, sauf quelques *raids* de croiseurs légers, s'était renfermée dans les ports allemands, ne cachant pas, toutefois, le dessein d'intervenir au moment opportun, vers le déclin de la guerre. Cette heure opportune, l'amirauté teutonne a cru la tenir. La flotte allemande de haute mer est sortie le mercredi 31 mai, « ayant une mission dans la direction du Nord »; c'est l'explication qu'ont donnée les autorités allemandes.

La flotte germanique a rencontré, non loin des côtes du Jutland, dans les parages du Skagerrack, l'escadre anglaise de croiseurs légers, sous le commandement de l'amiral Beatty, qui a accepté le combat dans l'après-midi du 31 mai et qui, étant en grande infériorité de forces, subit des pertes notables; puis le gros de la flotte britannique, sous le commandement de l'amiral Jellicoe, étant survenu, l'affaire prit une autre tournure : la flotte teutonne, ayant subi de grosses pertes et très endommagée, se hâta de regagner son repaire de Wilhemshafen; le brouillard l'aida à échapper à un total désastre; elle laissa ineffectuée « sa mission vers le Nord ». La bataille a duré tout l'après-midi du 31 mai, la nuit et la matinée du 1er juin.

Cette affaire, qui fut tout au moins un très grave échec, peut-être définitif, pour la flotte allemande de haute mer, les Allemands l'ont transformée immédiatement en une grande victoire pour eux. Ils ont expédié dans les deux mondes des dépêches triomphales; ils

ont édicté le pavoisement général dans l'Empire et un congé aux enfants des écoles.

Les Anglais, avec leur habitude de stricte véracité, dont nous donnions encore un exemple pittoresque il y a trois semaines[1], ont déclaré dès le premier moment toute l'étendue de leurs pertes, qui portent surtout sur l'escadre de croiseurs légers. Ces pertes britanniques sont de 3 croiseurs de bataille coulés : la *Queen-Mary*, l'*Indefatigable*, l'*Invincible*; 3 croiseurs cuirassés : la *Defense*, le *Black-Prince* et le *Warrior*, et 8 destroyers.

Les Allemands, au premier abord, réduisaient singulièrement leurs pertes. Le contre-amiral Heblinghaus, directeur de l'Office impérial de la marine, s'exprimait ainsi au Reichstag dans la séance du vendredi 2 juin :

De notre côté ont coulé le vaisseau de ligne *Pommern*, de 13.200 tonnes, atteint par le feu de l'artillerie; le petit croiseur *Frauenlob* est manquant; quelques torpilleurs ne sont pas encore revenus.

Des informations concluantes ne sont pas encore parvenues au sujet des dégâts que nous avons subis et de nos pertes en hommes. Il va sans dire qu'une partie de nos vaisseaux est gravement endommagée. La partie principale de la flotte a regagné les ports[2].

Il y a bien d'autres navires de la flotte teutonne de haute mer « qui ne sont pas revenus », et pour cause : on estime les pertes teutonnes dans cette rencontre à 2 cuirassés, 2 croiseurs de bataille, 4 croiseurs légers, 9 destroyers et 1 sous-marin.

Le succès, sans aucun doute, et un succès notable, revient aux Anglais. Ils ont, il est vrai, subi des pertes douloureuses; avec les vaisseaux coulés, 5.000 marins anglais, dit-on, ont péri; il ne faut pas oublier que l'ef-

1. Voir la *94e Semaine*, p. 374.

2. Nous reproduisons textuellement cette déclaration d'après le journal *le Temps* du 4 juin, page 4, 2e colonne; dans le même journal, même numéro (page 2, 1re colonne), il est dit que les Allemands annoncent aussi la perte du « petit croiseur *Wiesbaden* ».

fectif des marins de la flotte britannique a été élevé récemment à 350.000 hommes[1]. Quant aux navires, cuirassés, croiseurs de bataille ou légers, l'Angleterre en possède un nombre considérable, toujours disponible. La flotte allemande, au contraire, se trouve notablement réduite et désemparée. On évalue la proportion du tonnage des navires coulés dans la bataille du Jutland pour chacune des parties, par rapport à l'ensemble de la puissance navale respective de chacune d'elles, à 4 p. 100 pour la flotte britannique et à 10 p. 100 pour la flotte allemande. Cette bataille, comme l'a établi M. Balfour, premier lord de l'Amirauté, apporte à la Grande-Bretagne un gain substantiel et accroît encore sa supériorité maritime sur l'Allemagne. A un autre point de vue, la sortie et la brusque rentrée de la flotte allemande de haute mer ont manifestement prouvé que le blocus de l'Allemagne est bien effectif; cette flotte va être condamnée, pour de longs mois tout au moins, au recueillement et aux réparations. On n'a pas oublié l'échec naval que, il y a près d'un an, l'Allemagne a subi dans la rade de Riga, où elle n'a plus réapparu[2]; la défaite du Jutland est pour elle un revers autrement grave et qui pèsera sur son action pendant tout le reste de la guerre[3].

Le second grand événement des jours récents, c'est la très notable victoire russe en Volhynie et en Galicie. Beaucoup de gens s'inquiétaient de « la prolongation du dégel » sur le front russe; ils déclaraient que nos alliés manquaient encore de canons, de fusils, de munitions. Les neutres, même sympathiques, signalaient leur inaction au moment où les troupes allemandes se livraient à une ruée colossale sur Verdun et où les armées austro-hongroises faisaient de même, à la descente du Tyrol, aux abords de la plaine vénitienne;

1. Voir la 77e *Semaine*, p. 227.
2. Voir la 56e *Semaine*, p. 30.
3. Voir la 98e *Semaine*, p. 418.

on en concluait que les Russes seraient incapables de toute offensive nouvelle.

Le démenti est venu éclatant, on peut dire foudroyant. Les armées du général Broussiloff ont engagé une attaque concertée, en grandes masses, sur toute la longue ligne de 300 à 350 kilomètres s'étendant des marais du Pripet jusqu'à la frontière roumaine, particulièrement, semble-t-il, à Olyka, dans les environs de Rowno et dans la direction de Loutsk, à Novo-Alexinetz et au nord-ouest de Tarnopol, en Galicie (car, il ne faut pas l'oublier, nos alliés occupent toujours une partie de la Galicie). Dans cette série de rencontres heureuses, ils ont fait un chiffre de prisonniers qui s'accroît chaque jour et qui, aux dernières nouvelles, s'élevait à 40.000, dont 900 officiers ; ils ont pris 77 canons, 134 mitrailleuses, 49 lance-bombes. Les Autrichiens, eux-mêmes, avouent, en termes un peu voilés, leur défaite; ils déclarent que, au nord d'Okna, au sud du Dniester, près de la frontière de Bessarabie, après de durs combats, leurs troupes ont dû être ramenées « de la première position, complètement démolie, sur une ligne préparée d'avance à cinq kilomètres plus au sud ». La « première position complètement démolie » témoigne que les Russes ont maintenant une artillerie efficace.

Sur le front occidental, la ruée allemande sur Verdun s'est poursuivie, avec plus de rage que jamais, sur la rive droite de la Meuse, depuis la ferme de Thiaumont jusqu'à Damloup, l'effort principal de l'ennemi se portant sur le fort de Vaux ; il a réussi d'abord à y occuper quelques fossés, puis il est parvenu à s'emparer de ce qui fut le fort, aujourd'hui monceau de ruines; nous possédons, en arrière, des positions très fortes, les forts de Souville et de Tavanne, notamment, le premier étant à la cote 388, tandis que le fort de Vaux n'est qu'à la cote 349. On doit se rappeler que, dans les premiers jours de mars, les Allemands avaient annoncé faussement et effrontément qu'ils avaient pris le fort de

Vaux ; il leur a donc fallu trois mois pour réaliser cette prise. Le gouvernement a fait commandeur de la Légion d'honneur l'héroïque défenseur du fort de Vaux, le commandant Raynal.

On doit bien se pénétrer de la mission, très noble e nécessaire, qui s'impose à la France sur le front occidental et, depuis trois mois en particulier, à Verdun : c'est de contenir le gros des forces allemandes pour permettre à nos alliés d'achever ou, du moins, d'avancer leur préparation afin de porter le coup décisif au monstre allemand. Cette fonction, la France s'en acquitte avec héroïsme et efficacité; cette efficacité vient d'être hautement prouvée par l'heureuse offensive russe.

De vifs engagements ont eu lieu sur les lignes britanniques, près d'Ypres notamment, où des tranchées ont été perdues et en grande partie reprises par les Canadiens.

Sur le front italien, la violente offensive des armées autrichiennes, entre l'Adige et la Brenta, après des succès sérieux, qui leur avaient valu la possession du haut val d'Astigo et des deux villes d'Arsiero et d'Asiago, s'est arrêtée, contenue par l'énergique défense de nos alliés. On peut espérer que l'entrée de la plaine vénitienne restera fermée aux Austro-Hongrois. Ils ne pourront plus amener en ce secteur des renforts tirés du front russe. La victoire de nos alliés en Volhynie et en Galicie n'était, sans doute, pas nécessaire pour assurer la défense des Italiens; elle semble devoir leur venir grandement en aide.

Rien de bien considérable dans les autres régions où sévit la guerre. En Macédoine grecque, le mouvement bulgare ne paraît pas jusqu'ici s'être beaucoup développé. Le général Sarrail a très opportunément déclaré l'état de siège à Salonique, ce qui subordonne tout le train de vie collectif et tous les organes d'action à notre commandement.

En Asie, les Russes paraissent, comme nous l'avons

souvent conseillé, penser plutôt pour le moment à faire une halte et à consolider leurs conquêtes qu'à les développer précipitamment; c'est dans cette intention qu'ils ont évacué la position avancée de Mamahatum.

L'aviation teutonne a de nouveau fait un massacre de population inoffensive; à Bar-le-Duc, ville ouverte, un groupe d'avions ennemis a lancé des bombes, tuant, dans la population civile, 18 personnes, dont 2 femmes et 4 enfants, et blessant 25 personnes, parmi lesquelles 11 enfants et 6 femmes.

Le chancelier de l'Empire d'Allemagne, M. de Bethmann-Hollweg, a été très occupé ces temps derniers; il s'est rendu, d'abord, dans les Etats du Sud, à Munich et à Stuttgard, pour apaiser l'irritation des gouvernements de Bavière et de Wurtemberg, dont le gouvernement impérial veut enfreindre les droits et les intérêts. Puis il a subi, au Reichstag, un débat pénible au sujet de la censure. Après une intervention très violente d'un nouveau député conservateur, M. von Graefe, il a prononcé un long discours sur un ton pleurard et piteux. Il s'est plaint que les nations de l'Entente ne se reconnussent pas pour vaincues : l'ennemi, dit-il, ne veut pas tenir compte de « la carte de la guerre »; cette « carte de la guerre » est revenue trois ou quatre fois dans sa bouche; il oublie que nos alliés n'ont pas encore achevé leur préparation; il fait une allusion à la disette : « Les privations existent, je le dis ouvertement, même à l'étranger; mais nous savons les supporter. » Dans la discussion qui a suivi, il y a eu un défilé des principaux chefs des divers partis, tous débordant de fanfaronnades; le chef du parti national-libéral, M. Bassermann, s'y est particulièrement distingué en prônant de nouveau les annexions : « La prière que murmurent, a-t-il dit, tous les Allemands, est pour demander une plus grande (en superficie) et plus puissante Allemagne. »

Un événement douloureux a frappé l'Angleterre et

les nations de l'Entente. Le ministre de la guerre, lord Kitchener, se rendait en Russie, sur l'invitation du tsar, à bord du croiseur cuirassé *Hampshire,* quand, au nord des îles Orcades, heurtant une mine ou torpillé par un sous-marin, le navire a coulé en engloutissant le héros de Khartoum, le créateur de la grande armée britannique. C'est un très grand homme de guerre qui disparaît; il a créé cette armée que le roi George, dans son récent appel à ses troupes, évaluait à plus de 5 millions d'hommes. Nous devons à lord Kitchener d'autant plus de reconnaissance que son affection pour la France était profonde; il l'avait prouvée en s'engageant tout jeune dans notre armée de 1870 pour lutter contre les Teutons.

Paris a fait des funérailles nationales grandioses au général Galliéni. Notons la célébration enthousiaste de la fête de Jeanne d'Arc, à laquelle ont pris part les Anglais; les explications embrouillées fournies, au Parlement hellénique, par M. Skouloudis sur l'irruption des Bulgares dans la Macédoine grecque.

Mentionnons un événement, étranger à la guerre présente, mais qui peut avoir de graves conséquences, la mort de Yuan-Chi-Kaï.

Prenons acte, enfin, de ce que la Chambre française va se réunir en comité secret le vendredi 16 juin; espérons que ce ne sera pas là une aventure.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME SEMAINE

Du 9 au 15 juin 1916.

Développement de la grande victoire russe en Volhynie, en Galicie et en Bukovine : nombre de prisonniers et butin ; les Autrichiens déclarent qu'ils ont, sur une partie de leurs lignes, « rompu le contact avec l'ennemi ». — Au centre, il est vrai, l'avance russe est contenue par l'arrivée de contingents allemands.
Les Italiens arrêtent la grande offensive autrichienne dans le Trentin.
La bataille se poursuit avec acharnement devant Verdun sur les deux rives de la Meuse : l'ennemi progresse autour de Thiaumont.
Haute mission que la France remplit avec héroïsme et efficacité à Verdun en retenant la masse des forces allemandes pour permettre à la Russie et à l'Angleterre d'achever leur préparation.
Combats sur d'autres parties du front occidental.
Immobilité à Salonique.
M. Asquith, dans un discours, déclare que « la Grande-Bretagne a offert l'aide au général Joffre ». — Parole sagace du général anglais sir Douglas Haig.
L'agence Wolf reconnaît que la perte de deux croiseurs dans la bataille du Jutland a été dissimulée par l'Amirauté allemande.
Démenti donné par les autorités de Nuremberg à l'assertion de M. de Schœn, dans la déclaration de guerre, que des avions français auraient, avant celle-ci, fait acte d'hostilité en cette région.
La campagne des sous-marins teutons en mars ; elle fut modique.
Avertissement des puissances de l'Entente à la Grèce et occupation de l'île de Thasos.
Chute du ministère Salandra en Italie.
Condamnation en Autriche à la pendaison du député tchèque Kramarz. — Incorporation aux armées allemandes des Belges résidant depuis plus de trois ans en Allemagne.
Visite de M. Briand à Londres.
Ouverture à Paris de la conférence économique des Alliés.

La conférence économique des Alliés.

La grande victoire russe, dont nous résumions, il y a huit jours, les débuts et les premiers résultats, s'est

poursuivie et développée en Volhynie, en Galicie et en Bukovine. On n'en était, lors de notre dernier bulletin, qu'à 40.000 prisonniers et 77 canons pris. Or, d'après le communiqué officiel russe du 14 juin, le nombre des prisonniers s'est accru à 1.700 officiers et 120.000 soldats; celui des canons pris s'est élevé à 130, plus 260 mitrailleuses et une énorme quantité de matériel divers. Dans la seule région de Bukovine, les troupes du général Letchitsky ont fait 37.000 prisonniers, tous appartenant à la cavalerie et à l'infanterie hongroise. Sur les autres parties du front, les Russes annoncent avoir fait prisonniers un assez grand nombre d'Allemands, 18 officiers et 1.185 soldats, notamment, à Rojitsche, station du chemin de fer de Rovno à Kovel.

En même temps qu'ils capturaient des éléments entiers des troupes ennemies, les armées russes du général Broussiloff gagnaient des bandes de terrain considérables. Les Autrichiens, on l'a vu il y a huit jours, avouaient sur une de leurs lignes un repli de 5 kilomètres; mais, sur certains points, ils ont été rejetés dix ou douze fois plus loin en arrière, soit à une cinquantaine ou une soixantaine de kilomètres; suivant un euphémisme dont se servent les communiqués austro-hongrois, les troupes autrichiennes ont, sur une très grande partie de leurs lignes, « rompu le contact avec l'ennemi », c'est-à-dire qu'elles ont décampé rapidement, sinon fui en débandade.

Il serait oiseux de vouloir narrer en détail cette forte avance russe sur la plus grande partie des 350 à 400 kilomètres du front entre les marais du Pripet et la frontière roumaine. Disons seulement que les Russes ont pris l'importante ville de Loutsk, sur le Styr, également Doubno, qu'ils ont atteint Demidowka, à 15 kilomètres au sud de l'Ikva, affluent méridional du Styr, et à 30 kilomètres à l'ouest de Doubno; qu'ils occupent Bouchatch, dans le voisinage du Dniester; qu'il poussent vers la Zlota-Ripa, autour de laquelle se livrèrent

maints combats l'automne dernier, et qu'ils paraissent sur le point d'encercler Czernowitz, dont ils pressent certains faubourgs.

Sur quelques points, il est vrai, au centre, les Autrichiens, aidés par l'arrivée de quelques contingents allemands, parviennent à contenir l'élan de nos alliés ; c'est ce qui s'est produit à Kolki, non loin du Pripet, où les Austro-Allemands ont eu un succès local restreint.

Sur un front aussi énorme, 350 à 400 kilomètres, il est inévitable qu'il y ait quelques résultats divergents, qui peuvent, d'ailleurs, n'être que passagers. Tout compensé, il est certain que les Russes sont en train non seulement de disloquer les armées autrichiennes, mais de modifier d'une façon très appréciable « la carte de la guerre », pour employer l'expression chère au chancelier de Bethmann-Hollweg.

Les pertes des Austro-Hongrois en tués et en blessés ne sont pas, sans doute, en relation avec le nombre des prisonniers qu'ils ont laissés aux mains de l'ennemi ; elles doivent, néanmoins, être considérables. Les troupes autrichiennes doivent être revenues au bas état moral qui les distinguait dans l'automne de 1914, lors de leurs déroutes en Galicie et en Serbie ; il ne faut pas oublier que près de la moitié de leurs soldats, appartenant à des nationalités opprimées, sont contre leur drapeau et ne sont retenus à son ombre que par la terreur et d'implacables exécutions à la moindre défaillance.

Il semble peu probable que l'armée autrichienne, si cruellement et soudainement éprouvée, puisse recouvrer, dans son ensemble, une forte homogénéité, et il paraît bien malaisé aux Allemands, occupés si durement sur le front occidental, de la reprendre en main et de la reconstituer.

Dans la partie nord du front oriental, de la Baltique au Pripet, les Allemands ont esquissé quelques attaques, mais qui n'ont pas pris de développement et qui, d'ailleurs, ont été contenues.

Contenue aussi est la grande offensive autrichienne dans le Trentin. Après d'incontestables succès en cette région à partir du 14 mai, les troupes austro-hongroises paraissent avoir éprouvé, par la nature des lieux, de sérieuses difficultés dans le transport de leur matériel et dans leur ravitaillement; puis, elles se sont heurtées à une résistance obstinée et heureuse, semble-t-il, des Italiens, lesquels ont pris l'offensive sur divers points, entre l'Adige et la Brenta, avec succès.

A Verdun, la bataille, la plus grande et la plus longue que cette guerre et qu'aucune guerre ait produite, se poursuit avec acharnement, sans presque aucune accalmie en ce qui concerne l'artillerie, avec plusieurs journées d'intermittence en ce qui touche l'infanterie. L'ennemi bombarde continuellement nos positions de deuxième ligne, Souville et Tavannes, puis il lance des colonnes, à Chattancourt, sur la rive gauche de la Meuse, et dans la forêt d'Apremont, sur la rive droite; il multiplie surtout ses efforts autour de la ferme de Thiaumont, sur la même rive; il est parvenu, en ce secteur, à pénétrer dans quelques éléments avancés de nos lignes sur les pentes est de la cote 321, à 1 kilomètre à l'ouest de Thiaumont.

Il importe de ne pas perdre de vue la très haute et efficace mission que la France, nous l'avons dit déjà, remplit à Verdun; elle consiste à contenir la masse la plus importante et la plus active des armées allemandes, pour donner à nos alliés, russes et anglais notamment, le temps d'achever leur préparation et de se mettre en mesure de jeter, d'une façon décisive, toutes leurs forces dans la lutte suprême.

Sur les autres parties du front occidental, on doit mentionner des combats, parfois âpres, autour d'Ypres, où les Canadiens et les Australiens se sont distingués ces jours derniers, à Neuve-Chapelle, à Souchez et sur divers points de nos lignes, jusqu'aux Vosges, au col Sainte-Marie.

La question se pose si une grande offensive, soit sur le front occidental, soit à Salonique, ne serait pas indiquée et recommandable. Certainement, il devra s'en effectuer un jour prochain ou non très distant. En ces deux régions, les nations de l'Entente ont d'importantes masses de troupes. Mais ce n'est pas à l'opinion publique, ce n'est pas non plus aux Parlements, en séance soit publique, soit privée, qu'il convient de prendre une décision en une matière aussi technique. M. Asquith a prononcé, ces jours-ci, devant ses électeurs, à Ladybank, en Ecosse, un important discours où l'on relève cette déclaration :

La Grande-Bretagne a offert l'aide au général Joffre, et les mesures qui seront prises sont celles dictées par la saine stratégie. Toute action des Alliés est le résultat d'une décision étroitement concertée.

Mentionnons ici un mot frappant et juste du commandant de l'armée britannique en France, sir Douglas Haig : « Une bonne stratégie militaire ne doit pas être contrariée par le désir de répondre au sentiment populaire. » Le succès, jusqu'ici grandiose, de l'offensive préparée avec patience et secret, par le général Broussiloff, en ce qui concerne les armées russes, vient à l'appui de cette parole du général anglais.

Un incident curieux et caractéristique s'est produit au sujet de la bataille navale du Jutland, laquelle a suscité, en Allemagne, aux premières nouvelles officielles allemandes, un si vif enthousiasme : l'agence Wolff vient d'être amenée à déclarer que, « pour des raisons militaires, la perte des navires *Lutzow* et *Rostock* n'avait pas encore été publiée » ; le premier est un croiseur de bataille de 28.000 tonnes, lancé en 1913 ; le second, un croiseur de 4.900 tonnes, lancé en 1912.

On saisit ici toute la puissance de mensonge des Allemands en face de l'admirable candeur des communiqués anglais. Un autre fait récent témoigne de cette

puissance de mensonge chez les Teutons : il vient d'être prouvé, par des aveux des autorités municipales de Nuremberg, qu'aucun avion français avant la guerre n'avait fait acte d'hostilité dans cette contrée ; or, l'ambassadeur d'Allemagne en France, M. de Schœn, avait invoqué cet acte prétendu d'avion français comme cause de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

On a publié les résultats de la campagne des sous-marins teutons en mars ; ils ont été modiques : 33 vapeurs détruits, d'une jauge totale de 113.810 tonnes, dont 4 vapeurs neutres, de 24.679 tonnes : l'Angleterre a perdu, par torpillages, seulement 23 vapeurs et 68.658 tonnes, la France 4 vapeurs et 14,880 tonnes ; il y faudrait joindre, pour l'Angleterre et la France réunies, environ 6.000 tonnes de voiliers. On doit dire que la campagne des sous-marins teutons a été beaucoup plus vive dans les mois d'avril et de mai, dont on ne connaît pas encore les résultats.

Les Etats de l'Entente, en présence de l'attitude louche du roi Constantin et du gouvernement hellénique, ont dû prendre des mesures de rigueur ou d'avertissement à l'égard de la Grèce. Tout en conservant pour la population grecque, en son ensemble, leur vieille amitié, l'Angleterre et la France ont dû arrêter des navires grecs, rationner les apports en Grèce de charbon et de céréales, non pas pour infliger des privations au pays, mais pour le tenir dans une attitude d'absolue neutralité en ne lui permettant de s'approvisionner que pour des périodes brèves. Les deux gouvernements ont dû, en outre, par précaution stratégique et navale, occuper l'île de Thasos, au sud-est de la baie de Cavalla. Le gouvernement grec, ainsi averti, s'est décidé à démobiliser et à réduire ses troupes à l'effectif de paix, soit une quarantaine de mille hommes. Nous lui conseillions cette mesure dès le mois de novembre dernier[1] ; il eût

1. Voir la *69e Semaine*, p. 150.

ainsi épargné une bonne centaine de millions, sinon davantage.

Les Grecs du dehors, instruits et indépendants, protestent, avec ensemble et avec raison, contre la folle conduite du roi, des ministres et du Parlement croupion, qui n'ont cessé de trahir les intérêts nationaux.

La grandiose victoire russe doit avoir du retentissement dans les Balkans. Décidera-t-elle les Roumains à passer du rêve à l'action, ou laisseront-ils toujours passer l'heure?

Un événement grave s'est produit en Italie. Le ministère de M. Salandra a été renversé par 197 voix contre 158. Le monde civilisé entier regrettera la chute des deux grands hommes d'Etat italiens, M. Salandra et M. Sonnino, qui ont eu le mérite de faire participer l'Italie à la lutte pour la liberté des nations[1]. Rien ne sera changé, dit-on, à la politique de la péninsule : le nouveau ministère, qui serait formé par un vétéran de la politique italienne, M. Boselli, se déclarera pour la poursuite de la guerre jusqu'à la victoire.

Notons la condamnation à la pendaison en Autriche du député tchèque Kramarz; la protestation de la Belgique contre l'incorporation édictée aux armées allemandes des Belges résidant depuis plus de trois ans en Allemagne; le Syndicat des nations féroces poursuit, tant en Europe qu'en Asie, son terrorisme et ses cruautés systématiques.

Notre président du conseil, M. Briand, accompagné d'autres membres du cabinet, est allé à Londres conférer avec les membres du gouvernement britannique.

La Conférence économique des Alliés, à laquelle les huit gouvernements alliés sont largement représentés, s'est ouverte à Paris le 14 de ce mois.

1. Voir la *99e Semaine*, p. 431.

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE DES ALLIÉS

La conférence économique des Alliés, prévue dans les accords des 27 et 28 mars 1916[1], s'est réunie le 14 juin à Paris. Les huit pays faisant partie de l'Entente y ont désigné des délégués, de nombreux délégués même, pour la plupart; parmi eux figurent les ministres des finances de plusieurs des puissances et les principaux chefs des services commerciaux. On remarquera que, dans la délégation de la Grande-Bretagne, plusieurs des *Dominions* britanniques, c'est-à-dire des grandes colonies de peuplement, sont représentés, l'Australie notamment par le premier ministre de l'*Australian Commonwealth,* M. Hughes, qui, depuis plusieurs mois en Angleterre, y a acquis rapidement, par son activité, son patriotisme et sa démocratique éloquence, une grande popularité.

On a beaucoup disserté sur la tâche, très complexe et sans doute ardue, qui s'impose à la conférence et sur les décisions que, d'après les conceptions les plus répandues, il conviendrait qu'elle adoptât. Des programmes ont été dressés qui ont séduit beaucoup d'esprits. Ces programmes seront-ils soumis à la conférence et seront-ils adoptés par elle? Notons que le premier ministre britannique, M. Asquith, a déclaré au Parlement anglais que celui-ci ne pourrait être lié, notamment en matière douanière, par les résolutions de la conférence, que ces résolutions seraient soumises à sa sanction si elles dépassaient le cadre habituel des mesures administratives. C'était là une précaution constitutionnelle et nécessaire. La prudence, d'ailleurs, l'exigeait. Nul doute qu'il n'en soit de même en France et en tous pays.

La conférence économique de Paris aura à délibérer ou à statuer, suivant les cas, sur les questions con-

1. Voir la *97e Semaine,* p. 313.

cernant trois périodes distinctes : 1° la période de la guerre effective ; 2° la période de transition entre la guerre et la paix ; réduite à sa plus simple expression, cette période durerait un certain nombre de mois, cinq à six mois, tout au plus un an ; mais il serait question de l'étendre pendant plusieurs années, certains disent même pendant cinq ans ; 3° la période définitive suivant la paix, celle que certains appellent la période de rétablissement de l'équilibre économique ou, plus simplement et plus exactement, dirons-nous, la période économique normale.

Il est clair que la conférence aura plus de hâte et sera plus à l'aise pour traiter ce qui concerne les deux premières périodes. Ici, et notamment en ce qui touche la première, des décisions soit immédiates, soit toutes prochaines, s'imposent.

Les nations alliées sont dans des situations très différentes ; les unes sont en partie envahies et se trouvent profondément atteintes dans toute leur vie économique ; c'est le cas, plus ou moins, de toutes les nations alliées continentales ; une seule des nations alliées, la Grande-Bretagne, a échappé à l'invasion, et quoique atteinte indirectement, au point de vue économique, par la guerre, trouve des compensations, amples même, dans les hauts prix de ses produits et de ses services.

Il est clair que toutes les nations alliées se doivent le concours le plus cordial et le plus dévoué, et que les plus atteintes doivent être aidées par celles qui le sont le moins. Cela impose certaines conventions d'ordre économique et financier. On en a eu un exemple ces jours derniers en ce qui concerne une certaine réglementation des frets maritimes pour le charbon, qui a été conclue entre la France et l'Angleterre. On sait à quel prix phénoménal revient le charbon en dehors de la Grande-Bretagne. Le président de la compagnie du canal de Suez, M. Jonnart, dans son allocution à l'assemblée des actionnaires, le 5 juin, signale que le char-

bon, qui coûtait à Port-Saïd, avant la guerre, 38 fr. la tonne, puis 70 fr. il y a quelques mois, y revient maintenant à 186 fr. 50. Une hausse analogue s'est produite en France et en Italie. Des arrangements viennent d'être pris entre l'Angleterre et la France pour les frets concernant le charbon, et il faudrait y ajouter les céréales.

Ces arrangements sont-ils suffisants? Nous avions, quant à nous, suggéré un mode d'intervention du gouvernement anglais qui serait naturel et efficace; nous ignorons si l'on y a recouru; le voici : on sait que l'Angleterre a établi sur les bénéfices exceptionnels de guerre une taxe, fixée d'abord à 50 p. 100, puis à 60 p. 100. Cette taxe lui rapporte une somme colossale, dépassant 2 milliards de francs par an. Il serait utile que le gouvernement britannique fît remise de cette taxe pour les frets de charbon et de céréales d'Angleterre aux autres pays alliés; il pourrait en résulter une baisse, certainement d'un quart, peut-être d'un tiers, sur le fret de ces marchandises.

D'autres arrangements de même nature, soit économiques, soit financiers, peuvent être suggérés pour la période de guerre. Plusieurs des pays alliés, en vue de contraindre leurs nationaux à des économies, ont prohibé les marchandises n'ayant pas un caractère de nécessité, celles de luxe ou de demi-luxe; il serait bon de rechercher si ces prohibitions ne portent pas un détriment sérieux à d'autres pays alliés.

Une question plus haute a été posée et mérite d'être envisagée : plusieurs des pays alliés, par exemple la France sur tout le front occidental, la Russie sur le front oriental, encore plus la Belgique sur presque toute son étendue, soutiennent ou ont soutenu, dans l'intérêt commun des alliés, une lutte opiniâtre qui ravage une bonne partie de leur territoire; il serait équitable que les indemnités à accorder aux populations de ces régions envahies ou dévastées concernassent la totalité des puissances alliées, et non pas uniquement celles où

les dégâts se sont produits. Il y a ici un principe de haute justice à établir, ou plutôt à reconnaître et à proclamer.

Les questions concernant la seconde période, celle de la transition entre la guerre et la paix, présentent un intérêt qui, sans être immédiat, est assez prochain. Il convient de rechercher et de déterminer les moyens d'empêcher, pendant cette période transitoire, celle de l'armistice et des négociations, l'Allemagne, qui a jusqu'ici pu conserver l'immunité de son territoire et de tout son outillage industriel, de porter un préjudice notable aux Alliés, en recourant à ses méthodes habituelles de *dumping* et de concurrence déloyale. Des questions techniques importantes doivent se poser à ce point de vue.

Reste la troisième période, celle de l'organisation du régime économique définitif d'après guerre. C'est surtout à ce sujet qu'il a été beaucoup écrit, qu'il a été fait des plans et des programmes, le plus souvent d'une grande simplicité apparente, mais qui pourraient rencontrer de très graves difficultés d'application.

Il est clair que l'alliance entre tous les membres de l'Entente doit survivre à la guerre, qu'elle doit être très étroite et efficace, perpétuelle, autant que la perpétuité peut exister dans les choses humaines. Il est nécessaire que, pendant des dizaines d'années et, si possible, pendant une série de siècles, les nations de l'Entente restent cohérentes pour contenir le monstre allemand et l'empêcher de se jeter sur l'une d'elles ou de compromettre la vie régulière et l'essor de l'une d'elles. Des conventions d'ordre économique et financier à ce sujet peuvent être étudiées et préparées.

Il ne sera pas, sans doute, aussi simple que beaucoup le pensent d'improviser et de rendre définitives, sous la réserve de l'approbation des parlements, des conventions douanières, précises et impératives. On ignore d'abord, à l'heure présente, certains des éléments du problème, puisque la paix n'est pas encore en vue et

que les modalités de la paix échappent à une prévision précise. Il serait donc bien difficile d'arrêter un cadre de régime douanier dont les nations alliées ne pourraient pas se départir ; ce serait, en outre, une œuvre de très longue haleine et qui ne saurait être fixée en quelques séances. Une autre considération, c'est qu'on ne pourrait, dans une œuvre de ce genre, négliger ou écarter les nations neutres, ce qui risquerait de les jeter dans les bras de l'Allemagne. Enfin, il faut tenir compte des charges énormes que la guerre imposera aux nations belligérantes, même pleinement victorieuses, et qui se traduiront pour elles par la nécessité d'augmenter l'ensemble des impôts de 80 p. 100, sinon de 100 p. 100, augmentation à laquelle les droits de douane ne pourraient complètement échapper. Ces observations montrent qu'il est beaucoup moins aisé que ne le croient nombre de gens d'arrêter dès maintenant d'une façon fixe le régime économique d'après guerre.

Les Alliés doivent envisager diverses éventualités, celle, par exemple, où viendrait à se produire l'union économique de l'Europe centrale, Allemagne, Autriche-Hongrie et autres ; les mesures qui pourraient être efficaces en ce cas pour en combattre ou en compenser les effets. De même, en ce qui concerne leurs communications par terre ou par mer, qui doivent devenir beaucoup plus étroites et plus fréquentes, ils pourraient arrêter les lignes générales que recommande l'intérêt commun. Ce qui importe surtout, c'est qu'il soit bien établi que les Alliés ont, dans la paix comme dans la guerre, un intérêt commun qui doit les maintenir unis et, dans la mesure du possible, agissant de concert. Si ce principe ressort nettement des réunions de la conférence économique de Paris, elle aura rempli sa tâche. Quand la paix sera en vue et que les modalités pourront en être approximativement entrevues, il pourra être utile de recourir à une nouvelle réunion de la conférence économique des Alliés.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME SEMAINE

Du 16 au 22 juin 1916.

Développement continu de la grandiose offensive russe : les chiffres successifs relatifs aux prisonniers et au butin. — Le terrain gagné par nos alliés est en proportion de l'affaiblissement des armées adverses. — Prise de Czernowitz et de la plus grande partie de la Bukowine. — Efforts des Allemands pour couvrir les routes de Kovel et de Vladimir-Volinsky.
Continuation de la lutte autour de Verdun : avance des Allemands, chèrement achetée, du côté de Thiaumont. — Combats sur d'autres points du front occidental; un succès anglais près d'Ypres.
Avantages des Italiens dans le Trentin.
Immobilité à Salonique.
Nouveau bombardement de Bar-le-Duc par des avions teutons.
Succès naval russe dans la Baltique.
Progrès des Belges, Anglo-Boers et Portugais dans l'Afrique orientale.
Visite et adresse du roi George à la marine britannique.
Constitution du ministère Boselli en Italie.
La question de l'alimentation s'aggrave en Allemagne; elle s'aggravera davantage l'année suivante.
Recensement des habitants de Reims.
Les hommes d'Etat austro-hongrois cessent leurs discours arrogants.
La Roumanie continue d'observer. — Communiqué de la légation grecque à Paris sur les incidents d'Athènes.
La lutte électorale aux Etats-Unis.
Graves difficultés entre le président mexicain Carranza et le gouvernement américain.
La conférence économique à Paris vient de se clore : résumé de ses résolutions.
Le comité secret au Palais-Bourbon.

La grandiose offensive russe se poursuit et se développe : commencée le 4 juin, sur les 350 à 400 kilomètres du front entre le Pripet et la frontière roumaine, elle a produit des résultats foudroyants : le communi-

qué russe du 6 juin annonçait 480 officiers et plus de 25.000 soldats prisonniers, 27 canons et plus de 50 mitrailleuses capturés; le communiqué du 7 juin, 900 officiers et plus de 40.000 soldats prisonniers, 77 canons, 124 mitrailleuses et 49 lance-bombes pris; le communiqué du 14 juin, 1.700 officiers et 120.000 soldats prisonniers, 130 canons pris, ainsi que 260 mitrailleuses et une énorme quantité de matériel divers; celui du 15 juin, complétant et rectifiant les précédents, fixait à 2.467 officiers et environ 150.000 soldats le nombre des prisonniers, à 163 canons, 266 mitrailleuses, 131 lance-bombes et 32 lance-mines, sans compter une grande quantité d'autres engins de guerre et de transport, le butin en matériel.

Chacun des jours qui ont suivi depuis lors a ajouté notablement à cette capture. Le communiqué du 21 juin s'exprime ainsi :

Le total des prisonniers faits et des trophées pris par les armées du général Broussiloff, dans la période allant du 4 au 17 juin, est de 3.350 officiers, 169.134 soldats, 198 canons, 550 mitrailleuses, 189 lance-bombes et lance-mines, 119 caissons d'artillerie, 25 projecteurs et une grande quantité d'autre matériel de guerre. Nous faisons actuellement le total des prisonniers et des trophées pris au cours des combats du 17 au 21 juin.

C'est donc, au 17 juin, officiers et soldats réunis, 172.484 prisonniers; en ajoutant ceux faits depuis lors, on doit être fort au delà de 180.000. Sans doute, il y a des blessés parmi eux, mais l'amoindrissement porté aux armées autrichiennes, ainsi qu'à quelques contingents allemands, demeure énorme et sans précédent.

Le terrain gagné par les Russes sur l'ennemi est en proportion de cet affaiblissement des armées adverses. Ce ne sont plus des avances décamétriques ou hectométriques, comme celles dont il est question sur le front occidental, ce sont des avances non seulement kilométriques, mais plusieurs fois myriamétriques; sur la plus grande partie du front entre le Pripet et la frontière

roumaine, les Russes ont gagné des bandes de terrain de 30 à 60 kilomètres, allant parfois, semble-t-il, à 80 kilomètres. Ils ont repris possession, on l'a vu il y a huit jours, de leurs villes notables, Loutsk et Doubno; les voici qui viennent d'emporter, après de violents combats, Czernowitz, cité de 87.113 habitants, la huitième ville de l'empire austro-hongrois, par rang de population, capitale de la Bukovine, province qui compte elle-même 814.000 âmes[1].

Deux, tout au moins, des armées austro-hongroises sont profondément éprouvées; l'une même de ces deux, celle du général Pflanzer en Bukovine, se trouve complètement disloquée, et il semble qu'une de ses principales sections soit acculée à passer en Roumanie ou à s'émietter, se fondre et militairement disparaître dans les Carpathes. L'avance russe n'est, sans doute, pas égale sur tous les points des 350 à 400 kilomètres du Pripet aux frontières roumaines; au centre, des troupes austro-hongroises, plus solides, entremêlées de contingents allemands, sont parvenues jusqu'ici à contenir nos alliés et à leur infliger quelques échecs locaux. Mais ces avantages de l'ennemi sur quelques points ne peuvent compenser ni arrêter l'avance générale russe.

On discute entre critiques militaires si nos alliés vont pousser à la fois sur Kovel, nœud important de chemins de fer, au nord-ouest de Loutsk, et sur Lemberg, ville de 206.000 âmes, capitale de la Galicie. Les Allemands font les plus grands efforts, dans la région du Styr moyen, pour conserver Kovel et, plus à l'ouest, Vladimir-Volinsky; ce n'est pas notre affaire d'épiloguer et de prophétiser à ce sujet. On peut espérer que l'avance russe se développera et atteindra des objectifs de première importance. Il ne faut pas supposer, sans doute, qu'elle pourra procéder toujours par bonds prestigieux, comme dans la dernière quinzaine. Le temps n'est plus

1. *The Statesman's Yearbook*, année 1914, p. 649 et 650.

où une victoire, comme celle d'Austerlitz et celle d'Iéna, décidait de toute une campagne. La difficulté de transporter l'énorme matériel des armées modernes, comprenant 700.000 à 800.000 hommes, sinon 1 million et davantage, de les approvisionner en vivres et en munitions, ralentit nécessairement la marche des troupes les plus victorieuses. Ce qui importe, c'est que le progrès des Russes s'effectue avec méthode et constance.

Sur le front occidental, voilà quatre mois écoulés depuis le 21 février, que les Allemands ont effectué leur ruée sur Verdun, qu'ils pensaient emporter en une quinzaine de jours; la lutte s'y perpétue, avec moins de rage toutefois, et des intermittences plus prolongées. Depuis leur occupation, le 7 juin, du fort de Vaux, les Allemands n'ont réussi, ce fut le 12 juin, qu'à « enlever les ruines de la ferme de Thiaumont » et non l'ouvrage qui porte le même nom; ils ont aussi, le 21, pris pied dans quelques-uns de nos éléments avancés entre le bois du Fumin et le bois du Chenois. Par contre, le 15, un coup de main heureux sur des tranchées allemandes autour du Mort-Homme nous permettait de faire 200 prisonniers, dont 5 officiers, et nous avons conservé cette position malgré de nombreuses contre-attaques teutonnes. L'ennemi bombarde avec acharnement, sur la rive droite de la Meuse, nos lignes Thiaumont, Vaux-Chapitre et Souville. Est-ce le présage d'une grande offensive?

Nous continuons ainsi à Verdun à remplir, avec autant d'efficacité que d'héroïsme, notre mission de contenir la masse principale des armées allemandes, pour permettre, disions-nous, à nos alliés, Russes et Anglais, de compléter leur organisation. Les Russes viennent de montrer avec éclat qu'ils y ont amplement réussi. D'après le dernier communiqué hebdomadaire, du 11 au 17 juin nous avions identifié, par prisonniers, deux divisions ennemies nouvelles sur le front de Verdun. Il est à croire que les Allemands ne pourront guère en amener

d'autres. Les Russes disent même qu'ils en auraient retiré du front occidental pour le front oriental.

Sur le reste des lignes en Belgique et en France, on note toujours des engagements locaux : dans les Flandres, au sud de la Somme, en Argonne, près de Vauquois et de la Fille-Morte, dans les Vosges, à l'est de Thann. Les Anglais ont eu un succès dans la région d'Ypres, où ils ont capturé 3 officiers et 158 soldats. Les Allemands bombardent de nouveau ce qui reste d'Arras.

En Italie, les choses tournent contre les Austro-Hongrois, dans la région entre l'Adige et la Brenta. Non seulement ils sont contenus et ne peuvent effectuer la descente projetée dans la plaine de Vicence, mais les contre-attaques italiennes leur infligent des pertes sérieuses : dans une de ces rencontres, nos alliés faisaient 488 prisonniers, dont 10 officiers, et prenaient 7 mitrailleuses; dans une autre, outre plus de 200 prisonniers, ils s'emparaient d'une batterie entière de 6 canons. L'Autriche cherche-t-elle, ce qui serait naturel, et parviendra-t-elle, ce qui demandera du temps, à retirer une partie notable de ses forces du front italien pour les porter sur son front oriental, si ébréché? Nos alliés d'Italie ne lui laisseraient pas le répit dont elle aurait besoin pour ce laborieux déplacement de troupes.

Rien à Salonique et dans la région, que des bombardements, des engagements de patrouilles et des combats d'aviateurs.

L'aviation est beaucoup plus active sur tous les fronts qu'elle ne le fut pendant les dix-huit premiers mois de guerre. Elle procède, en général, par escadrilles. Une de celles-ci, d'avions teutons, est venue de nouveau bombarder Bar-le-Duc, ville ouverte; elle y a tué 4 personnes dans la population et en a blessé 15.

On doit noter un succès naval russe dans la Baltique : une flottille russe composée de 6 contre-torpilleurs, torpilleurs et sous-marins, de l'aveu même de l'Agence Wolff, a dispersé et en partie coulé une flotte de navires

marchands allemands convoyés, dit l'Agence Wolff, par 2 ou 3 torpilleurs, 1 croiseur auxiliaire et quelques bateaux de pêche armés. La marine russe a renouvelé ainsi son succès naval d'il y a un an dans le golfe de Riga[1].

Les troupes belges et anglaises, aidées maintenant de contingents portugais, continuent de progresser dans l'Afrique orientale allemande.

Le roi d'Angleterre a été visiter « la grande flotte » britannique et a adressé un message à la marine, la félicitant chaudement de sa victoire du Jutland.

Le ministère italien vient d'être constitué, sous la présidence de M. Boselli, avec des représentants de tous les partis, depuis les socialistes partisans de la guerre jusqu'aux catholiques représentés par M. Meda; c'est vraiment l'Union sacrée pour la lutte jusqu'à la victoire. M. Sonnino a conservé le ministère des affaires étrangères.

La question de l'alimentation devient chaque jour plus pressante et plus angoissante en Allemagne; nous avions, dans la première partie de la guerre, indiqué qu'il en serait ainsi[2]. Les nouvelles récoltes, à partir du mois d'août, apporteront un soulagement temporaire; mais, au printemps prochain, les difficultés s'aggraveront, puisque les insuffisances de trois années se cumuleront.

On a effectué, le 5 juin, le recensement des habitants de la ville de Reims, constamment bombardée par les « Boches » : on y compte 10.012 femmes, 5.861 hommes et 4.110 enfants, ensemble 19.983 habitants, qui tiennent avec héroïsme; avant la guerre, Reims comptait 115.178 habitants.

Les hommes d'Etat autrichiens, pleins d'arrogance il y a trois semaines, comme en témoignent les déclarations ou les discours d'alors du baron Burian, de M. Tisza et du comte Apponyi, paraissent devenir perplexes.

1. Voir la *56e Semaine*, p. 30.
2. Voir la *Première année, 48e semaine*, p. 444.

La Roumanie observe, se recueille et réfléchit; la réflexion est une bonne chose et doit précéder l'action; mais elle ne doit pas être éternelle et exclure celle-ci.

Le gouvernement grec, que nous distinguons de la population hellène, commence à peine à réfléchir; il fera bien de s'assagir et de refréner les inconvenances ou les provocations qui s'étalent à l'endroit des nations de l'Entente dans les petits théâtres et dans les rues d'Athènes. Mentionnons que la légation grecque à Paris a fait aux journaux une communication où elle cherche à disculper, pour ces incartades, le gouvernement hellénique.

Les choix sont faits, aux Etats-Unis, par les conventions électorales pour la présidence : les deux candidats en présence sont M. Wilson, pour les démocrates, et M. Hughes, pour les républicains; la partie reste confuse, et l'intérêt de l'Europe y est incertain.

Le différend entre le président provisoire mexicain, reconnu par les Etats-Unis, Carranza, et le gouvernement américain est devenu aigu; chose curieuse, le président Carranza est, en quelque sorte, la créature du président Wilson, qui l'a constamment appuyé contre Huerta, par la raison qu'il s'intitulait « constitutionnaliste ».

La conférence économique vient de se clore : les résolutions qu'elle a prises à l'unanimité ne diffèrent guère des grandes lignes dont nous tracions l'esquisse il y a huit jours[1]; elles concernent surtout la période de guerre, pour rendre le blocus plus effectif et pour assurer l'aide mutuelle entre Alliés, la solidarité économique entre eux au point de vue des ravages de guerre; puis, la période de transition et de reconstitution économique après l'armistice éventuel, période que l'on suppose devoir durer entre trois et cinq années; les résolutions ont principalement pour objet, en ce qui touche celle-ci, de prévenir le *dumping* et autres manœuvres déloyales

1. Voir la *98e Semaine*, p. 421.

allemandes; pour la troisième période, celle du retour complet à l'état normal du temps de paix, les résolutions visent particulièrement le concours entre Alliés pour des relations économiques, financières et postales plus étroites. Suivant la remarque de l'un des délégués étrangers, ce que l'on a eu en vue dans la conférence, c'est une vigilante et commune *défense économique des Alliés,* et non une guerre économique acharnée et permanente succédant indéfiniment à la guerre militaire.

Le comité secret, au Palais-Bourbon, s'est déroulé pendant sept journées au milieu de l'indifférence publique; au moment où nous revoyons ces lignes, on n'en connaît pas encore l'issue; on pense, d'après ce qui transpire, que ni le gouvernement ni le commandement n'en seront ébranlés.

La situation militaire sur tous les fronts est très réconfortante : il importe que la situation intérieure se mette avec elle en harmonie.

CENTIÈME SEMAINE

Du 23 au 29 juin 1916.

Nouveaux progrès des Russes ; du 4 au 23 juin, ils ont fait plus de 198,000 prisonniers et pris 229 canons et 644 mitrailleuses. — Détachement autrichien cherchant refuge en Roumanie.

Les Autrichiens « doivent raccourcir leur front » en Italie. — Victoire italienne sur le plateau des *Sette Communi*. — Succès italien sur l'Isonzo. — Nos alliés prennent en Albanie l'offensive contre les Bulgares.

Recrudescence de la bataille autour de Verdun : les Allemands parviennent à prendre l'ouvrage de Thiaumont et à pénétrer dans le village de Fleury; nous en gardons une partie et faisons d'heureuses contre-attaques.

L'armée britannique, sur les 150 kilomètres environ de son front, se livre à des bombardements méthodiques et à des sondages efficaces des positions ennemies ; un succès des troupes dites d'Anzac (Australiens et Néo-Zélandais). — Visite de M. Briand au front anglais, en compagnie du général sir Douglas Haig.

Un sous-marin allemand entre dans le port espagnol de Carthagène pour remettre une lettre du kaiser au roi d'Espagne.

Nos avions, par représailles, bombardent Trèves, Karlsruhe et Mulheim; note sur les villes françaises bombardées par les avions teutons.

Note de la France, l'Angleterre et la Russie à la Grèce lui posant un ultimatum ; démission du ministère Skouloudis ; il est remplacé par le ministère Zaïmis.

Chantage exercé par l'Allemagne sur la Suisse pour son ravitaillement.

La Hollande vend 2.000 chevaux à l'Allemagne.

Les Arabes se révoltent contre les Turcs et, avec l'appui du grand chérif, prennent la Mecque.

Les Turcs tentent d'exterminer les chrétiens de Syrie et pendent l'élite de la société arabe.

Aggravation du différend entre le Mexique et les États-Unis.

Discours ou interviews de MM. Sasonof, Maklakof, Tittoni et Boselli, président du ministère italien, pour la continuation de la guerre jusqu'à la victoire.

La *Journée serbe*.

Heureuse conclusion du comité secret au Palais-Bourbon.

Peu de semaines auront été aussi pleines d'événements politiques et militaires que celle qui s'achève.

Les Russes poursuivent sur tout le front de 350 à 400 kilomètres, du Pripet aux frontières roumaines, leur grandiose et heureuse offensive, inaugurée d'une manière foudroyante le 4 juin. Ils supportent en même temps et contiennent des attaques allemandes sur la partie septentrionale de leurs lignes.

Le succès de nos alliés est, sans doute, inégal sur cet énorme front, mais nulle part ils ne faiblissent. C'est en Bukovine que leur triomphe s'est surtout montré éclatant : le 23 juin, ils s'y sont emparés, après un combat acharné, de la ville de Kimpolung : « La prise des villes de Kimpolung et de Kuty, dit leur communiqué, télégraphié le 25 de Petrograd, met toute la Bukovine entre nos mains. » Il n'y a là aucune exagération; or, c'est une province de 814.000 habitants. Elle est excentrique, il est vrai; mais elle a une valeur particulière par sa contiguïté avec la Roumanie.

En Galicie orientale, les cosaques ont passé le Dniester à l'ouest du confluent de la Strypa; ils menacent, par le nord, la ville de Kolomea, position importante vers laquelle convergeaient déjà des contingents russes par l'est et le sud-est. En Wolhynie, la situation reste pour le moment stationnaire; il s'y livre d'âpres combats avec les Austro-Hongrois et avec l'armée allemande, renforcée en grande hâte, du général Linsingen ; l'offensive de nos alliés a subi un temps d'arrêt à l'ouest de Loutsk. On peut espérer que leurs troupes victorieuses, devenues surabondantes en Bukovine, se rabattront en Galicie et que, de proche en proche, tout le front allemand et austro-hongrois supérieur en subira la répercussion.

Quant à la partie nord du front, la région de Riga et de Dwinsk, le fameux maréchal von Hindenburg, que les Allemands avaient jadis dénommé *Russenschreck* (la terreur des Russes), doit se borner à de restreints combats locaux qui n'aboutissent pas.

Dans l'ensemble, les résultats obtenus en moins de trois semaines par la grandiose offensive russe sont sans précédents en cette guerre et s'accroissent chaque jour :

D'après le dernier rapport parvenu de l'armée du général Broussiloff, dit le communiqué russe télégraphié le 27 juin de Petrograd, *le total des prisonniers et des prises faits dans la période du 4 au 23 juin s'élève à 4,031 généraux, officiers et aides-majors, 194,041 soldats, 229 canons, 644 mitrailleuses, 196 lance-bombes, 146 caissons d'artillerie et 36 projecteurs.*

C'est donc 200.000 prisonniers, car le chiffre annoncé s'est grossi depuis le 23 juin, qu'ont faits en trois semaines les Russes. On annonce, en outre, de Bucarest, que 300 soldats et 10 officiers autrichiens se sont réfugiés en territoire roumain, où ils ont été désarmés; il est possible qu'ils y soient suivis de plusieurs milliers d'autres.

Ce n'est pas la seule infortune qu'éprouve, en ce moment, l'Autriche-Hongrie. Voici que son armée d'invasion de la plaine vénitienne, après avoir été d'abord effectivement contenue par les Italiens aux abords de cette plaine convoitée, est rejetée par eux dans les montagnes. Après une série de combats heureux, les Italiens ont remporté une belle victoire sur le plateau des Sette Communi (les sept communes); ils ont repris Arsiero, Asiago, et rejeté l'ennemi dans les Alpes. Les Autrichiens, habiles en euphémismes, déclarent qu'ils ont dû « raccourcir leur front »; on se rappelle que, au sujet de leur débâcle récente en Galicie et en Bukovine, ils annonçaient avoir « rompu le contact » avec l'ennemi. Nos alliés ont repris l'offensive sur l'Isonzo, où ils viennent de faire 353 prisonniers, dont 7 officiers.

L'Autriche-Hongrie, ainsi gravement bousculée à l'est et à l'ouest, se trouve menacée de retomber dans une quasi complète impuissance.

Les Italiens, en veine d'offensives heureuses, viennent, en Albanie, d'effectuer une marche de Vallona sur Berat, d'où ils ont chassé les Bulgares, qui, dans leurs

rêves ambitieux, on le sait, convoitent un établissement sur l'Adriatique.

On annonce, d'autre part, une vive agitation au Monténégro contre les Autrichiens.

Revenons maintenant au front occidental, où les Allemands ont engagé, depuis près de deux ans, avec plus des deux tiers de leurs troupes, la partie principale. C'est à Verdun, toujours, que jusqu'ici se livre la grande bataille; après de très courtes intermittences, d'une ou deux journées, elle ne cesse de reprendre. On prévoyait, il y a huit jours, une nouvelle offensive allemande d'ample envergure sur les rives de la Meuse, et particulièrement sur la rive droite; elle s'est produite. En lançant leurs vagues d'hommes sur des positions restreintes, et en sacrifiant sans compter leurs contingents, les Allemands ont obtenu des avantages : le 23 juin, la lutte a été particulièrement acharnée, l'ennemi est parvenu à rester maître de l'ouvrage de Thiaumont, et, le 24, il a pénétré dans le village de Fleury, puis s'y est étendu; nous avons réussi, cependant, à en conserver une partie et nous nous y sommes maintenus. Des contre-attaques heureuses nous ont valu de reprendre quelques tranchées. La situation est sérieuse à Verdun, où l'ennemt s'est ainsi rapproché graduellement de notre forte position de Souville. On a constaté, par prisonniers, que l'offensive prise par lui le 23 juin, devant Thiaumont, avait été menée par des forces supérieures à six divisions et empruntées à neuf divisions différentes.

L'armée française, on ne saurait trop le répéter, a rempli et continue de remplir à Verdun, avec héroïsme et efficacité, sa haute mission de contenir, en leur infligeant d'énormes pertes, la principale masse des forces allemandes, pour donner à nos Alliés impréparés, les Russes et les Anglais, le temps de se mettre en état de prendre de décisives offensives. Les Russes ont montré qu'ils sont en situation de le faire; il est

probable que le tour des Anglais viendra bientôt, s'il n'est déjà venu.

Sur la partie septentrionale de notre front, les forces britanniques ont témoigné, ces jours derniers, d'une grande activité, surtout d'artillerie ; plusieurs de leurs communiqués récents l'ont déclaré. Quelques paragraphes de leur communiqué officiel du 26 juin méritent d'être cités dans leur texte :

Nous avons fait un certain nombre d'entreprises heureuses, la nuit dernière, sur divers points du front.

Nous avons pénétré en dix points différents dans les lignes ennemies.

Nos détachements ont infligé des pertes considérables à l'ennemi et ont fait plusieurs prisonniers. Nos pertes ont été partout très légères.

Les fusiliers de Munster et nos troupes d'Anzac se sont particulièrement distingués au cours de ces raids.

L'artillerie a été très active de part et d'autre, hier soir et au cours de la nuit. Notre feu a été très efficace; les tranchées ennemies ont été considérablement endommagées en plusieurs points.

Est-ce le prodrome d'une offensive d'ample envergure? Les troupes dites d'Anzac sont les troupes australiennes et néo-zélandaises. Le communiqué anglais du 28 juin mentionne d'autres combats heureux, un notamment sur la route de Vermelles-la Bassée, où s'est distinguée l'infanterie légère écossaise ; ce ne sont encore là, toutefois, que des sondages.

On a annoncé officiellement que notre président du conseil, M. Briand, est allé passer les journées du samedi 24 et du dimanche 25 sur le front des armées britanniques, en compagnie du général Douglas Haig, commandant l'ensemble des armées anglaises.

C'est toujours le calme, sauf quelques escarmouches de patrouilles et de fréquents bombardements, qui règne à Salonique.

La piraterie allemande sous-marine continue de s'épanouir, spécialement en Méditerranée, où elle coule un certain nombre de navires français, italiens et quel-

ques neutres. Un incident curieux s'est produit : un sous-marin allemand, l'*U-35*, est entré dans le port espagnol de Carthagène, en mission, disait-il, chargé d'une lettre du kaiser pour le roi d'Espagne ; il avait été se mettre auprès d'un navire de sa nationalité ; il a quitté le port sans encombre avant l'expiration du délai de vingt-quatre heures. Le gouvernement espagnol n'est nullement à incriminer dans cette affaire ; les règles du droit public naval, en cas de guerre, paraissent avoir été respectées. On peut se demander, toutefois, s'il n'y aurait pas là un précédent facilitant le ravitaillement des pirates teutons.

L'aviation continue à montrer, de part et d'autre, une incessante activité. Nos avions se maintiennent, en principe, dans une fonction purement militaire. En représailles, toutefois, des bombardements effectués par les Allemands, ces jours derniers, dans les villes ouvertes de Lunéville et de Bar-le-Duc, où ils ont massacré, comme nous l'avons dit, la population civile[1], des groupes de nos avions sont allés, dans la nuit du 21 au 22, jeter 18 obus sur la ville de Trèves, puis le 22 juin 40 obus sur Karlsruhe et 50 sur Mülheim (rive droite du Rhin). Les Allemands crient à la barbarie ; ils prétendent qu'à Karlsruhe 257 personnes auraient été tuées ou blessées ; les Allemands de toute classe et de toute profession ont poussé des cris de joie quand leurs taubes ou leurs zeppelins sont venus sur Paris, sur Amiens, sur Dunkerque, sur maintes autres villes, sur Londres et nombre de cités des comtés anglais de la côte orientale, faire œuvre de systématiques massacres. Un communiqué officiel rappelle ces jours-ci que les Allemands ont bombardé : Béthune six fois, Amiens six fois, Hazebrouck trois fois, Bar-le-Duc deux fois, Epernay quatre fois, Fismes trois, Saint-Dié treize fois, Gérardmer cinq fois, Lunéville neuf fois, Baccarat cinq

1. Voir les *97e Semaine*, 412 p., et *99e*, p. 430.

fois, Raon-l'Étape cinq fois, etc. Il est, sans doute, très pénible de devoir les imiter de temps à autre, pour leur rappeler que nos forces aériennes, en dépit de leurs grotesques machines de zeppelins, valent bien les leurs. Il ne dépend que d'eux de ramener, en conformité avec nos principes, l'aviation à un rôle purement militaire.

De graves événements politiques se sont produits dans les derniers jours écoulés. Ecœurées de l'allure constamment louche et alarmante du ministère grec Skouloudis, les trois puissances, auteurs et garantes de l'indépendance hellénique, la France, la Grande-Bretagne et la Russie, ont remis, le 21 juin, à la Grèce une note, véritable ultimatum, demandant la démobilisation immédiate de l'armée grecque, le remplacement du ministère, la dissolution de la Chambre et de nouvelles élections. Cette note était appuyée par la présence d'une flotte près du Pirée, avec un corps éventuel de débarquement. Le roi Constantin s'est résigné; M. Skouloudis a donné sa démission et il est remplacé par M. Zaïmis; les autres demandes de l'Entente sont en voie d'accomplissement.

L'Allemagne veut exercer une sorte de chantage sur la Suisse en la menaçant de supprimer ses fournitures de charbon si le gouvernement fédéral ne lui livre pas des stocks d'approvisionnement, notamment en coton, que des émissaires du gouvernement allemand avaient achetés à la sourdine et dont le gouvernement fédéral empêchait l'accaparement. Des délégués suisses sont arrivés à Paris, pour conférer à ce sujet avec le gouvernement français; nous sommes très désireux d'obliger la Suisse, mais nous ne saurions laisser convertir son territoire ami en un pays de transit pour le ravitaillement de notre formidable ennemi.

Le gouvernement hollandais vient de livrer, à des prix élevés, 2.000 chevaux à l'Allemagne[1].

1. Nous avons reçu, après la publication de ces lignes dans l'*Economiste*

Les Arabes, qui s'étaient mis en insurrection contre les Turcs en Arabie, sous la direction du grand chérif de la Mecque, viennent de s'emparer de cette ville sainte et font le siège de Médine. C'est un très gros événement, s'il se confirme ; le khalifat, c'est-à-dire l'autorité islamique suprême, va ainsi échapper au sultan et aux Turcs.

Ceux-ci se livrent en Syrie et au Liban à des massacres qui rappellent ceux d'Arménie; ils pendent l'élite de la population arabe et ils s'efforcent de faire disparaître par la faim la population chrétienne; ces moyens trouvent faveur chez tous les membres du syndicat des nations féroces : Allemagne, Autriche-Hongrie, Turquie, Bulgarie.

Il s'est produit une subite aggravation des relations et presque l'état de guerre entre le Mexique et les Etats-Unis, à la suite d'une bagarre entre troupes américaines et mexicaines, ou plutôt d'un guet-apens où celles-ci ont enveloppé celles-là, à Carrizal; le président Wilson, toutefois, et l'on ne saurait l'en blâmer, fait, avant de prendre un parti définitif, une enquête; les grandes républiques de l'Amérique du Sud, l'A, B, C, comme on dit, à savoir l'Argentine, le Brésil et le Chili, seraient prêtes à servir de médiateurs, s'il en est temps encore.

Mentionnons des discours ou des interviews concordants de M. Sasonof, ministre des affaires étrangères de Russie, de M. Maklakof, l'un des chefs du radicalisme russe, de M. Tittoni, ambassadeur d'Italie en France, pour la guerre jusqu'à la victoire. Le discours de M. Tittoni, prononcé à la Sorbonne, offre un spécial intérêt au point de vue des origines de la guerre. La lutte constante jusqu'à la victoire et la solidarité indéfinie des Alliés, c'est aussi le thème que vient de déve-

français, une lettre du ministre des Pays-Bas à Paris, déclarant que ce n'était pas le gouvernement de ce pays, mais des particuliers hollandais qui avaient vendu cette quantité de chevaux à l'Allemagne ; nous donnons acte de cette rectification.

lopper, avec éloquence, le président du conseil italien, M. Boselli, en présentant à la Chambre le nouveau cabinet.

Une *Journée serbe* a été chaleureusement célébrée en France.

Le comité secret, à la Chambre des députés, après sept longues séances, s'est terminé heureusement le jeudi 22 juin; un ordre du jour, accepté par le gouvernement et exprimant la confiance de la Chambre, a été voté par 444 voix contre 80; il est question, dans cet ordre du jour copieux, de l'organisation d'une « délégation directe (du parlement) qui exercera, avec le concours du gouvernement, le contrôle effectif et sur place de tous les services ayant la mission de pourvoir aux besoins de l'armée ». Sans prétendre que ce soit là une simple clause de style, on pense que l'autorité nécessaire du haut commandement n'en éprouvera aucune atteinte.

CENT UNIÈME SEMAINE

Du 30 juin au 6 juillet 1916.

Les fruits de la défense de Verdun. — Ordres du jour du 12 et du 23 juin du généralissime Joffre et du général Nivelle, commandant d'armées.

L'offensive franco-britannique du 1er juillet en Picardie : excellent résultat des cinq premières journées, malgré le temps défavorable; avance notable : villages conquis, prisonniers faits, butin en matériel. — L'aveu du communiqué allemand.

Possibilité pour les troupes britanniques, dans l'ensemble fraîches et jeunes, de maintenir et de renouveler leur effort quasi indéfiniment.

Apres luttes, avec un caractère nouveau, à Verdun : l'ouvrage de Thiaumont réoccupé par nous, puis repris par les Allemands : ceux-ci bombardent la cathédrale.

Coordination des mouvements des armées de l'Entente sur les fronts divers. — Les succès russes; prise de Koloméa par nos alliés; luttes acharnées entre le Styr et le Stockod.

Avance des Italiens dans le Trentin et reprise de leur offensive sur l'Isonzo.

Accalmie persistante sur le front de Salonique ou du Vardar.

Le mois des sous-marins teutons (avril).

Le gouvernement grec rapproche la date de la démobilisation. — Effervescence dans quelques cercles militaires helléniques.

Condamnation à la prison de Liebknecht, député de Potsdam.

Le ministre hongrois Tisza traite d'*épisode* la grande offensive russe.

Motion patriotique adoptée par le Congrès des *Trades-Unions* à Londres.

Fondation à Paris du comité de Syrie.

Funérailles de l'aviateur américain Chapman, mort au service des alliés.

L'évêque de Lille restitue à l'abbé Lemire ses pouvoirs sacerdotaux.

Le Sénat siège en comité secret.

Les nations de l'Entente, dans leur ensemble, recueillent actuellement les fruits de l'héroïque et efficace

défense que, depuis plus de quatre mois, les troupes françaises ont faite de la région de Verdun, où elles ont retenu et épuisé la masse la plus considérable et la plus active des armées germaniques.

On publie ces jours-ci deux ordres du jour, l'un du généralissime Joffre en date du 12 juin, l'autre du général commandant d'armées Nivelle, en date du 23 juin, adressés l'un et l'autre aux troupes de Verdun pour les féliciter de leur vaillance et leur signaler la haute mission qui leur incombait; les faits ont confirmé avec éclat le langage de nos chefs d'armée.

Le premier fruit de la défense de Verdun, qui a procuré à nos alliés quatre mois de précieux répit, ç'a été la grandiose et heureuse offensive russe qui s'est déclanchée le 4 juin et se poursuit, sans repos, avec d'éblouissants succès.

Le second fruit de cette défense de Verdun, c'est l'offensive britannique qui s'est méthodiquement lancée sur le front teuton en Picardie le 1er juillet, à 7 heures et demie du matin. Elle avait été préparée, on l'a vu dans nos derniers bulletins, par les bombardements incessants d'une puissante artillerie, des *raids* audacieux d'aviateurs et l'emploi opportun, suivant l'exemple que les Allemands ont donné, de gaz divers.

L'ennemi s'attendait à cette offensive britannique depuis longtemps annoncée, et, quoiqu'il eût, affirme-t-on, détourné deux corps du front occidental pour les porter sur le front oriental, il tenait massées devant les lignes anglaises des forces considérables; il avait de la façon la plus redoutable organisé le terrain.

La surprise pour les Allemands, ce ne fut donc pas l'offensive britannique, mais ce fut l'offensive française qui se fait à côté de celle-ci et lui prête l'appui le plus énergique et le plus heureux. Les Allemands répétaient que les armées françaises, absorbées par la défense de Verdun, étaient incapables de toute initiative sérieuse sur d'autres points du front; ils éprouvèrent donc une

grande déconvenue en se voyant obligés de lutter en Picardie contre non seulement des troupes anglaises, mais aussi de notables troupes françaises, commandées, dit-on, par le général Foch.

Les armées britanniques fourniront et fournissent le principal de l'effort sur un front de 25 à 28 kilomètres, les troupes françaises opèrent sur 10 à 12 kilomètres environ.

La lutte se passe, en ce qui concerne les troupes françaises, sur les deux rives de la Somme, et, pour les troupes britanniques, dans la région entre la Somme et l'Ancre et au nord de l'Ancre.

On ne connaît les résultats que des cinq premières journées; encore doit-on dire que le mauvais temps a beaucoup gêné dans les deux dernières. Ces résultats ont été excellents. Les premières lignes ennemies ont été débordées et prises sur la plus grande partie du front d'attaque; les secondes lignes ont, elles-mêmes, été, sur plus de deux kilomètres au nord de la Somme et sur dix kilomètres au sud de cette rivière, enlevées et occupées par nous. Les Anglais ont emporté d'assaut les villages fortement organisés de Montauban, de Mametz, de Fricourt, de la Boisselle, auprès de laquelle se livre actuellement une vraie bataille. Ils ont fait plus de 6.000 prisonniers.

Quant aux Français, ils se sont emparés, au sud et au nord de la Somme, dans les cinq premiers jours, de 18 villages : Hardecourt, Curlu, Dompierre, etc., et ont fait 9.500 prisonniers, en tout 15.500 en y joignant ceux des Anglais. Un important butin a été également acquis, mais n'est pas encore dénombré; on l'estime, pour la part des Français seulement, à 76 canons, dont la moitié de gros calibre, à plusieurs centaines de mitrailleuses et du menu matériel à l'avenant.

L'ennemi, avec les réticences et les euphémismes qui lui sont habituels, est bien forcé d'admettre ces avantages de l'offensive anglo-française. Il est curieux de

reproduire le passage principal du premier communiqué du grand quartier général allemand :

Sur une largeur d'environ 40 kilomètres, après sept jours de forte préparation d'artillerie et de gaz, la grande attaque anglo-française en masse, préparée depuis de nombreux mois avec des moyens illimités, a commencé hier sur les deux rives de la Somme ainsi que du ruisseau de l'Ancre, de Gommecourt à la région de la Boisselle.

L'ennemi n'a pas obtenu d'avantages notables, mais il a subi de très lourdes pertes. Par contre, il a réussi à pénétrer en quelques endroits dans les lignes avancées de deux secteurs de divisions touchant la Somme, de sorte qu'on a préféré retirer ces divisions des tranchées avancées, complètement bouleversées, pour les placer dans la position de barrage située entre la première et la seconde position. Le matériel, solidement établi dans la toute première ligne et devenu du reste inutilisable, a été perdu à cette occasion, ainsi que cela arrive toujours en pareil cas.

Le communiqué teuton du lendemain, 2 juillet, déclare :

Au sud de la rivière (la Somme), nous avons retiré, pendant la nuit, dans une deuxième position, la division qui s'était retirée hier dans une position de barrage.

L'offensive anglo-française qui vient d'être prise en Picardie ne peut suivre la même méthode et avoir la même rapidité que la grande offensive russe du mois de juin ; s'effectuant sur un front beaucoup plus étroit, beaucoup plus solidement organisé et occupé, ce doit être une œuvre de longue haleine, comportant pour son développement des semaines et même des mois.

On peut avoir confiance dans le succès final. Les troupes britanniques, qui opèrent sur 25 ou 28 kilomètres, peuvent, à raison d'une dizaine d'hommes par mètre, avoir engagé environ 280.000 hommes ; nous parlons ici sans compétence spéciale ni renseignements particuliers, simplement pour étayer le raisonnement ; or, elles sont à même de maintenir et de renouveler ces forces quasi indéfiniment, durant tout l'été au moins, avec des troupes fraîches et des hommes d'un bon âge, soit, pour la plupart, de 20 à 35 ans. Il s'en faut que les

Allemands aient ces mêmes facultés de renouvellement et ces mêmes fraîcheurs de troupes.

Aussi dissimulent-ils mal leur anxiété. Nous sommes en face de « semaines difficiles », écrit le plus accrédité de leurs critiques militaires, le commandant Moraht.

Quoique Verdun n'ait plus l'importance principale qu'il a eue jusqu'à l'heure présente où il fut la cheville ouvrière de la défense collective des Alliés, il s'y livre toujours d'âpres luttes; nous avions repris pour la troisième fois l'ouvrage de Thiaumont; les Allemands, qui s'acharnent à la poursuite d'un succès, fût-il maintenant plutôt nominal, sont parvenus à le reprendre. Ils bombardent à outrance la cathédrale de Verdun.

La coordination entre les armées de l'Entente, qui si longtemps a manqué et fut si désirée, est maintenant complète. Les Russes poursuivent leurs succès. Ils ont pris Koloméa; ils sont à l'entrée des cols des Carpathes qui ouvrent l'accès en Hongrie; la lutte s'est généralisée sur leur front; leur offensive s'est portée également au nord du Pripet, dans la région notamment de Baranowitchi, nœud important de communications. Les armées du général Evert rivalisent avec celles du général Broussilof. Cette offensive s'étend maintenant sur un front d'environ 900 kilomètres. Au 30 juin, nos alliés annonçaient, depuis le 4 du même mois, 217.000 prisonniers; le chiffre doit bien s'en élever maintenant à 230.000 au moins; dans la région, à mi-chemin entre Loutsk et Gorochef, ils ont remporté une notable victoire, où la cavalerie a donné et où ils ont fait 8.000 prisonniers. Les Autrichiens, il est vrai, s'efforcent de contester ces chiffres; les Allemands prétendent que, dans les âpres luttes, entre le Styr et le Stockod, ils auraient infligé des échecs aux Russes et leur auraient fait à leur tour une douzaine de mille prisonniers. Admettons-le; la disproportion reste colossale, et l'offensive russe, quoique contenue sur certains points, se poursuit, pleine de promesses.

Les Italiens tirent parti de leurs précédents succès et du désarroi des Austro-Hongrois, en accentuant leur avance dans le Trentin et reprenant leurs attaques sur l'Isonzo. Ils ont aussi assailli, en Albanie, quelques contingents autrichiens qui s'y trouvaient encore; en même temps, l'insurrection se développe contre l'Autriche au Monténégro.

Le front de Salonique ou du Vardar est le seul qui garde l'accalmie, sauf des engagements de patrouilles et des raids d'aviateurs, dont l'un est allé bombarder les établissements militaires et publics de Sofia.

L'aviation est excessivement active sur tous les fronts, de part et d'autre.

On a publié le résumé mensuel des destructions de navires de commerce; il s'agit du mois d'avril, non seulement de l'œuvre des sous-marins, mais de celle des mines et parfois d'actes de croiseurs ou torpilleurs; les pertes des marines de commerce, par faits de guerre, s'élèvent, dans ce mois, pour les Alliés, à 60 navires et 158.594 tonnes; pour les neutres, à 32 navires et 46.459 tonnes; pour les ennemis, à 34 navires et 51.909 tonnes. Il faut tenir compte de ce que les sous-marins anglais et russes opèrent efficacement dans la mer Baltique et dans la mer Noire. Des croiseurs ou cuirassés russes se montrent fréquemment aujourd'hui en Baltique. Si élevées que soient les pertes des marines marchandes alliées, ce n'est pas la disparition mensuelle de 158.000 tonnes qui pourrait porter un coup profond au ravitaillement en vivres et en munitions des nations du groupe de l'Entente.

Un certain nombre de faits, connexes à la guerre, méritent d'être mentionnés.

Le gouvernement grec, qui avait fixé à la démobilisation hellénique une date assez distante, s'est décidé à la rapprocher sur les observations des puissances alliées. Certains faits témoignent d'une effervescence dans quelques cercles militaires helléniques, trop impressionnés

par l'admiration technique de l'Allemagne ou se méprenant sur les desseins des gouvernements de l'Entente.

Le socialiste allemand Liebknecht, député de Potsdam (résidence impériale), a été condamné à deux ans six mois et trois jours de travaux forcés pour haute trahison et à l'exclusion de l'armée ; il ne perd pas son siège au Reichstag.

Un curieux incident s'est produit au parlement hongrois, certains membres ayant énergiquement protesté contre le président du conseil, M. Tisza, qui qualifiait d'*épisode* la grande offensive russe.

Le différend entre les Etats-Unis et le Mexique paraît avoir quelques chances de s'aplanir à la suite d'une dépêche moins intransigeante du président Carranza.

Les *Trades Unions* ont tenu un congrès à Londres, où 596 délégués représentaient 2.750.000 ouvriers ; une motion pour rétablir les privilèges des Associations ouvrières, suspendus pendant la guerre dans les ateliers de munitions, a été repoussée par une majorité représentant 1.750.000 ouvriers, contre 577.000.

Il s'est fondé, en France, un comité, dit de Syrie, composé de sénateurs, de députés, de membres de l'Institut et de notabilités diverses, pour venir en aide aux habitants de cette malheureuse contrée.

Paris a fait de cordiales funérailles à l'aviateur américain Chapman, mort au service des Alliés.

L'évêque de Lille a restitué à l'abbé Lemire, député et maire d'Hazebrouck, ses pouvoirs sacerdotaux, qui lui avaient été suspendus avant la guerre pour des questions de discipline ecclésiastique ; c'est une application de l'Union sacrée.

Le Sénat délibère en comité secret, et les groupes s'occupent à la Chambre d'organiser les commissaires aux armées. La nation témoigne d'une grande indifférence devant ce remue-ménage ; ce qui importe, c'est que l'autorité du haut commandement reste complètement intacte.

CENT DEUXIÈME SEMAINE

Du 7 au 13 juillet 1916.

La face de la guerre, sinon encore *la carte de la guerre,* s'est complètement transformée depuis la grandiose offensive russe du 4 juin et l'offensive anglo-française du 1er juillet en Picardie.

Poursuite des succès franco-britanniques : 23 villages repris ; avance de 4 à 8 kilomètres sur un front de plus de 20 kilomètres, une vingtaine de mille prisonniers et une centaine de canons pris.

Luttes toujours violentes à Verdun. — Engagements sur d'autres points du front occidental.

Nouveaux succès russes; nos alliés s'emparent de Delyatin, clef des Carpathes ; ils franchissent le Stockod ; « les prisonniers continuent à affluer ».

Le sous-marin teuton *Deutschland,* se disant navire de commerce, arrive aux Etats-Unis. — En s'abstenant de prendre part à la guerre présente, les Américains commettent la même faute que les Anglais pendant la guerre de 1870-71.

Des avions teutons bombardent la ville ouverte de Lure, y tuent 11 personnes et en blessent 7, toutes, sauf une, femmes et enfants.

L'Angleterre et la France répudient l'acte dit *Déclaration de Londres,* afin de resserrer le blocus de l'Allemagne.

L'empereur d'Annam, Duy Tan, qui conspirait contre la France, est par nous déclaré déchu et remplacé par son parent Bun Dao.

Accord conclu entre la Russie et le Japon au sujet de l'Asie.

Remaniements du ministère britannique par suite de la mort de lord Kitchener : M. Lloyd George prend le ministère de la guerre.

Discussion des « Buts de la guerre » en Allemagne ; cette expression est un aveu ; le prince de Bulow se prononce pour les annexions.

Férocité austro-hongroise au Monténégro.

Dénonciation par une commission du parlement français de l'extermination des populations syriennes par les Turcs.

Condamnation en Suisse d'espions allemands.

Arrivée à Paris de M. Bark, ministre des finances de Russie.

Le Sénat clôt ses séances en comité secret par le vote, à 251 voix contre 5, d'un ordre du jour favorable au gouvernement.

La face de la guerre, sinon encore « la carte de la guerre », s'est complètement transformée depuis à peine

six semaines. Dans les tout premiers jours de juin, les Allemands et les Austro-Hongrois avaient l'initiative sur tous les fronts d'Europe.

En France, ils pressaient de plus en plus Verdun et s'imaginaient qu'ils étaient à la veille d'emporter cette ville historique; sur les autres points de notre front, on ne signalait que des tirs d'artillerie ou des combats locaux.

En Italie, les Autrichiens descendaient sur la plaine vénitienne, qu'ils pensaient une proie facile. En Albanie régnait le calme, et à Salonique l'on en était toujours aux préparatifs.

Sur les 1.200 ou 1.300 kilomètres du front russe, Allemands et Austro-Hongrois à l'envi, ayant dégarni leurs lignes, montaient la garde avec nonchalance. En Asie, les Turcs, aidés de quelques contingents et de grands chefs teutons, paraissaient vouloir se relever de leurs défaites et reprendre l'offensive.

Telle était la face de la guerre dans les derniers jours de mai et dans les trois premiers jours de juin. Elle enflait d'orgueil et d'espérances nos ennemis; elle excitait les neutres mal disposés à notre endroit; elle attristait et décourageait nos amis. Le cabinet Skouloudis, à Athènes, se laissait entraîner à des séries d'inconvenances; la Roumanie était de plus en plus hésitante; des neutres amis nous confiaient, avec discrétion sans doute, leurs appréhensions.

Les uns et les autres ne voyaient que la face de la guerre, l'apparence; ils n'étudiaient pas et ne discernaient pas le fond, la réalité, l'immense et méthodique travail qui s'accomplissait en silence chez tous les peuples de l'Entente.

Voici qu'aux premiers jours de juin, cette réalité éclate par la grandiose offensive russe le 4 de ce mois : cette offensive se poursuit ininterrompue, avec une série prolongée d'éblouissants et solides succès. Puis, le 1er juillet, à 7 heures et demie du matin, c'est

l'offensive britannique en Picardie, et non pas seulement britannique, comme s'y attendait l'ennemi, mais également française, avec d'incontestables succès également. Les Italiens aussi attaquent, avec des avantages nombreux.

Ainsi, sur tous les fronts, l'initiative appartient maintenant aux nations de l'Entente. Partout, Allemands et Austro-Hongrois sont bousculés. Ils trouvent d'admirables euphémismes pour exprimer la secousse terrible qu'ils ressentent : ils « rompent le contact » ; ils « se rapprochent de leur base », etc.

La coordination, si désirée, entre les armées des nations de l'Entente, bien que séparées les unes des autres par des milliers de kilomètres, se fait de la manière la plus efficace.

Elle est donc bien changée, profondément changée, la face de la guerre ; sans doute, la carte ne l'est encore, d'une façon appréciable, que sur le front russe ; mais des indices sérieux témoignent qu'elle changera aussi sur le front occidental.

Le temps presque constamment pluvieux a été défavorable à nos opérations sur ce front ; néanmoins, elles ont constamment progressé : la première semaine de guerre, du 1er au 7 juillet, nous avait fait gagner, à nous et à nos alliés anglais, une vingtaine de villages sur l'une et l'autre rive de la Somme et sur les bords de l'Ancre ; elle nous avait fait capturer 15.500 prisonniers, 9.500 par nous et 6.000 par nos alliés, une centaine de canons, dont 20 par les Anglais, plusieurs centaines de mitrailleuses. Nous avions occupé, sur une quarantaine de kilomètres, les premières positions ennemies, et les deuxièmes sur une dizaine de kilomètres. Nous avons consolidé, Anglais et nous, la généralité de ces avances et nous les avons même étendues ; elles sont de 8 kilomètres dans le secteur au sud de la Somme ; les troupes françaises ont pris, près du front anglais, le village, très fortement organisé par

l'ennemi, d'Hardecourt et, à notre droite, le village de Biaches, aux portes de Péronne ; nous sommes à 1 kilomètre de cette ville ; dans les deux journées du 9 et du 10, nous avons fait, au sud de la Somme, plus de 1.300 prisonniers.

Les Anglais ont livré d'âpres luttes, dans une contrée particulièrement difficile et organisée d'une façon formidable par l'ennemi, dans le voisinage d'Ovillers, aux environs de Contalmaison, dans ce village même, dans le bois de Mametz et dans le bois des Trônes; après de sanglantes péripéties, ils ont eu, dans l'ensemble, une victoire considérable; leur communiqué du 11 juillet, 20 heures, en dresse ainsi le bilan :

Au bout de dix jours et dix nuits de luttes incessantes, nos troupes ont achevé la conquête méthodique de la totalité des défenses ennemies sur un front de 13 kilomètres. Ces défenses comportaient un système complet de nombreuses tranchées de première ligne, de soutien et de réserve. La profondeur des lignes variait entre 2 et 4 kilomètres, et elles englobaient cinq villages particulièrement bien fortifiés, des bois garnis de réseaux de fils de fer et de tranchées, un grand nombre de redoutes puissamment organisées. La conquête de chacun de ces éléments représente une opération importante. Ils sont actuellement tous entre nos mains.

Les Allemands qui avaient repris le bois des Trônes, au prix de six assauts sanglants, ne l'ont pas conservé longtemps. Nous avons regagné aujourd'hui le bois presque en son entier. Seul l'extrême point nord n'est pas encore en notre possession.

Ces diverses opérations nous ont valu, en dehors de canons cachés dans les maisons ou sous les décombres, 26 pièces de campagne, 1 canon de marine, 1 canon antiaérien, 1 obusier lourd et un chiffre total de 7.500 prisonniers.

Avec les prisonniers faits par nous, on doit approcher du chiffre de 20.000 depuis le début des opérations, le 1er juillet, et le butin en matériel dépasse certainement 100 canons pour les deux armées alliées; le nombre des villages repris est de 23.

Les Allemands continuent de s'acharner sur Verdun; ils bombardent incessamment les deux rives de la

Meuse, particulièrement la rive droite; ils lancent, de temps en temps, de violentes attaques d'infanterie; ils sont parvenus à pénétrer dans la batterie de Damloup; notons qu'ils prétendaient l'avoir prise depuis déjà plusieurs semaines.

En d'autres secteurs du front occidental se produisent des combats dont l'initiative revient en général aux Alliés : autour de Loos et d'Hulluch, dans le nord; entre l'Oise et l'Aisne; en Champagne, où nous avons réussi deux coups de mains aux environs de Tahure et où nous avons enlevé à l'ennemi, près de la butte du Mesnil, 500 mètres de tranchées; dans les Vosges également. Il paraît possible qu'un jour ou l'autre, en quelqu'une de ces régions, les engagements prennent du développement.

Sur le front oriental, malgré quelques naturelles péripéties passagères, les succès russes s'accumulent et s'étendent : nos alliés continuent, au sud, à nettoyer, d'Austro-Hongrois, la Bukovine et à s'approcher des cols des Carpathes; dans la Galicie orientale, ils élargissent de tous côtés leur rayon d'action autour de Koloméa, qui leur sert désormais de base; ils se sont emparés de l'importante position de Delyatin, clef des Carpathes en cette région. Mais c'est surtout plus au nord, en Volhynie, dans la contrée entre le Styr et le Stockod et même au delà de cette rivière, franchie par eux, qu'ils ont des succès considérables. Ils ont culbuté les Autrichiens et aussi les Allemands; ils se trouvent à 35 verstes, soit moins de 38 kilomètres, de Kovel. Leur communiqué du 7 au soir disait : « Les prisonniers autrichiens et allemands continuent à affluer; » ils en comptaient, on l'a vu, 217.000 le 30 juin; une dépêche de Petrograd, résumant le bilan des cinq semaines écoulées de leur grandiose offensive, fixe à 266.000 soldats et 5.120 officiers le nombre de prisonniers depuis le 4 juin, à 312 le nombre des canons pris et à 866 celui des mitrailleuses. Tout permet d'espérer

que « la carte de la guerre » sur le front oriental, déjà modifiée d'une façon très appréciable et très heureuse depuis cinq semaines, se transformera complètement dans un temps prochain. En Asie, avec sagesse, car, conformément à nos avis, ce n'est plus qu'un théâtre secondaire de la guerre, les Russes se contentent, aujourd'hui, de repousser les attaques turques ; ils y réussissent complètement.

Sauf des bombardements, des engagements de patrouilles, des raids d'avions, on en est toujours, à Salonique, aux préparatifs.

La piraterie allemande sous-marine continue à se donner cours, particulièrement en Méditerranée. Un acte sensationnel, d'autre part, et qui exalte la mégalomanie allemande, c'est l'arrivée à Norfolk, aux Etats-Unis, puis à Baltimore, d'un sous-marin allemand qui n'est pas désigné par une lettre et un numéro, mais s'intitule *Deutschland;* il porte une cargaison de colorants et de médicaments ; il prétend embarquer du nickel et du caoutchouc à destination de l'Allemagne. Cette entrée furtive d'un sous-marin dans un port des Etats-Unis devrait ouvrir les yeux des Américains, leur montrer que, malgré leur éloignement de l'Europe, ils ne seraient pas à l'abri d'attaques de l'Allemagne. En s'abstenant de prendre part à la guerre actuelle, les Américains commettent la même faute que commit en 1870 la Grande-Bretagne quand elle laissa l'Allemagne écraser et mutiler la France. Quoi qu'il en soit, la question se pose actuellement de savoir si le sous-marin *Deutschland* et ceux qui pourront le suivre doivent être traités par les Etats-Unis comme des navires de commerce et avoir toute faculté d'entrer, de se ravitailler, de sortir à leur guise. Il ne paraît pas douteux qu'échappant à tout contrôle, pouvant, en un temps très court, se transformer en pirates, ils doivent être assimilés à des navires de guerre.

L'aviation garde, de part et d'autre, l'activité des

temps récents, chez nous toute militaire, sauf les cas de représailles ; chez les Allemands, fréquemment signalée par l'assassinat de populations civiles; c'est ainsi que des avions teutons ont bombardé, le 6 juillet, la ville ouverte de Lure, y tuant onze personnes et en blessant sept, toutes, sauf une, femmes et enfants.

L'Angleterre et la France viennent de répudier l'acte dit « Déclaration de Londres », au sujet des questions maritimes, qui n'était, d'ailleurs, qu'un avant-projet, n'ayant pas recueilli, avant la guerre, l'adhésion générale des puissances maritimes, notamment pas celle de l'Allemagne. Cela leur permettra de resserrer le blocus de cette contrée.

Les Allemands s'étaient flattés de soulever, au cours de la guerre, les plus importantes colonies de leurs adversaires; on vient d'apprendre, avec grand étonnement, que l'empereur d'Annam, Duy Tan, avait trempé dans une conjuration contre la France; sa déchéance a été immédiatement prononcée; il est remplacé par un prince de la famille impériale, Bun Dao, qui donne toutes les garanties d'entente avec notre gouvernement. L'Indo-Chine ne manifeste aucun mécontentement; nous avons en France des légions annamites ; des dizaines de mille ouvriers de cette race sont venus, ces temps derniers, sur notre territoire travailler dans nos usines.

La Russie et le Japon viennent de conclure un accord au sujet de l'Asie, qui rend encore plus étroites les relations entre les deux pays et assure leur entente pour tous les problèmes de l'Asie orientale.

Le gouvernement britannique a effectué les remaniements que comportaient la mort de lord Kitchener et la démission de lord Selborne; c'est M. Lloyd George qui a pris le ministère de la guerre; M. Montagu lui succède aux munitions; lord Derby, connu par sa propagande en faveur du recrutement, est devenu sous-secrétaire d'Etat.

Les déclarations annexionnistes se multiplient en

Allemagne; l'ancien chancelier de l'empire, le prince de Bulow, dans un livre qu'il vient de publier, s'y rallie ouvertement; on y discute de plus en plus publiquement des *buts de la guerre;* cette expression est un aveu et témoigne de la préméditation allemande; les *buts de la guerre,* ce sont des acquisitions de territoires à l'est, à l'ouest, sur toutes les mers et tous les continents. Il est remarquable que ces prétentions se produisent avec tant de violence quand les lignes allemandes craquent sur tous les fronts.

La férocité autrichienne s'étale au Monténégro par des actes inqualifiables; on y décrète la pendaison des pères ou des frères paisibles de Monténégrins notables faisant acte d'hostilité contre l'envahisseur.

La commission des affaires extérieures de la Chambre dénonce l'extermination systématique des populations syriennes par les Turcs.

On vient de condamner en Suisse, à Berne, à des peines de trois à cinq mois de prison, deux espions allemands : Behrmann et Reuscher.

Notons l'arrivée à Paris de M. Bark, ministre des finances de Russie; l'alliance financière dans l'Entente est une des conséquences nécessaires de l'alliance politique et de la coopération militaire.

Après six séances, le comité secret du Sénat s'est terminé par un ordre du jour raisonnable, qui manifeste la confiance dans le gouvernement; voici le texte même des derniers paragraphes :

Le Sénat exprime au gouvernement sa confiance pour que, l'expérience et les leçons du passé aidant, il continue à exercer son autorité légitime sur tous les organes de la défense nationale et à employer toute son énergie à fortifier la direction de la guerre;

Il enregistre avec satisfaction les résultats acquis par la France et ses alliés, grâce à la coordination nécessaire de leurs efforts, qui assureront l'unité d'action sur l'unité de front;

Il compte sur le gouvernement pour prendre, avec la collaboration des Chambres et des grandes commissions parlementaires, dont le contrôle permanent est indispensable, toutes les mesures

d'organisation et d'action qui rapprocheront l'heure de la victoire;

Il proclame l'union étroite des pouvoirs publics, de l'armée et de la nation en face de l'ennemi, et passe à l'ordre du jour.

Cet ordre du jour a été voté par 251 voix contre 5; on avait dit d'abord 6; mais l'un de ces votes a été rectifié; M. Clemenceau a tenu à constater et à signaler son isolement en étant l'un des cinq opposants.

CENT TROISIÈME SEMAINE

Du 14 au 20 juillet 1916.

La fête nationale du 14 juillet 1916; grande différence de la situation générale avec le 14 juillet 1915.

La transformation de la *face de la guerre* s'est traduite dans la cérémonie de la fête nationale du 14 juillet 1916. — Revue à Paris de contingents de nos troupes métropolitaines et coloniales, de troupes britanniques d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Asie et de détachements russes.

La « Journée de France » en Angleterre, sous le patronage de la reine Alexandra; adresse du généralissime anglais, sir Douglas Haig.

Discours du président Poincaré : la paix subordonnée à « la restitution totale de nos provinces envahies, envahies hier ou envahies depuis quarante-six ans ».

Victoire et avance notable de l'armée britannique en Picardie, le 14 juillet; notre progression; exemples d'unités allemandes quasi détruites; les Anglais ont fait intervenir la cavalerie.

La lutte autour de Verdun; un progrès dans le secteur de Fleury. — Engagements sur d'autres points du front occidental.

Arrivée de contingents russes à Brest.

Les Russes continuent avec succès leur poussée en Volhynie, en Galicie et dans les Carpathes; victoire du général Sakharof sur la Lipa. — En Asie, nos alliés s'emparent de l'importante ville de Baibourt.

Lutte acharnée des Italiens dans le Trentin.

La piraterie allemande: le mois de juin des sous-marins teutons.

Etrange communiqué allemand contre les « hymnes délirants » et les « légions de mensonges » des communiqués de l'Entente.

Conférence financière des Alliés à Londres.

Les *Trades-Unions* britanniques, répondant à un appel du général sir Douglas Haig, décident de renoncer aux congés habituels dans les usines de munitions.

L'Allemagne rompt ses conventions avec l'Italie pour les pensions ouvrières et les payements aux banques.

Le sous-marin *Deutschland* obtient aux Etats-Unis d'être tenu pour navire de commerce.

Réception à Paris de délégués des corps élus des grands *Dominions* britanniques.

La Chambre française discute la question des « commissaires aux armées ». — Mort à l'ennemi du duc de Rohan, député ; récapitulation des parlementaires tués à l'ennemi depuis le début de la guerre.

Les derniers huit jours écoulés ont été inaugurés par la fête nationale du 14 juillet. Elle a été célébrée avec le plus vif enthousiasme et le plus chaleureux entrain, non seulement à Paris et en France, mais dans tous les pays de l'Entente et par les populations de diverses contrées neutres qui ont tenu, en ce jour, à témoigner à la France leur admiration ou leurs sympathies.

Reportons-nous une année en arrière, au 14 juillet 1915. Les Français, alors, célébrèrent aussi la fête nationale avec confiance; on transféra aux Invalides les cendres de Rouget de l'Isle, l'auteur de la *Marseillaise*. Mais la face de la guerre était alors très préoccupante : nos alliés russes, faute de munitions, avaient dû, quelques semaines auparavant, évacuer d'abord Przemysl, puis Lemberg; malgré leur héroïsme et des succès locaux, ils étaient contraints à un repli méthodique continu; les Allemands envahissaient la Courlande et la Pologne. L'Autriche reprenait les hostilités contre la Serbie; la Bulgarie préparait son irruption dans cette dernière et vaillante contrée. On discutait, en Angleterre, sur le service militaire obligatoire; les armées de lord Kitchener n'étaient, pour la plupart, qu'à l'état de préparation; le front britannique, en France, n'occupait que quelques dizaines de kilomètres. Les Français se livraient à d'admirables prouesses dans les Flandres, en Artois, en Alsace, mais qui se bornaient à prendre quelque saillant ou quelque cote.

Dans ces circonstances, le président Poincaré prononçait, à cette Fête nationale du 14 juillet 1915, un énergique discours où il exposait nos espérances et nos revendications; une adresse de 450 lords-maires, lords-

prévôts, maires et prévôts britanniques, à la nation française, témoignait de l'ardente amitié de l'Angleterre.

Ces sentiments éclatent encore aujourd'hui, plus généraux même; mais combien les circonstances sont différentes, le 14 juillet 1916, de ce qu'elles étaient le 14 juillet 1915! La face de la guerre a complètement changé. Les lignes allemandes, comme nous le disions il y a huit jours, craquent sur tous les fronts. Après cinq mois révolus d'efforts quasi surhumains, la partie la plus active des forces allemandes échoue encore devant Verdun. Les Russes, depuis le 4 juin, par une série successive de victoires et de progrès, ont disloqué les armées autrichiennes, repoussé les armées allemandes, fait près de 300.000 prisonniers et réoccupé une vaste bande de territoire avec des villes considérables. Ils ont, en Asie, conquis la plus grande partie de l'Arménie. Les Autrichiens ont dû renoncer à la descente dans la plaine vénitienne et s'efforcent d'arrêter la marche italienne dans le Trentin. Des contingents russes sont arrivés en France à la fin d'avril dernier.

Sur le front occidental, enfin, une double révélation a consterné l'Allemagne; les nouvelles armées de lord Kitchener se sont montrées une puissance offensive de premier ordre, s'emparant méthodiquement de longues lignes de tranchées teutonnes; les Français, d'autre part, en liaison avec les troupes britanniques, ont témoigné que la défense de Verdun n'a aucunement épuisé ou absorbé leur force combative et qu'ils sont capables, en d'autres secteurs, des plus vigoureux et des plus heureux efforts.

Cette transformation de la face de la guerre s'est traduite dans la cérémonie de la Fête nationale du 14 juillet 1916 : cette cérémonie a été marquée, en effet, par le défilé glorieux et impressionnant, à Paris, de détachements de nos alliés et de nos troupes, les uns et les autres, entre deux combats, revenant du front pour y

avons gagné du terrain dans le secteur de Fleury, y enlevant un ouvrage fortifié et y faisant d'abord 200 prisonniers, puis 150.

Notons quelques engagements en d'autres parties du front, entre Oise et Aisne, en Champagne, en Argonne, en Lorraine, dans les Vosges, en certains desquels ont pris part les premiers contingents russes arrivés en France.

De nouveaux contingents russes ont débarqué à Brest, le lundi 17 juillet, au milieu du plus grand enthousiasme de la population.

La face de la guerre n'est pas moins réconfortante sur le front oriental : les Russes continuent leur poussée sur les Carpathes, en Galicie et en Volhynie, en même temps qu'ils contiennent les Allemands au nord du Pripet. Ils ont obtenu de nouveaux et brillants succès, une vraie et grande victoire en Volhynie, le 16 juillet : une de leurs armées du groupe du général Broussilow, commandée par le général Sakharow, a rejeté l'armée du général allemand Linsingen au delà de la Lipa, petit affluent du Styr, parallèle à la frontière de Galicie et distante d'une douzaine de kilomètres de cette contrée ; elle a pris à l'ennemi 317 officiers, 12.637 soldats, 30 canons, dont 17 lourds, et un grand nombre de mitrailleuses. D'après certains, les troupes ennemies battues étaient commandées par le général von Mackensen. L'avance ininterrompue de nos alliés se continuera, on peut l'espérer, pendant les prochaines semaines et se traduira par une transformation notable de la carte de la guerre.

Les Russes, en même temps, en Asie, se sont emparés de l'importante ville de Baibourt, située sur la route entre Erzeroum et Trébizonde.

Les Italiens continuent à rejeter les Autrichiens dans le Trentin, aussi rapidement que le permet la difficulté des lieux.

A Salonique, l'on en est toujours aux luttes de patrouilles, d'avions ou d'artillerie.

Nos alliés, belges, anglais, aussi portugais, continuent d'accentuer leur avance dans l'Afrique orientale allemande.

La piraterie sous-marine teutonne se poursuit sans éclat particulier : dans le courant du mois de juin, 61 navires de commerce des nations de l'Entente, jaugeant 101.000 tonnes, auraient été coulés; ce tonnage n'est pas énorme; il faut noter, toutefois, que ces torpillages s'effectuent maintenant, en grande partie, dans la Méditerranée, contre les marines française et italienne, parfois aussi contre des navires neutres. On note que les vaisseaux de guerre russes parcourent aujourd'hui assez librement la mer Baltique et y capturent des bâtiments allemands. Un sous-marin teuton est allé attaquer la côte anglaise et y a tué une pauvre femme.

L'aviation est très active : les Allemands prétendent qu'ils détruisent un plus grand nombre d'avions de l'Entente que les nôtres ne détruisent des leurs. Cette assertion paraît bien contestable, les journaux allemands eux-mêmes reconnaissant que, dans les batailles de la Somme, l'aviation des Alliés a témoigné d'une grande supériorité.

Le haut commandement allemand a fait publier, dans les journaux teutons du 13 juillet, une longue et étrange note où il fait un éloge dithyrambique de ses communiqués et où il s'élève, à propos des batailles de la Somme, contre les communiqués des Alliés, qu'il traite d' « hymnes délirants » et de « légions de mensonge ». Les communiqués allemands sont, en général, il est vrai, courts et impérieux; mais il est malaisé de prétendre qu'ils soient tous véridiques quand on se rappelle que, pendant plus d'un an, ils ont dissimulé au peuple allemand la défaite de la Marne, qu'ils ont annoncé comme un fait acquis, bien des semaines d'avance, la prise du fort de Vaux et que, au sujet de la bataille du Jutland, ils ont tu la perte de deux de leurs croiseurs.

Une conférence financière des Alliés s'est tenue à Lon-

dres, à laquelle assistaient le chancelier de l'Échiquier, les ministres des finances de France, d'Italie, de Russie, le ministre et le sous-secrétaire d'Etat des munitions d'Angleterre et de France, le gouverneur de la banque d'Angleterre et divers techniciens. Notons, à ce propos, que les dépenses journalières de la Grande-Bretagne, d'après une déclaration de M. Mackenna à la Chambre des communes, s'élèvent maintenant à 150 millions de francs par jour et qu'on s'attend à les voir atteindre 175 millions, sinon 200[1].

Les *Trades-Unions* britanniques, sur un appel pathétique du général sir Douglas Haig et du gouvernement, afin de ne pas ralentir la production des munitions, ont décidé que les ouvriers renonceraient en Grande-Bretagne aux congés qui leur étaient habituels en cette saison et à tous congés jusqu'à nouvel ordre. On ne pourrait trouver une plus évidente preuve de la décision britannique dans toutes les couches de la population.

On sait que la guerre n'existe pas en droit entre l'Italie et l'Allemagne; une convention a même été conclue, en mai 1915, par l'entremise du prince de Bülow, pour garantir les droits privés des ressortissants allemands et italiens en cas de conflit. Or, violant à l'improviste cette convention, l'Allemagne vient d'arrêter le payement des pensions ouvrières aux ouvriers italiens qui ont travaillé chez elle, et les banques allemandes refusent aux Italiens le payement des sommes qu'elles leur doivent. Cette déloyauté teutonne a amené le ministère Boselli à dénoncer l'accord du mois de mai 1915 et lui suggérera peut-être d'autres mesures.

Le sous-marin *Deutschland* est considéré définitivement aux Etats-Unis comme navire marchand; il va reprendre la mer, avec un chargement de caoutchouc et de nickel que l'on estime entre 200 et 500 tonnes, sui-

1. Voir la *Semaine* suivante, page 476.

vant la capacité de transport qu'on attribue à ce singulier navire de commerce.

Notons un message de M. Poincaré à l'Angleterre à propos de notre Fête nationale; la visite du président au front français à Verdun et sur la Somme. Des délégués des corps élus des grands Dominions britanniques : Canada, Australie, Nouvelle-Zélande et Terre-Neuve, sont arrivés à Paris; ils ont été chaleureusement reçus par le président Poincaré et par M. Briand, président du conseil; ils ont assisté à une séance de la Chambre et ont été visiter le front.

On discute à la Chambre la question des « commissaires aux armées ». La discussion promet d'être longue et d'aboutir à une solution compliquée. On fait remarquer, à ce propos, que, avec les deux comités secrets de la Chambre et du Sénat et cette discussion, notre ministre de la guerre et le président du conseil sont retenus depuis près d'un mois quasi journellement au parlement. Ils auraient vraiment, dans les circonstances présentes, une œuvre plus nationale à accomplir.

Un député, portant un des plus grands noms de l'ancienne France, le duc de Rohan, représentant de Ploërmel (Morbihan), qui combattait au front depuis le début de la guerre, après avoir été plusieurs fois blessé dans les premiers jours de la lutte et avoir mérité deux citations à l'ordre du jour, vient d'être tué à l'ennemi, à l'assaut du village de Barleux, sur le front de la Somme; il avait trente-sept ans; c'est le huitième député tombé au champ d'honneur.

Rappelons les noms de ces parlementaires héroïques : MM. Pierre Goujon (Ain), tué en août 1914; Paul Proust (Savoie), tué le 24 octobre 1914; Nortier (Seine), tué le 6 novembre 1914; Roland Chevillon (Bouches-du-Rhône), tué en février 1915; Chaigne (Gironde), tué le 5 avril 1915; André Thome (Seine-et-Oise), tué le 10 mars 1916; le lieutenant-colonel Driant, tué en février 1916; enfin, le duc de Rohan (Morbihan), tué en juillet 1916. Joi-

gnons-y un sénateur, le docteur Reymond, qui, au début de la guerre, a trouvé la mort dans le service de l'aviation.

La France gardera avec reconnaissance et piété les noms de ces vaillants qui, en se rendant *volontairement* au front et en tombant glorieusement pour elle, ont donné un si noble exemple à l'ensemble des citoyens.

CENT QUATRIÈME SEMAINE

Du 21 au 27 juillet 1916.

Causes de la prolongation de la guerre; celle qui domine tout est l'impréparation des peuples de l'Entente.

Il était visible que les coups décisifs devaient être portés, vers le terme de la lutte, par la Russie et l'Angleterre, auxquelles notre résistance inébranlable sur le front principal donnait le temps d'achever leur préparation. — Les deux grandes offensives heureuses de nos alliés en fournissent la confirmation.

Les trois conséquences, deux immédiates et une différée, de l'offensive anglo-française en Picardie. — Résultats actuels de cette offensive, malgré les furieuses contre-attaques allemandes.

La lutte autour de Verdun; nous continuons de regagner du terrain.

La colossale offensive russe s'étend maintenant sur tout le front oriental; l'ensemble des armées russes y prend part; nouveaux succès de nos alliés. — Leur avance notable en Asie; ils prennent l'importante ville d'Erzindjian.

Bonne et laborieuse besogne des Italiens dans les Alpes.

Indices d'entrée en action à Salonique : les contingents russes récemment débarqués à Brest arrivent à Marseille.

Rapport de l'amiral anglais Bacon sur les pertes de navires dans la Manche au cours des six derniers mois.

L'aviateur français Marchal survole Berlin et y lance des proclamations.

Discussions de plus en plus ardentes en Allemagne sur les *buts de la guerre :* comité officieux fondé par le prince de Wedel, ancien *statthalter* d'Alsace-Lorraine : il demande des « annexions à l'est » et des « garanties à l'ouest »; autres manifestations analogues ou plus outrancières.

Le ministre des affaires étrangères de Russie Sasonof est, pour cause de santé, remplacé par M. Boris Stürmer.

Réplique de l'Italie aux mauvais procédés allemands contre les Italiens. — Pendaison du député de Trente, Battisti, fait prisonnier blessé par les Autrichiens.

La fête nationale belge.

Explications de M. Asquith à la Chambre des communes sur le montant des dépenses mensuelles ou quotidiennes.

Manifestation de sympathie pour l'Entente du parlement brésilien.
La Suède veut faire respecter les eaux territoriales suédoises.
Le conseil municipal de Verdun délibère à Paris.

La deuxième année de guerre approche de son terme. Si la lutte s'est prolongée bien au delà de toutes les prévisions, à cause de la manifeste impréparation des nations du groupe de l'Entente, on peut dire qu'elle a pris, depuis bientôt deux mois, un caractère nouveau et pleinement réconfortant.

Dès le milieu de la première année, il apparaissait à tous les esprits réfléchis que les coups décisifs seraient portés au monstre allemand par nos deux grandes alliées, la Russie et l'Angleterre, lorsque l'une et l'autre auraient achevé ou, du moins, fort avancé leur préparation. C'est une pensée que nous avons fréquemment émise dans nos Bulletins[1].

Entrée d'une manière intensive dans la lutte, dès le mois d'août 1914, avec tous ses effectifs, la France pouvait et peut maintenir son effort; il ne lui est pas possible de l'accroître. Par sa victoire de la Marne, qui a rejeté l'ennemi à une centaine de kilomètres de Paris, par notre tenace résistance sur l'Yser et dans les Flandres, par notre héroïque défense, durant plus de cinq mois et encore à l'heure présente, du camp retranché de Verdun, retenant et harassant la plus grande partie des forces de l'ennemi, nous avons assuré à nos alliés, notamment à la Russie et à l'Angleterre, près de deux années, où elles-mêmes, sans doute, ont combattu, mais dans des proportions inégales, pour compléter leur organisation.

L'heure est venue, il y a environ deux mois, où celle-ci a été à point. A partir du 4 juin, la magnifique offensive russe, qui n'a cessé de se développer depuis lors, et, du 1er juillet, la grande offensive anglaise en Picardie, que nous avons nous-mêmes énergiquement et heureusement

1. Se reporter à la *Première année, 20e et 23e Semaine,* pages 177 et 204.

appuyée, témoignent hautement à l'Allemagne étonnée que notre défense de Verdun fut efficace et n'absorbait pas, n'épuisait pas notre effort.

Depuis ce moment, ces deux offensives se poursuivent avec bonheur. La face de la guerre, on ne saurait trop le répéter, est complètement transformée depuis le 4 juin, et encore plus depuis le 1er juillet.

L'intense offensive de Picardie pouvait et devait avoir trois conséquences : deux immédiates et l'une demandant du temps pour se développer, un temps prolongé même pour produire tous ses effets. La première de ces conséquences, incontestablement obtenue, c'était d'empêcher les Allemands de retirer des troupes du front occidental pour les porter sur leur front oriental, menacé d'une prompte et irrémédiable débâcle. Avant cette offensive en Picardie, d'après les déclarations faites au représentant du *Times* à Petrograd, par le général Alexeïef, chef d'état-major de l'armée russe, quatre divisions allemandes d'abord, puis quatre autres dans le courant du mois de juin, soit, en tout, huit, représentant, sans doute, un peu plus d'une centaine de mille hommes, furent envoyées de France sur le front russe; on attendait encore d'autres virements de ce genre; ils ont, dit le général Alexeïef, complètement cessé.

La deuxième conséquence de l'ample offensive anglo-française en Picardie, c'était de soulager Verdun; elle s'est produite également : les Allemands ne se sont plus livrés, dans ce secteur, à des attaques de grande envergure; ce n'est pas à dire qu'ils y renoncent; ils continuent de bombarder à outrance notamment la rive droite de la Meuse; mais c'est nous qui y prenons — et avec bonheur — l'initiative des attaques d'infanterie.

La troisième conséquence de l'ample offensive anglo-française, inaugurée, le 1er juillet en Picardie, c'est et ce sera, nous en avons la ferme espérance, d'ébranler, puis de désorganiser les lignes ennemies de cette partie importante du front et de préparer l'évacuation de notre

territoire. Il y faudra, certes, du temps; l'idée que l'on peut percer définitivement les lignes allemandes par un intense et prompt effort sur un point donné ne répond pas à la réalité des conditions de la guerre présente. Une offensive d'ample envergure et de vaste dessein demande de la méthode et de la durée; le communiqué britannique du 11 juillet (20 heures) a déclaré en termes exprès qu'il s'agit d'une « conquête méthodique ».

Quoique le temps se soit montré presque constamment défavorable, l'offensive anglo-française en Picardie, sur un front d'une quarantaine de kilomètres, au nord et au sud de la Somme, a donné les résultats non seulement les plus glorieux, mais les plus satisfaisants : dans les premières journées, le merveilleux entrain des troupes tant britanniques que françaises fit tomber entre leurs mains les premières lignes et une partie des secondes lignes teutonnes; une notable victoire britannique fut remportée le 14 juillet; une nouvelle le 20, et de même pour nous. Depuis lors, quoi que suggèrent, en termes ambigus, leurs communiqués, les Allemands ne sont aucunement parvenus à rejeter les Anglais ou les Français et à reprendre leurs positions perdues; nous avons continué d'avancer, au contraire. Les Anglais viennent d'occuper la totalité du village de Pozières, où ils n'avaient pas encore pénétré il y a peu de jours; nous sommes à 1 kilomètre et demi de Péronne. Français et Anglais ont capturé plus de 26.000 prisonniers et entre 150 et 200 canons, suivant que l'on y comprend ou non les obusiers de tranchées; ce butin, en hommes et en matériel, s'accroît chaque jour. Ce sont des résultats considérables, obtenus en moins d'un mois; il faut naturellement du temps pour qu'ils produisent tous leurs effets.

Ici intervient une considération qui n'échappe certainement pas au grand état-major allemand, quoique les journaux teutons s'abstiennent d'y faire allusion : les grandes armées britanniques viennent de naître, une

partie est encore en préparation; elles sont composées d'hommes de bon âge, la plupart entre 20 et 35 ans; si fortes que puissent être les pertes qu'elles subissent, elles sont en état de les combler quasi indéfiniment; les coloniaux et les métropolitains montrent la plus admirable émulation; c'est ainsi que les Australiens se sont particulièrement distingués dans les luttes récentes.

A Verdun, c'est nous qui avons, sur la rive droite de la Meuse, l'initiative des combats d'infanterie; nous avons pris quelques tranchées, une redoute près de l'ouvrage de Thiaumont et fait, en une dizaine de jours. plus de 800 prisonniers.

La colossale offensive russe a trouvé encore le moyen de s'étendre : c'est sur tout le front d'Europe, c'est-à-dire sur 1.300 kilomètres environ, que l'initiative est prise aujourd'hui par nos alliés; ils attaquent, du côté de Riga, les troupes du fameux Hindenburg, que les Allemands ont si sottement baptisé la terreur des Russes, *Russenschreck*, et ils le réduisent à la passivité; ils peuvent avoir eu, au centre, comme le reconnaît le général Alexeïef, quelques échecs, à Baranovitchi, où ils n'ont pas réussi jusqu'ici à rompre les lignes allemandes. Partout ailleurs, leurs succès sont presque continus : sur la Lipa, notamment, à Verben, à Berestetchko, ils remportèrent de nouvelles victoires, faisant prisonniers, les 20 et 21 juillet, plus de 300 officiers et plus de 12.000 soldats. Voici que, le 25 juillet, ils ont un autre grand succès sur la rivière Slonewka, affluent du Styr, font prisonniers 63 officiers, 4.000 soldats et prennent 5 canons et 6 mitrailleuses. Le nombre des prisonniers qu'ils ont ramassés depuis le 4 juin doit dépasser, à l'heure présente, 310.000.

Nos alliés sont aux portes de Brody, en Galicie, et se rapprochent de Lemberg. En même temps, les cosaques ont franchi les Carpathes et se montrent en Hongrie. Ce ne sont pas seulement les armées de Broussiloff, ce sont aussi celles du général Evert au centre et

du général Kouropatkine au nord qui sont en mouvement.

En Asie, l'avance russe s'est manifestée, ces jours derniers, d'une façon tout à fait foudroyante, par la prise de positions importantes : Kelkit-Tchiflick d'abord, puis Erzindjian, ville d'une trentaine de mille âmes, la plus importante de la région de l'Euphrate occidental et nœud de routes desservant toute l'Arménie.

Les Italiens font de leur côté de la bonne et laborieuse besogne dans les Alpes.

On note, sur le front de Salonique, quelques indices d'entrée méthodique en activité; on a annoncé l'arrivée à Marseille des contingents russes qui avaient débarqué ces jours derniers à Brest.

On ne cite rien de notable sur mer; on parle fréquemment de la prochaine « reprise de la piraterie teutonne »; mais cette piraterie se donne cours sans interruption depuis dix-huit mois et les torpillages sont nombreux; ce que l'Allemagne a seulement suspendu, c'est les torpillages de paquebots; si elle veut les reprendre, elle soulèvera de plus en plus, sans aucun résultat militaire ou économique, l'indignation du genre humain.

La *Gazette de Londres* vient de publier un rapport, en date du 29 mai, du vice-amiral Bacon, commandant à Douvres la flottille de patrouilleurs; l'amiral y constate que, dans les six derniers mois, 21.000 navires marchands ont traversé le détroit et que 21 seulement ont été coulés ou sérieusement endommagés; il faut dire que la Manche jouit seule de cette relative immunité et que les torpillages sont bien plus nombreux dans les autres mers, notamment en Méditerranée.

Le fameux « sous-marin de commerce » *Deutschland*, avec 400 ou 500, certains disent même 700, tonnes de nickel ou de caoutchouc, n'est pas jusqu'ici sorti du port de Baltimore; d'autre part, on ne sait pas ce qu'est devenu l'autre « sous-marin de commerce », le *Bremen*, dont on annonçait la prochaine arrivée aux Etats-Unis.

L'aviation française vient d'accomplir une action d'éclat : le sous-lieutenant aviateur Marchal, parti de nos lignes de France, a survolé Berlin le 21 juin et toute l'Allemagne, et est venu, par malfortune, échouer à Cholm, en Russie, qu'occupent les Allemands. Il eût pu jeter des bombes sur Berlin ; il s'est contenté d'y faire tomber des manifestes imprimés, témoignant ainsi de la supériorité de la noble culture latine sur la barbare *kultur* teutonne. C'est une magnifique randonnée de 1.300 à 1.400 kilomètres d'un trait et *incognito*. On se demande pourquoi l'on a dissimulé pendant un mois ce haut fait.

On discute de plus en plus, en Allemagne, sur les *buts de la guerre :* tous les Allemands réclament des annexions; un Comité modéré, de nature gouvernementale, présidé par le prince de Wedel, ancien *statthalter* d'Alsace-Lorraine, veut des « annexions à l'est et des garanties à l'ouest » ; le terme de *garanties* est un euphémisme; un notable modéré également, le professeur Hans Delbrück, se prononce dans un sens analogue; un comité de bourgeois de Munich, présidé par un ancien ambassadeur, veut « avancer la frontière à l'est » et des « garanties réelles » à l'ouest. Cette expression « les buts de la guerre » mérite d'être retenue ; elle témoigne hautement que l'Allemagne a fait la guerre pour se procurer des agrandissements de territoire; il est digne de remarque que toute cette agitation pour les annexions coïncide avec la constatation par les Allemands eux-mêmes du faux historique des prétendus dégâts aux voies ferrées allemandes par des avions français, avant la guerre. D'autre part, elle s'épanouit au moment où la face de la guerre est en train de changer et où les lignes allemandes craquent sur tous les fronts.

Le ministre des affaires étrangères de Russie, M. Sasonoff, qui occupait ce poste depuis six ans, a demandé à en être relevé, sa santé étant ébranlée. Il est remplacé par M. Boris Sturmer, déjà premier ministre. La

haute estime et la reconnaissance des nations de l'Entente accompagnent M. Sasonoff dans sa retraite. Rien n'est changé à la politique de la Russie.

L'Italie, comme réplique aux mauvais procédés allemands envers les Italiens, assimile, pour les mesures et précautions économiques et financières, les alliés des nations ennemies, par conséquent les Allemands, aux ennemis eux-mêmes. Le député de Trente, Battisti, qui avait pris service dans l'armée italienne, a été fait prisonnier, gravement blessé, sur le front du Tyrol; les Autrichiens, malgré ses blessures, l'ont pendu et ont laissé son cadavre plusieurs jours exposé au gibet. Toute l'Italie en frémit d'indignation.

La fête nationale belge a été célébrée avec un sympathique enthousiasme sur tous les territoires de l'Entente.

Le parlement anglais a été saisi d'une demande de crédits de 450 millions de livres sterling (11 1/4 milliards de francs). A ce propos, M. Asquith a fourni quelques éclaircissements qui sont, somme toute, des rectifications, à une énonciation du chancelier de l'Echiquier dans une séance précédente : il avait été dit que les dépenses journalières de la Grande-Bretagne s'étaient récemment élevées à 150 millions de francs; cela était bien exact pour une période de sept semaines, dit le *Financial Times* du 24 juillet, mais laquelle comprenait le payement de l'intérêt semestriel d'une grosse partie de la dette britannique et d'autres dépenses exceptionnelles. En fait, on pense que les dépenses journalières continueront d'osciller autour de 5 millions sterling ou 125 millions de francs. M. Lloyd George a prononcé un éloquent discours où l'on relève cette affirmation : « La victoire est certaine; il n'y a pas de doute à ce sujet dans mon esprit. »

Notons une éclatante manifestation de sympathie, pour la cause de l'Entente, du parlement brésilien.

La Suède vient de déclarer qu'elle ferait respecter par

la force l'interdiction aux sous-marins étrangers de séjourner dans les eaux territoriales suédoises.

Le conseil municipal de Verdun vient de tenir une séance à Paris.

La discussion sur le contrôle des armées s'éternise, depuis une dizaine de jours, à la Chambre.

CENT CINQUIÈME SEMAINE

Du 28 juillet au 3 août 1916.

Après deux ans de guerre, la France est calme, unie, résolue et confiante.
Causes de cette résolution et de cette confiance.
Résumé rapide des phases écoulées de la guerre.
Péripéties pleines d'anxiété de la deuxième année.
Depuis le mois de juin 1916, la *face de la guerre* s'est complètement transformée à notre avantage.
Rappel que les nations de l'Entente, sans les colonies tropicales, comptent 300 millions d'âmes, et les Empires centraux, avec leurs satellites, moins de cent cinquante millions. — Les munitions et les armements, chez les belligérants de l'Entente, commencent à égaler et dépasseront bientôt ceux des belligérants adverses.
L'ensemble de la population en France témoigne chaque jour de son entrain et de son esprit de sacrifice; les apports d'or à la banque; les prêts de titres au Trésor; la souscription aux emprunts sous les modes divers ; la reprise notable et ininterrompue à la Bourse.
La perte au change en France et en Allemagne; *la cote des paris.*
Le Parlement : rappel du mot mémorable du général Galliéni ; en dépit des agités et des intrigants qui s'y trouvent, il n'y a pas en France à incriminer grandement le Parlement.
Nouveaux progrès de l'offensive russe : la prise de Brody. — Les Allemands appellent des contingents turcs sur le front galicien.
Consolidation et accentuation partielle des avances anglo-françaises en Picardie.
Action heureuse des Italiens sur le mont Cimone.
Engagements entre détachements serbes et bulgares dans la région de Salonique.
Massacre de femmes à Crépy-en-Valois par avions teutons.
Le mois des sous-marins.
Assassinat par les Allemands, après parade juridique, du capitaine Fryat, commandant un navire marchand anglais.
La Cour fédérale des Etats-Unis déclare que le navire anglais *l'Appam* ne constitue pas une prise allemande régulière.
Adresse chaleureuse des *Trades-Unions* britanniques au généralissime anglais sir Douglas Haig.

Voyage à Londres de M. Painlevé, « ministre des inventions ».
Protestation du gouvernement français contre les enlèvements par grandes masses des jeunes gens et jeunes filles en nos départements envahis.
Conclusion favorable de la discussion au Palais-Bourbon sur les *commissaires aux armées*.
Le *Bulletin des armées* publie divers documents intéressants.
Heureuse situation générale à l'intérieur et sur tous les fronts : tout fait présager la victoire finale de l'Entente.

Infligeant à l'ennemi la déception la plus profonde, la France, après deux ans de guerre, est calme, unie, résolue et confiante.

Les motifs de sa résolution éclatent à tous les yeux : elle a affaire au peuple le plus barbare et le plus implacable, qui veut manifestement lui arracher de nouveaux territoires et la réduire en vasselage, sinon en servitude.

N'est-ce pas, en effet, la servitude que les Teutons d'aujourd'hui, semblables à ceux d'il y a deux mille ans, imposent aux malheureuses populations de Lille et de notre contrée du Nord en déportant à l'intérieur de l'Allemagne nos jeunes gens des deux sexes et en rompant l'unité des familles? Comment manquerait-on de résolution pour résister à ces nouvaux Huns?

Les motifs de la confiance de la France sont tout aussi évidents : elle a repoussé une première fois, au bout d'un mois et après de graves échecs, l'envahisseur du territoire, qui s'était préparé pendant près d'un demi-siècle à son entreprise maudite; elle l'a rejeté à 80 kilomètres en arrière ; puis elle a soutenu, sans plier, durant deux ans, tous ses assauts; et maintenant la fortune sourit, de toutes parts, à la France et à ses alliés.

Quand l'Allemagne, invoquant, suivant son habitude, des prétextes mensongers, comme les prétendus raids d'avions français près de Nuremberg, déclara la guerre à la France, il y a juste deux ans, tous les hommes jeunes et ceux d'âge moyen accoururent pleins d'entrain sous les drapeaux, animés de l'espérance de met-

tre une fin prompte aux avanies de toutes sortes que l'Allemagne nous infligeait depuis plusieurs dizaines d'années; on vit reparaître chez nous l'enthousiasme des plus belles périodes historiques : la pénétration en Lorraine annexée, la double et successive incursion à Mulhouse.

Puis survinrent brusquement les revers, à la suite de la violation teutonne de la neutralité belge. Notre repli rapide, méthodique, sur la Marne fut une cruelle mais courte épreuve; notre brillante victoire, qui étonna l'univers, nous donna l'illusion que nous tenions le triomphe final. Elle fut bientôt dissipée.

Il fallut apprendre un nouveau genre de guerre, dont nous avions perdu l'idée et le souvenir. Nos soldats y devinrent vite familiers. Nous eûmes et nous conservons une ténacité et une patience qui furent pour le monde, pour nous-mêmes aussi peut-être, une révélation.

La seconde année de guerre a comporté des péripéties diverses, toutes à notre honneur, mais qui mirent grandement à l'épreuve, sur le front et sur l'arrière, chez nos poilus et chez les civils, la trempe de notre caractère.

Elle débuta presque par les éclatants succès des journées de septembre en Champagne et dans l'Artois; mais, faute de matériel suffisant, de cette fameuse artillerie lourde dont l'importance se révéla tardivement, de munitions aussi, ces hauts faits d'armes n'eurent pas tous les effets attendus. Ils ne furent pas sans portée, toutefois; ils constatèrent, aux yeux de tous et à nos propres yeux, la supériorité de nos troupes, quand toutes les conditions sont égales.

Il fallut de nouveau nous résigner à l'attente. A l'extérieur, de fâcheux événements se produisaient : la retraite des Russes dépourvus, plus que nous encore, de munitions et de matériel; la défection bulgare, qui ajoutait 400.000 hommes aux forces de nos ennemis; l'écrasement de la Serbie et du Monténégro; l'échec de l'entreprise des Détroits. Ainsi, la seconde année de

guerre apportait aux nations de l'Entente bien des causes de perplexité. De moins résolus s'en fussent sentis ébranlés.

Tel n'a pas été le cas pour nous et nos alliés. Il a été donné à la France d'être, comme au temps des Huns et de l'invasion sarrasine, le rempart contre lequel s'est brisée l'invasion des peuples dévastateurs et féroces. Depuis plus de cinq mois, nous contenons la ruée de la partie la plus nombreuse et la plus active des forces allemandes, à Verdun; le nom de Verdun ira s'unir, dans l'histoire universelle, à celui des Champs Catalauniques et à celui de Poitiers.

Aujourd'hui, nous et nos alliés commençons à recueillir les fruits de tant d'efforts, de constance et de sacrifices.

Il était visible, pour chaque homme réfléchi, que nos ennemis n'avaient et, à plus forte raison, n'ont sur nous aucune supériorité définitive.

Ils n'ont jamais eu de supériorité de commandement. Ils ont montré, sans doute, leurs facultés habituelles d'audace et de barbare énergie, sacrifiant sans hésiter et sans compter les masses d'hommes, « le matériel humain », comme ils disent en leur cynique langage. Mais ils n'ont fait preuve d'aucune éminente capacité manœuvrière. Leurs grands hommes de guerre, Hindenburg, qu'avec leur enflure habituelle ils ont dénommé « la Terreur des Russes, *Russenschreck* », et Mackensen, ne sont que d'impitoyables conducteurs d'hommes au massacre. Chez nous, le haut commandement s'est montré bien plus prévoyant, plus méthodique et plus humain, ce qui a son prix. Chez nos alliés, le grand-duc Nicolas, le général Broussiloff et ses lieutenants font preuve de bien plus hautes facultés militaires que les bouchers teutons.

Les Allemands ont eu deux supériorités, dont ils ont perdu complètement l'une et dont ils sont en train de perdre l'autre : la supériorité des effectifs pendant la

première période de guerre; puis, jusqu'à un temps tout récent, la supériorité du matériel, d'une partie importante de matériel, du moins, la grosse artillerie, les mitrailleuses, camions automobiles, etc.

La supériorité des effectifs est maintenant passée de notre côté. Les nations de la Quadruple-Entente, en laissant de côté les colonies tropicales, comptent plus de 300 millions d'âmes, et les Empires centraux, avec leurs satellites, n'en ont pas 150 millions. La Grande-Bretagne a institué le service militaire obligatoire et va compter 5 millions d'hommes sous les drapeaux, 5 millions d'hommes pour la plupart frais et d'un bon âge, entre vingt et trente-cinq ans, dont le plus grand nombre entrent dans la lutte quand les classes jeunes ou de bonne maturité des Empires du centre sont singulièrement réduites. La Russie, elle aussi, étend ses appels d'hommes dans sa colossale population de 171 millions d'âmes. Les effectifs des nations de l'Entente doivent être, aujourd'hui, moitié plus considérables que ceux des Empires du Centre et de leurs vassaux; il est possible qu'avec le temps ils s'élèvent au double.

Quant au matériel, nous avions trop exclusivement compté sur notre magnifique canon de 75; nos munitions, d'autre part, étaient sans proportion avec les besoins d'une guerre prodigieusement intense et comportant l'engagement de millions d'hommes. Nos alliés, du moins les Anglais et les Russes, se trouvaient encore plus dépourvus que nous; les Italiens étaient relativement mieux partagés. Aujourd'hui, toutes les usines de la Grande-Bretagne, de la France et de la Russie, puis aussi celles du Canada, des Etats-Unis, du Japon, même de l'Espagne, travaillent à fournir les nations de l'Entente du matériel nécessaire. Nous sommes arrivés à égaler, à ce point de vue, les Empires du Centre; bientôt, sans doute, nous les dépasserons.

Telle a été et telle est l'évolution de la lutte. Les conditions se sont retournées. Tous les avantages sont

aujourd'hui et seront, chaque jour, de plus en plus, pour l'Entente.

La face de la guerre s'est complètement transformée, et la carte de la guerre, suivant l'expression du chancelier de Bethmann-Hollweg, se modifie profondément en Orient et tend aussi à se modifier en Occident. Depuis juin et juillet, les lignes allemandes craquent sur tous les fronts.

Les victoires russes en Asie, dès le printemps déjà, la prise d'Erzeroum et de Trébizonde auraient dû ouvrir les yeux des gouvernements des Empires du Centre sur les ressources inépuisables de la Russie; la grandiose offensive de nos alliés, depuis le 4 juin, leurs succès ininterrompus, leur rapide avance, leur capture de plus de 350.000 ennemis, ont été cependant pour les Allemands la plus inattendue et la plus cruelle des surprises, et il en a été de même pour l'ample et heureuse offensive anglo-française dans la région de la Somme.

Aux heures les plus préoccupantes, jamais une des nations de l'Entente n'a pensé à la paix. Chacune d'elles se rendait compte qu'il ne peut y avoir de paix avec la nation satanique, satanique par l'immensité de son orgueil, satanique par l'immensité de ses convoitises, satanique par l'immensité de sa férocité, satanique par la constance de sa déloyauté; il faut que le monstre soit terrassé. Tout témoigne qu'il le sera.

Cette confiance anime et unit le peuple français; à aucun moment l'union sacrée, justifiant son noble nom, n'a été discutée ou troublée. Les civils ont tenu et tiennent, sans nulle part aucune défaillance.

De toute façon, l'ensemble de la population témoigne de sa résolution et de son esprit de sacrifice. Rien de plus touchant, par exemple, que les apports constants et volontaires d'or à la Banque de France, qui se sont élevés à plus de 1.500 millions depuis le début de la guerre, qui continuent à raison de 1 million par jour,

et où se classent quasi en première ligne des départements modiquement riches, comme ceux de Bretagne.

Les appels du Trésor, pour les prêts d'argent ou de titres destinés à influencer le change, sont largement entendus. Outre le grand emprunt 5 p. 100, les bons de la Défense nationale sont de plus en plus abondamment souscrits; 1 milliard et demi de francs de titres de pays neutres ont été prêtés à l'Etat; nos nationaux vendent aussi sur le marché de Londres des quantités de valeurs dont ils font le remploi en bons de la Défense nationale. Le grand emprunt national 5 p. 100 émis en décembre dernier, défalcation faite de la partie acquise du coupon prochain, se cote à près de 3 francs au-dessus du cours d'émission; l'on attend avec impatience le grand emprunt prochain.

Les affaires à la Bourse de Paris s'étendent et se diversifient; elles témoignent, depuis le début de l'année surtout, non seulement de fermeté, mais d'élan. Nombre de valeurs ont, depuis six mois ou un an, haussé de 10 ou 15 p. 100, parfois de davantage. Tout, chez nous, respire la confiance.

La perte au change est, en France, restreinte : elle oscille entre 10 et 12 p. 100; elle est du double et même de plus chez les Allemands. Certains en donnent comme raison que l'exportation allemande est suspendue : cela n'est pas exact; car les Allemands continuent d'exporter dans les pays neutres voisins, Hollande, pays scandinaves, Suisse, Roumanie; la preuve en est dans les menaces récentes qu'ils ont faites à la Suisse d'arrêter leurs envois en ce pays : l'importation en Allemagne est beaucoup plus réduite, semble-t-il, que l'exportation.

La vraie cause de la dépréciation, de plus en plus accentuée, du change allemand, c'est, d'après nous, ce que nous appelons la *cote des paris;* le change allemand est beaucoup plus déprécié que le nôtre parce que l'ensemble des pays neutres croit que l'Allemagne perdra la partie.

Il nous reste, pour terminer cette revue, à dire quelques mots du parlement. Il a eu certaines séances inquiétantes et pénibles; six cents membres d'un côté, trois cents de l'autre, forment des foules; il y a nécessairement des agités et, aussi, quelques intrigants parmi ces foules. Mais, si les couloirs du parlement sont souvent troublants, il faut reconnaître que les commissions ont rendu des services à la défense nationale. Certaines séances publiques (nous ignorons les autres) sont peu édifiantes; on ne saurait trop rappeler le mot mémorable prononcé à la tribune par le général Galliéni, ministre de la guerre : « Vous me forcez à faire un métier qui n'est pas le mien[1]. » Néanmoins, les résolutions du parlement, quels que soient les entraînements des discussions, ont été, dans l'ensemble des questions capitales intéressant la défense nationale, plutôt modérées; elles n'ont rien de subversif; tout considéré, toute comparaison établie avec les autres pays belligérants, on ne voit pas qu'en France, en tenant compte de toutes les circonstances, il y ait, à ce point de vue, grandement à récriminer contre le parlement.

En voyant les choses de haut, toutes les forces nationales dans le pays sont tendues vers la lutte et la victoire; et, malgré des péripéties auxquelles il convient de s'attendre, personne ne peut douter, comme le disait récemment M. Lloyd George à la Chambre des communes d'Angleterre, que la victoire ne doive couronner les efforts et les sacrifices des nations de l'Entente.

Ces constatations générales faites sur l'état de la France et des Français après deux années de guerre, arrivons à la mention rapide des principaux faits des derniers jours écoulés.

L'offensive russe a continué de se développer sur tout l'énorme front avec de nouveaux et éclatants succès, égaux à ceux antérieurs. Dans la direction de Kovel, les

1. *Journal officiel* du 2 février 1916, p. 185.

Allemands et Austro-Hongrois ont été rejetés au delà du Stockod, et nos alliés s'établissent solidement sur la rive gauche de la rivière; ils ne sont, à vol d'oiseau, qu'à une trentaine de kilomètres environ de Kovel. En Galicie, ils se sont emparés de Brody, faisant un énorme butin en hommes et en matériel. Les armées autrichiennes apparaissent en cette région comme complètement disloquées. Le nombre des prisonniers, dans les dernières journées de juillet, est prodigieux : les troupes du général Broussiloff, dit le communiqué russe du 29, au cours du 28 juillet et d'une partie du 29, ont capturé deux généraux, plus de 651 officiers et 32.000 soldats, « dont un nombre important d'Allemands »; elles ont enlevé 114 canons, dont 29 lourds. On peut évaluer, depuis le 4 juin, à 350.000 environ le chiffre net des prisonniers ramassés par nos alliés sur tout leur front d'Europe. Ils menacent, d'autre part, Stanislau. Ils continuent de progresser en Asie.

Dans leur émoi, les Allemands appellent des contingents turcs sur le front galicien.

Les troupes britanniques poursuivent leur poussée, méthodique et heureuse, dans la région de la Somme et de l'Ancre; elles ont fait, le 30 juillet, 250 prisonniers. Nous-mêmes avons repris l'offensive au nord-est de Hardecourt, en liaison avec les troupes britanniques; nous sommes parvenus aux abords du village de Maurepas, faisant plus de 200 prisonniers. A Verdun, le bombardement reste violent dans les secteurs de Fleury et de Vaux-Chapitre. Sur d'autres points du front, près de Lihons, entre Oise et Aisne, vers Tracy-le-Val, au nord de l'Aisne, dans la région de Ville-au-Bois, en Alsace, se livrent des engagements; de même, sur le front anglais, au sud d'Ypres, dans le saillant de Loos, près de la redoute Hohenzollern, en des conditions favorables.

Les Italiens soutiennent de chaudes et heureuses actions sur le mont Cimone.

Dans la région de Salonique, un fait sensationnel vient de se produire : une attaque très vive et réussie des contingents serbes, récemment reconstitués, contre les Bulgares.

Des avions teutons ont massacré deux femmes à Crépy-en-Valois. Un raid de trois zeppelins sur la Grande-Bretagne, malgré trente-deux bombes jetées, ne paraît avoir fait aucun dégât. Deux autres raids ont suivi ; on ne sait pas encore s'ils ont fait des victimes. Nos escadrilles aériennes continuent leur œuvre toute militaire; l'aviateur sous-lieutenant Guynemer a abattu son onzième avion ennemi.

On vient de publier ce que nous appelons le mois des sous-marins, pour mai, c'est-à-dire le relevé des pertes que ces engins teutons ont causées aux marines marchandes ; ce mois a été beaucoup plus favorable que celui d'avril ; les sous-marins n'y ont détruit que 46 navires, à savoir : 18 vapeurs et 17 voiliers appartenant aux Alliés, d'une jauge totale de 66.999 tonnes, et 7 navires neutres, jaugeant 14.257 tonnes, plus 4 vapeurs allemands, d'une jauge de 6.702 tonnes, coulés par des sous-marins anglais ou russes ; ce n'est pas avec cette proportion modique de sinistres que l'Allemagne pourra arrêter le commerce britannique.

Un tribunal allemand, prétendant faire acte de justice, a condamné à mort, l'assimilant à un franc-tireur, le capitaine anglais de marine marchande Fryatt, fait prisonnier sur son bateau, *Brussels,* parce qu'un an auparavant il avait résisté à un sous-marin teuton. Le capitaine Fryatt a été exécuté; l'indignation est énorme en Angleterre et, chez tous les neutres, dans les milieux maritimes.

Le gouvernement belge appelle sous les drapeaux tous ses nationaux de dix-huit à quarante ans.

On se demande si la Roumanie ne sent pas son heure arriver.

La cour fédérale des États-Unis a déclaré que le na-

vire anglais *Appam*, qui avait été amené par un équipage teuton dans un port américain[1], ne constituait pas une prise allemande régulière ; ce navire sera remis à la disposition de la Grande-Bretagne.

Les *Trades-Unions* britanniques ont envoyé une chaleureuse adresse au généralissime, sir Douglas Haig, lui disant qu'on redoublerait d'ardeur pour la fabrication des munitions et que l'on ne l'interromprait pas pour des congés inopportuns.

M. Painlevé, notre ministre de l'instruction publique et des inventions, s'est rendu à Londres pour conférer avec le gouvernement britannique.

Le gouvernement français a fait remettre une énergique protestation aux neutres contre l'infâme conduite du gouvernement allemand, établissant, comme nous l'avons dit, la servitude dans nos départements occupés par lui, et déportant 25.000 jeunes gens des deux sexes en Allemagne pour les y soumettre à des travaux de son choix.

La discussion sur les « commissaires aux armées » s'est terminée dans des conditions satisfaisantes, au Palais-Bourbon, l'exercice du contrôle ayant été remis, par le vote d'un amendement de transaction, aux commissions compétentes et non à des délégués spéciaux élus directement par la Chambre. D'heureuses interventions, au débat, de M. Briand, qui gagne chaque jour en autorité, ont contribué à ce résultat.

Le *Bulletin des armées*, pour l'ouverture de la troisième année de guerre, publie plusieurs documents d'une haute importance : un ordre du jour du général Joffre, où notre généralissime retrace rapidement les principaux événements de la lutte, félicite nos troupes et celles de nos alliés, et conclut : « Le moment approche où, sous notre poussée commune, s'effondrera la puissance militaire allemande ; » une longue et patrio-

1. Voir les *79e Semaine*, p. 244, et *81e Semaine*, p. 261.

tique lettre du président Poincaré ; deux lettres, l'une de sir Douglas Haig, généralissime des armées britanniques, l'autre de M. Lloyd George, ministre anglais de la guerre, aux soldats de France, rendant à leur mérite un éclatant hommage.

De tout l'ensemble des faits récents il ressort que la cruauté chez l'ennemi s'exaspère chaque jour, que l'efficacité des armées alliées croît sans cesse et que l'union entre les nations de l'Entente, de même aussi au sein de la population de chacune d'elles, ne cesse de s'affirmer avec éclat : ce sont là des conditions certaines de triomphe.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CINQUANTE-TROISIÈME SEMAINE : *du 30 juillet au 5 août 1915.* — Situation à la fin de la première année de guerre.
Espérances allemandes dans les zeppelins et les sous-marins.
Les pertes coloniales allemandes.
La résistance des Russes en Pologne.
Les Italiens sur le Carso et l'Isonzo.
Ouverture de la Douma : déclarations des ministres Goremykine et Sazonoff.
Les récoltes en Roumanie : notre suggestion que l'Angleterre et la France devraient les acheter.
Visite du président Poincaré aux armées et au roi des Belges.
Echange de télégrammes entre le roi George V et le président Poincaré.
La faculté de renouvellement des forces apparaît beaucoup plus grande chez les nations de l'Entente que chez les empires du Centre et la Turquie..... 1

CINQUANTE-QUATRIÈME SEMAINE : *du 6 au 12 août 1915.* — La guerre en Pologne : les Russes évacuent Varsovie.
Succès russe en Courlande.
Les Russes battent les Turcs sur l'Euphrate supérieur.
Nos alliés manquent de munitions; celles-ci doivent leur venir du Japon et de l'Est canadien.
Les engagements sur le front occidental.
Combats aux Dardanelles : le général Gouraud blessé.
La piraterie teutonne sous-marine : les importations britanniques dépassent, néanmoins, celles du temps de paix.
Raid de zeppelins en Angleterre : les victimes.
Message du président Poincaré au Parlement.
Mesures prises en Angleterre et en France pour l'accroissement de la production des munitions : discussion au Sénat à ce sujet.

Le président Poincaré visite les armées dans les Vosges et en Alsace.
Projet austro-hongrois d'occupation de la Serbie..... 9

CINQUANTE-CINQUIÈME SEMAINE : *du 13 au 19 août 1915.* — Répartition des armées allemandes et austro-hongroises opérant contre les Russes.
Les Allemands s'emparent de Kovno.
Les Russes battent les Turcs en Arménie et réoccupent Van.
Les enseignements que fournit la campagne napoléonienne de 1812.
Nombreux combats sur le front occidental : visite conjointe de lord Kitchener, ministre britannique de la guerre, et de notre ministre Millerand aux armées anglaises et françaises.
L'activité des Italiens.
Les combats aux Dardanelles.
Torpillage du transport britannique de troupes *le Royal-Edward.*
Bilan hebdomadaire des torpillages teutons de navires marchands anglais.
Deux nouveaux raids de zeppelins en Angleterre : les victimes.
Le bureau central du parti national libéral-allemand se prononce pour des annexions.
Ouverture de la session des conseils généraux en France : discours de M. Combes et d'autres présidents.
Les Etats des Balkans : le candidat de M. Vénizélos est élu à une grande majorité président de la Chambre hellénique 16

Les moyens de pourvoir aux frais de guerre. — Le grand emprunt national en vue..... 22

CINQUANTE-SIXIÈME SEMAINE : *du 20 au 26 août 1915.* — Une victoire navale russe dans le golfe de Riga.
Les sous-marins britanniques dans la Baltique.
Les Russes poursuivent leur retraite méthodique.
Déclaration de M. Sazonoff contre toute paix séparée.
Les combats sur le front occidental.
Visite du roi des Belges, Albert Ier, aux troupes françaises.
Note italienne officielle rétrospective sur les opérations de guerre.
Rappel de l'importance respective des forces des deux groupes de belligérants.

La piraterie allemande teutonne : torpillage du paquebot *Arabic*, où plusieurs Américains sont noyés. — Résumé hebdomadaire des torpillages. — Résumé des raids de zeppelins. — Activité des flottes et des navires de l'Entente.

La question financière en Allemagne. — Les 30 milliards de marks empruntés. — Discours du chancelier de Bethmann-Holweg et du ministre des finances Hellferich.

Les Etats des Balkans. — M. Vénizélos prend le pouvoir en Grèce.

Déclaration de guerre de l'Italie à la Porte.

Les séances du Parlement français et l'agitation parlementaire 30

CINQUANTE-SEPTIÈME SEMAINE : *du 27 août au 2 septembre 1915.* — Tentatives d'enveloppement des armées russes par les armées allemandes.

Un notable succès russe en Galicie.

Entrée des Allemands à Brest-Litowsk.

Obstacles que la nature et l'immensité de l'Empire russe opposent à l'envahisseur. — L'expérience de 1812 est toujours concluante : la prétention que les conditions sont depuis lors complètement changées est excessive.

Lutte des Italiens dans les hauts cols des Alpes.

Les résultats hebdomadaires de la piraterie allemande.

Déclaration de M. Balfour sur les victimes civiles des zeppelins dans la première année de guerre.

Raid d'avions teutons sur Paris.

Concessions modiques et apparentes faites par le gouvernement allemand au président des Etats-Unis en matière de piraterie sous-marine.

Déclarations de sir Edward Grey et de M. Lloyd George sur la poursuite de la guerre jusqu'à la victoire.

Déclaration analogue du président du conseil français, M. Viviani : « *Notre Alsace* et *notre Lorraine.* »

Hésitation persistante des Etats balkaniques 38

CINQUANTE-HUITIÈME SEMAINE : *du 3 au 9 septembre 1915.* — La mesure du succès russe en Galicie, sur la Strypa.

Autres combats sur le front oriental.

Visées allemandes sur Petrograd, Moscou, Kief et Odessa. — Improbabilité de leur réalisation.

Combats sur le front occidental.

Les avions allemands bombardent Lunéville un jour de marché.

Les Italiens poursuivent leur effort dans les Alpes et sur Gorizia.

Le tzar Nicolas II se met à la tête de son armée. — Son allocution à la séance d'ouverture des conférences techniques. Discours du président du conseil de l'Empire et de celui de la Douma.

Suggestions de paix séparée faites par l'Allemagne à la Russie : unanimité de l'opinion russe pour les repousser.

L'Allemagne voudrait faire intervenir le président Wilson comme médiateur.

Torpillage du transatlantique *Hesperian;* rappel des précédents torpillages de paquebots. — L'action des sous-marins pendant le premier trimestre de 1915, rapport des destructions de navires avec l'effectif total de la marine britannique.

Anniversaire de la bataille de la Marne ; commémoration de cette grande victoire.

Voyage du généralissime Joffre en Italie..... 45

CINQUANTE-NEUVIÈME SEMAINE : *du 10 au 16 septembre 1915.* — Le président du Reichstag célèbre les victoires *fabuleuses* des troupes allemandes sur les Russes : grande exagération.

L'avance allemande, très forte au centre, est modique sur les deux ailes.

La nature physique de l'Empire russe, le tempérament et la mentalité russes restent très analogues à ce qu'ils étaient en 1812.

La lutte sur le front occidental et sur le front italien.

Elargissement de la sphère d'action des sous-marins ennemis : torpillages dans l'Atlantique et la Méditerranée.

Les nouveaux raids de zeppelins en Angleterre : les victimes.

Représailles modérées de nos avions à Trèves, à Donaueschingen. Création en France d'un sous-secrétariat d'Etat de l'aéronautique.

Démêlés de l'Allemagne avec les Etats-Unis. — Le président Wilson demande au gouvernement le rappel de l'ambassadeur autrichien à Washington. Note américaine à ce sujet..... 52

SOIXANTIÈME SEMAINE : *du 17 au 23 septembre 1915.* — Le plan d'Hindenburg pour encercler les armées russes.

Les Allemands occupent Vilna ; mais l'encerclement n'aboutit pas.

Union des pouvoirs publics et de l'opinion russes.

Bombardement des installations teutonnes à Nieuport par les flottes britannique et française. — Nombreux combats d'artillerie sur le front occidental. — Notre prise de Sapigneul.

Congrès italo-français sur le lac de Côme. — Discours de M. Luzzatti en l'honneur de la *latinité*. — Visite amicale du résident espagnol au Maroc à l'exposition de Casablanca.

Résumé hebdomadaire de la piraterie teutonne sous-marine.

Discours importants de M. Asquith, président du conseil britannique, et du ministre de la guerre, lord Kitchener. — Evaluation des forces britanniques en France. — Les dépenses journalières de la guerre dans la Grande-Bretagne. — Les pertes britanniques à diverses dates. — Délégations ouvrières au front anglais.

Accord entre la Turquie et la Bulgarie : cession de terrain par la première à la seconde..... 59

SOIXANTE ET UNIÈME SEMAINE : *du 24 au 30 septembre 1915*. — Batailles sur le front occidental.

Succès des Anglais à Loos, au nord-ouest de Lens, et des Français à Souchez et au « Labyrinthe ».

Notre victoire en Champagne, dans la région d'Auberive et de Ville-sur-Tourbe : grand nombre des prisonniers et des canons pris.

Félicitations de l'empereur Nicolas au président de la République.

Succès russes sur le front oriental.

Rapport du général en chef, sir Jan Hamilton, sur les opérations aux Dardanelles.

Résumé hebdomadaire de la piraterie teutonne.

Raid de nos avions à Stuttgard.

Concentration de forces allemandes et austro-hongroises sur les confins de la Serbie.

La Bulgarie accentue son attitude penchant vers les Empires du centre et décrète la mobilisation générale.

Projet de porter à 150.000 hommes l'effectif de nos troupes noires.

Discours de M. Barzilai, ministre italien, en faveur de la guerre à *outrance*..... 66

SOIXANTE-DEUXIÈME SEMAINE : *du 1er au 7 octobre 1915*. — Récapitulation du butin de nos victoires de fin septembre en Champagne et dans les Flandres.

Trait anecdotique caractéristique de l'état moral de nos troupes et de celles de l'ennemi.

Le front oriental : admirable résistance des Russes; leurs succès partiels.

Progrès de notre aviation et de celle des Anglais.

La piraterie allemande : elle se développe en Méditerranée; la semaine des sous-marins.

La Bulgarie jette le masque, passe aux Empires du centre et va foncer sur la Serbie.

Devoir de la Quadruple-Entente de soutenir la Serbie. — La Grèce mise en demeure d'exécuter son traité d'alliance avec ce dernier pays. — Énergiques déclarations de M. Vénizélos : la Chambre hellénique, par une notable majorité, les approuve. — Le roi Constantin désavoue son premier ministre, et celui-ci se retire.

Extension de la guerre en vue.

Succès aux Etats-Unis de l'emprunt anglo-français de 500 millions de dollars (2 1/2 milliards de francs).

Relèvement en France de 0.05 à 0.25 du « prêt » aux soldats..... 73

SOIXANTE-TROISIÈME SEMAINE : *du 8 au 14 octobre 1915.* — Irruption des troupes bulgares en Serbie.

Perpétuelle hésitation de la Grèce et de la Roumanie.

Les visées allemandes sur Constantinople. — Le destin de la guerre ne peut dépendre de la possession de cette ville.

Devoir et nécessité pour les puissances de l'Entente de secourir rapidement la Serbie. — Déclaration à la Chambre en ce sens de M. Viviani, président du conseil.

Evaluation des forces actuelles et éventuelles, de part et d'autre, dans les Balkans.

Les Allemands occupent Belgrade.

Situation sur le front occidental. — Bataille de Loos.

Lutte violente sur le front oriental autour de Dwinsk. — Succès des Russes sur le Styr et sur la Strypa.

Les Turcs exterminent les Arméniens par dizaines de mille.

Grave discussion au Palais-Bourbon : démission de M. Delcassé, ministre des affaires étrangères..... 81

La prospérité des Etats-Unis..... 89

SOIXANTE-QUATRIÈME SEMAINE : *du 15 au 21 octobre 1915.* — Résistance désespérée des Serbes à la double invasion allemande et bulgare.

Les contingents anglo-français à Salonique : le général Sarrail.

Manifeste du tzar au sujet de la Bulgarie.

La politique théâtrale du kaiser le pousse à Constantinople.

Les combats sur le front occidental : l'Hartmannswillerkopf. — Amélioration du front britannique.

Lutte générale et ardente sur le front oriental. — Efforts

des Allemands sur Riga et sur Dwinsk. — Succès russes sur le Styr.

Aux Dardanelles, sir Jan Hamilton est remplacé par sir C. C. Monro. Les pertes anglaises, depuis le début, dans la presqu'île de Gallipoli.

La semaine des sous-marins.

Nouveau raid de zeppelins sur Londres : les victimes.

Le recrutement en Angleterre et le système de lord Derby.

Deux ordres du jour du général Joffre..... 96

SOIXANTE-CINQUIÈME SEMAINE : *du 22 au 28 octobre 1915.* — Grande insuffisance de l'aide donnée aux Serbes par les puissances de l'Entente.

Action des maigres effectifs français dans la région de la Stroumitza. — L'étroitesse de leur territoire et les conditions de la guerre contemporaine ne permettent pas aux Serbes d'organiser des *guerillas* effectives.

Bombardement de Dédéagatch par les flottes de l'Entente.

La Grèce est insensible à l'appel de l'Angleterre, qui lui offre l'île de Chypre comme prix de son concours.

Les engagements sur le front occidental, notamment dans la région d'Arras et en Champagne.

Succès notables des Russes près de Tarnopol, en Galicie, et sur la Strypa; au nord, les Allemands sont contenus dans la région de Riga et de Dwinsk.

Chômage relatif de la piraterie teutonne sous-marine.

L'action des sous-marins britanniques dans la Baltique.

Les Allemands fusillent à Bruxelles l'infirmière anglaise Edith Cavell.

Démonstrations teutonnes en faveur d'annexions.

Appel adressé par le roi George d'Angleterre à son peuple. — Visite du roi George, en compagnie du président Poincaré, au front anglais et au front français.

Appel de M. Pachitch, président du conseil de Serbie, à ses amis d'Angleterre.

Bruits de modifications ministérielles en France..... 105

SOIXANTE-SIXIÈME SEMAINE : *du 29 octobre au 4 novembre 1915.* — Discours de M. Asquith à la Chambre des communes sur la situation dans les Balkans et l'accord entre les quatre gouvernements alliés.

Les Serbes sont de plus en plus refoulés : évaluation des effectifs alliés à Salonique; leur action militaire.

Continuation des combats en Artois et en Champagne.

— Rapport du général French sur les opérations depuis le 1er juin.

Contingents fournis par le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. — Les transports maritimes effectués.

Tableau des pertes britanniques depuis le début. — Opinion de M. Asquith sur les opérations des Dardanelles.

Voyage du généralissime Joffre à Londres.

Déclaration de M. Asquith sur le recrutement. — Institution, au sein du ministère britannique, d'un comité de 3 à 5 membres.

La lutte sur le front oriental. — Combats acharnés et heureux pour nos alliés sur le Styr, en Galicie et sur la Strypa.

Action des Italiens en Tyrol, en Carniole et sur l'Isonzo.

Modification du ministère français : départ de M. Millerand, que remplace le général Galliéni ; M. Briand devient président du conseil ; les ministres d'Etat.

La déclaration du ministère Briand : la Chambre l'approuve à une très grosse majorité.

Modifications dans le cabinet russe.

Démission du ministère grec..... 114

Le nouveau cabinet français..... 123

SOIXANTE-SEPTIÈME SEMAINE : *du 5 au 11 novembre 1915*. — Le secours tardif et incomplet de la Quadruple-Entente ne peut sauver la Serbie.

Action limitée des contingents anglo-français.

Déclaration attribuée au général russe Alexeïef sur la répartition des forces allemandes et austro-hongroises.

Rappel par les Allemands de nombreux contingents du front oriental sur le front occidental ; offensives nombreuses qu'ils prennent sur nos lignes ; leur recours aux gaz asphyxiants ou lacrymogènes.

La situation est relativement favorable sur le front russe.

Progrès des Italiens dans le Trentin et sur l'Isonzo.

Lord Kitchener va inspecter les contrées de la Méditerranée orientale : Serbie méridionale, Dardanelles, Egypte.

La piraterie teutonne sous-marine se transporte en Méditerranée : le mois des sous-marins.

Note du président Wilson à l'Angleterre sur la saisie ou l'arrêt de vaisseaux neutres.

Constitution en Grèce du ministère Skouloudis ; tendances de ce cabinet.

Hautes distinctions décernées à plusieurs de nos principaux généraux.

Discours de M. Asquith au banquet du lord-maire, à Londres, traitant de bavardages oiseux les bruits de paix séparée.

Constatation du *Berliner Tageblatt* sur l'esprit public en France.

Dépôt à la Chambre, par M. Ribot, du projet d'un grand emprunt national en rente 5 p. 100 125

SOIXANTE-HUITIÈME SEMAINE : *du 12 au 18 novembre 1915.* — En face des nations idéalistes, sinon idéologues, de l'occident de l'Europe et de la Russie, l'Allemagne a constitué le syndicat des nations féroces.

Séries de férocités accomplies par ce syndicat.

Torpillage des paquebots italiens à voyageurs *l'Ancona* et *le Firenze* : nombreuses vies perdues.

La piraterie teutonne aérienne : bombes d'avions à Vérone et Brescia, faisant de nombreuses victimes civiles.

La lutte sur le front occidental se borne presque à l'artillerie.

Sur le front oriental, la lutte est toujours vive, avec d'assez fréquents succès russes ; nombre des prisonniers faits au cours des plus récents mois.

Action italienne dans les hautes passes du Tyrol et autour de Gorizia.

Situation en Mésopotamie et au Caucase.

En Serbie, la situation s'aggrave de plus en plus : combats livrés par les restreints effectifs franco-anglais.

L'état de la Grèce : attitude équivoque du roi Constantin; voyage de M. Denys Cochin et acclamations qui l'accueillent.

La campagne de recrutement de lord Derby en Angleterre. — Démission de M. Churchill du ministère de la marine.

Les membres du comité des ministres britanniques viennent en France conférer avec nos ministres de la Défense nationale et le chef de notre cabinet.

Visite du président Poincaré au bois le Prêtre et à Pont-à-Mousson.

Célébration chaleureuse en France de l'anniversaire de naissance du roi Albert de Belgique 136

SOIXANTE-NEUVIÈME SEMAINE : *du 19 au 25 novembre 1915.* — Situation de plus en plus angoissante des armées serbes, malgré leur héroïsme.

Faiblesse des contingents anglo-français relativement à la tâche qui leur incomberait.

Les nations de l'Entente paraissent procéder suivant la méthode des Curiaces.

Les atermoiements de l'intervention anglo-française dans les Balkans.

Attitude du gouvernement grec. Il va faire procéder à l'élection d'un *Parlement croupion* (*Rump Parliament*). — Notre conseil au gouvernement grec de démobiliser.

Communiqué de la légation britannique d'Athènes à la presse hellénique.

Engagements restreints et locaux sur les points principaux du front occidental.

Les Russes contiennent les Allemands dans la région de Riga et de Dwinsk et poursuivent leur succès sur le Styr et la Strypa.

Action continue des Italiens autour de Goritz.

Succès français au Cameroun.

Energique discours à Palerme du garde des sceaux d'Italie, Orlando.

Déclaration faite au gouvernement hellénique par lord Kitchener..... 145

SOIXANTE-DIXIÈME SEMAINE : *du 26 novembre au 2 décembre 1915*. — Ouverture de la seconde campagne d'hiver.

Causes qui prolongent la guerre au delà des prévisions.

La principale est la très grande inégalité de préparation entre les deux groupes de belligérants.

Le recrutement en Angleterre et dans les colonies britanniques.

La contiguïté des territoires des belligérants adverses constitue aussi pour eux un avantage.

Insuffisante coordination dans l'action de la Quadruple-Entente : mesures prises pour y remédier.

Exemple des atermoiements nuisibles fourni par l'expédition de Salonique.

Débâcle des troupes serbes, conséquence de ces atermoiements.

Absence d'événements ou d'incidents graves sur le front occidental.

Continuation de l'heureuse résistance russe sur le front oriental.

La piraterie allemande a changé de théâtre, se portant en Méditerranée : la semaine des sous-marins.

Prouesses de l'aviation française.

Réouverture des Parlements en Italie, en Allemagne et en Roumanie.

Persistance des hésitations roumaines.

Note du président Wilson à l'Autriche sur le torpillage de l'*Ancona*.
Discours dithyrambiques au *Reichstag* et au *Landtag* prussien.
Vote en France sur l'incorporation de la classe 1917.
Discours énergique au Parlement italien de M. Sonnino, ministre des affaires étrangères..... 154

SOIXANTE ET ONZIÈME SEMAINE : *du 3 au 9 décembre 1915*. — Adhésion de l'Italie à la convention de Londres du 5 septembre 1914, par laquelle les membres de l'Entente s'interdisent toute paix séparée.
Le général Joffre, jusqu'ici « commandant en chef des armées du Nord-Est », est « constitué commandant en chef des armées françaises ».
Conseil de guerre à Paris entre les représentants de toutes les armées de l'Entente.
Conférence d'hommes d'Etat franco-anglais à Calais.
Débâcle des Serbes. — Invasion du Monténégro par les Autrichiens. — Bombardement de Saint-Jean-de-Medua par une escadre autrichienne.
Interview de M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris.
Les hésitations de l'Angleterre et de la France sont mises à profit par le roi Constantin de Grèce; ses *interviews*.
Déclaration du maréchal von Hindenburg.
La situation en Mésopotamie. — Recul de la colonne anglaise après son avance tout près de Bagdad.
Récapitulation des pertes britanniques sur tous les fronts.
La piraterie teutonne : le mois des sous-marins.
Discours de M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'État des munitions, pour l'anniversaire de la bataille de Champigny.
Election caractéristique en Angleterre, dans un district ouvrier, d'un membre de la Chambre des communes.
Intrigues et forfaits allemands aux Etats-Unis; leur répression.
Message du président Wilson flétrissant les crimes des Germano-Américains.
Accueil enthousiaste fait à Paris aux fusiliers marins qui se sont illustrés à Dixmude.
L'apport d'or à la Banque de France depuis la fin de mai 1915..... 165

SOIXANTE-DOUZIÈME SEMAINE : *du 10 au 16 décembre 1915*. — Session du Parlement allemand : déclaration du groupe

socialiste qu'« ils ne veulent *naturellement* rien savoir de la cession de l'Alsace-Lorraine ».

Affirmation du chancelier que l'Allemagne devra exiger des « garanties ». — Forfanteries de son discours. — Le parti allemand du centre (parti catholique) et le parti radical allemand se prononcent pour des annexions.

Les troupes serbes ont évacué la Serbie. — Nécessité pour l'Entente de maintenir une base solide à Salonique.

Combats d'artillerie sur le front occidental.

Le calme hivernal règne sur le front russe européen.

Succès des Russes en Perse.

Raids des aviateurs de l'Entente.

Intrigues allemandes sur toute la surface du globe, notamment en Chine.

Note sévère du président Wilson à l'Autriche au sujet du torpillage de l'*Ancona*. — Les Etats-Unis demandent le rappel du consul austro-hongrois à New-York. — Lettre de l'ancien président Taft, flétrissant la cupidité et la férocité de l'Allemagne.

Mémoire accablant d'une commission présidée par lord Bryce sur l'extermination des Arméniens par les Turcs.

Mesures critiquables prises par le Parlement français.

Le général de Castelnau est nommé major général des armées du Nord et de l'Est.

Explosion des ateliers de pyrotechnie belge à Graville-Sainte-Honorine, près du Havre.

Résultats de la campagne de recrutement de lord Derby en Angleterre.

Considérables apports d'or à la Banque de France..... 175

SOIXANTE-TREIZIÈME SEMAINE : *du 17 au 23 décembre 1915*. — Accalmie relative générale sur les divers fronts.

Lutte d'artillerie sur le front occidental. — Brillant fait d'armes à l'Hartmanswillerkopf.

Les Allemands, d'après les journaux hollandais, prépareraient une grande offensive dans le Nord.

Masses russes importantes en Bessarabie. — Développement des succès russes en Perse.

Le maréchal French, pour cause de santé, est remplacé dans son commandement par sir Douglas Haig.

Le général Roussky, en Russie, est relevé de son commandement pour cause de santé.

Dans les Balkans, repli, en de bonnes conditions, des troupes franco-anglaises sur Salonique. — Echauffourée sur la frontière entre Bulgares et Grecs. — Entrée des Bulgares en Albanie.

Les Anglais évacuent la baie de Suvla, dans la presqu'île de Gallipoli.

Les Allemands préparent avec les Turcs une expédition contre l'Egypte : improbabilités du succès de cette expédition. — Répartition des forces turques.

Répartition des forces allemandes et austro-hongroises en campagne.

Déclarations au Parlement anglais de M. Lloyd George, ministre des munitions, et de M. Asquith, président du conseil, à l'appui d'un projet de loi pour porter à 4 millions d'hommes les effectifs militaires anglais.

Au Parlement français, le général Galliéni, ministre de la guerre, répond à l'interpellation sur les abus et les délits dans les fournitures militaires.

Réponse de l'Autriche-Hongrie à la note des Etats-Unis sur l'*Ancona*.

Rapport de la commission française sur les atrocités allemandes.

Projet en Allemagne de la constitution d'une « fédération économique de l'Europe du centre », englobant, outre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie..... 185

La hausse des prix et les projets de réquisition et de taxation..... 193

SOIXANTE-QUATORZIÈME SEMAINE : *du 24 au 30 décembre 1915*. — On traverse une période de recueillement et de préparation.

Des engagements notables n'ont eu lieu, sur le front occidental, qu'en Alsace, à l'Hartmannswillerkopf.

L'hiver arrête les opérations sur le front oriental.

Inaction à Salonique : inspection de nos troupes en cette région par le général de Castelnau.

Pénétration des Bulgares en Albanie.

La piraterie allemande : nouveaux torpillages sensationnels.

Manifestation des professeurs ou intellectuels autrichiens pour une union économique étroite entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

Messages du roi d'Angleterre aux armées britanniques et aux troupes indiennes.

Le recrutement du 4e million d'hommes en Angleterre et le système de lord Derby.

M. Lloyd George, ministre des munitions, et les représentants ouvriers à Glasgow.

Communication de M. Sazonof à la commission du budget de la Douma, concluant à la lutte à outrance.

La « Matinée nationale » à la Sorbonne : conférence de M. Barthou sur l'Alsace-Lorraine.

Discours au Sénat du général Galliéni, ministre de la guerre, sur l'incorporation de la classe 1917.

L'ouverture du Sobranié bulgare : message du roi Ferdinand de Bulgarie.

Autres démonstrations officielles dans les pays des Balkans 201

SOIXANTE-QUINZIÈME SEMAINE : *du 31 décembre 1915 au 6 janvier 1916.* — On franchit le troisième millésime de guerre ; causes de la prolongation imprévue de la lutte : impréparation générale des nations de l'Entente; preuves à ce sujet.

Les territoires que l'Allemagne occupe en Europe dans les contrées de l'Entente; les énormes territoires que ces dernières nations détiennent dans les colonies allemandes. — L'Allemagne est la seule des nations belligérantes qui ait jusqu'ici fait des pertes territoriales certainement irrévocables.

Le fonds de renouvellement des forces est notablement supérieur chez les belligérants du groupe de la Quadruple-Entente. — Le chancelier l'a reconnu en disant au Reichstag : « Le nombre n'est pas tout. »

La baisse constante du *mark* témoigne de l'infériorité de la situation financière de l'Allemagne et équivaut à la *cote des paris* chez les neutres.

Calme sur le front occidental : bombardement par les Allemands de Nancy, ville ouverte.

Succès locaux des Russes.

Rôle de la marine italienne pour aider au ravitaillement et à l'évacuation des débris de l'armée serbe.

Nouveau forfait sensationnel de la piraterie teutonne. — Résumé de l'action des sous-marins teutons dans les derniers mois.

Le gouvernement britannique dépose un projet de loi édictant le service militaire obligatoire pour les célibataires : démission du ministre de l'intérieur, sir John Simon.

Echange de télégrammes de chaleureuse cordialité, à l'occasion du nouvel an, entre les chefs des nations de l'Entente 208

SOIXANTE-SEIZIÈME SEMAINE : *du 7 au 13 janvier 1916.* — Rudes combats, sur le front occidental, en Alsace et en Champagne : l'ennemi recourt aux gaz asphyxiants.

Actions favorables aux Russes sur le Styr, sur la Strypa et aux environs de Czernowitz.

Le Monténégro est écrasé après la Serbie : déclaration du ministre bulgare Radoslavof qu' « il n'y aura plus jamais de nation serbe ».

Les effectifs franco-anglais à Salonique.

Vote par le Parlement britannique du service obligatoire pour les célibataires, les résultats de la campagne de propagande de lord Derby ayant été insuffisants. — Evaluation par lord Kitchener des besoins de renforcement mensuel des troupes britanniques : leurs pertes récentes.

Agitation à propos de la « crise de l'aviation en France ».

Les victimes du bombardement teuton à Nancy.

Adresse des Hellènes résidant en Occident en faveur de M. Vénizélos et de l'Entente.

Départ enthousiaste des « jeunes poilus » de la classe 1917 216

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME SEMAINE : *du 14 au 20 janvier 1916.* — Le temps pluvieux, trempant le sol, fait obstacle aux opérations sur le front occidental : on ne note guère que des canonnades.

Les Russes conservent en Europe leurs avances récentes. — Continuation de leurs succès en Asie.

Apres combats entre Italiens et Austro-Hongrois.

L'Autriche annonce que le Monténégro a accepté une paix séparée. — Le *Landtag* prussien reçoit cette nouvelle avec enthousiasme. — Bruits confus à ce sujet.

Défaut de coordination et de décision dans l'action des nations de l'Entente.

Choix heureux de l'île de Corfou pour y reconstituer l'armée serbe.

En même temps que les troupes de terre, la marine britannique va être renforcée : ses effectifs seront portés à 350.000 marins.

Elévation des contingents des grands *Dominions* anglais.

Aveux du ministre des finances Helfferich au Reichstag sur la difficulté de tenir financièrement jusqu'au bout.

Manifestations officielles de l'union étroite entre les membres de l'Entente.

Le gouvernement belge nomme ministres sans portefeuille trois membres de l'opposition parlementaire.

Le président du conseil français, M. Briand, le ministre de la marine et celui des travaux publics vont à Londres conférer avec les ministres britanniques.

Ouverture du Parlement suédois et discours du trône, assez modéré.

Vente par la Roumanie de grandes quantités de céréales aux Empires du Centre.

Rentrée en France d'otages notables qu'avaient faits les Allemands ; l'œuvre de la Suisse pour les internés ou réfugiés français 223

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME SEMAINE : *du 21 au 27 janvier 1916.* — La capitulation du Monténégro et la paix séparée sont démenties : arrivée du roi de Monténégro à Lyon.

Violents combats sur le front occidental, dans l'Artois notamment et sur l'Yser.

La lutte continue avec ardeur sur le front russe, dans la région du Styr, de la Strypa et de Czernowitz. — Grands succès des Russes dans leur marche sur Erzeroum.

Prouesses italiennes à l'altitude de 3.000 mètres.

Les troupes serbes se refont, partie à Bizerte, partie plus importante à Corfou.

Projets d'opérations de grande envergure attribués aux Turcs.

Les troupes britanniques attaquent la colonie allemande de l'Afrique orientale.

La piraterie allemande sous-marine : nombre des victimes civiles depuis l'origine.

Apparition de zeppelins à Épernay.

Bombardement par les Allemands de Nancy et de Dunkerque.

Un sous-marin français coule, dans l'Adriatique, un croiseur autrichien.

Exploits de l'aviation française et de l'aviation britannique.

Voyage du kaiser dans les Balkans ; Ferdinand de Bulgarie est fait maréchal allemand : le *kaiser, miles gloriosus.*

Interview du roi Constantin de Grèce : « Partie nulle, n'est-ce pas votre avis ? »

Vote définitif en Angleterre de la conscription des célibataires. Vote favorable émis par la conférence du parti ouvrier.

Déclarations de M. Balfour et de sir Edward Grey à la Chambre des communes.

Importants discours de M. Salandra.

Les céréales roumaines.

Le président Poincaré visite notre armée des Vosges et les communes alsaciennes.

Succès important à la Chambre, à propos de la censure, de M. Briand, président du conseil 231

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME SEMAINE : *du 28 janvier au 3 février 1916.* — Intérêt de l'Allemagne à presser son offensive.

Activité de l'ennemi, sur le front occidental, à Neuville-Saint-Vaast, dans la boucle de la Somme, à Frise, à Dompierre.

Engagements, sans changements notables, sur le front russe européen. — Nos alliés développent leurs succès dans la région d'Erzeroum, ainsi qu'en Perse.

Résumé italien des opérations sur le front des Alpes et de l'Isonzo depuis le début de la guerre jusqu'à la fin de décembre.

Calme en Albanie et à Salonique. — Action navale alliée autour de ce port.

Etat officiel des pertes britanniques depuis le début de la guerre. — L'Angleterre édicte la mobilisation des troupes égyptiennes de réserve.

Accalmie relative de la piraterie teutonne sous-marine. — Le paquebot anglais *l'Appam,* transformé en corsaire allemand, arrive aux Etats-Unis.

Raids de zeppelins à Paris, en Angleterre et à Salonique : les victimes. — Résumé du nombre des victimes faites par les zeppelins depuis le début de la guerre en Grande-Bretagne et en France.

Déclarations concordantes de M. Sazonof, de M. Lloyd George et de M. Salandra sur la poursuite de la guerre jusqu'à la victoire. — Conférence à Paris de ministres anglais avec notre secrétaire d'Etat des munitions.

Discours du président Poincaré à la distribution des Croix de guerre au Trocadéro.

Conférence de M. Boutroux à la *Matinée nationale* à la Sorbonne : la mentalité germanique.

Déclaration du général Galliéni à la Chambre dans un débat sur les débits de boissons : « Vous me forcez à faire un métier qui n'est pas le mien. »

Le « suicide » du prince héritier de Turquie..... 240

QUATRE-VINGTIÈME SEMAINE : *du 4 au 10 février 1916.* — Continuation des luttes d'artillerie sur le front occidental. — Un canon de 380 aurait, à une distance de plus de 30 kilomètres, jeté quelques obus sur Belfort.

Un succès russe à Usiecko sur le Dniester. — Nos alliés poursuivent leur avance en Arménie.

Reconstitution graduelle de l'armée serbe à Corfou.

La piraterie teutonne a presque chômé. — Statistique du *Board of Trade* (ministère britannique du commerce)

sur les pertes de navires marchands ou de pêche dans la période du 4 août 1914 au 21 octobre 1915.

Prouesses d'aviation à Salonique et en France : le sergent pilote Guynemer. — Démission du sous-secrétaire d'Etat à l'aéronautique.

Note officielle du *War Office* (ministère de la guerre) rectifiant les chiffres sur les pertes causées par le dernier *raid* de zeppelins en Grande-Bretagne.

Le zeppelin *L-19* tombé en mer et le chalutier anglais *King Stephen*.

Incendie du parlement d'Ottawa (Canada); appréciation de sir Wilfrid Laurier.

Changements ministériels en Russie.

Voyage à Rome de nos ministres Briand, Léon Bourgeois, Albert Thomas.

Le président Poincaré visite les lignes françaises à Toul et à Verdun.

Accueil fait, à Paris, au dessinateur hollandais Raemakers.

La discussion continue entre le président Wilson et le gouvernement allemand à propos du torpillage de la *Lusitania*.

Pression politique exercée par l'Allemagne sur la Roumanie..... 249

QUATRE-VINGT-UNIÈME SEMAINE : *du 11 au 17 février 1916*. — Guerre de mines contre les « saillants », en Artois, en Champagne.

Succès locaux des Russes en Europe. — Leurs victoires en Asie : la prise d'Erzeroum.

Situation préoccupante de la colonne britannique à Kout-el-Amara, près du Tigre.

Lenteur de la progression des Bulgares et des Autrichiens en Albanie. — L'évacuation de ce pays par les contingents serbes et la reconstitution de ceux-ci à Corfou constituent un vrai chef-d'œuvre.

Quelques pertes des marines de l'Entente.

Les Etats de l'Amérique du Sud et les navires allemands internés dans leurs ports.

Piraterie teutonne aérienne : bombardement des villes italiennes.

Accueil enthousiaste fait en Italie aux ministres français.

Le ministère italien interdit les importations allemandes.

Nouvelle phase du recrutement britannique; déclaration de lord Kitchener sur les troupes en activité.

Mémorandum du gouvernement allemand sur l'action des sous-marins à partir du 1er mars.

Engagements pris le 14 février 1916 par les gouvernements de l'Entente avec la Belgique.

Déclaration de la commission du budget de la Douma russe pour la poursuite de la guerre jusqu'au bout.

M. Ribot dépose une demande de crédits de 8 milliards 475 millions pour le deuxième trimestre de 1916 : un coup d'œil sur les ressources réunies.

Déclaration de M. Asquith à la Chambre des communes sur les dépenses *actuelles* de l'Angleterre, s'élevant à 3 milliards 750 millions par mois, soit 125 millions par jour..... 257

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME SEMAINE : *du 18 au 24 février 1916.* — Importance et conséquences de la prise d'Erzeroum par les Russes. — Le plan allemand de conquête de l'Orient craque de tous côtés.

Incident soulevé au parlement grec sur la présence d'une cinquantaine de gendarmes italiens à Corfou.

Lettre amicale au *Temps* du prince Nicolas de Grèce, frère du roi Constantin.

Immobilisation de nombreuses troupes de l'Entente à Salonique, à Corfou, en Egypte.

Actions locales restreintes sur la généralité de notre front. — Offensive allemande de grande envergure à Verdun : nous abandonnons quelques positions avancées dans cette région.

Actions restreintes sur le front italien et sur le front russe.

Invasion de l'Afrique orientale allemande par les troupes britanniques sous la conduite de l'ancien général boër Smuts.

Résumé des pertes des marines marchandes de l'Entente pour le mois de novembre 1915.

La piraterie teutonne aérienne. — Réplique de l'aviation des alliés : le zeppelin *L-Z-77* est abattu par un de nos auto-canons de Revigny.

Ouverture de la Douma russe : le tsar se rend au palais de cette assemblée ; discours prononcé par le président et les ministres principaux ; déclaration énergique du groupe progressiste.

« Ministère du blocus » en Angleterre confié à lord Robert Cecil.

Fêtes franco-italiennes à Nice ; réception à Paris du comité parlementaire britannique.

Succès de M. Briand à la Chambre dans le débat sur la transformation du contrôle en la zone des armées..... 266

QUATRE-VINGT-TROISIÈME SEMAINE : *du 25 février au 2 mars 1916.* — Rappel des raisons qui poussent les Allemands à une grande offensive.

Celle-ci s'est déchaînée sur Verdun : occupation par l'ennemi du fort de Douaumont; vingt-cinq divisions ennemies seraient engagées dans ce secteur. — Télégramme de félicitation adressé par le kaiser à la Diète de Brandebourg pour la conduite des soldats de cette province. — La population française suit avec confiance les péripéties de la lutte. — Combats en Champagne.

Butin en hommes et en matériel fait par les Russes à Erzeroum. — Leur avance vers Trébizonde et également en Perse.

Les Autrichiens ramènent contre les Italiens une partie de leurs troupes d'Albanie. — Les Italiens évacuent Durazzo et se concentrent à Vallona.

Calme à Salonique. — Succès des Anglais contre les bandes du grand Senoussi à l'ouest de l'Egypte.

La guerre maritime : torpillage du croiseur auxiliaire français *Provence-II.*

Belle et énergique lettre du président Wilson au président des affaires extérieures du Sénat américain sur la piraterie sous-marine.

Le Portugal saisit 36 navires allemands qui se trouvaient dans ses ports.

Le procès en Suisse des colonels Egli et de Wattenwyll.

Lettre du cardinal Mercier sur les crimes allemands.

Adresses de la Douma russe et de la Chambre italienne à la Chambre française à propos des événements de Verdun.

Interpellation à la Chambre; succès du sous-secrétaire d'Etat des munitions, M. Albert Thomas..... 274

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME SEMAINE : *du 3 au 9 mars 1916.* — Les péripéties de la grande bataille de Verdun commencée le 21 février. — Appréciations contradictoires de la presse allemande.

Rencontres de moindre importance sur d'autres points du front occidental. — Combats livrés par les Anglais près d'Ypres et de Loos.

Engagements sur le front oriental européen, notamment dans le nord, près d'Illukst, et en Galicie près d'Usciecz ko. — Les Russes développent dans tous les sens leur avance en Asie.

Les Italiens autour de Gorizia.

Tableau des pertes britanniques pendant les trois derniers mois. — Le recrutement en Angleterre : on prépare une nouvelle armée britannique d'environ un million d'hommes.

Nouveau raid de zeppelins en Angleterre : les victimes civiles. — Action toute militaire de l'aviation des alliés.

Calme relatif de la piraterie teutonne sous-marine, quoiqu'on ait dépassé la date du 1er mars.

Vote du Congrès des Etats-Unis écartant des motions favorables aux Allemands.

Conférence des présidents du conseil et des ministres des affaires étrangères des trois Etats scandinaves. — Les pertes subies par la marine norvégienne du fait des sous-marins ou des mines.

Déclaration de M. Balfour, premier lord de l'Amirauté, sur les accroissements, depuis le début de la guerre, de la flotte britannique.

Les chambres de commerce anglaises et la lutte économique.

Visite du président Poincaré à Verdun : il y est reçu par le généralissime Joffre et le général Pétain.

Conférence de M. Alglave sur le tunnel sous la Manche.

Mort de la reine de Roumanie (Carmen Sylva).

Grand succès du ministère Salandra à la Chambre italienne..... 282

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME SEMAINE : *du 10 au 16 mars 1916.* — Les phases de la bataille de Verdun. — Fausse nouvelle donnée par les Allemands qu'ils auraient pris le fort de Vaux. — Opérations sur la rive gauche de la Meuse et en Woevre.

Engagements sur d'autres points du front occidental : en Flandre, en Artois, en Champagne, en Alsace. — Les Allemands se reprennent à bombarder Reims.

Nombreuses actions locales sur le front russe en Europe. — En Asie, nos alliés poursuivent leurs progrès vers Trébizonde et en Perse.

Situation sur le front italien et en Albanie.

Importance des troupes de l'Entente disponibles à Salonique, à Corfou et en Egypte.

Pénétration des Belges et Anglais dans l'Afrique orientale allemande.

L'aviation : complément des chiffres des victimes du dernier raid de zeppelins en Grande-Bretagne. — Déclaration de M. Asquith sur le nombre des victimes civiles

des attaques aériennes et navales teutonnes en Angleterre depuis le début de la guerre.

Exploits de l'aviateur français Guynemer.

Les sinistres maritimes. — Le nouveau mémorandum allemand sur la navigation. — Statistique des pertes et accidents de mer en décembre 1915.

Déclaration de guerre de l'Allemagne au Portugal.

« Conseil de guerre des Alliés » au grand quartier général français.

Visite à Londres de M. Hughes, premier ministre de l'Australie : ses déclarations.

Le livre de l'ancien président Roosevelt : « Craignez Dieu et faites votre devoir. »

Rapport de la commission du budget en France sur les dépenses de guerre..... 289

La crise des frets ; énormité de la hausse des frets ; causes diverses de cette hausse. — Les flottes marchandes de chacun des groupes belligérants et du groupe des nations neutres. — Mesures pour atténuer la crise..... 296

QUATRE-VINGT-SIXIÈME SEMAINE : *du 17 au 23 mars 1916*. — Regard rétrospectif sur la bataille de Verdun. — Obstination croissante des Allemands. — Les opérations des derniers jours.

Raison historique qui fait convoiter aux Allemands la capture de cette place : le traité de 843, effectuant le partage de la succession de l'empereur Louis le Débonnaire.

Félicitations adressées par le tsar Nicolas à notre généralissime pour la magnifique défense de Verdun.

Engagements sur le reste du front.

L'animation s'accentue sur le front russe en Europe : succès de nos alliés dans la région des lacs et en Galicie. — Leur avance constante en Asie.

Notre torpilleur d'escadre *le Renaudin* est coulé par un sous-marin. — Résumé des torpillages de navires marchands du 1er au 18 mars. — Navires neutres torpillés.

Démission de l'amiral von Tirpitz.

Massacre de civils par des hydravions allemands à Douvres et dans le comté de Kent. — Action toute militaire des avions de l'Entente, notamment à Zeebrugge.

Démission, pour raison de santé, du ministre français de la guerre, général Galliéni.

Deux députés tués à l'ennemi : colonel Driant et M. Thome.

Chaude réception faite à Paris au généralissime italien Cadorna et au prince héritier de Serbie.

Vote de confiance, à une grande majorité, du parlement italien au ministère Salandra-Sonnino 304

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME SEMAINE : *du 24 au 30 mars 1916.* — Conférence à Paris des huit Etats alliés, représentés par trente délégués d'ordre politique, militaire ou administratif. — Texte officiel des principales résolutions arrêtées.

« Inébranlable volonté (de toutes les puissances alliées) de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire de la cause commune. » — Nécessité d'une meilleure coordination des armées des diverses puissances. — Défauts manifestes à ce sujet.

Relative accalmie autour de Verdun. — Engagements, parfois vifs, en d'autres points, des lignes occidentales : succès des Anglais à Saint-Eloi.

Les Russes poursuivent des attaques locales sur le front européen. — Les Allemands, à la venue du dégel, paraissent ramener des troupes de ce front sur le front occidental.

Heureux combats des Italiens auprès de Gorizia.

Des avions allemands bombardent Salonique : nombreuses victimes dans la population civile.

La piraterie teutonne sous-marine : torpillage dans la Manche du paquebot à voyageurs *le Sussex;* nombreuses victimes. — Les torpillages du mois de mars; grand nombre de navires neutres coulés; la presse allemande n'admet pas que les neutres se plaignent.

Menace de recrudescence de la piraterie aérienne : l'achèvement du centième zeppelin. — Conférence mielleuse du comte Zeppelin dans le palais du Reichstag. — Chiffres rectificatifs relatifs aux victimes du dernier raid de zeppelins en Angleterre.

Extension proposée du recrutement anglais.

Le nouvel emprunt allemand de 10 milliards de marks. Accentuation de la baisse du change allemand : *la cote des paris.*

Discours concordants de ministres ou orateurs célèbres en Russie, en France, en Italie, pour la lutte à outrance.

Voyage de M. Asquith en Italie 311

QUATRE-VINGT-HUITIÈME SEMAINE : *du 31 mars au 6 avril 1916.* — Débordement de la piraterie teutonne, sous-marine et aérienne. — Torpillage du navire-hôpital *Portugal* dans la mer Noire. — Evaluation approximative du tonnage moyen torpillé par jour. — La prime de guerre pour le transport des valeurs.

Appel fait au président Wilson par le professeur américain Baldwin, dont la fille fut gravement blessée sur le *Sussex*.

Quatre *raids* successifs de zeppelins en Angleterre, du 31 mars au 4 avril; les victimes. — Un zeppelin sur Dunkerque. — Naufrage dans la Tamise du zeppelin *L-15*. — — Devant ces barbaries teutonnes, les ouvriers d'Ecosse renoncent à une grève en cours. — Porrentruy, ville suisse, est bombardée par un avion teuton.

Les péripéties nouvelles de la lutte autour de Verdun : avantages partagés.

Accalmie sur le front russe européen; indice que les Russes seraient moins dépourvus de munitions.

Situation critique des Anglais en Mésopotamie ; un télégramme du roi George.

Déclaration officielle que le Canada a levé 290.000 combattants et que ses pertes s'élèvent à plus de 43.000 hommes.

Accueil chaleureux fait en Italie au premier ministre anglais.

Mémorandum britannique aux neutres sur le contrôle des courriers postaux.

Emotion en Hollande et mesures de précaution militaires.

Ouverture du congrès pan-américain à Buenos-Ayres : la question des navires allemands internés.

Essad-Pacha à Paris.

Discours au Reichstag du chancelier allemand.

Le budget de l'exercice 1916-1917 à la Chambre des communes : situation économique privilégiée de la Grande-Bretagne..... 319

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME SEMAINE : *du 7 au 13 avril 1916*. — La lutte autour de Verdun prend une nouvelle ampleur. — Avantages pris par l'ennemi sur la rive gauche de la Meuse. — Engagements sur d'autres points du front, notamment à Saint-Eloi et dans tout le secteur d'Ypres.

Chômage presque général, par suite du dégel, sur le front russe européen. — Nos alliés étendent leur action en Asie.

La piraterie teutonne sous-marine : résumé des pertes des marines marchandes diverses en janvier 1916, également de février 1915 à fin janvier 1916. — La prime contre les risques de guerre. — Torpillages sensationnels de navires neutres.

L'aviation française ; résumé officiel de son action dans le mois de mars.

Le discours du chancelier au Reichstag le 5 avril : prétention à des annexions directes ou déguisées à l'est et à l'ouest. — Les chefs des principaux partis au Reichstag s'associent à ce dessein ou même l'accentuent.

Les parlementaires français en Angleterre : leur réception par le roi George ; discours de M. Asquith.

Manifestation en l'honneur de l'Arménie à la Sorbonne, avec le concours du président de la Chambre et du ministre de l'instruction publique : le syndicat des nations féroces. 327

QUATRE-VINGT-DIXIÈME SEMAINE : *du 14 au 20 avril 1916.* — Résumé de la lutte depuis le 9 avril autour de Verdun : l'ordre du jour du général Pétain. — Les combats ne cessent pas dans la région de Douaumont sur la rive droite de la Meuse, autour du Mort-Homme, de la cote 304 et de Cumières, sur la rive gauche; péripéties diverses.

Engagements nombreux sur d'autres parties du front occidental. — Le front britannique s'étend maintenant d'Ypres jusqu'à la Somme et occupe environ le cinquième de l'ensemble du front occidental.

Actions diverses sur le front oriental européen, notamment dans la région des lacs et sur la Strypa ; le tsar va près de Czernowitz passer en revue les armées du général Broussiloff.

Prise de Trébizonde par les Russes.

Succès des Italiens dans la vallée de Sugana.

La piraterie teutonne sous-marine.

Raids, d'ordre militaire, des aviateurs alliés, notamment sur Constantinople et Andrinople.

Note sévère du président Wilson à l'Allemagne sur l'action des sous-marins.

Discours au parlement italien de M. Sonnino, ministre des affaires étrangères; il célèbre l'héroïsme de nos troupes à Verdun.

Convention commerciale entre la Roumanie et l'Allemagne.

Manifeste de 500 professeurs, écrivains et artistes américains, en l'honneur des nations de l'Entente.

Le cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, visite le front allemand.

Discours du sous-secrétaire d'État Thomas aux ingénieurs et aux ouvriers du Creusot 333

La hausse énorme des frets : les bénéfices des compagnies de navigation anglaises et neutres. — Le lendemain maritime de la guerre 340

QUATRE-VINGT-ONZIÈME SEMAINE : *du 21 au 27 avril 1916.* — Les attaques allemandes se poursuivent contre Verdun avec des alternances d'échecs et d'avantages restreints pour l'ennemi. — Nombreux engagements locaux sur le reste du front occidental : dans la région d'Ypres, au nord de l'Aisne, en Champagne, en Argonne, dans les Vosges.

Progrès des Italiens au col de Lana et dans le Trentin. — L'Autriche paraît retirer d'Albanie ses contingents actifs.

Sur le front russe européen, on ne note guère que des bombardements.

Combats dans la presqu'île du Sinaï, aux confins de l'Égypte.

Le général boer Smuts, au nom de l'Angleterre, poursuit la conquête de l'Afrique orientale allemande.

Mort, dont la cause est ignorée, du maréchal allemand von der Goltz Pacha, en Asie.

Nouveaux raids de zeppelins en Grande-Bretagne. — Une escadre allemande bombarde la côte orientale de l'Angleterre.

L'Allemagne suscite une sédition en Irlande : sir Roger Casement.

Bombardement de Zeebrugge par des hydravions et des navires anglais.

Passages caractéristiques, dignes de toute approbation, de la note du président Wilson à l'Allemagne au sujet des torpillages, notamment de celui du *Sussex*, que l'Allemagne avait nié.

Déclarations effrontées du ministre allemand von Jagow et de l'amiral Hollzendorf, chef de l'amirauté, au sujet de « l'action humaine » des sous-marins teutons.

Débarquement de troupes russes à Marseille.

Echange de télégrammes entre le tsar et le roi George.

Affluence à Paris de parlementaires des pays alliés pour l'ouverture de la conférence économique internationale (organisation privée) 349

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME SEMAINE : *du 28 avril au 4 mai 1916.* — La rébellion irlandaise est terminée. — Les torts anciens de l'Angleterre envers l'Irlande : les réparations récentes et substantielles accordées par elle à l'île sœur. — La loi agraire : deux milliards de francs empruntés par l'Etat britannique pour faciliter aux paysans irlandais l'achat des terres d'Irlande. — Contraste frappant entre la conduite présente de l'Angleterre en Irlande et celle de la Prusse en Pologne. — Le *home rule* concédé en principe.

— Une *république irlandaise*, à l'avancée de l'Europe, deviendrait la proie de l'Allemagne. — Attitude des parlementaires irlandais à Westminster.

Les faits de guerre : la lutte âpre continue à Verdun; quelques heureuses offensives de notre part. — Actions locales sur le reste du front occidental.

Combats sur le front russe, dans la région des lacs; succès de nos alliés dans la région de la Strypa et sur l'Ikwa.

La colonne britannique du général Townshend, affamée et manquant de munitions, capitule à Kut-el-Amara, en Mésopotamie.

Exploits italiens dans les Alpes.

Nouveau raid de zeppelins en Grande-Bretagne.

Le différend entre les Etats-Unis et l'Allemagne : le kaiser appelle à son quartier général l'ambassadeur des Etats-Unis.

Mémorandum anglais sur l'inspection des navires suspects. — Projet de loi britannique sur le service militaire obligatoire de 18 à 41 ans. — Les effectifs des armées britanniques; « l'effort militaire de l'Empire ».

Ouverture en France des conseils généraux : unanimité des déclarations patriotiques..... 357

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME SEMAINE : *du 5 au 11 mai 1916.* — Etude d'ensemble sur les choses de mer depuis le début de la guerre.

Pertes causées par l'ennemi, avec tous les moyens divers, aux marines marchandes des pays de l'Entente, depuis le commencement du mois d'août 1914 jusqu'au 31 mars 1916.

Rapport du tonnage détruit avec le tonnage total préexistant pour chacune des nations de l'Entente.

Pertes causées par croiseurs, mines ou torpillages, aux navires des diverses contrées neutres.

Ensemble des pertes pour les marines marchandes alliées ou celles des neutres. — Rapprochées de l'effectif total des marines marchandes, ces pertes, quoique notables, sont supportables.

Les constructions navales de l'Angleterre en 1915. — Fausseté manifeste de la déclaration de l'amiral allemand von Holtzendorf au sujet de la possibilité de détruire en six mois le commerce britannique.

Le taux des primes contre les risques de guerre.

Intérêt des Etats-Unis, pour l'avenir, à s'opposer à la piraterie teutonne. — Les perfectionnements constants

des sous-marins et leur bon marché relatif donneraient à leur action dans une guerre future, après une préparation méthodique, beaucoup plus d'efficacité..... 365

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME SEMAINE : *du 12 au 18 mai 1916.* — Résumé de la ruée allemande sur Verdun depuis le 6 mai. — Engagements tout locaux sur les autres parties de notre front. — Combats des Anglais au nord-est de Vermelles et près de la crête de Vimy. — Admirable candeur des communiqués britanniques.

Accalmie sur le front russe européen. — Avance méthodique de nos alliés en Asie : ils prennent Ksar-i-Shirine, sur la frontière persane.

La lutte devient âpre sur le front italien du Trentin; grande offensive autrichienne, repli des lignes italiennes; un succès local de nos alliés à Montefalcone.

Epreuves de l'aviation géante : trois zeppelins abattus ou perdus; un de nos dirigeables sombre en mer près des côtes de Sardaigne.

Accalmie relative de la piraterie teutonne sous-marine. — Courte réplique du président Wilson à la réponse que l'Allemagne fit à sa note énergique. — Indignation du Brésil au sujet du torpillage du navire brésilien *le Rio-Branco.*

Le bilan de la sédition et de la répression en Irlande.

Les difficultés alimentaires de l'Allemagne s'accroissent : démission du ministre de l'intérieur Delbruck.

Arrivée et réception, à Londres, d'une délégation de membres du Conseil de l'Empire et de la *Douma* russes.

Le vingt-cinquième anniversaire de l'alliance franco-russe : commémoration à Saint-Pétersbourg et chaleureux discours officiels à ce sujet.

Visite et séjour de deux de nos ministres, M. Viviani et M. Albert Thomas, en Russie.

Discours du président Poincaré à Nancy; déclaration concordante du ministre britannique des affaires étrangères.

Rentrée des Chambres en France le 18 mai..... 372

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME SEMAINE : *du 19 au 25 mai 1916.* — L'attention se partage entre la ruée teutonne, de plus en plus accentuée, sur Verdun, et l'ample offensive autrichienne sur le front italien en Tyrol.

Péripéties de la lutte autour de Verdun. — « Le terrain coûte cher à Verdun. » — Combats heureux sur d'autres parties du front occidental, notamment sur l'Yser, à Vimy et en Champagne.

Visées des Autrichiens sur le front italien; leur descente vers la plaine de Vicence; résistance opiniâtre de nos alliés.

Les Allemands et Austro-Hongrois ont dégarni le front oriental européen ; faible densité de leurs lignes en cette région. — Combats locaux dans le secteur de Dwinsk, dans la région des lacs et sur les bords de la Strypa. — Avance des Russes en Asie.

Calme à Salonique. — Changement du commandement anglais en cette région.

La piraterie teutonne aérienne : double bombardement de Dunkerque ; nombreuses victimes civiles.

La piraterie teutonne sous-marine en Méditerranée.

Propos inconsidérés du président Wilson ; sa marotte d'être médiateur.

Promulgation en Grande-Bretagne par le roi de la loi sur le service obligatoire.

Le président Poincaré va offrir la Croix de guerre à la reine des Belges.

Les délégués parlementaires bulgares à Berlin et à Munich; leurs harangues en langue française.

Déclaration annexionniste du parti national-libéral allemand. — Changements dans le ministère allemand.

Discours neutraliste au parlement suédois du ministre des affaires étrangères.

Ouverture de la ligne ferrée d'Athènes à Salonique.

Réception des parlementaires russes par le président Poincaré et les membres du gouvernement.

Discours de M. Asquith à l'appui d'une demande de crédits portant à 60 milliards les sommes dépensées par l'Angleterre depuis le début de la guerre. — Critiques de M. Winston Churchill 380

Les crédits provisoires en France pour le troisième trimestre de 1916; l'ensemble des dépenses et des ressources depuis le début de la guerre. — Dépôt d'une première fournée d'impôts nouveaux. — L'effarement de la Chambre 387

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME SEMAINE : *du 26 mai au 1er juin 1916.*

La bataille épique se poursuit autour de Verdun. — Quelques progrès des Allemands. — La question serait de savoir de quel prix l'ennemi paye ces avances.

Développement de l'ample offensive des Austro-Hongrois au Trentin et aux abords de la plaine vénitienne. — Repli méthodique, puis résistance énergique des Italiens. — Adresse du roi Victor-Emmanuel à l'armée et à la ma-

rine le 24 mai, jour anniversaire de la déclaration de guerre par l'Italie.

Irruption des contingents bulgares dans la Macédoine hellénique : ils occupent le fort de Roupel et plusieurs autres après un court simulacre de défense par la garnison grecque.

Actions locales sur le front oriental européen. — Combats des Russes en Asie.

Les troupes anglaises, belges et sud-africaines accentuent leur pénétration dans l'Afrique orientale allemande. — Les Anglais prennent possession du Darfour, contrée voisine de l'Egypte.

L'offensive des empires du Centre sur tous les fronts n'est pas une preuve de supériorité de force ou de commandement ; elle provient de la gêne et de la difficulté de durer.

Déclaration britannique résumant, depuis le début de la guerre, le chiffre des victimes des raids aériens et des attaques navales contre les rivages anglais. — Adresse du roi George au peuple sur le service militaire obligatoire. — Appel de M. Lloyd George aux ouvriers en munitions pour qu'ils renoncent aux congés de la Pentecôte.

Le président Wilson ; les deux hommes qui existent en lui. — La note à l'Angleterre et à la France sur l'inspection et éventuellement la saisie des courriers postaux.

Réouverture de la Douma russe ; discours énergiques du président et du ministre des affaires étrangères.

Le président Poincaré visite le camp de Mailly, où se trouve le contingent russe arrivé en France.

Mort du général Galliéni ; ses éclatants services.

Manifestation officielle en Angleterre en faveur du tunnel sous la Manche. — Accord entre les gouvernements anglais et français pour la réglementation des frets en ce qui concerne le charbon 394

Les combinaisons financières en vue du change : les prêts à l'Etat des titres de pays neutres 400

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME SEMAINE : *du 2 au 8 juin 1916.* — Les derniers jours écoulés sont pleins d'événements considérables : la victoire navale de la flotte britannique sur « la flotte allemande de haute mer » ; la notable victoire russe sur les armées autrichiennes en Volhynie et en Galicie.

Les renseignements sur la bataille du Jutland ou du Skagerrack ; les Allemands s'attribuent effrontément la victoire et dissimulent leurs pertes ; les pertes britanni-

ques sont cruelles; les pertes allemandes apparaissent comme proportionnellement plus considérables. — Déclaration de M. Balfour, premier lord de l'Amirauté. — La « flotte allemande de haute mer » paraît mise hors de combat pour peut-être toute la durée de la guerre.

Offensive d'ensemble prise par les armées du général Broussiloff sur les lignes de 300 à 350 kilomètres, s'étendant des marais du Pripet à la frontière roumaine; très grand succès russe; 40.000 prisonniers et 79 canons pris. — Les Autrichiens, en termes voilés, avouent leur défaite.

La ruée teutonne sur Verdun se poursuit : prise par les Allemands du fort de Vaux; il nous reste de fortes positions en avant de Verdun. — La mission, très noble et nécessaire, que la France remplit avec efficacité à Verdun.

Vifs engagements sur le front anglais près d'Ypres.

Sur leur front, les Italiens contiennent les Austro-Hongrois.

Le général Sarrail déclare l'état de siège à Salonique.

Nouveaux méfaits de la piraterie teutonne aérienne. — Bombardement par des avions et massacre de la population civile à Salonique.

Les séances du Reichstag. — Discours du chancelier Bethmann-Holweg; il prétend que les membres de l'Entente doivent s'avouer vaincus d'après « la carte de la guerre »; il reconnaît les difficultés alimentaires du pays. — Déclarations annexionnistes par des chefs de parti au Reichstag.

La mort de lord Kitchener, le vaisseau qui le portait en Russie, sur l'appel du tsar, ayant coulé par mine ou torpille. — La grande œuvre de Kitchener.

Célébration de la fête de Jeanne d'Arc.

Explications embrouillées de M. Skouloudis au parlement grec.

Mort de Yuan-Chi-Kaï.

Fixation d'une séance en comité secret de notre Chambre des députés 406

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME SEMAINE : *du 9 au 15 juin 1916.* — Développement de la grande victoire russe en Volhynie, en Galicie et en Bukovine : nombre de prisonniers et butin; les Autrichiens déclarent qu'ils ont, sur une partie de leurs lignes, « rompu le contact avec l'ennemi ». — Au centre, il est vrai, l'avance russe est contenue par l'arrivée de contingents allemands.

Les Italiens arrêtent la grande offensive autrichienne dans le Trentin.

La bataille se poursuit avec acharnement devant Verdun sur les deux rives de la Meuse : l'ennemi progresse autour de Thiaumont.

Haute mission que la France remplit avec héroïsme et efficacité à Verdun en retenant la masse des forces allemandes pour permettre à la Russie et à l'Angleterre d'achever leur préparation.

Combats sur d'autres parties du front occidental.

Immobilité à Salonique.

M. Asquith, dans un discours, déclare que « la Grande-Bretagne a offert l'aide au général Joffre ». — Parole sagace du général anglais sir Douglas Haig.

L'agence Wolf reconnaît que la perte de deux croiseurs dans la bataille du Jutland a été dissimulée par l'Amirauté allemande.

Démenti donné par les autorités de Nuremberg à l'assertion de M. de Schœn, dans la déclaration de guerre, que des avions français auraient, avant celle-ci, fait acte d'hostilité en cette région.

La campagne des sous-marins teutons en mars; elle fut modique.

Avertissement des puissances de l'Entente à la Grèce et occupation de l'île de Thasos.

Chute du ministère Salandra en Italie.

Condamnation en Autriche à la pendaison du député tchèque Kramarz. — Incorporation aux armées allemandes des Belges résidant depuis plus de trois ans en Allemagne.

Visite de M. Briand à Londres.

Ouverture à Paris de la conférence économique des Alliés..... 414

La conférence économique des Alliés 421

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME SEMAINE : *du 16 au 22 juin 1916.* — Développement continu de la grandiose offensive russe : les chiffres successifs relatifs aux prisonniers et au butin. — Le terrain gagné par nos alliés est en proportion de l'affaiblissement des armées adverses. — Prise de Czernowitz et de la plus grande partie de la Bukovine. — Efforts allemands pour couvrir les routes de Kovel et de Vladimir-Volinsky.

Continuation de la lutte autour de Verdun : avance des Allemands, chèrement achetée, du côté de Thiaumont.

— Combats sur d'autres points du front occidental; un succès anglais près d'Ypres.
Avantages des Italiens dans le Trentin.
Immobilité à Salonique.
Nouveau bombardement de Bar-le-Duc par des avions teutons.
Succès naval russe dans la Baltique.
Progrès des Belges, Anglo-Boërs et Portugais dans l'Afrique orientale.
Visite et adresse du roi George à la marine britannique.
Constitution du ministère Boselli en Italie.
La question de l'alimentation s'aggrave en Allemagne; elle s'aggravera davantage l'année suivante.
Recensement des habitants de Reims.
Les hommes d'Etat austro-hongrois cessent leurs discours arrogants.
La Roumanie continue d'observer. — Communiqué de la légation grecque à Paris sur les incidents d'Athènes.
La lutte électorale aux Etats-Unis.
Graves difficultés entre le président mexicain Carranza et le gouvernement américain.
La conférence économique à Paris vient de se clore : résumé de ses résolutions.
Le comité secret au Palais-Bourbon..... 426

CENTIÈME SEMAINE : *du 23 au 29 juin 1916.* — Nouveaux progrès des Russes; du 4 au 23 juin, ils ont fait 198.000 prisonniers et pris 229 canons et 644 mitrailleuses. — Détachement autrichien cherchant refuge en Roumanie.
Les Autrichiens « doivent raccourcir leur front » en Italie. — Victoire italienne sur le plateau des *Sette Communi.* — Succès italien sur l'Isonzo. — Nos alliés prennent en Albanie l'offensive contre les Bulgares.
Recrudescence de la bataille autour de Verdun : les Allemands parviennent à prendre l'ouvrage de Thiaumont et à pénétrer dans le village de Fleury; nous en gardons une partie et faisons d'heureuses contre-attaques.
L'armée britannique, sur les 150 kilomètres environ de son front, se livre à des bombardements méthodiques et à des sondages efficaces des positions ennemies; un succès des troupes dites d'Anzac (Australiens et Néo-Zélandais).
Visite de M. Briand au front anglais, en compagnie du général sir Douglas Haig.
Un sous-marin allemand entre dans le port espagnol

de Carthagène pour remettre une lettre du kaiser au roi d'Espagne.

Nos avions, par représailles, bombardent Trèves, Karlsruhe et Mulheim; note sur les villes françaises bombardées par les avions teutons.

Note de la France, l'Angleterre et la Russie à la Grèce lui posant un ultimatum; démission du ministère Skouloudis; il est remplacé par le ministère Zaïmis.

Chantage exercé par l'Allemagne sur la Suisse pour son ravitaillement.

La Hollande vend 2.000 chevaux à l'Allemagne.

Les Arabes se révoltent contre les Turcs et, avec l'appui du grand chérif, prennent la Mecque.

Les Turcs tentent d'exterminer les chrétiens de Syrie et pendent l'élite de la société arabe.

Aggravation du différend entre le Mexique et les États-Unis.

Discours ou interviews de MM. Sasonof, Maklakof, Tittoni et Boselli, président du ministère italien, pour la continuation de la guerre jusqu'à la victoire.

La *Journée serbe*.

Heureuse conclusion du comité secret au Palais-Bourbon..... 434

CENT UNIÈME SEMAINE : *du 30 juin au 6 juillet 1916*. — Les fruits de la défense de Verdun. — Ordres du jour du 12 et du 23 juin du généralissime Joffre et du général Nivelle, commandant d'armées.

L'offensive franco-britannique du 1er juillet en Picardie : excellent résultat des cinq premières journées, malgré le temps défavorable; avance notable : villages conquis, prisonniers faits, butin en matériel. — L'aveu du communiqué allemand.

Possibilité pour les troupes britanniques, dans l'ensemble fraîches et jeunes, de maintenir et de renouveler leur effort quasi indéfiniment.

Apres luttes, avec un caractère nouveau, à Verdun : l'ouvrage de Thiaumont réoccupé par nous, puis repris par les Allemands : ceux-ci bombardent la cathédrale.

Coordination des mouvements des armées de l'Entente sur les fronts divers. — Les succès russes; prise de Koloméa par nos alliés; luttes acharnées entre le Styr et le Stockod.

Avance des Italiens dans le Trentin et reprise de leur offensive sur l'Isonzo.

Accalmie persistante sur le front de Salonique ou du Vardar.

Le mois des sous-marins teutons (avril).

Le gouvernement grec rapproche la date de la démobilisation. — Effervescence dans quelques cercles militaires helléniques.

Condamnation à la prison de Liebknecht, député de Potsdam.

Le ministre hongrois Tisza traite d'*épisode* la grande offensive russe.

Motion patriotique adoptée par le Congrès des *Trades-Unions* à Londres.

Fondation à Paris du comité de Syrie.

Funérailles de l'aviateur américain Chapman, mort au service des alliés.

L'évêque de Lille restitue à l'abbé Lemire ses pouvoirs sacerdotaux.

Le Sénat siège en comité secret..... 443

CENT DEUXIÈME SEMAINE : *du 7 au 13 juillet 1916. — La face de la guerre,* sinon encore *la carte de la guerre,* s'est complètement transformée depuis la grandiose offensive russe du 4 juin et l'offensive anglo-française du 1er juillet en Picardie.

Poursuite des succès franco-britanniques; 23 villages repris; avance de 4 à 8 kilomètres sur un front de plus de 20 kilomètres, une vingtaine de mille prisonniers et une centaine de canons pris.

Luttes toujours violentes à Verdun. — Engagements sur d'autres points du front occidental.

Nouveaux succès russes; nos alliés s'emparent de Delyatin, clef des Carpathes; ils franchissent le Stockod; « les prisonniers continuent à affluer ».

Le sous-marin teuton *Deutschland,* se disant navire de commerce, arrive aux Etats-Unis. — En s'abstenant de prendre part à la guerre présente, les Américains commettent la même faute que les Anglais pendant la guerre de 1870-71.

Des avions teutons bombardent la ville ouverte de Lure, y tuent 11 personnes et en blessent 7, toutes, sauf une, femmes ou enfants.

L'Angleterre et la France répudient l'acte dit *Déclaration de Londres,* afin de resserrer le blocus de l'Allemagne.

L'empereur d'Annam, Duy Tan, qui conspirait contre la France, est par nous déclaré déchu et remplacé par son parent Bun Dua.

Accord conclu entre la Russie et le Japon au sujet de l'Asie.

Remaniements du ministère britannique par suite de la mort de lord Kitchener : M. Lloyd George prend le ministère de la guerre.

Discussion des « Buts de la guerre » en Allemagne; cette expression est un aveu; le prince de Bulow se prononce pour les annexions.

Férocité austro-hongroise au Monténégro.

Dénonciation par une commission du parlement français de l'extermination des populations syriennes par les Turcs.

Condamnation en Suisse d'espions allemands.

Arrivée à Paris de M. Bark, ministre des finances de Russie.

Le Sénat clôt ses séances en comité secret par le vote, à 251 voix contre 5, d'un ordre du jour favorable au gouvernement..... 450

CENT TROISIÈME SEMAINE : *du 14 au 20 juillet 1916.* — La fête nationale du 14 juillet 1916; grande différence de la situation générale avec le 14 juillet 1915.

La transformation de la *face de la guerre* s'est traduite dans la cérémonie de la fête nationale du 14 juillet 1916. — Revue à Paris de contingents de nos troupes métropolitaines et coloniales, de troupes britanniques d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Asie et de détachements russes.

La « Journée de France » en Angleterre, sous le patronage de la reine Alexandra; adresse du généralissime anglais, sir Douglas Haig.

Discours du président Poincaré : la paix subordonnée à « la restitution totale de nos provinces envahies, envahies hier ou envahies depuis quarante-six ans ».

Victoire et avance notable de l'armée britannique en Picardie, le 14 juillet; notre progression; exemples d'unités allemandes quasi détruites; les Anglais ont fait intervenir la cavalerie.

La lutte autour de Verdun; un progrès dans le secteur de Fleury. — Engagements sur d'autres points du front occidental.

Arrivée de contingents russes à Brest.

Les Russes continuent avec succès leur poussée en Volhynie, en Galicie et dans les Carpathes; victoire du général Sakharof sur la Lipa. — En Asie, nos alliés s'emparent de l'importante ville de Baibourt.

Lutte acharnée des Italiens dans le Trentin.

La piraterie allemande : le mois de juin des sous-marins teutons.

Etrange communiqué allemand contre les « hymnes délirants » et les « légions de mensonge » des communiqués de l'Entente.

Conférence financière des Alliés à Londres.

Les *Trades-Unions* britanniques, répondant à un appel du général sir Douglas Haig, décident de renoncer aux congés habituels dans les usines de munitions.

L'Allemagne rompt ses conventions avec l'Italie pour les pensions ouvrières et les payements aux banques.

Le sous-marin *Deutschland* obtient aux Etats-Unis d'être tenu pour navire de commerce.

Réception à Paris de délégués des corps élus des grands *Dominions* britanniques.

La Chambre française discute la question des « commissaires aux armées ». — Mort à l'ennemi du duc de Rohan, député; récapitulation des parlementaires tués à l'ennemi depuis le début de la guerre..... 459

CENT QUATRIÈME SEMAINE : *du 21 au 27 juillet 1916*. — Causes de la prolongation de la guerre; celle qui domine tout est l'impréparation des peuples de l'Entente.

Il était visible que les coups décisifs devaient être portés, vers le terme de la lutte, par la Russie et l'Angleterre, auxquelles notre résistance inébranlable sur le front principal donnait le temps d'achever leur préparation. — Les deux grandes offensives heureuses de nos alliés en fournissent la confirmation.

Les trois conséquences, deux immédiates et une différée, de l'offensive anglo-française en Picardie. — Résultats actuels de cette offensive, malgré les furieuses contre-attaques allemandes.

La lutte autour de Verdun ; nous continuons de regagner du terrain.

La colossale offensive russe s'étend maintenant sur tout le front oriental; l'ensemble des armées russes y prend part; nouveaux succès de nos alliés. — Leur avance notable en Asie; ils prennent l'importante ville d'Erzindjian.

Bonne et laborieuse besogne des Italiens dans les Alpes.

Indices d'entrée en action à Salonique : les contingents récemment débarqués à Brest arrivent à Marseille.

Rapport de l'amiral anglais Bacon sur les pertes de navires dans la Manche au cours des six derniers mois.

L'aviateur français Marchal survole Berlin et y lance des proclamations.

Discussions de plus en plus ardentes en Allemagne sur les *buts de la guerre :* comité officieux fondé par le prince de Wedel, ancien *statthalter* d'Alsace-Lorraine : il demande des « annexions à l'est » et des « garanties à l'ouest » ; autres manifestations analogues ou plus outrancières.

Le ministre des affaires étrangères de Russie Sasonof est, pour cause de santé, remplacé par M. Doris Stürmer.

Réplique de l'Italie aux mauvais procédés allemands contre les Italiens. — Pendaison du député de Trente, Battisti, fait prisonnier blessé par les Autrichiens.

La fête nationale belge.

Explications de M. Asquith à la Chambre des communes sur le montant des dépenses mensuelles ou quotidiennes.

Manifestation de sympathie du parlement brésilien pour l'Entente.

La Suède veut faire respecter les eaux territoriales suédoises.

Le conseil municipal de Verdun délibère à Paris..... 469

CENT CINQUIÈME SEMAINE : *du 28 juillet au 6 août 1916.* — Après deux ans de guerre, la France est calme, unie, résolue et confiante.

Causes de cette résolution et de cette confiance.

Résumé rapide des phases écoulées de la guerre.

Péripéties pleines d'anxiété de la deuxième année.

Depuis le mois de juin 1916, la *face de la guerre* s'est complètement transformée à notre avantage.

Rappel que les nations de l'Entente, sans les colonies tropicales, comptent 300 millions d'âmes, et les Empires centraux, avec leurs satellites, moins de cent cinquante millions. — Les munitions et les armements, chez les belligérants de l'Entente, commencent à égaler et dépasseront bientôt ceux des belligérants adverses.

L'ensemble de la population en France témoigne chaque jour de son entrain et de son esprit de sacrifice ; les apports d'or à la banque ; les prêts de titres au Trésor ; la souscription aux emprunts sous les modes divers ; la reprise notable et ininterrompue à la Bourse.

La perte au change en France et en Allemagne ; la *cote des paris.*

Le Parlement : rappel du mot mémorable du général Galliéni ; en dépit des agités et des intrigants qui s'y trouvent, il n'y a pas en France à incriminer grandement le Parlement.

Nouveaux progrès de l'offensive russe : la prise de Brody. — Les Allemands appellent des contingents turcs sur le front galicien.

Consolidation et accentuation partielle des avances anglo-françaises en Picardie.

Action heureuse des Italiens sur le mont Cimone.

Engagements entre détachements serbes et bulgares dans la région de Salonique.

Massacre de femmes à Crépy-en-Valois par avions teutons.

Le mois des sous-marins.

Assassinat par les Allemands, après parade juridique, du capitaine Fryat, commandant un navire marchand anglais.

La Cour fédérale des Etats-Unis déclare que le navire anglais *l'Appam* ne constitue pas une prise allemande régulière.

Adresse chaleureuse des *Trades-Unions* britanniques au généralissime anglais, sir Douglas Haig.

Voyage à Londres de M. Painlevé, « ministre des inventions ».

Protestation du gouvernement français contre les enlèvements par grandes masses des jeunes gens et jeunes filles en nos départements envahis.

Conclusion favorable de la discussion au Palais-Bourbon sur les *commissaires aux armées*.

Le *Bulletin des armées* publie divers documents intéressants.

Heureuse situation générale à l'intérieur et sur tous les fronts : tout fait présager la victoire finale de l'Entente. 478

10-16

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Ouvrages d'Actualité

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE ET DE POLITIQUE

La Grande Serbie, par E. Denis, professeur à la Sorbonne. 8e Édition. In-18, 2 cartes, br. 3 50

L'Italie, par A. Pingaud. Préface de E. Denis. In-18, br. . 3 50

La Guerre, par E. Denis. In-18, br. 3 50

La Guerre vue en son cours, par Paul Leroy-Beaulieu, de l'Institut. 1re année. In-18, br. 3 50

La Bataille de l'Ourcq *(5 et 11 Septembre 1914).* Vue panoramique (0,52 × 0,92). — Livret explicatif avec cartes, par Gervais-Courtellemont. 3e Édition. Vue et Livret in-8°. . . . . 5 »

Les Pays Balkaniques, Géographie Militaire, par le Général Niox. In-18, br. 2 50

Sous-Marins et Submersibles, par M. Laubeuf, ingénieur en chef de la Marine. 30 dessins, 8 planches photo. In-8°, ill. br. 3 50

Histoire de la Marseillaise, par H. Lichtenberger. Ill. 8 planches photo. In-8°, br. . . . . 6 »

Souvenirs de la Cour du Kaiser, par Miss A. Topham, *traduit de l'anglais.* In-18, br. 3 50

Pro Patria — Extraits poésie, de Victor Hugo. Préface de G. Simon. Couverture de Ferrain. In-18, br. 1 50

La Belgique — Extraits prose, de Victor Hugo. Préface de G. Simon. Ill. 8 planches photo. In-8°, br. . . . 2 »

Petits Jeux pour nos blessés, par Solange Pellat. In-18, cart. 1 60

La Vie Militaire, par E. de Amicis. *traduit de l'italien.* In-18, br. 3 50

Chez eux, par Léon Blanchin, blessé rapatrié. In-18, br. 2 »

A l'arrière, par Jean Breton. In-18, br. . . . . 2 »

L'A B C de la Guerre Navale, par Raymond Lestonnat. In-8°, ill. 32 planches hors texte, br. . . . . 4 »

L'Alsace-Lorraine, son histoire, son héroïsme, ses aspirations, son martyre, par A. Prignet. Préface de Daniel Blumenthal, ancien maire de Colmar. In-8°, ill., br. . . 4 »
relié 5 50

Le Soldat Serbe, par le Colonel H. Angell. 1 vol. in-18, nombreuses photographies, br. 2 50

L'Allemagne à la conquête de l'Italie, par Giovanni Preziosi; traduction et avant-propos, par Ernest Lémonon. In-18, br. 3 50

BIBLIOTHÈQUE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES